



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

KG

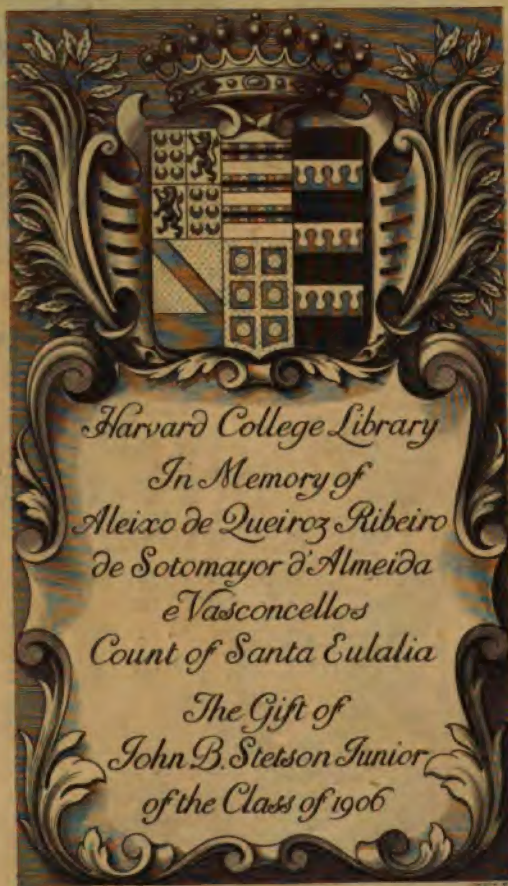
10300

NEEL TRANSFER



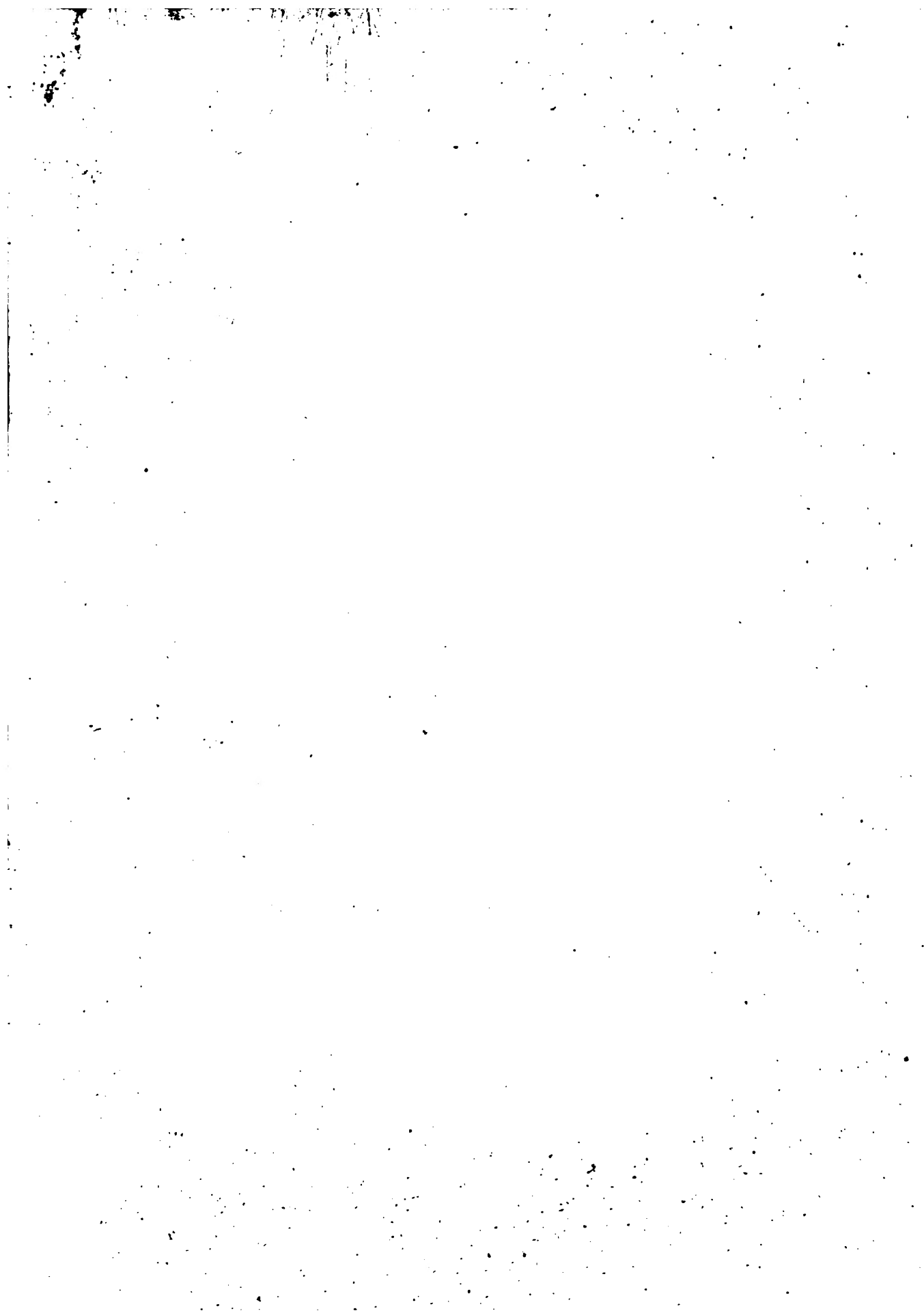
HN 692D H

KG
0300





THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION



4351

1777
1778
1779
1780
1781
1782
1783
1784
1785
1786
1787
1788
1789
1790
1791
1792
1793
1794
1795
1796
1797
1798
1799
1800

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE.
TOME NEUVIÈME.



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRÉS
OMISÉS PAR
PLUTARQUE,

TOME NEUVIÈME.

CONTENANT

ANNIBAL, *par* Mr. DACIER,

ENÉE, TULLUS HOSTILIUS, ARISTOMENES,

TARQUIN l'Ancien, L. JUNIUS BRUTUS,

GELON, CYRUS, JASON.

TRADUITES DE L'ANGLAIS DE THOMAS ROWE,

Par Mr. l'Abbé BELLENGER.



A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M. DCC. XXXV.

Avec Privilège.

KG10300 .

~~Sp 56.150.5~~

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
FERNANDO PALHA
DECEMBER 3, 1928

•••••

P R É F A C E.

R IEN n'est plus juste que de transmettre à la posterité les vies des Hommes illustres qui se sont distinguez ou par leur amour pour les sciences, ou par leur zèle pour la défense de la liberté & des intérêts de la Patrie. On rend ainsi à leur mémoire les honneurs qui lui sont dûs ; & on excite dans les autres la noble ambition d'égalier, s'il est possible, de si parfaits modèles. La vertu n'a pour nous que de foibles attraits quand on se contente de nous la peindre ou de nous en tracer les préceptes : mais quand nous la voyons agir dans l'homme de bien, dans le Philosophe, dans le défenseur de la Patrie, l'exemple nous frappe & nous porte naturellement à imiter ce que nous admirons.

La *Biographie* est donc d'une grande utilité quand les sujets sont bien choisis & que les portraits sont faits avec jugement. Plutarque excelle dans ce genre : sa plume a immortalisé les Hommes illustres dont il a écrit les vies ; leurs défauts même, comme leurs vertus, servent à nous instruire.

Mr. Thomas Rowe voyant que Plutarque a omis les vies de plusieurs grands hommes de l'Antiquité, avoit entrepris d'y suppléer ; il possédoit toutes les qualitez nécessaires pour y

réussir ; Doué d'un discernement exquis , il sçavoit distinguer dans l'Histoire ancienne le réel d'avec le fabuleux ; Par une étude assidue il avoit acquis une connoissance universelle de l'Histoire Grecque & Romaine & de toutes les parties de la belle littérature , dans un âge où les autres commencent à peine leurs premières recherches de l'Antiquité.

Les huit Vies qu'il nous a laissées & que nous donnons au public traduites de l'Anglois , ne sont qu'un foible essai de ce qu'il avoit dessein de faire. Ce qu'on en peut dire de moins , est qu'elles ne sont pas indignes d'accompagner l'ouvrage de Plutarque. Elles sont intéressantes , soit par la grandeur des caractères de ses Heros , soit par les différentes situations dans lesquelles il nous les représente. On y voit avec plaisir les plus zélés Patriotes comblez d'honneurs ; on les compare avec les Heros modernes , & on remarque que l'Antiquité ne recompensoit que la vertu solide & l'amour du bien public.

Si Mr. Rowe eût exécuté son dessein , nous aurions aujourd'hui un recueil complet des Vies des anciens Heros que Plutarque a omises , ou qui ont été perduës , supposé qu'il les ait écrites. Mais tandis qu'il se préparoit à enrichir de ce travail la République des Lettres , une mort prématurée l'a enlevé à l'âge d'environ vingt-huit ans , & l'a empêché de rendre à sa Patrie le service important qu'elle en attendoit.

P R E F A C E.

iii

Jusqu'ici je n'ai fait que traduire, en quelque sorte ce qui est à la tête de l'Edition Angloise des huit Vies composées par Mr. Rowe & publiées pour la premiere fois en Anglois in 8°. à Londres 1728.

Il paroît par cette espèce de Préface que les huit Vies dont il s'agit, sont des œuvres posthumes, & que l'Auteur n'y avoit pas mis la dernière main. Quoiqu'écrites avec goût, il y avoit quelques fautes que j'ai cru devoir corriger. J'ai reformé, par exemple, cet endroit de la vie de Gelon page 203 de l'Anglois, *La seule réparation que Gelon demanda aux Carthaginois, fut qu'ils lui rendissent les frais de la guerre qui montoient à deux mille Talens, & qu'ils lui fournissent DEUX VAISSEAUX NEUFS*: l'Auteur devoit dire, *qu'ils fissent bâtir deux chapelles pour y mettre le traité*: Voyez dans la vie de Gelon page 497. Ce fait est pris de Diodore de Sicile, livre XI, page 21. de l'Edition Grecque Latine, où il dit: *Pacem eâ conditione illis concessit, ut duo milita talentum in belli impensas solverent; duo etiam Sacella Penos extruere jussit, in quibus fœderis tabellæ consecrarentur*, καὶ δύο ταλῆντας ποσὶν αἰσθῆσαι, καὶ δύο ἱερὰ τῶν συνθηκῶν ἀνὰ τελευτῶν. Mr. Rowe a cru sans doute lire dans le texte Grec de Diodore ταῦς (des Vaisseaux) au lieu de ταλῆς, des Temples ou Chapelles. Il est surprenant qu'on fasse des bévues de cette espèce. C'est le texte Grec mal lû qui l'a trompé, & non pas la Traduction Latine.

Voici une autre faute que l'Auteur Anglois a

(a) ij

faite dans la vie de Cyrus) page 243 de l'Anglois. Cyrus, dit-il, étoit au milieu de la ville de Babylone long-tems avant que ceux qui en habitoient les extrémités, sçussent qu'elle étoit prise. Ici il a suivi la version Latine de Laurent Valle, *cùm capti essent qui media urbis incolebant Babylonii, propter urbis tamen magnitudinem non sentiebatur ab iis qui circa extrema urbis habitabant*, au lieu de suivre le Grec d'Herodote qui dit l. 1. c. 191, *cùm capti essent qui extrema urbis incolebant Babylonii, non sentiebant qui circa medium habitabant*, eos captos esse, ἢ οὐκ ἔχεται τῆς πόλεως ἐλαχίστων, τοὺς δὲ μέσων οἰκούντων τῆς Βαβυλωνίων οὐ μαρτυρεῖν ἐλαχίστας. C'est ce dernier sens que j'ai suivi, *Vie de Cyrus page 550.*

Je serois trop long si je voulois rapporter tous les autres endroits que j'ai rectifiés & où j'ai ajouté. Il suffit d'avertir que j'ai traduit l'original Anglois aussi fidèlement & aussi littéralement que notre langue le permet. Je n'y ai rien ajouté que je n'aie tiré des anciens Historiens où l'Auteur Anglois a puisé lui-même, & j'ai eu recours aux Ecrivains Grecs & Latins pour vérifier la plûpart des faits: je ne les ai pourtant pas vérifiés tous, & peut-être y ai-je laissé quelques fautes.

La vie d'Aristomene est presque toute prise de Pausanias. Il paroît depuis deux ou trois ans une traduction Françoisse de cet Auteur: le style en est très-agréable (a); & le Traducteur joint à la fidélité la

(a) Observations de Mr. le | tion Françoisse de Pausanias Tom.
Chevalier Follart sur la traduc- | I. pag. 11.

P R E' F A C E.

plus scrupuleuse toute l'élégance de la (b.) diction. Si l'on compare quelques endroits de cette traduction avec la vie d'Aristomene contenue dans ce neuvième Tome, on y trouvera plusieurs différences, qui paroissent même essentielles; il est bon d'en avertir, afin qu'on ne condamne pas Mr. Rowe comme ayant mal entendu certains endroits de Pausanias.

Page 331 de la vie d'Aristomene, je traduis suivant l'original Anglois & le Grec de Pausanias, *de l'eau de la riviere de NEDA.* Le Traducteur de Pausanias page 366 & 367. dit *l'eau du NEDES*, peut-être parce qu'il y a dans le Grec de Pausanias chap. 20. Νέδης ὕδαρ, & dans le Latin, NEDES *alta fluente*, comme s'il étoit difficile de voir que *nédης* est un genitif, & non pas un nominatif; Νέδα ou νεδῆ, Genit. νέδης. Le Traducteur repete la même chose pag. 368, 397 &c. Peut-être quelque Tribunal a-t'il décidé que dans la suite on nommera en François les anciens fleuves suivant leur Genitif Grec. Si Amasée dont la version Latine est à côté du Grec de Pausanias, eût traduit *Nedæ* (au lieu de *Nedes*) *alta fluente*, on ne connoîtroit point aujourd'hui de riviere appelée *Nedès*; on connoîtroit seulement *la Nedæ* ou *la Nedé*, comme l'ont connu les Anciens.

Page 323. Aristomene fut surpris par un gros

(b) Extrait des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions à la fin du Tom. I. du Pausanias François.

détachement de l'armée ennemie, qui s'étoit posté en embuscade ; ce détachement *faisoit plus de la moitié de l'armée des Lacedémoniens*, & étoit commandé par les deux Rois. Dans le Pausanias François page 363 & 364 : *ayant été surpris par un détachement des ennemis DE MOITIÉ PLUS NOMBREUX QUE LE SIEN* & commandé par les deux Rois &c. Le Traducteur Latin : *Lacedamoniorum manipulos dimidiâ parte plures, cum ambobus Regibus nactus* &c. Ces mots Latins peuvent absolument avoir le sens que leur donne le Traducteur François, *un détachement de moitié plus grand que le sien*. Mais répondent-ils au texte Grec de Pausanias ? Le voici : Messen. c. 18, Λακεδαιμονίων λόγῳ πλέον ἢ τοῖς ἡμίσιαι καὶ τοῖς βασιλεύσιν ἀμφοτέρωσιν ἀντιβαλὼν, ce qui signifie, *Lacedamoniorum manipulos qui erant plusquam dimidia pars exercitus Lacedamoniorum* &c. C'est le sens que leur donne Kuhnus dans sa note sur cet endroit : *plusquam dimidia pars exercitus Laconici fuit cum quo pugnavit Aristomenes, nam non solebant facile totum exercitum edacere Spartani, quin domi relinquerent qui, ubi necessitas id exigeret, urbi præsto essent*. Je ne voi pas que le Grec puisse avoir un autre sens, *πλέον ἢ τοῖς ἡμίσιαι, plusquam dimidiis*, & non pas *dimidiâ parte pluribus*.

Page 347, *Aristomene maria sa sœur & deux de ses filles. . . . Bien-tôt après les Dieux donnerent un mari à la troisieme ; ce fut Damagete d'Ialyse, qui étoit une ville de l'Isle de Rhodes. . . . Le Prince Rhodien s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille. Le*

P R E F A C E.

vij

Traducteur de Pausanias page 377 dit : *Aristomene avoit deux filles qu'il établit.* Ne sembleroit-il pas qu'il n'avoit que deux filles à marier ? Cependant il en avoit une troisieme, dont il est parlé dans la même page, *Aristomene avoit encore une fille à marier.*

Dans la même page de la traduction François de Pausanias on lit : *Damagete Rhodien qui étoit Roi de Ialyse.* Sur cet endroit le Traducteur fait une note Géographique : *Ialyse*, dit-il, *ville de l'Isle DE CRETE*; quoiqu'il paroisse manifestement par Pausanias dans le même chapitre que c'étoit une *ville de l'Isle de Rhodes*, & qu'Homere Il. 2. v. 656 le dise formellement, de même que tous les Géographes;

Τληπόλεμος δ' Ἡρακλείδης, ἧς τί μίγας τι,
Ἐκ Ρόδου ἐντέα νῆας ἄγῃ Ρόδιον ἀγαγέων,
Ὅι Ρόδον ἀμφιέμενον Διότρεχα κοσμηθέντες,
Αἰῶδες, Ἰηλυών τε, καὶ ἀργυρέεσσι Κόμῃσι.

Dans la même page de la vie d'Aristomene, il se dispoit à faire un voyage à Sardes capitale de Lydie.... Son dessein étoit d'aller de là à Ecbatane.... Mais une maladie qui l'emporta, mit obstacle à tous ses desseins : Damagete son gendre lui érigea un superbe tombeau, & les Rhodiens ne témoignèrent pas moins d'empressement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit. Le Traducteur François de Pausanias page 377. dit : *Aristomene conduisit lui-même sa fille à Rhodes, d'où en-*

suite il PASSA à Sardes.... Son dessein étoit d'aller ensuite à Ecbatane, ET DE NEGOCIER QUELQUE ENTREPRISE AVEC Phraorte Roi des Medes, mais il tomba malade A SARDES & y finit ses jours. Le Grec, Αεισιμόνης δὲ ἐς μὲν πρὸς Πόδιν ἀφίκετο σὺν θυγατρὶ, ἐκείθεν δ' ἐς τὴν Σάρδεις ἐνενόησεν πρὸς Ἀρδύν τὸν Γύγα, καὶ ἐς Ἐκβατᾶνα καὶ Μηδικὰ αἰαδύμενα πρὸς τὴν βασιλείαν Φραόρτιω, ἀλλὰ ᾧ πρὸς τὴν οὕτως σὺν ἐπισημνομένην ἀντινοσήσθη. Le Traducteur Latin : *Et ipse quidem met Aristomenes filiam Rhodum ad virum deduxit; inde quum Sardes ad Ardyn Lydorum regem, Gyga filium; & Ecbatana in Medos ad Phraortem regem transmittere cogitaret, morbo oppressus diem suum extremum obiit.* Le Traducteur François a cru sans doute, comme on le peut voir par la traduction, qu'après ces mots *inde quum Sardes ad Ardyn Lydorum Regem Gyga filium*, le Latin sousentendoit le verbe *transmisisset* ou quelque'autre semblable, d'autant plus qu'après *filium* il y a un point & une virgule dans le Pausanias de l'Edition de Kuhnus : d'où il a conclu que dans cette phrase le verbe étoit sous-entendu, & que ces mots *& Ecbatana in Medos ad Phraortem regem transmittere cogitaret*, commençoient une nouvelle phrase dont le *transmittere cogitaret* ne tomboit pas sur *Sardes* mais seulement sur *Ecbatana*; c'est ce qui l'a trompé; & c'est pour cela qu'il traduit, *ensuite il passa à Sardes... Mais il tomba malade à SARDES & y finit ses jours.* Le Traducteur Latin lui auroit épargné ce contresens s'il avoit traduit mot à mot & simplement,

ment, & ipse quidem-met Aristomenes filiam Rhodum deduxit: inde Sardes transmittere cogitabat, ad Ardym... Gyge filium, & Ecbatana in Medos, ad Phraortem regem, sed ante hæc (c'est-à-dire, antequam Sardes & Ecbatana transmitteret) morbo oppressus diem suum extremum obiit.

C'est un malheur que les Traducteurs Latins des Auteurs Grecs ayent été quelquefois un peu négligens dans le choix & l'arrangement des termes, & qu'ils n'ayent pas prévu que plusieurs Traducteurs en langue vulgaire suivroient leurs versions Latines.

Au reste ce petit nombre de remarques sur le Pausanias François ne m'empêche point de rendre justice au louable travail de Mr. l'Abbé G. ce n'est que pour éloigner le soupçon que j'aurois moi-même fait des fautes après Mr. Rowe, que j'ai cru devoir relever les siennes, me bornant à celles qui ont rapport à la vie d'Aristomene.

AVIS AU LECTEUR.

LA Vie d'Aristippe écrite en Grec par Diogene & mise en François par Mr. le Fevre, ayant été inserée dans l'Edition des Vies des Hommes illustres de Plutarque de Mr. Dacier, faite en Hollande en petits Volumes, & le Public nous ayant paru satisfait de l'y trouver; nous avons cru devoir aussi la lui donner dans la Réimpression que nous venons de faire, & qu'elle pouvoit être placée à la fin de ce Tome, pour ne point deranger l'ordre des Vies des Hommes illustres que le sçavant Mr. Dacier nous a laissées, ni celles que Monsieur l'Abbé Bellenger vient de traduire sur l'Original Anglois.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *Les Vies des Hommes Illustres de Plutarque traduites en François par Mr. Dacier, & augmentées de plusieurs notes, & d'un Tome neuvieme contenant la Vie d'Annibal écrite par Mr. Dacier; avec celles d'Enée, de Tullus Hostilius, d'Aristomenes, de Tarquin l'Ancien, de L. Junius Brutus, de Gelon, de Cyrus, & de Jason, traduites de l'Anglois de Thomas Rowe par Mr. l'Abbé Bellenger.* Fait à Paris le 12. Fevrier 1734.

FERNEX.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOÛIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS GOSSELIN, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *les Vies des Hommes Illustres de Plutarque traduites par M. Dacier, nouvelle édition corrigée & augmentée de plusieurs notes, & de la Vie d'Annibal par l'Auteur, avec celle d'Epictete, Oeuvres de feu M. Bonaventure de Fourcroy, Ancien Avocat au Parlement, contenant ses Consultations, ses Memoires, Playdoyers & Traitez de Drois, s'il* Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & en beaux caractères, suivant la feuille imprimée & ci-attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant: Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractère conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *dix années* consécutives, à compter du jour de la datte desdites présentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere; dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés; en tout ou en partie, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque

prétente que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en langue Latine, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposé, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1723. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposé ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; C A R tel est notre plaisir. Donné à Paris le 30. jour du mois de May l'an de grace 1732. & de notre Règne le dix-septième. Par le Roi en son Conseil,

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 367. fol. 349. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 31. Mai 1732.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

J'ai fait part du présent Privilege pour ce qui regarde les Vies des Hommes Illustres de Plutarque, seulement, à Messieurs EMERY, DAVID l'aîné, HUART & CLOUZIER, pour en jouir suivant leur part & portion.

ANNIBAL



ANNIBAL.

ROME & Carthage fondées presque dans le même temps , & parvenuës toutes deux par les armes à un haut degré de réputation & de gloire , sembloient avoir été destinées par la nature à être rivales & à se disputer l'Empire de l'univers. Carthage étoit énorgüieillie par ses conquêtes ; car elle avoit souûmis l'Afrique , la plus grande partie de la Sicile , la Sardaigne & plu-

Tome IX.

A

siieurs autres Isles ; & Rome étoit fiere de la conquête de toute l'Italie , qu'elle avoit assujettie jusqu'au détroit de Sicile. Elles ne cherchoient donc l'une & l'autre que les moyens de s'agrandir. Les Romains voyant devant eux la Sicile pleine de richesses , qu'il sembloit que la violence des flots avoit détachées de leur continent , voulurent comme la réunir à leur domaine : mais ils manquoient d'un prétexte juste. Les prétextes specieux ne manquent guère à une ambition qui ne veut point reconnoître de bornes. Messine leur alliée se plaignoit des vexations & de la Tyrannie des Carthaginois. Les Romains embrassent cette occasion, & passent en Sicile sous ombre de secourir leurs alliés , & en effet pour se mettre en possession de cette Isle qui ouvroit la porte à tous leurs projets ambitieux. Ce fut là le commencement de la premiere guerre Punique , qui dura vingt-quatre ans sans aucune discontinuation , & qui fut féconde en evenemens extraordinaires & merveilleux. Les Romains remporterent de grandes victoires & regurent de grands échecs. Polybe assure que pendant cette guerre , ils perdirent sept cens vaisseaux , ou dans les combats , ou par les tempêtes. La facilité avec laquelle ils réparoient ces pertes est digne de memoire. Sous le consulat de Duellius ils construisirent une Flotte de 160. vaisseaux , qui se trouva toute prête à faire voile en soixante jours , à compter du jour que les

ANNIBAL

arbres eurent été coupez. Trois ans après, sous le consulat d'Atilius Regulus, ils en bâtirent encore une de 200. vaisseaux en trois mois. Homere ne s'éloigne donc pas de la vraisemblance, quand il écrit qu'Ulysse abattit vingt arbres, les tailla, & les dressa, & en bâtit sa nacelle, qu'il y fit un bon mât, & des antennes, la munit d'un bon gouvernail, & que tout l'ouvrage fut fait en quatre jours. Enfin les Carthaginois réduits à l'extrémité, par la perte d'une grande bataille navale contre le Consul Lutatius, furent obligez de demander la paix, & de la recevoir aux conditions qu'il plut aux Romains de leur imposer.

De tous les Generaux Carthaginois qui avoient servi à cette guerre, celui qui avoit fait le plus de peine aux Romains, étoit Amilcar Barca pere d'Annibal; c'étoit un homme d'une prudence consommée, & d'une valeur si heroïque, qu'on l'appelloit un autre Mars. Polybe lui donne ce grand éloge, que les soldats Romains l'emportoient pour la valeur sur les soldats Carthaginois, mais que pour les Capitaines, Amilcar étoit supérieur à tous ceux de son temps, & en valeur & en prudence. Il en donna de nouvelles marques dans la guerre qu'il eut à soutenir en Afrique contre les Afriquains, que les soldats étrangers avoient fait soulever. Il remporta plusieurs grandes victoires, & finit glorieusement cette guerre,

Il passa ensuite en Espagne avec une armée pour y établir la domination des Carthaginois ; mais il ne bernoit pas là ses vûes ; il cherchoit à tirer de là des secours & des forces pour renouveler la guerre contre les Romains ; car il avoit toujours sur le cœur , cette paix onereuse & honteuse que ses citoïens avoient eû la bassesse d'accepter.

Avant que de s'embarquer , il fit un sacrifice , & le sacrifice fini , il fit retirer tout le monde , & prenant par la main son fils Annibal qui n'avoit que neuf ans , il lui demanda s'il vouloit venir avec lui en Espagne. Le jeune enfant ravi , lui répondit , non seulement qu'il le vouloit , mais qu'il le conjuroit de l'emmener avec lui. Sur cela Amilcar l'approcha de l'autel , le fit jurer que toute sa vie il seroit l'implacable ennemi des Romains , & l'emmena selon le rapport de Polybe. Tite-Live paroît avoir suivi de faux memoires , quand il a écrit qu'Annibal ne passa en Espagne que treize ans après , & âgé de vingt-deux ans. Polybe est plus croïable & d'autant plus que son témoignage est confirmé par Annibal lui-même , qui dit long-temps après , qu'il étoit sorti de Carthage à neuf ans , & avant que de pouvoir être instruit des loix & des usages de sa patrie. Amilcar passa ainsi en Espagne où il fit la guerre pendant près de neuf ans , soumit aux Carthaginois plusieurs peuples , & mourut glorieusement dans une bataille contre le Roy Orifson.

A N N I B A L.

Après sa mort , les Carthaginois donnerent le commandement de l'armée à son gendre Asdrubal , qui commandoit la Flotte. Il gouverna pendant huit ans avec beaucoup de sagesse & de prudence , fit beaucoup de grandes choses , moins par la force que par l'insinuation , & par les liaisons qu'il avoit contractées. Il rendit surtout un très-grand service à son païs , en bâtissant Carthage la neuve , qui augmenta considérablement la puissance des Carthaginois , & qui leur servit de boulevard pour la défense de l'Espagne & de l'Afrique.

Les Romains voïoient avec un œil d'envie les grands progrès que les Carthaginois faisoient en Espagne ; mais la guerre des Gaulois dont ils étoient menacez , les empêcha de s'y opposer & de leur déclarer la guerre. Ils envoyèrent seulement des Ambassadeurs à Asdrubal pour conclure avec lui un nouveau traité , qui ne seroit que comme une explication de celui qu'ils avoient déjà fait avec Lutatius. Il fut dit dans ce traité que les Carthaginois ne passeroient pas l'Ebre , & qu'on laisseroit libres les Sagontins.

Voici le temps où Tite-Live a placé le voïage d'Annibal en Espagne. Il rapporte qu'Asdrubal qui ignoroit le serment qu'Amilcar avoit exigé de son fils encore enfant , & qui vouloit lui inspirer la même haine que son pere avoit eue pour les Romains , & qu'il conservoit lui-même , écrivit à Carthage pour demander qu'on

lui envoiât Annibal , qui n'avoit pas encore vingt-deux ans , afin qu'il apprît le métier de la guerre , & qu'il se rendît capable de lui succeder,

Dès que ces Lettres furent arrivées à Carthage , on les porta au Senat. Hannon s'opposa de toute sa force à cette demande par des raisons de morale & de politique. Il dit que le commerce d'Asdrubal seroit aussi dangereux pour ce jeune Prince , que celui d'Amilcar l'avoit été pour Asdrubal qu'il avoit corrompu ; qu'ils ne devoient nullement permettre que leurs jeunes gens , sous prétexte d'apprendre le métier de la guerre , allaient s'exposer à la brutalité de leurs Generaux. Craignons-nous , ajouta-t'il , qu'Annibal ne voye trop tard cette puissance immense , & cette espee de Roïauté qu'Amilcar a laissée , & que nous ne soyons pas assez-tôt soumis au fils de celui qui a donné à son gendre nos armées comme un heritage paternel ? Pour moi je suis d'avis que nous gardions ici Annibal , & que nous lui apprenions à vivre dans l'égalité avec ses citoyens , & à obéir à nos Loix & à nos Magistrats , de peur que cette étincelle ne cause un jour un furieux embrasement.

Les plus gens de bien étoient de son avis ; mais le plus grand nombre fut contre Hannon. Annibal fut envoyé en Espagne. Dès qu'il y fut arrivé , il attira sur lui les yeux de toute l'armée. Tous les vieux soldats croïoient voir Amilcar même qui leur étoit rendu. Ils remarquoient le

même feu dans ses yeux , & les mêmes traits sur son visage. Bien-tôt la considération de son pere n'eût plus de part à la faveur qu'on lui porta. Jamais on n'a vû un esprit plus propre à deux choses aussi différentes que l'obéissance & le commandement ; aussi ne pouvoit-on remarquer à qui il étoit plus cher à son General , ou à toute l'armée. Quand il y avoit quelque grande action à faire , Asdrubal ne la confioit qu'à lui , & il n'y voit point d'Officiers avec lequel les soldats fussent plus assurés & osassent d'avantage. Sa prudence & son sang froid égaloient son intrepidité & son audace au milieu des plus grands périls , & il n'y avoit point de travaux au-dessus de ses forces & de son courage. Il étoit également fait à supporter le froid & le chaud Dans son boire & dans son manger , il se bornoit au seul besoin de la nature , & ne donnoit rien à la volupté ; ni le jour ni la nuit , il n'avoit aucun temps réglé pour ses veilles & pour son sommeil. Il ne donnoit au repos que le temps que lui laissoient les affaires dont il étoit chargé , & il ne cherchoit ni un bon lit ni le silence. On l'a souvent vû coucher à terre , couvert de sa seule corte d'armes au milieu des Gardes & du bruit du camp , toujours aussi simplement vêtu que le moindre de ses camarades ; il ne se distinguoit que par la magnificence de ses armes & de ses chevaux. Il alloit toujours le premier au combat , & se retiroit le dernier. Ses grandes vertus

étoient accompagnées de vices qui n'étoient pas moins grands , une cruauté atroce , une perfidie plus que Punique , rien de vrai ni de sain dans son procédé ; aucune crainte des Dieux , sans foi & sans religion. Avec ce mélange de vertus & de vices , il servit trois ans sous Asdrubal , & pendant ce temps-là , il donna tant de marques de capacité & de courage , qu'Asdrubal ayant été tué une nuit dans sa maison par un Gaulois à qui il avoit fait quelque injure , que malgré sa jeunesse, car il n'avoit pas encore vingt-cinq ans, on lui donna le gouvernement de l'Espagne. Il ne se vit pas plutôt à la tête des troupes , que sans perdre un moment , il fit connoître qu'il seroit plus fidele au serment qu'il avoit fait à son pere , qu'au traité fait avec Lutatius & ensuite avec Asdrubal. Il passa l'Ebre & se jeta dans la Province des Olcades , peuples de l'Espagne Tarraconoise, assiégea Althea qui en étoit la capitale, ville très-riche , la prit de force & la pilla. Les villes voisines effrayées se rendirent par composition , & Annibal ramena ses troupes chargées de butin , passer l'hyver à Carthage la neuve. Là il partagea le butin à ses soldats , & leur paia tout ce qui leur étoit dû de leur solde ; & aiant affermi par ce moyen la fidelité de ses troupes & celle de ses allies , dès que le printemps fut venu , il se jeta dans la Province des Vaccéens. D'abord il se rendit maître de la ville d'Elmantique , & alla mettre le siège devant Albucare , place très-
forte

forte qui fit une vigoureuse résistance , & qui lui donna beaucoup de peine , mais enfin il la prit d'assaut. Les Carpetiens qui étoient les peuples les plus aguerris de cette contrée , s'étant joints à ceux qui avoient été chassés des Olcades , & à ceux qui étoient sortis d'Elmantique , l'attaquèrent à son retour. Ils étoient plus de cent mille hommes ; de sorte que si Annibal leur eût donné bataille , il auroit été en grand danger. Mais comme il n'avoit pas moins de prudence que de valeur , il fit sa retraite en grand Capitaine , & profitant d'une nuit obscure , il passa le Tage qu'il mit devant lui pour se couvrir , & s'éloigna du bord pour donner aux ennemis l'audace de le passer. En effet les ennemis prenant cet éloignement pour un effet de sa crainte , & croiant qu'il n'y avoit que cette rivière qui mît un obstacle à leur victoire , ils se jettent en foule dans l'eau sans attendre d'ordre. Annibal revient sur eux , tuë tous ceux qui sont passés , lâche sa Cavalerie dans l'eau contre ceux qui passent encore , dont les uns sont emportés par la rapidité du fleuve , les autres sont mis au fil de l'épée , ou regagnent leur bord. Annibal les suit , passe la rivière , fait main basse sur tous ceux qui s'opposent à ses efforts , achève leur défaite , & en très-peu de jours il reçoit les Carpetiens à composition.

Après ce grand succès , il n'y avoit au-delà de l'Ebre que Sagonte qui pût s'opposer à ses ar-

mes : mais Annibal avant que de l'attaquer , & de donner aux Romains un juste prétexte de lui déclarer la guerre , voulut achever de soumettre tout ce qui étoit aux environs. Il retourne à Carthage la neuve , il y trouve les Ambassadeurs des Romains qui lui demandent qu'il n'entreprene rien contre Sagonte leur alliée , & qu'il ait à s'abstenir de passer l'Ebre selon un des articles du Traité fait avec Asdrubal. Annibal leur répondit avec fierté , que bien loin qu'ils eussent regardé Sagonte comme leur alliée , ils l'avoient traitée comme leur ennemie , puisqu'aïant été appelez pour y calmer une sedition qui s'y étoit emûë , ils avoient fait mourir injustement un grand nombre de citoyens ; qu'il ne laisseroit donc point sans punition cette perfidie & qu'il suivroit les maximes de ses ancêtres , qui ne souffroient point qu'on fit injure à personne , & moins encore à leurs voisins.

Ces Ambassadeurs vont porter leurs plaintes à Carthage. Cependant Annibal part de Carthage la neuve à la tête d'une redoutable armée , & s'approche de Sagonte. Cette place étoit la plus forte & la plus riche de tout le país. Elle est située à mille pas de la mer , au pied des montagnes qui séparent l'Espagne de la Celtiberie. Annibal en forme le siège qui fut long & difficile , & où il courut de grands dangers. A un assaut , comme il s'exposoit le premier sans aucun ménagement , il eut la cuisse percée d'un trait. Sa

blesse rallentit les attaques : mais bien-tôt après il la pressa plus vivement.

Sur ces entrefaites , on lui rapporte qu'il arrive de nouveaux Ambassadeurs des Romains pour l'obliger à abandonner le siège. Annibal envoie au-devant d'eux sur le rivage de la mer leur dire, qu'il n'y a pas de sûreté pour eux de s'avancer au travers de tant de nations féroces qui ont les armes à la main, & que pour lui , au milieu de si grandes affaires , il n'a pas le temps de les écouter ; & se doutant bien que ces Ambassadeurs iroient à Carthage , il écrit à ceux de la faction , pour les prévenir & pour les préparer à faire tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne leur accordât leurs demandes.

Ces Ambassadeurs introduits dans le Senat , se plaignirent d'abord de l'infraction des Traitez , & demanderent qu'on leur livrât Annibal avec tous les Officiers qui avoient été de son avis. Hannon qui étoit de la faction opposée à Annibal , parla avec beaucoup de force pour appuyer la cause des Romains. Il dit qu'Annibal ne cherchoit à continuer & à étendre la guerre , que pour s'ouvrir un chemin à la Monarchie ; qu'il avoit rejeté l'Ambassade de leurs alliez qui étoit envoyée pour des alliez , lorsqu'il est inouï qu'on ait jamais rejeté une Ambassade d'un ennemi même. Que s'ils n'y prennent garde , les ruines de Sagonte tomberont sur Carthage , & que les Legions Romaines viendront assiéger cette vil-

le, sous la conduite des mêmes Dieux, qui dans la guerre précédente, ont déjà puni si severement & d'une maniere si visible l'infraction des Traitez; qu'on livre donc Annibal aux Romains qui le demandent, & quand personne ne le demanderoit, je conseillerois de releguer au bout de la terre ce monstre qui, s'il n'est puni, causera enfin notre entiere ruine. Je suis d'avis qu'on envoie une Ambassade à Rome pour faire satisfaction au Senat, une autre à Annibal pour lui ordonner d'abandonner le siège de Sagonte, & une troisième pour faire rendre aux Sagontins tout ce qu'on leur a enlevé.

Ce discours fut inutile; le senat prévenu pour Annibal, renvoya les Ambassadeurs avec cette réponse; *que les Sagontins étoient la cause de la guerre, & nullement Annibal, & que les Romains commettoient une très-grande injustice, s'ils préféroient les Sagontins à l'ancienne alliance des Carthaginois.*

Cependant Annibal pousse le siege avec plus d'ardeur; il fait offrir des propositions aux Sagontins, qui les trouvant trop dures, & réduits au dernier desespoir, allument un grand feu au milieu de la place, y jettent leur or & leur argent, & tout ce qu'ils ont de plus précieux, & la plupart s'y précipitent eux-mêmes. Annibal profitant du tumulte & du desordre que cette fureur excite dans la ville, donne un assaut, & s'en rend maître après huit mois de siège, fait passer au fil de l'épée tous ceux qui sont en âge

de porter les armes , s'en retourne à Carthage la neuve , & met ses troupes en quartier d'hiver.

Les Ambassadeurs de retour à Rome , y annoncent la prise de Sagonte & la guerre qui se prépare. Les Romains consternez de cette nouvelle , & plus honteux encore d'avoir laissé périr Sagonte , & de n'avoir pas secouru leurs alliez , se préparent à se défendre ; mais avant que de déclarer la guerre , ils envoient à Carthage quatre Ambassadeurs , à la tête desquels étoit Quintus Fabius. Leur instruction portoit de demander aux Carthaginois , si Annibal avoit détruit Sagonte de son propre mouvement , ou par l'ordre de ses Supérieurs ? Fabius introduit à l'audience , s'acquitte de sa commission. Les Carthaginois répondent qu'il ne s'agit pas de sçavoir par quels conseils & par quels ordres Sagonte avoit été détruite , mais seulement si c'est avec justice ou contre les Traitez. Que dans le traité fait avec Lutatius , où l'on n'avoit fait aucune mention des alliez de part & d'autre , il n'étoit nullement parlé des Sagontins , qui n'étoient pas encore leurs alliez ; que véritablement par le traité fait avec Asdrubal , les Sagontins avoient été nommément exceptez ; & qu'à cela ils ne feroient d'autre réponse que celle qu'ils avoient apprise des Romains eux-mêmes : car comme les Romains n'avoient pas crû devoir se tenir au traité de Lutatius , parce qu'il n'avoit pas été ratifié &

autorisé par le Senat & par le peuple , eux de même ne se croyoient point obligez à se tenir au Traité fait avec Asdrubal , parce qu'il avoit été fait sans leur autorité. Qu'ils ne parlaient donc point ni de l'Ebre ni de Sagonte , & qu'ils déclarassent nettement le dessein qu'ils couvoient dans leur cœur.

A ces mots Fabius rassemblant un pan de sa robe , *Je vous apporte* , leur dit-il , *la paix ou la guerre, choisissez.* Les Carthaginois répondirent avec la même fierté : *Donnez-nous celle que vous avez choisie vous-mêmes.* Et Fabius dépliant le pan de sa robe, comme s'il en avoit versé la guerre , *je vous donne donc la guerre* , leur dit-il. *Nous la recevons* , s'écrièrent les Carthaginois , *et nous la ferons avec le même courage que nous l'acceptons.* Cette déclaration de guerre parut plus digne de la majesté de Rome, que de s'amuser à disputer sur les termes des Traitez. Quoiqu'à ne regarder même que ces termes , la justice parût toute entière du côté des Romains : car dans le traité de Lutatius , on avoit exprimé cette clause , *qu'il ne seroit valable qu'étant ratifié par le peuple* ; au lieu que dans celui d'Asdrubal , on n'avoit fait aucune mention de cette clause , & qu'il paroissoit avoir été assez ratifié par le silence de plusieurs années pendant la vie d'Asdrubal , & qu'après sa mort on n'avoit point parlé d'y rien changer. Que d'ailleurs quand on ne consulteroit que le premier traité fait avec Lutatius , les Sagontins y paroissent compris sans

être nommez, puisque dans ce traité, on exceptoit tous les alliez des deux nations, & on n'avoit point distingué ceux qui l'étoient alors, de ceux qui le deviendroient dans la suite. Car puisqu'il a toujours été permis de faire de nouveaux alliez des peuples qui ont rendu de grands services, quelle justice y auroit-il à les abandonner après les avoir reçus ? Que l'esprit de ces Traitez étoit de ne pas solliciter les alliez des Carthaginois à changer de parti, & de ne pas les recevoir, s'ils vouloient changer d'eux-mêmes.

Ces Ambassadeurs ayant si mal réussi à Carthage, allèrent, suivant leurs ordres, en Espagne pour tâcher d'attirer les Villes, ou de les détourner de l'alliance des Carthaginois. Ils gagnèrent d'abord les Burgusiens, déjà las de la domination de ce peuple, mais ils furent mal reçus des Volscianiens qui leur répondirent qu'ils allaient chercher des alliez dans les lieux où le bruit de la ruine de Sagonte n'auroit pas retenti ; que cette ruine étoit pour tous les Espagnols une leçon triste, mais sensible ; qu'on ne devoit point se fier à la foi & à l'alliance des Romains. De là ces Ambassadeurs passèrent dans la Gaule pour demander aux Gaulois qu'ils ne donnassent point passage dans leurs terres aux Carthaginois. Cette demande fut reçue avec un ris mêlé de colere & d'indignation : car ils trouvoient qu'il y avoit de la folie & de l'impudence à leur demander que, pour empêcher la guerre de passer en Italie, ils

la reçûssent dans leur païs , & que pour épargner les terres des Romains , ils exposassent les leurs au pillage.

Tous les grands succès qu'Annibal avoit eus en Espagne ne remplissoient pas son ambition , & satisfaisoient encore moins la haine implacable qu'il avoit vouée aux Romains. Pendant qu'il hyverne à Carthage la neuve , il fait ses préparatifs pour porter la guerre en Italie & attaquer Rome dans Rome même. Il assemble d'abord tous les Espagnols qu'il avoit dans ses troupes , leur permet d'aller passer l'hyver dans leurs maisons , à condition qu'ils se rendront auprès de lui au printemps , & va à Cadix pour s'acquitter de quelques vœux qu'il avoit faits à Hercule. Après son retour , avant que de s'engager dans une expedition si longue & si difficile , il pourvut avec beaucoup de prudence à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne , en faisant passer en Espagne des soldats Africains , & en Afrique des soldats Espagnols ; & laissant en Espagne son frere Asdrubal avec cinquante-sept galeres pour y commander , il se mit en marche avec ses troupes qui s'étoient renduës auprès de lui.

De toutes les entreprises des grands Capitaines , il n'y en a point de plus merveilleuses & de plus dignes de memoire , que les grandes marches pour porter la guerre en des païs fort éloignés : car là se réunissent d'ordinaire tous les obstacles qu'on a à surmonter dans toutes les autres actions de

de la guerre les plus perilleuses ; & il y en a une infinité d'autres qui ne se trouvent point dans celles-ci. Il ne suffit pas de vaincre la résistance des hommes , il faut vaincre encore celle des lieux & des élemens.

Celle d'Annibal en Italie , est une des plus surprenantes qui aient jamais été faites. Elle a paru si étonnante aux historiens , qui avant Polybe avoient entrepris de la décrire , que pour la rendre croyable , ils ont eû recours aux miracles à la maniere des anciens historiens , qui pour divertir davantage les Lecteurs , mêloient la fable avec l'histoire. Polybe a blâmé avec raison l'impertinence de ces historiens , & a fait voir que l'histoire ne doit nullement recourir aux fictions qui ne sont propres qu'à la poésie. Malgré cette grave censure , Tite-Live n'a pas laissé de rapporter un de ces miracles comme un bruit de la renommée , en nous disant , qu'Annibal arrivé à la ville d'Etovissa & sur le point de passer l'Ebre , vit une nuit en songe un jeune homme d'une figure toute divine , qui lui dit , qu'il étoit envoyé par Jupiter pour lui servir de guide & pour le conduire en Italie ; qu'il eût donc toujours les yeux attachez sur lui. C'est ainsi qu'Homere feint que Mercure se presente à Priam , & lui dit qu'il est envoyé par Jupiter pour lui faire traverser secrettement le camp des Grecs & pour le conduire jusqu'à la tente d'Achille. Ce que Tite-Live ajoute , encherit encore sur cette fiction : car il dit qu'Annibal effraïé d'abord de cette vision ; suivit ce jeune homme sans regar-

ce , il fit semblant de les avoir congédiés , & en renvoya encore sept mille de ceux qui lui parurent les plus découragez & les plus capables de décourager les autres.

Avec cinquante mille hommes de pied & neuf mille chevaux qui lui restoit , il passa les Pyrénées & prit le chemin du Rhosne. Pour traverser toutes les terres des Gaulois il fallut gagner les uns par argent & réduire les autres par la force. Après divers combats , il arriva au bord du Rhosne à quatre journées de la mer. Les Gaulois qui habitoient au delà , s'assemblerent & se présenterent de l'autre côté pour lui disputer le passage.

Annibal voyant qu'il ne pouvoit passer ce fleuve devant une armée si nombreuse , ni demeurer là long-tems sans être enveloppé , détacha la nuit du troisième jour la moitié de ses troupes , avec ordre de remonter le long du Rhosne & de chercher un passage , pendant que par sa présence il amuseroit les Gaulois , & feroit travailler à des barques.

Ces troupes détachées sous la conduite d'Hannon fils de Bomilcar , remonterent cinq ou six lieues ; & ayant trouvé quantité de bois , ils creuserent une infinité d'arbres sur lesquels elles passerent le Rhosne. Après s'être reposées un jour , elles descendirent de l'autre côté , & donnerent à Annibal le signal qu'elles approchoient du camp des Gaulois. En même temps Annibal embar-

qua ses troupes & passa sans beaucoup de peine. Les Gaulois ne pouvant résister tout à la fois à Annon qui les attaquoit par les derrières & à Annibal qui étant passé, mettoit ses troupes en bataille à mesure qu'elles débarquoient & les envoyoit à la charge, prirent la fuite.

Annibal fit passer trente-sept Elephans qu'il menoit avec lui, & envoya cinq cent Cavaliers Numides apprendre des nouvelles de la Flotte des Romains, qui sous la conduite de Scipion étoit arrivée à l'embouchure du Rhosne. Scipion détache en même temps trois cent Cavaliers choisis & les envoie contre ces Numides sous la conduite de quelques Marseillois & de quelques troupes auxiliaires des Gaules. Il y eut là un grand combat entre cette cavalerie. Les Numides furent défaits & poussés jusques dans leur camp. Annibal après avoir harangué ses troupes, dont la hauteur des Alpes qu'elles avoient à passer, avoit presque glacé le courage, decampa, n'ayant plus que huit mille chevaux & trente-huit mille hommes d'Infanterie, & le quatrième jour il arriva au confluent de la Saone & du Rhosne. Là il trouva deux freres qui dispu-toient le Roïaume, & qui alloient décider de leur sort par une bataille. Il se joignit à l'aîné & lui fit remporter la victoire, comme Polybè l'écrit. Mais Tite-Live a suivi d'autres memoires qui portoient que les deux freres prirent Annibal pour arbitre de leur differend, & qu'Annibal jugea en faveur

de l'aîné qui avoit tout le droit , & le mit en possession du Royaume. Ce Prince pour lui témoigner sa reconnoissance , lui fournit toutes sortes de provisions de bouche , donna à ses troupes des armes & des habits dont elles avoient grand besoin , & l'escorta jusqu'aux Alpes pour le défendre contre les Allobroges , sur les frontieres desquels il étoit obligé de passer.

Annibal fit cent milles en dix jours de marche le long du Rhosne en tirant vers sa source , & arriva au pied des Alpes sans aucun obstacle , selon Polybe ; mais Tite - Live écrit qu'il fut très embarrassé au passage d'une riviere des Alpes qu'il appelle Druentia. Les Interprètes , pour dire cela en passant , ont crû que c'étoit le Fleuve des Gaules appelé la Durance ; mais ce fleuve n'étoit pas sur le chemin d'Annibal. Tite-Live parle assurément du Fleuve appelé Druentius , qui est une des deux Dunes , & qui se jette dans le Rhosne.

Quand Annibal fut arrivé au pied des Alpes, les Allobroges qui n'avoient osé l'attaquer dans la plaine à cause de sa Cavalerie & des Gaulois qui l'escortoient , l'attendirent dans les défilés des montagnes. Annibal étoit perdu s'ils avoient bien gardé ces passages : mais ils ne les gardoient que le jour , & ils se retiroient la nuit dans une ville prochaine. Annibal en ayant été averti , decampa en plein jour , s'approcha des ennemis , & sur la premiere veille de la nuit , après avoir fait al-

lumer beaucoup de feu dans son camp , il choisit les meilleurs soldats , & alla s'emparer des lieux que les Allobroges avoient quittez. Le lendemain matin les Allobroges bien surpris de trouver Annibal maître de ces postes , ne sçavoient à quoi se déterminer. Enfin voyant que sa Cavalerie ne pouvoit se déployer dans ces passages étroits , que ses bagages caufoient un embarras horrible, & que ses troupes ne marchaient qu'avec beaucoup de peine , ils l'attaquèrent de toutes parts. Les Carthaginois perdirent là beaucoup de monde , quantité de Chevaux ; & grand nombre de bêtes de somme qui furent prises ou tuées , ou qui tomberent dans les précipices.

Annibal qui vit qu'il n'y avoit plus de salut pour ceux qui échapperoient , s'il laissoit entièrement perir ses bêtes de charge , & ses bagages, quitta les hauteurs dont il s'étoit emparé , marcha à leur secours avec ses troupes d'élite , tailla en pièces une grande partie des Allobroges , & mit les autres en fuite. Son armée passa alors sans danger , mais avec des peines infinies.

Après ce grand péril , Annibal sans perdre un moment , alla assiéger la place où les ennemis se retiroient , & la prit. Il recouvra là beaucoup de bêtes de somme & de bagages qui lui avoient été enlevés , & y trouva un assez grand amas de provisions. Il campa là un jour. Le lendemain il poursuivit sa route , & marcha trois jours sans autre obstacle que la difficulté des chemins. Mais le

quatrième jour il tomba dans le plus grand danger qu'il eût encore couru. Tous les peuples qui étoient sur son passage , ayant complotté ensemble , vinrent au devant de lui avec des couronnes & des branches d'Olivier en signe d'amitié & de paix. Annibal , quoiqu'il se défiât d'eux , n'osa pas les rebuter de peur de les irriter par cet affront , & les reçût dans son alliance. Mais bientôt leur maniere d'agir qui parut franche & sincere , les ôtages qu'ils lui donnerent , & les vivres qu'ils lui fournirent abondamment , le jetterent dans une telle confiance , qu'il les prit même pour guides. Ces traîtres après avoir conduit son armée pendant deux jours , & l'avoir engagée dans une vallée étroite & environnée de rochers escarpés , se jetterent sur elle tout d'un coup. Il n'en seroit pas échappé un seul homme , si Annibal par une sage précaution qui n'abandonne jamais entierement les grands Capitaines , n'avoit mis à l'avant-garde sa Cavalerie & ses bagages , & à son arriere-garde sa meilleure Infanterie. Cela fit que sa perte bien que très-considerable , fut beaucoup moins grande qu'elle n'auroit été. Annibal soutenant tout l'effort des barbares , passa la nuit sur un rocher pour donner le temps à sa Cavalerie & à ses bagages d'avancer. Le lendemain l'armée se trouva hors de cette vallée , & le neuvième jour elle arriva au sommet des Alpes.

Annibal campa deux jours pour faire reposer
ses

ses troupes , & pour attendre ceux qui étoient demeurez derriere. Beaucoup de bêtes de somme & quantité de chevaux qu'on croïoit perdus , arriverent au camp en suivant la piste.

L'armée affoiblie par tant de fatigues , tomboit dans le dernier découragement à l'aspect des nouveaux dangers que lui présentoit la descente des Alpes couvertes de neige. Mais Annibal ralluma le courage de toutes ses troupes , & leur inspira une nouvelle force en leur montrant du haut de ces monts l'Italie & Rome même comme le prix assuré de leurs travaux , & en leur faisant valoir les intelligences qu'il disoit avoir avec les peuples des environs du Pô , qui las de la domination Romaine , n'attendoient que leur présence pour se déclarer en leur faveur.

Dès le lendemain il commença à descendre , & il n'eut plus sur les bras que des ennemis qui cherchoient plutôt à voler qu'à combattre. Mais il perdit autant de monde en descendant , qu'il en avoit perdu en montant ; car comme le chemin étoit fort étroit & fort penchant , le soldat ne voyant pas où il marchoit à cause des neiges , tomboit dans les précipices pour peu qu'il s'écartât du grand chemin.

Les troupes supporterent ces maux avec quelque sorte de patience ; mais on ne sçauroit exprimer leur desespoir , quand elles se virent dans un lieu où ni hommes ni bêtes ne pouvoient passer ; car à droite & à gauche on n'avoit que des

rochers infurmontables , & on ne voyoit devant foi qu'un précipice de cent quatre-vingt-dix pas de profondeur ; le chemin qui le bordoit , & qui étoit naturellement très-étroit , étoit devenu encore plus étroit par la chute des terres que les neiges avoient entraînées ; & il étoit si glissant , qu'il étoit impossible de s'y soutenir.

Dans cette extrémité , Annibal vouloit d'abord faire le tour de ces roches : mais les neiges ne lui permettant pas de prendre ce parti trop dangereux , il se résolut à s'ouvrir un chemin au travers de ces roches mêmes. Les historiens dont j'ai déjà parlé , se laissant aller au penchant qu'ils avoient pour les choses extraordinaires & merveilleuses , ont écrit qu'il fit entasser sur ces roches une quantité prodigieuse de bois , qu'il y mit le feu ; que quand ces roches furent bien embrasées il les amolit & les fendit par le vinaigre qu'il y versa ; qu'ensuite il les ouvrit avec le fer , & y pratiqua un chemin : car c'est ainsi que l'écrit Tite-Live , en suivant la tradition de ces historiens ; & c'est sur la foi de ces témoins que Plin le naturaliste n'a pas fait difficulté d'assurer , que la force du vinaigre est telle , qu'il fend les rochers que la force du feu n'a pas entièrement séparés & rompus.

Mais on peut raisonnablement douter de cette prétendue vertu du vinaigre , & je suis persuadé que les bons Naturalistes n'en conviendront point. D'ailleurs quelle grande quantité n'en auroit-il point fallu pour fendre & pour calciner.

des roches si grandes & si hautes , & pour y pratiquer un chemin pour des chevaux & pour des Elephans.

J'ai voulu examiner ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable , & j'ai trouvé que c'étoit une tradition que le penchant de ces historiens pour le merveilleux , avoit fait mal expliquer. On disoit simplement qu'Annibal étoit venu à bout avec du vinaigre de s'ouvrir un chemin dans des rochers impraticables , & sur cela , sans approfondir davantage le fait , ces historiens ont imaginé cette prétendue vertu du vinaigre , au lieu d'avoir recours à la discipline même des Carthaginois qui leur en auroit fait découvrir le véritable sens. Nous sçavons par le témoignage de Platon & d'Aristote , que les Carthaginois avoient une Loi qui défendoit de boire du vin à l'armée. Les soldats ne bûvoient que de l'eau ; mais dans les occasions extraordinaires , lorsqu'on exigeoit d'eux des travaux pénibles , on leur donnoit un peu de vinaigre : car le vinaigre est rafraîchissant , comme Pline l'a reconnu ; c'est pourquoi dans la suite le vinaigre devint une des provisions ordinaires pour les armées. L'Empereur Julien en parlant de son expedition contre les Perses , écrit dans son Epître XXVIII. à Libanius , *On remplit les vaisseaux de froment , ou plutôt de biscuit & de vinaigre.*

Annibal donc pour soutenir ses soldats dans ce travail si pénible de fondre ces roches , leur

donna du vinaigre ; & c'est ainsi , à mon avis , que devoit être expliquée cette tradition , & nullement comme l'ont expliquée ces historiens plus amoureux de la fable que de la vérité. C'est comme nous disons tous les jours qu'un General a emporté une demi-Lune ou un autre ouvrage à force d'eau-de-vie , pour faire entendre qu'il l'a emportée en faisant boire à ses troupes de l'eau-de-vie pour enflammer leur courage , & pour leur faire fermer les yeux au peril. Aussi Polybe historien fort sage , n'a eu garde de corrompre son histoire par cette fable du vinaigre. Au contraire il écrit qu'Annibal fit pratiquer ce chemin dans ces roches à force de bras , avec beaucoup de peine & de travail ; & il ajoute que le premier jour il fit un sentier pour les chevaux , & qu'ensuite les Numides en se relevant tour à tour , travaillèrent si bien , qu'en trois jours ils ouvrirent un chemin aux Elephans.

Annibal sorti de ce mauvais pas , fut trois jours à faire passer ses Elephans demi-morts de faim. Il continua de descendre encore pendant trois jours , & le septième il arriva dans la plaine aux environs du Pô. Il emploïa cinq mois à aller de Carthage la Neuve jusqu'aux Alpes , quinze jours à passer ces monts , & arriva en Italie après le coucher des Pleïades , c'est-à-dire , vers la mi-Novembre.

Il fit d'abord la revûe de son armée. Les historiens ne conviennent point du nombre des

troupes qui lui restoient. Les uns disent qu'il se trouva cent mille hommes de pied , & vingt mille chevaux ; ce qui ne peut être : puisqu'Annibal n'en avoit pas un si grand nombre quand il partit même de Carthage la Neuve , & qu'il n'avoit que cinquante mille hommes de pied , & neuf mille chevaux quand il passa les Pyrenées. Les autres ne lui donnent que six mille chevaux & vingt mille hommes de pied. Il semble qu'Annibal devroit être plutôt crû que ces historiens : car en quittant l'Italie il laissa à Lacinium une colonne où il avoit marqué qu'après qu'il eut passé les Alpes , il ne lui resta que huit mille Espagnols , six mille chevaux , & douze cens Africains. Mais il y a bien de l'apparence qu'Annibal par un raffinement d'orgueil , diminua le nombre de ses troupes pour augmenter sa réputation & pour ravaler la gloire des Romains. La tradition la plus vraisemblable est celle de Polybe qui rapporte , qu'Annibal en quittant le Rhosne , avoit trente-huit mille hommes de pied & plus de huit mille chevaux , & qu'il en perdit la moitié en passant les Alpes. Mais tous ceux qui se sauverent , étoient si défigurez par les grandes fatigues qu'ils avoient souffertes , qu'ils ressembloient plutôt à des spectres qu'à des hommes. Le premier soin d'Annibal fut de faire rafraîchir ses troupes & de rétablir les forces & des hommes & des chevaux. Quand son armée fut réfaite , il proposa aux Tauriniens de se joindre

à lui : mais ces peuples qui le méprisoient dans le misérable état où ils le voyoient , rejetterent ses propositions ; ce qui l'obligea à attaquer leur Capitale qu'il prit en trois jours. Ce succès intimida si fort les Gaulois d'autour du Pô , qu'ils ne cherchoient qu'un moment favorable pour abandonner les Romains & pour se joindre à lui ; mais l'arrivée de Scipion qui marchoit à Plaïfance , les retint dans le devoir. Scipion se hâta de passer le Pô , & s'avança sur le Tesin où il fit jetter un pont. Annibal s'avança à sa rencontre. Ces deux Généraux étoient prévenus d'une grande admiration l'un pour l'autre. Les grandes choses qu'Annibal avoit faites en Espagne , la prise de Sagonte , & les Alpes qu'il venoit de passer avec tant d'audace , le faisoient regarder par Scipion comme un homme extraordinaire , & Scipion avoit excité une grande estime pour lui dans l'esprit d'Annibal , puisque les Romains l'avoient choisi pour le lui opposer , & pour remettre entre ses mains la fortune de Rome.

Avant que d'en venir au combat ils haranguerent chacun leurs troupes. Scipion dit aux siennes : Soldats , si j'étois à la tête de l'armée que j'avois en arrivant dans la Gaule , je m'épargnerois la peine de lui parler. Car à quoi bon exhorter des troupes qui sur les bords du Rhosne ont renversé la Cavalerie des ennemis , & qui en leur ôtant l'assurance de m'attendre & d'en venir aux mains avec moi , ont rendu leur fuite

un aveu de ma victoire. Mais comme cette armée a été envoyée à mon frere Scipion en Espagne , où elle combat sous mes auspices , selon les ordres qu'elle a reçûs , je suis venu me présenter à ce combat , afin que vous ayés à votre tête un Consul qui vous mene contre les Carthaginois. Il est donc necessaire de parler en peu de mots à des troupes que leur Général ne connoît point , & qui ne connoissent pas leur Général. Soldats , les ennemis que vous allez combattre , sont les mêmes que vous avez vaincus sur la terre & sur mer dans la précédente guerre , qui ont été vos Tributaires pendant vingt ans , & sur lesquels vous avez pris la Sardaigne & la Sicile. Je suis sûr que vous aurez , vos ennemis & vous , les sentimens que doivent avoir les vaincus & les vainqueurs. Ce n'est pas l'audace qui les pousse contre vous , c'est la necessité. Car pourriez-vous penser que ceux qui ont refusé le combat avec leurs forces entieres , auront repris courage & conçu de meilleures esperances après avoir perdu au passage des Alpes les deux tiers de leurs troupes parmi des rochers. Dira-t'on qu'ils sont veritablement en petit nombre , mais des corps vigoureux pleins de courage , & dont rien ne pourra soutenir les efforts ? Au contraire ce sont des Spectres & des Ombres d'hommes. Ils sont presque consumez par la faim , par le froid , & par toutes les miseres qu'ils ont souffertes. Leurs membres sont gelez , leurs armes presque en piéces , & leurs che-

vaux hors d'état de servir. Ce ne sont pas les ennemis , mais les malheureux restes des ennemis. Ma seule crainte , Soldats , c'est que l'on ne dise que les Alpes les avoient défaits avant que vous les eussiez combattus. Et c'est peut-être un effet de la justice des Dieux. Ils ont voulu vanger leur injure particulière en détruisant sans vous la plus grande partie de l'armée de ce Général & de ce peuple perfide. Et comme après eux nous sommes les seuls qu'attaque leur infidélité , ces mêmes Dieux ont voulu vous laisser achever leur défaite. Essayons si la terre en vingt ans a produit de nouveaux Carthaginois , ou si ce ne sont que les mêmes que nous avons déjà vaincus , qui ont été nos Tributaires , & que nous avons laissé échapper après les avoir mis à rançon. C'est pourquoi , Soldats , je ne vous demande point que vous combattiez contre eux avec ce même courage que vous témoignez contre vos autres ennemis , je veux que vous marchiez contre eux avec la colere & l'indignation dont vous seriez animez , si vous voyiez vos propres esclaves prendre les armes contre vous. Plût aux Dieux que nous eussions à combattre seulement pour la gloire & que ce ne fut pas pour notre propre salut. Il ne s'agit plus de conserver la Sardaigne & la Sicile. C'est pour l'Italie que nous combattons. Si nous ne remportons la victoire , nous n'avons pas derrière nous d'autre armée qui puisse s'opposer à votre ennemi , il n'y a point d'autres Alpes

Alpes dont le passage retarde Annibal & nous donne le tems d'assembler de nouveaux secours. C'est ici qu'il faut s'opposer à ses efforts, comme si nous combattions devant les murailles de Rome. C'est entre nos mains que le Senat & le peuple ont remis tout leur salut. Pensez donc que telle que sera notre valeur, telle sera la fortune de Rome & de l'Empire. Voilà ce que Scipion dit aux Romains.

Annibal de son côté harangua aussi les Carthaginois ; mais comme il étoit persuadé que ce que l'on voit , fait plus d'impression que ce que l'on ne fait qu'entendre , avant que de leur parler , il voulut leur remettre devant les yeux une image sensible de leur fortune. Il fit donc venir quelques prisonniers chargés de chaînes & tout défigurés par les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus. Il ordonna que l'on mît devant eux des armes Gauloises & des chevaux de bataille , & leur fit demander par un Truchement s'il y en avoit parmi eux qui eussent le courage de combattre d'homme à homme , pour gagner la liberté avec ces prix qu'il leur offroit. Ils se présentèrent tous , & il n'y en eut pas un qui ne brigât avec empressement l'honneur d'être choisi. On jeta le sort , & ceux sur qui il tomba , s'armèrent avec une extrême allegresse. Il y eut plusieurs couples qui combattirent , comme autant de paires de Gladiateurs ; & toute l'armée qui étoit spectatrice de ces combats , ne loüa pas

moins la fortune des vaincus que celle des vainqueurs ; car si ces derniers s'étoient délivrés de leurs misères par leur victoire , les autres s'en étoient affranchis par leur mort. Annibal les voyant ainsi animez , leur parla en ces termes : Soldats , si vous appliquez à votre fortune présente l'exemple que vous venez de voir , nous avons vaincu. Car je ne vous ai pas donné un simple spectacle , c'est une image sensible de votre état que j'ai étalée à vos yeux. Je ne sçai même si les liens & la nécessité dont la fortune vous a liez , ne sont pas plus forts que ceux de vos prisonniers ; à droit & à gauche vous avez la mer sans un seul vaisseau qui puisse aider votre fuite. Vous êtes environnez du Pô , plus violent & plus rapide que le Rhofne. Derrière vous , vous avez les Alpes que vous avez eu tant de peine à passer lorsque vos forces étoient entières. C'est ici , Soldats , qu'il faut vaincre ou mourir. La même fortune qui vous impose la nécessité de combattre , vous présente les prix que vous devez mériter par votre victoire , prix les plus grands que les hommes puissent demander même aux Dieux. Quand nous ne ferions que recouvrer par notre valeur la Sicile & la Sardaigne enlevées à nos peres , ne seroit-ce pas beaucoup ? Mais toutes les richesses que les Romains ont accumulées par tant de triomphes , vont tomber en votre pouvoir avec leurs Maîtres mêmes. Courez donc à cette riche proie , & prenez les ar-

mes , bien sûrs de la protection des Dieux. Il est temps que vous fassiez des Campagnes qui vous enrichissent. La fortune a marqué ici le terme de vos travaux , & elle va vous donner la récompense de vos services. Vous allez combattre contre une armée , qui a déjà été vaincue cet été & assiégée par le Gaulois , aussi inconnue à son Capitaine que son Capitaine lui est inconnu. Car je suis sûr que si l'on présente à Scipion l'armée des Romains & celle des Carthaginois sans les distinguer par leurs enseignes , il ne sçauroit de laquelle il seroit le Chef. Me compareriez-vous donc à un Général de quatre jours , & après les grandes choses que vous avez exécutées , vous compareriez-vous à des troupes déjà vaincues ? Vos ennemis peuvent mettre leur espérance dans la fuite , car leur pais leur offre partout des retraites sûres. Mais pour vous , c'est une nécessité que vous vous montriez gens de cœur , & que le desespoir vous pousse à la victoire ou à la mort. Il faut vaincre , ou si la fortune balance , mourir plutôt dans le Combat que dans la fuite. Si vous vous mettez cela fortement dans l'esprit , je vous le dis encore , Soldats , nous avons vaincu. Je ne vous ferai pas le tort de croire que vous ayez moins de courage que vos prisonniers.

En mêlant dans son discours beaucoup d'autres choses semblables , il leur inspira les sentimens dont il vouloit qu'ils fussent animez. Ils

témoignèrent tous leur allegresse par leurs cris.

L'allegresse fut moins grande dans l'armée des Romains troublez par des prodiges qui venoient d'arriver. Un Loup étoit entré dans leur Camp, avoit déchirez tous ceux qu'il avoit rencontrez sur son passage, & s'étoit retiré sans danger. Et un Essaim d'Abeilles s'étoit posé sur un arbre qui ombrageoit le Pretoire. Scipion après avoir expié ces prodiges, s'avança & rangea ses troupes en bataille. Il mit à la premiere ligne ses gens de traits avec la Cavalerie Gauloise, & fit la seconde ligne de ses Romains, & de ses alliez. Annibal mit à son Corps de bataille sa Cavalerie qui avoit des freins, & plaça ses Numides sur les aîles.

Les gens de traits de Scipion n'eurent pas plutôt tiré leurs premiers coups, qu'effraiez de la furie avec laquelle la Cavalerie d'Annibal fendoit sur eux, ils lâcherent le pied, & se mirent à couvert sous leur seconde ligne. Le combat de la Cavalerie fut opiniâtre & long-tems douteux. Mais enfin le desordre se mit dans celle de Scipion : elle fut poussée, & les Numides profitant de ce moment favorable, s'avancerent, la prirent par derriere ; ce qui jetta l'effroi parmi les Romains. Cet effroi fut augmenté par la blessure de Scipion qui auroit été tué, si son fils Scipion qui remporta dans la suite le glorieux surnom d'Africain, ne fût couru à son secours, & ne lui eût sauvé la vie. Sa Cavalerie ranimée


par la honte , le mit au milieu , & le couvrant de ses armes , le ramena dans le Camp en faisant une retraite qui ne tenoit point de la fuite. Ce combat fit connoître à Scipion que les Carthaginois étoient plus forts en Cavalerie , & que par cette raison les plaines qui sont entre le Pô & les Alpes , lui étoient défavantageuses. Il se hâta de décamper , repassa le Pô , & se retira à Plaisance , Colonie Romaine. Annibal l'y suivit peu de jours après , mit ses troupes en bataille , & lui présenta le combat. Mais Scipion obligé de se faire pancer de ses blessures , ne faisant aucun mouvement , il campa à six milles de Plaisance. Une nuit les Gaulois qui étoient dans l'armée de Scipion , prirent les armes , & aiant tué les Gardes qui étoient aux portes du camp , allèrent se rendre aux Carthaginois au nombre de deux mille hommes de pied & de deux cent chevaux. Annibal leur fit un très-bon accueil , les anima encore davantage par les grandes promesses qu'il leur fit , & les renvoia dans leurs villes afin qu'ils y répandissent la nouvelle de ce qui s'étoit passé , & qu'ils portassent leurs citoyens à suivre leur exemple. Scipion jugeant bien que tous les Gaulois prendroient le parti des Carthaginois , dé-campa la nuit suivante , & alla camper sur la riviere de Trebie dans un poste sûr , & où il seroit appuyé par un grand nombre d'Alliés qui étoient aux environs.

Annibal le suivit sans perdre tems , & campa

à cinq milles des Romains. Et comme il ne pouvoit se maintenir long-tems dans ce poste fauve de vivres, il envoya quelques troupes à Clastidium où les Romains avoient un magasin de bled, & le prit par intelligence, ayant gagné par quatre cent pieces d'or Dasius qui en étoit Gouverneur.

Cependant Sempronius qui venoit à grandes journées, étoit arrivé à Rimini. De là il alla avec son armée joindre Scipion qui avoit passé la Trebie. Quand les deux armées furent ensemble, il n'y eut personne qui ne vît que si l'Empire Romain n'étoit défendu par de si grandes forces, il n'y avoit plus d'esperance de le sauver. Sempronius qui avoit plus d'ambition que de prudence, se hâtoit de donner le combat avant que Scipion fut remis de sa blessure, afin de remporter seul la gloire du succès qu'il se promettoit. Scipion n'oublioit rien pour le détourner de cette résolution, Il lui représentoit que leurs troupes étoient de nouvelles levées & par conséquent peu aguerries. Qu'en les exerçant pendant l'hyver, on les mettroit en état de mieux servir au printemps prochain; que pendant ce tems-là les Gaulois naturellement légers, pourroient abandonner Annibal, & que lui-même étant guéri de sa blessure, il seroit en état de le seconder. Mais malgré ces remontrances, Sempronius persiste dans son dessein. Un heureux succès qu'il eut peu de jours après contre deux

mille chevaux Numides & Gaulois qu'Annibal avoit envoyé faire le dégât entre le Pô & la Trebie, qu'il battit & poussa jusques dans leur camp, augmenta cette ardeur de précipiter la bataille, & le remplit d'une si grande opinion de lui-même, qu'il regardoit déjà Annibal comme vaincu. Annibal de son côté se hâtoit d'en venir à une bataille par les mêmes raisons qui portoient Scipion à la différer. D'ailleurs il pensoit que quand un Général entre dans le pais ennemi avec une armée, le seul moien de s'y maintenir, c'est de renouveler incessamment par des actions éclatantes l'esperance de ses alliez.

La plaine qui étoit entre les deux camps, étoit une Campagne rase, mais traversée par un ruisseau dont les bords étoient élevez & remplis d'arbres & de buissons. Annibal jugea ce lieu d'autant plus propre à une embuscade, que les Romains ne s'en défieroient point : car ils n'avoient pour suspects que les bois & les lieux couverts, ne faisant pas reflexion que l'on peut quelquefois se cacher plus aisément dans les plaines que dans les forêts ; parce qu'on y trouve d'ordinaire des éminences & des lieux creux où l'on peut être couvert, & où ceux qui y sont cachez, peuvent mieux découvrir ce qui se passe autour d'eux, & saisir le moment favorable pour exécuter le  ordre.

Annibal ayant tenu un conseil avec les principaux Officiers de son armée, donna à son fre-

re Magon mille hommes de pied & mille chevaux , lui indiqua le lieu où il devoit se placer pour l'embuscade , & lui marqua le tems où il se leveroit pour faire son attaque. Le lendemain dès le point du jour il ordonna à ses Numides de passer la Trebie , de s'approcher du camp des ennemis , & quand ils les verroient sortir de leurs retranchemens , de reculer peu à peu , & de repasser la riviere pour les attirer après eux. Sempronius voyant ces Numides aux portes de son camp , fit sortir contre eux toute la Cavalerie , la fit soutenir par six mille hommes de pied , & sortit enfin avec toutes ses troupes. Les Numides font leur retraite comme il leur étoit ordonné , & les Romains passent après eux la riviere , qui étoit fort enflée par les neiges & par la pluie qui étoit tombée toute la nuit. Le tems étoit si froid que ce passage incommoda extrêmement les Romains , qui d'ailleurs étant sortis de leurs retranchemens sans avoir repû , ne purent soutenir les travaux de cette journée. Ulysse dit fort bien à Achille dans Homere ; ne menez pas vos troupes à jeun attaquer l'ennemi , le pain & le vin font la force du Soldat. Il est impossible que des troupes qui n'ont pas vécu , combattent toute une journée ; car si leur courage ne les abandonne pas , leurs forces les abandonnent. Au lieu que celles qui ont pris de la nourriture combattent tout le jour & leurs forces répondent à leur courage, Annibal avoit obéi à ce précepte ; car
il

il avoit eu soin de faire repaître ses troupes , & non seulement de les faire repaître , mais encore de les faire frotter d'huile , afin qu'elles pussent résister au froid. Il envoya d'abord contre les Romains ses Baleares & le reste de son armée légère au nombre de huit mille hommes pour les soutenir. Il fit une ligne de vingt mille Espagnols , Gaulois , & Africains ; il mit sur les aîles sa Cavalerie qui consistoit en dix mille hommes , & plaça ses Elephans à la tête de ses deux aîles.

Sempronius rangea son armée selon la coutume Romaine. Il avoit seize mille hommes de pied Romains , & vingt mille des alliés ; il mit à ses aîles sa Cavalerie qui consistoit en quatre mille chevaux , & marcha fierement contre l'Ennemi. Le combat commença par l'armure légère. Les gens de trait de Sempronius furent poussés d'abord , & sa Cavalerie ne put soutenir le choc de la Cavalerie Carthaginoise qui avoit bien repû avant que de sortir de son camp. Ses deux aîles étant donc découvertes , les piquiers Carthaginois & les Numides les attaquèrent avec tant de furie qu'ils les firent plier , & les poussèrent jusqu'à la rivière. Alors Magon s'étant levé de son embuscade , chargea en queue le corps de bataille des Romains , qui ranimé par la nécessité & par la honte , fit des efforts inouïs , battit les Gaulois & une grande partie des Africains , & enfonça le bataillon des Carthaginois.

Mais enfin voyant la défaite de ses deux aîles & pressé de tous côtez avec grand meurtre, il s'abandonna à la fuite. Ils se retirèrent à Plaifance au nombre de dix mille, le reste fut passé au fil de l'épée, à la reserve de quelques Cavaliers qui n'ayant pû repasser la riviere, se retirèrent aussi à Plaifance. Les Carthaginois perdirent peu de monde, la plûpart des morts étoient Gaulois : mais un grand nombre d'hommes & de chevaux moururent de froid & presque tous leurs Elephans.

Sempronius, pour déguiser cet échec, écrivit au Senat, que le mauvais tems lui avoit arraché des mains la victoire ; ce déguisement ne trompa pas longtems les Romains. Les suites leur firent bientôt connoître la grandeur de leur perte : mais leur courage paroissoit ne jamais si grand ni si invincible, que dans leurs malheurs. Ils firent de nouvelles levées, penserent à s'assurer des villes voisines de l'ennemi ; & le tems de l'élection des Consuls étant arrivé, ils nommerent Consuls Cn. Servilius & C. Flaminius qui leverent des troupes chez les alliez, & envoyerent des vivres à Rimini & dans la Toscane. Servilius alla à Rimini. Flaminius traversa la Toscane avec ses Legions, & alla camper à Arretium.

Cependant Scipion la nuit même qui suivit le combat, passa la Trebie sur des radeaux avec ses troupes pour aller joindre Sempronius, sans que les Carthaginois s'aperçussent de son passage,

soit que le mauvais tems & une pluie violente qui tomboit, leur en eût dérobé la connoissance; soit que la fatigue & les blessures les eussent mis hors d'état de s'y opposer. Quand il fut arrivé à Plaisance, il ne jugea pas à propos de fouler cette seule Colonie par les quartiers d'hyver de deux armées, il passa le Pô, & mena son armée à Crémone

Annibal, qui avoit pris ses quartiers dans la Gaule Cisalpine, n'y demeura pas oisif. Il y avoit près de Plaisance un Château très bien fortifié & muni d'une bonne garnison, il résolut de s'en rendre maître. Il part avec sa cavalerie & son armure legere, & va l'attaquer pendant la nuit.

Les Gardes qui virent son approche, jetterent un si grand cri, qu'il fut entendu de Plaisance. Le Consul marcha aussi-tôt à leur secours avec sa Cavalerie, après avoir donné ordre aux Legions de le suivre en bataille. Il y eut là un grand combat de cavalerie, où Annibal fut blessé & obligé de se retirer. Peu de jours après sans attendre sa guérison, il marcha contre un autre Château que les Romains avoient fortifié pendant la guerre des Gaules, & où plusieurs peuples des environs s'étoient refugiez. Cette multitude ramassée, jalouse de la gloire que la Garnison du Château voisin avoit acquise par sa défense, sortit au-devant d'Annibal au nombre de plus de trente mille hommes; mais comme cette multitude marchoit sans ordre & sans disci-

plaine, elle fut facilement mise en déroute par Annibal qui la suivit, la força à rendre la place, & à livrer leurs armes. Ce qui ne fut pas plutôt exécuté, qu'Annibal l'abandonna au pillage. Les Carthaginois y commirent les plus grands excès, & les cruautés les plus grandes qui ayent jamais été exercées dans une ville prise d'assaut.

Voilà les seules expéditions qu'Annibal fit pendant l'hyver dont la rigueur étoit extrême. Aux premières approches du printemps il sortit de ses quartiers pour aller dans la Toscane; mais il ne fut pas plutôt entré dans l'Apennin qu'il essuya un temps si affreux & des tempêtes si violentes, que le passage des Alpes ne l'avoit pas jetté dans un plus grand danger. Après avoir perdu beaucoup d'hommes & de chevaux, & sept Elephants qui lui restoient du combat de la Trebie, il fut obligé de retourner sur ses pas; il alla camper à dix milles de Plaisance; & dès le lendemain il sortit à la tête de douze mille hommes de pied & cinq mille chevaux. Sempronius ne chercha pas à éviter le combat. Les deux armées étant en présence à trois milles l'une de l'autre, le combat commença avec une égale animosité. Les Romains eurent d'abord l'avantage & poussèrent les Carthaginois jusques dans leur camp qu'ils attaquèrent avec furie. Annibal après avoir reçu les fuyards & disposé des troupes aux portes & devant ses retranchemens, leur ordonna d'être attentives au signal qu'il leur

donneroit pour une sortie à la neuvième heure du jour. Sempronius voyant que tous ses efforts étoient inutiles, & qu'il étoit impossible de forcer le camp, fit sonner la retraite. Dans ce moment Annibal donne le signal, lâche sa Cavalerie à droite & à gauche, & sort à la tête de son Infanterie. Le combat recommença avec une nouvelle fureur : il n'y en auroit pas eu de plus meurtrier, si le tems eût permis de le continuer : mais la nuit vint séparer les combattans. La perte fut égale des deux côtez & plus grande pourtant du côté des Romains ; parce qu'ils y perdirent plusieurs Chevaliers, cinq Tribuns de Soldats, & trois Généraux des alliez.

Sempronius se retira à Luques, & Annibal passa dans la Ligurie. Comme c'étoit le plus rusé de tous les Généraux, il étoit aussi le plus défiant ; car la défiance est la compagne ordinaire de la ruse. La legereté naturelle des Gaulois, lui rendoit leur fidélité suspecte. Pour se garantir donc des attentats qu'ils pourroient faire sur sa personne, voici la ruse Africaine qu'il imagina, ruse très-comique & pourtant sérieuse, & dont on n'avoit jamais vû d'exemple. Il fit faire différentes perruques & differens habits, dont il changeoit continuellement ; de maniere que ceux qui venoient de le voir, ne pouvoient le reconnoître un moment après ainsi déguisé. On ne sçait si ce fut cette précaution qui le sauva.

Après un court séjour dans la Ligurie, il re-

prit son premier dessein de passer dans la Toscane pour attaquer Flaminius qui étoit à Arretium. Pour y arriver il y avoit deux chemins, l'un facile & fort long ; l'autre fort court, mais très-dangereux & très-difficile : car il falloit traverser de grands marais très-profonds, & que l'inondation de la rivière d'Arne rendoit encore plus impraticables ; mais les difficultez ne faisoient qu'enflammer davantage le courage d'Annibal, & irriter son impatience. Il fit donc ses dispositions pour passer ces marais. Il mit à la tête les Espagnols & les Africains avec ses bagages, les fit suivre par les Gaulois ; après les Gaulois il fit marcher sa Cavalerie ; il mit à la queue son frere Magon avec ses Numides les plus dispos, afin que si les Gaulois rebutez par les difficultez, vouloient reculer, ils en fussent empêchez par la Cavalerie & par ces Numides qui les forceroient de marcher. Il n'y a point d'exemple d'une si longue marche au travers des marais. L'armée fut quatre jours & trois nuits dans l'eau. Il y perit beaucoup de monde ; les uns étoient engloutis dans des fondrières, d'où ils ne pouvoient se relever ; les autres mouroient de fatigue & de défaillance. Il y mourut aussi beaucoup de chevaux & de bêtes de somme. Encore tiroit-on de cette perte une grande commodité ; c'est que ces chevaux & ces bêtes de somme paroissoient au-dessus de l'eau, & que ceux qui pouvoient s'en saisir, s'en servoient comme de lit,

pour s'y reposer & pour y dormir quelques momens. Annibal paroissoit au milieu monté sur un Elephant qui étoit le seul qui lui restoit ; par son courage toujours invincible , il soutenoit seul ses troupes qui voyant sa constance , avoient honte de se décourager. Il étoit travaillé d'un mal d'yeux que les fatigues & l'humidité du marais augmentèrent si considérablement , qu'il perdit un œil. Dès qu'il eut traversé ces marais, & qu'il eut gagné un lieu sec , il y fit reposer son armée ; après quoi il continua sa marche entre la ville de Cortone à sa gauche & le Lac de Trasymene à sa droite. Un des principaux devoirs d'un Général d'armée , c'est de connoître l'esprit & le caractère du Général qui lui est opposé. C'est à la connoissance qu'Annibal avoit du génie de Flaminius qu'il dut le succès qu'il eut contre lui. Il sçavoit que c'étoit un homme très-éloquent , mais très-incapable de conduire une guerre ; d'ailleurs si plein d'ambition & de temerité , & si enflé de quelques succès qu'il avoit eus dans son premier Consulat , qu'il se douta bien que jamais il ne souffriroit patiemment les dégâts qu'il feroit sur son passage , & qu'il se hâteroit de venir seul contre lui sans attendre son Collegue pour avoir seul la gloire de l'avantage qu'il se flatteroit de remporter. Il ne se trompa pas dans sa conjecture. Flaminius n'écouta point les remontrances qu'on lui faisoit , qu'il devoit attendre Servilius & ne rien hazarder contre un ennemi très-aguerri ,

supérieur en Cavalerie , & dont les victoires qu'il venoit de remporter , avoient extrêmement élevé le courage. Il ne fut pas même ému des signes qui arriverent dans ce tems-là , & qu'il regardoit comme des choses frivoles , parce qu'il n'avoit pas la crainte des Dieux ; car son malheur fut précédé & annoncé par des prodiges épouvantables. En Sicile les dards des Soldats , & en Sardaigne le bâton d'un Cavalier furent vûs en feu , tout le rivage de la mer parut éclairé par des flammes. On vit des boucliers tout couverts de sang. Quelques soldats furent frapés de la foudre : le globe du Soleil parut diminué à Preneste : il tomba du Ciel des pierres embrasées. A Arpi on vit quantité de boucliers couvrir le Ciel , & la Lune combattre contre le Soleil. A Capouë on vit en plein jour deux Lunes. A Cere les eaux parurent mêlées de sang. On moissonna des épics sanglans dans les champs d'Antium. Au-dessus de la ville de Phalere , on vit le Ciel se fendre & s'entr'ouvrir , & une grande lumiere remplir ce grand vuide. A Preneste les forts s'appetisserent , & il en tomba un où on lut ce mot : *Mars prépare ses armes.*

Ces prodiges qui remplirent d'effroi la plupart des esprits , n'étonnerent pas Flaminius. Il dit qu'il ne souffriroit point que la guerre s'avancât jusqu'aux portes de Rome , & qu'il n'attendroit point à combattre pour elle au dedans de ses murailles , comme avoit fait autrefois Camillus. Aussi-tôt il ordonna à ses troupes

de se mettre en marche : comme il montoit à cheval , il arriva que sans aucune cause apparente , son cheval s'effaroucha , & le jeta par terre la tête la première. Cet accident ne le fit point changer de dessein ; il poursuivit Annibal qui avoit déjà passé au-delà de son camp , & rangea son armée en bataille près du Lac de Thrasymene.

Le chemin que tenoit Annibal entre ce Lac & la ville de Cortone , est fort étroit : il aboutit à une assez grande plaine bordée d'un côté par des montagnes, de l'autre par le Lac ; & terminée par une colline. Annibal que la ruse n'abandonnoit jamais , profita habilement de cette situation. Il mit en bataille dans la plaine ses Africains & ses Espagnols , envoya ses Baleares & son armure legere derriere les montagnes , & plaça sa Cavalerie à couvert sous le côteau. Flaminius entre inconsidérément dans la plaine sans l'avoir fait reconnoître , va attaquer les troupes qu'il voit en bataille sans se défier de celles qu'il ne voioit point. On combattit de part & d'autre avec tant d'animosité & d'acharnement , qu'aucun des combattans ne sentit la violence d'un tremblement de terre qui se fit pendant le combat , & qui fut si terrible , que des villes entieres furent renversées , que les rivières changerent leur cours , & que les montagnes furent entr'ouvertes & leurs fondemens découverts. Annibal ayant donné le signal , l'embuscade se leva &

enveloppa les Romains qui , attaquez de front en queue & par les flancs , se virent livrez à une cruelle boucherie. Flaminius après avoir fait des actions d'une force prodigieuse , & d'une audace encore plus étonnante , fut tué avec les plus braves de l'armée. Plusieurs périrent dans le lac où ils avoient cherché leur salut. Il y eut plus de quinze mille morts sur la place , & quinze mille prisonniers. Annibal ne perdit que quinze cens hommes & la plûpart Gaulois. Son premier soin fut de faire chercher parmi les morts le corps de Flaminius pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à son courage ; mais il fut impossible de le trouver , & l'on ne sçût point ce qu'il étoit devenu. La nouvelle de cette défaite jeta la consternation dans Rome. Cette consternation fut même extrêmement augmentée trois jours après par la nouvelle qu'un corps de quatre mille chevaux , que Servilius avoit envoié au secours de son Collegue , sous la conduite de Centronius , avoit été défait , & pris par Maharbal. Alors le trouble & l'effroi furent si grands , que personne ne pouvoit ni donner ni prendre conseil. Mais ils convinrent tous que leur unique ressource étoit la Dictature ; qu'il falloit choisir un homme capable de l'exercer avec autant de courage que d'autorité , & qu'il n'y avoit que le seul Fabius Maximus en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette charge. Il fut donc nommé Dictateur ,

ANNIBAL.

51

& il choisit pour Général de la Cavalerie L. Minucius.

D'abord il travailla à se rendre les Dieux favorables par des vœux & par des sacrifices. Après avoir représenté au peuple que la défaite de Thrasymene ne venoit point de la lâcheté des soldats, mais de la négligence de leur Général, & du mépris qu'il avoit eu pour les auspices, il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis, à honorer les Dieux & à désarmer leur colere, en quoi faisant il ne cherchoit pas à remplir leur esprit de superstitions, mais à rassurer par la piété leur courage, & à dissiper leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du Ciel.

Alors les Decemvirs eurent ordre de consulter les Livres Saints, qu'ils appellent *les Livres des Sibylles*, Ils rapportèrent *que le vœu qu'on avoit fait à Mars, n'avoit pas été fait selon les cérémonies requises; qu'il falloit le renouveler & l'augmenter; qu'on devoit voïer à Jupiter les grands Feux, & consacrer un Temple à Venus Erycine, & un autel à la Déesse qui préside* *À la Déesse Mars.* *au bon esprit. Qu'il falloit faire des prieres publiques, & étaler dans les Temples les Lits avec les Statuës des Dieux; qu'enfin on devoit voïer le Printemps sacré, si leurs armes étoient heureuses, & que la République fût rétablie dans l'état où elle étoit avant la guerre.* Le peuple fut consulté sur le premier article, le peuple le ratifia, & tout fut exécuté.

Annibal après le combat de Thrasymene, se mit en marche. Il arriva le dixième jour à la

Ilad. Liv.
VIII.

ville d'Adrie où il fit rafraîchir son armée. Comme ses chevaux avoient passé l'hiver à découvert , & qu'ils avoient beaucoup souffert par des longues marches & dans le passage des marais , ils avoient contracté une espece de galle & de farcin qui les avoient mis hors d'état de servir ; il les guérit , en les faisant laver plusieurs fois le jour avec du vin vieux qu'il avoit en abondance. Cette particularité ne m'a pas paru indigne d'être rapportée dans une vie , puisque Polybe l'a jugé digne de l'histoire. Homere même a crû orner sa poésie , en décrivant legerement les soins qu'Andromaque avoit des chevaux d'Hector. Annibal approcha de Spolete qu'il esperoit de prendre facilement ; mais elle fit une résistance si opiniâtre , qu'il fut obligé de se retirer avec une grande perte. Cela lui fit concevoir quelle devoit être la force des Romains , puisqu'une de leurs moindres Colonies avoit eu l'audace de s'opposer à ses armes victorieuses. Une chose encore qui l'étonna & qui le remplit d'admiration , ce fut de voir que bien qu'il eût remporté trois grandes victoires , aucune des villes de leurs alliez ne lui ouvrit ses portes & n'embrassa son parti.

Il entra dans les terres de Picenum , país abondant en toutes sortes de fruits , & rempli de richesses. Après qu'il y eut fait rafraîchir ses troupes il alla faire le dégât dans le país des Marses , des Marrucins , des Pelignes , & autour d'Arpi &

de Lucerie frontiere de la Poüille. Delà il passa dans les terres des Samnites , fourragea tout le territoire de Benevent , prit la ville de Telesie ; enfin il n'oublia rien pour tâcher d'irriter le Dictateur , & de l'obliger à en venir à un combat par la honte de souffrir tant d'indignitez , & le pillage de tant de villes ses alliées. Mais rien ne fut capable d'ébranler Fabius & de lui faire abandonner la résolution qu'il avoit prise de ne point combattre , & de miner la vigueur de l'armée d'Annibal par la longueur du tems , de la réduire à la dernière disette par son abondance , & de consumer le petit nombre de ses troupes par ses nombreuses Legions.

Dans cette vûë il campoit toujours sur les hauteurs dans les lieux les plus inaccessibles. Il ne bougeoit quand Annibal se tenoit en repos ; & quand Annibal marchoit , il le suivoit & le côtoyoit , paroissant toujours aux environs sur le haut des montagnes dans une distance assez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui , & aussi assez commode pour faire craindre aux ennemis qu'il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & les prendre à son avantage.

Cette conduite le décria dans son camp & dans Rome même. On l'appelloit communément le Pedagogue d'Annibal ; & Minucius se moquant ouvertement de ses campemens , alloit disant , *que leur Dictateur leur choisissoit au moins de*

beaux Théâtres pour leur faire voir commodément les ravages & les incendies de l'Italie. Et il demandoit aux amis de Fabius, si se défiant de la terre, comme d'un poste peu sûr, il n'iroit pas camper dans le Ciel avec son armée, ou si c'étoit pour se dérober aux ennemis qu'il alloit se cachant dans les brouillards & dans les nuës.

Ces railleries rapportées à Fabius, ne l'émurent point : il dit, que quand on ne craignoit que pour sa patrie, on craignoit sans honte ; que s'il s'étonnoit pour l'opinion des hommes & qu'il se laissât abbatre par leurs calomnies, ce seroit alors qu'il se montreroit indigne de ce commandement sans bornes qu'on lui avoit confié, & l'Esclave de ceux dont il devoit être le Maître.

Annibal fut le seul qui jugea bien de l'habileté de Fabius, & qui comprit qu'il attaquoit Annibal avec les ruses & les artifices d'Annibal. Il passa dans la Campanie esperant de se rendre maître de Capouë. Là il tomba dans une grande méprise. Il ordonna à un guide de le mener à Casinum ; parce qu'en occupant ce poste il fermeroit le chemin aux Romains, & les empêcheroit de secourir leurs alliez. Mais comme les Carthaginois prononçoient mal les mots Latins, Annibal prononça la seconde syllabe de *Cassinum* en traînant : ce qui fit que le guide entendit *Casilinum*, & qu'il le mena au travers du pays d'Allipha, de Calalia, & de Calenum dans le territoire de Stellate. Annibal se voyant enfermé entre des montagnes & des rivières, appella le guide, & lui demanda où il l'avoit mené, le

guide lui repondit qu'il l'avoit mené à Casilinum. Alors Annibal connoissant l'erreur du guide, le fit mettre en croix, & le punit de la faute qu'il avoit faite lui-même. Cependant il fortifia son camp, & envoya dans les terres de Falerne Maharbal avec sa Cavalerie. Maharbal fit le dégât jusqu'à Sinnesse. Annibal alla camper sur le fleuve du Vulturne, & mit en feu le plus beau país de l'Italie. Fabius le suivoit toujours, campé sur les sommets du mont Massique; & pour fermer le retour à Annibal, il fit occuper par des troupes le mont Callicula, mit une bonne garnison dans Casilinum, & envoya Hostilius Mancinus avec quatre cent chevaux reconnoître l'Ennemi. Mancinus tomba d'abord sur quelques Numides répandus dans la Campagne, en tua une partie : mais s'étant engagé trop avant contre les ordres de son Général, il est poussé & tué avec la plûpart de ses Cavaliers par Cartalon Général de la Cavalerie Carthaginoise. Ceux qui échapperent, arriverent à Cates, & par des chemins impraticables ils se rendirent auprès de Fabius, qui ce jour-là même fut joint par Minucius envoyé pour occuper le poste de Terracine, & pour empêcher Annibal de passer dans le territoire de Rome comme il auroit fait, s'il avoit trouvé la voye Appienne sans défense.

Le Dictateur & le Général de la Cavalerie aiant joint leurs armées, vont camper sur le chemin par où Annibal devoit passer. Ce Général étoit campé

à deux milles des Romains , qu'il harcela avec sa Cavalerie legere. Il y eut là un combat où il perdit huit cens hommes , & les Romains n'en perdirent que deux cent. L'hyver approchoit : Annibal qui voioit que la retraite par Casilinum lui étoit fermée , & qu'il seroit réduit à hyverner entre les rochers de Formies , les sables de Lixernum & d'affreux étangs , où il ne pourroit subsister , imagina ce stratagème. Il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevez , qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de sarments & de brossailles seches , & qu'à l'entrée de la nuit sur un signal qu'il seroit donner , on allumât ces torches , & qu'on chassât ces bœufs vers les sommets des montagnes.

Pendant qu'on prépare tout ce qui est nécessaire pour l'exécution de cet ordre , il met son armée en bataille sur la brune , & la fait avancer à petits pas. Ces bœufs, tandis que le feu qu'ils portoient à leurs cornes fut petit , & ne brûla que les torches , marchoient lentement vers les montagnes. Les pasteurs & les bouviers qui gardoient les troupeaux sur les collines , étoient émerveillés de voir ces feux qui éclairaient tous les environs , & ils pensoient que c'étoit une armée qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux. Mais si-tôt que les cornes brûlées dans la racine , porterent le feu jusqu'au vif , & que les bœufs agitez par la douleur & secouant leurs têtes , se furent

furent tout couvert de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang ni de route certaine ; effarouchez & pleins de rage , ils se mirent à courir comme furieux à travers ces montagnes la tête & la queue enflammées , & mettant tout en feu sur leur chemin. Ce fut un terrible spectacle pour ceux qui gardoient les détroits ; car ces torches leur paroissoient des flambeaux portez par des hommes. Ils s'effraient & se troublent , pensant que les ennemis viennent les assaillir & les enfermer de tous côtez. Pas un n'a le courage de garder son poste , ils s'enfuient tous vers leur camp , & abandonnent les passages. L'infanterie legere d'Annibal s'en saisit en même tems , & donne le loisir au reste de l'armée de défilér sans crainte & sans danger avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius sentit dès la nuit même que c'étoit une ruse d'Annibal : car quelques - uns de ces bœufs s'étant écartez , étoient tombez entre ses mains ; mais parce qu'il craignoit quelque embuscade , il se contenta de tenir toute la nuit ses troupes sous les armes : & à la pointe du jour il tomba sur les derniers bataillons de cette infanterie legere qui avoit été envoïée pour occuper les hauteurs. Ces bataillons sont mis en desordre. Annibal s'en étant apperçu , fit passer du front à la queue quelques troupes d'Espagnols accoutumez à gravir sur les rochers , & sur les montagnes. Ces Espagnols chargerent si à propos les Ro-

maines pesamment armez , qu'ils en tuerent un fort grand nombre , & obligerent Fabius à se retirer.

Cette nouvelle portée à Rome donna plus de prise à la cabale qui s'étoit formée contre lui & plus de force à la calomnie. On tira encore un nouveau prétexte de le décrier , sur ce qu'Annibal mettant tout en feu aux environs , avoit ordonné qu'on épargnât les terres de Fabius , & y avoit mis lui-même des Gardes , afin que ce menagement parût la récompense d'un traité fait avec lui contre les intérêts de Rome. Cependant Fabius rappelé à Rome pour les sacrifices , laissa son armée à Minucius , & ne se contenta pas de lui ordonner comme son Dictateur , de ne combattre en aucune maniere , il prit encore la voye du conseil comme son ami , & eut même recours aux prieres. *Minucius* , lui dit-il , *ne vous fiez pas tant à la Fortune qu'au conseil : imitez plutôt ma conduite que celle de Sempronius & celle de Flaminius ; & ne pensez pas que nous n'ayons rien fait , puisque nous avons amusé l'ennemi pendant tout l'esté. Les Medecins avancent souvent plus par le repos que par le travail & par les remedes. Ce n'est pas un petit avantage que d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi toujours vainqueur , & que d'avoir respiré après tant de pertes.*

Cependant Annibal étoit campé devant la ville de Gerunlum qu'il avoit prise , & où il avoit fait son magasin. Minucius , qui avoit marché par le haut des montagnes où il étoit en sûreté,

descendit dans la plaine , & campa dans les terres de Larinum sur une colline appelée Celete, épiant l'occasion de tomber sur les fourrageurs d'Annibal , ou d'attaquer son camp affoibli par leur absence. En effet quelques jours après Annibal aiant envoyé au fourrage la troisième partie de son armée , Minucius avec sa Cavalerie & son armure legere , tombe sur les fourrageurs , en fait un grand carnage , & les pousse jusques dans leur camp. Annibal sorti de ses retranchemens , le repousse , & l'auroit entièrement défait , sans l'arrivée de Numerius-Decimus un des principaux des Samnites , qui menoit aux Romains huit mille hommes de pied , & cinq cent chevaux. Annibal voyant paroître à son dos cette troupe , crut que c'étoit Fabius lui-même qui revenoit de Rome avec un nouveau renfort ; & craignant quelque embûche , il se retira. Minucius le suivit , & avec le secours de Numerius il prit deux Châteaux à sa vûë. Il y eut en cette occasion six mille Carthaginois tuez & près de cinq mille Romains.

Aussi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage qu'on exageroit en des termes fort pompeux dans des Lettres plus remplies de vanité que de verité. Rome nageoit dans la joie , & on ne parloit partout que de cet exploit de Minucius. Fabius seul disoit *qu'il ne falloit pas croire si facilement ces premiers bruits ; qu'on devoit se défier de ces Lettres , & que quand même tout ce qu'elles*

annonçoient seroit vrai , il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius. Metilius , Tribun du peuple & proche parent de Minucius , crioit au contraire que c'étoit une chose insupportable que le Dictateur n'eût pas seulement empêché les troupes de profiter des occasions de rendre quelque grand service pendant qu'il étoit à l'armée , mais qu'absent même il fit tous ses efforts pour contredire & décréditer une action glorieusement exécutée. Qu'il ne traînoit la guerre en longueur que pour satisfaire son ambition , & pour avoir seul plus long-tems un Empire absolu & à Rome & à l'armée. Qu'il avoit retenu comme en prison le Général de la Cavalerie pour l'empêcher de voir l'ennemi , & de faire quelque action d'éclat ; qu'il n'avoit pas plutôt quitté le camp , que ses troupes délivrées de cette dure captivité , étoient sorties de leurs retranchemens , & avoient mis l'ennemi en fuite. Que si le peuple Romain avoit encore son ancien courage , il lui proposeroit hardiment de dépouiller Fabius de la Dictature ; mais qu'il se contentoit de faire une proposition plus douce & de demander qu'on lui égalât le Général de la Cavalerie , en le nommant second Dictateur.

Tite - Live assure que Fabius n'assista point à ces assemblées ; parcequ'il ne se trouvoit pas assez patient , ni assez populaire pour répondre avec douceur. Il se contenta de dire en plein Senat , qu'il alloit partir pour châtier la temerité de Minucius qui avoit combattu contre ses ordres , & qu'en peu de jours il seroit voir que ce n'est pas la fortune qu'il faut considérer dans un Général , mais le bon sens & la bonne conduite ; que pour lui il tenoit à plus grande gloire

d'avoir conservé son armée sans aucun échec dans des tems si terribles , que d'avoir tué en bataille plusieurs milliers d'ennemis.

Il partit la nuit suivante , & en chemin il reçut des Lettres qui lui apprirent que Minucius avoit été créé second Dictateur. Il reçut cette nouvelle avec cette fermeté d'ame qui lui avoit fait soutenir avec tant de magnanimité toutes les calomnies que l'on avoit semées contre lui ; bien sûr que les Romains en lui égalant Minucius en autorité , n'avoient pû le lui égaler en capacité & en habileté pour commander des armées.

Etant arrivé au camp il trouva Minucius plein de fierté & d'arrogance. Ils s'abouchèrent tous deux. Minucius lui proposa de commander chacun leur jour ; ou s'il l'aimoit mieux , de partager le commandement pour un plus long terme. Fabius qui vit sagement que par ce partage toute la fortune de Rome seroit au pouvoir de la temerité de son Collegue , dit qu'il ne partageroit point avec lui le tems du commandement ; mais qu'il partageroit l'armée : afin que ne pouvant conserver le tout , il conservât au moins ce qui seroit sous ses ordres.

Annibal informé de tout par ses espions & par des rendus , sentit une double joie : car d'un côté il voïoit l'un des Dictateurs affoibli de moitié ; l'autre il le voïoit libre , & en état de s'abandonner à sa folle temerité qui lui offriroit quelque occasion favorable dont il profiteroit sans beau-

coup de peine. Cela arriva plutôt qu'il n'avoit espéré.

Minucius alla camper dans un lieu séparé à quinze cent pas de Fabius. Entre son armée & celle d'Annibal, il y avoit une petite colline, dont il n'étoit pas bien difficile de se rendre maître, & qui étant occupée, pouvoit fournir à une armée un camp très-commode & très-sûr. La plaine d'alentour à la voir de loin, paroissoit toute unie; parce qu'elle étoit nue & entièrement découverte: mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes, & autres creux assez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas se saisir de cette hauteur à la dérobée: mais il la laissa comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Dès qu'il eut vû que Minucius s'étoit séparé de Fabius, il jeta la nuit dans ces creux & dans ces ravins, cinq cent chevaux & cinq mille hommes d'Infanterie. Le lendemain dès que le jour fut assez grand, il envoya à la vûe de l'armée ennemie un petit détachement s'emparer de ce poste, pour engager l'ennemi à le disputer.

Cela réussit comme il l'avoit prévu, Minucius détacha d'abord son Infanterie légère; il la fit soutenir par sa Cavalerie, & enfin voyant qu'Annibal marchoit lui-même au secours de ceux qui étoient sur le coteau, il s'avança contre lui avec toutes ses forces, & attaqua vigoureusement ceux qui combattoient sur la hauteur. Le com-

bat fut fort opiniâtre , & la victoire long-tems douteuse , jusqu'à ce qu'Annibal voyant que Minucius avoit donné dans le piège , & qu'il pretoit le dos aux troupes qu'il avoit mises en embuscade , qui pouvoient le prendre en queue , il leur donna le signal. Elles se levèrent brusquement , & jettant de grands cris , elles fondent de tous côtez sur les Romains avec tant de furie , qu'elles renversent & taillent en pièces les derniers rangs , & jettent dans les autres un desordre & un effroi qu'on ne sçauroit décrire. Pas un n'osa faire ferme , ni soutenir la vue de l'ennemi , tout prit la fuite.

Fabius qui avoit prévu ce qui arriveroit , tenoit ses Legions sous les armes en attendant le succès du combat qu'il regardoit lui-même de dessus une hauteur qui étoit près de son camp. Voyant donc l'extrémité où les Romains étoient réduits , il marcha à leur secours , arracha la victoire aux ennemis , & les mit en fuite. Annibal voyant la fortune changée , fit cesser le combat , commanda aux trompettes de sonner la retraite , & ramena ses troupes dans son camp , disant à ses amis qui étoient autour de lui : *ne vous l'avois-je pas bien dit très-souvent , que le gros nuage qui étoit sur ces montagnes creveroit enfin , & verseroit sur nous quelque grand orage ?*

Après le combat Minucius assembla son armée ; & après lui avoir fait un beau discours , & commandé qu'on levât les aigles , il marcha

vers le camp de Fabius , fit planter devant lui les enseignes , l'appella son pere , & lui dit : mon Dictateur , je vous ai appelle à bon droit mon pere ; parce qu'il n'y a point de nom plus venerable que je puisse vous donner , quoique l'obligation que je vous ai , soit beaucoup plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a donné le jour ; car je ne lui dois que la vie moi seul ; au lieu qu'avec la vie je vous dois aussi le salut de tous ces vaillans hommes. Je casse donc & j'abroge dès ce moment le decret du peuple , dont j'ai été plutôt surchargé que honoré , & je me remets sous vos ordres. Je vous rends vos Enseignes & vos Legions. Je vous supplie seulement qu'appaisé envers moi , vous me conserviez le titre & le rang de Général de votre Cavalerie , & que vous conserviez à tous ces Officiers le grade qu'ils ont eû jusqu'ici. Tout le camp fut rempli d'allégresse , & on ne voyoit partout que des larmes que la joie & la tendresse faisoient verser.

L'action de Fabius est grande ; mais celle de Minucius ne l'est pas moins. Je ne sçai même si les sages ne la trouveront pas plus grande encore. On a vû assez souvent des Généraux sauver une armée défaite , & redonner la victoire aux vaincus ; mais il est rare de voir un Général orgueilleux & superbe , dépouiller son amour propre , renoncer à un grand commandement , avouer hautement qu'il est incapable de commander , & qu'il doit obéir à celui à qui il a voulu s'égalier , & même se préférer. Fabius partage sa gloire avec ses troupes , & Minucius ne doit

doit la sienne qu'à lui seul. Fabius a vaincu dans un combat ordinaire , & où il n'y a rien de surnaturel ; & Minucius est sorti vainqueur d'un combat qui paroît au-dessus des forces humaines.

Avant que de passer plus avant , il est juste de faire honneur à la magnanimité des Romains. Les Napolitains leurs envoient des Ambassadeurs pour présenter au Sénat quarante coupes d'or , & pour lui offrir tous leurs biens qu'ils étoient prêts de sacrifier pour leur service. Le Sénat les refuse , & ne prend qu'une seule coupe , & encore choisit-il celle qui étoit du moindre poids. Peu de jours après il témoigna la même générosité aux Ambassadeurs de Pastum qui lui présentèrent aussi grand nombre de coupes d'or.

On créa à Rome de nouveaux Consuls. On nomma Paul-Emile & Varron. On leva quatre nouvelles Legions , & on assembla une armée de quatre-vingt-huit mille combattans. Cette excessive levée jeta les gens sages dans une très-grande crainte ; parce qu'ils ne voyoient aucune ressource pour Rome , si elle perdoit une si nombreuse jeunesse qui étoit la fleur & l'élite des Romains.

Cependant de nouveaux prodiges avoient plongé Rome dans d'extrêmes alarmes. A Rome & à Aricia il étoit tombé une pluie de pierres. Dans le pays des Sabins , des statues avoient paru toutes dégoutantes de sang. A Cere une fontaine avoit rendu des eaux chaudes , & près du champ

de Mars il y eut plusieurs hommes tuez de la foudre. Les Livres des Sibylles furent consultez ; on expia ces prodiges selon les regles prescrites, & on se prépara au départ. Varron tint des propos pleins de ferocité & d'insolence. Il dit, *que la guerre que les nobles avoient attirée en Italie, n'en sortiroit jamais, quand même on auroit plusieurs Généraux comme Fabius ; que pour lui il la termineroit le jour même qu'il verroit l'ennemi.* Son Collegue Paul-Emile parla plus sagement, mais moins agréablement pour le peuple. Il dit, *qu'il s'étonnoit comment un Général avant que d'avoir vu son armée & celle des ennemis, & que d'avoir examiné la situation & la nature des lieux, étant encore au milieu de Rome, pourroit savoir ce qu'il auroit à faire quand il auroit les armes à la main, & annoncer le jour où il combattrait en bataille rangée.* Pour moi, ajouta-t'il, je suis persuadé que les hommes prennent conseil des choses, & non pas les choses des hommes. Je souhaite de tout mon cœur que ce que l'on entreprendra avec précaution & avec prudence, ait un heureux succès. La temerité est toujours insensée, & elle a été malheureuse jusqu'à ce jour.

Par ces paroles Emilius fit assez connoître qu'il préféreroit des conseils sûrs aux conseils précipitez ; & Fabius pour le confirmer dans cette résolution, lui parla en ces termes : Paul-Emile, si vous aviez un Collegue semblable à vous, ou si vous étiez semblable à votre Collegue, je n'épargnerais la peine de vous parler. Car deux bons Consuls n'auroient pas besoin de mes avis, & deux mauvais ne daigneroient pas

les entendre. Mais connoissant le caractère de votre Col-
legue & le vôtre, je parle à vous seul. Vous vous trom-
pez infiniment, Paul-Emile, si vous croyez avoir moins
à combattre contre Varron que contre Annibal. Je ne sçai
même si Varron n'est pas pour vous un ennemi plus re-
doutable. Vous n'avez affaire à Annibal que dans le
combat ; au lieu que vous aurez à faire à Varron en tout
sens & en tous lieux. Vous combattrez Annibal avec
vos Legions, & c'est avec vos Legions que Varron vous
combattrra. S'il va livrer bataille en arrivant comme il
nous en menace, ou je suis très-mal habile dans l'art mi-
litaire, & j'ignore absolument la nature de la guerre que
nous avons sur les bras, & le caractère de cet ennemi,
ou il y aura bien-tôt un lieu que notre défaite rendra en-
core plus célèbre que le Lac de Thrasymene. Croiez moi,
la seule maniere pour combattre Annibal avec succès, c'est
celle que j'ai suivie. Les mêmes raisons qui m'ont déter-
miné, subsistent encore, & subsisteront toujours pendant
que les choses seront au même état. Nous faisons la guerre
en Italie & nous sommes environnés de Citoyens & d'Al-
liez fideles qui nous fournissent & nous fourniront toujours
des hommes, des chevaux, & des convois. Annibal au-
contraire combat dans un pais ennemi. Il est éloigné de sa
patrie ; il n'a la paix ni sur la terre ni sur la mer. Aucune
de nos villes ne l'a reçu, & il ne voit rien qu'il puisse
dire à lui. Il ne vit que de rapines au jour la journée. Il
ne lui reste pas la troisième partie des troupes qu'il a ame-
nées d'Espagne. Doutez-vous donc que nous ne venions
facilement à bout d'un homme qui déperit, qui se consume
tous les jours, & qui n'a ni argent, ni convois, ni re-

crues ? Varron & Annibal auront les mêmes vûes. Ils dèmanderont le combat avec le même empressement. Varron, parce qu'il ne connoit pas assez ses forces, & Annibal parce qu'il connoit trop sa foiblesse. Il faut que vous résistiez à ces deux ennemis, & vous leur résisterez si vous demeurerez toujours ferme contre les rumeurs & contre les bruits de la Renommée, & si vous n'êtes ému ni de la vaine gloire de votre Collegue, ni de la fausse infamie dont on voudra vous couvrir. On voit assez souvent la vérité souffrir quelque éclipse ; mais elle n'est jamais entièrement éteinte, & elle perce enfin les nuages qui la cachoient. Celui qui méprise la gloire, en trouve enfin une véritable & solide. Souffrez qu'on vous appelle timide, lent, paresseux, & méchant Capitaine. J'aime mieux que vous soyez craint par un ennemi sage, que loué par des amis insensés. Quand vous oserez tout, Annibal vous méprisera, & il vous craindra quand vous n'entreprendrez rien qu'avec sagesse & avec prudence. Ce n'est pas que je veuille que vous demeuriez les bras croisez sans rien faire ; je veux que ce soit la raison, non la fortune, qui guide toutes vos actions & tous vos desseins. Soiez toujours maître de toutes vos démarches, toujours armé, & toujours attentif à ce qui se passera, afin que vous puissiez profiter de toutes les occasions favorables sans en donner aucune à votre ennemi. Quand vous ne précipiterez rien, vous verrez clair partout & vous serez en sûreté. La précipitation est toujours imprudente. Paul-Emile répondit : Fabius, je ne vois pas quelles forces & quelle autorité je pourrai avoir contre un Collegue seditieux & teméraire. Mais je suivrai vos avis & je n'oublierai rien pour vous

paraître sage Capitaine , plutôt à vous seul , que de le paroître à tous les autres qui voudroient me forcer à prendre un autre parti.

Les Consuls étant arrivez à l'armée , Annibal en fut ravi ; car il étoit réduit à l'extrémité , n'ayant plus de vivres que pour dix jours. Ses Espagnols pensoient déjà à aller se rendre aux Romains , & lui-même il avoit déjà résolu d'abandonner ses gens de pied & de s'enfuir en Gaule avec sa Cavalerie. La seule folie de Varron le tira de ce mauvais pas ; la fortune aiant servi sa temerité dès le lendemain de son arrivée. C'est la coutume des Romains , que les Consuls commandent l'armée chacun leur jour. Varron n'eut pas plutôt le commandement , qu'il décampa malgré son Collegue , & s'approcha des ennemis. Annibal alla à sa rencontre avec sa Cavalerie & son armure legere , & l'attaqua vivement. Il y eut là un grand combat qui dura jusqu'à la nuit. Annibal eut du désavantage , parce que le corps de bataille n'avoit rien qui le soutint , & que les Romains avoient mêlé dans le leur des Cohortes de leur armure legere qui servirent fort utilement. Annibal perdit dix-sept cens hommes , & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

Ce succès acheva de perdre Varron en lui remplissant la tête d'une telle opinion de lui-même , qu'il regarçoit déjà Annibal comme vaincu. Il alla camper sur la riviere d'Aufide près du bourg

de Cannes, & le lendemain dès la pointe du jour il fit exposer le signal de la bataille. D'abord les Carthaginois furent épouvantés de voir l'audace de ce nouveau Capitaine, & le grand nombre de ses troupes qui surpassoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur commanda de prendre leurs armes, & alla à cheval avec une petite suite sur une éminence d'où il voyoit les ennemis déjà en bataille. Là un de ceux qui le suivoient, nommé Giscon, homme d'aussi grande considération que lui, s'étant approché, lui dit d'un air effraîé *que le nombre des ennemis lui paroissoit fort étonnant.* Annibal fronçant le sourcil, lui répondit : *Mais il y a une chose plus étonnante encore, Giscon, c'est à laquelle tu ne prends pas garde ;* Giscon lui demanda ce que c'étoit. C'est, dit Annibal, *que dans ce prodigieux nombre d'hommes il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giscon comme toi.* Tout le monde se prit à rire, & cette plaisanterie fit plus que n'auroit fait la harangue la plus pathétique, elle redonna le courage & la confiance aux Carthaginois qui se persuaderent que leur Général n'auroit pas plaisanté à la vûe d'un si grand péril, s'il n'avoit bien vû qu'il pouvoit sûrement mépriser ses ennemis.

Varron avoit quatre-vingt mille hommes de pied & six mille chevaux. Il mit son armée en bataille, prit pour lui l'aîle gauche, donna la droite à Paul-Émile, & fit commander le corps de bataille par M. Servilius & Cn. Attilius qui

avoient été Consuls l'année précédente.

Annibal ayant passé l'Aufide , se mit aussi en bataille. Il avoit quarante mille hommes de pied & dix mille chevaux. Asdrubal commandoit l'aîle droite , Hannon la gauche , & lui il se plaça au corps de bataille avec son frere Magon. L'armée Romaine étoit tournée vers le midi & les Carthaginois vers le Septentrion.

Annibal dût le succès de cette grande journée à deux ruses qu'il employa. La première pour gagner l'avantage du poste ; car il trouva moyen de faire que son armée tournât le dos à un vent impetueux & brûlant qui souffloit alors , & qui élevant de cette campagne rase & sablonneuse une poussiere embrasée , la portoit par dessus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains , qui ne pouvant la soutenir , étoient obligez de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

La seconde fut dans l'ordonnance de ses troupes : car ayant mis dans les aîles ce qu'il avoit de meilleur , il se plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu , & le disposa de maniere que le corps de bataille s'avançoit en pointe , & débordoit extrêmement les deux aîles. En même tems il ordonna aux aîles , que lorsque les Romains auroient enfoncé ce front , & que le poussant vivement , ils l'auroient renversé au-delà de leur ligne jusqu'au centre , elles enfonçassent brusquement des deux côtez , & enve-

loppassent ainsi l'ennemi en le prenant par les flancs & par derriere. Ce fut ce qui contribua davantage au grand carnage qu'on fit des Romains : car le front n'eut pas plutôt plié , & les Romains n'eurent pas plutôt enfoncé ce corps de bataille , de maniere qu'au lieu d'une pointe il présentoit un croissant , que les Officiers des troupes choisies firent fermer l'ouverture du croissant par les deux aîles ; ce qui exposa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppez.

Il arriva à la Cavalerie des Romains un autre accident imprévu & très-funeste. Paul-Emile fut jetté à terre par son cheval qui vraisemblablement avoit été blessé. Les Cavaliers qui étoient autour de lui , mirent d'abord pied à terre pour aller à son secours. Toute la Cavalerie s'étant apperçue de ce mouvement , crut que c'étoit un ordre ; c'est pourquoi ils quitterent leurs chevaux , & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal , il s'écria : *je les aime mieux de cette maniere, que si on me les livroit pieds & poings liez.*

Une troisième ruse d'Annibal acheva la perte des Romains. Pendant le combat il envoya cinq cent Numides se rendre aux Romains. Les Consuls les reçurent , & les firent passer à la queue des troupes. Mais ces Numides voyant les Romains pressés de tous côtez , prirent dans le champ de bataille des boucliers & des armes , se jetèrent sur eux en les prenant par les derrieres , & en

en font un carnage horrible.

Varron se sauva à cheval dans Venuse avec peu de gens , & Paul-Emile entraîné par l'impetueux torrent de cette déroute , tout couvert de blessures , & l'ame encore plus pénétrée de douleur , s'assit sur une pierre. La quantité de sang qui lui ensanglantoit tout le visage , l'avoit si fort défiguré qu'il n'étoit pas reconnoissable , & que ses amis & ses Domestiques passoient près de lui sans s'arrêter. Il n'y eut que Cornelius-Lentulus , jeune homme de maison Patricienne , qui l'ayant reconnu , s'approcha , mit pied à terre , lui offrit son cheval , le pressant de s'en servir , & de se conserver pour ses Citoyens , qui avoient alors plus besoin que jamais d'un bon Consul.

Paul-Emile rejetta ses prieres , le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il versoit en abondance , & quand il le vit remonté , il lui sa main dans la sienne , & en se soulevant un peu , il lui dit : *Lentulus , tu rapporteras à Fabius , & tu lui seras témoin que Paul-Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin , & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui a donnée ; mais qu'il avoit été vaincu premierement par son Collegue , & ensuite par Annibal.* Ces paroles finies , il le congedia , se jeta parmi la foule qu'on massacroit , & fut tué avec les autres.

Voilà quel fut le succès de la journée de Canes. Les amis d'Annibal lui conseilloyent de donner le reste du jour & la nuit suivante pour faire

reposer ses troupes ; mais Maharbal Général de la Cavalerie s'y opposoit. Il dit à Annibal : *Il ne faut pas perdre un moment. Et afin que vous connoissiez toute la consequence du combat que vous venez de gagner, en cinq jours vous souperez au Capitole ; suivez-moi seulement, je vais m'avancer avec la Cavalerie ; afin que les Romains vous voyent à leurs portes avant que d'avoir même soupçonné que vous avez dessein d'y marcher.* Annibal lui répondit qu'il falloit du tems pour délibérer sur une entreprise si importante. Alors Maharbal lui dit ce mot qui a été si célèbre : *Annibal, les Dieux n'accordent pas toutes leurs faveurs à un même homme ; vous sçavez vaincre, mais vous ne sçavez pas profuer de la victoire.*

Le lendemain Annibal alla attaquer les deux camps qui se rendirent plutôt qu'il n'avoit espéré, & où il fit encore dix mille prisonniers.

Cependant on étoit à Rome dans la dernière consternation. Fabius proposa dans une assemblée, d'envoier quelques Cavaliers pour apprendre des fugitifs des nouvelles veritables de tout ce qui s'étoit passé, & dont on ne sçavoit encore rien de certain, & pour découvrir ce que faisoit Annibal, & les desseins qu'il pouvoit former.

Sur ces entrefaites arrive un courier de Varro, qui rend au Senat une Lettre, par laquelle le Consul leur apprend, que l'armée a été défaite, & Paul-Emile tué. Que lui il étoit à Venuse où il rassembloit le débris de ce terrible nau-

frage. Qu'il avoit déjà rassemblé dix mille hommes, & qu'Annibal étoit dans Cannes, où il s'amusoit à rassembler son butin, & à supputer la rançon des soldats, plutôt en marchand, qu'en vainqueur & en grand Capitaine.

Toutes les maisons particulieres apprirent par-là leur perte, & le deüil fut si grand dans toute la ville, qu'on remit le sacrifice annuel que l'on faisoit à Cerés; parce que ce sacrifice ne pouvoit être fait par des personnes en deüil, & que dans toute la ville il n'y avoit pas une femme qui en fût exempte. Et afin que tous les autres sacrifices publics & particuliers ne fussent pas interrompus, on ordonna que tout deüil seroit fini en trente jours. Comme dans les grands malheurs les esprits abbattus tournent en prodige les choses les plus ordinaires, l'effroi de Rome fut augmenté par l'accident de deux Vestales Opimia & Floronia, qui s'étant laissé corrompre, l'une fut enterrée toute vive à la porte Colline, & l'autre se tua elle-même; & le Corrupteur de Floronia fut battu de verges jusqu'à la mort par le souverain Pontife.

Fabius Pictor fut envoyé à Delphes consulter l'Oracle, pour sçavoir par quelles prieres & par quels sacrifices ils pourroient appaiser les Dieux, & quelle seroit la fin de toutes leurs miseres. On consulta les Livres sacrez, & par leur ordre on fit des sacrifices extraordinaires. On enterra tout vivans un Gaulois & une Gauloise, un Grec

& une Grecque dans le marché aux bœufs , où l'on avoit déjà fait un pareil sacrifice peu conforme à l'esprit Romain. Mais que ne peut la superstition sur le peuple , qui dans ses calamitez attend bien plutôt son salut de tout ce qui est extraordinaire & insensé , que de ce qui est ordinaire & conforme à la raison & à la sagesse.

Il n'y a point de peuple qui n'eût été accablé sous de si grandes ruines. Voilà quatre grandes batailles perduës ; voilà l'Italie presque entière livrée à Annibal ; comment les Romains se tireront-ils de cet abîme ? La plus grande & la plus sûre ressource des Etats , c'est la magnanimité , la constance , & la sagesse des conseils. C'est par-là que ce peuple qui pouvoit à peine espérer de conserver une petite partie de son Empire , non seulement le conserva entier ; mais se rendit encore maître de toute la terre. Dans cette extrémité les Romains conserverent un courage si fier , si invincible , & si supérieur à tous les revers de la Fortune , que personne n'osa seulement proposer de faire la paix , & que quand Varron s'en retourna à Rome après cette malheureuse journée , le Senat & tous les autres ordres allèrent au-devant de lui pour lui faire honneur , & pour le remercier de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la République. Quelle grandeur dans cette démarche , & que ne doit-on pas attendre d'un peuple qui pense si noblement ? Si un pareil malheur fût arrivé à un Général Car-

thaginois , il n'y auroit pas eu pour lui assez de supplices.

Annibal après cette grande victoire étoit passé de la Pouille dans le país des Samnites , & delà dans le país des Hirpins , où il se rendit maître de la ville de Compse par intelligence ; & comme une ville maritime lui étoit nécessaire pour ses desseins , il s'approcha de Naples pour l'attaquer. Il plaça ses Numides dans des ravins & dans des chemins creux , & fit passer devant la place quelques troupes chargées de butin. Les Napolitains voyant ces troupes en petit nombre marcher en desordre , firent une sortie avec leur Cavalerie. Ces troupes se laisserent pousser pour attirer l'ennemi dans l'embuscade. Il y eut là un combat où les principaux des Napolitains furent tuez , ou pris. Annibal s'étant approché des murailles , & voyant que leur hauteur ne lui permettoit pas de brusquer la place , se retira ; & tourna sa marche vers Capoue. La dissention regnoit dans la ville. Les uns vouloient qu'on ouvrît les portes à Annibal , & les autres faisoient leurs efforts pour l'empêcher. Ils disoient même que si l'on recevoit la garnison Carthaginoise , il falloit la passer au fil de l'épée , & laver par-là le crime d'avoir abandonné avec une si noire infidélité leurs parens & leurs alliez. L'avis le plus mauvais l'emporta : Annibal fut reçu dans Capoue. Là il fut dans le plus grand danger qu'il eût couru de sa vie. Il étoit logé

dans la maison de Stenius & de Pacavius , les principaux & les plus riches de la ville. Pacavius avoit un fils nommé Parolla , qui avoit toujours été du parti opposé à Annibal. Il l'avoit enfin retiré , & avoit fait sa paix plus par ses prieres que par ses justifications. Annibal l'avoit même prié à souper avec son pere Pacavius , Stenius & Jubellius Taureas , homme d'une grande réputation dans les Troupes. On se mit à table en plein jour. Pacavius s'étant levé de table , son fils le suivit , le tira en particulier , & lui dit : *Je vais vous découvrir un dessein que j'ai formé , & qui non seulement nous procurera le pardon de notre crime , mais élèvera notre nation à un plus grand crédit & à une plus grande fortune.* Le pere étant étonné , & ne sachant quel étoit ce grand dessein , le fils rejette sa robe , lui découvre son épée , & lui dit : *Je vais sceller un nouveau Traité avec les Romains par le sang d'Annibal , & j'ai voulu vous en avertir , afin que vous vous retiriez si vous ne voulez pas être présent à cette exécution.* A ces mots Pacavius saisi de frayeur , *Ah ! mon fils ,* lui dit-il , *par tous les droits qui unissent les enfans aux peres , je te conjure de ne pas commettre à mes yeux un si noir attentat qui va t'exposer à ce qu'il y a de plus horrible. Il n'y a que peu d'heures que nous avons donné notre foi à Annibal avec tous les sermens dont les Dieux ont été témoins. Il nous a appelé à sa table , & nous armerons notre main contre lui : Tu vas ensanglanter cette table où tu as été reçu & immoler ton hôte. J'aurai donc pû fléchir Annibal pour mon fils ,*

Et je ne pourrai fléchir mon fils pour Annibal ? N'y-a-t'il rien de sacré pour toi , Et foules-tu aux pieds la pitié Et la Religion ; ose les plus grands attentats , si en nous couvrant d'opprobre ils ne nous font pas périr. Mais quoi , mon fils , tu vas seul attaquer Annibal ? Que deviendront tous ces braves Guerriers Et ces Gardes qui l'environnent , Et qui ont toujours les yeux attachés sur lui ? Se laisseront-ils désarmer par ta folie ? Les bras leur tomberont-ils de peur ? Cet Annibal dont les armées les plus aguerries ne peuvent soutenir les regards , Et qui fait trembler Rome même , tu le soutiendras seul ? Mais je veux que tout autre secours lui manque, avant que d'aller jusqu'à lui , il faut que tu perces ce corps dont je le couvrirai. Voilà le seul chemin que tu as à prendre : au nom des Dieux , mon fils , renonce à ton dessein plutôt que d'aller succomber malheureusement dans cette salle. Que mes prières aient autant de force sur toi pour Annibal , qu'elles en ont eu sur Annibal pour toi. En finissant ces mots , il voit ce jeune homme s'attendrir & fondre en larmes. Il l'embrassa , & le baisant tendrement , il ne le quitta point qu'il ne l'eût obligé à jeter son épée Il la jeta par-dessus les murs du Jardin , & rentra dans la salle.

Le lendemain Annibal reçu dans le Senat , tint des propos très-gracieux , remercia les Capouïans de ce qu'ils avoient préféré son amitié à l'alliance des Romains , & entre autres magnifiques promesses qu'il leur fit , il les assûra que Capouïe seroit bien-tôt la capitale de toute l'Italie , & que les Romains lui seroient sou-

mis , comme tous les autres peuples.

Pendant que ces choses se passent en Italie , Magon dépêché par son frere Annibal , arrive à Carthage ; on lui donne audience. Il étale en termes magnifiques les exploits d'Annibal. Il dit *qu'il a vaincu cinq Consuls Romains , un Dictateur , & un Général de la Cavalerie ; qu'il leur avoit tué deux cent mille hommes , & fait cinquante mille prisonniers ; qu'il étoit maître de presque toute l'Italie , & qu'il falloit rendre graces aux Dieux pour tant de victoires.* En même tems il fait verser à terre les anneaux de tous les Chevaliers qui avoient été tuez. Beaucoup d'Auteurs assûrent qu'il y en avoit trois boisseaux & demi, Mais ceux qui parlent avec plus de vraisemblance , n'en mettent qu'un. Il ajouta que plus on voyoit la guerre près d'être heureusement finie , plus on devoit faire ses efforts pour secourir Annibal. Qu'il falloit lui envoyer un renfort de troupes , du bled , & de l'argent , pour ne pas laisser périr des soldats qui avoient rendu de si grands services.

Ce discours de Magon ayant rempli de joie & d'esperance tous les esprits , Himilcon qui étoit de la faction d'Annibal , crut avoir trouvé une occasion favorable de confondre Hannon qui étoit de la faction contraire , & qui s'étoit toujours opposé à cette guerre. Lui adressant donc la parole ; *eh bien , Hannon , lui dit-il , êtes-vous encore affligé de cette guerre que nous avons entreprise contre les Romains ? Ordonnez qu'on leur livre*
Annibal ,

Annibal, & défendez qu'on rende aux Dieux les graces que nous leur devons. Introduisons dans notre Senat un Sénateur Romain, pour obéir à ses ordres. Alors Hannon dit : J'aurois volontiers gardé le silence, pour ne pas troubler votre joie par des discours importuns & peu agréables ; mais puisque Himilcon m'interpelle, je me défendrai. Mon silence me feroit paroître superbe, ou timide & bas, & il sembleroit que j'oublierois votre liberté ou la mienne. Je suis affligé de cette guerre, & je ne cesserais d'accuser notre Général, tout victorieux qu'il est, que quand je verrai cette guerre finie à des conditions supportables. Il n'y a qu'une nouvelle paix qui puisse me consoler de l'ancienne paix que nous avons rompue. Les nouvelles que Magon nous annonce avec tant de faste, peuvent être agréables à Himilcon, & aux autres Satellites d'Annibal. Elles ne peuvent l'être pour moi qu'en ce que, si nous profitions de notre fortune présente, elles pourront nous procurer une paix raisonnable. Mais si nous laissons échapper cette occasion, où nous pouvons plutôt donner la paix que la recevoir, je crains bien que cette joie trop excessive ne soit vaine. Encore quelle est-elle cette joie, & sur quoi est-elle fondée ? Annibal nous mande : J'ai défait les armées des Romains ; envoïez-moi de nouveaux soldats. Que demanderiez-vous davantage, Annibal, si vous étiez vaincu ? J'ai pris les deux camps des ennemis, où j'ai trouvé un riche butin, & des provisions infinies, envoïez-moi des convois de bled & d'argent. Quelles demandes nous feriez-vous donc si vous aviez perdu votre camp ? mais vous, Himilcon, ou vous Magon, souffrez que je vous

interroge à mon tour. Vous dites que l'armée Romaine a été entièrement défaite à la bataille de Cannes, & que toute l'Italie est revoltée. Y-a-t'il quelque peuple Latin qui se soit rendu à nous ? Des trente cinq tribus dont le peuple Romain est composé, y-a-t'il un seul homme qui se soit retiré vers Annibal ? Vous n'oserez le dire. Il ne nous reste donc encore que trop d'ennemis sur les bras. Quelle esperance raisonnable peut donc concevoir cette multitude que je vois si remplie de joie ? Vous n'en sçavez rien, dites-vous, cela est pourtant aisé à sçavoir. Quels Ambassadeurs les Romains ont-ils envoie à Annibal pour traiter de la paix ? Vous mande-t'on que le nom de paix ait été seulement prononcé dans Rome ? Vous avouez que non. Nous avons donc la guerre aussi entiere que le premier jour qu'Annibal passa en Italie. Nous sommes ici plusieurs qui nous souvenons des grands succez que nous eûmes dans la premiere guerre, vainqueurs sur terre & sur mer avant le Consulat de Lutatius & de Postumius. Sous ce Consulat nous fûmes vaincus aux isles Egéates. Si aujourd'hui la Fortune toujours inconstante vient à changer de même, ce que les Dieux veillent empêcher, quand nous serons vaincus, osez-vous vous flatter d'une paix que personne ne vous offre quand nous sommes vainqueurs ? Pour moi, si l'on me consulte, s'il faut offrir ou recevoir la paix, je suis tout prêt à dire mon avis. Mais si vous ne me consultez que sur les demandes de Magon, je ne crois nullement à propos d'envoyer de nouveaux secours à une armée qui se dit victorieuse. Et si elle nous abuse par de fausses esperances, je suis encore moins d'avis de les envoyer.

Ce discours d'Hannon ne toucha presque per-

sonne ; car outre qu'il étoit décrédité par l'ancienne animosité d'Himilcon contre Annibal , tous les esprits étoient si aveuglez par la joie , qu'on refusoit d'entendre tout ce qui pouvoit la combattre ou la diminuer , & ils se flattoient tous que pour peu qu'ils voulussent faire d'effort , la guerre seroit bien-tôt glorieusement finie , par l'entiere défaite des Romains. On envoya à Annibal un renfort de quatre mille Numides , & quarante Elephans , avec des sommes considérables.

Cependant à Rome on avoit créé un Dictateur M. Junius, & nommé Tib. Sempronius Gracchus Général de la Cavalerie .On fit de nouvelles levées , dont on composa quatre Legions & mille chevaux. On enrolla la jeunesse au-dessus de dix-sept ans. Pour les armer , on prit les armes qui étoient consacrées dans les Temples ou réservées dans les Portiques publics, & on acheta huit mille Esclaves. On eût pû racheter les prisonniers à meilleur marché , mais on aima mieux cette milice que de reprendre des soldats , qui , les armes à la main , avoient mieux aimé devenir la proie de l'ennemi , que de se sauver par leur courage.

Annibal ayant assemblé ses prisonniers , renvoia les alliez sans rançon , & dit aux Romains, *qu'il n'avoit point avec eux une guerre qui ne pût finir que par la mort ; qu'il ne combattoit que pour la gloire & pour l'Empire. Que ses peres avoient cédé à la vertu Romaine , & qu'il tâchoit de les réduire à leur tour à ceder*

à sa fortune & à sa vertu. Qu'il leur permettoit de se racheter ; que le Cavalier donneroit cinq cent drachmes , le fantassin trois cens , & l'Esclave cent. Et il leur permit de choisir parmi eux dix hommes pour les envoyer au Senat , n'exigea d'eux d'autre gage que leur serment, & envoya avec eux un Officier Carthaginois nommé Carthalon.

Ces dix prisonniers étant sortis du camp , il y en eut un qui indigne du nom Romain , pour se dégager de son serment , y rentra comme s'il y avoit oublié quelque chose , & rejoignit ses camarades avant la nuit. Quand on apprit à Rome qu'ils arrivoient , le Dictateur envoya un Licteur au-devant de Carthalon lui ordonner de sortir avant la nuit des terres de Rome. On donna audience à ces prisonniers. Les avis furent partagés dans le Senat , mais enfin l'avis de T. Manlius Torquatus l'emporta ; le Senat répondit qu'on ne racheteroit point les prisonniers , & les renvoya. Celui qui étoit rentré dans le camp , s'étoit déjà retiré dans sa maison , comme quitte de son serment par sa supercherie. Cela ayant éclaté , l'affaire fut portée au Senat , & tout d'une voix on ordonna qu'il seroit repris & renvoyé à Annibal.

Pour reprendre le fil de notre histoire , Annibal maître de Capoue , s'approcha de Nole. Il n'y fit d'abord aucun acte d'hostilité , parce qu'il esperoit qu'elle se rendroit volontairement. En effet le peuple qui craignoit le ravage de ses ter-

res , & qui ne voyoit aucun secours , étoit porté à ouvrir ses portes. Mais le Senat voyant qu'il étoit difficile de résister à la multitude , fit semblant d'entrer dans ses vûës & d'être tout prêt à embrasser le parti d'Annibal. Mais il représenta qu'avant que de renoncer à leur ancienne alliance avec les Romains , il falloit sçavoir les conditions qu'Annibal voudroit leur imposer. Par ce moyen il gagna du tems , & envoya secretement à Marcellus qui étoit à Casilinum , lui apprendre l'état où il se trouvoit , & l'impossibilité qu'il y avoit à retenir le peuple , s'il n'étoit promptement secouru. Marcellus après avoir loué le Senat , lui ordonna de gagner du tems jusqu'à son arrivée , part de Casilinum , passe le Vulturne & s'approche de Nole. Annibal se retire , prend sa marche vers la mer inferieure , & s'approche de Naples pour tâcher encore de la gagner : car cette ville maritime lui donnoit un passage sûr pour ses convois d'Afrique. Mais voyant que les Napolitains avoient appelé M. Junius Silanus , & ayant été refusé à Naples , il alla à Nucerie , la prit par famine , la brûla , & se rapprocha de Nole. Il y avoit dans cette place un jeune homme nommé L. Bandius d'une des plus nobles familles & très-brave. Après la bataille de Cannes il avoit été trouvé tout couvert de blessures au milieu d'un monceau de morts. Annibal l'avoit fait pancer & l'avoit renvoyé comblé de présens. Ce jeune homme pour lui marquer sa reconnois-

fance, ne cherchoit que l'occasion de lui livrer la place. Marcellus, averti de son dessein, vit qu'il falloit ou le punir, ou se l'attacher, il prit le dernier parti; & l'ayant fait venir, il lui dit : *Il est aisé de juger que tu as ici beaucoup d'envieux, puisqu'aucun de tes Citoyens ne m'a parlé des grandes actions que tu as faites. Mais quand un brave homme a porté les armes dans un camp Romain, sa valeur ne peut être cachée. Plusieurs Officiers avec lesquels tu as fait des campagnes, m'ont dit ce que tu es, & tous les grands périls auxquels tu t'es exposé pour le salut & pour la gloire de Rome. Ils m'ont rapporté qu'à la bataille de Cannas, tu ne cessas de combattre, qu'après qu'accablé par le nombre, tu fus tombé presque sans vie sur un monceau de morts. Redouble, s'il se peut, ton courage. Tu me trouveras toujours prêt à te combler d'honneurs & de présens. Et plus tu seras assidu auprès de moi, plus tu t'appercevras que ton attachement te sera glorieux & utile.* En même tems il lui fait donner un beau cheval de bataille, cinq cent drachmes, & ordonna à ses Licteurs de le laisser entrer chez lui aussi souvent qu'il le voudroit. Par cette générosité il gagna tellement ce jeune homme, qu'il n'y eut point d'allié, qui par la suite servît les Romains avec plus de fidélité & de zèle.

Nole qui voïoit Annibal à ses portes, en étoit encore plus portée à la revolte. Marcellus entra dans la place avec ses troupes. Les deux armées étoient tous les jours en bataille; celle de Marcellus dans la place, & celle d'Annibal devant

ses portes ; il y'avoit souvent de petits combats avec differens succez. Marcellus fut averti par Bandius , que toutes les nuits ceux de Nole avoient des pourparlers avec les Carthaginois ; qu'ils avoient résolu que dès qu'il seroit sorti avec ses troupes pour marcher aux ennemis , ils pilleroient ses bagages , lui feroient leurs portes , & recevroient Annibal. Cet avis fit que Marcellus se hâta d'en venir à un combat. Il range ses troupes en bataille dans la ville même , vis-à-vis des trois portes qui regardoient le camp ennemi. Il place le bagage à la queue , & fait publier à son de trompe des défenses à tous les habitans de paroître sur les murailles. Cette folitude trompa Annibal , qui voyant les murailles desertes , ne douta point qu'il n'y eût une grande sédition dans la ville , & plein de confiance il s'en approchoit avec moins d'ordre & de précaution. Dans ce moment Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui est devant lui , & sortant avec sa meilleure Cavalerie , il charge de front l'ennemi & l'enfonce. Un moment après on ouvre une seconde porte , l'infanterie sort rapidement avec de grands cris , & comme Annibal veut partager ses troupes pour faire tête à ces derniers , on ouvre la troisième porte , tout le reste des troupes Romaines sort en même tems & tombe sur les ennemis étonnez de cette sortie imprévûë , & qui se défendoient mollement contre les premiers à cause de ceux qui en second lieu

leur étoient tombez sur les bras. Ce fut en cette occasion que les troupes d'Annibal plierent pour la première fois , & qu'elles se laissèrent pousser jusques dans leur camp , avec beaucoup de fraïeur & avec une grande perte. Car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hommes , & que les Romains n'en perdirent que cinq cent.

Annibal désespérant de se rendre maître de Nole , marche à Acerres. Après avoir tout tenté inutilement pour la porter à lui ouvrir ses portes , il en forme le siège. Les habitans qui avoient plus de courage que de forces , l'abandonnent la nuit ; Annibal la pille & la brûle , & mene son armée à Casilinum. Il envoie devant ses Getuliens sous la conduite d'un Officier nommé Isalca , qui s'étant approché de la place , tâcha d'abord d'enfoncer les portes. Dans ce moment la garnison de Casilinum fait une furieuse sortie , où elle tuë beaucoup de monde. Maharbal arrive au secours d'Isalca avec un gros corps de troupes , & est aussi repoussé. Annibal plante son camp devant la place , & l'assiège dans toutes les formes. Il employe les galeries à clayes & les mines. Les assiégés n'oublient rien de tout ce que l'art ordonne contre ces attaques. Ils se défendent contre ces galeries par des ouvrages qu'ils leur opposent , & font des contremines. Annibal honteux de cette longue résistance , laisse quelques troupes pour bloquer seulement la ville , & va hyverner à Capoue. Ce séjour fut
funeste

funeste à Annibal ; & fait voir qu'Homere connoissoit bien les dangers de la volupté , lorsqu'il feint que Minerve donne à Diomede ce conseil très-sage : *Gardez-vous de combattre contre ces immortels , si ce n'est contre la seule fille de Jupiter , contre la belle Venus , si elle se hazarde à venir dans les combats , tirez hardiment sur elle sans la ménager.* Iliad. Lib. 7.

Tous les maux & tous les travaux de la guerre , n'avoient pû vaincre les Carthaginois , & ils furent vaincus par les délices & par les voluptez de Capoue. Ce ne furent pendant l'hyver que festins , que bains , que débauches avec les femmes , & qu'une molle oisiveté que l'habitude rend tous les jours plus charmante & par-là plus invincible. Les plus habiles dans le métier de la guerre , trouverent cette derniere faute d'Annibal beaucoup plus grande que la premiere, lorsque après la bataille de Cannes il n'avoit pas marché contre Rome. Car cette premiere faute auroit pû ne faire que differer la victoire , au lieu que la derniere avoit entierement abbattu & lié ses forces , & l'avoit mis hors d'état de pouvoir vaincre. Aussi quand il sortit de Capoue à la fin de l'hyver , on auroit crû que c'étoit une autre armée. Il n'y avoit plus aucun ombre de l'ancienne discipline , & quand il fallut camper & reprendre ses travaux militaires , ses soldats n'avoient plus ni force ni courage ; la plûpart abandonnerent même leurs drapeaux ; & l'idée pleine de leurs maîtresses qu'ils venoient de quit-

ter, ils retournerent à Capoue pour jouir de leur commerce. On rapporte qu'Annibal dit en cette occasion, que jusques-là il avoit eu une armée d'hommes, mais qu'il n'avoit plus qu'une armée de femmes. Cependant le blocus avoit réduit Casilinum à une disette extrême. Gracchus qui étoit campé près delà avec un corps de troupes pendant que le Dictateur étoit allé à Rome pour les Auspices, apprenoit tous les jours que les habitans ne pouvant supporter la famine, se précipitoient des toits, ou montoient sur les murailles, & offroient leurs corps sans armes aux traits des assiégeans. Il étoit d'autant plus affligé de leur état, qu'il ne pouvoit y apporter aucun remède. Car d'un côté de vouloir mener en plein jour des convois dans la place, cela ne se pouvoit sans combat, & le Dictateur lui avoit défendu absolument de combattre; de l'autre côté il n'étoit pas possible d'y en faire passer secrètement, tant toutes les avenues étoient exactement gardées. Enfin voici l'expedient qu'il imagina : Il remplit de bled plusieurs tonneaux, & après avoir fait avertir les Casilins, il abandonna la nuit ces tonneaux au courant de la rivière qui les portoit dans la place avant le point du jour. Cela fut repeté le lendemain, & le jour d'après avec le même bonheur. Mais le troisième jour, la rivière enflée par les pluies se déborda, & le courant poussa ces tonneaux par le travers sur la rive où étoient les ennemis qui les apper-

çurent parmi les saules & les roseaux. Cela fut rapporté à Annibal qui ordonna que l'on veillât avec plus de soin à empêcher que la riviere ne portât aucun secours aux assiégés. Les Romains ne se rebuterent point ; ils jetterent dans le fleuve une grande quantité de noix , que les courans portoient dans la ville , & que l'on ramassoit avec des clayes. Mais enfin la famine devint si grande , qu'on mangeoit les cuirs & les couvertures des boucliers après les avoir fait bouillir , qu'on se nourrissoit des rats , & de tous les autres animaux les plus étranges , & des herbes & des racines qu'on alloit chercher au pied des murs & des masures. Comme les Carthaginois avoient labouré autour de la ville tout le terroir qui pouvoit porter de l'herbe , les assiégés y semerent une grande quantité de graine de raves ; ce que voyant Annibal : *Eh quoi* , dit-il , *je serai donc réduit à demeurer devant cette place jusqu'à ce que ces raves soient venues* ? Cela le disposa à écouter des propositions. Il fut convenu que les Carthaginiens rendroient la place , & qu'ils retireroient leurs prisonniers moyennant sept onces d'or pour chaque homme libre. Annibal mit dans la place une garnison de sept cens hommes pour la défendre , si les Romains l'attaquoient après que son armée seroit partie.

Delà il alla attaquer Petelie , qui envoya demander du secours aux Romains. Le Senat répondit qu'il n'étoit pas en état de secourir des

alliez si éloignez ; qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner & à pourvoir à leur salut comme ils le jugeroient nécessaire. Ces pauvres malheureux accablez de douleur , prirent le parti de se défendre. Ils résisterent quelques mois , mais enfin plus affoiblis par la famine que par le fer ennemi , ils furent emportez d'assaut par Himilcon qui commandoit au siège.

Annibal Maître de Petelie , alla attaquer Consenze qui se rendit en peu de jours.

Sur ces entrefaites , Philippe fils de Demetrius II. envoya des Ambassadeurs à Annibal pour faire alliance avec lui ; ces Ambassadeurs évitèrent les ports de Brunduse & de Tarente où il y avoit des Escadres de vaisseaux Romains, & allerent descendre au Cap de Lacinium à six milles de Crotone. Mais en traversant la Pouille pour arriver à Capoüe , ils tomberent au milieu des garnisons Romaines , & ils furent menez au Préteur M. Valerius Levinus qui étoit campé près de Nucerie. Là Xenophane chef de l'Ambassade dit hardiment & avec une perfidie plus digne d'un Carthaginois que d'un Ambassadeur des Macedoniens , *qu'il étoit envoyé par Philippe pour traiter amitié & alliance avec les Romains , & pour leur offrir toutes ses forces. Mais que ses instructions ne devoient être communiquées qu'au Senat & au peuple.* Levinus ravi de l'alliance d'un Roi si puissant , reçut cet ennemi comme un allié , lui donna une escorte pour l'accompagner , pour lui montrer les

chemins les plus sûrs , & pour lui faire voir les lieux que tenoient les Romains , & ceux qu'occupoient les Carthaginois. Xenophane traversant la Campanie au milieu des garnisons Romaines , ne se vit pas plutôt près du camp d'Annibal , qu'il s'y jeta , & fit avec lui son traité qui portoit que Philippe enverroient à son secours une flotte qui seroit au moins de deux cent vaisseaux ; qu'il ravageroit les côtes , & que la guerre finie , Rome & l'Italie entiere seroient la proie d'Annibal avec tout le butin ; & que l'Italie étant subjuguée , ils navigeroient en Grece & feroient la guerre aux Rois que Philippe voudroit attaquer : que toutes les villes du continent & les isles qui étoient à la bienséance des Macedoniens , seroient le partage de ce Prince.

Ce traité signé , Annibal envoya des Ambassadeurs à Philippe pour le faire ratifier. Ces Ambassadeurs étant arrivez à Lacinium , où étoit le vaisseau qui avoit porté les Macedoniens , s'embarquerent. Mais dans leur route ils furent apperçûs par la Flotte des Romains qui gardoit les côtes de la Calabre. Valerius Flaccus qui la commandoit , envoya quelques vaisseaux legers après eux. Leur vaisseau fit tous les efforts possibles pour échapper , mais n'ayant pû en venir à bout , ils se rendirent. Xenophane sans s'étonner continua son mensonge , & dit qu'il étoit envoyé aux Romains par Philippe ; qu'il étoit arrivé en toute sûreté au camp de Levinus , & qu'il n'a-

voit pû traverser la Campanie à cause des garnisons des ennemis. Mais leurs habits Carthaginois les ayant rendu suspects , & eux-mêmes s'étant coupez dans leurs réponses , ils furent separez. Les menaces les obligerent enfin à avoüer la verité. On trouva les Lettres qu'Annibal écrivoit à Philippe , & le traité qui avoit été conclu. On jugea donc à propos de les envoyer au Senat , ou aux Consuls. On les mit separement sur cinq vaisseaux que commandoit Valerius Antias , à qui l'on ordonna d'empêcher qu'ils n'eussent ensemble aucune communication.

Cependant les peuples de la Campanie , qui étoient dans les interêts d'Annibal , entreprirent de se rendre maîtres de Cumès pour la lui livrer. Mais ne pouvant espérer d'y réussir par la force, ils eurent recours à la ruse. Ils avoient accoutumé de faire toutes les années un sacrifice dans la ville d'Harnes , qui est à trois milles de Cumès. Quelques jours avant la fête ils envoïerent avertir les Cumains qu'un tel jour le Senat de la Campanie se rendroit à Harnes pour y célébrer les sacrifices , & prier le Senat de Cumès , de s'y trouver pour délibérer avec eux sur le parti qu'ils avoient à prendre. Les Cumains se doutèrent de la fraude , mais comme ils esperoient d'en tirer avantage , ils acceptèrent le rendez-vous. Ils envoyent d'abord des députez au Consul Sempronius Gracchus pour lui donner avis de tout ce

qui se passoit , & pour lui apprendre que la Fête seroit dans trois jours , & que tout le Senat de la Campanie seroit à Hames avec des troupes. Sempronius profitant de cet avis , ordonne aux Cumains de retirer dans leur ville tous les biens de la Campagne , & de se tenir renfermez dans leurs murailles : la veille de la Fête il s'approcha de Cumes avec son armée. Déjà l'Assemblée étoit formée à Hames. Marius Alfius qui étoit le souverain Magistrat , campoit près delà avec un corps de quatorze mille hommes. Il étoit bien plus occupé à préparer les sacrifices & à assurer le succès de sa ruse , qu'à fortifier son camp , & qu'à se mettre à couvert de toute surprise. On fit à Hames des sacrifices pendant trois jours , & le dernier jour la Fête devoit finir par une veille que l'on faisoit à l'honneur des Dieux. Sempronius jugea que c'étoit le tems le plus propre pour l'exécution de son dessein. Il ordonne à ses troupes de repaître sur la dixième heure du jour , & de se reposer jusqu'à l'entrée de la nuit ; à la première veille il se met en marche , arrive à Hames sur le minuit , trouve le camp fort négligé ; tout le monde étant occupé à cette veille religieuse , entre par toutes les portes , & surprend les uns endormis , & les autres qui revenoient sans armes après la veille finie. Il leur tua plus de deux mille hommes avec leur Général Marius Alfius , & ne perdit pas plus de cent des siens. Il leur prit trente-quatre En-

seignes ; & s'en retourna la nuit même à Cumes, craignant Annibal qui étoit campé sur le mont Tifate au-dessus de Capoue.

En effet Annibal n'eut pas plutôt appris cet échec , qu'il partit pour arriver promptement à Hames , dans l'espérance qu'il surprendroit cette armée victorieuse , qui n'étoit composée que de nouvelles milices & d'Esclaves ; & qu'il la trouveroit occupée à dépouiller les morts & à ramasser le butin. Mais il se trompa ; il trouva le camp vuide , & toutes les rues jonchées de morts. La plupart de ses Officiers le pressoient d'aller incontinent à Cumes & de l'attaquer. Mais comme ses soldats n'avoient apporté que leurs armes , il s'en retourna à son camp de Capoue , & dès le lendemain touché des prières des peuples de la Campanie , il partit pour ce siège , & après avoir ravagé tous les environs , il campa à mille pas des murailles. Sempronius n'oublia rien pour se bien défendre. Annibal battoit la place avec une haute tour qu'il avoit élevée. Sempronius en éleva sur ses murailles une plus haute , & jeta tant de feu sur celle de l'ennemi , qu'il l'embrasa. Ceux qui la défendoient , étoient obligés de se précipiter pour éviter les flammes. Sempronius profitant de ce desordre , sort par deux portes , renversa les ennemis , & les poussa jusques dans leur camp ; de sorte qu'Annibal étoit plutôt assiégé qu'assiégeant. Il périt dans cette occasion treize cent Carthaginois. Il y en eut cinquante

cinquante-neuf de pris , & avant que les troupes d'Annibal pussent revenir de leur frayeur , Sempronius fit sonner la retraite , & rentra dans sa place.

Annibal esperant que ce succès donneroit au Consul l'audace d'en venir à un combat , se présenta en bataille devant les murailles ; mais voyant que personne ne fortoit , & que le Consul ne vouloit rien hazarder temerairement , il se retira à Capouë.

Sur ces entrefaites , les cinq vaisseaux qui portoient à Rome les Ambassadeurs des Macedoniens & des Carthaginois , passerent devant Cummes. Sempronius détache quelques vaisseaux pour les reconnoître. Ceux qui conduisoient ces Ambassadeurs , aiant appris que le Consul étoit à Cummes , y aborderent pour lui remettre leurs prisonniers. Sempronius aiant lû les Lettres de Philippe & d'Annibal , les envoia au Senat par terre , & ordonna que l'on conduisît les prisonniers par mer. Le Senat aiant lû ces Lettres & vû le traité , se trouva dans un grand étonnement ; car lorsqu'ils ne pouvoient qu'à peine résister aux Carthaginois , ils voyoient qu'ils alloient encore avoir les Macedoniens sur les bras. Leur courage les soutint en cette rencontre : ils donnerent tous les ordres , & prirent toutes les mesures nécessaires pour empêcher Philippe de sortir de ses Etats.

Fabius Maximus passe le Vulturne , reprend quelques places qui avoient quitté l'alliance des

Romains , va camper au-dessus du Vésuve entre Capotie & le camp d'Annibal , & envoie Marcellus à Nole pour contenir cette place, où le peuple ne cherchoit que l'occasion de se rendre à Annibal. De-là ce Proconsul faisoit tous les jours des courses dans les terres des Hirpins & des Samnites où il mettoit tout à feu & à sang. Les Samnites envoient des députés à Annibal lui représenter leur état , & combien il lui étoit honteux après tant de batailles gagnées, de laisser périr ses alliés lorsqu'il pouvoit les sauver , en leur envoyant seulement une partie de ses Numides. Annibal leur répondit *qu'il alloit mener ses troupes dans les terres des alliés des Romains pour attirer sur lui l'ennemi & les en délivrer.* Il ajouta , *que si la bataille de Trifymene avoit été effacée par la bataille de Cannes , il seroit bien-tôt en sorte que cette dernière seroit effacée par une victoire plus signalée & plus éclatante.* Le lendemain laissant dans son camp quelques troupes pour le garder , il marche à Nole avec le reste de son armée. Là il fut joint par Hannon qui lui amena le renfort & les Elephans qu'on lui avoit envoyez d'Afrique. D'abord il essaya d'ébranler la fidélité de Nole , mais n'ayant pû y réussir , il enveloppa la place comme pour donner un assaut général. Marcellus fit une furieuse sortie & renversa tout ce qui osa lui faire tête , jusqu'à ce qu'un grand orage vint séparer les combattans.

Deux jours après Annibal envoya une partie

de son armée fourrager tous les environs. Marcellus profitant de cette occasion, sort à la tête de ses troupes, & va l'attaquer brusquement. Après un combat fort rude, les Carthaginois furent battus. Marcellus leur tua plus de cinq mille hommes & quatre Elephans, fit six cent prisonniers, prit dix-huit Enseignes, & deux Elephans ; & après le combat près de treize cent Cavaliers Espagnols ou Numides vinrent se rendre à lui, & lui furent toujours fidèles ; il n'y eut pas mille morts de son côté,

Après cet échec Annibal envoya Hannon dans le pays des Bruttians avec les troupes qu'il lui avoit amenées, alla hyverner dans la Pouille, & campa autour d'Arpi. Il y eut là divers combats pendant l'hyver. Annibal pressé par les instantes prières des peuples de la Campanie de s'approcher de Capoue que les Romains menaçoient d'attaquer, leva son camp d'Arpi, & alla se loger dans son ancien camp de Tifate au-dessus de Capoue. De-là il descendit au Lac d'Averne comme pour y faire un sacrifice ; mais en effet pour tâcher d'attirer Putéoles dans son parti.

Pendant qu'il étoit là, il arriva dans son camp cinq jeunes hommes des plus nobles de Tarente qui avoient été pris à la bataille de Trasymene, & à celle de Cannes, qu'Annibal avoit renvoyez sans rançon. Ces jeunes gens pour lui témoigner leur reconnoissance, avoient porté la plus grande partie de la jeunesse de Tarente à

préferer son alliance à celle des Romains ; ils lui dirent qu'ils venoient de leur part le prier de s'approcher de Tarente avec son armée , & l'assûrer qu'on ne l'auroit pas plutôt apperçu de dessus les murailles , que la place lui ouvreroit ses portes. Annibal souhaitoit avec passion de se voir Maître de Tarente , ville très-puissante & très-riche , & d'ailleurs ville maritime , qui ouvroit à Philippe un port assûré s'il vouloit passer en Italie , Brunduse étant au pouvoir des Romains. Annibal après avoir achevé son sacrifice , fit le dégât dans toutes les terres de Cumes jusqu'au Cap de Misene , & tomba sur Putéoles pour la surprendre. Mais la place étoit forte & par la nature & par l'art , & il y avoit une garnison de six mille hommes. Annibal ayant tâté la place pendant trois jours sans aucun effet, alla ravager les terres de Naples , & s'approcha de Nole pour profiter de la disposition du peuple qui étoit entierement pour lui. Mais Marcellus prévint & empêcha les effets de cette bonne disposition , en y envoyant six mille hommes de pied & trois cent chevaux.

Cependant le Consul Fabius s'approche de Casilinum où il y avoit garnison Carthaginoise , pour tâcher de surprendre cette place & de s'en emparer. Dans le même tems Hannon vient du país des Bruttiens avec un gros corps d'infanterie & de Cavalerie pour se rendre maître de Benevent , & Tiberius Gracchus y arrive de Luce-

rie , & entre dans la place. Il est informé qu'Hannon est campé à trois milles de-là sur le fleuve Calore , & qu'il fait le dégât aux environs. Il sort de Benevent , s'avance jusqu'à mille pas d'Hannon , assemble ses troupes , les harangue , & promet la liberté à tous ceux qui lui apporteroient la tête d'un ennemi. Cette promesse qui devoit lui assurer la victoire , pensa la lui ravir d'entre les mains. Car ses soldats après avoir fait un grand carnage , s'amuserent à couper les têtes des Carthaginois , & cessèrent de combattre. Les Tribuns ayant rapporté cela à Gracchus , il fit publier qu'on jettât les têtes , que l'on continuât le combat , & que l'on n'espérât de liberté , si ce jour-là l'ennemi n'étoit défait & mis en fuite. Cela enflamma tellement le courage des troupes , qu'elles se jetterent sur l'ennemi , en firent un grand meurtre , & le poussèrent dans son camp, où ils entrèrent avec lui. Dans ces retranchemens le combat recommença avec une nouvelle furie , & devint encore plus sanglant. De toute l'armée d'Hannon il ne se sauva pas deux mille hommes , la plupart Cavalerie , qui prirent la fuite avec leur Général. Tout le reste fut tué ou fait prisonnier , & on prit trente-huit Enseignes. Gracchus ne perdit pas deux mille hommes , il donna la liberté à tous les soldats sans distinction. Il ne laissa pas d'en punir quatre mille qui avoient mal fait leur devoir. Mais pour ne pas ternir par une trop grande severité une

si heureuse journée , il se contenta d'ordonner , que pendant toutes leurs campagnes , ils ne pourroient jamais repaître que de bout , excepté en cas de maladie. Les troupes victorieuses toutes chargées de butin , rentrèrent dans Benevent , en dansant & en folâtrant. On eût dit que c'étoient des gens qui , un jour de fête , revenoient d'un festin , & non d'une grande bataille.

Cependant Annibal après avoir fourragé les terres de Naples , s'étoit rapproché de Nole. A son approche , Marcellus rappella Pomponius qui étoit avec un corps de troupes au - dessus de Suessule , & se prépara à marcher à l'ennemi. Dans ce dessein il fit sortir la nuit Claude Neron avec la Cavalerie par la porte opposée au chemin par où Annibal venoit à lui , & lui ordonna de faire un grand circuit , de suivre la marche d'Annibal , & de tomber sur lui par les derrieres , dès qu'il verroit le combat engagé. On ne sçait si Neron s'égara la nuit , ou s'il n'eût pas assez de tems pour exécuter cet ordre. Mais s'il fût arrivé à point nommé , Annibal étoit entierement défait.

Marcellus seul l'avoit déjà battu , mais n'ayant pas assez de Cavalerie , il n'osa le poursuivre & fit sonner la retraite. Annibal perdit plus de deux mille hommes , & les Romains n'en perdirent que quatre cent. Neron après avoir inutilement fatigué ses troupes sans avoir vû l'ennemi , entra le soir dans Nole. Marcellus lui fit une severe reprimande , & lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à

lui que les Romains n'eussent rendu ce jour-là à Annibal l'échec qu'ils avoient reçu à la bataille de Cannes. Le lendemain il se présenta encore en bataille : mais Annibal se tint dans son camp, avouant par-là sa défaite ; & deux jours après désabusé de l'espérance de se rendre maître de Nole, il décampa la nuit, & s'approcha de Tarente où il avoit des intelligences qui lui promettoient un plus heureux succès. Il planta son camp à mille pas de la place, & voyant qu'on ne faisoit rien de tout ce qu'on lui avoit fait espérer, après avoir attendu inutilement quelques jours, il décampa & alla à Salapie qu'il remplit de toute sorte de provisions, comme un lieu où il pourroit hiverner commodément, & sans s'éloigner de Tarente, dont il esperoit que le peuple lui ouvrirait enfin les portes. Son espérance ne fut pas vaine. Treize jeunes hommes des plus nobles familles, à la tête desquels étoient Nikon & Philemene, entreprirent de lui livrer la place ; & voici comment la trame fut conduite : avant que de rien commencer ils voulurent s'aboucher avec Annibal. Ils sortent donc de Tarente la nuit sous prétexte d'aller à la chasse, car ils étoient grands chasseurs. Quand ils furent assez près du camp d'Annibal, ils demeurèrent cachés dans les bois ; & Nikon & Philemene s'étant approchés des Gardes avancées, furent pris & menez à Annibal ; ils lui communiquèrent leur dessein, & Annibal les renvoya

comblez de loüanges , & plus encore de promesses. Et afin qu'ils pussent plus facilement gagner la confiance de leurs Citoïens , il leur permit d'emmener avec eux quelques troupeaux qui païssoient assez loin du camp. Les Tarentins ravis de cette proie qui fournissoit abondamment & à leurs sacrifices & à leurs festins , loüerent leur fidélité , & s'accoutûmerent à les voir sortir sans entrer dans aucune défiance. Ils repeterent cela plusieurs jours , & ils rentroient dans la place toujours chargez de butin & de gibier , dont ils faisoient part au Gouverneur & aux Officiers qui étoient aux portes. Dans une de ces sorties ils conclurent leur traité avec Annibal. Les conditions furent , que les Tarentins demeureroient libres , qu'ils conserveroient leurs loix & leurs privileges , qu'ils ne seroient obligez à aucun tribut , & qu'ils ne recevroient aucune garnison que de leur consentement.

Quand Philemene eut si bien gagné la confiance des Gardes des portes , qu'ils le laissoient entrer à toute heure au premier coup de sifflet, Annibal jugea qu'il pouvoit exécuter son entreprise. Il choisit dans ses troupes dix mille hommes les plus déterminez & les plus dispos, tant Cavalerie qu'Infanterie , leur fait prendre des vivres pour quatre jours , & à la quatrième veille de la nuit il se met en marche & va camper à quinze milles de Tarente. On étoit convenu que pendant qu'il iroit gagner la porte
Temenide

Temenide, Philemene se présenteroit à l'autre porte, par laquelle il avoit accoutumé d'entrer. Cela fut exécuté. A l'entrée de la nuit Annibal se met en marche, & sur le minuit il arrive à la porte Temenide dans un grand silence. Niccon qui étoit resté dans la place avec les autres conjurez, s'approche de cette porte, trouve les Gardes endormis, les poignarde, & ouvre la porte. Annibal entre avec son Infanterie, & laisse dehors sa Cavalerie, qui consistoit en deux mille chevaux, afin qu'il pût avoir un secours tout prêt s'il paroïssoit quelque ennemi, ou s'il arrivoit quelque autre chose qu'on n'auroit pas prévuë. Philemene de son côté suivi de deux mille Africains, se présente à l'autre porte avec un grand Sanglier qu'Annibal lui avoit fourni. Au premier signal le Garde lui ouvre le guichet. Philemene qui tenoit un bout de la Civiere sur laquelle étoit le Sanglier, entre avec un chasseur homme de main, & deux jeunes hommes qui tenoient l'autre bout de la Civiere. Pendant que le Garde admire la grandeur du Sanglier, Philemene le perce de son épieu. Trente Africains qui marchaient les premiers, entrent après eux, & ouvrent la grande porte. Les troupes qui les suivoient, entrent en même tems, & étant arrivées à la place, elles se joignent à Annibal qui étoit en bataille.

Le lendemain Annibal fit publier à son de trompe, que tous les Tarentins se rendissent

sans armes à la place. Là il leur fit un discours qui fut suivi des acclamations de toute l'Assemblée, leur ordonna de se retirer dans leurs maisons, & d'écrire chacun sur leur porte *Tarentins*, avec défenses sur peine de la vie d'écrire ce mot sur aucune porte des maisons des Romains.

La ville étant prise de cette manière, il restoit encore la Citadelle qui étoit très-forte, où le Commandant Romain C. Livius s'étoit retiré avec tous les Tarentins qui avoient suivi son parti. Annibal pour assurer sa ville contre la Garnison Romaine, creusa devant la citadelle un grand fossé qu'il accompagna d'un rempart garni de palissades. Les Romains firent une furieuse sortie sur les travailleurs. Il y eut là un grand combat, où les Romains perdirent beaucoup de monde.

Annibal après avoir fortifié la ville, y laissa une forte garnison, & alla camper à cinq milles sur le fleuve du Galese que la plupart des Auteurs nomment *Eurotas*, du nom de la rivière de Lacedémone; parce que les Tarentins étant Colonie des Lacedémoniens, ont conservé beaucoup de noms de Lacedémone, & les ont donnez à differens lieux de leur país.

Pendant qu'Annibal se prépare à faire le siège de la Citadelle, il arriva par mer aux Romains un grand secours de Metaponte, qui fit perdre aux Carthaginois l'espérance de se rendre maîtres de la Citadelle par la force, & qui rele-

va si fort le courage des Romains , qu'ils firent la nuit même une sortie où ils renversèrent ou brûlèrent les ouvrages des ennemis.

Annibal assembla les principaux de Tarente , & leur dit *qu'il ne voyoit aucun moyen de forcer la Citadelle pendant que les ennemis seroient maîtres de la mer. Que s'il pouvoit avoir des vaisseaux pour leur couper les convois , & tout autre secours , il les réduiroit bientôt à se retirer ou à se rendre.* Les Tarentins tomboient d'accord de tout ce qu'il disoit. Mais ils lui représentoient qu'il falloit renoncer à toute espérance d'avoir des vaisseaux , à moins qu'on ne fît venir la Flotte qui étoit en Sicile , ce qui étoit impraticable , & qu'il étoit également impossible de faire passer dans la haute mer les vaisseaux qu'ils avoient dans un petit Golfe : car comment ces vaisseaux pourroient-ils sortir pendant que la Citadelle étoit maîtresse du port ?

Annibal répondit : *ce que la Nature semble rendre impossible , devient souvent facile par l'art & par les bons conseils. Heureusement votre ville est située dans la plaine , elle est traversée par de grandes rues. Il y en a une très-large qui aboutit à la place le long du mur entre la Citadelle & la ville , & qui mene depuis le port jusqu'à la mer. Je ferai voiturier par charroi vos vaisseaux par ce chemin au côté de la ville qui regarde le midi , & je vous rendrai maîtres de la mer sans beaucoup de peine.*

Les Tarentins admirèrent cette invention & crurent qu'il n'y avoit rien d'impossible à son esprit & à son courage. On prépara les chariots &

les machines nécessaires pour ce transport , & en peu de jours ces vaisseaux firent le tour de la Citadelle, parurent à l'ancre devant le port , & ôtèrent aux assiégés toute espérance de secours. Annibal après avoir encore fortifié la garnison de la ville , se retira avec le reste de ses troupes dans son camp qui étoit à trois journées de Tarente , & y passa tranquillement l'hyver.

Cependant les deux Consuls Fulvius Flaccus & Appius Pulcer étoient dans le país des Samnites , & se préparoient à faire le siège de Capouë. Les Capouïens pressés déjà par la famine , députent à Annibal , pour le prier de leur envoyer du bled , avant que les Consuls arrivent avec leurs Legions, & que tous les chemins soient occupés par les troupes Romaines. Annibal ordonne à Hannon de passer du país des Brutiens dans la Campanie , & d'envoyer à Capouë des Convois avec des escortes suffisantes. Hannon se met en état d'exécuter cet ordre. Les Consuls en étant avertis, Fulvius se rend la nuit à Benevent avec son armée. Il apprend là qu'Hannon est allé avec la plus grande partie de ses troupes pour ramasser le bled qu'on avoit serré pendant l'été, & qu'il a déjà assemblé deux mille chariots pour un grand Convoi. Il ordonne à ses soldats de se tenir prêts pour la nuit suivante. Ils partent sur la quatrième veille , laissant à Benevent tous les bagages , & arrivent avant le point du jour devant le camp des Carthaginois , qu'ils at-

taquent avec furie. Les Carthaginois font une si vigoureuse défense, que le Consul se préparoit à se retirer. Mais Vibius qui commandoit une Cohorte de Peligniens, ayant pris l'Etendard à son Enseigne, le jette dans le camp avec des exécra-tions horribles contre lui-même & contre sa trou-pe, si on laisse cet Etendard au pouvoir des enne-mis, & en même tems il se lance dans les retran-chemens. D'un autre côté T. Pedanius qui étoit le premier des Centurions ayant aussi arraché l'Etendard à son Enseigne, *cet Etendard*, dit-il, *& le Centurion vont être bien-tôt dans le camp. Me suivez qui voudra empêcher que les ennemis n'en demeurent les maîtres.* Il le jette & s'élance au-delà des Palissa-des & du fossé; sa compagnie se jette après lui, & toute la legion le suit. Cela donna une si grande émulation à tous les soldats & ralluma tellement leur courage, qu'ils se jetterent en foule sur les retranchemens, & les forcerent. Il y en eut beaucoup de blesez à cette attaque, mais ils n'en étoient que plus animez, ceux même dont le sang qu'ils perdoient, épuisoit en-tièrement les forces, faisoient de nouveaux ef-forts pour aller au moins mourir dans les re-tranchemens. Le camp étant forcé, ce ne fut plus un combat, ce fut un carnage horrible. Les Romains tuerent plus de six mille hom-mes, firent plus de sept mille prisonniers, pri-rent tous les fourrageurs, tous les chariots, & toutes les bêtes de somme, & emporterent un très-grand butin.

Capoüe apprit cet échec le jour même, & envoya de nouveaux députez à Annibal lui annoncer que les deux Consuls étoient à Benevent, à une journée d'elle, que la guerre étoit à ses portes; & que s'il ne la secouroit promptement, elle alloit tomber au pouvoir des Romains. Annibal répondit qu'il auroit soin de sa conservation, & envoya avec ses députez deux mille chevaux, afin qu'avec ce secours les Capouïens pussent empêcher le pillage de leurs terres.

Les deux Consuls persuadés que, s'ils se rendoient maîtres d'une ville aussi riche que Capoüe, ils rendroient leur Consulat célèbre, & effaceroient la honte dont le nom Romain étoit couvert pour avoir laissé pendant trois ans sa désertion impunie, partent de Benevent pour aller faire ce siège. Avant leur départ ils font venir à Benevent Sempronius Gracchus avec la Cavalerie & l'armure légère, afin que si Annibal vouloit tenter le secours de Capoüe, comme il le feroit sans doute, ce Proconsul pût s'y opposer avec ce corps de troupes, & ils lui ordonnent d'établir un Commandant sur les Légions qu'il laisseroit dans la Lucanie. Le sort de ce Proconsul & les signes qui l'annoncerent, méritent d'être rapportez. Avant son départ de la Lucanie il fit un grand sacrifice; le sacrifice achevé, deux serpens se glissèrent secrètement & devorerent le foye de la victime. Les Aruspices étonnez de ce prodige, ordonnerent que le sa-

crifice fût recommencé. La seconde victime ne fut pas plutôt immolée, que les mêmes serpens revinrent & devorerent le foye. La même chose arriva une troisième fois, & les serpens se retirèrent. Les Aruspices assurèrent que ce prodige menaçoit le Proconsul, & l'avertissoit de se précautionner contre des traîtres qui étoient cachez, & contre leurs pernicioeux desseins. Mais nulle prévoiance ne peut détourner le destin de Gracchus. Il y avoit dans la Lucanie un Officier nommé Flavius qui étoit à la tête du parti demeuré fidèle aux Romains, & cette année-là il étoit Préteur. Ce traître voulant se faire un mérite auprès d'Annibal, & attirer sa faveur par quelque grand service, crut que ce n'étoit pas assez pour lui de passer dans son camp, & d'y entraîner les Lucaniens, il voulut encore sceller son Traité par le sang de son Général qui étoit même son hôte. Il va trouver Magon dans le païs des Bruttiens, & s'abouche secrètement avec lui. Magon lui promet que s'il lui livre le Général, les Lucaniens auroient amitié & alliance avec Annibal, seroient libres, & conserveroient leurs privileges & leurs Loix. Flavius le mene dans le lieu qu'il avoit choisi, & où l'on pouvoit cacher un grand nombre de troupes. Le jour de l'exécution venu, ce traître va dans la tente de Gracchus & lui dit *qu'il avoit fait une entreprise très-importante, mais qu'il ne pouvoit l'achever sans lui, qu'il avoit porté les Lucaniens rebelles à rentrer dans leur de-*

voir, sur ce qu'ils voyoient eux-mêmes que les Romains étoient revenus du grand échec qu'ils avoient reçu à la journée de Cannes, & qu'au contraire les forces des Carthaginois déperissoient tous les jours. Qu'il leur avoit représenté que les Romains ne seroient pas implacables, & qu'il n'y avoit jamais eû de nation si portée & si prompte à pardonner. Combien de fois leurs ancêtres avoient-ils éprouvé cette humanité & cette clemence dans leur rebellion ? Que les Lucaniens déjà persuadés par ses paroles, ne demandoient qu'à entendre les mêmes choses de sa bouche pour avoir ce gage de sa foi ; qu'il leur avoit marqué un lieu peu éloigné du camp Romain où ils ne manqueroient pas de se rendre, & que l'affaire seroit conclue en peu de mots.

Gracchus ne se doutant d'aucune fraude, sort de son camp avec ses Licteurs, & un petit nombre de Cavaliers, suit ce traître & se précipite dans l'embuscade. Tout d'un coup les Lucaniens se levent, Flavius se met à leur tête, ils l'enveloppent & l'accablent de traits. Gracchus descend de cheval, exhorte sa petite troupe à honorer par leur courage le seul parti qui leur restoit, & de vendre chèrement leur vie. Il leur ordonne de ne s'attacher qu'à Flavius pour punir sa perfidie, & leur dit que celui qui enverra cette victime devant lui dans les enfers, acquerra une gloire immortelle, & se procurera la seule consolation qu'il puisse avoir dans sa mort. En même tems il entortille sa cotte d'armes autour de son bras gauche, car ils n'avoient point apporté

apporté de boucliers , & se jette au milieu des ennemis. Le combat fut plus long & plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre d'un si petit nombre. Les Carthaginois font tous leurs efforts pour le prendre en vie , mais aux grands coups de main qu'il faisoit pour joindre Flavius , ils virent bien-tôt qu'ils ne pouvoient l'épargner, sans s'exposer à perdre beaucoup de monde , ils l'accablent de traits , Gracchus tombe sans vie. Magon fait enlever son corps & l'envoye jeter devant la tente d'Annibal avec ses faisceaux. Annibal ordonne qu'on éleve un grand bucher devant le camp , on y place le mort , toute l'armée fait des courses tout autour , les Espagnols dansant chacun à la maniere de leur país , on célèbre ses funérailles avec beaucoup de magnificence , & on les accompagne de grands éloges.

Annibal s'approche ensuite de Capoue , & trois jours après il se met en bataille & attaque les Romains. Pendant le combat , on voit arriver l'armée de Gracchus conduite par son Questeur. Les deux partis crurent que c'étoit un secours qui venoit à leur ennemi , ce qui les obligea à se séparer.

La nuit suivante les Consuls , pour éloigner Annibal de Capoue , firent semblant d'abandonner le siege , & prirent leur marche , Fulvius vers les terres de Cumes , & Claude vers la Lucanie. Annibal informé de leur départ dès le matin , ne sçait d'abord lequel il doit suivre.

Enfin il se détermine à se mettre aux trousses de Claude. Mais Claude ayant amené Annibal où il vouloit, tourne tout court, & prenant un autre chemin, il retourne devant Capoue. Annibal trompé de cette manière, se console en profitant d'une occasion favorable que la Fortune lui offrit. Il y avoit à Rome un Officier nommé Centenius Psenula qui avoit achevé ses campagnes, Capitaine de la première Compagnie des Triaires, & qui s'étoit rendu célèbre par sa force & par son courage. Il se fait introduire dans le Senat par le Préteur P. Cornelius Sylla. Il dit aux Senateurs *qu'il avoit une grande connoissance des lieux, & de l'ennemi, & que s'ils vouloient lui donner seulement cinq mille hommes, il leur promettoit que bien-tôt il leur rendroit un service signalé, & qu'il se serviroit contre Annibal des mêmes ruses dont Annibal s'étoit si heureusement servi contre leurs troupes.* Cette promesse fut aussi follement crüe, que follement faite. Car quelle folie à un simple Capitaine de se croire capable de s'opposer à Annibal, comme si les qualitez d'un soldat étoient celles d'un grand Capitaine, & quelle folie aux Romains de croire l'affaire douteuse entre Annibal & ce Capitaine, entre une armée composée de vieux soldats aguerris, commandée par un Général de cette réputation, & une armée presque toute composée de milices levées tumultuairement, & qui même manquoit d'armes? Au lieu de cinq mille hommes, les Senateurs lui en donnerent huit mille, Romains

ou alliez, & en chemin il ramassa un pareil nombre de volontaires. Il arriva bien-tôt dans le lieu où Annibal avoit suivi Claude. Dès que les deux armées furent en présence, elles se mirent en bataille. Le combat dura plus de deux heures, & plus qu'on ne devoit attendre d'une si grande inégalité. Centenius voyant ses troupes mal menées, & ne voulant ni trahir sa réputation, ni survivre à un malheur où il avoit engagé les Romains par sa folle temerité, prit le seul parti digne de son courage, il se jeta au milieu des ennemis & se fit tuer ; son armée est passée au fil de l'épée, il n'en échappa pas deux mille hommes.

Cependant les Consuls pressent le siège de Capoue, & n'oublient rien de ce qui peut en assurer le succès. Annibal, averti que les troupes qui étoient aux ordres du Préteur Cn. Fulvius, après avoir repris quelques places qui avoient abandonné l'alliance des Romains, enflées de ce succès, & chargées de butin, vivoient dans une grande licence, & qu'il n'y avoit ni ordre ni discipline dans leur camp, & voyant une belle occasion de profiter de l'incapacité de Fulvius, comme il avoit déjà fait de celle de Centenius, il mena son armée dans la Pouille. Fabius étoit campé près d'Herdonia. Dès que ses troupes eurent appris l'approche d'Annibal, elles furent sur le point d'arracher leurs Enseignes & de marcher à lui sans attendre l'ordre du Préteur. On

eut beaucoup de peine à les retenir & à calmer leur impatience. La nuit suivante on rapporta à Annibal qu'il y avoit un grand mouvement & un grand tumulte dans le camp ennemi, & que les Soldats pressoient Fulvius de prendre les armes. Sur cet avis il fait cacher trois mille de ses meilleurs soldats dans des bois & dans des buissons, leur donne ordre de se lever de leur embuscade au premier signal qu'il donneroit, envoie Magon avec deux mille chevaux occuper tous les chemins par où les ennemis pouvoient prendre la fuite, & met son armée en bataille à la pointe du jour. Fulvius ne refuse pas le combat. Mais la même témérité qui le fit sortir de ses retranchemens, présida à son ordonnance de bataille; il la rangea avec tant d'incapacité, que ses troupes ne purent soutenir le premier choc des Carthaginois; & pour lui il imita bien la folie de Centenius, mais il n'imita pas son courage: car dès que ses troupes eurent commencé à lâcher le pied, il prit un cheval, & s'enfuit avec deux cent cavaliers qui le suivirent. Toute son Armée fut taillée en pièces; de dix-huit mille hommes il ne s'en sauva pas deux mille.

Les nouvelles de ces deux grandes pertes étant portées à Rome, toute la ville fut remplie de deuil & d'effroy. Mais comme son courage étoit invincible, elle se rassura bientôt & donna tous les ordres nécessaires. Les Consuls qui

étoient devant Capouë , envoyèrent ordre à Neron , qui avoit un camp à Sueffule , de venir les joindre avec ses troupes , & de ne laisser à Sueffule qu'une Garnison suffisante pour maintenir ce poste. Il y eut ainsi trois armées devant la place. On commença à l'envelopper d'un double fossé , & d'une palissade avec des forts d'espace en espace. Les assiégés firent plusieurs sorties pour renverser les travaux , mais ils furent continuez avec tant de succès , que les assiégés furent obligés de se tenir renfermez dans leurs murailles.

Annibal qui ne voyoit aucun jour à rien tenter pour le secours de Capouë , étoit parti d'Hérdonia , & s'étoit rapproché de Tarente dans l'esperance qu'il se rendroit maître de la Citadelle ou par la force ou par la ruse. Mais n'ayant pû y réussir, il avoit marché à Brunduse pour tâcher de le surprendre. Pendant qu'il perdoit là son tems , il reçut les députés de Capouë , qui lui représenterent le malheureux état où ils étoient réduits , & qui le presserent de leur donner un prompt secours. Annibal leur répondit , *qu'il avoit déjà fait lever le siège de Capouë ; qu'il alloit marcher contre les Consuls , & qu'ils n'attendoient pas son arrivée.*

A Rome on créa de nouveaux Consuls , & on prolongea le commandement à Fulvius & à Claude , qui étoient devant Capouë , dont le siège alloit fort lentement , la place étant plus resserrée

que pressée. Annibal se trouvoit dans un grand embarras. Il ne sçavoit s'il devoit continuer le siège de la Citadelle de Tarente , ou marcher au secours de Capoue. Enfin il prit ce dernier parti : car il vit que cette place ne pouvoit résister long-tems , & que sa prise entraînoit la désertion de toutes les villes qui avoient abandonné les Romains pour se rendre à lui. Il laisse donc ses gros bagages dans le pais des Bruttians ; & avec ses troupes pesamment armées , & l'élite de sa Cavalerie & de son infanterie , & trente-trois Eléphants il entre dans la Campanie , & va camper sur le mont Tifate au-dessus de Capoue. Dès le lendemain il trouve moyen d'avertir les assiégés de son arrivée , & leur ordonne que lorsqu'il attaquera les Romains , ils sortent de leur côté par toutes les portes. Cela fut exécuté. Il y eut là un furieux combat , où le Proconsul Claude fut blessé. Les Espagnols & les Numides entrent dans le camp des Romains avec leurs Eléphants qui y causent un grand désordre , renversent les tentes , & remplissent tout d'effroi. Annibal profitant de ce désordre , a recours à la ruse. Comme il avoit dans ses troupes des gens qui parloient fort bien la Langue Latine , il en envoya quelques-uns parmi les ennemis avec ordre de crier à haute voix , *que les Consuls voyant leurs camps perdus , leur ordonnoient de se retirer sur les montagnes voisines* ; mais cette ruse fut découverte dans le moment & détruite par le grand meurtre que

les Romains firent des Carthaginois. Annibal fut rechassé & les assiégez renfermez dans leurs murailles. Les Carthaginois perdirent huit mille hommes & quinze Enseignes, & du côté des assiégez, il y eut dix-huit Enseignes prises & trois mille hommes tuez.

Annibal désespérant donc de forcer le camp des Romains, & de délivrer Capoue, & craignant d'ailleurs que les nouveaux Consuls ne vinssent par les derrieres l'assiéger lui-même, ou lui couper du moins ses convois, résolut de se retirer. Mais il étoit combattu sur le parti qu'il devoit prendre. Capoue est prise s'il s'en éloigne, & ses alliez vont l'abandonner. Dans cette extrémité il se détermine en grand Capitaine : il ne voit d'autre ressource pour lui que de marcher à Rome avec toutes ses forces. Car il obligera les Proconsuls, ou à lever le siège pour venir au secours de la Capitale de l'Empire, ou à se partager ; & ce partage les affoiblissant tous deux, lui livrera quelque occasion favorable de faire un grand coup contre le Consul qui marchera à Rome, ou mettra les Campaniens en état d'avoir bon marché de celui qui sera demeuré devant Capoue pour continuer le siège. Il fait prendre à ses troupes des vivres pour dix jours, & passe le Vulturne. Mais avant son départ, il oblige à force de présens un Numide des plus déterminez à se hasarder de traverser le camp ennemi, & à tenter de porter aux assiégez ses

Lettres , par lesquelles il leur mandoit qu'il *marchoit à Rome pour attirer après lui les Proconsuls. Qu'ils ne perdissent donc point courage , bien sûrs qu'en tenant encore quelques jours , ils acquerroient une gloire immortelle , & se procureroient une entière liberté.*

Le Proconsul Fulvius averti du dessein d'Annibal par un transfuge , écrit sur le champ au Senat qui s'assemble d'abord sur cette terrible nouvelle. Là Cornelius Asina fut d'avis d'écrire aux Proconsuls pour leur ordonner de lever le siège, & de venir défendre Rome. Mais Fabius Maximus s'opposa à cet avis. Il trouvoit que ce seroit une honte horrible de lever le siège , & de se laisser tellement effraier par les menaces d'Annibal , que l'on réglât toutes ses démarches sur le premier mouvement de cet ennemi. *Quoi, dit-il , celui qui, vainqueur à la bataille de Cannes , n'a osé regarder Rome , repoussé de Capoue , aura l'audace de s'en approcher ? Ce n'est pas là son dessein. Il ne pense nullement à entreprendre le siège de Rome ; son unique but est de faire lever celui de Capoue. Rassûrez-vous. Jupiter témoin des traitez violez , défendra Rome avec les seules troupes qui restent dans ses murailles.* Valerius Flaccus prit un milieu entre ces deux avis ; il dit qu'il falloit rappeler un des deux Proconsuls , & laisser l'autre continuer le siège , & cet avis fut suivi. Fulvius qui devoit marcher , parce que son Collegue étoit retenu dans le camp par sa blessure , choisit dans les trois armées quinze mille hommes de pied & mille chevaux & passa le Vulturne.

Annibal

Annibal arrivé à Fregelles sur le fleuve du Liris , trouve que les Fregellaniens ont rompu le pont pour retarder sa marche. Fulvius avoit aussi été retardé de son côté au passage du Vulturne , parce qu'Annibal avoit brûlé tous les batteaux qui étoient sur cette rivière ; mais aiant assemblé des radeaux avec beaucoup de diligence , il avoit passé ce fleuve & continué son chemin.

Les Fregellaniens n'eurent pas plutôt vû Annibal , qu'ils dépêcherent un courier , qui ayant marché tout le jour & toute la nuit , arriva à Rome , & y annonça la terrible nouvelle de l'approche d'Annibal. Tout est rempli d'effroi. Toutes les maisons retentissent de cris & de lamentations. Les rues sont pleines de femmes qui toutes échevelées, vont remplir les Temples, où elles balaient les Autels avec leurs cheveux, & se mettant à genoux & levant les mains au Ciel , elles prient les Dieux d'arracher Rome à un si cruel ennemi , & de les délivrer elles & leurs enfans des épouvantables malheurs qui les menacent.

Dans ce moment on apprend que le Proconsul Fulvius arrive de Capoue avec une armée , & comme son pouvoir cesseroit dès qu'il seroit à Rome à cause de la présence des Consuls , le Senat ordonna que le commandement lui seroit continué , & qu'il auroit le même pouvoir que les Consuls. Fulvius entre par la porte Capene , traverse Rome & va camper entre la porte Esquiline & la porte Colline.

Annibal après avoir fait le dégât sur son passage , va camper sur l'Anio à trois milles de Rome ; & à la tête de deux mille chevaux, il s'avance jusqu'à la porte Colline près du Temple d'Hercule , & reconnoît la place. Fulvius ne crut pas devoir le laisser ainsi approcher des murailles avec tant de securité & d'audace ; il envoie contre lui quelque Cavalerie , qui après un assez long combat , l'oblige à se retirer.

Le lendemain Annibal passe l'Anio avec toute son armée , & se met en bataille. Fulvius & les Consuls ne refusent pas le combat. Cette journée va décider de la fortune de l'Empire , & Rome va être le prix du vainqueur. Le signal n'est pas plutôt donné , que voilà une horrible pluie mêlée de grêle & de vents impetueux. Les deux armées ne peuvent y résister , & sont forcées de rentrer dans leurs retranchemens , pouvant à peine conserver leurs armes. Le lendemain elles se remettent en bataille , un nouvel orage aussi violent les separe , & elles ne sont pas plutôt retirées , qu'une admirable serenité succede à cette furieuse tempête. Les Carthaginois superstitieux prennent cet accident pour un effet de la colere des Dieux , & Annibal dit : *Après la bataille de Cannes mon imprudence ne m'empêcha de me rendre maître de Rome , & aujourd'hui c'est la fortune ennemie qui me l'arrache des mains.*

Deux choses rabattirent encore son courage & ses esperances. La premiere, c'est que dans le

tems même qu'il tenoit Rome assiégée, les Romains envoyoient un nouveau renfort en Espagne ; & la seconde, qu'ayant fait publier la vente des comptoirs des Banquiers qui étoient à la place Romaine, il ne s'étoit pas présenté un seul acheteur, & que les Romains n'eurent pas plutôt mis à l'encan les terres qu'occupoient les troupes, qu'on ne pouvoit suffire à recevoir les enchères. Quel peuple que le peuple Romain ! Et les Dieux pouvoient-ils refuser leur secours à des hommes qui joignoient à un si grand courage, une confiance si entière dans leur protection ; à des hommes qui menacez de perdre l'Italie, continuoient la guerre en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, & qui assiégez dans leur Capitale, livroient de grands combats devant ses murailles, & envoioient de nouveaux renforts en Espagne ?

Cette magnanimité & cette constance firent renoncer Annibal au vain espoir de se rendre maître de Rome. Il leva son camp, & retourna dans la Campanie. Le Proconsul Fulvius reprend en même tems le chemin de Capoue.

Comme Annibal ne tentoit plus rien pour secourir cette place, les Capouïens assemblèrent leur Senat. On jugera de leur désespoir par l'avis que proposa Vibius Virius, un des principaux Citoïens & celui qui avoit été le premier auteur de leur revolte. Sur ce que le plus grand nombre représentoit que dans l'extrémité où ils étoient réduits, & n'ayant plus aucune esperance de secours, ils

n'avoient d'autre parti à prendre que d'envoyer des députez aux Généraux Romains pour convenir d'une Capitulation ; Vibius fit un long discours où il dit entre autres choses : *Tout ce que nous avons attentié contre Rome , doit nous faire desespérer de notre pardon. Les Romains encore plus irrités contre Capoue que contre Carthage , nous feront souffrir tout ce qu'il y a de plus cruel ; pour moi , je suis résolu de me dérober à leur fureur par une mort honnête & douce. Je ne subirai ni la honte du triomphe , ni l'infamie du supplice qui nous est préparé. Ceux qui auront le même courage , n'ont qu'à venir chez moi. J'ai fait préparer un grand festin, où après que nous nous serons remplis de vin & de viande , on nous présentera à tous à la ronde une coupe que je boirai le premier , & qui nous délivrera de la terrible nécessité de voir , d'entendre , & de souffrir toutes les choses atroces qui nous attendent. L'ennemi ne sera pas même maître de notre corps : car j'ai ordonné qu'on élève devant ma porte un grand bucher où l'on nous jettera dès que nous serons expirés , & qui fera tout l'appareil de nos funérailles. C'est le seul chemin honnête & libre qui nous reste pour courir à la mort. Les Romains seront forcez d'admirer notre courage , & Annibal de rougir d'avoir abandonné des alliez si fidèles & si dignes d'être secourus.* Ce discours de Vibius fut reçu avec plus d'applaudissement qu'on ne témoigna de résolution à lui obéir. Il n'y eut que vingt-sept Sénateurs qui le suivirent , & qui s'étant mis à table avec lui , burent la coupe. Après s'être embrassés , & s'être dit les derniers adieux , en déplorant leur mal-

heureux sort & celui de leur patrie, les uns restèrent dans la salle du festin pour être brûlez tous ensemble sur le même bucher, & les autres se retirèrent chez eux. Les viandes dont ils s'étoient remplis, affoiblirent la force du venin, ils résistèrent le reste de la nuit, & une partie du lendemain : mais ils eurent tous le bonheur d'expirer avant que la place fût rendue.

Le lendemain les assiégez livrent aux Romains la porte de Jupiter, & le Lieutenant C. Fulvius entre avec une Legion & deux aîles de Cavalerie. On punit les principaux auteurs de la rebellion. La plupart vouloient que l'on rasât la ville, mais on se contenta de lui ôter ses loix & ses privileges ; on la priva du droit de s'assembler & de faire aucune délibération publique, & on résolut qu'on y envoyeroit de Rome toutes les années un Magistrat pour y rendre la justice au nom des Romains.

Cet exemple fit perdre courage à la plupart des autres villes qui avoient embrassé le parti des Carthaginois : car Annibal ne pouvant les tenir en bride par des garnisons, ce qui auroit épuisé toute son armée, les abandonna après les avoir saccagez, & elles se rendirent aux Romains.

Cependant la Citadelle de Tarente étoit fort pressée par la disette, car elle ne pouvoit recevoir des vivres que de la Sicile ; & une flotte de vingt vaisseaux commandée par Démocrate, croisoit sur cette mer pour couper les convois.

Quintius , homme d'une naissance obscure , mais qui s'étoit rendu célèbre à la guerre par plusieurs grandes actions , ayant assemblé à Rhege un pareil nombre de vaisseaux , menoit un convoi à la Citadelle. Ces deux flottes s'étant rencontrées , donnerent un furieux combat. On en vint d'abord à l'abordage. Le combat le plus remarquable se passa entre le vaisseau de Quintius & celui de Nico qui commandoit un vaisseau Tarentin. Celui-ci ayant percé d'un coup de lance Quintius qui combattoit sur la proue avec beaucoup de valeur , sauta dans son vaisseau & chasse les Romains de la proue. Ceux de la poupe se défendent encore & font tous leurs efforts pour le repousser. Mais un vaisseau Tarentin s'étant approché , le vaisseau Romain pressé par la poupe & par la proue , fut pris , les autres vaisseaux prirent la fuite & le convoi fut dissipé.

Cet échec que les Romains reçurent par mer , fut compensé par un avantage qu'ils remportèrent sur terre. La ville de Tarente avoit envoyé au fourrage quatre mille hommes qui s'étoient répandus dans la campagne. Livius , qui commandoit dans la Citadelle , fit sortir contre eux deux mille hommes sous les ordres d'un brave Officier nommé Persius , qui battit les fourageurs , & en tua un grand nombre , les autres se retirèrent dans la ville avec précipitation , de peur qu'elle ne fût prise , & ils n'emportèrent aucun fourrage.

Le Consul Marcellus après s'être rendu maître de Salapie par la trahison de Blasius, un des principaux de cette place, étoit passé dans le pays des Samnites, où il prit de force les villes de Maronée & de Meles, & trois mille hommes qu'Annibal y avoit mis en garnison. Il avoit fait un grand butin, & il avoit trouvé dans ces places deux cent quarante mille mesures de bled, & cent dix mille mesures d'orge.

La joie de ce grand succès fut bien-tôt troublée par ce qui arriva à Herdonée. Le Proconsul Cn. Fulvius s'en étoit approché dans l'espérance qu'elle se rendroit bien-tôt, car il sçavoit qu'elle n'étoit plus ferme dans le parti d'Annibal, depuis qu'il s'étoit retiré dans le pays des Brutiens après la perte de Salapie. Cette confiance l'avoit empêché d'en presser le siège, quoiqu'elle ne fût ni forte d'assiete ni pourvue d'une bonne garnison, & faisoit qu'il vivoit avec beaucoup de négligence & sans aucune discipline.

Annibal averti par ses Espions, part du pays des Brutiens, marche à grandes journées à Herdonée pour prévenir le bruit de son approche, & pour surprendre le Proconsul, & se présente en bataille devant lui. Fulvius qui lui étoit fort inférieur en prudence & en forces, mais qui l'égalait en audace, ne refuse pas le combat, & range ses troupes à la hâte. Annibal avant que de charger, donne ordre à sa Cavalerie que lorsqu'elle verra le combat engagé avec l'infanterie,

elle tourne les ennemis , & qu'une partie attaque leur camp , & que l'autre partie leur donne en queue. Cela fut exécuté. Les Romains qui avoient déjà perdu beaucoup de monde , n'eurent pas plutôt entendu à leur dos les cris de ceux qui étoient entrez dans leur camp , & de ceux qui les pressoient par les derrieres , qu'ils prirent la fuite. Fulvius fut tué avec onze Tribuns , & treize mille hommes de ses meilleures troupes , & le camp fut pris. Marcellus qui étoit dans le pays des Samnites , reçut les débris de cette armée , & écrivit au Senat la grande perte qu'on avoit faite à Herdonée , & il finit sa lettre par ces paroles : *C'est moi qui ai arrêté la fureur d'Annibal après la bataille de Cannes , je vais marcher à lui , & en peu de jours je rabattrai la joye excessive que lui donne ce succès.*

Annibal qui sçavoit qu'Herdonée avoit été sur le point de se rendre aux Romains , & qui ne doutoit point qu'elle n'abandonnât son parti dès qu'il se seroit retiré , fit passer ses habitans à Thuries & à Metaponte , la brûla , & fit mourir les principaux qui avoient eû des conferences secrètes avec Fulvius.

Marcellus pour accomplir la grande promesse qu'il venoit de faire au Senat , passe dans la Lucanie , & va camper près de la ville de Numistron , à la vûe d'Annibal , qui occupoit les hauteurs ; & pour marquer une plus grande confiance , il se mit en bataille le premier. Annibal s'y

s'y met aussi de son côté. Il y eut là un grand combat qui dura depuis la troisième heure jusqu'à la nuit avec un égal avantage ; la nuit sépara les combattans. Le lendemain à la pointe du jour Marcellus sort de ses retranchemens, se remet en bataille parmi des monceaux de morts, y demeure la plus grande partie du jour, & voyant qu'Annibal ne paroît point, il dépouille les morts des ennemis & fait brûler les siens.

La nuit suivante Annibal leva son camp avec un grand silence, & tira vers la Pouille. Le lendemain dès que le jour eut découvert sa fuite, Marcellus laissa à Numistron ses blessés avec un détachement, se mit à ses trousses & l'atteignit près de Venusé. Ils camperent là en présence quelques jours, & il y eut plusieurs rencontres qui furent plutôt des escarmouches que des combats. Les deux armées passèrent dans la Pouille sans aucun combat qui mérite d'être rapporté. Annibal décampoit la nuit pour chercher quelque endroit propre à une embuscade ; mais Marcellus évita tous ses pièges : car il ne le suivoit qu'en plein jour, & ne marchoit que par les lieux qu'il avoit fait reconnoître.

Cependant les Romains envoyent à la Citadelle de Tarente un grand convoi de vivres & un renfort de mille hommes.

Dans le même tems Valerius Messala qui commandoit la Flotte, eut ordre de passer en Afrique avec cinquante vaisseaux pour y faire le dé-

gât, pour s'éclaircir de ce que faisoient les Carthaginois, & des desseins qu'ils pouvoient former. Messala aborde près d'Utique, fait une descente, ravage toutes les terres des environs, enleve un grand nombre de Carthaginois, fait un grand butin, & retourne à Lilybée le troisième jour après qu'il en étoit parti. Par le rapport des prisonniers, on apprit que Massinissa fils de Gala, jeune homme d'une grande valeur, avoit assemblé cinq mille Numides; qu'il faisoit de nouvelles levées par toute l'Afrique pour les envoyer en Espagne à Asdrubal, afin qu'il allât joindre Annibal en Italie avec une grosse armée, comme la victoire dépendant de cette jonction, & que d'ailleurs on préparoit une grande Flotte qui passeroit bien-tôt en Sicile.

Ces nouvelles épouvantèrent extrêmement le Senat: car l'Italie pouvant à peine résister à Annibal seul, que deviendrait-elle si Asdrubal l'avoit joint? Cette crainte redoubla leurs soins & leur vigilance. Sans attendre le tems des Comices, on nomma Consuls Fabius Maximus pour la cinquième fois, & Q. Fulvius Flaccus pour la quatrième. Et on continua à Marcellus le commandement de son armée. Fabius eut ordre de marcher à Tarente pour en faire le siège, & Fulvius fut destiné à passer dans le pays des Bruttiens. On prit dans le Temple de Saturne tout l'or du vingtième qui y étoit gardé pour les dernières extrémités. Il s'y en trouva quatre mil,

le livres pesant. On en donna cinq cent livres aux Consuls & aux Proconsuls. On en remit cent livres de plus à Fabius pour la Citadelle de Tarente, & on emploïa le reste à habiller les troupes qui faisoient la guerre en Espagne avec beaucoup de succès.

Les Consuls avant que de partir de Rome, travaillèrent à expier les prodiges qui venoient d'arriver en differens lieux. Sur le mont d'Albe la statuë de Jupiter, & l'arbre qui étoit près du Temple; A Ostie le Lac; A Capoue les murailles de la ville & le Temple de la Fortune; A Sinuesse le mur & la porte avoient été frappez de la foudre; le Lac d'Albe avoit parû tout de sang; & à Rome au dedans du Sanctuaire du Temple de la Fortune, une petite statuë qui étoit sur la couronne de la Déesse, lui étoit tombée sur les mains. A Privernum un bœuf avoit parlé, & un vautour s'étoit rabattu dans une boutique au milieu de la place toute remplie de monde; & à Sinuesse il étoit né un Androgyne & un enfant qui avoit la tête d'un Elephant, & il avoit plû du lait. Pour l'expiation de ces prodiges, on immola les plus grandes victimes, on ordonna un jour de prieres publiques dans tous les Temples, & on célébra les jeux en l'honneur d'Apollon.

Les Consuls partirent ensuite. Fulvius partit le premier & marcha à Capoue. Fabius le suivit peu de jours après, & l'ayant joint il lui remontra de quelle importance il étoit qu'il occupât

Annibal , pendant que de son côté il feroit le siège de Tarente. Que si on pouvoit lui enlever cette place , il n'auroit plus de retraite sûre en Italie , & feroit obligé de l'abandonner. Il écrivit la même chose à Marcellus qui se mit en campagne dès que le Printems fut venu , & alla rencontrer Annibal qui étoit devant Canusé , & qui sollicitoit cette place d'abandonner les Romains. Annibal averti de son approche , leve son camp , & se retire dans des lieux couverts ; Marcellus le suit , & campant toujours à sa vûë , il paroît tous les matins en bataille devant lui. Annibal se contentoit d'engager de legers combats , & évitoit d'en venir à une bataille générale , mais il y fut attiré malgré lui : car Marcellus l'ayant joint dans une grande plaine , tomba sur ses troupes qui travailloient à se retrancher. Annibal fit soutenir ses travailleurs , & enfin le combat devint général , & comme la nuit approchoit , les deux armées se retirèrent avec un égal avantage , & se retranchèrent à la hâte dans leur camp. Le lendemain à la pointe du jour Marcellus parut en bataille. Annibal étonné & affligé , assemble ses troupes & leur dit : *Le souvenir de la bataille de Trasymene & de celle de Cannes doit animer votre courage, & vous porter à faire tous vos efforts pour reprimer la ferocité de cet ennemi , qui ne nous donne le tems ni de camper , ni de faire tranquillement une marche. Tous les matins le Soleil levé éclaire son audace , & le trouve déjà armé. Après tant de batailles gagnées il ne nous est pas per-*

mis de respirer , & dans le sein même de la victoire nous ne pouvons jouir d'aucun repos. Il faut chasser cet homme, ou vous résoudre à ne voir point de fin à vos travaux. Réveillez donc votre courage , & déployez aujourd'hui toute votre valeur dans ce dernier combat pour vous assurer le fruit de tous les autres.

Les Carthaginois enflammez par ces exhortations , & honteux d'avoir tous les jours l'ennemi sur les bras sans aucun relâche , chargent avec furie ; on combattit deux heures avec beaucoup d'acharnement. Enfin l'aîle droite des Romains & les troupes d'élite vivement pressées , lâchent le pied. Marcellus pour les soutenir , fait passer sa dix-huitième Legion de la queue à la première ligne ; comme cette première ligne cede sa place en desordre & que la Legion s'avance mollement & avec lenteur , Annibal profite de leur trouble , redouble ses efforts & répand partout la terreur & la fuite. Les Romains perdirent en cette occasion deux mille sept cens hommes tant citoyens qu'alliez , quatre Centurions , deux Tribuns de soldats & six Enseignes.

Marcellus rentré dans son camp , fit à ses troupes un discours terrible ; il leur dit *qu'il voioit bien devant lui des armes Romaines & des corps d'hommes , mais qu'il ne voioit pas un Romain.* Ce mot les piqua vivement , & les affligea plus que leur défaite. Ils jettent tous de grands cris , & le prient avec larmes de leur pardonner leur malheur & d'éprouver encore leur courage. *Je l'éprouverai aussi , leur*

dit-il, *Et dès demain je vous ramènerai au combat, afin que vous deviez votre pardon à votre victoire.* Il fait donner de l'orge aux cohortes qui avoient abandonné leurs Enseignes, condamne les Centurions qui les avoient perduës, à se tenir debout tout le jour sans ceinture, l'épée à la main, leur ordonne de se ranger le lendemain sous leurs drapeaux, & congédie l'Assemblée. Ils avoient tous que sa colere est juste, & que dans toute l'armée Romaine, ils n'ont vû d'homme que leur Général.

Le lendemain ils se trouvent tous à l'ordre. Marcellus les louë de leur ardeur, & leur dit qu'il va mettre à la premiere ligne les troupes qui avoient fui & les cohortes qui avoient perdu leurs Enseignes, afin qu'elles lavent leur honneur dans le sang ennemi. Il leur déclare qu'il faut vaincre ou mourir, *& qu'il n'y a point de pardon pour eux, si Rome ne reçoit plutôt la nouvelle de leur victoire que celle de leur fuite.* Il leur ordonne d'aller repaître, afin que leurs forces puissent suffire à un long combat, & les met ensuite en bataille. Quand cela fut rapporté à Annibal, il s'écria : *Nous avons donc à faire à un ennemi qui ne peut supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune. Quand il a vaincu, il poursuit vivement les vaincus, Et quand il est vaincu lui-même, il revient au combat Et dispute aux vainqueurs la victoire.* Il sort de ses retranchemens & ordonne aux Trompettes de sonner la charge. On se bat avec encore plus d'acharnement que la jour-

née précédente ; les Carthaginois n'oubliant rien pour assurer la gloire qu'ils avoient remportée , & les Romains faisant les plus grands efforts pour effacer leur honte. Le combat est long-tems douteux. Annibal qui voit la Fortune balancer , fait avancer ses Elephans à la premiere ligne ; ces animaux jettent d'abord la terreur & le desordre dans les premiers rangs. La fuite auroit été générale , si un des Tribuns nommé Décimius Flavius ayant pris l'Enseigne d'une des premieres Compagnies , & ordonné à cette Compagnie de le suivre , ne se fût porté dans l'endroit où ces Elephans causoient le plus grand desordre. Là il enfonça la hante de son Enseigne dans le corps du premier Elephant. Ses soldats lancent leurs épieux sur ces animaux , qui se sentant presque tous blessez , car il n'y avoit point de coup perdu , se jettent sur leurs troupes & mettent en déroute des corps entiers. En même tems l'infanterie Romaine charge impetueusement ces corps que le passage de ces Elephans avoit dérangez , & les renverse. Marcellus profite de ce moment & lâche sur eux sa Cavalerie , qui achève la défaite. On poursuivit l'ennemi jusques dans son camp , où l'on fit un grand meurtre. Annibal perdit huit mille hommes & cinq Elephans , & les Romains en perdirent trois mille. Mais de ces derniers , il n'y en eut presque pas un qui ne sortit blessé de ce combat. Ce qui donna le tems à Annibal de se retirer la nuit.

Marcellus ne se trouva pas en état de le poursuivre à cause du grand nombre de ses bleffez , il se retira à petites journées , & alla passer l'été dans la ville de Venuse pour refaire ses troupes.

Cependant Fabius après avoir pris d'assaut la ville de Mandurie, & fait quatre mille prisonniers , étoit campé devant Tarente. Ce siège auroit été long & difficile , sans une intelligence qu'il eut dans la place & qui lui en facilita la prise , comme nous l'avons écrit dans sa vie. La ville fut pillée , on y prit treize mille Esclaves , une quantité prodigieuse d'argent monnoïé ou en masse , quatre-vingt-sept mille livres pesant d'or , & presque autant de statuës & de tableaux que Marcellus en avoit pris à Syracuse. Mais Fabius usa avec plus de magnanimité de ce dernier butin que n'avoit fait Marcellus : car le Greffier lui ayant envoyé demander ce qu'il vouloit qu'on fit des statuës des Dieux, qui étoient toutes d'une grandeur prodigieuse , & en posture de combattans , il dit : *Laissons aux Tarentins leurs Dieux irriter*. Annibal avoit marché nuit & jour pour secourir la place , & comme on lui rapporta qu'elle étoit prise , il dit : *Les Romains ont donc aussi leur Annibal ?* Mais pour ne pas paroître avoir pris la fuite , il campa à cinq milles de Fabius , & après s'être tenu là quelques jours , il se retira à Metapont , où il eut recours à ses ruses ordinaires. Il supposa des Lettres des principaux de la place , qui mandoient à Fabius que s'il s'appro-

choit

choit , ils se rendroient à lui & lui livreroient la garnison Carthaginoise. Fabius trompé par ces Lettres , leur marqua le jour qu'il y arriveroit. Annibal ravi que Fabius même donnât dans ses pièges , place son embuscade devant Metapont. Mais Fabius avant son départ ayant consulté les Auspices , les oiseaux le refuserent par deux fois, & à l'inspection des entrailles de la victime qu'il immola , l'Aruspice l'avertit de prendre garde à lui , & l'assûra qu'il étoit menacé de quelques embûches. Comme cela lui avoit fait perdre du tems , Annibal voyant qu'il n'étoit pas venu le jour qu'il avoit marqué , lui envoya les mêmes Metapontins avec de nouvelles Lettres qui le pressoient de se hâter. Ces envoyez furent arrêtez sur l'heure , on les menaça de les appliquer à la question , & ils découvrirent l'embuscade.

L'année suivante Marcellus fut nommé Consul pour la cinquième fois , & on lui donna pour Collegue T. Quintius Crispinus. Ce dernier passa dans la Lucanie pour faire le siège de Locres ; mais il abandonna le siège pour aller joindre Marcellus sur la nouvelle qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium. Les deux Consuls s'étant joints , camperent séparément entre Venuse & Bantia à trois milles l'un de l'autre. Annibal qui ne se voioit pas en état de hazarder une bataille contre les deux Consuls , voulut devoir à la ruse ce qu'il désespéroit d'obtenir par la force , & cherchoit un moyen de dresser quelque em-

Marcellus ne se trouva pas en état de le poursuivre à cause du grand nombre de ses bleffez , il se retira à petites journées , & alla passer l'été dans la ville de Venuse pour refaire ses troupes.

Cependant Fabius après avoir pris d'assaut la ville de Mandurie, & fait quatre mille prisonniers , étoit campé devant Tarente. Ce siège auroit été long & difficile , sans une intelligence qu'il eut dans la place & qui lui en facilita la prise , comme nous l'avons écrit dans sa vie. La ville fut pillée , on y prit treize mille Esclaves , une quantité prodigieuse d'argent monnoïé ou en masse , quatre-vingt-sept mille livres pesant d'or , & presque autant de statues & de tableaux que Marcellus en avoit pris à Syracuse. Mais Fabius usa avec plus de magnanimité de ce dernier butin que n'avoit fait Marcellus : car le Greffier lui ayant envoyé demander ce qu'il vouloit qu'on fit des statues des Dieux, qui étoient toutes d'une grandeur prodigieuse , & en posture de combattans , il dit : *Laissons aux Tarentins leurs Dieux irriter.* Annibal avoit marché nuit & jour pour secourir la place , & comme on lui rapporta qu'elle étoit prise , il dit : *Les Romains ont donc aussi leur Annibal ?* Mais pour ne pas paroître avoir pris la fuite , il campa à cinq milles de Fabius , & après s'être tenu là quelques jours , il se retira à Metapont , où il eut recours à ses ruses ordinaires. Il supposa des Lettres des principaux de la place , qui mandoient à Fabius que s'il s'appro-

choit

choit , ils se rendroient à lui & lui livreroient la garnison Carthaginoise. Fabius trompé par ces Lettres , leur marqua le jour qu'il y arriveroit. Annibal ravi que Fabius même donnât dans ses pièges , place son embuscade devant Metapont. Mais Fabius avant son départ ayant consulté les Auspices , les oiseaux le refuserent par deux fois, & à l'inspection des entrailles de la victime qu'il immola , l'Aruspice l'avertit de prendre garde à lui , & l'assûra qu'il étoit menacé de quelques embûches. Comme cela lui avoit fait perdre du tems , Annibal voyant qu'il n'étoit pas venu le jour qu'il avoit marqué , lui envoya les mêmes Metapontins avec de nouvelles Lettres qui le pressoient de se hâter. Ces envoyez furent arrêtez sur l'heure , on les menaça de les appliquer à la question , & ils découvrirent l'embuscade.

L'année suivante Marcellus fut nommé Consul pour la cinquième fois , & on lui donna pour Collegue T. Quintius Crispinus. Ce dernier passa dans la Lucanie pour faire le siège de Locres ; mais il abandonna le siège pour aller joindre Marcellus sur la nouvelle qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium. Les deux Consuls s'étant joints , camperent séparément entre Venuse & Bantia à trois milles l'un de l'autre. Annibal qui ne se voïoit pas en état de hasarder une bataille contre les deux Consuls , voulut devoir à la ruse ce qu'il désespéroit d'obtenir par la force , & cherchoit un moyen de dresser quelque em-

faisoit que les allarmer davantage : car des signes très-favorables & très-heureux survenant après des signes très-malheureux & très-funestes , ce changement subit est suspect , & doit être regardé comme une marque de la colere des Dieux ; l'événement justifia leurs craintes.

Marcellus sort du camp & mene avec lui son Collegue Crispinus , son fils Marcellus & Mamilius Tribuns des soldats , L. Arennius & M. Aulius deux Généraux des allies , & quelques deux cent vingt chevaux , tous Toscans , excepté quarante Fregellaniens qu'il avoit toujours trouvé fidèles & affectionnez , & qui en toute occasion lui avoient donné des marques de leur courage.

Tout l'espace entre les retranchemens des Romains & la Colline étoit découvert. Dès que les Consuls se furent avancez , Annibal les fit couper par les derrieres , & les Numides qui étoient en embuscade s'étant levez en même tems , selon l'ordre qu'ils avoient reçu , cette petite troupe se trouva enveloppée. Les Consuls ne pouvant gagner la Colline occupée par l'ennemi , n'attendirent leur salut que de leur courage , & combattirent en désesperez. Les Toscans prirent d'abord la fuite. Les Fregellaniens seuls soutenoient encore le combat avec beaucoup de valeur ; mais enfin voiant le Consul Crispinus dangereusement blessé , & le Consul Marcellus percé d'une lance & tombé mort aux pieds de son cheval , ils enleverent le jeune Marcellus qui

étoit dangereusement blessé , & se sauverent à bride abattue dans leur camp.

Jamais il n'étoit arrivé aux Romains un pareil defastre , car jamais ils n'avoient perdu , non pas même dans les plus grandes batailles , les deux Consuls , & ici les deux Consuls perirent non dans un combat , mais dans une escarmouche comme de simples aventuriers , laissant la République comme orpheline. Grand exemple , qui apprend aux Généraux à ne pas se commettre avec si peu de précaution , & à ne pas commettre avec eux le salut des peuples qui leur est confié.

Annibal ayant sçu que Marcellus avoit été tué , se transporta à l'heure même sur le champ de bataille , & se tenant auprès du mort , il considéra long-tems avec admiration sa bonne mine , sa taille , sa force , sans laisser échapper aucune parole insolente , & sans donner la moindre marque de joie de se voir défait d'un ennemi si redoutable : mais seulement étonné d'une mort si étrange & si peu digne d'un homme comme lui qui avoit plus de soixante ans , & dont tant de grandes & glorieuses actions avoient nourri & fortifié l'expérience. Il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses Lettres , & après avoir enseveli magnifiquement son corps , & l'avoir couvert d'étoffes précieuses , il le fit brûler , recueillit ses cendres , les enferma dans une urne d'argent , sur laquelle il mit une couronne d'or , & les envoya à son fils qui la fit enterrer avec beaucoup de magnificence.

Crispinus effraïé de la mort de son Collègue, & affoibli par ses blessures, dont il mourut à la fin de l'année, profita de la nuit, se retira sur les montagnes voisines, & mit son camp en sûreté. Les deux Généraux tournèrent toute leur application, l'un à trouver quelque nouvelle ruse, & l'autre à l'éviter. Crispinus écrivit d'abord à toutes les villes voisines pour les avertir qu'Annibal étoit maître du cachet de Marcellus, & qu'ils ne devoient ajouter nulle foi aux Lettres qui seroient écrites en son nom. Les courriers étoient à peine arrivez, qu'on reçût à Salapie des Lettres qu'Annibal avoit écrites sous le nom de Marcellus, par lesquelles il les informoit qu'il arriveroit la nuit suivante à leurs portes, & leur mandoit de se tenir prêts à obéir à ses ordres. Les Salapiens heureusement avertis, connurent la fraude, & se préparèrent à en profiter. Sur la quatrième veille de la nuit, Annibal arrive devant Salapie. A la tête étoient les Transfuges Romains, qui, parlant Latin, appellent les Gardes, leur disent que le Consul est là, & qu'ils n'ont qu'à ouvrir la porte. Les Gardes levent la herse. Les Transfuges se jettent en foule dans la place. Dès qu'il en fut entré environ six cent, les Salapiens abattent la herse, & font main-basse sur ceux qui sont entrez. Annibal déçu par sa propre faute, & tombé dans le piège qu'il avoit tendu, s'en retourne tout confus & marche à Locres pour en faire lever le siège.

Magon qui commandoit dans la place , ayant appris la mort de Marcellus , ne douta point qu'il ne pût la défendre & la garder. A l'approche d'Annibal il fait une furieuse sortie sur les Romains , qui , après avoir soutenu long-temps le combat , enfin effrayez par l'arrivée des Numides , prirent la fuite , & se jetterent dans leurs vaisseaux.

Le Consul Crispinus informé qu'Annibal marchoit vers le païs des Bruttians , ordonna au jeune Marcellus de mener à Venuse l'armée que commandoit son père , & lui avec ses Legions il se retira à Capoïe , pouvant à peine souffrir l'agitation de la litiere à cause de ses blessures.

Le même été Valerius passa de Sicile en Afrique avec une Flotte de cent vaisseaux , fit une descente à Clupea , ravagea tous les environs , & ayant appris que les Carthaginois venoient à lui avec quatre-vingt-trois vaisseaux , il se rembarqua promptement , & alla à leur rencontre , les battit , leur prit dix-huit vaisseaux , dissipa le reste , & retourna à Lilybée avec un grand butin.

Cependant les deux armées Romaines étoient demeurées sans chef presque en présence de l'ennemi , & on recevoit des nouvelles qu'Asdrubal se préparoit à passer les Alpes avec de grandes forces pour se joindre à Annibal ; & que comme il portoit avec lui de grosses sommes pour acheter des secours , on ne doutoit point que les

Gaulois attirez par cet appas , ne marchassent sous ses Enseignes. On créa donc de nouveaux Consuls , & on nomma Claude Neron & M. Livius pour la seconde fois. Claude Neron eut ordre de marcher dans la Lucanie , & dans le pais des Bruttiens contre Annibal ; & afin que M. Livius s'opposât au passage d'Asdrubal , on lui décerna la Gaule.

Avant que les Consuls partissent de Rome , on ordonna des sacrifices pour expier des prodiges qui étoient arrivez. A Vejes il étoit tombé une pluie de pierres ; à Minturnes le Temple de Jupiter , & le bois de Marica avoient été frappez de la foudre , & on avoit vû près de la porte un ruisseau de sang. La foudre avoit aussi frappé la muraille & la porte de la ville d'Atella. A Capoue un Loup étoit entré dans la ville , & avoit déchiré la sentinelle ; mais le prodige le plus terrible , ce fut un enfant qui nâquit à Frusinone aussi grand qu'un enfant de quatre ans , & qui n'étoit pas si étonnant par sa grandeur , que parce qu'il étoit sans sexe. Les Aruspices appelez de la Toscane déclarerent que c'étoit un prodige des plus funestes , & qu'il falloit empêcher qu'il ne souillât la terre. On l'enferma tout vivant dans un coffre , & on alla le jeter dans la mer.

Tous ces prodiges furent expiez par des sacrifices de neuf jours , & par une procession de vingt-sept jeunes filles , qui traverserent la ville
en

en dansant & en chantant un Cantique composé par le Poëte Livius Andronicus. Elles étoient précédées par deux Genisses blanches & par deux Statuës de Junon faites de bois de Cypres, & suivies par les Decemvirs couronnez de branches de laurier, & vêtus de leurs robes bordées de pourpre. Cette procession arrivée en bel ordre dans le Temple de Junon, les deux Genisses furent immolées par les Decemvirs, & on plaça les deux Statuës dans le Temple.

Quand toutes ces cérémonies pour appaiser les Dieux, furent finies, les Consuls s'appliquèrent à faire de nouvelles levées avec plus de soin & plus de vigueur qu'on n'avoit jamais fait, & on n'eut égard à aucun privilege : car on reçut des Lettres du Préteur L. Porcius qui mandoit qu'Asdrubal passoit les Alpes, & qu'il y avoit un corps de huit mille Liguriens en armes, tout prêts à se joindre à lui. Cette nouvelle obligea les Consuls à partir pour se rendre dans leurs provinces & y arrêter chacun l'ennemi de son côté, afin qu'ils ne pussent se joindre. Et c'est à quoi servit très-utilement l'opinion où étoit Annibal, qui, se souvenant de toutes les peines qu'il avoit eues à passer ces montagnes, & des divers combats qu'il avoit été forcé de livrer pendant cinq mois de marche, étoit persuadé que son frere Asdrubal n'arriveroit pas si-tôt en Italie, & dans cette pensée il quitta plus tard ses quartiers d'hiver. Mais Asdrubal trouva plus de facilité qu'il

n'avoit cru ; car outre que les Alpes étoient ouvertes depuis son passage , les esprits s'étant apprivoisés pendant les douze années qu'avoit duré cette guerre , & n'étant plus si effarouchés de la vue des Etrangers , les peuples d'Auvergne , les Gaulois , & tous les Montagnards reçurent Asdrubal à bras ouverts , & grossirent ses troupes. Mais le siège de Plaisance , auquel il s'attacha mal-à-propos & sans succès , lui fit perdre tout le fruit de sa diligence.

Pendant que Claude Neron marche à grandes journées , Annibal qui menoit son armée par le pays des Salentins , est attaqué par Hostilius Tubulus , qui , tombant sur lui avec quelques cohortes légères , lui tua quatre mille hommes , & prit huit drapeaux. Annibal se retire la nuit dans le pays des Bruttians. Claude Neron s'avance dans celui des Salentins & Hostilius le joint à Venuse avec ses troupes. Là on choisit dans les deux armées quarante-deux mille hommes de pied , & cinq cent chevaux , que Claude Neron mène contre Annibal , & Hostilius conduit le reste à Capoë.

Annibal leve tous les quartiers qu'il avoit dans le pays des Bruttians , & s'approche de la ville de Grumentum dans la Lucanie. Le Consul Neron y arrive presque dans le même tems de Venuse , & campe à cinq cent pas de l'ennemi. Pendant quelques jours il y eut plusieurs escarmouches dans la plaine qui séparoit les deux ar-

mées , & enfin on en vint à un combat général, où Annibal fut battu & perdit huit mille hommes , neuf Enseignes , & six Elephans tuez ou pris. Neron ne perdit que cinq cens hommes tant Romains qu'Alliez. Le lendemain Annibal se tenant renfermé dans son camp , Neron recüeillit les dépouilles des ennemis qui avoient été tuez , & fit brûler ses morts.

Quelques jours après Annibal fit allumer pendant la nuit quantité de feux dans la partie de son camp qui regardoit le camp des Romains , & laissant quelques troupes Numides aux portes & le long des retranchemens , sur la troisième veille de la nuit il marcha vers la Pouille , & à la pointe du jour il fut rejoint par ses Numides. Au lever du Soleil , Neron étonné du silence qui regnoit dans le camp ennemi , ne voyant plus paroître les Numides qu'on avoit vûs le matin , envoya deux Cavaliers le reconnoître ; ayant appris qu'il étoit abandonné , il y entra , & après avoir donné à ses soldats le tems de le piller , il fit sonner la retraite avant la nuit. Le lendemain il se mit aux trousses d'Annibal , & après deux marches forcées , il le joignit près de Venuse , l'attaqua en arrivant , & lui tua deux mille hommes.

Annibal marcha nuit & jour par le chemin des montagnes pour n'être pas forcé à combattre , & arriva à Metapont ; où ayant joint les troupes de Magon aux siennes , il retourna par le

même chemin à Venuse , & s'avança jusqu'à Canuse sans s'arrêter.

Cependant Asdrubal forcé d'abandonner le siège de Plaisance , avoit dépêché quatre Cavaliers Gaulois & deux Cavaliers Numides avec des Lettres pour Annibal. Ces Cavaliers ayant traversé toute l'Italie au milieu de tant de postes ennemis , tomberent près de Tarente entre les mains de quelques fourrageurs Romains qui les menerent à Q. Claudius qui commandoit dans Tarente. Ils furent interrogez , & la peur des tourmens les ayant obligez de dire la verité , ils déclarerent qu'ils portoient à Annibal des Lettres d'Asdrubal son frere. On les remit avec leurs Lettres cachetées entre les mains de L. Verginius Tribun des soldats qui les mena au Consul Neron.

Ces Lettres ayant été lûes devant lui , & les prisonniers interrogez , il pensa que le tems ne demandoit pas qu'on observât rigidement les regles , & que chaque Consul se tint dans les bornes de son département pour ne faire la guerre qu'à l'ennemi contre lequel le Senat l'avoit destiné ; qu'il falloit oser quelque chose d'extraordinaire & d'inopiné , qui étant entrepris , causeroit d'abord autant de terreur parmi les Citoyens que parmi les ennemis , & qui étant heureusement exécuté , convertiroit la terreur des Romains en une grande joie. Il écrit donc au Senat ce qu'il a projeté , leur marque les mesu-

res qu'ils doivent prendre, & envoie des ordres dans tous les lieux par où il doit mener son armée, qu'on ait à faire trouver sur son chemin les vivres nécessaires, & les chevaux & les voitures pour soulager ceux qui feroient fatiguez. Après ces précautions il choisit dans son armée six mille hommes de pied & mille chevaux; & laissant son camp sous les ordres de son Lieutenant Q. Catius, il se mit en marche sans bruit comme pour aller dans la Lucanie, & tout d'un coup il tourne à gauche vers le Picentin.

Cette nouvelle répandue à Rome, y causa autant de consternation & d'alarme qu'en avoit causé deux ans auparavant l'arrivée d'Annibal devant ses portes. On ne sçavoit si on devoit louer ou blâmer cette marche de Neron, & ce qui est très-injuste, il paroissoit qu'on n'en jugeroit que par le succès. *Voilà donc, disoit-on, le camp Romain laissé sans chef en présence de l'ennemi; & d'un ennemi comme Annibal, & avec une armée dont on a emmené toute la force & toute la fleur; le voilà sans autre sûreté que l'erreur même d'Annibal, qui ignore que le Consul est parti avec la meilleure partie de ses troupes. Que deviendra-t-on, s'il vient enfin à être désabusé, & qu'il prenne le parti, ou de se mettre avec toute son armée à poursuivre le Consul qui ne marche qu'avec sept mille hommes, ou de tomber sur son camp qui lui est abandonné?* Cela est accompagné de beaucoup d'autres réflexions que la terreur leur inspire.

Quand le Consul se vit assez avancé, il crut

qu'il pouvoit sûrement découvrir son dessein à ses soldats. Il leur parle donc en peu de mots , & leur dit *que jamais Général n'avoit formé de projet plus hardi & plus téméraire en apparence , & plus sûr en effet que le sien ; qu'il les menoit à une victoire sûre , car ils alloient joindre une armée assez forte pour résister seule même à Annibal ; que quelque petit que fût le renfort qu'ils lui amenoient , il feroit assurément pancher la balance , & que la nouvelle de l'arrivée de l'autre Consul , ne laisseroit pas un seul moment la victoire douteuse ; qu'à la guerre la renommée fait tout , & que la moindre chose arrivée de surcroît suffit pour jeter dans les esprits la terreur ou la confiance , & qu'ils auroient seuls la gloire de ce grand exploit. Car pour l'ordinaire c'est le renfort amené à propos , qui paroît avoir tout entraîné , & on lui impute les plus grands succès , sans que personne les lui dispute. Vous voyez vous-même , ajouta-t'il , de quelle foule , de quelle admiration , & de quelle faveur votre marche est accompagnée.*

En effet tous les chemins étoient remplis d'une affluence d'hommes & de femmes , qui venoient de tous les environs , qui faisoient retentir les airs de bénédictions , de vœux & de louanges , qui les appelloient *le soutien de la République , & les Libérateurs de Rome & de l'Empire , & qui publioient que leur salut & leur liberté étoient en leurs mains , & qu'ils ne les attendoient que de leur courage. Que les Dieux benissent votre marche , lui disoient-ils , afin que comme nous vous accompagnons aujourd'hui pleins d'inquiétude ,*

nous puissions en peu de jours courir pleins de joie au-devant de vous pour vous féliciter de votre victoire. En même tems chacun les pressoit avec de grandes instances de prendre plutôt de lui que des autres tout ce dont ils avoient besoin , sans les épargner. Cette liberalité , ou plutôt cette prodigalité des peuples fut combattue par la moderation des soldats , qui ne voulurent que ce dont ils ne pouvoient se passer. Pour faire plus de diligence ils repaïssoient sous leurs Enseignes , & marchaient jour & nuit sans donner à leur repos que ce que la nature demandoit nécessairement.

Livius étoit campé devant la ville de Sene à cinq cent pas d'Asdrubal. Neron s'arrêta sous quelques montagnes , & envoya lui donner avis de son arrivée , & lui demander s'il vouloit qu'il entrât dans son camp en plein jour ou la nuit. Livius jugea à propos que ce fût la nuit ; & pour n'être pas obligé d'étendre son camp , ce qui auroit découvert l'arrivée du Consul , il envoya un ordre que chaque Tribun logeât un Tribun , chaque Centurion un Centurion , que chaque Cavalier prît avec lui un Cavalier , & chaque fantassin un fantassin. Ces troupes étant entrées la nuit avec un grand silence , il y eut dès le lendemain un grand Conseil , où le plus grand nombre fut d'avis que Neron devoit donner à ses troupes fatiguées le tems de se refaire , & prendre quelques jours pour reconnoître l'ennemi.

Neron s'opposa à cet avis avec beaucoup de

force, & dit qu'il ne falloit pas par le retardement rendre vain & téméraire un dessein que la diligence avoit rendu sûr ; qu'on pouvoit défaire l'armée d'Asdrubal, & regagner la Pouille avant qu'Annibal se fût reconnu ; qu'il falloit donc se mettre en bataille sur l'heure même, donner le signal du combat, & profiter de l'erreur des deux Généraux Carthaginois, en les empêchant l'un de s'appercevoir qu'il avoit à faire à un moindre nombre d'ennemis qu'il ne pensoit, & l'autre à un plus grand.

Le Conseil fini, on arbore le signal du combat. Asdrubal se met aussi en bataille devant ses retranchemens, mais avant que de faire sonner la charge, il s'avance avec quelques chevaux pour reconnoître la posture de l'ennemi. Là il remarque de vieux boucliers qu'il n'avoit pas encore vûs, il voit des chevaux plus maigres, & il lui paroît que le nombre des ennemis est fort augmenté. Cela lui est suspect. Il soupçonne ce qui en est, fait battre la retraite & envoie quelques Cavaliers à la riviere où les Romains allerent abreuver leurs chevaux, afin qu'ils tâchent de faire quelque prisonnier, ou qu'au moins ils rapportent s'ils n'ont pas vû des visages plus brûlez comme de gens qui ne font que d'arriver après une longue marche. En même tems il en envoie d'autres faire le tour du camp de Livius pour voir s'il n'est point augmenté, & si on y donne le signal une seule fois, ou deux fois.

Les

Les coureurs lui ayant fait leur rapport , ce qui contribua le plus à le tromper , c'est l'assurance que le camp n'avoit pas plus d'étendue qu'auparavant. Mais d'un autre côté ce qui confirma & qui augmenta même ses soupçons , ce fut ce qu'on lui dit que dans le camp du Préteur Porcius , on ne battoit le signal qu'une fois , & que dans celui de Livius on le battoit deux fois. Cela lui fit juger que les deux Consuls étoient dans ce dernier camp. Ne pouvant donc concevoir comment cela avoit pu se faire , ni démêler les diverses pensées que ses craintes lui suggeroient , il fit éteindre les feux dans son camp la nuit suivante, & sur la première veille il ordonna qu'on marchât pour gagner le Metaure qu'il avoit dessein de passer. Mais le lendemain il fut joint d'abord par Neron avec la Cavalerie , ensuite par Porcius qui menoit l'armure légère, & enfin par Livius à la tête de l'infanterie toute prête à combattre.

Les deux armées étant donc en présence , les Romains se mirent d'abord en bataille. Neron prit l'aîle droite , Livius se plaça à la gauche , & Porcius eut le corps de bataille. Asdrubal ordonna son armée de cette manière : Il mit ses Elephans devant son corps de bataille , donna aux Gaulois l'aîle gauche où ils étoient protégés par une colline ; il se plaça à l'aîle droite avec ses Espagnols , & rangea ses Liguriens au corps de bataille derrière ses Elephans.

Le combat commença entre l'aîle gauche des Romains commandée par Livius, & l'aîle droite des Carthaginois commandée par Asdrubal, & il fut très-sanglant de part & d'autre ; car les deux corps de bataille y furent mêlez. Neron qui étoit à la droite, ayant tenté de gagner la colline qui partageoit la gauche des ennemis, pour tomber de-là sur les Gaulois de cette aîle, & n'ayant pû en venir à bout, prit quelques cohortes, & les menant derriere son corps de taille, il alla tomber par sa gauche sur la droite où étoit Asdrubal. Cela décida de la victoire, ce fut une boucherie horrible. Les Carthaginois pris de front, en queue & en flanc, furent enfin obligez de céder. Asdrubal donna des marques d'une valeur héroïque ; toujours exposé au plus grand péril, il soutient ceux qui combattent, & rallume le courage de ceux qui sont fatiguez ou rebutez, ramene à la charge ceux qui ont plié, & rétablit par-tout le combat. Mais enfin voyant que la Fortune se déclare pour l'ennemi, il dédaigne de survivre à une si grande armée qui a suivi sa réputation, & poussant son cheval au milieu d'une cohorte Romaine, il meurt en combattant comme devoit mourir un fils d'Amilcar, & le frere d'Annibal. Jamais les Romains n'avoient tué tant d'ennemis dans un seul combat. Il y eut cinquante six mille hommes de tuez du côté d'Asdrubal, cinq mille quatre cent de pris. Quatre mille Romains qui étoient

prisonniers dans le camp des Carthaginois , furent délivrez. Cet échec des Carthaginois à ce combat du Metaure , égale celui des Romains à la bataille de Cannes. Cette victoire ne laissa pas de coûter cher au vainqueur. Il perdit près de huit mille hommes tant Romains qu'Alliez. Néanmoins Polybe écrit , que du côté d'Asdrubal il ne demeura que dix mille hommes tant Carthaginois que Gaulois , & que les Romains n'en perdirent que deux mille. Mais il faut nécessairement qu'il y ait une faute de nombre dans ce texte de Polybe ; & une marque sûre de cette erreur , c'est que le lendemain quelques coureurs ayant rapporté à Livius , qu'un corps de Liguriens & de Gaulois échapez du combat, se retiroit sans chef, & qu'une seule troupe de Cavalerie suffiroit pour le défaire, répondit, *Souffrons qu'il reste quelques couriers qui aillent annoncer la nouvelle de notre victoire.* Ce mot seroit ridicule, s'il n'y avoit eû que dix mille hommes tuez du côté des Carthaginois.

La nuit suivante Neron partit & s'en retourna dans la Pouille avec une diligence plus grande que celle qu'il avoit faite pour venir ; car le sixième jour il arriva dans son camp. On ne conçoit pas comment Annibal peut ignorer si long-tems son absence. La faute qu'il fit en cette occasion paroît encore plus grande que celle qu'il avoit faite à la bataille de Cannes ; car il pouvoit facilement enlever le camp de Neron,

dont on avoit amené toute la force , se mettre ensuite avec toute son armée aux trousses du Consul , qui avec sept mille hommes n'auroit pas fait une longue résistance , & s'étant joint avec son frere Asdrubal , il est visible que tous deux ils' auroient défait l'autre Consul Livius , qui n'auroit pû tenir contre ces deux Armées , & contre deux Généraux de cette réputation ; ainsi l'Italie étoit perduë & la guerre finie. Mais quelque Dieu favorable aux Romains détourna la pensée d'Annibal de tout ce qui auroit pû le desabufer & l'instruire.

La nouvelle de la défaite d'Asdrubal causa dans Rome une joye d'autant plus grande , que l'entreprise de Neron avoit paru très-hardie , & l'événement très-douteux. On ordonna des prieres publiques de trois jours , & pendant ces trois jours tous les Temples furent remplis d'une foule d'hommes & de femmes , qui avec leurs enfans remercioient les Dieux de cette protection toute puissante qui les avoit arrachez à la cruelle servitude dont ils étoient menacez.

Neron en arrivant dans son camp , fit jetter dans celui d'Annibal la tête d'Asdrubal qu'il avoit apportée , fit paroître devant ses retranchemens plusieurs Africains chargez de chaînes , & en envoya deux à Annibal pour lui apprendre tout ce qui s'étoit passé. Annibal frappé de ce malheur public & domestique , dit : *Je reconnois le malheureux sort de Carthage* , & levant son

camp & tous ses quartiers , il se retira dans le païs des Bruttiens , où il emmena avec lui tous ceux de Metapont & les Lucaniens qui étoient sous son obéissance.

Sur la fin de l'Eté le Senat ordonna au Consul Livius de revenir à Rome avec son armée , & envoya ordre en même tems à Neron l'autre Consul de s'y rendre aussi ; mais seul sans ses Legions pour faire tête à Annibal. Les deux Consuls arriverent le même jour à Preneste , & de-là à Rome au milieu d'une foule innombrable qui étoit sortie au-devant d'eux , & qui s'empressoit pour les saluer , & pour toucher ces mains victorieuses qui avoient sauvé la République & redonné à l'Italie ses beaux jours , en écartant les épaisses ténèbres dont elle étoit couverte.

Ils furent introduits dans le Senat assemblé au Temple de Bellone. Là après avoir rendu compte de tout ce qu'ils avoient fait , ils demanderent qu'on remerciât les Dieux en leur nom , & qu'on leur décernât le Triomphe ; ce qui leur fut accordé. Voici comment on régla l'ordre & la maniere de leur Triomphe. Comme cette grande action s'étoit passée dans la Province de Livius , que le jour du combat c'étoit Livius qui avoit les Auspices , & que ses troupes étoient à Rome , on ordonna qu'il triompherait sur un char à quatre chevaux suivi de ses troupes ; & que son Collegue Neron ne triompherait qu'à cheval & sans aucunes troupes. Cet-

te difference , bien loin de diminuer la gloire de Neron , servoit à l'augmenter. Tout le monde fut charmé de voir que celui qui étoit supérieur en mérite , cedit à son Collegue le plus grand honneur ; & on relevoit d'autant plus le service qu'il venoit de rendre. *C'est lui , disoit-on , qui en six jours a traversé à cheval toute l'étendue de l'Italie & a défait Asdrubal ; c'est lui qui a combattu en même tems les deux Généraux ennemis , l'un dans la Pouille par la seule terreur de son nom , & l'autre en personne dans la Gaule. Que son Collegue triomphe donc comme l'on voudra sur un char à plusieurs chevaux , le véritable triomphe c'est celui que l'on voit passer sur un seul cheval , & quand même Neron ne triompheroit qu'à pied , il seroit toujours plus célèbre & par la gloire qu'il a acquise par ce grand exploit , & par celle qu'il mérite par sa modestie.* Comme c'est la coutume des Romains d'accompagner les Triomphateurs avec des chansons toutes remplies de brocards , on remarqua qu'il y en eut beaucoup plus sur Neron que sur son Collegue. J'ai quitté un moment Annibal pour rapporter une chose mémorable & singulière , qui fait voir que les grands hommes n'ont qu'à se reposer de leur gloire sur le jugement public , qui les dédommage toujours avantageusement de ce que leurs Supérieurs ou leur modestie leur font perdre.

On nomma de nouveaux Consuls pour l'année suivante , & on élut L. Veturius Philo , & Q. Cæcilius Metellus , qui eurent ordre d'al-

ler contre Annibal dans le païs des Bruttiens. Mais ils n'entreprirent rien contre lui dans toute leur année. Annibal consterné de l'échec qu'il avoit reçu , ne donna lieu à aucune occasion , & les deux Consuls ne jugerent pas à propos de l'inquiéter , ce qui est pour lui un très-grand éloge ; en effet quelle idée ne falloit-il pas qu'ils eussent de lui seul , puisqu'ils n'osoient l'attaquer, lors même que toutes ses affaires alloient en décadence, & que tout paroissoit lui être contraire ? Aussi ne sçauroit-on dire , si Annibal n'étoit pas plus grand & plus admirable dans l'adversité que dans la prospérité. Car faisant la guerre dans un païs ennemi , loin de sa patrie , & avec une armée composée d'un ramas de toutes les nations , qui n'avoient ni les mêmes Loix , ni les mêmes Coûtumes, ni le même langage, ni les mêmes sacrifices , ni presque les mêmes Dieux , de les avoir contenues pendant tant d'années & de les avoir tenues si obéissantes & si bien unies , que jamais il ne se soit élevé le moindre mouvement entre elles , ni la moindre revolte contre leur Général , sur-tout après tant de pertes , & lorsque les convois & l'argent pour leur solde manquoient absolument, & que chassées du reste de l'Italie , elles étoient poussées à l'extrémité du païs des Bruttiens , c'est un sujet digne de l'admiration de tous les hommes.

Les Romains , dont tant de pertes n'avoient pû abattre le courage , ranimez par ces grands

succèz , prirent toutes les mesures que la magnanimité & le courage pouvoient suggerer , pour achever de chasser Annibal de l'Italie.

Iliad. Liv.
xxi. au
commen-
cement.

Quand Homere décrit la déroute des Troïens poussez par Achille , il la met devant nos yeux par cette comparaison : *Comme on voit des Legions de Sauterelles chassées d'une Campagne par la violence du feu qu'on allume de toutes parts , se retirer vers un fleuve, & si le feu les poursuit toujours , s'ensevelir dans ses ondes , on voit de même les Troyens chassés par le divin fils de Pelée se précipiter dans les eaux profondes du Xanthe avec leurs chars & leurs chevaux.* Cette image représente parfaitement la fuite des Carthaginois , qui chassés de tous côtez par les Legions Romaines , se retirent à l'extrémité de l'Italie tout prêts à se jeter dans leurs vaisseaux pour regagner l'Afrique.

Scipion nommé Consul malgré sa grande jeunesse , eut ordre de passer en Sicile , & Licinius Crassus qu'on lui avoit donné pour Collegue , fut envoyé dans le païs des Bruttians. Mais l'Eté il s'éleva une si grande peste dans le camp des Romains & dans celui des Carthaginois , & ces derniers furent de plus si abattus par la famine qui se joignit à la peste , que ni les uns ni les autres ne furent en état de rien entreprendre de considérable. Ce n'étoit plus tant une guerre que des courses de partis qui sortoient plutôt pour piller que pour combattre. La Garnison Romaine qui étoit à Rhege ,

ge , profita de ce tems-là pour recouvrer la ville de Locres qui avoit embrassé le parti d'Annibal. Sur quelque intelligence qu'elle avoit dans la place , elle s'approcha de nuit d'une de ses deux Citadelles , escalada ses murailles , & s'en empara après un grand meurtre. La Garnison Carthaginoise qui la défendoit , se retira dans l'autre Citadelle. Annibal en étant averti , & voyant de quelle importance il étoit pour lui de conserver cette place , marcha au secours , & fit tous ses efforts pour reprendre la Citadelle qu'il avoit perdue. Cette nouvelle portée à Scipion en Sicile , il partit sans différer avec une Flotte & entra dans la place avant le coucher du Soleil. Annibal avoit déjà appliqué les échelles. Les Romains ranimés par l'arrivée de Scipion , font une furieuse sortie. Annibal sçachant que Scipion étoit présent , fit sonner la retraite , & la garnison abandonna l'autre Citadelle , & le suivit. Scipion punit les principaux auteurs de la revolte , laissa dans la place Pleminius pour Commandant , & s'en retourna à Messine.

Pendant que ces choses se passaient , les Romains alarmés de ce que cette année-là il étoit tombé plusieurs fois une pluie de pierres , consulterent les Livres des Sibylles où ils trouverent cette prophétie : *Que comme un ennemi étranger avoit porté la guerre en Italie , le seul moyen de le vaincre & de l'en chasser ; c'étoit de faire venir de Pessinonte la Déesse qu'on appelloit la mere Idéene.* On consulta l'Oracle

de Delphes qui répondit conformément à la prophétie : *Qu'ils obtiendroient cette Déesse par le moien du Roi Attalus , & que lorsqu'ils l'auroient conduite à Rome , il falloit la faire recevoir par le plus homme de bien de la ville.* On envoya des Ambassadeurs à Pergame au Roi Attalus qui les mena à Pessinonte , & leur fit délivrer une pierre que les Phrygiens adoroient comme la mere des Dieux. Ces Ambassadeurs dépêchent à Rome Valerius Falto pour leur annoncer l'arrivée de la Déesse.

Cependant on élit à Rome de nouveaux Consuls , & on nomme Cornelius Cethegus & Sempronius Tuditanus. On décerne la Toscane à Cornelius , & les Brutiens à Sempronius. Alors on reçoit à Rome la nouvelle que la Déesse est déjà à Terracine ; & voilà le Senat très-embarassé à choisir le plus homme de bien pour la recevoir. Tous les principaux aspiraient à cet honneur , & préféreroient la gloire d'être choisis à tous les honneurs & à tous les commandemens qui pourroient leur être accordez par le Senat & par le peuple. Enfin le choix tomba sur P. Scipion , fils de Cneus qui avoit été tué en Espagne , jeune homme qui n'étoit pas encore en âge d'être Questeur. Quelle gloire pour un homme de cet âge , de remporter le prix de la sagesse dans une ville pleine de personnages recommandables par leur vertu !

Scipion s'étant rendu à Ostie avec les principales Dames de la ville qui furent nommées

pour cette honorable commission , s'avança en pleine mer , reçut la Déesse des mains des Prêtres qui la conduisoient , & la remit entre les mains de ces Dames , qui se relayant , la portèrent à Rome & la placèrent dans le Temple de la Victoire. Toute la ville étoit sortie au-devant; dans les rues où elle devoit passer , il y avoit des encensoirs à toutes les portes , l'air étoit embaumé de l'encens qu'on y brûloit , & retentissoit d'acclamations & de prières. On la conjuroit de venir de son bon gré habiter la ville de Rome & de lui être favorable. Cette procession entra à Rome le quatorze d'Avril. Ce jour-là fut une fête solennelle , & on célébra des Jeux qui furent appelez *Megalesia*.

Les Romains qui avoient déjà recouvré la Sicile , la Sardaigne , l'Espagne , & chassé Annibal de presque toutes les places qu'il occupoit en Italie , exécuterent le grand dessein qu'ils avoient déjà formé , de faire passer Scipion en Afrique malgré l'opposition de Fabius Maximus , qui n'oublioit rien pour l'empêcher , qui protestoit que c'étoit la ruine sûre de l'Italie ; & qui alloit criant dans les Conseils & dans les Assemblées du peuple : *Qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuir Annibal , s'il n'emmenoit encore toutes les forces qui leur restoient en Italie ; repaissant la jeunesse de vaines esperances , en leur persuadant d'abandonner leurs peres , leurs femmes , leurs enfans , & leur ville , aux portes de laquelle il voyoit un puissant ennemi jusques-là toujours invincible.*

Malgré cette opposition Scipion partit, passa à Carthage, & transporta dans le sein de cette ville ennemie la guerre qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome.

Le Consul Sempronius qui marchoit vers le pays des Bruttiens, eut une rencontre avec Annibal sur les terres de Crotone. Ce ne fut pas une bataille, mais un combat tumultueux fait par des troupes séparées. Le Consul fut battu, perdit douze cens hommes & se retira avec précipitation dans son camp, où les ennemis n'osèrent le suivre.

La nuit suivante il envoya ordre à Licinius qui commandoit près de-là un corps de troupes, de lui amener ses Legions. Les deux Armées étant jointes, Sempronius donna une grande bataille à Annibal, & avant que de commencer la charge, il adressa ses prières à la Fortune appelée *Primigenia*, & lui voua un Temple si elle lui accordoit la victoire. La Déesse agréa son vœu, les Carthaginois furent battus & mis en fuite. On leur tua quatre mille hommes, on fit trois cent prisonniers & on prit onze Enseignes. Annibal déconcerté par cet échec, retira son Armée & la mena à Crotone. Le Consul profitant de sa retraite, attaqua la ville de Clamperia & la prit d'assaut. Toutes les autres villes moins considérables se rendirent volontairement.

L'année suivante eut pour Consuls Cn. Ser-

vilius Cœpio, & C. Servilius. Magon frere d'Annibal, qui étoit passé dans les Gaules avec des troupes pour se joindre à Annibal, & qui avoit fait soulever presque toute la Toscane, fut battu & fort blessé dans un combat que lui donnerent Quintilius Varus & le Proconsul M. Cornelius.

Scipion ne fut pas plutôt passé en Afrique, que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires, qui obligerent les Carthaginois à envoyer à Annibal & à Magon des députés, pour leur ordonner d'abandonner l'Italie & de venir au secours de leur Patrie déjà réduite à l'extrémité.

Quand Annibal reçut ces ordres, il venoit encore d'être battu à Crotone par le Consul C. Servilius. On ne comprend point comment ce combat a échappé à la diligence des Historiens. Valerius Antias est le seul qui en parle, & qui assure que les Carthaginois perdirent cinq mille hommes en cette occasion. Toutes ces grandes pertes avoient si peu abattu le courage d'Annibal, qu'ayant entendu les ordres que ces députés lui apportoit, il en fremit de rage jusqu'à verser des larmes. *Il y a long-tems, dit-il, qu'on me rappelle par des voyes détournées en refusant de m'envoyer des recrues & de l'argent. Aujourd'hui on me rappelle par des ordres formels. Annibal n'est point vaincu par les Romains qu'il a si souvent battus & mis en fuite; il ne l'est que par l'envie & par l'opposition opiniâtre du Senat de Carthage. Ce ne sera pas tant Scipion qui se*

réjouira & qui s'enorgueillira du retour plein de honte auquel je suis forcé , que Hannon qui n'ayant pû abattre ma maison par d'autres voies , a trouvé moien de l'accabler sous les ruines de Carthage.

Annibal sans différer un moment , fit embarquer son armée. Avant son départ il fit passer au fil de l'épée quelques troupes du pais qui avoient refusé de le suivre , & qui s'étoient réfugiées dans le Temple de Junon Lacinienne. La sainteté de cet asile ne put les sauver de sa fureur ; & pour laisser un monument durable de ses actions , il éleva dans ce Temple un autel , sur lequel il fit graver une magnifique inscription où tous ses exploits furent détaillez en Lettres Grecques & Puniques.

Jamais homme n'a marqué tant de douleur en quittant sa patrie pour aller en exil , qu'Annibal en témoigna quand il quitta cette terre ennemie. Et ce qui est encore plus singulier , les Romains ne furent pas plus affligés de l'arrivée des Carthaginois en Italie , qu'ils le furent de leur départ , & ils se plaignoient de leurs Généraux qui ne les avoient pas retenus selon les ordres qu'ils leur en avoient donnez : car ils craignoient l'issuë d'une guerre , dont tout l'effort alloit tomber sur une seule armée & sur un seul chef. *C'est la scene qui est changée , disoient-ils , & non pas le danger. Fabius Maximus , ce grand personnage qui vient de mourir , a prédit mille fois le grand combat qui se prépare. Il a publié & avec raison , qu'Annibal*

seroit plus redoutable dans son propre pais qu'il ne l'avoit été aux portes de Rome. Ce ne sera ni un Syphax homme d'une barbarie sans conduite, ni un Asdrubal qui ne sçait que fuir, ni une armée ramassée à la hâte & composée de paisans mal armez que Scipion aura à combattre. Il aura en tête Annibal né presque dans le camp de son pere, dont la valeur a été si célèbre, Annibal nourri & élevé dans les armes dès son enfance, parvenu à commander en chef avant que d'être devenu homme, qui a vieilli dans le sein de la victoire, & qui a rempli des monumens de ses grandes actions les Espagnes, les Gaules & toute l'Italie, depuis les Alpes jusqu'à la mer; qui mene une armée endurcie à souffrir ce qui avant lui paroissoit au-dessus des forces humaines, une armée cent fois teinte du sang Romain, & qui remporte des dépouilles sans nombre. Scipion trouvera devant lui dans le combat une infinité de Chefs qui ont tué de leurs mains nos Généraux, & parcouru en vainqueurs nos camps & nos villes. Aujourd'hui tous nos Magistrats ensemble ne font point porter devant eux tant de faisceaux qu'Annibal en pourroit faire marcher devant lui, s'il produisoit tous ceux qu'il a gagnez par le meurtre de nos Capitaines.

Après toutes ces tristes réflexions, la peur d'offenser les Dieux par leur ingratitude, les porta à ordonner des fêtes & des sacrifices, pour les remercier de ce qu'ils se voïoient possesseurs de l'Italie après seize années d'une si cruelle guerre.

Cependant Annibal porté par un vent favorable, approchoit du rivage d'Afrique. Il or-

donna à un matelot de monter au haut du mât pour reconnoître l'endroit où ils alloient prendre terre. Le matelot étant monté, lui cria que la prouë étoit tournée vers un lieu où il y avoit un tombeau ruiné. Annibal regardant cela comme un présage funeste, lui commanda de passer outre, & alla descendre à la petite Leptis, d'où il mena son armée à Adrumette, & après l'avoir laissé reposer quelques jours, il marcha en diligence à Zama, qui est à cinq journées de Carthage. Là ayant appris les grands progresz que Scipion avoir déjà faits, & ne voyant aucune apparence de pouvoir rétablir les affaires par les armes, il envoya demander une conference à Scipion qui ne la refusa point. On convient d'un lieu entre les deux camps; & les deux Généraux avec une troupe d'élite qu'ils laissent à une égale distance, s'avancent au milieu suivis chacun de leur Trucheman.

Annibal parla le premier, & par un long discours il tâcha de porter Scipion à accorder la paix aux Carthaginois : Scipion, lui dit-il, *sourvenez-vous de l'inconstance de la Fortune qui renverse souvent ceux qu'elle a le plus élevez, & qui, ayant beaucoup de pouvoir sur toutes les choses humaines, le déploie avec plus d'insolence dans les affaires de la guerre. Il ne faut pas en aller chercher des exemples bien loin, ni dans les anciennes histoires, vous en voyez un bien sensible devant vos yeux. Je suis cet Annibal, qui après la bataille de Cannes m'étant rendu maître de presque toute l'Italie,*

l'Italie , portai mes armes victorieuses jusqu'aux portes de Rome , & campai à cinq milles de vos murailles. Là je m'arrêtai pour délibérer ce que je devois faire de vous & de votre patrie. Et aujourd'hui je me vois en Afrique , moi Africain réduit à venir vous demander la paix à vous Romain , & traiter avec vous de mon salut & de celui de Carthage. Si vous considerez bien ce grand revers , vous compterez moins sur vos prospérités présentes , & pour ne pas vous exposer à perdre le nom que vous avez acquis dans une si florissante jeunesse , vous accepterez nos offres & vous nous accorderez la paix. La Sicile , la Sardaigne & les Espagnes seront au peuple Romain , sans que nous puissions jamais les repeter par nos armes. Toutes les isles qui sont entre l'Italie & l'Afrique vous demeureront. Qu'est-ce que la guerre pourra vous donner davantage ? En faisant par ce Traité la sûreté des Carthaginois , vous assurerez votre gloire & celle du nom Romain.

Scipion répondit à Annibal par un long discours , dont la fin fut : que ce n'étoit pas au vaincu à faire le partage du vainqueur , & qu'il falloit que les Carthaginois se remissent entièrement à la discrétion des Romains , ou que dès le lendemain on décidât par les armes , laquelle des deux villes de Rome ou de Carthage seroit la maîtresse du monde , & donneroit la Loi à toutes les nations.

Après cette conférence ils se retirèrent chacun dans leur camp , & le lendemain à la pointe du jour ils mirent leurs troupes en bataille , avec tant de capacité & d'art , que , comme dit Ho-

mere, si Mars & Bellone avoient parcouru les deux armées, & visité tous les rangs, ils n'auroient pû y trouver la moindre chose à reprendre. Scipion lui-même donna de grands éloges à la disposition qu'avoit fait Annibal.

Le combat fut long, fort opiniâtre, & diversifié par des accidens étranges & singuliers: mais enfin la victoire se déclara pour les Romains. Les Carthaginois perdirent vingt mille hommes tuez sur la place. On fit autant de prisonniers, & on leur prit cent trente-trois Enseignes & onze Elephans. Scipion ne perdit pas plus de quinze cens hommes. Annibal après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre du plus grand capitaine, se retira à Adrumette & de-là à Carthage où il déclara en pleine assemblée, qu'il n'y avoit pour eux de ressource que dans la paix.

Il y eut sur cela plusieurs assemblées. On envoya par deux fois à Scipion des députez en état de supplians. Scipion leur dicta les conditions qu'il leur imposoit, & leur ordonna d'aller les déclarer à Carthage. La lecture en étant faite, Giscon qui avoit toujours été opposé à Annibal, voulut empêcher le peuple de les recevoir, & il étoit favorablement écouté de la multitude. Annibal indigné de cette opposition si imprudente, & qui alloit achever l'entiere ruine des Carthaginois, s'approcha de lui, le prit par le corps, & le tira par force de la Tribune. Cette action

violente faite dans une ville libre , parut très-insolente , & excita un grand murmure dans l'Assemblée. Annibal étonné de cette liberté du peuple , que la guerre ne connoissoit point , dit pour calmer les esprits : *Je suis sorti de Carthage à l'âge de neuf ans ; j'y suis revenu trente-six ans après ; j'y crois sçavoir passablement l'art de la guerre , ses Loix & ses usages , dont la Fortune tant publique que particulière m'a instruit depuis mon enfance ; mais j'ignore les Loix , les mœurs & les Coutumes de vos Assemblées de ville , & c'est à vous à me les enseigner.* Ainsi aiant excusé son imprudence , il fit un long discours pour faire voir que la paix qu'on leur offroit , n'étoit point injuste ; que ses conditions étoient même plus douces qu'ils ne devoient l'espérer dans l'état où ils se trouvoient , & qu'elle étoit nécessaire.

Les députez qu'on avoit envoyez à Rome , étant revenus avec la ratification du Traité , lorsqu'il fut question de faire le premier paiement des dix mille talens qui avoient été imposez , & qu'ils devoient payer en cinquante années deux cent talens par an , voilà toute l'assemblée qui se met à pleurer & à jeter de grands cris. Annibal s'étant pris à rire , Asdrubal surnommé Hædus lui en fit un crime ; il dit qu'il étoit étonnant qu'il pût rire dans ce deuil public , lorsque tout le monde fondeoit en larmes , lui sur-tout qui étoit la cause de tous ces pleurs. Annibal repoussa cette insulte par des paroles pleines de

sens : Ces ris que vous blâmez , dit-il , ne sont point si fort hors de saison que vos larmes impertinentes. Quand on nous a ôté nos armes , qu'on a brûlé nos vaisseaux , qu'on nous a interdit toute guerre étrangere , c'étoit alors qu'il falloit pleurer : car voilà le coup mortel qu'on nous a porté. Mais nous ne sentons des maux publics que ce qui touche nos fortunes particulieres , & rien ne nous afflige que la perte de notre argent. Quand on a dépouillé Carthage, & qu'on l'a mise toute nue & sans armes au milieu de ces nations d'Afrique toutes armées , personne n'a gémi, personne n'a versé une seule larme ; & aujourd'hui parce qu'il faut que chacun contribue au premier paiement du Tribut qui a été imposé , vous pleurez tous comme dans des funeraillles publiques. Ah que je crains que vous sentiez bien-tôt que vous avez pleuré pour des maux très-legers !

Tite-Live assure qu'il y des Auteurs qui ont écrit, que d'abord après la bataille Annibal s'embarqua pour aller à la Cour d'Antiochus. Cela étoit fondé apparemment sur ce que Scipion ayant fait demander aux Carthaginois qu'on lui livrât Annibal , les Carthaginois répondirent qu'Annibal n'étoit plus en Afrique. Mais c'étoit un mensonge : car Annibal après la ratification du Traité de paix & le départ de Scipion , demeura encore six années à Carthage jusqu'au Consulat de Caton & de L. Valerius Flaccus. Ce ne fut que cette année-là , que, pour se dérober à la haine de ses Citoyens qu'il avoit offensés par des nouveautez qu'il avoit introduites , & en-

core plus pour éviter d'être livré aux Romains qui avoient envoié des Ambassadeurs à Carthage le demander, sur ce qu'on avoit appris à Rome qu'il s'étoit lié avec Antiochus, & qu'il avoit fait un traité avec lui pour leur faire la guerre, il résolut de s'évader. Mais comme il étoit observé, il usa d'une grande prudence. Le jour qu'il avoit pris pour sa fuite, il fut tout le jour à la place publique pour éloigner tout soupçon de son dessein. A l'entrée de la nuit il sortit secrètement suivi seulement de deux de ses domestiques, & se rendit dans un lieu où il avoit fait préparer des chevaux. Là il monta à cheval & fit tant de diligence, que le lendemain matin il arriva à la Tour qui porte son nom, & qui est sur le bord de la mer entre Acholla & Thapse. Il y avoit là un vaisseau tout prêt sur lequel il passa le jour même à l'isle de Cereina, où il trouva plusieurs vaisseaux chargez de marchandises. Dès qu'il fut descendu, les Marchands & les Patrons allerent en foule pour le saluer. Comme un autre Ulysse, il leur fit une fausse confiance, & leur dit que Carthage l'envoyoit Ambassadeur à Tyr. Mais craignant que quelqu'un de ces vaisseaux ne partît la nuit & n'allât annoncer à Thapse ou à Acholla qu'on l'avoit laissé à Cereina, il fit préparer un sacrifice & un grand repas auquel il pria tous ces marchands & ces pilotes; & afin qu'on pût souper à l'ombre, car on étoit alors au cœur de l'Eté, il se servit des

voiles & des mâts de quelques vaisseaux , & fit une tente fort spacieuse sur le rivage. La chère fut aussi grande que l'avoit pû permettre le peu de tems qu'on avoit eu pour se préparer. On but jusques bien avant dans la nuit. Annibal trouvant un moment favorable pour se dérober sans être vû , fit voile & arriva heureusement à Tyr , où il fut reçu par les Fondateurs de Carthage comme dans une autre patrie. Il n'y séjourna que peu de jours , & navigea à Anrioche. Il trouva que le Roi en étoit parti , & il apprit que son fils étoit à Daphné où il célébroit des jeux solennels. Il alla l'y trouver. Le jeune Prince le reçut avec beaucoup de politesse. Il ne s'arrêta point , & alla à Ephèse où il trouva Antiochus encore incertain & flottant sur la guerre contre les Romains. Son arrivée acheva de le déterminer. Pendant qu'il fut à Ephèse , il arriva une aventure qui mérite d'être rapportée.

Les Ephesiens avoient chez eux un philosophe Peripateticien nommé Phormion , pour lequel ils avoient une estime très-singulière. Ils crurent ne pouvoir mieux regaler Annibal qu'en lui faisant entendre leur Philosophe. Ils lui proposerent d'aller à son auditoire : ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de peuple. Phormion fit un discours de plusieurs heures sur le devoir du Général d'Armée & sur tout l'art de la guerre. Les Ephesiens charmez , demanderent à Annibal ce

qu'il pensoit de ce personnage. Annibal s'expliquant assez mal en Grec , mais avec une franchise digne de lui , dit : *qu'il avoit bien vû en sa vie des vieillards radoter , mais qu'il n'avoit jamais vû un plus parfait radoteur que leur Philosophe.* En effet quelle arrogance , ou plutôt quelle démence & quelle démangeaison de parler dans ce Grec , qui n'avoit jamais vû l'ennemi , ni même un camp , qui toute sa vie avoit été éloigné de toute fonction publique , de se mêler de parler de l'art de la guerre devant Annibal , qui avoit disputé tant d'années l'Empire aux Romains vainqueurs de toute la Terre ?

Antiochus faisoit toute sorte d'honneurs à Annibal , comme au Capitaine le plus propre à lui procurer de grands succès dans la guerre qu'il méditoit , & il avoit avec lui de fréquentes conférences. Annibal fidèle à la haine qu'il avoit jurée aux Romains , le pressoit de porter la guerre en Italie , qui lui fourniroit les convois nécessaires pour la subsistance de ses troupes & des recrues dont il avoit besoin. Il lui représentoit que s'il donnoit le tems aux Romains de faire la guerre hors de l'Italie , il n'y avoit point de Roi , point de nation qui pût leur résister. Il lui demandoit cent vaisseaux couverts , dix mille hommes de pied & mille chevaux , & l'assûroit qu'avec cette Flotte. il passeroit en Afrique , & feroit revoltér les Carthaginois , ou que s'ils refusoient de l'écouter , il passeroit en Italie , & y exciteroit quelque guerre contre les Romains.

Antiochus admirant ses grandes vûës , donna les mains à tout. Annibal avant que de rien entreprendre , crut qu'il étoit nécessaire de préparer les esprits de ses Citoïens. Pour cet effet il se servit d'un certain Ariston de Tyr , qui étoit alors à Ephése , & dont il avoit éprouvé l'habileté & l'adresse dans plusieurs emplois dont il l'avoit chargé. Il le prend en particulier , lui explique tout ce qu'il méditoit , & l'envoie à Carthage. Il n'osa le charger de Lettres , de peur qu'étant interceptées , elles ne découvrirent tout ce qu'il tramoit. Mais il lui donna ses ordres , lui nomma ceux avec lesquels il devoit s'aboucher , & l'instruisit de plusieurs secrets qui feroient connoître à ses amis qu'il venoit de sa part , & qui lui tiendroient lieu de Lettres de créance.

Ariston ne fut pas plutôt arrivé à Carthage , que les ennemis d'Annibal se doutèrent de la commission dont il étoit chargé. On ne s'entretenoit d'autre chose & en public & en particulier. Enfin on porta la chose au Senat , & sur le rapport qui fut fait , Ariston eut ordre de comparoître. Il se défendit d'abord assez bien ; & la principale de ses défenses fut qu'il n'avoit porté aucune Lettre à aucun des Citoïens. Mais il n'alléguoit nulle bonne raison sur le sujet de son voïage ; aussi fut-il très-embarrassé à répondre au reproche qu'on lui fit , qu'il n'avoit eû des conférences qu'avec les amis d'Annibal. Sur cela il s'éleve un grand tumulte parmi les Senateurs. Les
uns

uns veulent qu'on le traite en espion & qu'on l'envoie à Rome; & les autres crient que de traiter ainsi un étranger sans aucune preuve, c'étoit donner un exemple pernicieux, qui auroit de terribles conséquences: car on traiteroit de même les Carthaginois & à Tyr & dans les autres lieux où ils alloient pour leur commerce. L'affaire fut remise au lendemain; mais Ariston qui craignoit les suites, s'embarqua secrètement la nuit même, après avoir affiché au haut du Tribunal un Placard où il déclaroit, *qu'il n'avoit eu aucun ordre de traiter avec aucun particulier; mais, qu'il avoit été envoyé pour traiter avec le Senat.* Ce Placard plein de malice étoit fait à deux fins; l'une pour rendre les principaux de la Noblesse suspects au Senat, & pour rendre le Senat suspect au peuple; l'autre pour donner des soupçons aux Romains & pour les irriter contre Carthage.

Le lendemain les Magistrats appelez *Suffetes* s'étant assemblez, ils trouverent ce Placard, le lurent, & trouvant le crime averé, ils jugerent à propos d'envoyer des Ambassadeurs à Rome déclarer tout ce qui s'étoit passé. Ces Ambassadeurs ayant été entendus, le Senat se trouva dans de grandes allarmes, & craignit que Rome n'eût incessamment la guerre avec Antiochus & avec les Carthaginois. Mais ce qui augmenta ses soupçons contre ces derniers, c'est que bien loin qu'il y eut eû des avis pour envoier Ariston à Rome, non seulement ils ne les avoient pas suivis, ils ne

l'avoient pas même retenu , & ne l'avoient pas empêché de prendre la fuite.

Les Romains envoyèrent à Ephése deux Ambassadeurs P. Sulpicius & P. Villius chargez d'instructions secretes , & d'un ordre de passer à Pergame à la Cour d'Eumenes qui ne demandoit qu'une occasion de faire la guerre à Antiochus. Sulpicius demeura malade à Pergame & Villius arriva à Ephése dans le tems qu'Antiochus étoit occupé à la guerre de Pisidie.

Les Courtisans de ce Prince jaloux d'Annibal , & qui craignoient qu'il ne s'élevât à leur préjudice au premier degré d'autorité & de crédit , l'avoient déjà rendu très-suspect. Antiochus ne se servoit plus de lui , & ne l'appelloit plus à ses Conseils. Cette mauvaise disposition fut encore augmentée par l'arrivée de Villius qui eut de frequentes conferences avec Annibal ; ce qui ralluma les soupçons d'Antiochus & fortifia les impressions que ses Courtisans lui avoient déjà données.

L'Historien Claudius , qui a traduit en Latin les Annales Grecques d'Acilius , & qui les a suivies , écrit que pendant qu'Antiochus étoit dans la Pisidie , Scipion l'Africain se trouva à Ephése , qu'il y vit souvent Annibal , & qu'un jour qu'il s'entretenoit avec lui , la conversation étant tombée sur les Généraux d'Armée , Scipion lui demanda *quel étoit le Capitaine qu'il préféreroit à tous les autres.* Annibal répondit *Alexandre* : Et le

second, continua Scipion; *c'est Pyrrhus sans contre-dit*, repliqua Annibal. *Et le troisième*, reprit Scipion; *c'est moi*, repartit Annibal sans balancer; que sur cela Scipion se prit à rire, & lui dit: *Que seroit-ce donc si vous m'aviez vaincu?* Oh, répondit Annibal, *si je vous avais vaincu, je me mettrois avant Alexandre, avant Pyrrhus, & avant tous les autres.* Scipion fut agréablement flatté de cette réponse fine, & de cette politesse peu attendue du Carthaginois, qui ne l'avoit point compris parmi les Généraux, comme le jugeant infiniment supérieur à tous les autres, & hors de toute comparaison.

Antiochus ayant appris que les Ambassadeurs des Romains arrivoient, quitta la Pisidie, & arriva à Apamée. Villius partit d'Ephèse, & alla l'y joindre. Ils eurent là quelques conférences qui furent interrompues par la mort d'Antiochus fils aîné du Roi, jeune Prince d'une grande espérance, & qui avoit déjà donné des marques qu'il seroit un jour un grand Roi, c'est-à-dire, un Roi juste. Toute la Cour fut plongée dans le deuil, & l'affliction du Roi parut d'autant plus grande, qu'elle étoit feinte: car il fut soupçonné d'avoir fait empoisonner son fils pour se défaire d'un héritier qui talonnoit de trop près sa vieillesse, & qu'il accusoit à faux d'attendre avec trop d'impatience la succession. Le Palais fut fermé pendant plusieurs jours, & Villius pour n'être pas incommode au Prince, alla à Pergame,

d'où il se rendit peu de tems après à Ephèse avec Sulpicius qu'il trouva guéri. Le Roi y arriva peu de jours après. Il y eut là plusieurs conférences qui n'aboutirent à rien , & les Ambassadeurs furent obligez de s'en retourner à Rome sans avoir rien conclu de tout ce que portoient leurs instructions.

Après leur départ Antiochus assembla un grand Conseil pour délibérer sur la guerre contre les Romains. Là chacun se piqua d'autant plus de s'emporter contre eux , que c'étoit faire la cour au Prince. Les uns relevent l'insolence des demandes de ce peuple ambitieux qui prétendoit donner la Loi à Antiochus , au plus grand Roi de l'Asie , comme il la donnoit à Nabis après l'avoir vaincu. Les autres disent que véritablement les deux places que les Romains demandoient , n'étoient pas bien considérables pour un aussi grand Roi qu'Antiochus , mais que c'étoit un essai qu'ils faisoient ; qu'Antiochus ne se feroit pas plutôt relâché , qu'ils en demanderoient de plus importantes , & que c'étoit toujours la coutume de commencer par de petites choses , pour en exiger ensuite de plus grandes & de plus injustes. Il y avoit dans ce Conseil un certain Alexandre d'Acarnanie , qui avoit été un des principaux amis de Philippe , & qui l'avoit quitté pour s'attacher à Antiochus , comme à un Roi plus puissant , & plus en état de récompenser ses services. Il avoit acquis beaucoup

de crédit auprès du Roi qui l'admettoit à ses Confeils les plus secrets, comme un homme qui connoissoit la Grece, & qui étoit parfaitement instruit des affaires des Romains. Quand ce fut à lui à parler, il dit *qu'il n'étoit pas question de délibérer si l'on feroit la guerre, mais qu'il s'agissoit de décider & où & comment on la feroit; qu'il promettoit une victoire sûre à Antiochus, s'il passoit en Europe, & s'il s'établissoit dans quelque coin de la Grece, comme dans une place d'armes; qu'il trouveroit les Eoliens déjà armés; que Nabis ne manqueroit pas de faire soulever tout le Peloponése, & que le signal ne seroit pas plutôt donné, que Philippe accourroit du fond de la Macédoine; qu'il se souvenoit combien de fois il avoit entendu ce Prince demander aux Dieux d'avoir seulement le secours d'Antiochus, & qu'enfin il ne falloir pas user de remise, mais faire passer incessamment Annibal en Afrique pour y occuper les Romains.*

Annibal n'assistoit pas à ces Confeils, parce qu'il étoit suspect au Prince, & il n'avoit plus aucune considération à la Cour. D'abord il supporta cet affront sans se plaindre, mais enfin il crut devoir à sa gloire de se justifier, & de demander au Roi même la cause de son changement à son égard, sur-tout la conjoncture lui paroissant favorable. Il entre donc dans le Conseil & demande au Roi le sujet de ses froideurs, & l'ayant entendu de sa bouche, il lui dit: *Antiochus, je n'étois qu'un enfant lorsque mon pere Amilcar m'approcha de l'autel sur lequel il faisoit un sacrifice,*

Et me força à faire un serment inviolable que je serois toujours l'ennemi des Romains. C'est ce serment qui m'a obligé à leur faire la guerre pendant trente-six années sans aucun relâche. C'est ce serment qui m'a chassé de ma patrie, Et qui m'a jetté dans vos Etats, Et c'est ce même serment qui, si vous trompez mes esperances Et que vous trahissiez votre gloire, me portera à aller par-tout où il y aura des armes Et des troupes, Et à courir les terres Et les mers pour chercher des ennemis de Rome. C'est pourquoi si quelques-uns de vos Courtisans veulent s'élever en me calomniant auprès de vous, je les avertis de bâtir leur fortune sur tout autre que sur Annibal. Je hais les Romains Et j'en suis hâi. Mon Pere Amilcar Et tous les Dieux sont témoins de cette verité. Si vous pensez donc sérieusement à faire la guerre aux Romains à qui j'ai voué une haine implacable, servez-vous de moi comme du meilleur Et du plus fidèle ami que vous puissiez avoir. Mais si vous faites la paix avec eux, aujourd'hui même je me déclare votre ennemi Et je chercherai tous les moyens de vous faire à vous Et à eux le plus de mal qu'il me sera possible.

Ces paroles pleines de sincérité & de force, prononcées avec beaucoup de feu, ne touchèrent pas seulement le Roi, elles dissipèrent tous les soupçons & le porterent à redonner à Annibal toute sa confiance ; Annibal fut mieux que jamais dans son esprit, & la guerre fut résolue.

On ne parloit à Rome que des menaces d'Antiochus ; mais les Romains n'avoient contre lui d'autres préparatifs que leur courage. Enfin aver-

tis de sa marche , ils levent de nouvelles Legions , assemblent le secours des Alliez , & envoient des troupes dans tous les postes les plus exposez pour s'opposer à cet orage qui venoit fondre sur eux. Les nouveaux prodiges que l'on annonçoit de toutes parts , augmentoient encore leurs allarmes. Dans le Picenum une Chèvre avoit eu six Chèvreux d'une portée ; à Aretium il étoit né un enfant qui n'avoit qu'une main ; à Amiterne il avoit plu de la terre ; à Formies la porte & les murailles de la ville avoient été frappées de la foudre ; à Rome le Tibre s'étoit débordé , & avoit fait de grands ravages ; & du haut du Capitole il s'étoit détaché un grand rocher qui étoit tombé dans un quartier de la ville , & y avoit accablé plusieurs personnes , & cela , sans que l'on eût senti la moindre secousse d'un tremblement de terre , ni le moindre vent. Et ce qui les effraïoit encore plus que tout le reste , dans les terres du Consul Domitius , un bœuf avoit prononcé ces paroles : *Roma cave tibi. Rome prens garde à toi.* On fit des prieres publiques pour expier ces prodiges & pour appaiser la colere du Ciel , & les Aruspices ordonnerent que l'on gardât & que l'on nourrît avec beaucoup de soin le bœuf qui avoit parlé.

La réconciliation d'Annibal avec Antiochus bien loin d'appaiser l'envie , n'avoit fait que l'enflammer davantage : car l'envie devient toujours d'autant plus forte , qu'on se sent plus incapable

d'égaliser ceux qui en font l'objet. Quand il fut question de faire passer Annibal en Afrique avec les vaisseaux qu'il avoit demandez & que le Roi lui avoit promis, il s'éleva dans le Conseil de grandes contestations. Thoas qui étoit un des premiers de l'Etolie & un des plus grands flatteurs du Roi, fut celui qui s'y opposa le plus vivement, & qui parla avec le plus de force. Il soutint que l'on ne devoit point faire ce détachement de la Flotte, & que quand même on le feroit, Annibal étoit l'homme du monde à qui il en falloit le moins confier le commandement; que c'étoit un banni, & de plus un Carthaginois, à qui ou l'état présent des affaires, ou la legereté de son esprit suggeroient mille differens desseins. Que si l'on avoit quelque heureux succès sous sa conduite, il en retireroit seul toute la gloire, sans qu'Antiochus en eût la moindre part; & que si l'on finissoit heureusement cette guerre, comment pouvoit-on esperer qu'Annibal se resoudroit à vivre soumis à un Roi étranger, lui qui n'avoit pû souffrir sa patrie? Un homme qui dans sa jeunesse a porté son ambition & ses esperances jusqu'à se promettre l'empire de l'univers, souffrira-t'il patiemment un maître dans sa vieillesse? En un mot, ajoûta-t'il, Antiochus n'a que faire d'Annibal pour Général. Il peut le mener avec lui & se servir de ses Conseils; le fruit que l'on tirera de cet esprit n'étant que leger, pourra être utile sans être à charge. Mais si on lui donne le Commandement, il n'y a que malheurs à attendre ou de son infidelité ou de son audace.

Antiochus touché de ce discours, renonça

au dessein très-sage qu'il avoit fait d'abord d'envoier Annibal avec une Flotte, & ne pensa plus qu'à passer en Grece sans differer. Dès ce moment Annibal n'eut plus aucune part aux affaires; mais peu de tems après le Roi étant passé de Chalcis à Demétriade pour délibérer sur la maniere dont il devoit se conduire pour attirer les Theffaliens dans son parti, il appella Annibal au Conseil. Annibal parla avec beaucoup de sens, & dit : Il ne faut pas tant se mettre en peine de gagner les Theffaliens que leur propre foiblesse portera toujours à faire la cour à ceux qui seront à leurs portes. Ce qu'il y a de plus important & de plus pressé, c'est d'attirer le Roi Philippe dans votre alliance. Si nous avons Philippe, nous aurons les Etoliens & les Athamanes. Que s'il refuse d'écouter nos Ambassadeurs & de se joindre à nous, il faudra prendre des mesures pour l'empêcher de se joindre aux ennemis. Votre fils Seleucus est à Lysimachie; il n'aura qu'à s'avancer par la Thrace avec ses troupes & à ravager les environs de la Macédoine. Par ce moyen il le mettra hors d'état de donner du secours aux Romains & le forcera à veiller à la conservation de son propre pais. Voilà ce que je pense sur Philippe. Pour ce qui est de toute la conduite de cette guerre, vous sçavez ce que j'en ai pensé dès le commencement. Si vous m'aviez cru, les Romains n'apprendroient pas présentement que vous avez pris Chalcis & forcé ce boulevard de l'Europe, mais ils apprendroient que la Toscane, la Ligurie & la Gaule en deçà des Alpes sont toutes en

Tome IX. A a

feu, & ce qui seroit pour eux le plus terrible, ils apprendroient qu'Annibal est au milieu de l'Italie. Je suis donc encore d'avis, que vous rassembliez toutes vos forces de terre & de mer; que vous fassiez suivre votre Flotte par des vaisseaux de charge remplis de bons Convois; que vous partagiez cette Flotte, que vous en placiez la moitié à Corcyre pour fermer ce passage aux Romains, & que de l'autre moitié vous en bordiez les côtes d'Italie qui regardent la Sardaigne & l'Afrique; & vous avec votre armée de terre, vous vous tiendrez à Byllis, d'où vous dominerez sur la Grece & sur l'Italie, & tiendrez en échec les Romains, qui vous verront en état de passer dans l'une ou dans l'autre à la première occasion favorable qu'ils vous donneront. Voilà mon avis; si je ne mérite pas d'être crû sur toute sorte de guerres, les malheurs & les succès que-j'ai eus en Italie, me rendent au moins digne de l'être sur la guerre contre les Romains. Si vous prenez ce parti, je vous servirai avec autant de fidélité que de zèle. Je prie les Dieux de faire prospérer le conseil qui vous aura paru le meilleur.

Cet avis d'Annibal fut plus approuvé que suivi. La seule chose que fit Antiochus, c'est qu'il envoya Polyxenidas pour faire venir d'Asie sa Flotte & ses troupes de terre; mais tout ce qui arriva bientôt après, le força d'admirer Annibal non simplement comme un homme d'un grand sens, mais comme un Prophète qui avoit prévu & prédit tout ce qui étoit arrivé.

La guerre étant finie en Grece par la victoire que les Romains venoient de remporter aux

Thermopyles & par la prise d'Heraclee, & d'autres places qu'occupoient les Etoliens, Antiochus qui ne voioit plus de ressource pour lui en Grece, abandonna l'Europe & passa à Ephése où il se croyoit en sûreté, abusé par ses flatteurs qui l'assûroient que jamais les Romains ne viendroient le chercher en Asie. Annibal fut le seul qui osa combattre cette securité du Roi; il lui dit en plein conseil: *Antiochus, bien loin de douter que les Romains viennent vous chercher en Asie, je suis sûr qu'ils y viendront très-promptement, & je suis surpris qu'ils n'y soient déjà. Je connois leur maniere. Ils ne donnent jamais ni repos ni trêve ni aux vaincus ni aux vainqueurs. Le passage est bien plus facile & plus court de Grece en Asie qu'il ne l'étoit d'Italie en Grece, & Antiochus est pour eux un objet bien plus pressant que ne l'étoient les Etoliens. Les Romains ne sont pas moins forts sur mer que sur terre. Ils ont depuis long-tems une flotte au Cap de Malée, & j'apprens qu'il en arrive une autre avec un nouveau Commandant. C'est pourquoi, Antiochus; cessez de vous repaître de vaines esperances, & de vous flatter que vous aurez la paix. Bien-tôt vous serez forcé de disputer aux Romains l'Asie dans l'Asie même, & il n'y a point là de milieu; il faut ou que vous leur ravissiez l'Empire & l'esperance de se rendre Maîtres de l'Univers, ou que vous perdiez votre Royaume.*

L'évenement justifia bien-tôt cette prophétie & augmenta l'admiration que l'on avoit pour Annibal. Antiochus renonçant aux promesses de ses flatteurs, l'envoya en Syrie pour faire venir

les vaisseaux de Cilicie , & donna ordre à Polyxenidas de radouber ceux qui avoient été maltraitez dans le dernier combat , & d'en faire bâtir de nouveaux.

Bien-tôt après il y eut un second combat entre la Flotte du Roi & celle de Rhodes près de la ville de Side sur la côte de la Pamphlie. Eudamus commandoit la Flotte des Rhodiens composée de trente-deux vaisseaux à quatre rangs de rames & de trois à trois rangs , & s'étoit placé à l'aîle droite pour être opposé à Annibal qui commandoit la gauche de la Flotte d'Antiochus , composée de trente-sept vaisseaux dont il y en avoit quatre à six rangs de rames & trois à sept rangs. Annibal ayant pris le large , avoit enveloppé Eudamus qui étoit venu sur lui avec cinq gros vaisseaux , & alloit s'en rendre maître, lorsque l'aîle gauche des Rhodiens après avoir battu l'aîle droite d'Antiochus commandée par Apollonius un des principaux de sa Cour , vint lui arracher des mains la victoire.

La même année il y eut un troisième combat à Myonnése entre la Flotte d'Antiochus commandée par Polyxenidas , & la Flotte des Romains & des Rhodiens. On ne voit point qu'Annibal se soit trouvé à ce combat qui fut plus considérable que les deux autres , par le nombre des vaisseaux qui combattirent , par la forme du combat qui fut très-divers , & par la perte qu'Antiochus y fit de tous ses vaisseaux qui furent tous

pris ou coulez à fond. Antiochus chassé de la mer, retira sa garnison de Lyfimachie, gagna Sardis, & après avoir inutilement envoié faire des propositions de paix par Heraclide de Byzance, il passa dans la Magnesie où il assembla toutes ses forces, & s'y retrancha.

Les Romains commandez par Scipion l'Asiatique, dont Scipion l'Africain son frere avoit bien voulu être le Lieutenant, l'y suivirent, & se mirent en bataille devant lui. Antiochus sortit de ses retranchemens & mit toute sa fortune au hazard d'une seule journée. La bataille fut longtemps disputée & fort sanglante. Antiochus prit la fuite après avoir perdu cinquante mille hommes de pied, quatre mille chevaux, un grand nombre de prisonniers & quinze Elephans. On peut inferer d'un passage de Tite-Live, qu'Annibal fut à ce combat.

Antiochus vaincu, & n'ayant d'autre ressource que la paix, envoya la demander par des Ambassadeurs qui ayant obtenu audience du Consul, dirent : *Romains, nous n'avons autre chose à vous dire qu'à vous demander à vous-mêmes par quels moiens nous pourrions expier la faute d'Antiochus, & obtenir de nos vainqueurs le pardon & la paix. Jusqu'ici avec une magnanimité digne de Rome, vous avez pardonné aux peuples & aux Rois que vous avez vaincus. A plus forte raison devez-vous témoigner aujourd'hui la même magnanimité & la même clemence dans cette victoire qui vous rend les Maîtres du monde. N'ayant plus d'ennemis à*

combattre, il ne vous reste que d'épargner le genre humain, & d'en avoir soin comme les Dieux mêmes.

Scipion voulut que son frere l'Africain répondît à ces Ambassadeurs. Il leur expliqua donc les conditions auxquelles ils pouvoient obtenir la paix, & une des principales fut qu'attendu que les Romains ne pouvoient jamais espérer de paix sûre par-tout où seroit Annibal, il falloit avant toutes choses qu'Antiochus leur livrât cet ennemi. Annibal informé de cette réponse, & voyant bien qu'Antiochus n'étoit pas en état de rien refuser aux Romains, se déroba la nuit. Il fut longtemps errant de côté & d'autre. Il y a eu des Auteurs qui ont écrit qu'il se retira d'abord en Crète chez les Gortyniens, & que ne sçachant comment sauver son or & son argent, il imagina cette ruse digne d'un Carthaginois : Il remplit des pots de terre de pièces de cuivre qu'il avoit fait dorer, & les mit en dépôt dans le Temple de Diane, & qu'il mit son or & son argent dans des statues de bronze creuses qu'il laissa nonchalamment dans sa cour pour tromper les Gortyniens par cette feinte négligence. Mais cette tradition me paroît fort mal appuyée & fort incertaine. Il y a plus d'apparence de vérité dans celle qu'ont suivie ceux qui ont écrit, qu'après la défaite d'Antiochus, Annibal se retira auprès d'Artaxe ou Artaxerce Roi d'Arménie, & qu'étant à sa Cour, il lui donna plusieurs conseils & plusieurs instructions très-utiles. Entre autres on

rapporte , qu'ayant remarqué une heureuse situation dans un païs très-agréable & très-fertile , dont on ne profitoit point , & dont on ne faisoit aucun compte , il y traça le plan d'une ville ; qu'ayant mené Artaxe sur les lieux , il le lui montra , & que le Roi ravi , le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage. Ce qu'il fit & en peu de tems. On vit là une grande & belle ville qui fut appelée Artaxate du nom du Roi , & déclaré la Capitale de l'Arménie.

Annibal se déroba du camp d'Antiochus l'an de Rome 563. & il se retira à la Cour de Prusias Roi de Bithynie sept ans après , l'an 570. Il est étonnant que les six dernières années de la vie d'un si grand personnage , qui avoit rempli la terre du bruit de son nom & sur qui la terre entière avoit les yeux , soient entièrement ignorées , & que l'on n'en sçache rien de certain. On écrit qu'il fut très-bien reçu à la Cour de Prusias , & que le Roi ravi de l'avoir , le fit Général de son armée. Annibal le servit très-utilement dans la guerre qu'il avoit contre Eumenes Roi de Pergame , & allié des Romains. On raconte un stratagème assez nouveau dont il se servit dans un combat naval. Il fit remplir de serpens plusieurs cruches de terre , & pendant que l'on étoit aux mains , il les jeta dans les vaisseaux des ennemis qui ayant à se défendre en même tems contre ces serpens & contre les vaisseaux qu'ils avoient en tête , furent battus.

Tout ce que l'on sçait de plus certain , c'est qu'Annibal renonçant à toute esperance de se relever , vivoit assez loin de la Cour dans une retraite qu'il s'étoit faite près du rivage de la mer. Là comme il se doutoit bien que les Romains ne le laisseroient pas en repos , & qu'ils l'envoyeroient demander à Prusias dont il connoissoit la timidité & la foiblesse , il avoit pratiqué sous terre sept conduits qui partant de sa maison , & prenant tous de differens côtez , alloient aboutir fort loin par des issues imperceptibles , & pouvoient lui donner le moien de s'échapper en cas de nécessité. Ses craintes ne furent pas vaines. Flaminius fut envoié par les Romains à la Cour de Prusias pour moyenner un accommodement entre Eumenes & lui. Mais on prétend que dans ses instructions il y avoit un article secret qui lui ordonnoit de demander à Prusias la mort d'Annibal.

Prusias n'oublia rien pour adoucir Flaminius , & pour sauver son ami , son suppliant & son hôte ; mais Flaminius fut inflexible & Prusias fut forcé d'obéir. Il envoya des Gardes environner la maison d'Annibal , de maniere qu'il ne pouvoit sortir sans être pris. Il voulut se sauver par le souterrain le plus caché , mais ayant trouvé que l'issue en étoit aussi gardée , il eut recours à la mort comme à l'asile le plus sûr & le seul inviolable ; il prit du poison qu'il portoit toujours avec lui pour une derniere nécessité , & avant que de l'avaller

avaller il dit : Délivrons les Romains de leur inquiétude & de leur fraieur. Ils trouvent trop long & trop dangereuse d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïssent. Flaminius ne remportera pas une grande gloire d'avoir atterré un ennemi trahi & désarmé ; & ce seul jour va faire voir combien les mœurs des Romains sont changées. Leurs Peres envoyèrent avertir Pyrrhus leur ennemi qui avoit les armes à la main & une puissante armée en Italie , de prendre garde à lui parce qu'on vouloit l'empoisonner , & eux ils envoient des Ambassadeurs à Prusias pour le presser de faire mourir par le plus grand des forfaits son hôte , qui est sans défense & à sa merci.

Ainsi mourut Annibal. Il s'étoit toujourns flatté qu'il retourneroit à Carthage , qu'il y finiroit ses jours , & qu'il seroit enterré dans le sein de sa patrie. Il sembloit que cela lui étoit promis par un ancien Oracle qui portoit : *La terre Libysse engoutira le corps d'Annibal.* On ne doutoit point que l'Oracle ne parlât de la Libye & qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré à Carthage ; mais il faut toujourns se défier des Oracles qui paroissent trop clairs. Le sens qui paroît d'abord si évident , n'est presque jamais leur sens véritable. Un Oracle doit être obscur. Annibal fut enterré dans ce coin de la Bithynie qu'il avoit choisi pour sa retraite, où il y avoit une petite bourgade appelée Libysse , ainsi l'Oracle fut éclairci & justifié.

Ceux qui ont voulu laver les Romains de la honre d'une poursuite si odieuse , ont écrit qu'ils

n'ignoroient pas la retraite , mais qu'ils faisoient semblant de l'ignorer , le méprisant à cause de sa foiblesse & de sa vieillesse ; & que lorsque la nouvelle de sa mort fut portée à Rome , le Senat fut très-fâché que Flaminius eut fait mourir Annibal de sa seule autorité & sans en avoir reçu aucun ordre , seulement par une convoitise outrée de gloire , pour remporter dans tous les âges le grand titre d'Auteur de la mort d'Annibal. Mais cela n'est nullement vraisemblable par trois raisons.

La premiere , que Flaminius n'étoit pas seul Ambassadeur. On avoit envoyé avec lui Scipion l'Asiatique & Scipion Nasica. Or il n'y a nulle apparence que si Flaminius eût voulu entreprendre de son chef une action si cruelle , si atroce & si honteuse pour Rome , les deux Scipions ne s'y fussent pas opposez. Ils se seroient souvenus en cette occasion de la magnanimité de Scipion l'Africain, qui après avoir défait en Afrique cet ennemi jusques-là invincible , & encore si redoutable , ne le chassa point de son pais , ne le demanda point à ses Citoïens , & dans les conditions de paix qu'il lui accorda , il ne proposa rien contre lui , & n'insulta point à son infortune.

La seconde , c'est que si Flaminius avoit agi sans ordre , le Senat n'auroit pas manqué de le punir , d'avoir imprimé au nom Romain une si horrible tache.

Et la troisième enfin , c'est que ce n'étoit nul-

lement la vieillesse d'Annibal qui devoit rassurer les Romains : car il n'avoit que soixante-quatre ans quand il mourut ; & à cet âge il étoit encore en état de se faire redouter s'il eût trouvé les occasions de sacrifier à sa haine. Aussi cette action de Flaminius n'étoit-elle pas blâmée de tout le monde : on trouvoit des gens qui la louoient, & qui disoient qu'Annibal pendant qu'il vivoit, étoit un feu caché qui n'attendoit que quelqu'un qui le soufflât ; que ce n'étoit ni son corps ni son bras qui étoient à craindre, mais que c'étoit sa grande capacité & son expérience jointes à cette animosité naturelle & à cette haine inveterée qu'il avoit contre les Romains, & dont la caducité ne diminuoit jamais la violence : car le naturel persevere & domine toujours dans les mœurs ; que la Fortune ne demeure pas toujours la même, & que changeant continuellement, elle invite par de nouvelles espérances à de nouvelles entreprises ceux qui par la haine qu'ils nous portent, n'ont jamais cessé de nous faire la guerre dans leur cœur. Combien d'exemples l'histoire ne présente-t-elle pas de gens qui après avoir été abattus par la Fortune, se sont relevés de leurs défaites, & se sont remontrez formidables à leurs ennemis.

Il n'est pas vrai même qu'Annibal fut si abbattu qu'on n'en pût encore rien craindre. Il avoit un grand Roi pour ami. Il tiroit de lui de grosses pensions, & il avoit de grandes relations avec la Flotte & avec la Cavalerie & l'infanterie de ce Prince.

Il y a donc bien de l'apparence, & plusieurs Au-

teurs même l'assûrent , que Flaminius ne fit pas cette action de sa seule autorité , & que les Romains suivirent en cette occasion les maximes de la plus exacte politique , qui veut qu'on ne laisse rien au pouvoir de la Fortune autant qu'on le peut , & que pour une plus grande sûreté on outre les précautions de la plus timide prévoïance.

Mais si jamais les Romains avoient pû ou dû se relâcher de cette regle trop cruelle , on peut assûrer que c'étoit en cette occasion. Tout étoit soumis. Les Romains vainqueurs de la Terre entiere , pouvoient-ils craindre un homme seul ? Quand même ils auroient trouvé une plus grande sûreté dans sa mort , il est certain qu'ils auroient trouvé une plus grande gloire à le mépriser & à le laisser vivre.

Fin de la vie d'Annibal.



ENÉE.



N peut à juste titre mettre Enée à la tête des Héros Romains. Les Historiens de Rome l'ont toujours regardé comme le fondateur de cette première ville du monde, parce qu'il érigea un petit empire dans cette partie de l'Italie où elle fut bâtie dans la suite par des hommes qui étoient presque tous descendus de lui & de ses compagnons. On peut donc dire avec vérité que l'histoire Romaine commence par lui. Tout ce que nous avons avant son tems, doit être compté pour rien :

B b iij

les anciens Auteurs ne nous ont conservé de ces siècles reculez qu'un petit nombre de faits historiques, encore font-ils tellement mêlez de fables, qu'il n'est pas facile de séparer la vérité d'avec les faussetez qu'on y a ajoutées mal à propos.

Il faut avoüer qu'il en est à peu près de même de l'histoire d'Enée. La premiere partie de sa vie est extrêmement stérile ; on y voit partout un trop grand mélange de fables, à travers lesquelles il n'est pas possible de reconnoître la vérité. Mais les Historiens Romains ont fait de plus exactes recherches sur les dernieres actions de ce Héros, & nous en ont donné un détail plus particulier : nous trouvons même dans leurs écrits plusieurs faits racontés avec plus d'exactitude & de clarté qu'on n'auroit pû l'attendre du siècle où vivoit Enée ; quoi que dans la plupart de ces faits on ne voie ordinairement que les premieres lueurs de la fidélité de l'histoire.

La maison des Rois de Troye^(a) d'où Enée étoit descendu, tiroit son origine des Dieux fabuleux de l'Antiquité. Assaracus arriere-petit fils de Dardanus qui fut le premier de cette famille, étoit un prince cadet de cette maison. Pendant qu'Ilus son frere aîné regnoit à Troye, ville alors nouvellement bâtie, il demeura dans la province de Dardanie où s'étoit d'abord établi Dardanus qui lui avoit donné son nom. Af-

(a) *Homer. Il. 29. 23. Apollodor. l. 3. 11. Diodor. Sic. l. 4 p. 191.*

Saracüs laissa cette principauté à ses descendans. Anchise son petit fils , fut pere d'Enée. La réputation de celui-ci fut si grande , que selon la coutume de ces tems-là , il falloit en quelque sorte qu'on le regardât comme un homme extraordinaire & descendu de quelque divinité. Tout le monde sçait que Venus fut la Déesse que les Auteurs des fables lui choisirent pour mere. Peut-être la beauté de sa mere réelle donna-t'elle occasion à ce choix. L'Auteur qui s'amusa autrefois à rechercher (a) quelle étoit la véritable mere d'Enée , & qui publia un traité sous ce titre , fut justement exposé à la raillerie du public , & ce fut avec raison qu'on se mocqua de la vanité de son entreprise.

Tout ce que nous sçavons de l'éducation d'Enée , c'est qu'il eut pour gouverneur le fameux Chiron, (b) sous lequel la plupart des grands hommes de ce tems-là furent élevez. Enée apprit de lui tous les exercices qui peuvent contribuer à former un Héros. Il paroît qu'entre ces exercices, celui de la chasse étoit le principal. Après s'être formé sous un si habile maître , Enée épousa Creüse , qui étoit , dit-on , fille de Priam dernier Roi de Troye. Il vécut plusieurs années en Dardanie où il jouit d'une longue paix , aussi-bien que tout le Royaume.

L'injustice & la violence de Paris mirent fin

(a) *Didymus , Sen. Ep. 88.* | (b) *Xenoph. Cynegor. s. 1 §. 2.*

à la félicité publique. Ce prince étoit un des fils de Priam. Il s'embarqua avec une nombreuse suite , & après de longs voyages , il arriva enfin à la Cour de Sparte. Menelas Roi de cette ville le reçut avec la dernière politesse & lui donna l'hospitalité. Paris lui marqua sa reconnoissance en entrant dans une intrigue avec la Reine. Helene , princesse d'une rare beauté , mais beaucoup moins célèbre pour sa vertu , se montra si peu cruelle envers Paris , que ce jeune prince profitant de l'absence de Menelas que des affaires nécessaires avoient appelé ailleurs , la fit embarquer sur sa flotte & la mena à Troye. Une entreprise si inouïe répandit l'allarme par toute la Grèce , & on se souleva contre le ravisseur. D'abord les Grecs envoyèrent des Ambassadeurs à Troye pour redemander Helene. Mais la faction du jeune prince étant la plus forte , ils ne furent point écoulez. Sur ce refus ils unirent toutes leurs forces pour se faire justice eux-mêmes ; & afin de pousser la guerre avec plus de vigueur , ils donnerent le commandement de toute l'armée à Agamemnon Roi d'Argos & de Mycenes, qui étoit frere du prince dont Paris avoit enlevé la femme.

Une guerre entreprise pour de si justes raisons , ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès. Enée en prévint les tristes suites , & commença à craindre que le crime de Paris (a) n'en-

(a) *Liv. I. l. 2. l.*

traînât la ruine totale du Royaume de Priam. Il eut le courage de se déclarer contre le ravisseur , & pressa vivement pour qu'on rendît Helene , quoiqu'il sçût bien qu'une probité si hors de saison devoit lui attirer les ressentimens du parti contraire , qui étoit le plus puissant. Cependant l'injustice de son Prince ne rallentit point en lui l'amour de la patrie & le zèle du bien public. Ne pouvant se résoudre à rester tranquille tandis que les Troïens étoient menacez par les Grecs d'une ruine prochaine , pour des crimes qu'ils n'avoient point commis ; quand il vit que la guerre étoit inévitable , il prit volontiers les armes & se joignit aux autres pour défendre la liberté. Il protesta néanmoins dans plusieurs occasions qu'il ne désiroit rien tant que de voir cette guerre heureusement terminée. Sa Province étoit située proche de la mer. Les Grecs en ravagèrent une partie dès qu'ils furent entrez sur les terres des Troyens. Enée s'opposa de toutes ses forces à leurs entreprises , & n'abandonna jamais la cause commune. Mais ils étoient en trop grand nombre , & il n'étoit pas possible qu'il résistât long-tems à une si puissante armée (4). Il prit donc avec lui toutes les forces qu'il put lever , & les mena à la capitale, qui fut assiégée bien-tôt après.

La longueur du siege procura à Enée mille occasions de se distinguer. Hector étoit le seul

(4) *Homer. Il. 10. v. 90.*

entre les Troyens (a) à qui on pût le comparer ; & si ce Prince avoit quelque avantage sur Enée du côté de la valeur , Enée l'emportoit sur lui du côté de la prudence. L'Histoire nous apprend qu'on avoit accoutumé d'appeller Hector le Bras, & Enée l'Ame de Troye , & que les Grecs déclarerent en plusieurs occasions que la prudence d'Enée étoit un plus grand obstacle à leurs desfeins que le courage & la fureur d'Hector.

Homere est le plus ancien Auteur qui ait parlé d'Enée ; c'est de lui seul que nous pouvons apprendre quelque chose de son caractère & de ce qu'il fit pendant le siege de Troye. Il ne paroît pas que ce Poëte ait eu aucun intérêt de flatter la mémoire. Ainsi le portrait qu'il nous en fait dans son Iliade , est sans doute fondé sur la vérité. Ce portrait est extrêmement à l'avantage d'Enée (b). Homere le met beaucoup au-dessus de tous les Troyens , si on en excepte Hector auquel il le joint souvent comme son égal en valeur & en prudence. Il relève son mérite , lorsqu'il nous le représente en même tems comme le plus aimé du peuple (c) & comme le plus constant objet de la haine d'une injuste (d) Cour , où chaque nouvelle preuve qu'il donnoit de son mérite , ne faisoit que l'exposer à de nouveaux mépris.

(a) *Philosfr. Heroic. in Aeneâ.*
 (b) *Il. 6. v. 79. & 80. & alibi.*

(c) *Il. 5. v. 467. & 11. v. 57.*
 (d) *Il. 13. v. 460. & 461.*

Il le fait combattre (a) en même tems contre plusieurs des plus célèbres Capitaines Grecs, comme un Heros capable de tenir contre plus d'un ennemi à la fois ; & quand il le fait venir aux mains avec Achille (b) & Diomedes les deux plus grands Heros de la Grece, quoiqu'il se croie obligé de donner l'honneur de la victoire à ses Compatriotes, il ne nous représente pas Enée comme prenant honteusement la fuite, mais il fait venir des Dieux à son secours, & par ce moyen il rend justice en même tems & à la valeur des Grecs & à la pitié du Troyen, qui lui attiroit la protection non seulement des Dieux qui favorisoient la cause des Troyens, mais encore de ceux qui étoient ennemis de sa Patrie.

L'Histoire du siege de Troye est assez connue ; tout le monde sçait quel en fut l'événement. Après avoir tenu dix ans, la ville fut prise par une trahison que les Historiens rapportent diversément. Le Roi, la famille royale, la plûpart des Citoyens & des alliez de Troye, furent ou tuez ou faits esclaves. Enée perdit Créüse dans la confusion & le désordre que causa la prise de cette ville. On la chercha parmi les morts & parmi les prisonniers sans pouvoir la trouver. Le bruit se répandit que les Déeses Venus & Cybele l'avoient sauvée de la ruine commune (c) & la retenoient

(a) *Il.* 5. & 13. & 6.(b) *Il.* 5. & 20.(c) *Paus.* l. 10. c. 28.

à leur service. On le crut dans la fuite , & il ne fut plus permis d'en douter. Enée lui-même échappa à la ruine de sa Patrie : il n'étoit pas juste en effet qu'il fût enveloppé dans la ruine de Troye , lui qui n'avoit point eu de part au crime de cette ville.

Les Grecs s'étant rendu maîtres de la basse ville , Enée (a) en fut assez-tôt averti pour s'emparer de la Citadelle de Pergame avec la plus grande partie des troupes qu'il commandoit. C'étoit une place des plus fortes. Les Troyens y avoient transporté des richesses immenses pour les mettre à couvert des dangers ordinaires d'un siège. Ils y avoient aussi retiré leurs Dieux Penates, c'est-à-dire, leurs Dieux domestiques, les Dieux protecteurs de Troye : ces Dieux étoient la plus précieuse partie des Trésors qu'on conservoit dans cette forteresse. Plusieurs Auteurs (b) assurent outre cela , qu'on y gardoit le *Palladium*, fameuse statuë de Pallas qui devoit préserver les Troyens d'une ruine totale tant qu'ils la posséderoient.

A peine y étoit-il entré , que les Grecs animés par leurs premiers succès & regardant déjà les Troyens comme vaincus , y coururent précipitamment pour le forcer à se rendre. Il ne lui

(a) *Dion. Halicarn. l. 1. p. 28. & 29.* } est représenté sur plusieurs médailles les emportant de Troye le Palladium.
 (b) *Pausan. l. 2. c. 23. Enée*

fut pas difficile de repousser (a) leurs premiers attaques. Connoissant parfaitement les avenues de la Citadelle, il faisoit de tems en tems des sorties, & recevoit toujours quelques nouveaux renforts de troupes, qui échappées à la fureur des Grecs, venoient se joindre à lui par des routes secretes & inconnues aux assiegeans. Avec ces secours il arrêta quelque-tems la fougue des vainqueurs, & empêcha que la place ne fût prise d'émblée. Mais jugeant qu'il lui seroit impossible de faire une longue résistance quand les Grecs l'attaqueroient en regle, il resolut enfin de se retirer. Il mit d'abord à couvert les enfans, les femmes, & les vieillards; il les fit sortir par des portes de derriere, & leur donna une bonne escorte pour les conduire au Mont Ida, dont quelques endroits étoient naturellement inaccessibles. Dégagé de cet embarras, il resta dans la Citadelle avec l'élite de ses troupes, où il fit toujours bonne contenance pour faciliter la retraite de ceux qu'il avoit envoyez devant, tandis que l'ennemi occupé à donner l'assaut, étoit moins attentif à ce qui se passoit ailleurs. Enfin Neoptoleme ayant forcé une partie de la muraille, Enée prit avec lui son pere, ses enfans, les Dieux Penates, le *Palladium*, & tout ce qu'il put enlever des richesses immenses qu'on avoit retirées dans la Citadelle, & sortit par une porte de derriere.

(a) *Dion. Hal.*

Pendant ce tems-là les Grecs s'emparèrent du reste de la ville & de la Citadelle, & tout occupés au pillage, ils donnerent aux fuyars le moyen de s'évader en toute sûreté. Enée & les siens trouverent en chemin ceux qu'ils avoient envoyez devant avec une escorte; ils se joignirent tous en un seul corps, & s'emparèrent des postes les plus avantageux du Mont Ida. Les habitans de Dardanie apperçurent à la faveur de la nuit les tourbillons de flammes qui s'élevoient de l'embrasement de leur métropole; ils comprirent par là que les Grecs s'en étoient emparez, & vinrent joindre les autres sur la montagne. Les peuples d'Ophrynie & de quelques autres villes Troyennes, prirent le même parti par amour de la liberté; de sorte qu'en très-peu de tems il s'assembla une nombreuse armée sur la montagne. Enée à la tête de presque tous les Troyens qui avoient échappé à la ruine générale de leur nation, résolut de demeurer avec eux sur le Mont Ida jusqu'à ce que l'ennemi eût mis à la voile. Il espéroit qu'après le départ des Grecs il pourroit reparer les ruines de Troye, ou du moins s'établir dans la Troade aux environs de cette ville.

Cependant, après avoir pillé & saccagé la ville de Troye, porté la désolation dans toutes les places du Royaume, & partagé le butin & les prisonniers, les Grecs voulurent mettre le comble à leurs victoires par la défaite de ceux qui

avoient gagné les hauteurs. Au lieu de s'en retourner comme Enée s'y étoit attendu , ils se disposèrent à attaquer le mont Ida , & à forcer ceux qui s'y étoient réfugiés. Mais Enée , qui étoit bien éloigné de vouloir s'engager dans de nouveaux combats , prévint le malheur qui le menaçoit. Il leur envoya des Herauts pour les conjurer de ne point réduire ses troupes à la dure nécessité de combattre jusqu'au dernier soupir & de vendre cherement leur vie. Les Grecs ennuiez d'une si longue guerre, ne souhaittoient rien tant que de la voir terminée pour s'en retourner dans leur Patrie. Ils reçurent favorablement l'ambassade, & on fit un traité à ces conditions: Qu'Enée livreroit aux Grecs les places fortes dont il étoit en possession ; que dans un certain tems marqué par le traité , il sortiroit de la Troade avec tous ceux qu'il commandoit ou qui étoient sous sa protection : Que les Grecs de leur côté donneroient aux Troyens un libre passage tant par mer que par terre , sans leur faire aucun mal en leurs personnes ou en leurs biens. Les Troyens acceptèrent ces conditions , persuadés que c'étoit le meilleur parti qu'ils pussent prendre dans la situation où ils se trouvoient alors.

Enée avoit beaucoup d'enfans de sa femme Créüse. Il envoya Ascagne l'aîné de ses fils en Phrygie avec quelques troupes Phrygiennes. Ce jeune Prince s'y établit dans un Canton appelé Dascylitis , où étoit le lac Ascanien. Plusieurs

années après que les Grecs furent partis , il retourna à Troye. Un petit nombre de Troyens qui avoient échappé à la fureur des Grecs parce qu'ils étoient dispersés dans differens endroits du pays, l'y accompagnerent. Il regna dans son petit Royaume , & le laissa à sa posterité , mais beaucoup plus étendu qu'il n'avoit été dans son commencement. Enée prit avec lui ses autres enfans , son pere , & les images des Dieux ; & dès qu'il eut équipé une flotte & que la saison le permit , il mit à la voile pour aller chercher un nouvel établissement où il pût être plus heureux qu'il n'avoit été dans sa Patrie.

Voilà ce que l'Histoire nous apprend de plus particulier , de plus exact , & de plus vrai sur la fuite d'Enée après la ruine de Troie. D'autres Auteurs (a) attribuent uniquement sa délivrance à sa pieté. C'est un fait constant dans l'Histoire & généralement reçu , que tandis que les autres Troyens s'échappoient des mains des vainqueurs , chacun étant chargé de ses plus riches trésors , on vit Enée porter son pere & les images des Dieux ; que les Grecs surpris d'une pieté dont on avoit si peu d'exemples , se firent un scrupule de le troubler dans sa retraite , & que par respect pour lui ils épargnerent même ceux qui le suivoient.

(a) *Aurel. Vict. Or. Urb. Rom.* | *Exc. Vales. l. 6. p. 223 ; Xenoph.*
c. 9 ; Sophocles ap. Dion. l. 1. c. 30 ; Cyneg. c. 1. §. 15.
Alcian. l. 3. c. 22 ; Diog. Sic.

Il y a des Auteurs qui parlent tout autrement de la difference de son sort & de celui du reste des Troyens. Ils l'attribuent (a) à ce qu'il s'étoit joint aux Antenorides pour livrer la ville aux Grecs ; & selon eux , son salut fut la récompense de sa trahison. L'autorité de ceux qui rapportent ce conte , n'est pas assez grande pour nous obliger à les en croire sur leur parole. D'ailleurs la plupart des Historiens qui ont écrit après eux , n'ont pas jugé à propos de les suivre & de noircir la réputation d'un Prince qui dans tout le reste de ses actions connues ne fit jamais rien qui puisse donner quelque vraisemblance à un crime si énorme. Il paroît que cette fable n'a point d'autre fondement que la haine que Paris & ceux de sa faction avoient contre lui ; haine si marquée , qu'il en ressentit des effets qui auroient pu porter une ame moins noble que la sienne à quelque espece de vengeance. Mais il est plus raisonnable de croire que leur injustice l'excita à faire des actions qui lui attirerent de plus en plus leur haine sans qu'il la méritât , que de supposer qu'il se soit livré à des ressentimens qui auroient ruiné pour jamais sa réputation , & justifié les plus affreuses accusations de ses ennemis. D'ailleurs l'inclination qu'il avoit toujours témoignée pour conclure une paix stable avec les Grecs & pour

(a) *Lutat. ap. Aur. Vict. c. | l. 1. c. 40.*
9; Menecrates ap. Dion. Halic.

leur rendre Helene, ne pouvoit-elle pas les engager par un motif de reconnoissance à lui accorder plus facilement des conditions qu'ils n'accorderent qu'à lui, & à Antenor dont la famille est accusée d'avoir livré la ville par de meilleures autoritez que celles qui attribuent à Enée une si noire trahison ?

Si les anciens Auteurs sont si differens dans ce qu'ils disent de la façon dont Enée se sauva de l'embrasement de Troye, ils le sont encore plus dans ce qu'ils rapportent de ses voyages. La Thrace, la Macedoine, l'Arcadie, la Phrygie même, disputent à l'Italie l'honneur d'avoir fixé ce Heros. Dans chacun de ces pays, & dans plusieurs autres que je passe sous silence, non seulement on a des preuves qu'il y a vécu, mais on montre des tombeaux qui font voir qu'il y est mort; & quelques-unes de ces Provinces ont un Auteur ou deux qui appuient leurs prétentions. Il n'est pas fort difficile de rendre raison de ces différentes traditions & de les accorder ensemble. Enée laissa un de ses fils en Phrygie; il maria quelques-unes de ses filles en Arcadie; il passa par la Thrace, il y bâtit une ville qu'il appella de son nom; & fit un assez long séjour dans plusieurs autres pays. La plupart de ces Provinces conserverent des monumens de son arrivée: il y en eut même plusieurs qui après sa mort lui érigerent des tombeaux; marques de respect & de vénération qui étoient fort en usa-

ge dans ces tems-là. Quoique son corps ne fût pas renfermé dans tous ces tombeaux, les descendans de ceux qui les lui avoient érigés, ne laisserent pas d'en profiter en supposant qu'Enée s'étoit établi parmi eux. Leurs Auteurs, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux, n'avoient garde de manquer de faire honneur à leurs pays; & peut-être un petit nombre d'autres Ecrivains de moindre marque, par une folle démangeaison de faire des découvertes ou de contredire les opinions déjà reçues, eurent-ils la présomption d'insérer leurs fables dans les Histoires qu'ils composoient. Mais ces Traditions incertaines, ne doivent pas être mises en parallèle avec celles des Romains & des Italiens, qui sont & plus constantes & plus anciennes, & qui ont été confirmées par tous les Auteurs de l'Histoire de Rome, aussi bien que par les meilleurs Auteurs Grecs.

Il est vrai que quelques-uns assurent qu'Enée resta en Phrygie. Ils s'appuient sur un passage d'Homere qu'ils croient si positif qu'il n'y a rien à répondre. Il est dans le vingtième livre de son Iliade (a), où Neptune, après avoir délivré Enée qui étoit en danger de perdre la vie dans un combat inégal avec Achille, fait cette prédiction.

Ἦδη γὰρ Πελαγὸς ἡμέλω ἤχθηρε Κρηίων,
 Νῦν δ' ἂν Αἰνείας βίη Τρώεσσι ἀνέξει,
 Καὶ παῖδες παίδων τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

(a) Il. 20, v. 306. 307. & 308.

„Le fils de Saturne hait la maison de Priam :
 „cependant le courageux Enée regnera sur les
 „Troyens, lui & ses enfans, & les enfans de ses
 „enfans qui naîtront dans la suite.

J'avoue qu'il me paroît un peu surprenant qu'on regarde cette prédiction comme une preuve si décisive. En effet (& c'est la remarque que fait Denys (a) d'Halicarnasse) Enée ne pouvoit-il pas gouverner les Troyens en Italie, comme les Romains assurent qu'il le fit, de même qu'il les avoit gouvernez en Phrygie. On sçait qu'il laissa son fils en Phrygie; que ce fils y érigea un petit Royaume des ruines de Troye, & qu'il le laissa à ses enfans. Cela suffit pour expliquer la prédiction de Neptune, s'il la faut nécessairement rapporter au pays & non aux habitans de Troye, quoique les termes dont se sert le Poëte, ne fassent mention que des Troyens, & non du territoire de Troye.

Enée après avoir passé l'Hellespont, débarqua en Thrace, à un port appelé Pallene. Ce fait est rapporté non seulement par les Historiens qui le font venir (b) en Italie, mais encore par d'autres. Les naturels du pays étoient d'anciens alliez des Troyens, & pendant le siege ils avoient envoyé quelques troupes à leur secours. Ils reçurent Enée avec beaucoup d'amitié,

(a) L. 1. p. 34. Voyez Strabon l. 13. p. 418.

(b) Dion. l. 1. p. 31; Aur. Vict. c. 9; Conon narrat. 46.

& il passa tout l'hyver dans ce pays. Il y bâtit un Temple à Venus, & une ville qu'il appella de son nom *Enea*. De Pallene il mit à la voile au Printems, & laissa dans la nouvelle ville ceux d'entre les Troyens qui n'étoient point en état de soutenir les fatigues d'un plus long voyage, ou qui pour d'autres raisons ne vouloient pas aller plus loin. Leurs descendans y demeurèrent jusqu'au regne de Cassandre, qui lorsqu'on bâtit Thessalonique, les y fit (a) transporter.

Je ne m'arrêterai point ici à parler de tous les voyages d'Enée; un si long détail seroit ennuyeux. Il suffit de dire en général qu'il employa l'Eté à cotoier le long de la Grece & d'une partie de l'Italie; que de tems en tems il descendoit à terre, & qu'il laissa des monumens de son arrivée dans plusieurs pays, érigeant des temples dans un endroit, débarquant & établissant quelques-uns de ses compagnons dans un autre, ou enterrant ceux qui étoient morts sur sa flotte, & leur dressant de superbes tombeaux. A la fin de l'année il arriva en Sicile, & prit terre dans la patrie occidentale de cette isle près de Drepane.

Il trouva quelques Troïens déjà établis dans cette Isle. Laomedon pere de Priam, Prince decrié dans l'Histoire pour ses injustices & ses cruautés, étant irrité contre un Troïen de la

(a) *Dion. Halic. p. 32 & 33; Thucyd. l. 6; Aur. Vict. c. 9 & 10.*

premiere condition , le persecuta jusqu'à l'extremité & le fit mourir injustement. Ce Seigneur avoit plusieurs enfans. Laomedon les fit assassiner avec lui , de peur qu'un jour ils n'entreprissent de vanger sa mort. Le Tyran ne porta pas la Barbarie jusqu'à faire égorger ses filles ; il se contenta de les mettre entre les mains de quelques marchands étrangers, qu'il chargea de les transporter dans un païs éloigné où il n'eût rien à craindre de leur ressentiment. Un jeune Sicilien de condition qui s'étoit embarqué dans le même vaisseau , conçu de l'inclination pour une d'entr'elles ; il la prit avec lui dans son païs , l'épousa , & en eut un fils qu'il nomma Egeste. Tandis que Priam étoit sur le thrône , Egeste qui étoit devenu grand & qui avoit perdu ses parens, eut la curiosité d'aller voir le païs où sa mere étoit née. Il y fut pendant tout le tems que dura le Siège. Quand la ville fut prise , il se sauva avec Elyme & un petit nombre de compagnons, dans trois vaisseaux Grecs , qui avoient échoué au commencement de l'expédition , & qui arri-
verent heureusement aux côtes de la Sicile sa Patrie.

La joie qu'eut Enée de rencontrer cette colonie de Troïens , le fit determiner à passer l'hiver en Sicile. Il témoigna beaucoup d'amitié à Egeste & à Elyme ; il leur bâtit deux villes , qu'il appella de leur nom , Elyma & Egesta ; & il érigea un temple de Venus dans chacune. Au prin-

tems il se remit en mer, & laissa une partie de ses compagnons dans les deux villes qu'il avoit bâties. La plupart étoient ennuiez des fatigues inseparables d'une vie inconstante; leur patience étoit épuisée; ils n'envisageoient qu'avec peine les travaux d'une plus longue course, & n'aspiroient qu'à une paisible retraite. Enée la leur procura dans ces nouveaux etablissmens, & par ce moyen il les dedommagea des peines qu'ils avoient essuïées dans leurs voyages. Il eut peut-être des raisons indispenfables de laisser ce détachement en Sicile. Car la plupart des Historiens rapportent que les Troiennes enuïées de traverser les mers, brûlerent une partie de sa flotte, & que faute des vaisseaux, quelques uns de ses compagnons ne pouvoient plus se rembarquer.

Enée fit voile pour la seconde fois vers les cotes d'Italie, à travers la mer Tyrrhenienne. Il vint d'abord mouiller au port de Palinure, & ensuite en d'autres (a) endroits. Enfin vers le milieu de l'été, deux ans entiers après la prise de Troie, il arriva à Laurente. Resolu d'y borner ses voyages, il fit débarquer (b) toutes ses troupes. On dit qu'elles ne montoient pas à plus de six cens hommes. Ce nombre ne paroitra point déraisonnable, si l'on considère que pendant ses

(a) *Dion. l. 1. p. 39.*

(b) *L. Cassius Hemina ap. Jul. Solin.*

voyages il avoit dispersé en differens endroits la plupart de ses compagnons. Il se campa dans un lieu qui est environ à quatre stades de la mer (a), & qui depuis ce tems-là s'est appelé Troie.

Plusieurs raisons nous portent à croire qu'Enée s'établit (b) dans ce Canton. L'opinion qui paroît la plus généralement suivie, est que les Troïens avoient reçu une réponse de l'oracle qui leur ordonnoit de se fixer dans l'endroit où il leur arriveroit de manger leurs tables ; qu'étant à manger à la hâte sur le bord de la mer, ils se servirent de leurs pains en forme de tables ; qu'après avoir mangé les viandes, ils mangerent aussi les croutes de pain sur lesquelles ils les avoient mises ; qu'un d'entr'eux, soit Anchise, soit quelque autre Troïen, s'écria, *Nous mangeons aussi nos tables* : que sur cela il s'éleva un grand bruit par tout le camp ; & que se rappelant l'oracle ils ne douterent plus qu'il n'eût eu en vûe ce qui venoit d'arriver. Enée persuadé que l'oracle étoit accompli, ordonna des sacrifices solennels, fit porter à terre les images des Dieux, & érigea des autels avec une prompte devotion. Au milieu de la solennité des sacrifices, une truie qu'on vouloit immoler, rompit ses liens, quoique

(a) Liv. l. 1 c. 1 ; Dion. l. 1. | Strab. l. 13 p. 418 ; Dio. Cass. ap. p. 33. | Schol. in Lycophr. v. 1240 ; Varro
(b) Dion. Halic. l. 1. p. 34 & | Rer. Divinar. l. 2. ap. Serv. ad Æn. 35 ; Aur. Vict. c. 11. & 12 ; | 8. v. 43.

pleine & prête à faire ses petits, & s'échappa de l'autel sans qu'on pût l'arrêter. Enée dans ce moment se souvint d'un autre ordre qu'il avoit reçu des Dieux; c'étoit de prendre un animal pour guide & de bâtir une ville dans le lieu où il s'arrêteroit. Là-dessus il défendit qu'on ramenât la truie à l'autel; il la suivit lui-même avec quelques-uns de ses compagnons, mais d'un peu loin, de peur de l'effaroucher par trop de bruit & de la détourner de la voie marquée par les destins. La truie s'éloigna de la mer d'environ vingt-quatre stades, & gagna une colline où elle s'arrêta de lassitude. L'oracle paroissoit entièrement accompli, mais le lieu étoit peu propre pour bâtir une ville. On dit qu'Enée se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre. D'un côté il ne vouloit pas desobéir aux Dieux; mais de l'autre il ne pouvoit se résoudre à fixer sa demeure dans un endroit peu avantageux, éloigné de la mer, & où il ne pouvoit espérer ni les commoditez ni les agrémens de la vie. Tandis qu'il étoit occupé de cette pensée, les Dieux Pénales qu'il avoit apportés de Troie, lui apparurent en songe; ils lui ordonnerent de bâtir au plutôt une ville dans l'endroit même où il étoit, & de ne pas s'abandonner à son irrésolution; ils le consolèrent en lui donnant des assurances qu'il alloit jetter les fondemens d'un vaste empire, que les destins portoient que les Troïens passeroient un jour d'un état modique à la fortune la plus

florissante; que pour le présent ils devoient se contenter de cette demeure où ils travailleroient pour un bonheur à venir; & qu'après autant d'années que la truie feroit de petits, leurs enfans bâtiroient dans ce même canton une autre ville plus grande & plus considérable. Le lendemain la truie mit bas trente petits: Enée les immola aux Dieux Penates avec leur mere; & trente ans après, on bâtit Albe, qui fut par elle-même une ville célèbre, mais plus célèbre encore en ce qu'elle fut la mere de Rome la première ville du monde.

Ce fait est rapporté avec quelques legeres differences par les plus célèbres Auteurs qui ont parlé de l'arrivée d'Enée en Italie, & on dit qu'il est confirmé en partie par d'anciens monumens. Mais il y a des Auteurs (a) qui ne paroissant pas persuader de la verité de ces faits qui ont un air si fabuleux, cherchent d'autres raisons de l'établissement d'Enée. En effet, s'il est vrai, comme le rapportent plusieurs Historiens dignes de foi, que les Dames Troïennes brulerent tous ses vaisseaux dès qu'il fut débarqué sur les côtes de l'Italie, il n'est pas besoin de faire intervenir les Dieux dans une action qui étoit nécessaire, quand même les Dieux ne l'auroient pas prédite.

Ce qu'il y a de certain (b), c'est qu'Enée re-

(a) *Plutarque vie de Romulus*; |
Polyan. l. 8. c. 25. §. 2.

(b) *Dion. Halic. p. 35 & 36*;
Liv. l. 1. c. 1.

solut de fixer sa demeure dans ce canton. Il ordonna aux Troïens de venir camper sur la colline où la truie s'étoit arrêtée, il mit ses Dieux dans une petite chapelle qu'il fit ériger exprès pour eux, & sans différer plus long-tems il commença à bâtir une ville. Mais après un si long voyage, ses compagnons n'avoient, pour ainsi dire, que leurs armes. Il leur falloit des vivres, des instrumens, des matériaux pour bâtir leur ville & pour la fortifier. Ils furent donc obligez de faire des courses sur les terres voisines, & d'enlever du fer, du bois, de la pierre, des grains, & les outils des laboureurs; ce qui ne pouvoit manquer d'irriter contr'eux les anciens habitans du pais.

Cette partie de l'Italie où Enée débarqua, étoit occupée par des peuples qu'on appelloit Aborigenes. On est partagé de sentimens sur leur origine (4); l'opinion la plus probable est celle de quelques Auteurs qui croient que c'étoit une colonie des Pelasgiens. Ces Aborigenes faisoient d'abord une nation peu nombreuse, mais avec le tems leur puissance s'étoit augmentée, & ils étoient devenus formidables à leurs voisins. Latinus étoit leur Roi dans le tems qu'Enée aborda en Italie. Il faisoit alors la guerre aux Rutules, peuples dont la capitale étoit Ardée, ville située environ à cent soixante stades de l'endroit où

(2) *Dion. Halicarn. L. 1. p. 8 & 12.*

Rome fut bâtie dans la suite. Tandis qu'il marchoit contr'eux, il reçut avis qu'un inconnu, à la tête d'une armée d'étrangers, avoit débarqué sur ses terres, & que ce nouvel usurpateur ravageoit toute la côte. Cette nouvelle jetta l'allarme dans l'esprit de Latinus; il changea de dessein, & tourna toutes ses forces contre le danger qui lui parut le plus pressant.

On ne sçait pas avec certitude (a) si les Aborigenes & les Troïens en vinrent aux mains. Plusieurs Auteurs disent qu'il y eut quelques combats entr'eux, & que ce ne fut qu'après que Latinus eut été vaincu dans une bataille, qu'il consentit à faire la paix & une alliance avec Enée: mais le sentiment, le plus reçu, est qu'il n'y eut (b) point d'action. Selon ce dernier sentiment, Latinus fut surpris de voir que les Troïens étoient armez à la Grecque, qu'ils gardoient exactement leurs rangs, & qu'ils l'attendoient de pied ferme. Il n'y avoit pas moyen d'attaquer, avec des troupes grossieres & mal disciplinées, un ennemi qui faisoit si bonne contenance. C'est pourquoi, lorsque les deux armées furent sur le point de se livrer bataille, il envoya des Herauts pour demander une entrevûe avec le prince étranger.

On lui accorda sa demande sur le champ. Il commença par se plaindre des actes d'hostilité

(a) *Liv. l. 1 c. 15 Dio. ap. Schol. in Lyc.* (b) *Liv. ibid. Dion. l. 1. p. 36. & 37; Aur. Vict. c. 13.*

qu'on avoit exercez dans son païs. Il pria Enée de lui dire qui il étoit , quelles étoient ses prétentions , & pourquoi il pilloir les terres d'un Prince qui ne lui avoit jamais fait aucun tort : Qu'il ne pouvoit ignorer qu'il étoit contre le droit des gens de porter la guerre chez des peuples dont on n'avoit aucun sujet de se plaindre , & qu'il devoit être encore moins surpris qu'on s'unît de tous côtez pour repousser la violence ; que s'il avoit eu besoin de quelque chose , il l'auroit obtenu de bonne grace s'il l'avoit demandé , mais qu'il étoit contre toutes les regles de la justice & de l'humanité , d'employer les voyes de fait contre des peuples disposez d'ailleurs à lui faire plaisir : qu'au reste un procédé si irregulier n'avoit pas si fort indisposé les Latins contre lui , qu'ils ne fussent encore prêts d'en venir à un accommodement , & de lui accorder ce qu'il avoit voulu usurper par les armes.

Enée répondit avec moderation aux plaintes de Latinus. „ Nous sommes , lui dit-il , Troïens
„ de nation , & nous venons d'une ville assez
„ connue chez les Grecs , qui l'ont détruite après
„ dix ans de siège. Depuis la ruine de notre patrie , errans de tous côtez nous cherchons un
„ nouvel établissement : c'est par l'ordre des
„ Dieux que nous sommes venus ici ; il n'y a que
„ ce païs qui doive nous servir de port après tant
„ de courses. Nous n'avons point de mauvaises
„ intentions ; c'est uniquement l'extrême nécessité

„té qui nous a obligez à commettre quelques ac-
„tes de violence envers vos sujets. Mais si nous
„avons moins écouté les raisons de bienfiance
„que nos propres besoins , nous en avons un re-
„gret sensible , & nous sommes prêts à reparer
„le tort que nous vous avons pû faire. Nos corps,
„nos bras , nos armes sont à vous ; vous pouvez
„en disposer. Endurcis aux travaux , accoutu-
„mez aux fatigues de la guerre , intrepides dans
„les dangers , si vous voulez nous recevoir dans
„votre alliance , nous défendrons vos terres du
„pillage , & nous nous joindrons volontiers à
„vos sujets pour faire des conquêtes sur vos en-
„nemis. Nous vous conjurons donc d'oublier
„le passé , & d'être persuadé que la nécessité y
„a eu plus de part que le dessein de vous offen-
„ser : il n'est point de fautes plus pardonnables
„que celles qui sont involontaires ; & dans l'état
„de supplians où nous nous présentons aujour-
„d'hui , il ne seroit pas juste de nous traiter avec
„la dernière rigueur. Sçachez au reste que si
„nous vous faisons réparation de nos fautes , &
„si nous vous demandons avec tant de soumis-
„sion un peu de terrain où nous puissions nous
„établir , c'est une soumission où la crainte n'a
„point de part ; nous avons soutenu des guerres
„plus terribles que celle qui nous menace au-
„jourd'hui ; & si vous refusez d'écouter nos de-
„mandes justes & modérées , après avoir prié les
„Dieux & les Genies tutélaires de votre roiau-

„ me de nous pardonner des maux que nous ne
„ causerons qu'à la dernière contrainte, nous
„ nous défendrons jusqu'à l'extrémité, si vous
„ nous attaquez les premiers.

Le Roi des Latins écouta Enée avec beaucoup
de joie, & lui fit cette réponse obligeante. „ J'es-
„ time les gens de cœur, j'ai compassion des
„ malheureux, & je ne souhaite rien tant que
„ de trouver l'occasion de vous procurer une
„ meilleure destinée. Si j'étois convaincu que
„ vous ne fussiez venus ici que pour y chercher
„ une demeure, & que contents d'une portion
„ de mes terres vous voulussiez jouir en bons amis
„ de ce que je vous céderois, sans entreprendre
„ sur ma couronne, votre salut m'en deviendrait
„ plus cher. Si vous êtes véritablement dans cette
„ disposition, jurons nous une fidélité mutuelle,
„ & que nos sermens soient le nœud de notre al-
„ liance : je vous promets tout ce que vous pou-
„ vez raisonnablement souhaiter de nous, &
„ j'accepte votre secours dans la guerre où je
„ suis maintenant engagé contre les Rutules.

Rien ne pouvoit faire plus de plaisir au Prince
Troïen qu'une réponse si favorable. Il accepta
les offres de Latinus; on fit une alliance entre
les deux nations, on la confirma par des sermens
solennels, & on conclut un traité à ces condi-
tions : que les Aborigènes donneroient aux
Troïens autant de terres qu'ils en demandoient,
sçavoir, environ quarante stades autour & de

chaque côté de la colline , où ils avoient commencé à bâtir une nouvelle ville ; que les Troïens de leur côté se joindroient aux Aborigenes dans la présente guerre pour servir sous leurs étendards par tout où l'on auroit besoin de leur secours, & que les deux peuples s'aideroient mutuellement de conseils & de services en tout & par tout.

Les conditions acceptées de part & d'autre , ils donnerent réciproquement leurs enfans pour ôtages (a) ; & les Troïens laissant leur ville imparfaite , se joignirent aux Aborigenes contre les Rutules. Latinus jouit bien-tôt des avantages de sa nouvelle alliance. Il avoit été vaincu auparavant dans differens combats. Mais dans cette dernière campagne la fortune l'accompagna par tout. Il défit les Rutules en plusieurs occasions , prit leurs villes , & courut de victoire en victoire avec une rapidité surprenante ; de sorte qu'on peut dire que la guerre fut presque aussitôt terminée que commencée. Après une si heureuse campagne , les deux nations s'attachèrent avec une égale ardeur à achever les travaux des Troïens (b) , qui étoient demeurez imparfaits.

La guerre des Rutules avoit donné au roi des occasions de connoître parfaitement Enée , & de faire avec lui une étroite amitié. Cette connoissance lui fit comprendre combien il étoit de

(a) *Dion. Hal. p. 36 & 37 ; Dion. Hal. l. 1. p. 37 ; Cato. apud Strab. l. 5. p. 158.*

(b) *Aur. Vict. c. 10, 12 & 13 ;*

*Dion. Hal. l. 1. p. 37 ; Cato. apud Serv. *Æn.* 1.*

son intérêt en toutes façons de se l'assurer pour ami. Latinus avoit une fille unique, nommée Lavinie. Il avoit contracté quelques engagements de la marier à Turnus, Prince qui étoit neveu ou du moins parent de la Reine Amate. Mais il crut que le mérite du Prince Troïen pouvoit le dispenser de garder trop religieusement ses promesses ; & nonobstant toutes les oppositions que fit la Reine en faveur du Prince son parent, il maria sa fille à Enée. Cette alliance étoit si honorable & si avantageuse au Troyen, qu'il crut ne pouvoir se dispenser d'en témoigner une vive reconnoissance. Il donna donc le nom de la Princesse à la ville qu'il venoit de bâtir, & elle fut appelée Lavinium.

Les deux premières années qu'il regna en Italie sur les Troyens, furent employées à bâtir cette ville, à l'orner de Temples (a) & d'édifices publics, & à mettre la dernière main à ces ouvrages. Il vécut ensuite une année dans une paix parfaite, jouissant de la réputation qu'il s'étoit acquise, & donnant à ses sujets le repos dont ils avoient besoin pour se remettre de leurs longues fatigues. Mais la quatrième année de son regne il se trouva engagé avec Latinus son beau-père dans une nouvelle guerre contre les Rutules.

Turnus rival d'Enée avoit ressenti vivement l'affront que lui avoit fait Latinus (b) en préfe-

(a) *Dion. l. 1. c. 39.*

(b) *Dion. Hal. l. 1. c. 39; Liv. l. 1. c. 2; Aur. Vict. c. 13; Strab. l. 5. p. 158.*

rant un homme entièrement étranger à un allié, à un proche parent, au préjudice même des engagements solennels. La Reine entra dans ses sentimens, on sçavoit à la Cour qu'elle étoit entêtée de Turnus & qu'elle l'aimoit beaucoup : ainsi il continuoit toujours à vivre à la Cour de Latinus, où il avoit le même crédit qu'auparavant. Mais pendant ce tems-là il tramoit sourdement contre Latinus, & fit si bien qu'il excita les Rutules à un soulèvement général. Quand ils furent prêts à commencer la revolte, il quitta la Cour par l'avis de la Reine ; il fut suivi de plusieurs Latins qui étoient dans ses intérêts ; & menant avec lui un corps considérable de troupes qu'il commandoit, il se mit à la tête des Rutules. Il fit d'abord irruption sur le territoire d'Enée & des Troyens, qui n'étoit pas d'une grande étendue. Enée joignit ses forces avec celles de son beau-pere, & marcha sans différer pour présenter la bataille aux ennemis. Cette guerre fut sanglante de part & d'autre. Il se donna un rude combat, dans lequel Latinus fut tué avec plusieurs autres personnes de marque. Enée & les siens ne se découragerent point ; ils continuerent le combat avec vigueur, Enée tua de sa main le Général des ennemis & remporta une victoire complete.

La mort du Roi (a) diminua beaucoup la joie

(a) *Aur. Vict.* c. 13 ; *Dion. Hal.* l. 1. p. 38 & 39 ; *Liv.* l. 1. c. 2.

de cette victoire; ses sujets qui l'aimoient fort, en parurent inconsolables. Enée lui succéda sur le trône des Aborigènes sans aucune opposition; car la Reine son ennemie déclarée, s'étoit étranglée sur la nouvelle de la mort de Turnus. Devenu Roi des deux nations il s'attira l'amitié du peuple, en ordonnant que tous ses sujets, soit Troyens, soit Italiens, s'appelleroient du nom commun de Latins. Une ordonnance si sage fit assez connoître qu'il aimoit tous ses sujets également, & qu'il ne vouloit point qu'il y eût de distinction entre les anciens & les nouveaux. Il mit tous ses soins à unir les deux nations. Le peuple seconda ses intentions du Prince. Les Latins & les Troyens s'allièrent par des mariages, ils se communiquèrent les uns aux autres le droit de bourgeoisie; de sorte que peu à peu ils n'eurent plus que les mêmes Loix, la même religion, le même culte, les mêmes cérémonies, & que leur union fut si parfaite que la suite des tems ne put mettre la division parmi eux. Enée regna trois ans en paix. La dernière de ces trois années, son pere Anchise mourut (a) dans un âge très-avancé, & il lui rendit les derniers devoirs.

Après la mort d'Anchise, Enée non content des avantages qu'il avoit déjà remportez sur les Rutules, résolut d'achever (b) la conquête de

(a) *Dion. Halic. l. 1. p. 40.* | c. 2; *Dion. Halicarn. l. 1.*

(b) *Aur. Vict. c. 14; Liv. l. 1.*

cette nation rebelle. Cette entreprise lui suscita un plus dangereux adversaire , & lui coûta la vie. Les Rutules par un dernier effort , rassemblèrent des troupes de toutes leurs villes, & toujours convaincus qu'ils n'étoient pas en état par eux mêmes de résister aux forces des Latins & des Troyens réunis ensemble , ils engagèrent Mezenze dans leurs intérêts. Mezenze étoit Roi des Etruriens la plus puissante nation de toute cette partie de l'Italie. Il avoit toujours regardé d'un œil jaloux l'Empire d'Enée ; il étoit au comble de sa joie de trouver un prétexte pour ruiner dès ses commencemens une puissance qui ne pouvoit manquer de lui devenir bien-tôt formidable. Dans cette disposition il écouta favorablement la demande des Rutules , & se mit à la tête d'une nombreuse armée , qui jointe à la leur , étoit si supérieure à celle des ennemis , qu'il regardoit déjà Enée comme vaincu. Avant que de se mettre en marche , il engagea les Rutules à lui promettre qu'ils lui céderoient entièrement tout ce qu'on gagneroit sur les Latins. Ils lui accorderent tout ce qu'il demanda , parce qu'ils n'étoient pas en état de le lui refuser.

Enée n'avoit point de plus sûr moyen pour résister à des forces si inégales , que de se jeter dans Lavinium ; mais d'un autre côté il crut qu'il ne se feroit pas d'honneur s'il paroïssoit saisi de crainte. Il fit donc porter dans cette ville tout ce

qui étoit nécessaire pour soutenir un siège ; il donna à son fils Euryleon , qui dans la suite fut plus connu sous le nom d'Ascagne , quelques troupes pour la défendre , & avec le reste de son armée il alla présenter la bataille aux ennemis. On se battit des deux côtez avec une ardeur incroyable : la nuit termina le combat , & la perte parut égale de part & d'autre. Mais le lendemain on connut que la fortune de ce jour avoit été plus favorable aux Toscans qu'aux Latins en ce que ceux-ci avoient perdu Enée.

Lorsque les Latins furent retirez dans leur camp , ils trouverent qu'il leur manquoit Enée , c'est-à-dire, le Roi & leur Général. Toutes leurs recherches furent inutiles , on ne put jamais trouver son corps. Les uns crurent qu'il avoit été enlevé & mis au rang des Dieux ; les autres (& c'est le sentiment le plus probable) qu'il étoit tombé dans le fleuve du Numicius, sur les bords duquel s'étoit donnée la bataille , sans que personne en eût rien vû , à cause de l'obscurité de la nuit & de la confusion de la retraite. Quelques personnes pieuses croiant que cette fin étoit trop peu honorable pour un si grand Heros , se persuaderent comme une verité certaine , qu'il avoit été enlevé au ciel , où il avoit mérité une place par la valeur dont il avoit donné des marques si éclatantes dans la dernière bataille. Il y en eut même qui assurèrent qu'ils l'y avoient vû monter. On dit qu'Ascagne son fils fut de ce nombre ; il étoit de

son intérêt d'appuyer & de favoriser cette créance. Quoiqu'il en soit, on lui rendit les honneurs divins, & on lui érigea un temple sur les bords du fleuve, avec cette inscription: „ Au Jupiter pere „ de la Patrie, qui gouverne & regle le cours du „ Numicius. “ Enée mourut la quatrième année de son regne sur les Latins (a), qui étoit la huitième de la prise de Troye.

Cependant Mezence poursuivit avec vigueur l'avantage que lui donnoit la mort d'Enée, & assiégea si étroitement Ascagne son successeur dans Lavinium, qu'il lui fut impossible de recevoir le secours qu'il attendoit des autres villes Latines. Ascagne réduit à une si fâcheuse extrémité, proposa de conclure un traité sous les conditions qu'il crut les plus convenables pour les deux nations. Enflé de son bonheur Mezence rejetta les propositions d'Ascagne, offrant de son côté d'autres conditions de paix, mais des conditions extrêmement déraisonnables; entr'autres choses il exigeoit que tout le vin qu'on récolloit dans le pais des Latins, fût envoyé en Etrurie comme un tribut annuel. De si dures conditions ne pouvoient manquer de revolter les assiégés; ils résolurent de se défendre jusqu'à l'extrémité & d'engager les Dieux dans leur cause. Ils firent même un décret par lequel ils consacrèrent à Jupiter le produit de leurs vignes; ce fut l'avis de

(a) *Aur. Viâ. c. 15*; *Dion. l. 1*; *Macrob. Sat. l. 3. c. 5.*

leur Roi. Ascagne leur conseilla en même tems d'attendre l'occasion favorable d'une nuit obscure pour faire une sortie , & tomber sur l'ennemi. Les assiégeans qui étoient campez dans une situation avantageuse , & qui se tenoient comme assurés de la victoire , étoient peu sur leurs gardes contre un ennemi qu'ils méprisoient.

Ascagne & les siens reprirent un nouveau courage ; ils s'exhorterent les uns les autres à la constance & à la valeur , & conjurerent les Dieux de favoriser leur entreprise. Aussi-tôt qu'ils trouverent l'occasion qu'ils attendoient , ils sortirent de la ville , & attaquèrent le quartier des retranchemens où étoit Lausus fils de Mézence , qui commandoit la fleur de la jeunesse Etrurienne ; ils y donnerent l'assaut si brusquement qu'ils y entrèrent sans beaucoup de peine. Pendant qu'ils prenoient ce poste , la lueur des flambeaux & les cris des mourans jetterent la terreur parmi les troupes qui étoient campées dans la plaine. Le desordre & la confusion se répandirent par tout. Le trouble redoubloit à chaque moment ; les soldats ne gardoient plus ni ordre ni rangs ; la crainte jointe avec l'horreur des ténèbres leur faisoit croire que leur perte étoit assurée ; ils ne songeoient qu'à abandonner le plat pays pour se sauver sur les montagnes , & sans écouter la voix de leurs chefs , ils mettoient toute leur espérance dans la fuite. Les Latins qui avoient déjà emporté un des retranchemens des ennemis , pouf-

ferent plus loin leur avantage ; ils poursuivirent les Fuyards à toute outrance , & en firent une horrible boucherie. Les ennemis ne pensoient plus à se défendre ; ils ne connoissoient pas même le danger où ils étoient. Ils couroient çà & là à l'avanture ; les uns tomboient dans des précipices , les autres se jettoient dans des ravins , dans des cavernes d'où ils ne pouvoient se retirer , & y attendoient la mort ou la servitude. Pour surcroît de malheur , plusieurs ne pouvant reconnoître leurs camarades au milieu des ténèbres , s'entretuoient comme ennemis , & augmentoient par ce carnage la défaite de leurs troupes. Le jeune Prince périt dans ce combat. Mezence qui s'étoit emparé d'une colline avec un petit nombre de soldats , n'eut pas plutôt appris la nouvelle de la mort de son fils , qu'il la regarda comme une punition de son insolence. La deroute de son armée & la mort de Lausus , le jetterent dans un si grand embarras , que ne sçachant quel parti prendre , il envoya sans différer des Ambassadeurs à Lavinium pour demander la paix. Ascagne persuada aux siens d'user de leur victoire avec moderation. Mezence obtint ce qu'il demandoit , on lui accorda la paix à des conditions raisonnables , & il se retira avec les troupes qui lui restoient. Depuis ce tems-là il mit bas toute inimitié , & vécut dans une si parfaite intelligence avec les Latins , qu'ils n'avoient point de meilleur ami ni de plus fidèle allié.

Enée

Enée en mourant laissa la Reine enceinte (a). Dans les premiers troubles que sa mort causa par tout le royaume, elle s'enfuit dans les bois, & confia sa destinée à la fidélité d'un certain Tyrrhenus qui avoit été intendant des bergers de son pere, & qui prenoit toujours soin des troupeaux du Roi. Elle continua à y vivre après qu'Ascagne fut monté sur le trône, craignant la haine que les beaux-fils ont ordinairement pour leurs belles-mères. L'intendant des bergers la reçut, & en prit un soin particulier. Il lui bâtit une cabane connue de peu de personnes, & lui garda un secret inviolable. Dans sa retraite elle se délivra d'un fils, qu'elle appella *Silvius* parce qu'il étoit né dans les bois, & *Enée* du nom de son pere. Tout cela n'étoit connu que de peu de personnes, qui garderent inviolablement le secret. Cependant les Latins firent de grandes recherches de Lavinie; ils furent même assez injustes envers leur Roi pour l'accuser d'avoir fait mourir secrètement cette Princesse. Ses protestations les plus solennelles furent une foible défense contre leurs soupçons. Ils le menaçoient de se soulever ouvertement, & sa vie même eût été en grand danger, si Tyrrhenus n'eût fait sortir la Reine de sa retraite pour la représenter au peuple. Ascagne traita honorablement Lavinie. Mais voyant

(a) *Dion. Hal. l. 1; Aur. Vict. c. 16; Jorn. ad Abr. l. 6.*

qu'elle étoit fort aimée du peuple, pour prévenir à coup sûr toutes disputes, il lui abandonna la ville de Lavinium, & en bâtit une nouvelle beaucoup plus grande, où il transféra une partie des habitans de Lavinium & tous ceux d'entre les Latins qui voulurent s'y établir. Il l'appella Albe, & la surnomma La Longue; ses successeurs y regnerent pendant une longue suite de siècles.

Après la mort de ce prince (a), Enée Silvius monta sur le trône; mais ce ne fut pas sans contestation de la part d'Iule fils aîné d'Ascagne qui prétendoit que le royaume de son pere lui appartenoit. C'étoit au peuple à terminer ce différend. Il décida en faveur du fils d'Enée & de Lavinie qui avoit apporté le royaume pour dot. Treize Princes descendus en droite ligne de Silvius, se succederent sur le trône des Latins. Romulus fondateur de Rome, étoit petit fils du dernier. Il mourut sans enfans, & cette branche de la famille d'Enée fut éteinte en lui. Pour dédommager Iule de la préférence qu'on avoit donnée à Silvius son Competiteur, on l'honora du souverain Sacerdoce, dignité préférable à la royauté, parce qu'elle est exempte de craintes & d'inquiétudes. Elle passa à la posterité, & ses descendans la possederent pendant une longue

(a) *Dion. Halicarn. Ant. Vili. l. 17.*

suite des siècles. Jules Cesar qui rapportoit son origine à ce prince , joignit à la prêtrise tout l'Empire Romain. Cet Empire demeura dans sa famille jusqu'à la mort de Neron , qui fut le dernier de cette maison.

(2) The following information is required to be provided to the Commission:

- (a) The name of the person or entity that is the subject of the investigation;
- (b) The name of the person or entity that is the source of the information;
- (c) The name of the person or entity that is the recipient of the information;
- (d) The name of the person or entity that is the provider of the information;
- (e) The name of the person or entity that is the user of the information;
- (f) The name of the person or entity that is the owner of the information;
- (g) The name of the person or entity that is the controller of the information;
- (h) The name of the person or entity that is the processor of the information;
- (i) The name of the person or entity that is the distributor of the information;
- (j) The name of the person or entity that is the publisher of the information;
- (k) The name of the person or entity that is the broadcaster of the information;
- (l) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (m) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (n) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (o) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (p) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (q) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (r) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (s) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (t) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (u) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (v) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (w) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (x) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (y) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;
- (z) The name of the person or entity that is the disseminator of the information;



TULLUS HOSTILIUS.

LES Hostilius (a) étoient une ancienne & illustre famille de Medullie, ville bâtie par les Albains & dont Romulus avoit fait une colonie Romaine après l'avoir réduite sous son obéissance. Tullus Hostilius (b), ou comme d'autres l'appellent, Hostius Hostilius, alla dans ce tems-là s'établir à Rome, & y transporta tous ses effets qui étoient très-confi-

(a) *Dion. Halic. p. 101. Edit. Rob. Steph.*

(b) *Liv. l. 1. c. 12; Plin. l. 16. c. 5.*

238 TULLUS HOSTILIUS.

dérables. Il étoit brave de sa personne , & aimoit la profession des armes. C'étoit la meilleure recommandation qu'il pût avoir auprès d'un Prince qui étoit naturellement guerrier & qui estimoit infiniment tous les hommes de ce caractère. Il servit sous Romulus dans les guerres qu'il eut avec les peuples voisins , & se distingua particulièrement dans celles dont l'enlèvement des Sabines fut suivi. Quelques Auteurs (a) nous apprennent qu'au siège de Fidenes , il entra le premier dans la ville ; & que sur cette preuve de valeur il fut couronné par Romulus. Mais d'autres , & en plus grand nombre , disent (b) qu'il périt dans les guerres des Sabins , à un combat qui se donna dans la ville. Il épousa Hersilie fille d'un Sabin (c) de distinction : c'est la même qui dans la suite s'employa avec tant de succès à terminer la guerre entre ses compatriotes & les Romains. Il fut enterré (d) dans la place publique de Rome. Les deux Rois , Romulus & Tatius , lui érigèrent un superbe tombeau , qui fut un monument de son rare mérite.

Il ne laissa qu'un fils (e) qui fut le père de Tullus Hostilius troisième Roi des Romains. Les Auteurs (f) qui disent que ce Prince étoit de basse naissance , qu'il n'avoit point eu d'éducation ,

(a) *Plin.*

(b) *Liv. & Dion. Plut. vis de Romulus.*

(c) *Dion. Plut.*

(d) *Dion. p. 102.*

(e) *Dion. l. 2.*

(f) *Val. Max. l. 3. c. 4.*

qu'il étoit né pauvre, & que ce ne fut qu'à travers mille difficultez qu'il parvint d'abord à un état de grandeur & enfin à la couronne, se sont sans doute trompez. Car il paroît certain qu'il descendoit d'une famille noble (a), & qu'il étoit si riche qu'on le distingua des autres Rois de Rome par cette Epithete. D'ailleurs, d'autres Historiens nous apprennent (b) qu'il s'étoit signalé dans la guerre avant que d'être élu Roi, & que la réputation qu'il s'étoit acquise par sa valeur, fut une des principales raisons qui porterent le peuple à fixer son choix sur lui. Si cela est vrai, il falloit qu'il eût donné des preuves de son courage dans des guerres que d'autres peuples d'Italie avoient eues ensemble, puisque tous les Historiens conviennent que le regne de son prédecesseur fut un regne de paix, & qu'à peine il étoit né avant la mort de Romulus. Mais il est parlé (c) des guerres des Sabins comme étant celles où Tullus Hostilius avoit signalé sa valeur. Ainsi il y a apparence que ces Historiens l'ont confondu avec son ayeul, par une ignorance qui ne peut être que très-pardonnable dans l'obscurité des premiers siècles de Rome. D'où il faut conclure que ce fut principalement à la réputation de ses Ancêtres, à son crédit, à sa

(a) *Horat. l. 4. Od. 7.*

Nos ubi decidimus

~~Quod pater Æneas~~, quod Tullus
dives, & Ancus.

Pulvis & umbra sumus.

(b) *Flor. l. 1. c. 3. Aur. Vict. in*

Tull. Host.

(c) *Aur. Vict.*

naissance & à sa fortune qu'il dut son élection.

Mais , soit qu'il eût déjà donné quelques preuves de son courage avant son élection , soit qu'il n'en eût point encore donné , il est certain qu'il attendoit avec impatience l'occasion de le faire. Il méprisoit souverainement le caractère pacifique de son prédécesseur (a); il n'estimoit point les établissemens , les Loix , les Ordonnances qu'il avoit faites : il avoit même plus d'inclination (b) pour la guerre que Romulus. Dès qu'il fut monté sur le thrône & que le peuple & les augures eurent confirmé son élection , il fit une action mémorable qui lui gagna les cœurs des pauvres & des artisans. Les deux Rois ses prédécesseurs avoient jouï d'une vaste étendue de terres fertiles & abondantes, dont ils avoient employé les revenus aux frais des sacrifices & à la magnificence de leur table. Romulus, en établissant la nouvelle ville, se les étoit réservées pour lui & pour ses successeurs. Ces terres n'appartenoient point au public; elles faisoient le domaine particulier des Rois. Tullus qui étoit riche par lui-même & dont le patrimoine étoit plus que suffisant pour la dépense des sacrifices & pour celle de sa maison , crut qu'il n'en avoit pas besoin pour soutenir sa dignité. Il renonça à tout le droit qu'il pouvoit y avoir , & il permit aux pauvres Citoyens qui n'avoient aucun fond de terres,

(a) *Liv. l. l. c. 22.*

; | (b) *Dion.*

de les partager entr'eux. Par cette liberalité il soulagea ceux qui étoient dans l'indigence , & les mit en état de n'être plus obligez à servir les autres pour gagner leur vie.

De si beaux commencemens ne pouvoient manquer de lui gagner l'affection de ses sujets & de les disposer à le servir avec zèle dans les guerres qu'il entreprenoit. Il ne fut pas long-tems sans trouver l'occasion d'exercer sa valeur & d'éprouver combien les Romains étoient portez à exécuter ses ordres & à le secourir dans toutes les occasions. Cluilius (a) étoit alors Dictateur d'Albe. C'étoit un homme haut & ambitieux , qui ne voyoit qu'avec impatience la prospérité des Romains dont la puissance s'augmentoît de jour en jour. Dominé par la jalousie si naturelle aux esprits ambitieux , il conçut le détestable dessein d'allumer le flambeau de la guerre entre les deux nations. Il fit plusieurs tentatives pour inspirer aux Albains la même haine qu'il avoit contre Rome : mais il ne put y réussir d'abord. Il falloit quelque prétexte , ou juste ou apparent , pour brouiller deux peuples qui étoient unis par les liens de la parenté. Cluilius mit tout en œuvre pour en faire naître. Il engagea sous main quelques-uns des plus pauvres & des plus déterminez d'entre les Albains , à piller les terres du peuple Romain , & leur promit l'impunité de

(a) *Dion. l. 3.*

tous les actes d'hostilité qu'ils commettraient. C'étoit le moyen le plus sûr pour faire réussir ses desseins. Il sçavoit que les Romains n'étoient pas d'humeur à souffrir qu'on fit le dégât sur leurs terres, & qu'ils prendroient infailliblement les armes pour se défendre; ce qui lui fourniroit un prétexte de les faire passer dans l'esprit du peuple pour d'injustes agresseurs. Une troupe d'Albains qui ne cherchoient qu'à s'enrichir du bien de leurs voisins, profiterent de la permission que Cluilius leur avoit donnée; ils entrèrent sur les terres de Rome, & les désolèrent par leurs brigandages. Les Romains ne purent souffrir une insulte si manifeste. Ils prirent les armes pour défendre leurs campagnes, & s'étant mis à poursuivre les pillards, ils en tuèrent un grand nombre; ils entrèrent même sur les terres des Albains, & après avoir recouvré le butin qu'on leur avoit enlevé, ils s'en retournerent chez eux avec les effets qu'ils avoient perdus, & peut-être même avec ceux de leurs ennemis. Le Dictateur qui n'attendoit que cette occasion, convoqua une assemblée du peuple. Il y fit venir les blessez, & les parens de ceux qui avoient été tuez ou faits prisonniers dans les différentes escarmouches; & grossissant encore le mal, il déterminâ les Albains à envoyer des Ambassadeurs aux Romains pour demander justice ou pour leur déclarer la guerre s'ils ne leur donnoient une entière satisfaction.

Du tems de Romulus (a) il s'étoit fait une convention entre le peuple Romain & celui d'Albe, que si dans la suite une des deux nations avoit quelque sujet de se plaindre, elle s'adresseroit à l'autre pour avoir justice, & que si on ne faisoit droit sur ses plaintes, elle se vengeroit par les armes. Les Ambassadeurs étant arrivez à Rome, Tullus à qui on avoit donné avis de ce qui se passoit, résolut de prévenir les Albains, afin qu'on fut en droit de rejeter sur eux l'infraction de l'alliance qui avoit été faite entre la Métropole & sa Colonie. Il chargea quelques-uns de ses amis de recevoir chez eux les Ambassadeurs d'Albe, & de les traiter avec beaucoup de politesse & d'amitié, tandis que sous prétexte de quelques affaires pressantes, il différoit toujours de leur donner audience jusqu'à ce qu'il eût pris de justes mesures. En même tems il envoya à Albe quelques-uns des plus illustres Citoyens, accompagnés de Herauts d'armes, pour demander justice du dégât qu'on avoit fait sur les terres du peuple Romain. Ces députés avoient ordre de faire diligence, & d'insister pour avoir une prompte réponse. Etant arrivez à Albe, ils trouverent Cluilius au milieu du peuple assemblé dans la place publique. Ils exposèrent le sujet de leur députation, & demandèrent justice de l'infraction que les Albains avoient faite au traité d'al-

(a) *Dion. p. 103 & 104. Liv. l. I.*

liance. Les Albains les reçurent assez mal , & leur reprochant que les Romains étoient eux-mêmes les violateurs de l'alliance , ils les renvoyerent. Le Chef de l'ambassade ne les trouvant pas disposez à donner au peuple Romain la satisfaction qu'il demandoit , leur dit qu'on voïoit bien qu'ils ne cherchoient qu'à éluder , & que puisqu'au lieu d'écouter les plaintes qu'on leur faisoit , ils ménaçoient de la guerre , il la leur déclaroit lui-même au nom du peuple Romain , à commencer dans trente jours. Pendant ce tems-là Tullus avoit soin que les envoyez d'Albe fussent reçus avec toute la civilité possible , ce n'étoient que festins, divertissemens, & visites des principales familles de Rome. C'est ainsi qu'il les amusoit , différant toujours de leur donner audience , jusqu'à ce qu'il fût informé du succès qu'avoient eu les Ambassadeurs à Albe. Quand les envoyez de Rome furent de retour & qu'ils eurent fait le rapport de ce qui s'étoit passé dans leur négociation , il manda les Ambassadeurs des Albains & leur donna audience. Ceux-ci lui exposèrent les ordres dont ils étoient chargez , & menaçerent de déclarer la guerre si on ne leur accordoit ce qu'ils demandoient. “ Je me suis plaint avant
„ vous , leur dit Tullus ; & je n'ai rien obtenu de
„ ce qui est ordonné par le traité d'alliance. Ainsi
„ il est évident que vous avez été les premiers à
„ en violer les articles. Allez donc dire à ceux
„ qui vous ont envoyez , que puisqu'ils n'ont

TULLUS HOSTILIUS. 245

„ donné aucune satisfaction à mes Ambassadeurs
 „ & qu'ils les ont si mal reçus , je leur déclare
 „ une guerre qui ne peut être que très-juste , puis-
 „ que j'y suis contraint. Fassent les Dieux , té-
 „ moins de notre alliance , que tous les malheurs
 „ de cette guerre retombent sur ceux qui en sont
 „ les Auteurs.

Sur ces sujets des mécontentement, les deux na-
 tions (a) firent les préparatifs nécessaires, & on
 se mit en campagne sans différer. Les Albains s'y
 mirent les premiers, & leurs troupes s'avance-
 rent sur les terres du peuple Romain. Le lieu où
 ils assirent leur camp, fut appelé dans la suite
Fossa Cluilia, du nom de Cluilius leur Général.
 Les Romains se posterent à quelque distance du
 camp des Albains, dans l'endroit le plus avanta-
 geux qu'ils purent trouver. Cluilius s'étoit flatté
 qu'il engageroit facilement les siens à attaquer
 les Romains dans leurs retranchemens. Mais
 quand les deux armées furent en présence, &
 qu'elles eurent remarqué qu'elles étoient à peu
 près égales en nombre, également bien équip-
 pées, également fournies de toutes les choses né-
 cessaires pour une longue campagne, l'ardeur
 qu'elles avoient fait paroître d'abord pour le
 combat, commença à se rallentir, & chaque Gé-
 néral songea moins à engager une action, qu'à
 se tenir sur la défensive & à se fortifier de plus

(a) *Dion. l. 3; Liv. l. 1. c. 23.*

en plus dans son camp. Déjà l'officier & le soldat murmuroient contre les commandans, & se plaignoient de ce qu'on passoit le tems à de légères esmarmouches. Le chef des Albains qui étoit le premier moteur de la guerre, ennuyé d'une si longue inaction, résolut de sortir de ses lignes, pour attirer l'ennemi au combat, ou pour l'attaquer dans son camp s'il refusoit le défi. Le jour étoit marqué pour en venir aux mains, & il avoit fait tous les préparatifs nécessaires. Mais s'étant retiré dans sa tente pour y passer la nuit environné de sa garde ordinaire, le lendemain matin on le trouva mort, sans qu'il parût sur son corps aucune marque ou de blessure ou de poison.

Un accident de cette nature (a), parut d'autant plus surprenant qu'il n'avoit été précédé d'aucune indisposition sur laquelle on pût le rejeter. Il fit beaucoup d'impression sur les esprits, & donna matière à plusieurs réflexions. Les esprits accoutumés à attribuer à la providence tout ce qui se passe dans ce monde, furent persuadés que sa mort étoit un effet de la colère des Dieux, parce que contre toute justice & sans aucune nécessité il avoit allumé le flambeau de la division entre la ville d'Albe & sa Colonie; c'est ce que croyoient les plus pieux, mais particulièrement les Romains: Tullus eut soin de les en-

(a) *Dion. l. 3.*

trerenir dans cette opinion. Ceux au contraire qui avoient regardé la guerre comme un moyen de s'enrichir & qui par sa mort se voyoient privez des plus grands avantages, n'attribuoient un accident si imprévu, qu'à l'envie, à la jalousie, aux embuches des hommes, & prétendoient que quelqu'ennemi caché l'avoit fait mourir par un poison secret dont il étoit difficile de s'appercevoir; tel étoit le sentiment de la plupart des Albains. D'autres disoient qu'accablé de chagrin il s'étoit lui-même ôté la vie, desespérant de se tirer avec honneur d'une guerre qu'il avoit suscitée : mais on ne voyoit sur son corps aucune apparence ni de violence ni de poison. D'autres enfin qui n'étoient prévenus ni par l'amour ni par la crainte, n'attribuoient sa mort ni à la colère des Dieux, ni aux embuches des hommes, mais à la nécessité de la nature & au destin qui a fixé le nombre de nos jours dès le premier instant de notre naissance : ces derniers jugeoient plus sagement & étoient en plus grand nombre.

Tullus ne laissa pas échapper une occasion (a) si favorable. Profitant de la consternation générale que la mort de Cluilius avoit jettée par toute l'armée ennemie, il passa au-delà du camp des Albains, & marcha avec ses troupes sur les terres de la ville d'Albe. A la place de Cluilius, l'armée Albaine élut pour Dictateur Metius Fu-

(a) Liv. l. 1. c. 23.

ferius. C'étoit un homme entièrement indigne d'un poste si élevé, aussi peu capable de conduire la guerre que de maintenir la paix, n'ayant ni courage, ni constance, ni sincérité, ni bonne foi; un homme enfin qui sembloit destiné à causer la ruine de sa Patrie. Dans les commencemens il avoit paru plus ardent qu'aucun autre à semer la division entre les deux villes, & ce fut pour cette raison qu'on lui donna le commandement de toutes les forces de la république. Dès qu'il fut revêtu de l'autorité souveraine, il se mit aux trousses de l'armée Romaine, & la poursuivit sur les terres d'Albe où elle étoit entrée. Mais quand il eut vû de plus près l'état des affaires, il changea de sentiment, & ne chercha qu'à temporiser, sur tout lorsqu'il eut appris que les Albains n'avoient plus tant d'ardeur pour le combat, que les entrailles des victimes ne lui promettoient pas une heureuse réussite, & que les deux villes étoient menacées d'une guerre étrangère, si elles ne se réunissoient promptement contre leurs ennemis communs par une paix solide & durable. Metius n'avoit ni assez de courage pour surmonter tant de difficultez, ni assez de prudence pour les prévenir. Du tems de Romulus les Veiens & les Fidenates avoient fait la guerre aux Romains pour leur disputer la primauté. Vaincus & défaits dans plusieurs combats & dépouillés d'une partie de leurs terres, ils avoient été contraints de céder, & de se sou-

mettre

mettre aux vainqueurs. Ensuite ils avoient jouï d'une paix profonde sous le regne de Numa , & leurs villes étoient devenues très florissantes. Cette prospérité les rendoit plus fiers & ranimoit leur courage ; de sorte qu'ils ne cherchoient qu'à recouvrer leur liberté & à secouer le joug de la domination Romaine. Jusqu'alors ils avoient dissimulé le dessein qu'ils avoient de se revolter. Mais la proximité des deux armées , qui n'étoient campées qu'à deux ou trois heures de Fidenes , donna occasion de le faire éclater. Les chefs de la conspiration envoyèrent des ordres pressans à tous ceux qui étoient en état de porter les armes , de s'assembler à Fidenes , & d'y entrer les uns après les autres & à petit bruit , de peur de donner quelque soupçon. Leur intention étoit d'épier le moment favorable que les Romains & les Albains feroient sortis de leurs retranchemens pour se livrer bataille ; ce qu'on attendoit de jour en jour. Quelques espions postez dans les montagnes devoient en avertir par un signal dont on étoit convenu. Les mesures étoient prises pour arriver au champ de bataille vers la fin de l'action , & il y avoit ordre de tomber également sur les vainqueurs & sur les vaincus. Tel étoit le projet des conjurez ; s'il eût réussi , ils se seroient facilement défait & des Romains & des Albains.

Si les Albains eussent eu la temerité de hazarder contre l'armée Romaine un combat décisif,

rien n'eût empêché que les embuches de leurs ennemis communs ne fussent demeurées cachées (a) & que les deux armées n'eussent été taillées en pièces. Mais tandis qu'on differoit d'en venir aux mains, la conjuration fut éventée & le projet déconcerté. Fufetius averti de ce qui se passoit à Fidenes, en fut allarmé, & fit tous ses efforts pour porter les esprits à la paix. Tullus qui avoit aussi été informé de la conjuration par quelques Fidenates, ne balança point à écouter les propositions que lui fit le Général des Albains. Les deux chefs se rendirent dans la plaine qui étoit entre les deux camps, & après s'être fait les civilitez ordinaires, l'Albain parla en ces termes :

« Depuis que ma Patrie m'a honoré du titre de
 « Dictateur, j'ai examiné le sujet de nos divi-
 « sions, & il m'a paru si frivole & si léger, que
 « je n'ai point balancé à blâmer la conduite des
 « Albains aussi bien que la vôtre : plus je suis en-
 « tré dans cet examen, plus j'ai condamné notre
 « division & plus j'ai compris qu'elle ne peut
 « que nous faire tort aux uns & aux autres. Ces
 « pensées moderant l'ardeur qui me portoit d'a-
 « bord à vous présenter la bataille, j'ai tempo-
 « risé jusqu'à présent, dans l'espérance que vous
 « feriez quelques avances pour conclure la paix.
 « Mais pendant que nous tardons & que nous
 « attendons à qui fera le premier pas pour termi-

(a) Dion. p. 106 & 108.

TULLUS HOSTILIUS. 251

• miner cette guerre à des conditions raisonna-
 • bles, la nécessité plus forte que les conseils &
 • les raisonnemens humains nous oblige à nous
 • réconcilier malgré nous. Il n'est plus tems de
 • reculer. Les Fidenates nos ennemis communs
 • profitent de nos divisions & conspirent contre
 • nous. C'est un feu rapide, c'est un torrent im-
 • petueux qui va nous ruiner de fond en comble
 • si nous ne nous reconcilions. J'en suis informé
 • de bonne part, & je vous en donne avis; écoutez
 • quelles sont les embuches qu'ils nous dressent,
 • & comment j'ai découvert leurs pernicioeux des-
 • seins ». Aussi-tôt il fit lire par un de ses gens
 les lettres qu'il avoit reçues de quelques Fidenates,
 & en même tems il fit paroître devant toute
 l'assemblée celui qui les avoit apportées. La lec-
 ture faite, l'étonnement fut général, & le Dic-
 tateur continua son discours. « Vous voyez, dit-
 • il, Romains, ce qui m'a engagé à vous faire
 • les premières propositions de paix. C'est à vous
 • maintenant d'examiner si pour quelques trou-
 • peaux qu'on vous a enlevés, il est plus de vo-
 • tre intérêt de continuer une guerre injuste où
 • votre perte est inévitable, que de vous réunir
 • avec vos parens & vos fondateurs contre l'en-
 • nemi commun. Mais il est inutile de vous faire
 • de plus vives instances; je vous croi trop rai-
 • sonnables pour ne pas sacrifier vos inimitiez aux
 • intérêts des deux nations. Il ne s'agit plus que
 • de voir à quelles conditions on peut faire la

252 TULLUS HOSTILIUS.

» paix. Il me paroît que l'accommodement le
 » plus honorable que puissent faire des amis &
 » des parens, est de se pardonner réciproque-
 » ment les injures qu'on a reçues de part & d'au-
 » tre. Cependant, Tullus, si vous aimez mieux
 » qu'on livre les auteurs des injures pour être pu-
 » nis, je vous déclare que les Albains sont prêts à
 » y consentir & à faire cesser tout sujet de plain-
 » te. Si vous avez quelqu'autre moyen plus juste
 » & plus raisonnable, vous nous ferez plaisir de
 » nous le communiquer.

Le Roi des Romains qui avoit été informé en même tems que le Dictateur de la conspiration des Fidenates & des Veiens, & qui étoit convaincu que les Romains n'avoient pas moins d'intérêt que les Albains à conclure une paix solide & durable, lui fit cette réponse. » Nous sçavons,
 » Fufetius, que le danger dont nous sommes me-
 » nacez, seroit inévitable, si nous étions obligez
 » de terminer cette guerre par un combat. Nous
 » avons été informez comme vous des pieges se-
 » crets que nous dressent nos ennemis communs.
 » Toujours en garde contre les embuches qu'ils nous
 » tendent, & bien résolu de nous vanger de leur
 » perfidie, nous avons le même empressement
 » que vous de terminer amiablement tous nos dif-
 » ferens. Ensevelissons donc dans un éternel ou-
 » bli toutes nos plaintes, toutes nos querelles,
 » puisque vous le voulez. Mais il ne suffit pas de
 » remédier à nos inimitiez présentes; il faut pren-

« dre de justes mesures afin de n'avoir plus aucun
 « demêlé à l'avenir. Car tandis que vous nous
 « envierez des avantages que nous n'avons acquis
 « qu'avec beaucoup de peines & de dangers,
 « tandis que nous aurons sujet de nous défier de
 « vous & que nous vous regarderons comme des
 « ennemis secrets contre lesquels nous serons
 « continuellement en garde, il n'y aura point
 « de paix solide, point de véritable amitié ni
 « d'intelligence entre les deux nations. Mais
 « comment leverons-nous ces obstacles qui s'op-
 « posent à la stabilité de notre alliance? Ce ne
 « fera certainement pas par les clauses que nous
 « insérerons dans le traité, ni par les sermens les
 « plus solennels; ces précautions sont aussi foi-
 « bles qu'elles sont faciles. Le seul moyen qui
 « nous reste, est donc de n'avoir plus que la mê-
 « me fortune & les mêmes intérêts. Pour parve-
 « nir à cette union, il faut que les Romains fas-
 « sent part aux Albains de tous les biens dont ils
 « jouissent aujourd'hui & de ceux dont ils pour-
 « ront jouir dans la suite; il faut d'un autre côté
 « que les Albains recevant avec reconnoissance
 « les offres que nous leur faisons, viennent tous
 « s'établir à Rome, ou du moins la plus grande
 « partie. Les Sabins & plusieurs Etruriens l'ont
 « fait, & ne s'en sont pas repentis. Pouvez-vous
 « refuser de suivre leur exemple, vous qui êtes
 « nos amis, nos alliez, nos parens, nos fonda-
 « teurs? Si cependant vous ne pouvez vous re-

254 TULIUS HOSTILIUS.

« foudre à quitter votre Patrie pour venir à Ro-
 « me, du moins établissons un conseil public qui
 « jugera des intérêts de l'une & de l'autre ville,
 « & donnons l'autorité souveraine à celle des
 « deux qui est la plus puissante & la plus en état
 « de faire du bien à l'autre. Tel est mon avis; &
 « je suis persuadé que si vous le voulez suivre,
 « nous verrons regner entre nous une paix solide,
 « une union parfaite, une amitié qui ne sera point
 « sujette au changement. Sans cela n'esperez pas
 « que nous puissions jamais nous accorder; deux
 « villes également puissantes, telles que sont au-
 « jourd'hui Alba & Rome, seront toujours ja-
 « louses l'une de l'autre.

Tullus ayant parlé de la sorte, le Dictateur de-
 manda du tems pour délibérer; il sortit de l'as-
 semblée, convoqua le conseil des Albains, mit
 l'affaire en délibération, & après avoir recueilli
 les suffrages, il s'adressa au roi des Romains, &
 lui tint ce discours. « Non, Tullus, nous ne pou-
 « vons nous résoudre à abandonner notre Patrie,
 « nos temples, nos maisons. Mais nous approu-
 « vons fort votre dernière proposition, qui est
 « d'établir un conseil des deux nations, & de ce-
 « der l'autorité souveraine à l'une des deux vil-
 « les; faisons entrer, si vous le voulez, ces con-
 « ditions dans le traité de paix, & retranchons
 « par ce moyen tout sujet de division. » La diffi-
 culté étoit de sçavoir qui de Rome ou d'Alba
 auroit le commandement; on disputa sur la pré-

ference, & chacun fit valoir ses raisons. » C'est
 à nous ; dit le Dictateur , qu'il appartient de
 commander. Le droit naturel & commun à tous
 les hommes , veut que ceux qui ont donné l'ori-
 gine à une nation , ayent la souveraineté sur
 elle. Or Rome a été fondée par une colonie
 d'Albains ; & c'est ce qui nous donne de lé-
 gitimes prétentions sur vous. D'ailleurs les Al-
 bains , quoique beaucoup plus anciens que
 vous , sont encore aujourd'hui tels qu'ils étoient
 lorsqu'Albe fut bâtie ; ils sont sans mélange d'é-
 trangers , & n'ont jamais accordé le droit de
 Bourgeoisie qu'à des Grecs & à des Latins. Ro-
 me au contraire est un composé de toutes sor-
 tes de nations , d'Etruriens , de Sabins , de Bar-
 bares , de Vagabonds , qui autrefois n'avoient
 point de demeure fixe ; & aujourd'hui il n'y
 reste qu'un fort petit nombre de nos descendans.
 Si donc nous vous cedions l'Empire , il faudroit
 que les Grecs obéissent aux Barbares , les natu-
 rels du pais à des étrangers , les anciens aux
 nouveaux venus , le sang le plus pur à un sang
 mêlé. Enfin une troisième raison qui justifie nos
 prétentions , c'est qu'Albe a encore aujourd'hui
 les mêmes loix , le mêmes coutumes , la même
 constitution , la même forme de gouvernement
 qu'elle avoit d'abord. Rome au contraire , qui
 est une ville nouvellement bâtie , & composée
 de toutes sortes de nations , n'a pû parvenir à
 cette police exacte , à ce bel ordre , à cette

« discipline qui ne peut être le fruit que d'une
 « longue suite d'années. Or peut-on disconvenir
 « qu'une république qui joint à une longue ex-
 « périence une constitution parfaite, ne doive
 « commander à celle qui manque d'expérience,
 « & qui n'a que la division, le trouble, & la foi-
 « ble en partage ?

Telles étoient les raisons sur lesquelles le Di-
 ctateur appuioit le droit que les Albains préten-
 doient avoir à la souveraineté. Mais Tullus les
 détruisit sans peine, & fit valoir celles des Ro-
 mains. « Les droits de la nature, dit-il, & le mé-
 « rite des Ancêtres, nous sont communs avec
 « vous, puisque nous descendons des mêmes pe-
 « res. Mais vous dites que les colonies doivent
 « obéir à leurs Fondateurs, & que c'est une Loi
 « dont il n'est pas permis de se dispenser. Y pen-
 « sez-vous, Albains ? Ne sçavez-vous pas que La-
 « cedémone prétend commander non seulement
 « aux autres Grecs, mais encore aux Dorien-
 « dont elle tire son origine ? Et vous mêmes qui
 « êtes une Colonie des Laviniens, reconnoissez-
 « vous vos Fondateurs pour vos maîtres ? En faut-
 « il davantage pour détruire la première raison
 « que vous avez fait valoir avec tant de confian-
 « ce ? Vous faites en second lieu une comparai-
 « son odieuse de nos deux villes, & vous préten-
 « dez que la République d'Albe a toujours con-
 « servé sa noblesse, tandis que Rome a corrompu
 « & altéré la sienne par le mélange d'un sang
 étranger

• étranger. Il faut donc vous défabuser sur ce
 • point , & vous faire voir que vous avez tort
 • d'alleguer en votre faveur une si foible raison.
 • Nous ne rougissons point d'avoir accordé le
 • droit de bourgeoisie à tous ceux qui ont voulu
 • s'établir à Rome , au contraire nous en faisons
 • gloire. Les Athéniens nous en ont donné l'e-
 • xemple ; & c'est par une conduite si sage qu'ils
 • se sont fait tant d'honneur parmi les Grecs &
 • qu'ils ont rendu leur ville si florissante. A Rome
 • nous donnons le commandement , les charges,
 • les honneurs de la magistrature , non pas à ceux
 • qui possèdent de grands biens ou qui peuvent
 • montrer une longue suite d'ancêtres nez dans
 • le pays , mais à ceux qui en sont dignes ; c'est
 • dans la vertu que nous faisons consister le mé-
 • rite , & non dans les avantages extérieurs , tels
 • que sont la naissance & les richesses. C'est par
 • cette conduite que vous blâmez , c'est par cette
 • douceur envers les étrangers , que Rome si pe-
 • tite dans ses commencemens , est parvenue à
 • l'Empire que les Nations voisines n'osent au-
 • jourd'hui nous disputer. Albe au contraire , cet-
 • te ville autrefois si riche , si florissante , & si
 • fiere , se trouve aujourd'hui reduite à un fort
 • petit nombre de familles , tandis que par les
 • maximes que vous blâmez , la République Ro-
 • maine qui dans son origine étoit si peu de chose ,
 • est devenue plus puissante que les autres Répu-
 • bliques d'Italie. Ce qui doit décider de la pré-

258 TULLUS HOSTILIUS.

« ference d'une Nation sur une autre , c'est la for-
 « ce dans la guerre , c'est la prudence dans les
 « conseils ; qualitez que vous devez respecter dans
 « les Romains. Ce n'est point par ostentation que
 « je le dis : j'en appelle à l'expérience , & j'en
 « prends à témoins plusieurs villes Latines qui
 « sont vos colonies ; elles ne vous ont abandon-
 « nez pour se joindre à nous , que parce que
 « nous sommes en état de faire du bien à nos
 « amis & de nuire à nos ennemis , ce qu'on ne
 « peut ni attendre ni craindre de vous. J'aurois
 « encore d'autres raisons à opposer à vos préten-
 « dus droits : mais comme vous êtes nos parties ,
 « vous voudriez encore y répondre , & nos con-
 « testations ne finiroient jamais.

Il n'y avoit pas d'apparence qu'une affaire si importante pût se décider par des raisonnemens. Les parties intéressées en furent bien-tôt convaincuës , & chercherent d'autres voies d'accommodement. On proposa de décider le différend par les armes. Cet avis fut généralement approuvé. Mais on n'étoit pas d'accord sur le nombre des combattans. Tullus vouloit qu'on choisît de part & d'autre les deux plus braves qu'on pourroit trouver dans chacune des deux armées , & qu'on leur remît la décision du sort des deux Nations. Il prétendoit même que dans une affaire de cette importance , nul autre que lui ne devoit être chargé de défendre les intérêts de la Patrie , & il invitoit le Général des Albains à un

combat singulier. Pour picquer de générosité le Dictateur, il lui représentoit que ce seroit un honneur aux Chefs des deux Nations de combattre pour l'Empire, & qu'en pareille occasion s'il étoit glorieux de vaincre, il ne pouvoit être honteux d'être vaincu. En même tems il lui apportoit l'exemple des fameux Généraux & de plusieurs Rois qui avoient exposé leurs vies pour le salut de leurs Républiques, persuadez qu'ils se fussent rendu indignes des honneurs dont ils étoient revêtus, s'ils n'eussent participé autant & plus que les autres aux périls de la guerre. Fufetius qui ne se sentoît pas assez de valeur pour se mesurer contre Tullus, consentoit que le différend se décidât par un petit nombre de combattans, mais il n'étoit point d'avis que ce fût par un duel. Il disoit qu'il étoit glorieux à des généraux d'armée de se battre seul à seul lorsqu'il y alloit de leur autorité & de leur intérêt particulier, mais que quand il s'agissoit de décider de l'Empire entre deux villes rivales, non seulement un combat singulier n'étoit pas nécessaire, mais qu'il ne pouvoit tourner qu'à la honte du vainqueur & du vaincu. Il concluoit qu'il falloit choisir de chaque côté trois champions pour combattre à la vûe des deux armées; & pour donner plus d'autorité à son sentiment, il ajoûtoit que le nombre de trois étoit un nombre très-propre pour vuider toutes sortes de contestations, parce qu'il comprend un commencement, un milieu, & une

fin. Cet avis ayant été approuvé, on vit aussitôt naître une noble émulation dans les deux camps. Chacun s'offroit à l'envi pour partager la gloire du combat. Tout ce qu'il y avoit de plus distingué par la noblesse, par la valeur, par la force, soit parmi les soldats, soit entre les Officiers, demandoit avec empressement d'être choisi le premier. Mais le destin y avoit pourvu, & la nature avoit fait naître à Rome & à Albe six jeunes champions d'illustres familles, bienfaits de leurs personnes, & d'une taille avantageuse.

Sequinius Citoyen d'Albe avoit eu deux filles jumelles. Il les avoit mariées en un même jour, l'une à un Citoyen Romain nommé Horace, l'autre à un Albain appelé Curiace. Elles devinrent enceintes toutes deux dans le même tems, & à leurs premières couches elles mirent au monde chacune trois jumeaux. Les peres de ces enfans regardant leur naissance comme un heureux presage pour leur famille & pour leur Patrie, les éleverent tous avec beaucoup de soin. Ils avoient de la force, du courage, de la grandeur d'ame, & parmi toute la jeunesse des deux villes il n'y avoit personne de plus accompli. Ce fut sur ces jeunes gens que Fufetius & Tullus jetterent les yeux pour leur confier le sort des deux Nations. Il ne restoit plus qu'une difficulté; c'étoit de sçavoir si les liens de la parenté & de l'amitié ne rallentiroient point leur courage, & s'ils voudroient se battre ensemble. Le Dictateur

fonda les dispositions des Curiaces , & ils ne balancerent point à se devouer pour leur Patrie. Tullus fit la même chose à l'égard des Horaces. Ils lui témoignèrent qu'ils étoient très-sensibles à l'honneur qu'on leur faisoit de les choisir pour décider de l'empire , mais qu'ayant encore leur pere , ils n'étoient pas les maîtres de leurs personnes , & qu'ils ne pouvoient rien faire sans son aveu ; qu'ainsi ils le prioient de leur accorder un moment pour le consulter avant que de lui rendre une réponse décisive. Tullus charmé de leur respect filial , leur donna de grandes louanges , & leur dit qu'il approuvoit fort qu'ils ne s'engageassent à rien qu'ils n'eussent obtenu le consentement de celui qui leur avoit donné la vie. Ils partirent dans le moment , & lorsqu'ils furent arrivés chez leur pere , ils lui rapporterent ce que Tullus leur avoit dit & la réponse qu'ils lui avoient faite. Horace transporté de joie , leva les mains au ciel , & ayant embrassé tendrement ses trois fils : « Allez , leur dit-il , généreux enfans , je vous donne mon consentement ; allez » porter à Tullus une réponse digne de vous.

On choisit pour le champ de bataille une large plaine (a) où les deux armées pussent voir l'action. Elle separoit les terres Romaines de celles des Albains. L'espace qu'on laissa aux combattans étoit de trois ou quatre stades. Le jour

(a) *Dion. p. 115 ; Liv. l. 1. c. 24.*

qui devoit assurer l'Empire à l'une des deux villes , on commença par immoler des victimes ; & tandis qu'elles brûloient sur les autels , les Romains & les Albains firent serment qu'ils s'en tiendroient à ce qui seroit décidé par le combat , & qu'ils garderoient inviolablement les conditions du traité , eux & leurs descendans. La cérémonie des sacrifices étant achevée , les troupes mirent bas les armes , & sortirent de leurs retranchemens pour voir le combat. Le Dictateur fit avancer les Curiaces , & Tullus les Horaces. Ils étoient tous revêtus de belles armes , & ornés comme des victimes destinées à la mort. Ils s'approchent d'abord , & ayant mis leurs épées entre les mains de leurs écuyers , ils courent s'embrasser , il se saluent par les termes les plus tendres , & s'arrosent mutuellement de leurs pleurs. Un spectacle si touchant tire des larmes aux spectateurs , ils accusent leurs généraux de cruauté , & se reprochent à eux-mêmes d'avoir obligé des parens à s'égorger les uns les autres pour les intérêts publics , tandis qu'ils auroient pû sans conséquence donner à d'autres une si triste commission. Après les embrassemens réciproques , les Horaces & les Curiaces reprennent leurs armes des mains de leurs écuyers , & les ayant fait retirer , ils se postent l'un contre l'autre selon leur âge , & commencent le combat.

Jusqu'à ce moment les deux armées avoient été tranquilles , & un profond silence regnoit par

tous les rangs. Mais dès qu'on les vit aux mains, on entendit de part & d'autre un grand bruit mêlé d'acclamations, de vœux, d'exhortations, d'applaudissemens, de gemissemens, & l'air rétentissoit de leurs cris militaires. Tantôt les combattans cédoient à leurs adversaires & sembloient lâcher pié, tantôt ils retournoient à la charge & prenoient le dessus; & cette alternative tenoit les esprits suspendus entre la crainte & l'espérance. Ils se battirent long-tems sans que la victoire se déclarât; l'égalité de leurs forces, la bonté de leurs armes défensives qui les couvroient depuis la tête jusqu'aux piés, la rendoient difficile, & retardoient la décision. L'aîné des Albains étant aux prises avec son adversaire, lui fit plusieurs blessures, & lui porta enfin un dernier coup dont il tomba mort sur la place. Un des deux Horaces qui étoit accouru pour soutenir son frere, fond sur le vainqueur, & après lui avoir porté plusieurs coups & en avoir reçu lui-même, il lui enfonce son épée dans la gorge & le renverse par terre. Déjà les Romains reprenoient courage, & la joie des Albains commençoit à se dissiper, lorsqu'un revers de fortune replongea les Romains dans leur premier abbattement. L'Albain irrité par la mort de son frere, attaque le Romain qui en étoit l'auteur. Acharnez l'un contre l'autre, ils se percent réciproquement de plusieurs coups. Le Romain en reçoit un qui pénètre jusqu'aux entrailles. Se sen-

tant blessé à mort il fait les derniers efforts ; il glisse son épée sous le bouclier de son ennemi , lui coupe le jaret , & tombe mort à ses piés. L'Albain tout boiteux qu'il étoit , se soutint encore quelque tems. Il s'appuie sur son bouclier , & va joindre son frere qui étoit aux prises avec le seul Romain qui restoit. Celui-ci attaqué par devant & par derriere , & desesperant de pouvoir tenir contre deux adversaires qui l'enveloppoient , résolut de partager leurs forces , afin de les combattre avec plus d'avantage. Il crut qu'il y réussiroit en prenant la fuite , & qu'un des Curiaces ne s'aidant que d'une jambe , il ne seroit poursuivi que par un de ses ennemis. Plein de cette espérance il lâche pié , & se met à courir de toutes ses forces. L'artifice lui réussit. Celui des deux Curiaces qui n'étoit point encore blessé dangereusement , le poursuit de près , tandis que l'autre reste loin derriere. Alors les Albains poussent des cris de joie ; ils encouragent leurs Champions , ils leur applaudissent , & veulent déjà les couronner comme vainqueurs. Les Romains au contraire consternezz & abbattus , déplorent leur sort , & se plaignent de la lâcheté de leur combattant. Au milieu des plus tristes regrets d'une part & des plus douces acclamations de l'autre , Horace se retourne contre son ennemi , & sans lui laisser le tems de se mettre en garde , il lui décharge un coup si terrible qu'il lui coupe le bras dont il tenoit son épée ; & à l'instant

TULLUS HOSTILIUS. 265

L'instant il lui porte un autre coup & le renverse sur la place. Delà il revient contre le dernier des Albains qui étoit déjà à demi mort : il l'acheve sans résistance , & met le comble à sa victoire. Voilà , je croi , ce que l'on dit de plus probable de ce combat ; quoique le plus grand nombre des Historiens rapportent que deux des Horaces furent tuez d'abord , & que le troisième qui restoit (a) , voyant qu'il avoit seul à combattre les trois Albains qui étoient tous blesez , prit la fuite , & qu'ayant par cet artifice partagé leurs forces , ils les défit l'un après l'autre.

Les Romains reçurent leur Champion avec d'autant plus d'applaudissemens, que le desespoir où il les avoit jettez par sa fuite simulée , augmentoit la joie de sa victoire. Après avoir depouillé ses cousins (b) , il courut promptement à Rome pour annoncer à son pere la nouvelle de son triomphe. Mais il étoit homme , & il falloit qu'il éprouvât qu'il n'est point dans cette vie de félicité parfaite. La fortune qui venoit de l'élever au plus haut point de gloire , le précipita le même jour dans le plus grand de tous les malheurs par un horrible parricide. A peine étoit-il arrivé aux portes de la ville , qu'au milieu d'une foule de peuple de toutes les conditions il apperçoit sa sœur qui venoit au-devant de lui. Il crut que c'é-

(a) Voyez Liv. Flor. l. 1. c. 3. (b) Liv. l. 1. c. 25 ; Dion. l. 3. Plut. paral. p. 309 ; Aug. de Civ. Dei l. 3. c. 14. 3. p. 116 & 117.

toit l'empressement de le complimenter sur sa victoire & d'apprendre les circonstances du combat, qui l'avoit fait passer par dessus les regles de la bienséance qui obligent une jeune fille à se tenir toujours sous les yeux de ses parens. Mais il se trompoit : c'étoit l'amour qu'elle avoit pour un des Curiaces, à qui son pere l'avoit promise en mariage, qui lui inspiroit la hardiesse de sortir ainsi contre la coutume & de se mêler avec une populace inconnue. Parmi les dépouilles dont son frere étoit chargé, elle reconnoit une cotte d'armes qu'elle avoit travaillée elle-même avec sa mere, & dont elle avoit fait présent à son futur époux. A la vûe de cette cotte d'armes teinte du sang de celui qu'elle aimoit, elle déchire ses habits, elle se frappe la poitrine, elle répand des torrens de larmes, & appelle son cousin; l'air retentit de ses gémissemens. Après avoir pleuré la mort de l'Albain qu'elle aimoit, elle arrête ses yeux sur son frere, & lui fait les reproches les plus sanglans. Horace trop fier de sa victoire, animé par les caresses de son roi & par les applaudissemens & les congratulations de sa Patrie, ne peut souffrir un traitement si peu attendu. Il entre en fureur, & se tournant vers sa soeur : » Ingrate, lui dit-il, ennemie jurée de » tes freres ! Va joindre celui que tu préfères à » ton bonheur & à ta Patrie. Puisse toute Romaine qui ose pleurer un ennemi, avoir le même » sort & périr d'une mort aussi tragique ! » En

disant cela , il lui passe son épée au travers du corps , & tandis qu'elle se roule dans son sang , plein d'une indifférence sauvage il va du même pas à la maison de son pere.

Les Romains de ces premiers siècles avoient tant d'horreur des mauvais cœurs , leurs mœurs étoient si severes & si rigides , on peut dire même si farouches , qu'à les comparer avec les nôtres elles pourroient passer pour barbares & feroces. Horace le pere , digne d'un tel fils , reçut le vainqueur & le parricide avec des transports de joie qu'on ne peut exprimer. Ayant appris la mort de sa fille , loin d'y paroître sensible , il trouva qu'elle avoit mérité un si triste sort , & que son fils s'étoit comporté en toutes choses comme un zélé citoyen. Il ne permit pas même qu'on apportât son corps dans sa maison , ni qu'on l'enterrât dans le tombeau de ses peres ; le corps resta étendu sur la place où elle avoit été tuée , & les passans le couvrirent de terre & de pierres comme un cadavre abandonné. On peut juger par-là de la severité de ce Romain. Mais ce que je vais dire en est une preuve encore plus convaincante. Insensible aux malheurs de sa maison & uniquement occupé du triomphe de sa Patrie , ce jour-là même il fit des sacrifices d'actions de grâces , & invita ses parens , ses amis , & les plus illustres citoyens à un superbe festin , où tout se passa dans une joie extraordinaire. Pour parler sincèrement de la grandeur Romaine , je dirai

en passant que ce caractère n'a en soi rien d'aimable, & même rien d'humain. Un amour pour la Patrie, un zèle pour le bien public, qui porte à de pareils excès, cesse d'être louable ; & de la plus recommandable de toutes les vertus, il dégénère en une parfaite Barbarie. Nous trouvons dans les premiers siècles de Rome plusieurs exemples de cette nature, mais je n'en connois aucun qui soit aussi choquant que celui-là.

Les deux armées passèrent (a) d'une manière bien différente la nuit d'après le combat des Horaces & des Curiaces. Les Romains occupés à faire des sacrifices pour remercier les Dieux de la victoire qu'ils avoient remportée, étoient au comble de leur bonheur, & ne pensoient qu'à se réjouir. Les Albains au contraire accablés de tristesse, & condamnant ouvertement la conduite de leur Dictateur, passèrent cette soirée sans prendre de nourriture & sans pourvoir à leurs besoins. Les uns & les autres enterrent leurs combattans dans le lieu même où ils avoient été tués : leurs tombeaux y ont subsisté pendant plusieurs siècles, & l'Historien Romain (b) nous assure qu'il les avoit vus. Le lendemain Tullus rassembla les Albains, & leur fit un discours très obligeant : il leur promit qu'il ne leur commanderait rien de dur ni de fâcheux, qu'il prendroit également les intérêts des deux nations, qu'il au-

(a) *Dion. l. 3. p. 118.*(b) *Liv. l. I. c. 25.*

toit toujours égard aux droits de leur parenté, qu'il ne feroit aucun changement à la constitution de leur république, qu'il conserveroit Fufetius dans la dignité dont il étoit revêtu, & qu'il n'useroit jamais du pouvoir que la fortune avoit donné à la ville de Rome, que pour le bien & l'avantage des uns & des autres : ce discours ne contribua pas peu à soulager leurs peines & leurs chagrins. Ensuite il fit décamper son armée pour retourner à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe par un décret du Senat.

La joie de cette solennité fut beaucoup diminuée par la rencontre qu'il fit d'Horace, que quelques-uns des premiers de la ville lui amenèrent pour lui demander justice du sang de sa sœur dont il s'étoit souillé. L'accusation fut vive, & soutenue de fortes raisons. On cita les loix qui défendoient de tuer : elles étoient formelles ; & à les suivre à la rigueur, Horace méritoit la mort. Cependant Tullus n'avoit nullement envie de prononcer ; dans le cas dont il s'agissoit, il étoit dangereux de faire justice. D'un côté il ne pouvoit absoudre un criminel qui convenoit qu'il avoit tué sa sœur pour un sujet qui selon les loix ne méritoit point la mort ; & il craignoit que s'il mollissoit en cette occasion, il n'attirât sur lui-même & sur la famille royale quelque malediction. Mais d'un autre côté il n'osoit condamner comme Parricide celui qui s'étoit exposé à la mort pour la gloire de la Patrie. Dans cet em-

barras il lui vint en pensée de renvoyer l'accusé aux Duumvirs, qui étoient des juges établis pour ces sortes de causes. Les Duumvirs suivirent les loix à la rigueur, & le condamnerent sur le champ. Horace, par le conseil de Tullus, en appella au peuple. Son pere plaida sa cause avec vehemen-
ce. Il soutint que l'action que son fils avoit faite, ne devoit point passer pour un meurtre, mais pour une juste vengeance; qu'il étoit le pere de l'accusé & de celle pour qui on demandoit Justice; que le malheur, s'il y en avoit, le regardoit lui seul; qu'il étoit le Juge le plus competent des affaires de sa maison, & que s'il eût cru son fils coupable, il l'eût lui-même condamné & puni de son autorité paternelle, avant qu'il fût cité au tribunal des Duumvirs ou à celui du peuple: que sa fille par les indignes reproches qu'elle avoit faits à un frere victorieux, à un liberateur de la Patrie, à celui qui avoit assuré aux Romains la puissance souveraine, s'étoit attiré le juste châ-
timent qu'elle avoit eu; qu'il l'auroit lui-même punie de mort si son fils ne l'avoit pas fait; que ce fils avoit agi en cela comme son député, comme depositaire de son pouvoir paternel, & qu'il ne pouvoit être repris de justice pour tout ce qu'il avoit fait en ce caractère contre une fille qui avoit mérité la plus rigoureuse punition. Mais le mérite du fils & les services importans qu'il avoit rendus à la République faisoient infiniment plus en sa faveur que tout ce que son pere

pouvoit dire. Pendant que ses accusateurs pressoient ses Juges de le condamner à mort, & lors même que la sentence étoit déjà prononcée, il étoit aussi tranquille que s'il se fût agi d'une chose indifferente. Le peuple regardoit avec admiration cet illustre vainqueur, il avoit toujours présens les grands avantages que son courage invincible lui avoit procurez, il se représentoit en même tems ceux qu'il pouvoit s'en promettre dans la suite, & il avoit honte d'avoir si long-tems balancé à le renvoyer absous. Enfin toute l'assemblée confirma le Jugement que le pere avoit prononcé, & Horace, quelque énorme que fût son crime, fut déclaré innocent.

Cependant Tullus (a) ne crut pas que dans une ville qui faisoit profession de craindre les Dieux, ce Jugement des hommes fût pour calmer des esprits inviolablement attachez aux principes de la Religion; un parricide étoit un trop grand crime pour que le coupable ne subît pas au moins quelque espece de punition. Il fit donc venir les Pontifes, & leur ordonna d'appaiser la colere des Dieux & des Genies, en expiant le criminel par toutes les épreuves & par toutes les purifications que prescrivoient les Loix pour les homicides involontaires. Les Pontifes érigerent deux autels, l'un à Junon protectrice des sœurs, l'autre à Janus qui fut surnommé Curiace. Ils fi-

(a) *Dion. l. 3. p. 119.*

rent faire à Horace certaines cérémonies sur ces autels ; & afin que l'expiation fût parfaite & qu'il n'y manquât rien , il passa sous le joug la tête couverte (a). Il fut ordonné qu'on conserveroit ce joug à perpétuité , & que quand il auroit besoin de réparations , elles se feroient aux dépens du public. On l'appella *Tigillum Sororium* (b), *La So-live de la sœur*. Il consistoit en deux morceaux de bois plantés tout droits en terre à quelque distance l'un de l'autre , & traversés d'un troisième qui étoit appuyé sur leurs bouts d'en haut. Horace le père fut obligé de payer les frais de l'expiation , mais on lui donna du trésor public la somme qu'il falloit pour cela. On fit à cette occasion une Loi par laquelle il fut ordonné que quand un père auroit trois fils jumeaux , ils seroient élevés aux dépens du public.

Tullus mit un an entier à faire des préparatifs de guerre pour punir les Veïens & les Fidenates. Accusés d'avoir dressé des embûches aux Romains & aux Albains , il les avoit fait sommer de comparoître à Rome pour se justifier de ce crime. Mais se connoissant coupables , au lieu d'obéir ils avoient pris les armes , levé des troupes , fermé leurs portes , & s'étoient revoltés ouvertement. D'abord on envoya des Ambassadeurs à Fidenes pour leur demander quel étoit le sujet de leur revolte ; ils répondirent qu'ils

(a) Liv. l. 1, c. 26.

] (b) Liv. l. 1,

n'avoient

n'avoient plus de mesures à garder à l'égard des Romains ; qu'ils avoient juré fidélité & soumission à Romulus , mais que sa mort les avoit délivrés du joug de l'obéissance. Sur cette réponse , Tullus arma toutes les forces de la République , & fit venir des secours des villes alliées. Le plus considérable fut celui que lui amenerent les Albains. L'injure ne les regardoit pas moins que le peuple Romain , & depuis le combat des Horaces & des Curiaces ils étoient obligés de suivre les étendards de la ville de Rome dont ils étoient alliés & sujets. Tullus avoit continué Metius dans sa Dictature qui ne devoit être qu'annuelle. Comptant entièrement sur son zèle & sur son attachement aux intérêts de la République , il lui donnoit d'illustres témoignages de son estime & lui communiquoit tous ses desseins. Mais cet ingrat ne paie toutes ces caresses que de la plus noire ingratitude. Accusé par ses Citoyens d'avoir mal conduit les affaires dans la dernière guerre , soupçonné de trahison parce que depuis près de trois ans il jouissoit de la Dictature par concession , & déjà ennuyé de dépendre d'une puissance supérieure , il conçut la résolution la plus impie & la plus détestable. Il députa secrètement vers les ennemis du peuple Romain qui balançoient encore à se revolter , les exhorta à secouer au plutôt le joug de l'obéissance , & leur promit que lorsqu'on donneroit la bataille , il tourneroit toutes ses forces contre les Romains. Ses menées

274 TULLUS HOSTILIUS.

furent si secrètes, que quand on se mit en campagne on n'en avoit pas le moindre soupçon.

Les préparatifs de guerre étant faits, Tullus fit marcher ses troupes sans se défier de rien. Après avoir passé le Teverone (a), il alla se camper à la vûe de Fidenes, où il trouva les ennemis rangez en bataille devant la ville. Le premier jour il demeura tranquille dans son camp. Mais le lendemain il assembla le Conseil de guerre, & tout le monde étant d'avis qu'il falloit au plutôt attaquer l'ennemi, il fit publier qu'on livreroit bataille le jour suivant. Jusque-là Fufetius avoit toujours tenu son dessein caché, sans en rien découvrir à la plupart de ses amis. Mais quand il vit que le tems pressoit, il assembla les principaux Officiers Albains, & leur dit, que Tullus lui avoit marqué son poste au pié de la montagne, & qu'il lui avoit donné le commandement d'une des aîles: qu'il se retireroit au commencement du combat sur le haut de cette montagne, & que là il attendroit en toute sûreté jusqu'à ce que la victoire se déclarât d'un côté ou de l'autre: que si les Romains consternez par la desertion de l'armée Albaine, pensoient plutôt à fuir qu'à faire une vigoureuse résistance, ce qui probablement ne manqueroit pas d'arriver, pour lors il tomberoit sur eux, & que profitant de l'avantage du lieu il couvreroit la plaine de

(a) Liv. l. 1. c. 27; Dion. l. 3. p. 120.

morts & acheveroit de les défaire : que si au contraire les Romains par une espece de miracle & contre ses esperances , venoient à gagner le dessus , il se joindroit à eux pour avoir part à leur victoire , & qu'il leur feroit entendre qu'il ne se feroit retiré sur les hauteurs avec les troupes qu'il commandoit , que dans le dessein d'investir les Fidenates & leurs alliez ; & qu'on pourroit d'autant moins le soupçonner d'infidélité , que ses actions se trouveroient d'accord avec ses paroles : que de quelque côté que la victoire se déclarât , il étoit sûr de partager avec les vainqueurs la bonne fortune de cette journée ; & que si les Romains , malgré sa desertion , défaisoient l'armée ennemie , il attendroit une autre occasion pour secouer le joug de leur obéissance. Ce projet étoit également lâche & impie. Cependant les Officiers de l'armée Albaine y donnerent les mains , tant ils avoient d'envie de secouer leur nouveau joug & de recouvrer leur ancienne liberté ! Ils promirent donc au Dictateur qu'ils suivroient ses ordres en toutes choses ; & après s'être engagez par les sermens les plus solennels à garder un secret inviolable , l'assemblée se retira.

Le lendemain au lever du Soleil les Fidenates & leurs alliez fortirent de leurs retranchemens & se rangerent en bataille. Les Romains de leur côté firent la même chose. Tullus commandoit l'aîle gauche de l'armée Romaine ; il

se posta contre les Veiens qui faisoient l'aîle droite de l'armée ennemie. Metius & ses Albains étoient à l'aîle droite, postez contre les Fidenates à côté de la montagne. Quand les deux armées furent en présence, avant qu'on en vint à la portée du trait, les Albains se séparant du reste des allies, gagnèrent peu à peu la montagne sans rompre leurs rangs. Les Fidenates qui s'en apperçurent, ne doutèrent point que ce ne fût là l'exécution des promesses que le Dictateur leur avoit faites : l'espérance d'un prompt secours animant leur courage, ils attaquent l'aîle droite de l'armée Romaine, & cherchent à l'envelopper. Les Romains qui se voient abandonnez, restent immobiles sans avoir le courage de se défendre. Cependant leur aîle gauche combattoit avec succès, & Tullus qui étoit à la tête avec l'élite de la cavalerie, se signaloit dans la mêlée, lorsqu'un cavalier étant accouru à bride abbatue : « Notre aîle droite, s'écria-t'il, ne peut plus résister, les Albains abandonnent leur poste, & se retirent sur les hauteurs ; les Fidenates vont nous envelopper. » A cette nouvelle les Romains prirent l'épouvante, & se croyoient déjà investis. Tullus lui-même en fut ébranlé (a) d'abord. Quelques auteurs disent que dans cette occasion il fit vœu de bâtir des temples à la Pâleur & à la Peur. Mais il revint bien-tôt de son

(a) Liv. l. 1.

épouvante , & par une présence d'esprit qu'on ne peut assez admirer , il appella à haute voix celui qui lui avoit apporté cette nouvelle. (a) & lui reprochant sa timidité : « Romains , dit-il , la victoire est à nous ; les Albains se sont emparez de la montagne , c'est par mon ordre qu'ils l'ont fait ; ils vont investir les Fidénates & les charger en queue : ayez soin de partager avec eux la gloire de cette journée. » En disant cela , il marche contre les ennemis , qui avoient entendu une partie de son discours & qui en étoient alarmez. Il ordonne en même tems à sa cavalerie de lever les picques (b) pour cacher à son infanterie la retraite des Albains. La cavalerie Romaine animée par la voix de son Roi , se jette brusquement sur les ennemis. Les Fidénates à leur tour prennent l'alarme , & craignent que Fufetius ne les ait trahis , parce qu'ils ne lui voyent faire aucun mouvement pour attaquer les Romains. Tullus les enfonce , & les met en fuite. Il les poursuit d'abord ; mais voyant qu'il n'avoit plus rien à craindre de leur part , & qu'ils étoient hors d'état de se rallier , il se tourne contre les Veiens qui demeuroient encore fermes dans leur poste. L'infanterie donne une rude attaque , & la cavalerie fait des prodiges de valeur. Les Veiens soutiennent le premier choc : mais à la fin , ils

(a) *Polyan. l. 8. c. 3. Frontin. l. 7. c. 7. Val. Max. l. 7. c. 4. Ex. 2.* (b) *Liv. l. 2.*

278 TULLUS HOSTILIUS.

suivent l'exemple de leurs alliez, & cherchent leur salut dans la fuite. Tullus les pousse dans le Tibre, plusieurs y périssent au milieu des flots. Pour augmenter la déroute & le carnage, il envoie une partie de sa cavalerie après les fuyars, & revient avec le gros de son armée attaquer leur camp; il s'en rend maître sans beaucoup de peine.

Quand le Dictateur (a) qui s'étoit retiré sur la montagne, vit que Tullus avoit remporté la victoire, il descendit dans la plaine, & pour faire croire aux Romains qu'il avoit fait son devoir, il se mit à poursuivre les fuyars, & en défit un grand nombre. Tullus qui avoit pénétré ses dessein & qui étoit convaincu de sa lâcheté, n'eut pas moins d'horreur de cette seconde trahison que de la première. Il résolut d'en faire une punition exemplaire. Mais cette résolution n'empêcha pas qu'il ne reçut avec une joie extérieure les complimens que lui fit Fufetius sur la victoire qu'il venoit de remporter. Il fit semblant d'être persuadé qu'il ne s'étoit retiré sur les hauteurs qu'à bonne intention, & loua publiquement sa prudence. Il lui envoya même une partie de sa cavalerie, & le pria de donner encore une dernière preuve de son zèle en poursuivant & taillant en pièces les Fidenares qui étoient dispersés dans la campagne & qui n'avoient pas encore pû se

(a) *Dion. l. 3. p. 123 & 124.*

TULLUS HOSTILIUS. 179

retirer sous leurs murailles. Le Dictateur pleinement persuadé que Tullus l'honoroit de sa confiance & qu'il n'avoit rien découvert de ses pernicieux desseins, parcourut la plaine, & fit main basse sur tout ce qu'il rencontra. Sur le soir il revint au camp des Romains, où il passa la nuit avec les autres dans de grandes réjouissances. Tullus pendant ce tems-là étoit dans le camp des Veiens. Il y resta jusqu'à la première veille, & ayant interrogé les plus considérables d'entre les prisonniers de guerre sur les auteurs de la révolte, il apprit d'eux que Metius avoit été un des plus ardens, & que l'espérance qu'il avoit donnée aux alliez de les secourir, étoit un des principaux motifs qui leur avoient fait lever l'étendard. Il ne lui manquoit que ces dépositions pour être entièrement certain de la perfidie du Dictateur. Aussi-tôt qu'il en eut toutes les preuves qu'il pouvoit désirer, il monta à cheval avec un petit nombre de ses amis les plus affidés, & s'en alla droit à Rome.

Avant qu'il fût minuit il fit assembler les Sénateurs, & leur découvrit la trahison des Albains. Dans une affaire de cette importance il ne voulut pas qu'ils l'en crussent sur sa parole; il fit comparoître les prisonniers de guerre qui l'en avoient informé, & leur raconta en même tems de quel stratagème il s'étoit servi pour déconcerter les mesures des Fidenates & de leurs alliez. Il conclut enfin en leur disant qu'après avoir

heureusement terminé une guerre où la république avoit couru de si grands dangers, il leur laissoit à délibérer de quel supplice on puniroit les traîtres, & par quels moyens on pourroit à l'avenir se précautionner contre les entreprises d'une ville dont on avoit tout à craindre. Il n'y avoit point de doute que les coupables ne méritassent les châtimens les plus rigoureux. Mais la difficulté étoit de sçavoir quelles mesures il falloit prendre pour les punir. Oter la vie au Dictateur & aux principaux officiers des troupes Albaines par des voies secrètes & par un jugement particulier, la chose ne paroïssoit pas possible; le nombre des coupables étoit trop grand. Les condamner par un jugement authentique & les faire punir publiquement, ç'auroit été une entreprise dangereuse; les Albains ne l'auroient pas souffert sans prendre les armes, & Rome se seroit attiré une nouvelle guerre de la part des Fidénates, des Etruriens & de leurs alliez. Tullus voyant les sénateurs dans l'embarras, leur présenta un moyen qu'il croyoit aussi sûr que facile; on l'approuva d'une voix unanime, & il fut suivi dans tous ses points.

Il n'y avoit que quarante stades de Rome à Fidènes; Tullus & ceux de la suite étant bien montez, firent ce chemin en très-peu de tems, & arriverent au camp avant que le jour parût. Le roi fait venir Horace, le seul qui restoit des trois freres jumeaux qui avoient combattu contre

tre les Curiaces: il lui donne l'élite de la cavalerie & de l'infanterie, & l'envoie à Albe, avec ordre de raser cette ville jusqu'aux fondemens, sans épargner aucun édifice, excepté les temples, & lui défend de maltraiter personne, de faire aucune insulte, & de piller les citoyens. Après avoir donné ces ordres, il assemble les Tribuns & autres officiers généraux de l'armée Romaine; il les informe du crime des Albains, leur expose l'arrêt du Senat, & leur commande de se tenir auprès de sa personne pour lui servir de gardes. A peine avoit-il donné les ordres nécessaires, que Metius vint lui faire de nouveaux complimens sur sa victoire. Tullus les reçut avec un visage gay, il le combla de louanges, & s'étendit beaucoup sur la valeur des Albains. « Les services que vous nous avez rendus, ajoûta-t-il, sont trop importans; ce seroit une espece de crime de ne les pas recompenser: faites moi donc donner une liste des principaux officiers qui se sont distingués dans le combat, afin que je reconnoisse leurs services. » Fufetius écrivit sur le champ le nom des principaux officiers de l'armée Albaine, & les présenta au Roi; il n'oublia pas ses fidèles amis, les complices de sa trahison.

Tullus muni de cette liste (a), convoqua une assemblée, & ordonna selon la coutume, que

(a) Liv. l. 1. c. 28; Dion. l. 3, p. 125, 126 & 127.

182 TULLUS HOSTILIUS.

chacun s'y rendit sans armes. Il fit mettre le Dictateur & les principaux officiers des Albains sur le tribunal où il étoit lui-même ; il plaça les autres Albains après eux , ensuite le reste des alliés , & les fit tous investir par les Romains dont les plus braves & les plus résolus étoient armez de poignards ou d'épées cachées sous leurs habits. Quand il se vit maître de ses ennemis , en forte qu'ils ne pouvoient plus échapper , il se leva de son tribunal & parla en ces termes. » Romains
 » & Alliez , leur dit-il , graces aux Dieux nous
 » nous sommes vengés des Fidenates qui ont osé
 » se soulever contre nous ; & ceux qu'ils avoient
 » engagéz dans leur ligue , ont aussi payé la peine qu'ils méritoient. Après un succès si heureux il est tems de punir nos autres ennemis ,
 » je veux dire ces alliés perfides , ces infames traîtres qui ont fait des complots odieux avec nos
 » ennemis pour nous perdre sans ressource. Ces
 » faux amis beaucoup plus dangereux que des
 » ennemis déclarez , méritent sans doute un plus
 » rigoureux châtiment. Il est aisé de prendre de
 » justes précautions contre les embûches de ceux-ci ; on repousse la force par la force quand on
 » est attaqué : mais lorsqu'un ennemi se cache
 » sous les apparences d'une amitié feinte , on est
 » moins sur ses gardes , & prévenu que l'on est
 » en sa faveur on ne se défie point de ses artifices. Ces faux amis , Romains , sont ceux qu'Albe
 » a envoyez à notre secours , & qui sous prétexte

TULLUS HOSTILIUS. 283

• de nous aider, ont travaillé à notre perte de
 • concert avec les Fidenates & les Veiens. Ils a-
 • voient fait une ligue secrète avec nos ennemis
 • communs, ils leur avoient promis de tourner
 • leurs armes contre nous dans le fort du combat;
 • & dans ce dessein, quand les deux armées se
 • sont approchées pour en venir aux mains, quit-
 • tant le poste que je leur avois marqué, ils ont
 • gagné la montagne voisine. Si leur entreprise eût
 • réussi, investis en même tems par les Fidenates
 • & les Veiens & par nos perfides alliez, nous
 • étions perdus sans ressource; le fruit de toutes
 • les peines que nous nous sommes données pour
 • établir notre empire, disparoissoit en un seul
 • jour. Mais leurs mauvais desseins ont échoüé,
 • & c'est l'effet d'une protection particuliere des
 • Dieux, à qui nous sommes redevables de nos
 • succès. Maintenant donc que nous sommes
 • hors de danger, ne manquerions-nous pas à ce
 • que nous nous devons à nous mêmes, si nous
 • ne punissions rigoureusement ces traîtres qui
 • ont violé la foi des traitez & la religion de
 • leurs sermens. Je sçai, Albains, tout ce que
 • vous pouvez apporter pour votre défense; je
 • croi que la multitude n'a point eu connoissance
 • de ce que Metius tramoit contre nous: je suis
 • même persuadé qu'entre les principaux officiers
 • il n'y en a que très peu qui soient complices
 • de la trahison. Mais quand même vous auriez
 • tous conçu depuis long-tems le dessein de nous

» perdre , les liens de la parenté nous engage-
» roient par bienfiance & par une espece de né-
» cessité à vous pardonner le passé. Cependant il
» est bon que nous prenions des mesures pour
» l'avenir , de peur que les magistrats qui vous
» gouvernent , ne vous engagent encore , soit
» par leur autorité , soit par séduction & par sur-
» prise , à tramer quelque chose contre nous. Sça-
» chez donc que j'ai assemblé cette nuit les fena-
» teurs , & qu'il a été arrêté par un décret , qu'on
» rasera votre ville jusqu'aux fondemens , sans é-
»pargner aucun édifice , soit public , soit parti-
» culier , excepté les temples ; que tous les habi-
» tans d'Albe seront transferez à Rome , mais
» qu'on ne leur ôtera ni leurs héritages , ni leurs
» esclaves ou autres biens ; qu'on distribuera les
» terres du public aux Albains qui n'ont point
» d'héritage , excepté celles dont les revenus sont
» destinez pour la dépense des sacrifices ; que
» je suis chargé de marquer les quartiers de Ro-
» me où vous devez bâtir , & de fournir aux plus
» pauvres d'entre vous les matériaux & autres
» choses nécessaires ; qu'on doit incorporer le
» peuple d'Albe dans nos Tribus & dans nos Cu-
» ries , & recevoir vos plus nobles familles dans
» notre Senat & au nombre des Patriciens : mais
» que pour Metius & les complices de sa trahi-
» son , nous en ferons une justice exemplaire , &
» que par leur supplice nous apprendrons à la
» posterité la plus reculée à respecter la religion

TULLUS HOSTILIUS. 285

• des sermens & à craindre les Dieux qui en sont
• les temoins.

Les Albains entendirent ce discours avec une surprise extrême, mais dans des sentimens bien differens. Tout ce qu'il y avoit de pauvres parmi eux, y applaudirent par des acclamations, fort contents de changer d'état, & de transferer leur demeure dans une ville où on leur promettoit de leur donner des terres en propriété. D'un autre côté les nobles & les riches étoient inconsolables ; la seule pensée d'abandonner leur Patrie & les maisons de leurs Ancêtres pour aller s'établir dans une ville étrangere, où ils ne pouvoient s'attendre ni à jouir des mêmes honneurs ni à trouver les mêmes commoditez de la vie, leur faisoit horreur & les jettoit dans l'abbatement : mais ils n'osoient rien dire, & dans l'état présent des affaires, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Cette difference de sentimens excita quelques murmures, mais Tullus y mit fin, & fit faire silence. Assuré des dispositions de la multitude, il dit à Metius de défendre sa cause s'il avoit quelques raisons à apporter pour sa justification. Mais le Dictateur confus & troublé par les remords de sa conscience, n'avoit rien à repliquer à ses accusateurs & aux témoins qui déposoient contre lui. Il dit seulement qu'il n'avoit rien fait que par des ordres secrets ; qu'avant que de se mettre en campagne, le Senat d'Albe lui avoit dit de prendre les me-

tures nécessaires pour se soustraire à la domination Romaine ; & que s'il étoit coupable , toute la nation l'étoit aussi. En même tems il conjura les Albains de ne le point abandonner dans un péril où il n'étoit tombé que pour avoir voulu rétablir leur puissance ; qu'ils ne devoient pas souffrir qu'on renversât leur Patrie , qu'on demolît leur ville , ni qu'on trainât au supplice les plus illustres Citoyens qui n'avoient point d'autre crime que d'avoir cherché à secouer le joug d'une domination étrangere. Les Albains furent extrêmement touchés de ce discours. Quelques-uns commençoient déjà à sortir de l'assemblée pour courir aux armes. Mais les Romains qui les avoient investis , tirèrent leurs épées au premier signal qu'on leur donna , & la terreur se répandit par tout. Alors Tullus se leva , & tout enflammé de colere ; « Albains , leur dit-il , il n'est plus tems de vous revolter , il n'est plus tems de courir aux armes ; non , il n'est plus en votre pouvoir de trahir vos alliez , ni de défendre ceux qui nous ont trahis dans le dernier combat, Si vous osez seulement remuer , ceux-ci , leur dit-il en montrant les Romains , vont faire main basse sur vous. Acceptez donc les propositions que je vous fais , acceptez les avec reconnaissance , & profitez de votre bonheur ; déjà Albe n'est plus ; Horace est parti ce matin pour la ruiner de fond en comble , & pour en transférer les habitans à Rome ; l'affaire va se

« consommer, si elle ne l'est pas déjà. Prenez donc
 « le parti d'obéir, & ne courez point à votre
 « perte ; Rome dans la fuite sera votre Patrie
 « comme la nôtre. Pour Metius qui a tâché de
 « nous surprendre par la plus noire perfidie, &
 « qui est encore assez hardi pour vous exciter à la
 « revolte, c'est un fourbe, c'est un mauvais esprit ;
 « il sera puni comme il le mérite ; & si quelqu'un
 « ose songer à le défendre, il participera à sa puni-
 « tion de même qu'à son crime.

A ces mots les rebelles saisis de crainte, ren-
 trerent dans leur devoir, & se soumirent au vain-
 queur. Fufetius étoit le seul qui se livroit aux trans-
 ports de sa colere ; la rage & le désespoir dans le
 cœur, il crioit à l'injustice, & réclamoit la foi
 des traittez, quoiqu'il fût atteint & convaincu
 d'en être lui-même l'infraacteur. Cependant Tullus
 ordonna aux Licteurs de se saisir de lui ; ils lui
 déchirerent ses habits, & le battirent de verges
 jusqu'à ce qu'il fût tout en sang : ensuite il fut at-
 taché par les piez & par les mains à des chevaux,
 qui poussés vers differens côtes, le mirent en
 pièces à la vûe de toute l'armée. Il y a quelque
 chose dans ce genre de supplice, qui paroît d'a-
 bord très choquant. Les Auteurs Romains, lors-
 qu'ils rapportent cette Histoire, défendent la ré-
 putation de leur Patrie aux dépens de leurs Rois.
 C'est le premier & le dernier (a) exemple que

(a) Voyez *Liv. l. 1. c. 28.*

288 TULLUS HOSTILIUS.

nous ayons d'un pareil genre de mort parmi un peuple qui s'est toujours fait remarquer au-dessus des autres par la douceur des punitions qu'il a exercées. Il n'y a qu'une seule chose qui puisse diminuer la barbarie de cette action : c'est le crime dont elle fut la punition ; crime le plus noir & le plus abominable qui se soit jamais commis , crime que tous les siècles & toutes les nations sont convenus de distinguer entre tous les crimes capitaux par les plus affreux supplices. Le Poëte Romain à employé tout l'art de la poésie à décrire la mort de Metius , il a judicieusement pesé son crime , il en a envisagé toute l'énormité , il nous le dépeint sous les couleurs les plus frappantes , il le repete même deux fois dans le peu de lignes où il fait la description du supplice de ce traître

*Haud procul (a) inde citæ Metium in diversa quadrigæ
Distulerant (At tu dictis , Albane , maneres)*

Raptabatque viri mendacis viscera Tullus

Per sylvam , & sparsiorabant sanguine vepres.

Pas loin de là , quatre chevaux vigoureux , poussés vers differens côtes , écarteloient Metius (ce malheureux Dictateur des Albains n'eût pas été ainsi traité s'il eût gardé la foi & la Religion des sermens !) & Tullus traînoit les entrailles de ce perfide à travers le bois , en sorte qu'on voyoit son sang dégouter des ronces & des buissons.

(a) Virgil. *Æn.* l. 8. v. 642 ; & A. Gell. l. 20. c. 1.
voyez Servius sur cet endroit ,

Ainsi

TULLUS HOSTILIUS: 289

Ainsi finit Fufetius par la mort la plus honteuse & la plus tragique. Après cela , Tullus établit des tribunaux pour juger les complices (a) de sa trahison , & ils furent tous condamnés à mort selon les Loix portées contre les traîtres.

Pendant (b) ce tems-là Horace que Tullus avoit envoyé pour détruire la ville d'Albe , s'y rendit en diligence , & trouvant les portes ouvertes & les remparts sans sentinelles , il s'en empara. Il fit aussi-tôt assembler le peuple , & après lui avoir rapporté ce qui s'étoit passé dans le combat & le danger où avoit été l'armée Romaine par la trahison du Dictateur , il lui lut le décret du Senat. Les Albains eurent recours aux prières & aux supplications , & demandèrent instamment qu'on leur accordât quelque tems pour envoyer une ambassade à Rome ; mais ce fut inutilement. Horace sans leur accorder aucun délai , fit démolir les murailles , raser les maisons & autres édifices tant publics que particuliers , & conduisit à Rome tous les Citoyens de cette malheureuse ville , leur laissant emporter leurs meubles & autres effets. Tullus qui étoit de retour , les reçut avec toutes sortes de marques d'humanité & de bienveillance : il les incorpora dans les Tribus & dans les Curies Romaines ; il leur fit bâtir des maisons dans les quartiers de la ville qu'ils choisirent eux-mêmes pour y établir leur

(a) *Dion. l. 3. p. 128.*

(b) *Liv. l. 1. c. 29. Dion. l. 3.*

demeure ; il donna une juste portion des terres du public à ceux qui jusqu'alors avoient été obligez de travailler pour gagner leur vie ; il associa au Senat quelques-unes de leurs plus nobles familles ; enfin il leur rendit tous les bons Offices qu'ils pouvoient esperer , & n'oublia rien pour les rendre contents de leur condition présente. Ce fut à cette occasion qu'on ajouta le mont Celius (a) à la ville de Rome ; Tullus lui-même y bâtit un palais , & y alla demeurer. Il ajouta aussi de nouvelles compagnies de cavalerie Albaine à celles qu'il avoit déjà ; il recruta d'Albains ses anciennes legions , & en fit quelques nouvelles. Telle fut la destinée d'Albe , ville bâtie par Ascagne fils d'Enée & de Créüse. Elle avoit subsisté quatre cens quatre-vingt-sept ans : pendant cette longue suite d'années , elle étoit devenue très-florissante par ses richesses , par la multitude de ses habitans , par l'étendue de sa puissance : elle avoit fondé trente villes des Latins par ses colonies , & fut enfin détruite par la dernière de routes.

Tullus (b) employa l'hyver à mettre le bon ordre dans Rome , & à regler les affaires du gouvernement. Au commencement du Printems il mit son armée en campagne , & marcha contre les Fidenates. Ces peuples ne reçurent aucun se-

(a) *Liv. l. 1. c. 39 ; Dion. l. 3.* (b) *Dion. p. 128.*
p. 102.

cours de leurs alliez. Il leur vint seulement des villes voisines quelques troupes soudoïées, avec lesquelles ils eurent la témérité de sortir de leurs murailles pour attaquer les Romains. Mais ils furent battus à platte cœure, & repoussez dans leur ville avec beaucoup de perte. Tullus mit le siege devant cette place, & le pressa si vivement, que reduits à la dernière extrémité ils offrirent de se rendre à discretion. Maître de Fidenes, il voulut qu'on lui livrât les auteurs de la revolte, & il les fit punir de mort. Sa vengeance n'alla pas plus loin; il pardonna aux autres, remit la ville en liberté & dans la possession de ses biens, sans rien changer à la forme de son Gouvernement ni aux privileges dont elle avoit joui jusqu'alors. Après cette expédition il retourna à Rome, où il reçut pour la seconde fois les honneurs du triomphe.

Cette guerre étant terminée, il en eut une autre (a) à soutenir contre les Sabins. De tous les peuples voisins de Rome, ils étoient les plus considérables en richesses & en puissance après les Etruriens. Ils attaquèrent Rome dans sa première origine, & après une longue guerre toujours douteuse, ils firent la paix à des conditions qui leur étoient honorables, mais qui furent encore plus avantageuses aux Romains. A l'occasion de cette paix il y en eut un grand

(a) Liv. l. 1. c. 30; Dion. l. 3. p. 128.

nombre qui allèrent s'établir dans la nouvelle ville; un de leurs Rois y alla aussi, & partagea la puissance souveraine avec Romulus; ils donnerent même pour second Roi à la ville de Rome le célèbre Numa Pompilius qui étoit de Cures ville des Sabins & qui fut le successeur de Romulus. Une alliance si étroite & si ancienne devoit les unir pour toujours avec Rome. Cependant ils ne voyoient qu'avec jalousie le prodigieux accroissement de la puissance par la destruction d'Albe, une prospérité si rapide les inquiétoit, & ils ne cherchoient qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre. Dans ces dispositions ils trouverent bien-tôt l'occasion de lever l'étendard. Il y avoit un fameux temple à l'usage des Sabins & des Latins, situé sur les terres des Sabins. Il étoit consacré à la Déesse Feronia que les Grecs appellent Proserpine. Dans certains jours de fêtes il s'y trouvoit une grande affluence de peuples de toutes les villes des Latins & des Sabins, les uns pour accomplir leurs vœux & pour offrir des sacrifices, les autres, comme les marchands, les artisans, les laboureurs, pour faire commerce; c'étoit une des plus belles foires de toute l'Italie. Quelques marchands Romains étant allés à cette solemnité, les Sabins les arrêterent, & les mirent dans les fers après leur avoir pris leur argent & leurs effets. On envoya des Ambassadeurs pour demander justice de cette insulte. Mais les Sabins, sous prétexte de repre-

TULLUS HOSTILIUS. 223

faillies, ne voulurent ni rendre l'argent ni relâcher les prisonniers, parce que les Romains avoient donné retraite à des Fugitifs qu'on avoit exilés du pais des Sabins, & qu'ils leur avoient ouvert un Asyle sacré.

Sur ces plaintes réciproques la guerre s'alluma entre les deux nations. Les Sabins sollicitèrent fortement les villes Etruriennes de leur envoyer des secours, mais elles refuserent constamment de s'engager dans cette guerre. Il fallut donc qu'ils se contentassent de leurs troupes domestiques; ils en leverent autant qu'ils pûrent, & y joignirent un grand nombre de volontaires qui vinrent des villes voisines leur offrir leurs services. Les Romains avoient aussi des troupes très nombreuses, & ne demandoient qu'à en venir aux mains. Dès que les deux armées furent en présence, on livra bataille. L'ardeur fut égale des deux côtez, & la nuit termina le combat sans que la victoire se déclarât. Le nombre des morts & des bleffez, tant du côté des Romains que de celui des Sabins, fut si considérable, que les jours suivans ils n'osèrent hasarder un second combat. Ils decamperent les uns & les autres dans le même tems, comme si c'eût été de concert, & s'en retournerent dans leurs villes.

Le reste de l'année se passa sans qu'on fît rien de mémorable. Mais l'année suivante on se remit en campagne avec des forces plus nombreuses qu'auparavant. Il y eut une action générale

proche d'Erete, ville située environ à cent sept stades (a) de Rome. Le succès de ce combat fut long-tems douteux. Mais Tullus leva les mains au ciel, & fit vœu que s'il en sortoit victorieux, il institueroit en l'honneur de Saturne & de Rhea une fête qui se célébreroit tous les ans; c'est cette fête que les Romains solennisoient après avoir fait la moisson: il fit vœu aussi dans cette même occasion d'augmenter de moitié le nombre des Saliens. Animez par l'exemple de leur Prince les Romains reprirent de nouvelles forces, & comptant que les Dieux seconderoient leurs efforts, ils tombèrent comme des troupes toutes fraîches sur les ennemis déjà épuisez de fatigues. La face du combat changea bien-tôt. Les Sabins s'ébranlèrent, & leurs officiers furent les premiers à prendre la fuite pour se retirer dans leur camp. Les Romains à leurs trousses les menerent battant jusqu'à leurs lignes, où ils trouverent une vigoureuse résistance; ils furent sous les armes toute la nuit, s'acharnerent à forcer le camp, & le prirent enfin au point du jour. L'armée victorieuse pillà les terres des ennemis sans aucune résistance, & chargée de butin & des dépouilles des Sabins elle s'en retourna quand elle n'eut plus d'ennemis à combattre. Tullus reçut alors pour la troisième fois les honneurs du triomphe.

(a) *Dion. l. 3.*

TULLUS HOSTILIUS. 1295

La perte de cette bataille avoit convaincu les Sabins qu'ils étoient trop foibles par eux-mêmes pour tenir contre l'armée Romaine, & que tant qu'ils n'auroient point de secours de leurs alliez, ils ne seroient jamais en état de faire la guerre à une nation si puissante. Dans cette persuasion ils résolurent de ne point reprendre les armes qu'il ne se présentât une occasion favorable, & en attendant ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour demander la paix. Tullus la leur accorda à certaines conditions, dont les principales furent qu'ils rendroient les déserteurs & les prisonniers qu'ils avoient faits dans leurs courses; qu'ils restitueroient aussi les bestiaux & autres effets qu'ils avoient enlevés, & que pour entière satisfaction ils payeroient une amende pecuniaire telle que le Senat l'ordonneroit. Les Sabins se soumirent à ces conditions sans hésiter; le traité fut confirmé par des sermens solennels, & ils en mirent les articles dans leurs temples. La paix conclüe, ils demeurèrent tranquilles, & garderent religieusement leurs traités jusqu'à ce qu'ils crussent pouvoir les violer impunément, ce qui arriva bien-tôt.

Quinze ans après la destruction d'Albe (a), Tullus envoya des ambassadeurs aux trente villes Latines qui avoient été bâties par des Colonies de cette ville & qui l'avoient toujours ré-

(a), *Dion. l. 3. p. 1302.*

les Romains, qu'ils formerent le projet de porter leurs armes jusqu'à Rome. Dans ce dessein ils leverent des troupes de tous côtez, & excitèrent les Latins à se joindre à eux. Mais par toutes leurs intrigues ils ne purent engager aucune nation dans leur alliance, ni en obtenir les secours dont ils avoient besoin. Tullus informé de leurs menées, les prévint, & conclut une alliance avec les villes Latines, pour se mettre en campagne contre les infraçteurs du traité. Il armâ toutes les forces de la République, qui étoient diminuées de moitié depuis que les Albains avoient été transferez à Rome, & fit venir des alliées autant de troupes qu'elles purent lui fournir. A la tête d'une armée si puissante, plus forte que Rome n'en avoit jamais eu depuis sa fondation, il se mit en marche, & alla au-devant des Sabins, qui étoient campez auprès d'un lieu appelé *Silva Malitiosa*, la forest des malicieux. Il ne laissa reposer ses troupes qu'une nuit, & le lendemain matin il attaqua les ennemis. On se battit long-tems avec un égal avantage. Mais sur le soir les Sabins ne pouvant plus résister contre la cavalerie Romaine qui avoit été considérablement augmentée par celle des Albains, se laisserent enfoncer, & on en fit un horrible carnage. Les Romains profiterent de leurs dépouilles, pillerent leur camp, ravagerent leurs terres, & chargez de butin ils s'en retournerent triomphans. Tel fut le succès de cette guerre,

gardée comme leur souveraine , pour leur dire que Rome avoit succédé à tous ses droits & qu'elle attendoit d'elles le même respect & la même soumission. Il n'étoit pas difficile de prouver que Rome avoit & par ses conquêtes & par les traites le droit que Tullus prétendoit lui avoir été cédé par les Albains : mais les villes Latines ne paroissoient pas dans la disposition de le reconnoître. Elles ne firent point de réponse aux ambassadeurs : mais il se tint à Ferente une assemblée de députés de toutes les villes , où il fut décidé qu'on ne rendroit point aux Romains le respect qu'ils exigeoient. En conséquence de cette résolution , on élut deux généraux , & on leva une nombreuse armée.

Tandis que Tullus levoit des troupes & faisoit des préparatifs de guerre pour réduire les villes Latines , les Sabins violant la foi des traites , prirent les armes , sans se mettre en peine de chercher du moins quelque prétexte pour colorer leur soulèvement. Les conjonctures leur paroissoient favorables , & ils comptoient de retirer avec usure l'argent que les Romains leur avoient fait payer par le dernier traité. Ils sortirent d'abord en petit nombre , & firent quelque dégât sur les frontieres. Peu à peu ils s'enhardirent , & s'attrouperent en plus grand nombre. Enfin voyant que leurs premières tentatives avoient réussi , & qu'il ne s'étoit présenté personne pour les repousser , ils conçurent un si grand mépris

pris pour les Romains, qu'ils formerent le projet de porter leurs armes jusqu'à Rome. Dans ce dessein ils leverent des troupes de tous côtez, & sollicitèrent les Latins à se joindre à eux. Mais avec toutes leurs intrigues ils ne purent engager cette nation dans leur alliance, ni en obtenir les secours dont ils avoient besoin. Tullus informé de leurs menées, les prévint, & conclut une trêve avec les villes Latines, pour se mettre en campagne contre les infracteurs du traité. Il arma toutes les forces de la République, qui étoient augmentées de moitié depuis que les Albains avoient été transferez à Rome, & fit venir des villes alliées autant de troupes qu'elles purent lui en fournir. A la tête d'une armée si puissante, & telle que Rome n'en avoit jamais eu depuis sa fondation, il se mit en marche, & alla au-devant des Sabins, qui étoient campez auprès d'un bois appelé *Silva Malitiosa*, la forest des mal-faïcteurs. Il ne laissa reposer ses troupes qu'une nuit, & le lendemain matin il attaqua les ennemis. On se battit long-tems avec un égal avantage. Mais sur le soir les Sabins ne pouvant plus tenir contre la cavalerie Romaine qui avoit été considérablement augmentée par celle des Albains, se laisserent enfoncer, & on en fit un horrible carnage. Les Romains profiterent de leurs dépouilles, pillerent leur camp, ravagerent leurs terres, & chargez de butin ils s'en retournerent triomphans. Tel fut le succès de cette guerre,

228 TULLUS HOSTILIUS.

La trêve que Tullus avoit faite avec les Latins étant expirée, il reprit les armes, & commença une nouvelle guerre. Elle dura cinq ans; mais elle ne fut point sanglante, & il ne s'y passa rien de mémorable. On ne vit point de nombreuses armées rangées en bataille pour repandre le sang, il n'y eut point de villes prises d'assaut ou reduites sous l'esclavage, ni de combats en forme. Ce fut une guerre à l'ancienne maniere, où l'on garda toujours beaucoup de modération, sans jamais porter les choses à la rigueur. On se contentoit de part & d'autre de faire tous les ans des courses dans les campagnes vers le tems de la moisson, on enlevoit les grains & on s'en retournoit chez soi, & à la fin de l'année on échangeoit les prisonniers. De toutes les villes Latines, Medullie fut la seule qui souffrit dans cette guerre. Sous le regne de Romulus les Romains y avoient envoyé une colonie, & depuis ce tems-là elle avoit toujours été soumise. Pour s'être soustraite à l'obéissance & avoir refusé de reconnoître la souveraineté de Rome, Tullus l'assiégea, quoique sa famille fût originaire de cette ville; il en vint facilement à bout, & la fit si bien rentrer dans le devoir (a), qu'elle ne songea plus à se revolter dans la suite. Quant aux autres villes, soit des Latins, soit des Romains, il ne leur arriva pendant tout ce tems-là

(a) *Dérys d'Halicarn. dit seulement l'un des sept ans.*

aucun des malheurs si ordinaires dans la guerre. La paix en fut d'autant plus facile à faire, les esprits n'étant point aigris, & s'y portant d'eux mêmes.

Rome étoit dans sa splendeur, & avoit porté sa puissance à un très-haut degré (a), lorsque le peuple commença à être épouvanté par le bruit qu'on fit courir qu'il arrivoit d'étranges prodiges sur une montagne qui étoit proche des ruines d'Albe. On disoit qu'on avoit entendu sur le haut de la montagne des voix terribles & effrayantes, qui ordonnoient aux Albains de sacrifier à la manière de leurs Ancêtres & de leur pais, ce qu'ils avoient négligé de faire depuis qu'ils s'étoient incorporez parmi les Romains & qu'ils avoient embrassé leurs cérémonies. On assûroit aussi qu'il avoit plu des pierres vers le même endroit. Ces contes ne trouverent que trop de créance. Les Aruspices eux mêmes les accréditerent en ordonnant des sacrifices de neuf jours, qu'on réiteroit sans cesse, comme remarque Tite Live, toutes les fois que le prodige recommençoit. Peu de tems après, la peste fit d'affreux ravages dans la ville, & acheva d'abattre les esprits. On crut que les Dieux irrités de ce qu'on négligeoit d'observer les cérémonies instituées par Numa, avoient envoyé ce fleau dans leur colere; & le roi même qui avoit rejeté la plu-

(a) Liv. l. 1. c. 31.

300 TULLUS HÔSTILIUS.

part de ces cérémonies, fut forcé de consentir à leur rétablissement.

Tullus ne survêcut pas long-tems à ce changement des affaires, qui, après une si longue suite de prosperitez ne pouvoit que l'abbattre & le chagriner. La trente-deuxième année de son regne, le feu prit à son palais. On ne put jamais sçavoir comment. Quoiqu'il en soit, il y fut brûlé lui-même, avec sa femme, ses enfans, & toute sa maison. Quelques-uns disent, & c'est l'opinion la plus commune, que ce prince étant tombé malade, donna dans les superstitions (a) qu'il avoit condamnées jusqu'alors; qu'il voulut faire quelques-unes des plus sacrées & des plus redoutables cérémonies de Numa, par lesquelles il croyoit pouvoir faire descendre sur ses sacrifices *Jupiter Elicius* & d'autres Dieux; mais qu'il n'observa pas les cérémonies dans toutes les regles, & qu'au lieu de faire descendre les Dieux sur ses sacrifices, il attira sur son palais le tonnerre & les éclairs, qui le consumerent lui & toute sa maison. Ce prétendu fait, auquel il paroît que toute la posterité a ajouté foi, n'eut pas autant de crédit dans le tems de la mort de Tullus. D'autres, & en plus grand nombre, attribuerent cet embrasement (b) à ses ennemis, & en re-

(a) *Dion. l. 3; Liv. l. 1; Plut. in Numâ; Plin. l. 28. c. 4. après Pison, & l. 2. c. 54; Val. Max. l. 1.* 9. c. 2. Ex. 1.

(b) *Dion. l. 3.*

jetterent tout le crime sur Ancus Marcius qui fut son successeur. Marcius petit-fils de Numa, ne pouvoit se résoudre à mener une vie privée. Il avoit beaucoup de crédit & de réputation, par rapport à son ayeul auquel on étoit persuadé qu'il ressembloit. Il voyoit que Tullus avoit des enfans, qu'il leur destinoit la couronne, & qu'à sa mort ils ne manqueroient pas de s'en emparer. C'est pour cela que depuis long-tems il dresseoit des pièges au Roi, & qu'il cherchoit les moyens de se frayer un chemin à la couronne par la perte de ceux qui étoient un obstacle à son ambition. Il avoit beaucoup d'amis parmi les Romains ; le roi même l'honoroit de sa confiance, & lui facilitoit, sans le sçavoir, les occasions d'exécuter ses projets. Un jour que Tullus se dispoisoit à faire dans son palais certains sacrifices où il ne vouloit avoir pour témoins que sa famille, il s'éleva une tempête affreuse, qui couvrit l'air de ténèbres si épaisses, que les gardes qui étoient devant le vestibule, abandonnerent leur poste. Marcius trouvant les portes ouvertes, profita de l'occasion : il se glissa dans le palais avec ses complices, armez de poignards qu'ils cachaient sous leurs habits ; il assassina le Roi, ses enfans, & toute sa famille ; & après avoir mis le feu de tous côtez, il se retira sans être apperçu. Cependant le bruit se répandit que c'étoit Marcius qui avoit tué le Roi & mis le feu à son palais. Mais comme on n'en a-

voit que des conjectures sans aucune preuve réelle, & qu'Ancus monta sur le trône après la mort de Tullus, ce bruit se dissipa peu à peu & on n'y pensa plus. Après tout, il est assez vraisemblable que le feu prit au palais par le tonnerre ou par quelque autre accident, sans que ni la vengeance des Dieux ni les embûches des hommes y eussent aucune part.

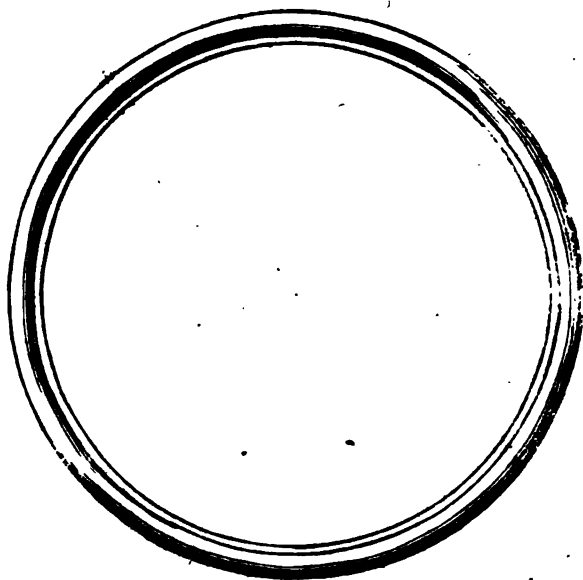
Telle fut la fin malheureuse de ce Prince, qui sans doute en méritoit une meilleure. Tullus étoit né pour remporter des victoires & pour faire des conquêtes ; c'étoit un Prince d'un rare mérite, mais plus propre à accroître sa puissance & celle de la République qu'à rendre son peuple heureux, toujours prêt à faire la guerre, intrepide dans les combats, prudent dans les dangers, d'une conduite enfin & d'une valeur à être presque sûr du succès dans toutes ses entreprises. Jamais il ne fit la guerre qu'après une mûre délibération : mais quand il l'avoit commencée, il la poursuivoit avec une constance à l'épreuve jusqu'à ce qu'il eût réduit ses ennemis. On peut dire qu'il surpassa la plupart des Princes belliqueux, en ce que son ambition naturelle, le désir de la gloire, & l'ardeur avec laquelle il courroit de conquête en conquête, ne lui firent jamais commettre d'injustices ; & quoiqu'il eût toujours les armes à la main, nous ne voyons point qu'il ait entrepris aucune guerre sur des prétextes frivoles ou déraisonnables. Mais d'un autre côté

il faut avouer qu'il n'avoit pas beaucoup de religion, & qu'il témoigna toujours trop d'aversion pour les cérémonies instituées par Numa. C'est ce qui lui attira un si grand nombre d'ennemis, & ce qui lui fit perdre presque entièrement l'affection de ses sujets, du moins dans les dernières années de son regne. Fatigué par de continuelles guerres & ne respirant qu'après les douceurs de la paix, ils parurent peu affligés lorsqu'ils apprirent sa mort.

Les Romains lui choisirent un successeur d'un caractère entièrement différent, & qui avoit autant d'inclination pour la paix que Tullus en avoit eu d'aversion. Mais ils furent extrêmement trompés dans ce choix, & bien-tôt ils regrettèrent la perte de Tullus. L'esprit de Numa & son caractère pacifique pouvoient avoir leurs avantages dans le premier siècle de la fondation de Rome, lorsque la puissance de cette ville n'étoit pas encore assez grande pour donner de la jalousie aux peuples voisins, & que ces peuples ne cherchoient point l'occasion d'arrêter ses progrès. Mais il étoit entièrement hors de saison dans Ancus Marcius. Rome avoit considérablement étendu son Empire, elle étoit devenue formidable à ses voisins par les conquêtes de Tullus, & les petites Républiques des environs avoient trop d'intérêt à affoiblir le pouvoir d'un peuple dont la prospérité leur donnoit de l'ombrage, pour ne pas profiter de l'occasion sous le regne

d'un Prince qui à l'exemple de Numa son ayeul, ne cherchoit qu'à mettre dans Rome la police & la reforme, à rétablir le culte Divin, & à passer le reste de ses jours dans la paix & dans la tranquillité. A peine eut-il achevé d'établir le bon ordre dans ses états, que la plupart de ces petites Républiques armerent contre Rome, persuadées que l'éloignement qu'Ancus avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou d'expérience. Il fut donc obligé, quelque inclination qu'il eût pour la paix & pour la tranquillité, de passer tout le tems de son regne dans des guerres nécessaires & indispensables. Il en eut entr'autres quelques-unes qui furent plus difficiles qu'elles n'auroient été si Tullus eût vécu plus long-tems. Les troupes que son prédécesseur avoit formées & disciplinées, combattoient avec succès, & repoussent toujours avec avantage ceux qui faisoient irruption sur les terres de la République : mais à peine avoit-on donné la chasse aux premiers agresseurs, qu'il s'en présentait d'autres; de sorte que ce fut une grande gloire pour Ancus d'avoir conservé au milieu de tant de fatigues & de dangers les conquêtes de son prédécesseur.

ARISTOMENE.



ARISTOMENE.



N a remarqué avec raison , que ceux qui ont écrit l'Histoire de quelques-uns des grands hommes de l'Antiquité , leur ont souvent fait un tort qui ne se peut exprimer , en les représentant beaucoup plus grands qu'ils n'étoient. En effet , loin de s'en laisser imposer à l'avantage du Heros , la posterité a refusé toute créance aux véritez mêmes , à cause des faussetez avec lesquelles elles se trouvoient mêlées ; & sur la moindre difficulté qu'il y avoit à discerner le vrai du faux , on a plutôt pris le

Tome IX,

Qq

parti de douter de tout , que de se donner les peines nécessaires pour faire un Jugement plus exact. Cette façon de penser est plus commune & plus aisée que raisonnable. Nous supposons comme une chose reconnue de tout le monde , que les grands hommes dont nous ne nous sentons point portez à imiter les vertus, étoient beaucoup moins éminens qu'ils ne l'étoient réellement ; & pour flatter cette injuste disposition , nous sommes ravis que leurs exploits fabuleux qui sont en effet inimitables , nous aient donné un prétexte de revoquer en doute ces glorieuses actions que nous pourrions imiter & qui devroient nous servir d'exemples. Ces reflexions s'offrent naturellement à un Auteur qui écrit la vie d'Aristomene le Messenien.

Le siècle dans lequel vivoit Aristomene , étoit un siècle historique , mais peu éloignée de ces siècles qu'on appelle à juste titre *Siècles Fabuleux*. Ce que l'Histoire nous apprend de sa vie & de ses actions , nous le devons presque entièrement à ses Compatriotes. La Messénie n'étoit pas fertile en grands hommes. De tous ceux à qui elle avoit donné naissance , Aristomene étoit presque le seul dont la réputation fût universellement reconnue. C'est pourquoi les Messéniens qui n'avoient point d'autres Heros à qui ils pussent partager leurs louanges , devoient être fort tentés de les réunir toutes dans son portrait , & de l'égaliser du moins au plus grand nombre des

Heros que les autres peuples pouvoient se vanter d'avoir eus parmi eux. Ils n'ont pas été néanmoins si extravagans qu'on auroit pu le croire. La fable n'est pas souvent mêlée avec l'Histoire dans leurs écrits ; & il faudroit être extrêmement porté au Scepticisme pour ne pas croire que dans tout ce qu'ils rapportent , il y a autant de vrai qu'il en faut pour nous convaincre qu'Aristomene étoit réellement un très-grand homme.

Les Messeniens étoient extraordinaires dans leur conduite & dans leur façon de penser , du moins quant à une chose. Ils ne se faisoient point un plaisir de croire que leur Libérateur fût fils de quelque Dieu , de quelque Genie, ou (a) Démon ; bien différens en cela des autres peuples de la Grece. La fable disoit que sa mere avoit été honorée des faveurs d'un Dieu sous la forme d'un dragon. Bien loin d'autoriser cette fable , ils la rejettoient expressément ; & dans le culte qu'ils rendoient à sa mémoire, ils ne le qualifioient point autrement que l'illustre fils de Nicomede & de Nicotélée. Or Nicomede & sa femme étoient Messeniens , & avoient toujours mené une vie privée , quoiqu'ils fussent d'une famille qui étoit royale (b) avant la ruine de leur Patrie , & qu'ils descendissent indubitablement d'Hercule. Il y a beaucoup de bon sens dans cette prétendue humilité. Les Messeniens faisoient par-là un plus

(a) *Paus. Mess. c. 14.*

(b) *Paus. ibid. c. 15.*

grand éloge de leur Patrie. Aristomene étoit mortel , fils d'un homme mortel. Il avoit fait néanmoins de ces grandes actions pour lesquelles d'autres Heros avoient été regardez généralement comme étant de la race des Dieux. Le regarder comme mortel , c'étoit faire l'éloge de sa Patrie , sans lui faire deshonneur à lui-même.

La Messénie , c'est-à-dire , la partie du Peloponnesse la plus occidentale , & en même tems la plus méridionale , étoit un très-beau pays. Lorsque les Heraclides (a) partagerent le Peloponnesse au sort , ce Canton étoit regardé comme beaucoup meilleur que les autres ; de sorte que Cresphonte le premier Roi de Messénie de cette famille , se l'assûra à lui-même par une imposture , au préjudice des fils de son frere , qui auroient dû avoir un sort égal au sien , & qui là-dessus furent faits conjointement Rois de Sparte. La fraude fut découverte , mais trop tard ; & depuis ce tems-là les deux peuples eurent toujours une haine mortelle l'un contre l'autre. Enfin ils se déclarerent une guerre ouverte (b) , qui dura très-longtems , qui se fit avec une grande fureur de part & d'autre , & qui se termina ensuite par la conquête de la Messénie. Les Lacédémoniens furent toujours regardez comme de

(a) *Paus. Mess. c. 3 ; Diod. Sic. l. 15, Olym. 3. an. 4 ; Apollod. l. 3. c. 8. §. 4.* | (b) *Paus. Mess. c. 4-13 ; Just. l. 3. c. 4 & 5.*

rigoureux maîtres (a). Ils obligèrent les Messéniens qui restoient dans le pays , à faire serment que jamais ils ne se revolteroient contr'eux ; en second lieu ils les condannerent à apporter tous les ans à Sparte la moitié des fruits & des grains qu'ils recueilleroient sur leurs terres , & cela par forme de tribut ; troisièmement , & c'est ce qu'il y avoit de plus rude & de plus humiliant , ils exigèrent d'eux qu'à l'avenir ils assisteroient tous sans distinction , hommes & femmes , en habits de deuil aux funérailles des Rois de Sparte & à celles des Magistrats.

Aristomene étoit né dans le tems que sa patrie gemissoit dans un état si misérable. Ainsi il n'étoit pas surprenant qu'il trouvât un grand nombre de Messéniens résolus de mourir genereusement avec lui pour la cause de la liberté , plutôt que de vivre dans un si malheureux esclavage. Sa qualité lui facilita les moyens d'engager ses compatriotes dans ses sentimens , & leur inspira une parfaite déference pour tout ce qu'il désireroit. Quand la résolution de se revolter fut prise, il commença par envoyer aux Argiens & aux Arcadiens (b) quelques personnes qu'il honoroit de sa confiance & qu'il croyoit capables de bien conduire une négociation. Ces peuples avoient été autrefois alliez des Messéniens. Ils les avoient

(a) *Paus. Mess. c. 14 ; Elian. Var. Hist. l. 6. c. 1.* | (b) *Paus. Mess. c. 15.*

secourus dans leur dernière guerre qui avoit eu un si malheureux succès. Ils étoient toujours dans la disposition de prendre les armes contre les Spartiates qui étoient de très mauvais voisins; ils se préparoient même dans ce tems-là à leur faire la guerre. Ils reçurent donc avec joie la nouvelle du dessein des Messéniens, & leur promirent de les secourir en toutes manières.

Sur ces assurances (a), Aristomene éclata par une guerre ouverte, & commença à faire des actes d'hostilité. Il se livra un combat la première année de la guerre, à Deres petit village de la Messénie. Aristomene n'avoit point encore reçu de secours de ses alliés, les Lacédémoniens n'avoient point non plus de troupes auxiliaires; leurs forces étoient assez égales, & le succès du combat le fut aussi. On dit que dans cette journée Aristomene fit des choses qui passent toute créance, & qu'aussi-tôt après sa petite armée l'élut pour Roi; mais il refusa modestement cet honneur, & prit seulement la qualité de Général, avec les pouvoirs qui en étoient une suite, c'est-à-dire, l'autorité absolue dans les affaires qui concernoient la guerre. Il étoit persuadé que dans la guerre tout dépend des commencemens, & qu'il faut d'abord faire une vigoureuse résistance, & même quelque coup d'éclat, pour se rendre formidable à ses ennemis. Dans ce des-

(a) *Paus. Mess. c. 15.*

fein il va à Sparte , il y entre de nuit , il attache de sa main un bouclier au temple de Minerve Chalciœcos (ainsi surnommée parce qu'elle avoit chez les Spartiates un temple dont presque tous les embellissemens étoient d'Airain) avec une inscription qui portoit que ce bouclier avoit été consacré à la Deesse par Aristomene , des dépouilles remportées sur Lacedémone. Cette action eut le succès qu'il s'en étoit promis. Les Lacedémoniens commencerent à redouter un ennemi si hardi , & il eut soin que leur crainte ne fût pas sans fondement.

Il est incertain (a) s'il eut quelque part à une action qui auroit mérité de grandes louanges , si elle n'avoit pas été aussi impie que hardie. Deux jeunes Messeniens d'Andanie , ville où commença la revolte , où Aristomene étoit né , & où il avoit été élevé , tous deux d'une vigoureuse constitution , tous deux bien-faits & d'une beauté plus qu'ordinaire , alloient souvent à la petite guerre sur les terres de Sparte , d'où ils rapportoient toujours quelque butin : l'un s'appelloit Panorme , & l'autre Gonippus. Un jour que les Lacedémoniens célébroient dans leur camp la fête des Dioscures , c'est-à-dire , de Castor & Pollux , & qu'après avoir fait des sacrifices aux Dieux , toute l'armée étoit en joie & ne pensoit qu'aux divertissemens , les deux jeunes

(a) *Polyan. l. 2. c. 33. §. 4.*

Messeniens , vêtus de blanc , avec le manteau de pourpre sur leurs épaules , une pique à la main , & superbement montez , allerent se présenter au milieu des Spartiates. On ne douta point que ce ne fussent les Dioscures eux-mêmes , qui par une faveur extraordinaire venoient prendre part aux réjouissances de cette solemnité. On les reçut avec respect , on se prosterna devant eux , on leur adressa des vœux & des prieres. Mais ces deux jeunes guerriers ayant laissé approcher les Lacedémoniens , firent aussi-tôt main basse sur eux , en tuerent & blessèrent un grand nombre à coups de piques ; & après avoir ainsi violé la solennité la plus sacrée , avant que les Spartiates fussent revenus de leur surprise , ils sortirent de leur camp , & s'en retournerent à Andanie sans qu'il leur arrivât le moindre mal. Quelques auteurs (a) disent qu'Aristomene étoit un des Messeniens qui firent une action si impie. Mais je croi qu'ils ont écrit cela un peu inconsidérément. Quoi qu'il en soit , il est probable qu'il les encouragea à exécuter ce dessein également impie & temeraire. L'entreprise étoit hardie , elle en convenoit mieux à son genie & à son caractère. Il est vrai qu'on y remarque une impiété visible envers les divinitez de Sparte : mais est-ce-là une raison suffisante pour assurer qu'il l'eût désapprouvée ?

(a) *Polian.*

Aussi-tôt après (a), les Lacedémoniens consultant l'oracle de Delphes sur le succès de leurs armes, il leur fut ordonné de faire venir d'Athenes un Général pour commander dans cette guerre. Ils envoyèrent des Ambassadeurs à cette ville pour lui demander un de ses Citoyens qui pût les aider de ses conseils. Les Atheniens, qui ne vouloient ni desobéir à l'oracle, ni contribuer à accroître une puissance qui étoit déjà plus grande qu'ils ne l'auroient souhaitté, furent assez embarrassés. Ils avoient parmi eux un maître d'école nommé (b) Tyrtée. C'étoit un homme aussi méprisable par sa condition que par sa figure. Il étoit boiteux, & ne passoit pas pour un grand esprit. Il est vrai qu'il se mêloit de poésie; mais ses vers ne servoient qu'à diminuer sa réputation, & qu'à le faire passer pour un fou. Ce fut là l'homme qu'ils jugerent à propos de donner aux Lacedémoniens, persuadez qu'il n'y en avoit point de moins propre à les aider dans la guerre où ils étoient engagez. Mais ils se trompoient extrêmement. Ce nouveau Général ne fut pas plutôt arrivé à Sparte qu'il se mit à faire des vers. Il prit la valeur pour son sujet; il traita des actions des anciens Heros; il rappella dans l'esprit des Spartiates les belles actions de leurs Ancêtres, & leur fit voir qu'il étoit honteux pour eux d'être

(a) *Paus. Mess.*

(b) *Just. l. 2. c. 5; Strab. l. 8. p. 250; Diog. Laert. l. 2. c. 43.*

descendus de si grands hommes & de se laisser abbatre par la peur à la vûe d'une guerre qui les menaçoit. Il s'en falloit plus de moitié que les Lacedémodiens ne fussent aussi polis qu'ils étoient braves & courageux. Les Elegies de Tyrtée furent autant admirées à Sparte qu'elles avoient été méprisées à Athenes. Peut-être aussi l'admiration que temoignoient les Lacedémoniens lorsqu'il les leur recitoit, contribua-t-elle à polir son genie, à lui donner une certaine élévation, & à le faire écrire mieux qu'il n'avoit fait auparavant. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils commencerent à le regarder comme un homme inspiré, & que les vers qu'il recitoit en toutes sortes d'occasions, tantôt aux Rois, aux Magistrats, & aux Nobles, tantôt au peuple & aux Citoyens de moyenne condition, leur inspirerent plus efficacement la valeur, que n'auroient fait probablement les commandans les plus braves & les plus exprimentez que les Atheniens auroient pû leur envoyer. Mais avant que de reconnoître l'autorité de leur nouveau Général, (a) ils jugerent à propos de le faire Citoyen de Sparte, afin qu'il ne fût pas dit dans les siècles futurs que jamais ils eussent eu besoin de Généraux d'un autre país pour conduire leurs armées, ce qui ne leur auroit pas fait d'honneur.

On continua donc la guerre avec une égale vigueur (b) de part & d'autre. L'année suivante

(a) *Plut. Lac. Apoph.* p. 130. |
Édit. Francof.

(b) *Paus.* c. 15.

on mit de nombreuses armées en campagne. Les Lacedémoniens & les Messéniens avoient reçu le renfort qu'ils attendoient de la part de leurs alliez. Il étoit venu aux Messéniens de puissans secours d'Argos , de Sicyone , d'Élide , d'Arcadie ; & quelques-uns de leurs compatriotes dont les Ancêtres avoient quitté leurs pais après la prise d'Ithome , étoient revenus se joindre à eux. Les alliez de Lacedémone étoient les Corinthiens & les Lepreates , mais ces derniers étoient venus en petit nombre. Les deux armées se rencontrèrent à un village appelé *Le monument du Sanglier*, parce qu'Hercule fit , dit-on , un traité avec les fils de Nelée , & que ce fut là qu'ils promirent de l'observer en jurant sur les entrailles d'un Sanglier. Aristomene (a) avoit auprès de lui quatre-vingt jeunes Messéniens , qui lui servoient comme de gardes ; il les avoit choisis lui-même , & ils combattoient toujours auprès de sa personne. A la tête de cette brave troupe il chargea cette partie de l'armée des Spartiates où Anaxandre un de leurs Rois combattoit en personne : Elle étoit composée de ce qu'il y avoit de plus braves Lacedémoniens. La résistance fut opiniâtre , & le combat dura plusieurs heures. Enfin les Spartiates commencerent à plier. En même tems Aristomene donna ordre à une autre partie de son armée d'achever de les enfoncer , & de les

(a) *Paus. Mess. c. 16.*

poursuivre. Pour lui, à la tête de sa troupe d'élite il tomba sur d'autres corps qui tenoient encore ferme dans leurs postes. Il y trouva moins de résistance, & en peu de tems il mit toute l'armée des Lacedémoniens en deroute. On dit qu'il les poursuivit jusqu'à un poirier sauvage qui étoit au milieu de la plaine. Theoclus qui étoit un devin qu'il gardoit toujours auprès de sa personne, lui dit de ne pas passer outre, parce que les Dioscures, c'est-à-dire, Castor & Pollux, protecteurs de la ville de Sparte qui leur avoit donné naissance, s'étoient autrefois reposez sous cet arbre. Aristomene se laissa emporter à son ardeur : il avança inconsidérément ; il perdit son bouclier, & pendant qu'il le cherchoit, les Lacedémoniens lui échapperent. Cependant il retrouva enfin son bouclier ; & dans la suite il le consacra au temple de Trophonius à Lebadée, où on l'a pû voir pendant plusieurs siècles : Pausanias dit qu'il l'y avoit vû lui-même, & qu'il étoit remarquable par la figure d'une aigle éployée, qui de ses aîles en embrassoit les deux extrémités.

Après cette victoire, Aristomene se rendit à Andanie. Il y entra en triomphe. Les femmes & les vierges allèrent au-devant de lui : elles joncherent de fleurs le chemin par où il devoit passer, & chantoient un distique dans lequel il y avoit plus de verité que de poésie ; il a été conservé à la posterité, & étoit conçu à peu près en ces termes :

« Aristomene victorieux dans la glorieuse plaine de Stenyclere , a mis en fuite les Lacedémoniens , & les a poursuivis jusqu'au haut de la montagne.

D'un autre côté les Lacedémoniens furent si découragés , qu'ils vouloient absolument faire la paix à quelque prix que ce fût. Tyrtée eut besoin de toute sa poésie pour les empêcher de se livrer au desespoir. Il fut obligé de faire de nouvelles Elegies pour relever leur courage abbatu : elles eurent à la fin leur succès ordinaire ; & pour montrer qu'il étoit propre à autre chose qu'à faire des vers , il remplaça les soldats qui avoient été tuez dans le combat , en enrôlant autant d'Hilotes , qu'il incorpora au nombre (a) des Citoyens de Sparte , & auxquels il fit épouser les veuves des Lacedémoniens qui avoient péri dans la dernière action.

Aristomene ne fut pas long-tems oisif. Un soir prenant avec lui sa garde , qui , comme nous avons dit , étoit toute composée de braves & jeunes soldats , & quelques-unes des meilleures troupes des Messéniens , il se met en marche , & va attaquer une ville de la Laconie , qu'Homere appelle Pharé , & que les Lacedémoniens & les peuples d'alentour nommoient Phares. La garnison étant surprise , ne fait qu'une foible résistance. Il pille la ville , & en enleve un butin

(a) *Just. l. 2. c. 5.*

considérable. Mais comme il s'en retournoit avec sa proie, un gros de Lacedémoniens commandez par Anaxandre, tomba sur son arriere garde. Aristomene se met en défense, il les charge, & les oblige bien-tôt à prendre la fuite. Il fut blessé à la cuisse d'un coup de javelot lorsqu'il se dispoisoit à profiter de son avantage; ce qui l'obligea à revenir sur ses pas, mais sans avoir rien perdu de sa proie. Les Messeniens disent qu'il avoit dessein d'aller attaquer Sparte même : mais une vision dans laquelle Helene & les Dioscures lui apparurent, le détourna de cette entreprise. Il en fit bien-tôt une autre qui étoit d'une plus grande conséquence qu'elle n'étoit dangereuse. En passant par Caryes il trouva toutes les filles des plus riches & des plus nobles du pais, qui s'étoient assemblées pour célébrer une fête de Diane. Il les prit, & les mena jusqu'à un village de la Messenie où il fut obligé de passer la nuit. Les ayant mises sous la garde de quelques Messeniens de sa troupe, il alla se reposer. Pendant qu'il dormoit, quelques jeunes soldats échauffez par le vin, attenterent à l'honneur de leurs prisonnières. Elles firent grand bruit; Aristomene se reveilla, il courut à leur secours: mais ni sa présence, ni toutes les raisons qu'il put alleguer, n'eurent pas tant de force que la passion brutale qui portoit sa soldatesque à des pareilles extravagances. Il entra dans une espèce de fureur; & en ayant tué de sa propre main quelques-uns

des plus coupables, il arrêta l'emportement des autres. Ensuite il mena toutes les Caryatides à Andanie; après quoi il les rendit à leurs parens pour une grosse rançon, sans qu'aucune eût été deshonorée.

Faire la guerre à des femmes, c'est une chose qui n'a jamais passé pour honorable. Aristomene fit une seconde entreprise de cette nature, (a) mais elle servit à le convaincre qu'il étoit peu sûr & même dangereux d'attaquer celles de Sparte. Il y a dans la Laconie un certain lieu nommé Egile. C'est un grès bourg, ou une espèce de ville sans murailles & sans fortifications. Ce lieu étoit célèbre à cause d'un temple de Cerès fort ancien & où l'on s'assembloit très-fréquemment. Aristomene sçut que quelques femmes du pais s'y étoient assemblées un certain jour solennel pour offrir des sacrifices à la Deesse. Il résolut de les enlever, & dans ce dessein il se mit en marche avec sa troupe. Mais ces femmes appelant Cerès à leur secours, se défendirent courageusement, les unes avec des couteaux, les autres avec des broches dont on se servoit pour faire rôtir les victimes, d'autres avec des torches ardentes, ou autres armes que leur fournit l'appareil du sacrifice; de sorte qu'elles blessèrent plusieurs des Messeniens, & forcèrent le reste à se retirer. Aristomene lui-même blessé,

(a) *Paus. Mess. 6. 17.*

terrassé , & assommé à coups de torches , fut fait prisonnier. C'en étoit fait de lui , il eût perdu la vie , & la Messénie eût été reduite dans une honteuse servitude , si la prêtresse Archidamie n'eût eu plus de tendresse que ses compagnes. On dit qu'il y avoit un peu d'amour dans sa compassion. Quoi qu'il en soit , elle le mit en liberté la nuit suivante. Elle en fut quitte pour dire aux autres qu'il s'étoit délié lui-même en brûlant les cordes avec lesquelles il étoit attaché , & qu'après cela il ne lui avoit pas été difficile de trouver moyen de s'enfuir. On l'en crut sur sa parole , & plusieurs Auteurs (a) rapportent qu'en effet il s'échappa de cette manière.

Cependant les moyens qu'emploioient les Spartiates pour faire la guerre , étoient encore beaucoup plus inexcusables que ceux dont Aristomene s'étoit servi. Aristocrate étoit Roi des Arcadiens ; il étoit aussi leur Général , & commandoit un gros corps de troupes qu'ils avoient envoyé au secours des Messéniens. Les Lacédémoniens tentèrent toutes sortes de voies pour le corrompre , & ils en vinrent à bout à force d'argent. Quand les armées furent en présence & sur le point de livrer bataille dans un lieu qu'on appelle le Grand Fossé , il prit ses Officiers à part , il feignit d'être dans une grande perplexité , leur dit que les entrailles des victimes ne lui promet-

(a) *Plin. l. 11. c. 70 Edit. Hard. Polyan. l. 2. c. 33. §. 3.*

toient

voient rien de bon , & qu'ils alloient combattre dans un lieu fort defavantageux où leur perte étoit inévitable ; il leur exagéra les suites funestes de la perte de la bataille , & leur fit entendre qu'il leur seroit impossible de fuir après qu'on auroit livré le combat ; enfin il ajouta qu'il leur donneroit un signal , & qu'alors ils eussent à le suivre avec toutes leurs troupes. Il leur tint parole , & dès que le combat fut engagé , il fit retirer tous ses Arcadiens , laissant l'aîle gauche & le centre de l'armée des Messeniens tout dégarnis & à découvert. Les Messeniens qui ne s'attendoient à rien moins , furent dans la dernière consternation. Au lieu d'attaquer les ennemis , ils couroient après les Arcadiens , tantôt les conjurant les larmes aux yeux de ne point abandonner leurs Alliez dans cette extrémité , tantôt les chargeant d'injures & les appelant traîtres & perfides. Mais tout cela fut inutile : bientôt ils furent investis de toutes parts , & les Lacedémoniens remporterent une victoire plus facile que glorieuse. Aristomene fut le seul qui à la tête de ses gardes qui ne composoient qu'un très-petit corps , fit une vigoureuse résistance : il soutint l'effort des ennemis ; & dans l'endroit où il combattoit , la fortune de cette journée demeura incertaine durant quelque-tems. Mais que pouvoit faire un si petit nombre contre une armée entière ? De nouvelles troupes vinrent fondre sur lui , ses plus braves Officiers tombèrent morts à ses

côtez', & il fut enfin obligé de ceder. Il se retira néanmoins en assez bon ordre avec le peu de troupes qui lui restaient.

Après la bataille du Grand Fossé, Aristomene recueillit ce qu'il put du débris de son armée, & persuada aux Messéniens (a) d'abandonner Andanie avec tout le pays de terre ferme. Ils suivirent son conseil, & se retirèrent à Ira, Château presque imprenable, & situé sur le haut d'une montagne, d'où ils trouverent aussi les moyens d'avoir communication avec la mer. Aussi-tôt les Lacédémoniens les y assiégèrent, croiant emporter ce poste d'emblée. Mais ils trouverent des obstacles auxquels ils ne s'étoient nullement attendus, & demeurèrent plus d'onze ans devant la place. Aristomene avoit ramassé un corps de trois cens hommes. A la tête de cette troupe il faisoit souvent des courses sur les terres de Sparte, & même sur celles des Messéniens, ne mettant plus de différence entre les unes & les autres. Il enlevait tout ce qu'il trouvoit, bled, vin, bétail, meubles, esclaves. Les Lacédémoniens ne trouverent point d'autre moyen pour arrêter ce pillage continuel, que de faire une ordonnance par laquelle ils défendirent d'ensemencer les terres de la Messénie & les frontières de la Laconie. Mais le remède fut pire que le mal; car les terres n'étant plus ensemencées, il s'en

(a) *Paus. Mess. c. 18.*

suivit une disette de grains , & la disette causa bientôt une sédition , le peuple manquant de tout , & les riches ne pouvant se résoudre à perdre le revenu de leurs terres. Cette émeute fournit à Tyrtée un nouveau sujet pour exercer sa veine ; il se remit à écrire , & ne cessa de reciter des vers jusqu'à ce qu'enfin il eût calmé les séditieux , en leur inspirant la généreuse résolution de continuer la guerre avec une nouvelle vigueur , & de supporter avec patience un mal nécessaire.

Pendant que le Poète ranimoit le courage des Lacedémoniens , Aristomene sortit un soir avec sa troupe. Il marche toute la nuit avec une diligence incroyable ; il arrive aux portes d'Amyclès à la pointe du jour ; il surprend la ville , il la pille ; & chargé de butin , il revient à Ira avant que les Spartiates envoyez pour le lui enlever , puissent le joindre. Mais il continua ces courses trop long-tems , & il n'étoit pas possible qu'il les fît toujours avec le même succès. Un jour qu'il alloit en parti , il fut surpris par un gros détachement des ennemis qui s'étoit posté en embuscade. Ce détachement faisoit plus de la moitié de l'armée des Lacedémoniens , & étoit commandé par les deux Rois. La partie n'étoit pas égale : mais il n'y avoit pas moyen de reculer. Aristomene combattit comme un lion ; & quoi que sa troupe fût beaucoup moins nombreuse que le détachement , il tenta de s'ouvrir un pas-

sage à travers l'armée ennemie. Mais après avoir reçu plusieurs blessures, il fut atteint d'un coup de pierre à la tête, perdit entièrement connoissance, & tomba comme mort. Les Lacedémoniens le voyant terrassé, se jetterent sur lui & le prirent. Cinquante hommes de sa troupe eurent le même sort, & furent faits prisonniers. On les conduisit tous à Sparte avec leur Général & après quelques délibérations, il fut résolu qu'ils seroient jettés dans la Ceada (a). C'est le nom d'un gouffre ou fosse profonde où l'on avoit coutume de précipiter ceux qui étoient condamnés à mort pour les crimes les plus noirs; supplice à peu près semblable à celui dont on punissoit à Rome les plus grands criminels, en les précipitant du haut de la roche Tarpeienne. Les autres Messéniens furent brisés par leur chute, & pas un n'en rechappa. Il ne falloit pas moins qu'un miracle pour préserver Aristomène du même sort. La providence en fit un en sa faveur; & le même Dieu qui l'avoit sauvé tant de fois, le sauva encore celle-ci, par l'aventure la plus surprenante dont on eût jamais ouï parler.

Quelques Auteurs rapportent (b) qu'au moment qu'il fut jetté dans la Ceada, une aigle recevant son corps, le descendit doucement sur

(a) *Plin. l. 11. c. 70; Pelyan. l. 2. c. 31.*

(b) *Paus. Mess. § 18.*

ses aîles éployées , jusqu'au fond du précipice ; de sorte qu'il ne fut ni estropié ni blessé. D'autres disent (a) qu'on le jetta dans la fosse tout armé ; au lieu que tous les autres y furent précipitez desarmez ; que l'air soutint un peu son bouclier , & que sa chute en fut plus lente & plus douce. Il est certain qu'il y avoit une aigle gravée sur son (b) bouclier ; d'ailleurs quelques Auteurs rapportent qu'il fut jetté tout armé dans le précipice. C'est ce qui paroît avoir donné occasion à d'autres de dire qu'une aigle vola à son secours , & rendit sa chute & plus lente & plus douce , en le soutenant sur ses aîles. Quoiqu'il en soit , on convient qu'il arriva au fond du précipice sans être estropié ni même blessé dangereusement. Il y resta deux jours étendu parmi les corps de ses compagnons , enveloppé dans ses habits , & attendant la mort avec une constance heroïque. Le troisième jour il entendit du bruit ; il découvrit son visage ; & regardant de tous côtez à la faveur d'un peu de jour , il entrevit un renard qui cherchoit les cadavres. Il attend patiemment que cet animal s'approche de lui. Dès qu'il le voit à sa portée , il le saisit d'une main ; & de l'autre , toutes les fois que cet animal se tourne pour le mordre , il lui présente son habit à la gueule pour se garantir lui-même. Il le suit sans lâcher prise , il se laisse conduire par tout où il

(a) *Polyan. l. 2. c. 31.*| (b) *Paus. Mess. c. 16.*

trouve un chemin large & facile ; & dans les endroits où le passage est plus étroit , il se laisse traîner. Il arrive enfin à une ouverture qui donnoit un peu plus de lumière , mais qui n'avoit de largeur qu'autant qu'il en falloit pour que le renard y passât. La lumière qu'il apperçoit , lui inspire un nouveau courage. Il lâche son guide & le laisse en liberté. Le renard grimpe & se sauve par l'ouverture : Aristomene profite de son exemple ; il rappelle toutes ses forces ; il élargit le trou avec ses mains , & s'ouvre enfin un passage pour sortir du précipice. Aussi-tôt qu'il se voit délivré , il prend le chemin d'Ira ; il fait la plus prompte diligence que ses forces lui permettent ; il y arrive enfin , & les Messeniens le reçoivent avec des transports de joie inexprimables.

Aristomene ne fut pas plutôt rentré dans le château d'Ira , que quelques transfuges en portèrent la nouvelle à Sparte (a). D'abord les Lacedémoniens ne la trouverent pas plus probable que si on leur eût dit qu'un mort fût ressuscité. Mais quelques jours après ils en furent pleinement persuadés , Aristomene leur ayant appris lui-même ce qui en étoit. Il sut par les coureurs que les Corinthiens avoient envoyé quelques renforts à l'armée des Lacedémoniens qui étoit devant le château d'Ira ; il apprit en même tems

(a) *Paus. Mess. c. 19.*

la route que ces troupes avoient prise, & que n'observant aucune discipline dans leur marche, elles campoient à l'aventure, sans poser ni corps de garde, ni sentinelles. Il va se poster en embuscade sur leur chemin, il les attaque brusquement durant la nuit, les taille presque tous en pièces, leur tue quatre de leurs principaux officiers, pille leur camp, & retourne à Ira chargé de butin. Il n'y avoit qu'Aristomene qui eût pû faire un coup si hardi. A cette nouvelle les Lacédémoniens furent saisis d'horreur & d'étonnement. Il n'en falloit pas moins pour leur persuader qu'il vivoit.

A son retour il fit à Jupiter Ithomate un sacrifice appelé Hecatomphonie; c'étoit un sacrifice de cent victimes, & personne n'avoit droit de l'offrir qu'après avoir tué de sa main cent ennemis dans un combat (2). On dit qu'il fit trois fois en sa vie cette sorte de sacrifice : la première après la bataille qui se donna au Monument du Sanglier; la seconde après avoir défait les Corinthiens dans l'occasion dont je viens de parler, & la troisième après plusieurs excursions qu'il avoit faites avec un grand succès & où il avoit taillé en pièces un grand nombre d'ennemis. Plutarque dans la vie de Romulus (après avoir cité les Auteurs Romains, qui pour relever la gloire de ce Prince, disent que dans un combat

(2) *Plin. l. 11. c. 70; Paus. Mess. c. 19.*

où il périt 14000. hommes du côté des ennemis, il en tua lui-même plus de 7000) remarque que les Messéniens donnent aussi un peu trop dans le merveilleux, lorsqu'ils rapportent que leur Général avoit tué de sa propre main 300. Spartiates. Pour moi j'avouë que je ne suis point du tout convaincu de la justesse de cette remarque. Ce que rapportent les Romains, est entièrement fabuleux. Mais je ne voi pas la moindre ressemblance entre cette fable inventée à plaisir & ce que les Messéniens racontent de leur Heros. Qu'un homme tel qu'Aristomene, d'une valeur & d'une intrepidité connues, dans une guerre de près de vingt ans, dans une guerre pleine d'actions, ait tué lui-même trois cens hommes aux ennemis, il n'y a rien en cela que de probable. Si l'on revoque en doute ces sortes de faits, il n'y a presque rien de certain dans l'Histoire. On peut dire aussi que quand Aristomene faisoit ces sortes de sacrifices, qui donnoient à entendre qu'il avoit tué trois cens Spartiates, quoi qu'en effet il n'en eût pas tué de sa main un si grand nombre, c'étoit un trait de politique & de prudence d'un Général habile, qui employoit toutes sortes de moyens pour décourager l'ennemi & pour animer les siens dans une guerre si inégale. Mais comme le fait n'est pas incroyable, il n'y a nulle nécessité d'avoir recours à de pareils artifices. Saint Clement d'Alexandrie a amplifié cette Histoire, en disant qu'Aristomene
sacrifia

sacrifia 300. Lacedémoniens, entr'autres Theopompe Roi de Sparte, Prince qui malheureusement étoit mort avant qu'Aristomene fût né. C'est un conte fait à plaisir & qui n'a pas la moindre apparence de probabilité. Mais cela n'empêche pas qu'il n'ait été fidèlement copié par Eusebe & autres Apologistes de la religion chrétienne, tant anciens que modernes.

La fête des Hyacinthia approchoit; les Lacedémoniens se dispoient à la célébrer, & pour cet effet ils firent une trêve de quarante jours avec les Messéniens. Pendant ce tems-là quelques archers Crétois qui étoient venus au secours des Spartiates, ne se crurent pas obligez de s'abstenir de tout acte d'hostilité. Ils faisoient des courses continuelles sur les terres des Messéniens, & ne cessoient de ravager les environs du Mont Ira. Dans une de ces courses ils trouverent un plus gros butin qu'ils n'avoient espéré; ce fut Aristomene. Sur la foi d'une trêve jurée solennellement de part & d'autre, il s'étoit malheureusement écarté. Sept archers Crétois le trouvant seul, le prirent, & lui lièrent les pieds & les mains. Aussi-tôt deux de la bande se détachent pour porter à Sparte l'agréable nouvelle de la prise d'Aristomene. Les autres gardent leur prisonnier, & le conduisent à une cabane d'un village de la Messénie; car ce fut le soir qu'ils le prirent, & ils étoient trop loin des terres de la Laconie pour y arriver cette nuit. La chau-

miere où ils le conduisirent étoit habitée par une veuve qui avoit sa fille avec elle. La nuit précédente cette fille avoit eu un songe extraordinaire. Elle avoit rêvé qu'elle voyoit des loups qui lui amenoient un lion enchaîné, auquel on avoit arraché les griffes; qu'elle l'avoit délié, & lui avoit donné des ongles dont il s'étoit servi dans le moment pour déchirer en pièces ceux qui le gardoient. Elle se souvint de ce songe lorsque les archers Cretois eurent amené Aristomene dans sa maison; & quand elle eut appris son nom, ne doutant point que le songe qu'elle avoit eu, ne fût prophétique, elle résolut de faire tout ce qu'elle pourroit pour l'accomplir. Elle observe attentivement les yeux du prisonnier, & comprend au moindre signe ce qu'il souhaite qu'elle fasse. Elle va tirer du vin, elle en verse largement aux Cretois, & les fait boire jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Alors elle prend l'épée de celui qui dormoit le plus profondément, elle en coupe les courroies dont ils avoient lié leur prisonnier; c'étoient les courroies de leurs carquois. Ensuite elle donne l'épée à Aristomene, & sur le champ il égorge les cinq Cretois qui l'avoient pris. Pour marquer sa reconnaissance à sa liberatrice, il la mène avec lui à Ira, & la marie à son fils Gorgus qui avoit environ dix-huit ans.

Il y avoit alors onze ans que le siège duroit, le terme fatal approchoit (a), & l'onzième an-

(a) *Paus. Mess. c. 20.*

née du siège d'Ira devoit être la dernière. Après la déroute des Messeniens au Grand Fossé, Aristomene & Theoclus allerent à Delphes pour consulter l'oracle sur le sort de leur Patrie. La Pythie leur répondit en ces termes.

Εἴς τε πρᾶγς πίησι Νέδης ἐλκέρῃσιν ὕδωρ,
Οὐκ ἔτι Μεσσηνίω ῥύομαι· σχεδόν γδ' ὄλεθρος.

„ Quand un bouc alteré boira de l'eau de la
„ riviere de Neda, je ne conserverai plus Messe-
„ ne; car alors sa ruine sera proche.

La riviere de Neda a sa source au Mont Lycée; elle prend son cours par l'Arcadie; puis se repliant, pour ainsi dire, sur elle même, elle coule vers la Messenie, & la separe de l'Elide. Les Messeniens trompez par l'ambiguité de l'oracle, mirent toute leur attention à empêcher que les boucs ne bussent de l'eau de la Neda: mais le Dieu entendoit toute autre chose. Vers ce tems-là le devin Theoclus se promenant sur les bords de la riviere, vit un figuier sauvage, qui au lieu de pousser en haut, s'étoit plié du côté de la riviere, & panchoit tellement sur l'eau que quelques-unes de ses branches y touchoient. Il faut sçavoir que le mot Grec πρᾶγς qui signifie *un bouc*, signifioit aussi chez les Messeniens *un figuier sauvage*. Or c'étoit là le mot dont l'oracle s'étoit servi dans sa réponse. Le devin ayant donc remarqué le figuier sauvage qui panchoit sur la

Neda ; comprit que ce que l'on entendoit d'un bouc , devoit peut-être s'entendre de cet arbre ; d'où il jugea que la prédiction étoit accomplie , & que le moment fatal de la ruine de la Messénie étoit très-proche. Il va trouver Aristomene , il le mène sur le lieu , il lui montre le figuier , lui dit ce qui lui est venu en pensée , & lui développe le sens de l'oracle. Aristomene n'eut pas de peine à le croire , & dès lors il commença à se préparer à un sort qu'il regardoit déjà comme inévitable.

Les Messéniens (a) avoient certains gages sacrés qui leur étoient venus de main en main de l'Antiquité la plus reculée : ils étoient persuadés que la durée de leur Etat dépendoit de la conservation de ces précieux gages , & que la ruine ou le salut de leur Patrie y étoient attachés ; de sorte que s'ils les laissoient perdre , ils étoient eux-mêmes perdus sans ressource & sans aucune espérance de pouvoir jamais se rétablir , & qu'au contraire s'ils avoient soin de les conserver , quelque bas qu'ils tombassent , ils devoient certainement se relever un jour & refleurir plus que jamais. Aristomene prit en une nuit ces gages sacrés , & les portant à Ithome , autrefois ville capitale de la Messénie , mais qui avoit été ruinée dans la première guerre des Spartiates , il les cacha sous terre dans l'endroit le plus dé-

(a) *Paus. Mess. c. 29.*

sert qu'il put trouver ; puis s'adressant à Jupiter Ithomate & à toutes les Divinitez Tutelaires de la Messénie, il leur confia ce sacré dépôt, la dernière & l'unique espérance de sa Patrie qui étoit menacée d'une ruine prochaine.

Les Messéniens n'étoient pas assiégés fort étroitement dans Ira. Ils étoient encore maîtres non seulement de cette ville, mais encore de tous les environs, c'est-à-dire, de toute la vallée depuis le pied de la montagne jusqu'à la rivière de Neda ; quelques-uns même habitoient dans des maisons qui étoient hors des portes de la ville. Mais il étoit arrêté qu'ils périroient, comme autrefois les Troyens, par un adultère. Un esclave d'Emperamus, homme distingué parmi les Spartiates, avoit coutume d'amener tous les jours les troupeaux de son maître boire à la rivière. Un jour il rencontra la femme d'un Messénien qui demouroit hors des portes de la ville, & qui alloit chercher de l'eau vis-à-vis de l'endroit où il faisoit boire ses troupeaux. Il entra avec elle en une conversation familière, en devint amoureux, & sçut si bien profiter de l'occasion, qu'elle lui permit de la venir voir les nuits que son mari feroit la garde. Car tous les Citoyens tour à tour gardoient la citadelle, de crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville par cet endroit. Les fortifications en avoient été faites à la hâte, & il n'y avoit ni corps de garde ni aucun endroit où la garnison pût se mettre à couvert quand il

tomboit de la pluie. Une nuit que le mari de cette femme étoit de garde, il tomba une pluie affreuse, & il fit un tems fort rude. Le Général étant alors absent, les Sentinelles négligerent leur devoir, & abandonnerent leurs postes avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis entreprissent rien pendant une nuit si pluvieuse. Aristomene avoit fait marché avec un Cephallenien, qui étoit son hôte & son ami, pour fournir aux Messeniens du bled & les autres provisions nécessaires. Le Cephallenien avoit été enlevé depuis quelques jours par une troupe de Lacedémoniens comme il venoit à Ira. Aristomene informé du malheur qui étoit arrivé à son ami, vouloit le délivrer à quelque prix que ce fût. Il sortit de la ville, il attaqua le parti qui l'avoit enlevé, & l'ayant enfin délivré, il le conduisit à Ira avec toutes les provisions qu'il avoit avec lui: mais en rendant service à son ami, il fut blessé lui-même dans le combat. Cette blessure l'obligeoit à rester chez lui, & le mettoit hors d'état de faire sa ronde à l'ordinaire. Les soldats qui étoient en faction dans la citadelle, crurent que pour ces deux raisons, & à cause que leur Général étoit absent & parce qu'il ne paroissoit pas qu'il y eût rien à craindre de la part de l'ennemi, ils pouvoient abandonner leurs postes & se retirer chez eux. Le mari de cette Messenienne qui avoit une intrigue avec l'esclave d'Emperamus, étoit du nombre

de ceux qui devoient faire la garde cette nuit, & le galant de sa femme s'étoit rendu auprès d'elle cette même nuit, selon sa coutume. Le Messenien abandonnant son poste, revient à sa maison, il frappe à la porte: sa femme surprise d'un si prompt retour, cache son amant du mieux qu'elle peut; elle court au-devant de son mari, elle le reçoit avec des grandes démonstrations de joie; elle fait semblant d'être agréablement surprise d'un retour si prompt, & lui demande par quel heureux hasard il revient si tôt. Le mari, qui ne se défie de rien, lui en dit la raison; qu'il n'a fait que suivre l'exemple de ses Camarades; qu'ils se sont tous retirez chez eux; & qu'il n'y a rien à craindre pour la citadelle, attendu le mauvais tems & l'obscurité de la nuit. Cependant l'esclave d'Emperamus entendoit tout: il n'eut pas plutôt appris que la citadelle n'étoit point gardée, que se dérobant à la hâte, il courut promptement au camp pour en donner avis. Les deux Rois étoient alors absens, Emperamus tenoit leur place & commandoit les assiégeans. L'esclave s'adresse à lui; il lui apprend que le moment de prendre Ira est venu, que la citadelle est abandonnée, que les assiégez se sont retirez dans leurs maisons; qu'il seroit très imprudent de négliger une occasion si favorable, qui peut-être ne se représenteroit jamais; & qu'enfin il avoit appris de la bouche même d'un des Messeniens que les assiégez se croyoient en sûreté & n'étoient point sur leurs gardes.

L'obscurité de la nuit & l'orage affreux qui continuoît toujours (a), favorisa l'entreprise des Lacedémoniens. Les chemins étoient impraticables à cause de la pluie & des ténèbres. Leur courage cependant & l'espérance prochaine d'emporter une place qui les tenoit depuis si long-tems, leur firent surmonter toutes les difficultez. Ils arrivent au pied des murailles, les uns y appliquent des échelles, les autres grimpent ou s'élancent, & ils entrent dans la citadelle sans trouver aucune opposition de la part des Messéniens. Gorgus fils d'Aristomene fut le premier qui s'apperçut qu'ils étoient entrez dans la ville. Son père, tout blessé qu'il étoit, sortit de sa maison, & fit tout ce qu'il put pour encourager les Citoyens : mais ils étoient si troublez & dans un si grand desordre, qu'il ne fut pas possible de les rassembler & d'en former un corps considérable. Ils combattoient néanmoins, non pas tous ensemble ni en bataille rangée, mais par troupes & en se servant de toutes les armes que le hasard leur présentoit. Aristomene fut toute la nuit sur pied. A la tête d'une petite troupe qu'il avoit ramassée au hasard, il soutenoit l'effort des ennemis, il couroit par la ville, il exhortoit les Messéniens à faire leur devoir en braves gens, & par ses cris il tâchoit de réveiller ceux qui igno- roient encore que l'ennemi s'étoit emparé de la

(a) *Panf. Mess. c. 21.*

citadelle & que tout étoit dans la confusion. Mais tous ses efforts étoient inutiles ; c'étoit en vain qu'il exhortoit les Messeniens ; à peine entendoient-ils ses ordres , & ils les exécutoient encore moins : ils n'avoient pû ni demander ni prendre le mot du Guet ; & s'ils allumoient un flambeau ou quelque brandon , le vent & la pluie l'éteignoient aussi-tôt. D'un autre côté les Lacedémoniens qui ne connoissoient point les lieux & qui craignoient Aristomene , se contentoient de conserver les postes dont ils s'étoient emparez. Ainsi la nuit se passa sans qu'il se fît rien de considérable de part ni d'autre.

Lorsque le jour parut , Aristomene n'oublia rien pour irriter le desespoir des siens ; il les exhortoit à faire leurs derniers efforts pour sauver leur Patrie & chasser l'ennemi. Ses discours eurent tout l'effet qu'il pouvoit en attendre. Les Messeniens se raniment , ils se jettent en desesperez au travers des ennemis , & vendent chèrement leurs vies. Les femmes de leur côté montent au haut de leurs maisons pour lancer des pierres & des tuiles sur l'ennemi. Elles auroient voulu monter sur les toits pour les renverser sur les Lacedémoniens. Mais la tempête étoit si violente & l'orage si affreux qu'elles ne pouvoient tenir contre. Enfin elles descendent , elles prennent les armes , elles fondent sur les Lacedémoniens , & raniment les hommes autant par leur exemple que par leurs paroles. Mais l'orage qui

continuoit toujours, le bruit épouvantable du tonnerre, les éclairs dont ils étoient continuellement éblouis & qui étoient encore plus terribles pendant le jour qu'ils n'avoient paru pendant la nuit, étoient des obstacles qu'ils ne pouvoient vaincre. Les Spartiates au contraire tiroient un bon augure de ce qu'il tonnoit à leur droite; leur Devin les assuroit que c'étoit un heureux présage, & que Jupiter se déclaroit pour eux: tout cela ne contribuoit pas peu à leur inspirer une nouvelle ardeur. Ils étoient fort supérieurs en nombre: mais ils croyoient qu'il étoit beaucoup plus prudent de fatiguer l'ennemi par de légères escarmouches, que de l'attaquer brusquement & de le pousser à outrance. Ils se reposoient tour à tour, & il leur venoit continuellement de nouveaux renforts de leur camp: au lieu que les Messéniens n'avoient ni repos, ni relâche, ni le tems de prendre de la nourriture; de sorte que tout contribuoit à les accabler, & qu'ils étoient à demi morts de froid, de faim, & de soif. Leurs femmes épuisées de fatigue, étoient aussi aux abois: & peu accoutumées à porter les armes & à combattre, il n'étoit pas possible qu'elles résistassent plus long-tems.

Il y avoit trois jours que les Messéniens combattoient ou qu'ils étoient sous les armes, lorsque Theoclus prenant Aristomene à part: • A quoi bon, lui dit-il, nous donner tant de peines? Il faut que notre Patrie succombe: il y

• auroit une espèce d'impiété à s'opposer plus
• long-tems à ce que le ciel a ordonné. Je renon-
• ce donc à une vie qui ne peut plus être ni utile
• ni nécessaire à la Messénie. Pour vous, Aristo-
• mene, ayez soin de vous conserver pour vos
• Citoyens; veillez sur les ruines de votre Patrie;
• & tant que vous vivrez, ne souffrez pas que
• Sparte jouisse tranquillement des fruits d'une
• victoire trop facile. » Ayant ainsi parlé, il se
jette tête baissée au milieu des ennemis, suivi de
quelques autres; il combat comme un lion; il
tue, il renverse tout ce qui lui résiste; mais à la
fin, mortellement blessé, il tombe & rend le der-
nier soupir. Aristomene fait sonner la retraite,
& rassemble les Messéniens; il leur commande de
mettre leurs femmes & leurs enfans au milieu de
leurs bataillons; il donne la conduite de l'arrière-
garde à Gorgus son fils, & se mettant lui-même
à la tête de ses troupes, il leur fait comprendre
par quelque signe qu'il veut s'ouvrir un passage
à travers les ennemis pour sortir de la ville. Les
Lacedémoniens le voyant déterminé à périr,
s'ouvrirent eux-mêmes pour le laisser passer,
persuadés qu'il étoit plus à propos de faire, pour
ainsi dire, un pont à un ennemi forcené, que
de le porter par une trop opiniâtre résistance à
des entreprises qui auroient pu avoir des suites
fatales.

Les Arcadiens (a) n'eurent pas plutôt reçu la

(a) *Paus. Mess. 6. 22.*

nouvelle de la prise d'Ira, qu'ils déclarerent à leur Roi qu'ils vouloient marcher contre les Lacedémoniens, résolus de sauver leurs alliez ou de périr avec eux. Aristocrate vivoit encore, & étoit toujours dans les intérêts de Sparte. S'étant laissé gagner par des présens, il refusa de mener les Arcadiens au secours des Messeniens, en leur disant qu'ils n'avoient plus d'alliez à secourir, & qu'ils avoient tous été ensevelis sous les ruines de leur ville. Peu de tems après ils furent mieux informez; & ayant appris qu'à la verité les Messeniens avoient été obligez d'abandonner Ira, mais qu'ils avoient échappé pour la plûpart aux ennemis, ils envoyerent d'abord leur principale noblesse, puis ils se mirent tous en marche pour aller joindre au Mont Lycée les généreux fugitifs. Ils leur firent toutes sortes de bons traitemens; leur offrant de les distribuer dans leurs villes & de leur donner une partie de leursterreres (a) : ils donnerent même dès lors leurs filles en mariage à quelques jeunes Messeniens qui n'étoient point encore mariez.

Il n'étoit pas possible à Aristomene de demeurer tranquille après la ruine de sa Patrie. Il fit choix de cinq cens Messeniens qu'il connoissoit pour gens déterminez à tout entreprendre, & qui comptoient leurs vies pour rien lorsqu'il s'agissoit de se vanger. Ensuite il assembla les Ar-

(a) *Polyb. l. 4. c. 33.*

cadiens avec leur roi ; car il ne le connoissoit pas encore pour un traître , & ne le soupçonnoit point d'autre crime que de lâcheté. Il demande à ses braves s'ils sont déterminez à mourir avec lui pour vanger leur patrie , & en présence des Arcadiens & d'Aristocrate il leur fait part de son dessein. « Actuellement , leur dit-il , les Lacedémoniens tout occupez de leur nouvelle conquête , ne pensent qu'à piller les richesses que nous avons laissées à Ira. Profitons de l'occasion, & dès ce soir partons pour aller attaquer Sparte. » Trois cens Arcadiens lui offrirent volontiers leur secours , & voulurent partager la gloire de l'entreprise. Mais on fut obligé de différer l'exécution , parce que les entrailles des victimes ne promettoient pas un heureux succès. Pendant ce tems-là Aristocrate découvrit aux Lacedémoniens le dessein d'Aristomene. Mais on reconnut bien-tôt sa trahison. Car l'esclave qu'il avoit dépêché à Sparte pour informer Anaxandre de ce qui se passoit , fut arrêté à son retour par les Arcadiens qui tenoient leur roi pour suspect. On le fouilla , & on lui trouva une lettre d'Anaxandre , qu'on fit lire & examiner dans une assemblée de la nation. Le Roi de Sparte y remercioit le Roi d'Arcadie des anciens services qu'il avoit rendus aux Lacedémoniens , & l'assuroit qu'il pouvoit compter sur leur reconnaissance pour le dernier service qu'il venoit de leur rendre , aussi bien que pour les bons offices qu'il

leur avoit rendus auparavant. Il appuyoit beaucoup sur l'importance de la dernière découverte, & parloit de la perfidie de ce malheureux Prince dans les termes les plus clairs.

La justice des Arcadiens fut tout-à-fait prompte & expéditive. Sans délibérer plus long-tems, ils résolurent de lapider leur Roi, & exhortèrent les Messeniens à se joindre à eux pour cette exécution. Ceux-ci se tournèrent vers Aristomene, comme attendant ses ordres. Mais les yeux baissés contre terre, il se contentoit de verser des larmes, & ne leur répondoit rien. Les Arcadiens furent donc eux-mêmes les exécuteurs de leur Sentence (a); & après qu'ils eurent lapidé Aristocrate & jetté son corps hors de leurs terres sans sépulture, ils érigèrent une colonne dans le Temple de Jupiter Lycéen, avec cette inscription :

« Les Rois parjures (b) sont punis tôt ou tard
 « avec l'aide de Jupiter. On a enfin découvert la
 » perfidie de celui qui a trahi Messène. Tant il
 » est difficile à un homme parjure d'échapper à
 » la vengeance des Dieux ! Grand Jupiter, louan-
 » ges & actions de grâces vous soient rendues :
 » protégez l'Arcadie.

Telle fut la fin malheureuse d'Aristocrate; & tels étoient les principes d'un peuple généreux, qui

(a) *Plut. de sera num. vin-*
dicta p. 458; Polyb. l. 4. c. 33.

(b) *Paus. & Polyb.*

ne s'étoit point laissé corrompre par de fausses subtilitez , qui n'obéissoit point en esclave , & qui ignoroit toute autre puissante que celle qui étoit dirigée & limitée par les Loix. Il faut avouer néanmoins que , si ce que rapporte Polybe est vrai , qui est que non contents d'avoir lapidé Aristocrate , ils firent aussi mourir toute sa famille , la vengeance fut peut-être poussée un peu trop loin.

Sur la nouvelle de la prise d'Ira , les habitans de Pylos , de Mòthone , & de quelques autres ports de mer de la Messénie (a) , abandonnerent leur Patrie ; & s'étant embarquez , ils passerent à Cyllene qui étoit un port des Eléens. De-là ils envoyèrent prier leurs Compatriotes qui étoient en Arcadie , de se joindre à eux pour aller chercher de nouvelles terres , & conjurer Aristomene de vouloir bien être leur chef dans cette expédition. Aristomene leur fit réponse qu'il étoit dans la résolution d'employer le reste de ses jours à combattre contre les Tyrans de sa Patrie , & qu'il esperoit faire encore bien de la peine à Sparte : mais il leur donna pour chefs Mantichus fils de Theoclus , jeune homme d'un grand courage & qui promettoit beaucoup , & Gorgus son fils. Vers ce tems-là , Evergetidas son beau-frere vint se joindre à lui. Quand il eut appris le dessein qu'avoit eu Aristomene d'aller surprendre

(a) *Paus. Mess. 4. 23.*

la ville de Sparte , & que la perfidie d'Aristocrate avoit fait échouer cette entreprise , il en eut beaucoup de chagrin. Il prit avec lui cinquante Messéniens qui s'offrirent d'eux-mêmes à le suivre dans ses expéditions ; il les mène à Ira , il attaque les Lacedémoniens qui étoient toujours occupez à piller & saccager la ville , il en fait un horrible carnage , & meurt glorieusement les armes à la main avec tous ses compagnons. Le reste des Messéniens allerent joindre leurs Compatriotes à Cyllene. Là Aristomene remit toute son autorité entre les mains des nouveaux Généraux qu'il leur avoit donnez. Il accorda en même tems une permission générale à tous ses soldats d'aller avec eux chercher un nouvel établissement ; & la plupart usèrent de cette permission , de sorte qu'il n'en resta presque point en Arcadie , à la réserve des vieillards , & de quelques misérables qui n'avoient pas de quoi faire les frais du voyage. Ainsi finit par la prise d'Ira la seconde guerre des Messéniens avec les Spartiates , Autosthene étant Archonte à Athènes , la première année de la vingt-huitième Olympiade.

La flotte des Messéniens passa l'hiver à Cyllene ; & les Eléens leur fournirent généreusement de l'argent avec toutes les provisions nécessaires. La belle saison du Printemps étant venue , il fut question de sçavoir où l'on iroit. On tint conseil là-dessus , & les sentimens des Généraux furent

rent partagez. Gorgus , héritier de la haine de son pere contre Sparte , étoit d'avis qu'on n'allât pas plus loin que Zacynthe : » Nous y ferons , disoit-il , à portée d'inquieter toute la côte maritime de la Laconie. » Manticlus au contraire croioit qu'il n'étoit plus tems de penser à troubler les Lacedémoniens : » Il faut , disoit-il , oublier tous les maux qu'ils nous ont faits ; nous ne sommes plus en état de leur nuire , tout ce que nous pourrions entreprendre contre eux dans la suite , serviroit plutôt à rendre nôtre condition plus mauvaise , qu'à causer quelque dommage à nos ennemis : allons donc droit en Sardaigne ; c'est une belle & grande isle qui nous fournira abondamment toutes les choses nécessaires à la vie. Tandis que la dispute duroit encore & que chacun s'échauffoit pour faire valoir son avis , Anaxilas monarque de Rhegium , dont les Ancêtres étoient Messéniens & s'étoient établis dans ce pays après que leur Patrie eut été ruinée pour la première fois dans la première guerre de Sparte , les envoya prier de lui donner quelque secours. Il étoit en guerre avec les Zancléens , peuples établis dans cette partie de la Sicile qui étoit précisément vis-à-vis du territoire qu'il occupoit. La guerre étoit très-sanglante ; & comme il n'avoit point de flotte à lui , l'avantage n'étoit pas toujours de son côté. Il promit donc aux Messéniens qu'il leur céderoit tout ce qu'ils pourroient gagner sur les Zancléens , qu'il leur aideroit mê-

me à faire la conquête de leurs terres, & qu'il leur en feroit présent; & pour les faire entrer plus efficacement dans ses vûes, il leur envoya une description du pays qu'il s'agissoit de conquérir.

Les Messeniens acceptèrent la proposition d'Anaxilas, & furent d'avis d'entreprendre l'expédition. Ils firent voile à Rhegium, prirent ce monarque sur leur flotte avec toutes ses troupes, & les débarquèrent en Sicile. Là il se donna plusieurs combats. Anaxilas défit les Zancléens sur mer, & les Messeniens les battirent sur terre. Bientôt après on les assiegea & par mer & par terre. Le siège fut poussé vivement; & lorsqu'ils virent que l'ennemi avoit déjà abbatu une grande partie de leurs murailles, ils se réfugièrent dans les temples & aux pieds des autels où ils se tinrent en qualité de supplians. Anaxilas étoit d'avis qu'on les passât au fil de l'épée, & qu'on vendît les autres à l'encan avec leurs femmes & leurs enfans. Mais les Généraux des Messeniens s'opposèrent à cette barbarie, & prièrent Anaxilas de ne pas les obliger à traiter des Grecs comme les Lacedémoniens les avoient traittez eux-mêmes. L'asyle fut donc respecté; on leur accorda la vie à tous, & on fit un traité avec eux: on permit à tous ceux qui ne vouloient point quitter leur Patrie, de rester dans la ville sous le gouvernement des vainqueurs; mais Zancle changea de nom, & les Messeniens l'appellerent

Messene (a), en mémoire de leur ancienne Patrie.

Aristomene (b) après le départ de ses compatriotes, maria sa sœur, & deux de ses filles qui avoient atteint l'âge nubile, aux plus éminens du pays où il demouroit. Bientôt après, les Dieux donnerent un mari à la troisième. Damagete Roi d'Ialyse qui-étoit une ville de l'isle de Rhodes, alla en personne à Delphes pour consulter l'oracle sur le choix d'une femme. La prêtresse lui ordonna d'épouser la fille du plus brave homme, du plus noble, & du plus distingué qu'il y eût dans la Grece. Aristomene étoit dans le même tems à Delphes pour ses affaires particulières. Le Prince Rhodien qui avoit oui parler de son rare mérite, comprit facilement qu'il n'avoit pas besoin de chercher plus loin, & qu'il n'y avoit point d'homme dans toute la Grece qui fût comparable à Aristomene. Il lui demanda sa fille, & il l'obtient. Ensuite il s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille. Mais Aristomene ne put pas y rester long-tems. Il se disposa à faire un voyage à Sardes capitale de Lydie, qui étoit en ce tems-là gouvernée par Ardys fils de Gygès. Son dessein étoit d'aller de là à Ecbatane, à la cour de Phraorte Roi de Medie. Mais une maladie dont il fut pris & qui l'emporta en peu de tems, mit ob-

(a) *Aujourd'hui Messine.* | (b) *Paus. Mess. c. 24.*

stacle à tous ses desseins. Damagète son gendre lui érigea un superbe monument, & les Rhodiens ne témoignèrent pas moins d'empressement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.

Il me semble que c'est là le récit le plus probable de la mort d'Aristomene. Mais il y en a un autre, que nous trouvons dans plusieurs Auteurs (a), & qui est beaucoup plus commun. On dit qu'après s'être plusieurs fois échappé miraculeusement des mains des Lacedémoniens, il fut enfin repris & mis à mort, qu'on l'ouvrit tout vivant, & qu'on trouva son cœur tout velu. Quoique nous ne connoissions pas les premiers Auteurs de ce récit, ou plutôt de cette fable, & que nous n'en puissions rien dire de particulier, il y a néanmoins beaucoup de raisons qui nous empêchent de la croire. Ceux qui ont écrit le plus exactement l'histoire des guerres des Messéniens & la vie d'Aristomene, ne parlent point de ce fait: d'un autre côté, ceux qui en parlent, sont d'une réputation inférieure à celle des premiers, ils font des fautes intolérables dans ce qu'ils disent, & il semble qu'ils n'ont rapporté ce prétendu fait, que parce qu'il contient quelque chose d'extraordinaire & de singulier, sans se donner la peine d'en examiner la vérité ou la fausseté. Il est vrai que ceux qui le rapportent,

(a) *Plin.* l. 11. c. 70. dit qu'on l'ouvrit tout vivant; *Val. Max.* l. 1. c. 8; *Steph. de Urb.* & *Ardelia.*

disent des Auteurs plus anciens (a) afin de lui donner quelqu'apparence de verité. Mais il est certain que les anciens Auteurs sur le témoignage desquels ils prétendent s'appuyer, n'ont jamais rien écrit de semblable : & c'est ce qui nous donne lieu de croire que quelques-uns de ceux qui ont parlé de ce fait extraordinaire, sentoient eux-mêmes qu'ils rapportoient une fable.

Aristomene étoit brave de sa personne, bon soldat, excellent Général, bien fait de corps, & d'un genie supérieur, propre à former les plus vastes projets & à exécuter les plus grandes entreprises; il supportoit aisément les fatigues, il étoit hardi & entreprenant, peut-être même téméraire; mais la prodigieuse inégalité de ses forces le mettoit dans la nécessité de tout hasarder & de tout entreprendre. Cette même inégalité rend excusable la hardiesse avec laquelle il exposoit si fort & si souvent une vie d'où dépendoient le succès de la guerre & le salut de tant de Citoyens. Cette raison seule est l'apologie de plusieurs autres de ses actions où il semble qu'il y avoit quelque chose de bas: par exemple, il faisoit quelquefois la guerre à des femmes, il alloit en parti, il pilloit, il ravageoit le pais ennemi, parce que n'ayant pas assez de troupes, il

(a) *Step.* cite *Herodote*, qui n'a jamais parlé d'*Aristomene*, & *Rhianus* que *Pausanias* suit expressément, mais sans parler de cette fable. *Aristomene* étoit le Heros du Poëme de *Rhianus*, & il n'est nullement croiable qu'il l'eût fait mourir si misérablement.

n'étoit pas toujours en état de livrer bataille & de résister à une armée entière. Mais il ne paroît pas avoir été fort religieux ; & quoiqu'on puisse dire qu'il est probable qu'il n'eut aucune part à l'action des deux jeunes Messéniens qui sous la forme de Castor & de Pollux allèrent dans le camp des Lacédémoniens troubler leurs cérémonies les plus sacrées , il est certain que l'on voit quelque chose d'impie dans celle qu'il fit en attaquant les femmes & les prêtresses dans le tems qu'elles étoient occupées au service des Déeses. Son amour pour la Patrie , son zèle pour la liberté qui étoit le mobile de toutes ses actions & qui ne l'abandonna jamais jusqu'aux derniers momens de sa vie , doivent couvrir bien des fautes : Si les portraits que nous avons de lui ne sont pas extrêmement flattez , & si ce que les Historiens rapportent de ses actions est bien vrai , on peut dire que si parmi les anciens Héros il y en a plusieurs qui aient mieux réussi dans les guerres qu'ils ont entreprises , il y en a peu qui aient mérité de plus heureux succès ; & si d'autres ont entrepris de délivrer leur Patrie avec une meilleure fortune , à peine s'en trouve-t-il un seul qui ait eu autant de difficulté à surmonter , qui ait été plus accablé d'affaires , ou qui ait fait paroître plus de grandeur d'ame lors même qu'il succomboit.

Sa mort assûra aux Lacédémoniens les con-

quêtes qui leur avoient tant couté (a). Maîtres de la Messénie, ils en partagerent les terres entr'eux, & pendant presque trois siècles ils traitèrent comme des esclaves publics le peu d'habitans qui y étoient restez. Après que les Thebains eurent remporté à Leuctres une grande & mémorable victoire sur les Lacedémoniens, Epaminondas héritier de la haine d'Aristomene contre Sparte, aussi célèbre par sa valeur que ce généreux défenseur de la Patrie, mais plus heureux que lui dans ses entreprises, résolut de rétablir les Messéniens dans leur pais & de les délivrer de l'esclavage. Il envoya de tous côtez, en Italie, en Sicile, & même chez les Evesperites jusqu'au fond des deserts de la Libye, pour inviter ces malheureux exilés à revenir dans le Peloponnese. Il leur bâtit une ville qu'il appella Messene, & les y établit sous d'heureux auspices. On recouvra les gages sacrés qu'Aristomene avoit cachez, & on les plaça dans la nouvelle ville. Ils consistoient en des lames de plomb fort minces, qui formoient une espèce de rouleau, & sur lesquelles étoit écrit tout ce qui concernoit le culte & les cérémonies des grandes Déeses. On dit que l'endroit où ils étoient cachez, fut découvert à Epaminondas dans un songe. Les os d'Aristomene (b) furent rapportez dans sa Patrie par un

(a) *Paus. Mess. c. 24, 25,* | (b) *Paus. Mess. c. 32.*
26, & 27; Diod. Sic. l. 25.

ordre de l'oracle de Delphes, & on les enterra dans la nouvelle ville. Les Messéniens lui sacrifioient un taureau avec des cérémonies particulières. Ils attachoient la victime à une colonne qui étoit auprès de son tombeau. Si à force de se débattre le taureau déplaçoit la colonne, c'étoit une marque que la victime étoit agréable, & ils en tiroient un bon augure; si au contraire il laissoit la colonne en l'état où elle étoit sans la remuer & la déplacer, ils se croyoient menacés de quelque malheur.

Ce fut ainsi que les Messéniens revinrent dans le Peloponnèse, & qu'ils recouvrèrent & leur Patrie & leur liberté, deux cens quatre-vingt dix-sept ans après (a) la prise d'Ira, Dyscinete étant Archonte à Athenes, la troisième année de la cent deuxième Olympiade. Après cela ils y vécurent en paix pendant plusieurs années. Ils repoussèrent avec succès les fréquentes attaques des Lacedémoniens; ils échappèrent à la ruine commune, & à l'échec que toute la Grèce reçut dans la bataille de Chéronée; ils se joignirent à la république des Achéens, qui les délivrèrent de la Tyrannie de Nabis le Spartiate qui avoit surpris la ville de Messène. Ils eurent un peu après une guerre assez malheureuse avec les Achéens, firent prisonnier Philopœmen Général de leurs en-

(a) *Pausanias Mess. c. 27, 28, & 29. Plut. in Philopœm.*
nemis

A R I S T O M E N E. 353

nemis, & le mirent à mort. Les Auteurs de cette action ayant été punis, ils rentrèrent dans l'alliance des Achéens, & bien-tôt après ils furent réduits avec eux & avec toute la Grece sous la puissance des Romains.

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1

1

1



TARQUIN L'ANCIEN.



L'HISTOIRE de Tarquin l'An-
 cien est un exemple remarquable
 du pouvoir qu'on attribue ordi-
 nairement à la fortune sur les cho-
 ses humaines ; pouvoir dont elle
 se plaît souvent à donner des marques, en fai-
 sant réussir certains événemens par les moïens
 qui paroissent les moins propres à les produire.
 Le bannissement de son pere qui fut chassé d'une
 ville où il tenoit un des premiers rangs, les dis-
 graces qu'il eut dans le pays de sa naissance, son
 exclusion de toutes les charges & dignitez de sa

356 TARQUIN L'ANCIEN.

Patrie , furent autant de pas qui le conduisirent à la couronne. Mais d'un autre côté toute sa grandeur & toute sa prudence ne purent le garantir d'une fin aussi imprevûë & aussi surprenante que l'avoit été son élévation.

Les Bacchiades dont ce Roi descendoit , furent pendant plusieurs siècles (a) la famille royale de Corinthe. A la fin ils devinrent si nombreux & si puissans , qu'à la mort d'un de leurs Princes ils se trouverent en état de changer la Monarchie en une espèce d'Aristocratie. Comme ils étoient plus de deux cens, ils retinrent pour eux toute l'autorité du gouvernement , & tous les ans ils éliisoient un Magistrat souverain qu'ils prenoient toujours d'entr'eux. Sur-tout ils avoient grand soin de ne se jamais allier par les mariages que dans les familles les uns des autres. Mais après s'être assuré , à ce qu'ils croyoient , une tyrannie stable & perpétuelle (b) , ils s'abandonnerent à l'oisiveté , au luxe , à la débauche ; ce qui les conduisit enfin à leur ruine. Un des Bacchiades avoit une fille qui étoit très difforme. Il la maria à un Corinthien d'une autre famille & d'une condition fort au-dessous de la sienne. Cypsele nâquit de ce mariage. Dans son enfance les parens de sa mere entreprirent sur sa vie : mais il leur échappa par une espèce de miracle. Quand il fut grand , il resolut de se vanger , & scut si

(a) *Herod. l. 5 ; Paus. Cor. l. 1.* (b) *Æliad. V. Hist. l. 1. c. 22.*

TARQUIN L'ANCIEN. 357

bien conduire ses entreprises qu'il se rendit maître de Corinthe. Ce fut un des meilleurs tyrans de l'Antiquité. Il gouverna son peuple avec tant de douceur, que quelque-tems après son avènement à la couronne, il se vit en état de se passer de gardes & de se maintenir par lui-même dans la puissance souveraine, sans rien craindre de la part de ses sujets.

Il fut néanmoins obligé au commencement de son regne d'user d'une grande severité envers les Bacchiades. Il ne pouvoit pas s'attendre à avoir ni repos, ni joie, ni sûreté, jusqu'à ce qu'il les eût entièrement extirpez ou chassés de la ville; ce qu'il fit en effet par la mort de quelques-uns & par le bannissement des autres, n'en laissant aucun à Corinthe, excepté ceux qui étoient dans le mépris, pauvres, & réduits à la dernière misère. Demarate fut du nombre des exilés (a). C'étoit un gros marchand; il faisoit son principal commerce sur les côtes de Toscane, & comme il avoit un grand nombre de correspondans dans ce pays, ce fut là qu'il se retira. Ses richesses étoient considérables; il avoit à sa suite un grand nombre d'esclaves, de domestiques, de cliens (b), & d'amis: il prit même avec lui plusieurs ouvriers & artisans de Grece qu'il mena en Etrurie; de sorte qu'il fit fleurir en Italie quelques-uns des

(a) *Dion. Hal. l. 3. p. 1373* | (b) *Strab. l. 5. p. 152.*
liv. l. 1. c. 34.

358 TARQUIN L'ANCIEN.

arts de son pays , qui auparavant n'y avoient été connus que très-imparfaitement.

Tarquinie étoit alors une des principales villes de la Toscane. Demarate s'y établit , & peu de tems après il s'y maria fort avantageusement. Il eut deux fils de ce mariage , auxquels il donna des noms Etruriens , à l'un le nom d'Aruns , & à l'autre celui de Lucumon. Il les maria tous deux dans les meilleures familles du pays. Mais l'aîné mourut quelque tems après , dans la fleur de son âge , laissant sa femme enceinte. Demarate eut tant de chagrin de la mort de son fils aîné qu'il en mourut. Il ne lui survêcut pas même assez longtemps pour être certain de la grossesse de sa belle-fille ; de sorte qu'il laissa Lucumon seul héritier de ses biens. Le fils Posthume d'Aruns (a) nâquit donc sans biens , sans patrimoine , & dépourvû de toutes choses ; ce qui lui fit donner le surnom d'Egerius , c'est-à-dire , pauvre.

Seul héritier de tant de biens , Lucumon se prévalut de sa bonne fortune , & voulut faire une figure qui répondît à ses richesses. Il avoit eu une très-bonne éducation , Demarate ayant eu soin de les faire instruire son frere & lui dans toutes les sciences & de la Tyrrhenie où il s'étoit établi & de la Grece d'où il avoit été banni. Il croyoit avoir toutes les qualitez nécessaires pour remplir une des premieres charges de Tarquinie

(a) *Dien. Hal. l. 3. p. 139.*

& pour entrer dans le gouvernement de la République. Il les avoit en effet : mais ses Compatriotes au lieu de lui rendre justice , le rebute-
rent indignement. Ils étoient si mauvais politi-
ques , qu'ils ne pouvoient souffrir le mérite d'un
homme qu'ils regardoient comme étranger. Ils
affectoient même d'ignorer ou de mépriser ses
excellentes qualitez , & ils traittoient comme le
dernier des hommes celui qui méritoit une des
premières places de la ville. Lucumon souffrit
avec peine cet affront , & sa femme le confirmoit
dans ses ressentimens.

Tanaquil étoit d'une (a) des plus nobles fa-
milles de Tarquinie : mais son cœur étoit beau-
coup au-dessus de sa naissance & de son sexe ; la
fierté & l'ambition faisoient son caractère dis-
tinctif. Ces qualitez néanmoins étoient accom-
pagnées d'une prudence mâle , qui sembloit lui
assurer la fortune à laquelle elle aspirait. Une
femme de ce caractère pouvoit-elle se résoudre
à mener une vie privée ? Elle avoit épousé un
homme riche , dans l'espérance que par ce ma-
riage elle s'éleveroit encore au-dessus de sa con-
dition ; & cependant elle se voyoit au-dessous de
l'état pour lequel elle étoit née. Le mérite de son
mari étoit un obstacle à son élévation : on l'avoit
exclus de toutes les charges par jalousie , & il
n'y avoit pas d'apparence qu'il pût jamais y par-

(a) Liv. l. 1. c. 34.

360 TARQUIN L'ANCIEN.

venir. Lucumon devoit être assez disposé par lui-même à sortir de Tarquinie , & sa femme naturellement ambitieuse n'avoit garde de manquer de l'entretenir dans cette pensée. » Sortons , lui disoit-elle , de ce pays ingrat : abandonnons une ville qui n'est pas digne de vous. Puisque votre mérite est si mal récompensé à Tarquinie, je renonce volontiers à l'amour que j'ai naturellement pour le lieu de ma naissance. Je veux vous accompagner dans votre généreux exil. Je serai pleinement récompensée du sacrifice que je fais aujourd'hui , en partageant avec vous les honneurs où vous ne pouvez manquer de parvenir. On reçoit à Rome tous les étrangers , on leur accorde avec bonté le droit de bourgeoisie , & la vertu y est honorée. Cette ville florissante connoit trop bien ses intérêts pour ne pas récompenser le mérite par tout où il se trouve. Les Romains ne cherchent qu'à combler d'honneurs les hommes illustres qui se retirent chez eux. Ils leur donnent le commandement de leurs armées , ils les reçoivent dans le Senat , le thrône même leur est ouvert. Numama dont la mémoire est respectée à Rome au-dessus de celle de tous leurs autres Princes , étoit un étranger ; & le Roi qui les gouverne aujourd'hui , n'est tout au plus qu'à moitié Romain.

Lucumon l'écoutoit (a) avec plaisir ; & com-

(a) *Dion. Hal. Liv.*

me il avoit beaucoup moins d'habitudes à Tarquinie & moins d'attachement pour cette ville. que Tanaquil dont toute la famille en étoit originaire, il ne fut pas long-tems à se déterminer à en sortir. Outre sa femme, il prit avec lui quelques-uns de ses amis, un grand nombre d'esclaves, de domestiques, & tous ses effets, & s'en alla droit à Rome. Quand il fut arrivé au Janicule d'où l'on commence à appercevoir la ville de Rome en venant de Tyrrhenie, une aigle fondant tout d'un coup sur sa tête, lui enleva son chapeau, & après avoir voltigé autour du chariot où étoit Lucumon, elle s'élança si haut qu'on la perdit de vûe. Un moment après elle reparut, & lui remit son chapeau sur la tête dans le même état où il étoit auparavant. Alors Tanaquil qui avoit été élevée dans la connoissance des auspices, embrassa son mari, & lui donna de bonnes espérances, en l'assurant qu'un jour il seroit assis sur le thrône de la ville où ils alloient entrer; que si les regles de l'art des augures qu'elle avoit appris dans son pays, étoient certaines, elle ne pouvoit pas se tromper; qu'au reste c'étoit à lui de travailler à se rendre digne de la couronne, & qu'il ne devoit rien oublier pour mériter l'estime des Romains, afin qu'ils exécutassent en sa faveur les ordres du destin, & qu'ils le forçassent pour ainsi dire à accepter la royauté. Ces heureux présages le remplirent de joie, & fondé sur les prédictions de Tanaquil, il pensa sérieuse-

ment à se rendre digne des honneurs qui lui étoient destinez. Il s'arrêta aux portes de la ville pour remercier les Dieux des augures favorables qu'ils lui avoient envoyez , & après ces actions de graces il entra dans Rome avec une joie proportionnée à la grandeur de la dignité qui lui étoit promise.

Ancus Marcius étoit alors Roi de Rome. Il étoit petit-fils de Numa , marchoit sur les traces de son ayeul , & lui ressembloit de caractère. Sous le regne de son prédécesseur on avoit négligé les cérémonies religieuses instituées par Numa , & la plupart des Romains s'appliquant uniquement aux exercices de la guerre , n'avoient cherché qu'à s'enrichir des dépouilles des ennemis. Ancus à son avènement à la couronne, assembla le peuple , & l'exhorta à reprendre les exercices de la religion comme du tems de Numa. Il étoit pieux comme son ayeul maternel , & aimoit la religion. Il n'aimoit pas moins la paix , & les sujets avoient conçu de grandes espérances de jouir sous son regne de la même tranquillité dont ils avoient goûté les douceurs sous celui de Numa dont la mémoire leur étoit chere. Les villes voisines mirent obstacle à ses bonnes intentions , & trouverent des prétextes pour recommencer la guerre. Elles se promettoient un heureux succès de toutes leurs entreprises , parce qu'elles sçavoient que Marcius n'étoit pas d'un caractère guerrier. Mais elles y

furent trompées. Si Ancus aimoit la paix, il n'en étoit pas pour cela moins capable de faire la guerre quand il s'y voyoit contraint; d'ailleurs il avoit de bonnes troupes, bien disciplinées par son prédécesseur, accoutumées à vaincre, & animées par une suite constante d'heureux succès. Les Latins persuadés que l'éloignement qu'il avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou de peu d'expérience, firent le dégât sur les terres des Romains. Il leur envoya une ambassade pour les sommer de rendre tout ce qu'ils avoient enlevé; & sur leur refus, il assiégea la ville de Politorie & en transféra les habitans à Rome. Il prit aussi les villes de Tellène & de Fidene. Après la prise de ces places, les Romains & les Latins se battirent en deux différentes occasions. Dans la première, l'action dura long-tems sans que la victoire se déclarât, & les deux armées se retirèrent avec un égal avantage: mais dans la seconde les Romains gagnèrent la bataille, & poursuivirent les ennemis jusque dans leur camp. On continua dans la suite à faire des actes d'hostilité, & l'on en vint souvent à des escarmouches, où les Romains eurent presque toujours l'avantage, parce qu'ils avoient posté des troupes en embuscade sous le commandement de Tarquin le Tyrrhenien. Ancus n'avoit d'abord pris les armes que pour se défendre. Mais quand il se vit victorieux, il poussa son avantage, & la fortune l'accompagna toujours;

de sorte qu'après les Latins , il fit sentir sa puissance aux Fidenates , aux Veïens , & aux Sabins. Son regne fut donc troublé par de fréquentes guerres , mais il ne fut pas malheureux ; & l'on peut dire que quoiqu'il ne procurât point à ses sujets autant de tranquillité & de repos qu'il le désiroit , les troubles ne furent pas assez grands ni leurs infortunes assez considérables pour les impatienter.

Ce fut sous le regne de ce Prince que Lucumon vint à Rome. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé ; il demanda à parler au Roi ; il lui dit qu'il étoit , qu'il venoit à Rome pour y établir sa demeure ; qu'il apportoit avec lui toutes les richesses que son pere lui avoit laissées , & que comme ces biens étoient trop considérables pour un sujet , il lui en faisoit offre , tant pour ses dépenses particulières que pour les besoins de la République. Un pareil compliment ne pouvoit être que très-agréable. Marcius le reçut avec beaucoup d'amitié , lui & tous ceux de sa suite ; il lui permit de choisir tel quartier de la ville qu'il lui plairoit pour y bâtir , & lui donna une portion considérable des terres du public. Lucumon pour se conformer aux manieres des Romains , changea son nom en celui de Lucius , & de la ville où il étoit né il prit le surnom de Tarquin. Dans la suite on l'appella toujours de ce dernier nom ; & dans les siècles suivans , pour le distinguer de son petit-fils , on lui donna le surnom de *Priscus* , c'est

TARQUIN L'ANCIEN. 363

à-dire , l'*Ancien*. Il est assez probable que sa femme changea aussi son nom en celui de *Caia Cecilia*. Mais ce fait est contesté , & il est certain que les Historiens l'appellent ordinairement *Tanaquil*.

On suppose ordinairement que Tarquin vint à Rome vers la huitième année du regne d'An-
cus, quoique quelques Auteurs croient qu'il y vint plutôt. En effet , nous voyons dans l'Histoire qu'immédiatement après la huitième année de Marcius, il commandoit déjà quelques garnisons Romaines sur les frontieres des Latins. Les Romains étoient alors en guerre avec les villes Latines. Tarquin qu'ils avoient mis à la tête d'une partie de leurs troupes , faisoit de continues excursions dans tout le país des ennemis , & les tourmentoit beaucoup ; il avoit soin en même-tems d'empêcher que les Latins ne fissent aucun dégât considérable sur les terres Romaines. Ces belles actions lui acquirent une si grande réputation , que l'année suivante il fut fait général de la cavalerie dans la guerre contre les Sabins.

Marcius informé par ses espions & par quelques déserteurs, que les ennemis avoient envoyé la plus grande partie de leur armée dans les campagnes pour les ravager , & qu'il n'étoit resté qu'une foible garnison dans leur camp , ordonna à Tarquin d'aller avec la cavalerie attaquer les pillars. Pendant ce tems-là il courut lui-même à la tête

366 TARQUIN L'ANCIEN.

de son infanterie au camp des Sabins, & le força dès la première attaque. Les Sabins voyant que la cavalerie Romaine venoit fondre sur eux, abandonnerent tout leur butin, & ne penserent qu'à se retirer en bon ordre dans leurs retranchemens. Quand ils y furent arrivez, l'ennemi s'en étant emparé ils tâcherent de s'enfuir dans les bois & dans les montagnes. Mais Tarquin à la tête de sa cavalerie légère, ne leur en donna pas le tems; il les poursuivit si vivement qu'il n'y en eut que très-peu qui échapperent. Cette déroute obligea les Sabins à envoyer une ambassade à Rome pour demander la paix, qu'on leur accorda sans peine. Nous ne sçavons point d'autres particularitez des actions que fit Tarquin dans la guerre avant son avènement à la couronne. L'Histoire nous apprend seulement en général qu'il se distingua par ses exploits dans toutes les occasions.

Les Historiens ont pris plus de plaisir à nous informer de sa conduite dans la ville. Il gagna bien-tôt les bonnes grâces du Roi par les secours d'argent qu'il lui fournissoit à propos, soit pour ses dépenses particulières, soit pour les frais de la guerre. Marcius le fit Patricien, Sénateur & enfin premier Ministre. Mais la faveur dont le Prince l'honoroit, ne diminuoit rien de l'estime & de l'affection de la noblesse & du peuple. Sa douceur, sa politesse, ses libéralitez, ses manières prévenantes, & les bons offices qu'il rendoit

volontiers à toutes sortes de personnes, lui attachoient les grands & les petits. Jamais homme ne prit plus de plaisir à faire du bien. Ses libéralitez n'avoient point de bornes. Il prodiguoit son argent & pour les besoins de l'État & pour ceux des particuliers. Il cherchoit toutes les occasions de servir les Citoyens, il les prévenoit même dans leurs besoins, de sorte qu'on lui avoit double obligation des bons offices qu'il rendoit. Un de ses premiers soins étoit d'éviter toute apparence d'orgueil, de fierté, de hauteur; plus il se voyoit élevé, plus il étoit modeste, & tout le monde étoit persuadé qu'il n'étoit le favori du Roi que parce qu'il n'avoit en vûe que le bien public. Il gaignoit l'amitié des Nobles & des Sénateurs par ses politesses, celle du simple peuple par des faveurs réelles, par sa douceur, par son affabilité, & par ses promesses obligantes qu'il ne manquoit jamais d'exécuter. Il ne faut donc pas s'étonner si à la mort d'Ancus, qui ne laissoit que deux fils qui étoient en bas âge, il fut élu Roi avec l'applaudissement de toute la ville.

Je sçai que l'Historien Romain rapporte les moyens par lesquels Tarquin parvint à la couronne, d'une façon très-injurieuse à sa mémoire. Il dit qu'Ancus avoit nommé Tarquin pour tuteur de ses enfans : mais que celui-ci abusa du pouvoir qu'il avoit sur eux; qu'il les fit sortir de la ville, sous prétexte de les envoyer à la chasse,

vers le tems que se devoient tenir les assemblées pour l'élection d'un roi; qu'alors il fit un discours au peuple par lequel il lui demanda la couronne d'une maniere tout-à-fait insinuante, & qu'en effet il fut aussi-tôt élu. Mais le silence de Denys d'Halicarnasse, Historien exact & diligent, est pour moi d'un grand poids contre ce prétendu fait qui n'a par lui-même aucune probabilité. C'est faire injure à la sagesse de Tarquin & à celle des Romains, que de supposer ou que l'un craignît la concurrence de deux jeunes enfans, ou que les autres pensassent à les élire: un homme d'une réputation aussi bien établie & d'une vertu aussi connue, n'avoit pas besoin de pareils artifices pour parvenir au trône.

La premiere action qu'il fit après son election, étoit très-juste, & déceloit en même-tems un grand Politique. La ville de Rome avoit été aggrandie sous chacun de ses prédecesseurs, mais le nombre des Sénateurs étoit toujours le même que du tems de Romulus. Il n'étoit pas raisonnable qu'on ne fît point de changement dans le Senat à proportion que le nombre des Citoyens s'augmentoit, ni qu'une constitution faite dans les commencemens d'une ville encore foible & peu étendue, empêchât tant de gens de mérite d'avoir part à des honneurs qui ne leur étoient pas moins dûs qu'aux anciens Patriciens, puisqu'ils avoient contribué à les augmenter. C'est ce qui porta le Roi à choisir cent nouveaux Se-
nateurs

nateurs parmi les Plebeiens qui s'étoient signalez ou par leur valeur dans la guerre, ou par leur prudence dans la paix. Mais outre les raisons publiques qui l'engageoient à faire cette promotion, il y trouvoit aussi son intérêt particulier. Par ce moyen le Senat étoit augmenté d'un tiers, & l'autorité du Roi en devenoit d'autant plus grande qu'il n'étoit pas probable que ceux qui lui avoient des obligations personnelles, voulussent s'opposer à ses intentions. Nous ne voyons pas néanmoins qu'il ait abusé de sa puissance pour engager ses sujets dans des desseins & des entreprises injustes. On applaudit au choix qu'il avoit fait de ces nouveaux Senateurs, & on les distingua des autres par le nom de *Pares Minorum Gentium*.

Il fit aussi une autre action, qu'on peut appeller un acte de devotion, & par laquelle il gagna de plus en plus l'affection du peuple. Les vierges Vestales pour qui les Romains avoient une extrême vénération, se trouvoient trop fatiguées des cérémonies publiques & des sacrifices qu'elles étoient obligées de faire. Pour rendre leur fardeau plus léger, Tarquin en ajouta deux aux quatre que Numa avoit instituées. Ce nombre parut suffisant, & jamais on ne l'augmenta dans la suite. Il eut le chagrin de se voir obligé d'en punir une. C'étoit Pinaria, fille de Publius; elle se trouva coupable de quelque faute considérable contre la chasteté, & fut enterrée

toute vive. On dit que ce fut lui qui déterminâ ce genre de punition & toutes les formalitez qu'on y observoit. Quelques Historiens assûrent qu'il en reçut des ordres exprès dans un songe , & il est très probable qu'il n'étoit pas fâché qu'on le crût ainsi.

Aussi-tôt après ces différentes institutions , il fut obligé de faire la guerre aux Apiolains. Apiolle étoit une ville considérable dans le pais des Latins. Les habitans de cette ville , suivant une façon de penser qui paroît n'avoir été que trop commune dans ce tems-là , ne se croyoient obligez à garder les traitez qu'ils avoient faits avec les Romains que tant que vivoit le Prince avec lequel ils les avoient conclus. Sur ce principe , à la première nouvelle de la mort d'Ancus ils entre-
rent sur les terres des Romains , & en emporterent un gros butin. Comme il y avoit beaucoup d'apparence que plusieurs autres villes ne manqueroient pas d'imiter leur conduite si elle demeurait impunie , Tarquin résolut de châtier cette insolence avec la dernière sévérité. Il leva une armée , entra dans leur pais , & le ravagea à son tour. Les Apiolains ayant enfin reçu quelques troupes auxiliaires des autres villes Latines , prirent le parti de hasarder une bataille : mais ils furent défaits. Ils en hasarderent ensuite une seconde , & n'y ayant pas eu un meilleur succès que dans la première , ils furent contraints de se retirer dans leur ville , où Tarquin les assiégea.

Il pressa le siège avec une vigueur extraordinaire. Comme les forces des Romains étoient beaucoup plus nombreuses que celles de la ville, elles donnoient des assauts continuels; & roulant tour à tour, elles avoient le tems de se reposer, tandis que les assiégés n'avoient aucun relâche ni jour ni nuit, étant obligés de combattre sans cesse pour repousser les assiégeans. La ville fut emportée d'assaut, & la plupart des Apiolains périrent dans les combats. Quelques autres, mais en petit nombre, rendirent les armes, & on leur laissa la vie : mais on les mena tous à Rome avec leurs femmes & leurs enfans, & ils furent réduits en servitude ou vendus. La ville fut mise au pillage, puis réduite en cendres, & on en rasa les murailles jusqu'aux fondemens. Tarquin en punissant ces peuples avec tant de severité, de même que dans la suite il punit en pareil cas ceux de Cornicule, agissoit plutôt comme un juge qui exécute une sentence contre des traîtres & des rebelles opiniâtres, que comme un Prince engagé dans une guerre contre un ennemi qui a de l'honneur & qui se conduit selon les regles; & quelque dur que paroisse le traitement qu'il leur fit, on ne peut pas dire qu'il fût injuste. La conduite différente qu'il tint à l'égard des Crustumériens & d'autres peuples, dont le crime étoit le même, mais dont la soumission le desarma, fit assez voir que la cruauté n'avoit point eu de part à la punition.

372. TARQUIN L'ANCIEN.

exemplaire des Apiolains & des Corniculains.

Crustumerie étoit originairement une colonie des Latins , mais depuis le regne de Romulus elle avoit toujours été soumise aux Romains. Tarquin étant parvenu à la couronne, les Crustumeriens se revolterent, dans l'espérance d'être secourus par les Latins. Le Roi leva une armée formidable, marcha contr'eux , & aucune des villes Latines ne leur ayant envoyé du secours , ils furent obligez de se rendre à la merci des Romains. Quand l'armée approcha de leurs murailles, ils ouvrirent leurs portes, & envoyerent à Tarquin les plus vénérables de leurs Citoyens pour lui rendre la ville & pour implorer sa clemence. Tarquin les traita avec plus de douceur qu'ils n'avoient espéré ; il n'en mit pas un seul à mort , se contentant d'imposer une amende à quelques-uns qui étoient notoirement les plus coupables & auteurs de la revolte ; quant aux autres, il les laissa dans leur premier état, sans leur ôter aucun de leurs privileges. Mais pour empêcher qu'ils ne remuassent à l'avenir, il mit dans la ville une garnison Romaine ; & par ce moyen il s'assura de leur fidélité. Les Nomentins eurent le même sort. Se fiant sur le secours des villes Latines, ils prirent les armes, & se mirent à ravager les terres des Romains. Tarquin marcha contr'eux pour les faire rentrer dans leur devoir. Le secours qu'ils attendoient, tardant trop à venir, & n'étant pas en état par eux-mêmes de résister à l'armée

Romaine , ils se soumirent comme avoient fait les Crustumériens , & furent traités avec la même douceur.

Les habitans de Collatie eurent aussi la témérité de se soulever contre les Romains. Tarquin, après avoir réduit Nomente , marcha contre eux. Ils comptoient tellement sur leurs forces, qu'ils sortirent à sa rencontre. Mais ils furent punis de leur révolte , & sans en venir à une action générale, Tarquin les défit dans plusieurs escarmouches; de sorte que convaincus de leur propre foiblesse, ils se réfugièrent dans l'enceinte de leurs murs. Ils envoyèrent demander des troupes aux villes Latines : mais comme ces secours tardoient trop , & que le roi pressoit vivement le siège, ils furent enfin obligés de se rendre à la discrétion du vainqueur. L'Historien Romain nous donne la formule dont on se servit en cette occasion. Par cette formule les habitans de Collatie , se donnent au Roi & au peuple Romain , eux & leur ville, leurs terres , eaux , temples , & biens , & généralement toutes choses, tant divines qu'humaines. Ils ne furent pas traités si doucement que les Nomentins & les Crustumériens. Tarquin les désarma tous ; il leur imposa une amende pécuniaire ; & pour les contenir dans le devoir, il mit dans la ville une garnison Romaine, sous le commandement d'Egerius son neveu, auquel il donna la Souveraineté de cette place pour toute sa vie, ce qui lui tint

lieu de la part de la succession de son pere dont les circonstances malheureuses de sa naissance l'avoient privé. Egerius établi à perpetuité gouverneur de Collatie, prit la surnom de Collatinus que ses descendans porterent après lui.

Après la réduction de Collatie, Tarquin tourna ses armes contre Cornicule, qui étoit une autre ville des Latins. Il commença par ravager les terres, sans trouver d'opposition; & quand il vit qu'il ne venoit point de troupes pour défendre le païs, il s'approcha de la ville. Il fit d'abord plusieurs tentatives pour engager les habitans à faire amitié avec lui à des conditions raisonnables. Mais ils regarderent ces offres comme des marques de foiblesse, & ne voulurent point entendre parler de paix. Leur ville étoit bien fortifiée, leurs affaires étoient en bon état, & ils comptoient sur les secours qu'ils attendoient de toutes parts. C'est ce qui les détermina à rejeter toute proposition & à se laisser assiéger. Tarquin fit donc ranger son armée autour de la ville, & leur donna l'assaut. Il trouva d'abord une vigoureuse résistance, & perdit beaucoup de monde dans les fréquentes attaques. Les assiégés firent plusieurs sorties qui leur réussirent: mais leurs réussites mêmes les épuisoient. Enfin accablés de fatigues, ils commencerent à se diviser. Les uns vouloient qu'on se rendît, & les autres qu'on tînt ferme jusqu'à la dernière extrémité; & quoique ce dernier avis l'emportât, la discorde les

mettoit de plus en plus hors d'état de se défendre. Tarquin sçut en profiter ; il redoubla les assauts, & la ville fut emportée de force. Cette conquête fut très-sanglante. Tout ce qu'il y avoit de braves Citoyens périt les armes à la main. Les lâches & la populace survecurent à la ruine de leur Patrie, mais on les vendit comme esclaves avec leurs femmes & leurs enfans. Leur ville fut pillée, & réduite en cendres.

Les Latins irrités de la rigueur avec laquelle Tarquin avoit traité la ville de Cornicule, & étonnés du succès de ses armes, résolurent de joindre toutes leurs forces contre un si dangereux voisin. Dans ce dessein ils leverent une nombreuse armée; ils se jetterent sur les meilleures terres des Romains; & après les avoir ravagées, ils se retirèrent chargez de butin dans une forteresse qu'ils avoient bâtie pour leur sûreté. Tarquin de son côté alla à leur rencontre avec ses plus lestes troupes, & n'ayant pû les attirer au combat, il fut obligé de se jeter sur leurs terres pour leur rendre la pareille. Les différentes courses qu'il y fit, eurent l'effet qu'il en attendoit, & les Latins ne reculerent plus. Il se donna une action générale auprès de Fidènes, où il périt beaucoup de monde de part & d'autre. Les Romains cependant demeurèrent maîtres du champ de bataille. La nuit les empêcha de remporter une victoire complete, & facilita aux ennemis les moyens d'abandonner leur camp pour se retirer dans leurs villes.

Après cette victoire, le Roi envoya à toutes les villes séparément, pour leur offrir la paix à des conditions raisonnables. Elles reçurent ses envoyez bien différemment. Quelques-uns considérant le traitement qu'il avoit fait aux villes qui lui avoient résisté jusqu'à l'extrémité, & la clemence dont il avoit usé envers celles qui s'étoient renduës par capitulation, crurent qu'il étoit dangereux d'irriter un conquérant que la victoire accompagnoit par tout. Les Fidenates furent les premiers qui se soumirent; les habitans de Camerie firent la même chose, & quelques autres villes moins considérables, avec plusieurs châteaux, suivirent leur exemple. Les autres Latins voyant que la plûpart des villes avoient abandonné la cause commune, en furent fort alarmés; & pour empêcher que la contagion ne se répandît plus loin, ils convoquerent promptement une assemblée de la nation à Ferente pour délibérer sur les moyens d'arrêter les conquêtes des Romains. Là il fut résolu que chaque ville fourniroit autant de troupes qu'elle pourroit pour défendre la liberté de la Patrie contre les entreprises de Rome, & qu'on enverroit des Ambassadeurs aux peuples voisins, particulièrement aux Etruriens & aux Sabins, pour leur demander des secours. Les Sabins promirent que dès qu'ils sçauroient que les troupes Latines auroient commencé à ravager les terres des Romains, ils prendroient les armes de leur côté, & que pour
faire

TARQUIN L'ANCIEN. 377

faire diversion ils fourageroient les terres voisines. Quant aux Etruriens , ils furent partagez de sentimens. La plupart étoient d'avis de ne prendre aucune part à cette guerre. Il n'y eut que cinq de leurs villes qui s'engagerent à envoyer des troupes au secours des Latins, sçavoir Clusium , Arezzo , Volaterra , Ruffelle , & Vetulone.

Ranimez par cette espérance , les Latins leverent dans toutes leurs villes autant de troupes qu'elles pouvoient leur en fournir , & s'étant joints à celles que les Etruriens leur avoient envoyées , ils fondirent sur les terres de Rome. Dans le même-tems les Sabins qui leur avoient promis leur secours , entrèrent dans le pais voisin pour y faire le dégât. Tarquin qui pendant leurs préparatifs avoit levé une nombreuse armée , étoit tout prêt à se remettre en campagne. Mais ayant fait réflexion que ce seroit affoiblir ses troupes que de les partager en deux corps , il resolut de laisser faire aux Sabins tout le mal qu'ils pourroient , & de marcher à la tête de toutes ses forces contre les Latins & les Etruriens. Quand les deux armées furent en-présence , elles s'observerent pendant quelques jours sans oser hazarder une action générale. Mais de tems en tems la cavalerie légère se détachoit de part & d'autre , & livroit quelquefois des combats très-sanglans. Les troupes enfin se lassèrent de ces escarmouches , & on en vint bien-tôt à une action

générale. Les escarmoucheurs s'étant animez au combat, ceux qui étoient restez dans les retranchemens, en sortirent d'abord en petit nombre pour secourir les leurs, & tous enfin se trouverent engagez dans une bataille. Les deux armées presque égales en nombre tant pour la cavalerie que pour l'infanterie, se disputèrent la victoire avec une valeur incroyable ; tous les soldats également exercez dans le metier de la guerre, & également animez les uns contre les autres, étoient persuadez que cette journée devoit décider du salut & de la liberté des deux nations. L'action dura tout le reste du jour, & la nuit étant venuë on se separa sans sçavoir de quel côté étoit l'avantage. Mais le lendemain la différence contenance des deux armées fit assez voir pour qui la victoire s'étoit déclarée. Car Tarquin pour montrer qu'il étoit prêt à livrer un second combat, fit avancer ses troupes dans la plaine, où il les retint quelque tems rangées en bataille. Les Latins au contraire n'osoient remuer ni sortir de leurs lignes. Quand il vit qu'ils ne faisoient aucun mouvement, il fit enterrer honorablement les morts & dépouiller ceux des ennemis, après quoi il entra dans son camp avec un air triomphant.

Quelques jours après, les Latins ayant reçu des Etruriens un nouveau renfort, hazarderent une seconde bataille. Elle fut beaucoup plus sanglante que la première. D'abord les Romains

plierent , & leur aîle gauche fut mise en désordre. Mais Tarquin qui combattoit avec succès à l'aîle droite , étant informé que ses troupes avoient lâché pied , courut à leur secours avec les meilleurs escadrons de sa cavalerie. Il attaque l'ennemi avec fureur , & jette la terreur par tous les rangs. En même tems l'infanterie Romaine revient de sa premiere épouvante , elle se rallie , met à son tour les ennemis en déroute , & les taille en pieces sans leur donner de quartier. Le Roi laisse le corps de son armée pour achever la victoire , & ordonne cependant à son infanterie de le suivre au petit pas en ordre de bataille. Il court lui-même à bride abattue au camp des Latins avec sa cavalerie , il y arrive avant que les fuyars y aient porté la nouvelle de leur défaite , & le prend du premiere assaut. D'un côté les fuyars y accourent en foule , & de l'autre la Garnison en sort pour se jeter dans la plaine. Les Romains tombent sur les uns & sur les autres , & en font une sanglante boucherie. Les uns meurent les armes à la main , les autres poussez & culbutez dans leurs lignes , périssent misérablement. Quelques-uns , mais en petit nombre , échappent à la mort , & se rendent à la merci du vainqueur. De l'aveu de toutes les troupes on fut redevable à Tarquin du succès de cette journée. Il trouva de grosses sommes d'argent dans le camp des Latins & quantité d'autres effets ; il s'en reserva une partie , & abandonna le reste au pillage.

Après une expédition si glorieuse, il marcha contre les villes des Latins, résolu d'emporter de force celles qui refuseroient de se soumettre. Mais il ne fut point obligé de les assiéger. Elles eurent toutes recours à sa clemence, & n'employant pour armes que les prières, elles lui demandèrent la paix à telles conditions qu'il voudroit, & lui ouvrirent leurs portes. Tarquin dans cette occasion donna des marques de sa modération & de sa clemence. Il ne fit mourir personne, il ne condamna aucun Citoyen ni à l'exil ni à l'amende; il ne changea rien à leurs Loix, à leur Gouvernement, à leurs Privileges; & sans leur faire payer de contributions, il leur laissa la jouissance entière de leurs terres & autres biens. Il leur ordonna seulement de rendre aux Romains les transfuges & les prisonniers sans rançon, de remettre à leurs maîtres tous les esclaves qu'ils avoient enlevés dans leurs courses, de restituer ou payer aux gens de la campagne ce qu'ils leur avoient emporté, en un mot de réparer tous les torts qu'ils avoient faits sur les terres de la République; leur promettant que s'ils remplissoient exactement ces conditions, ils seroient toujours amis & alliez des Romains, pourvu que dans la suite ils les regardassent comme leurs protecteurs, qu'ils eussent toujours une parfaite déférence pour leurs ordres, & que jamais ils n'entraissent dans aucune intrigue contre leurs intérêts.

TARQUIN L'ANCIEN. 381

La guerre des Latins étant si heureusement & si glorieusement terminée , Tarquin revint à Rome , & y reçut les honneurs du triomphe. Il ajouta plusieurs choses aux ornemens & à la pompe de cette solennité. L'Histoire nous apprend qu'il reçut les honneurs du triomphe en robe d'or, & quelques Auteurs d'une autorité plus douteuse , disent qu'il les reçut dans un char d'or. Quoi qu'il en soit , il ajouta tant de nouveaux ornemens à la magnificence du Triomphe , qu'il y a des Auteurs qui disent qu'il fut le premier qui institua cette auguste cérémonie. Il célébra aussi des jeux avec une pompe & une dépense qui jusqu'alors avoient été inconnues à Rome. Les dépouilles qu'il avoit enlevées aux ennemis , étoient plus que suffisantes pour fournir à toutes ces dépenses. Ce fut à cette occasion qu'il fit bâtir le grand cirque entre le mont Palatin & le mont Aventin. Avant ce tems-là , tous les spectateurs qui assistoient à ces sortes de solennitez étoient debout. Tarquin fut le premier qui fit faire autour de ce cirque des sieges couverts , qu'il partagea en trente parties , assignant à chaque Curie les places particulieres , afin que tout le monde fût assis en son rang. Dans le tems que Denys d'Halicarnasse étoit à Rome , ce cirque avoit trois stades & demi de longueur , sur quatre Plethres ou arpens de largeur , & il y tenoit 150000. hommes fort à l'aise. Mais il n'étoit pas si grand du tems de Tarquin ; on l'avoit augmen-

té depuis son regne, & on y avoit ajouté beaucoup d'ornemens. Les jeux que ce Prince fit célébrer pour le divertissement du peuple, consistoient principalement en courses de chevaux & en lutteurs qu'il avoit fait venir d'Etrurie. Depuis ce tems-là ces jeux se célébrèrent tous les ans, & on les appella les Jeux Romains ou les Grands Jeux.

Tarquin fit en même tems orner le *Forum Romanum*, c'est-à-dire, la place publique de Rome, où l'on rendoit la justice, où se faisoient les assemblées, & où l'on traittoit des affaires; il fit bâtir des boutiques & plusieurs autres édifices autour de cette place. Mais ce qu'il fit de plus important, c'est qu'il rétablit les murs de Rome, qui auparavant n'étoient que de pierres brutes, mal polies, posées les unes sur les autres sans aucun art. Quelque fabuleux que soit ce que l'on dit de Remus, sçavoir, qu'il franchit d'un saut les murs dont son frere avoit fortifié la nouvelle ville, il est certain que ses fortifications étoient peu de chose. Quand on ajouta une nouvelle colline à la ville de Rome, on la fortifia de murailles. Mais ces murailles étoient faites à la hâte; de sorte qu'elles n'étoient pas assez fortes pour mettre la ville en sûreté; & d'ailleurs elles étoient si mal bâties qu'elles ne servoient pas même d'ornement. Tarquin crut qu'il ne pouvoit mieux occuper le peuple qu'à fortifier toute la ville de nouvelles murailles de pierres de taille quarrées.

TARQUIN L'ANCIEN. 383

Mais à peine eut-il fait commencer l'ouvrage, qu'il fut obligé de l'interrompre à l'occasion des excursions que faisoient les Sabins sur les terres de la République.

Cette nation sçavoit combien elle avoit offensé les Romains, & que Tarquin ne différoit à se venger que pour le faire plus sûrement. C'est pourquoi elle resolut de le prévenir, & fit passer le Teverone à son armée avant que les Romains eussent des troupes en campagne. Mais Tarquin avoit fait des préparatifs de loin ; & quelque diligence que fissent les ennemis, il fut aussi-tôt prêt qu'eux. Les deux armées se rencontrèrent sur les frontieres, & en vinrent aux mains. Le combat fut très-sanglant, & dura jusqu'à la nuit sans que la victoire se déclarât. Les jours suivans ils ne sortirent point de leurs lignes ni les uns ni les autres. Au contraire ils reculerent leurs camps, & à la fin chacun se retira comme de concert, sans piller le païs ennemi. Car le Général des Sabins & le Roi des Romains avoient le même dessein de mettre sur pié une armée plus nombreuse pour rentrer en campagne au commencement du printems.

Les deux nations ayant fait de nouveaux préparatifs, recommencerent leurs hostilités dès que la belle saison fut venue. Les Sabins qui avoient reçu des Etruriens un renfort considérable, parurent les premiers en campagne. Ils vinrent se poster près de Fidenes, au confluent du Teve-

rone & du Tibre , où ils établirent deux camps sur une même ligne. Le lit commun des deux fleuves étoit entre deux. Mais ils y firent un pont de bois sur des bateaux pour avoir communication de l'un à l'autre ; de sorte que ce n'étoit, pour ainsi dire , qu'un seul & même camp. Sur la nouvelle de leur marche , Tarquin se mit aussi en campagne avec son armée , & alla se camper auprès du Teverone , un peu au-dessus des Sabins. Il se saisit d'une colline où il n'étoit pas possible aux ennemis de l'attaquer , & à la faveur de ce poste avantageux il différa de livrer bataille jusqu'à ce qu'il fût sûr du succès. Quelqu'envie qu'eussent les deux armées d'en venir aux mains , il n'y eut cependant aucune action générale. Mais Tarquin sans donner bataille , ruina entièrement les affaires des Sabins par un stratagème qui est un des plus remarquables de l'antiquité. Voici de quelle manière il s'y prit. Il jeta sur le Teverone , auprès duquel il s'étoit campé , quantité de petits bateaux , qu'il remplit de poix , de soufre , de bois sec , & d'autres matières combustibles ; & vers la quatrième veille il y fit mettre le feu & les laissa aller au courant de l'eau. Le vent favorisant son dessein , ces brulots gagnèrent bien-tôt le pont , & y causerent un grand embrasement. Les Sabins apperçurent des tourbillons de flamme , ils accourent au pont , & font tous leurs efforts pour arrêter l'incendie. Pendant ce tems-là Tarquin fait mar-
cher

cher son armée en ordre de bataille, attaque un des deux camps qui étoit du même côté de la rivière que ses troupes, & s'en empare d'autant plus facilement que la plupart des ennemis l'avoient abandonné pour courir au feu. Tandis que cela se passoit, un détachement de l'armée Romaine, que le Roi avoit envoyé la nuit d' auparavant, & qui avoit passé le fleuve, partie sur des batteaux, partie sur des radeaux, sortit de son embuscade dès qu'il vit le pont en feu, & se rendit maître de l'autre camp avec la même facilité. Les Sabins qui s'étoient mis en défense, furent taillez en pièces par les Romains; d'autres se jetterent dans le fleuve pour se sauver à la nage, mais ne pouvant résister à la rapidité de son cours, ils furent engloutis; & la plupart de ceux qui étoient allez éteindre l'incendie du pont, périrent misérablement par le feu. On fit aussi un grand nombre de prisonniers; & afin qu'il ne manquât rien à la gloire de cette journée, les Romains perdirent très-peu de monde.

On dit qu'on apprit à Rome cette importante victoire par les armes des ennemis qu'on vit flotter sur le fleuve, avant que personne pût y en porter la nouvelle. Le Roi envoya à la ville les dépouilles qu'il avoit enlevées dans les deux camps. On les mit toutes en pile, & on en fit un sacrifice au Dieu Vulcain, à qui Tarquin les avoit vouées en cas que ses entreprises eussent un heureux succès. Le Roi profitant de sa victoire, con-

388 TARQUIN L'ANCIEN.

fallut qu'ils ne fussent défaits à platte couture; Car la Garnison de Fidenes qui avoit fait venir secrettement des secours d'Etrurie, fit sur eux une sortie si à propos, que du premier effort elle emporta leurs retranchemens qui étoient mal gardez, & que tombant sur les fourageurs elle en fit un grand carnage.

Pendant ce tems-là, le Roi à la tête de l'armée Romaine entra sur les terres des Veiens, & y fit le dégât, jusqu'à ce que les Etruriens fussent venus à leur secours, & qu'il les eût attirés à un combat dont le succès fut entièrement à son avantage. Après ce combat, les Veiens s'étant retirés dans leurs murailles, les campagnes lui furent ouvertes; il les parcourut sans trouver de résistance, y fit un grand nombre de prisonniers, & avant la fin du Printems il s'en retourna à Rome chargé de butin. Ce pays étant très-riche & très-abondant, il résolut enfin d'en tirer ce qui lui étoit nécessaire pour faire subsister & pour entretenir son armée. Il y fit trois courses consécutives, & désola tellement les terres les plus fertiles qu'il mit ces pauvres peuples hors d'état de recueillir ni bled, ni vin, ni fruits pendant trois ans. Il ravagea de la même manière les campagnes de Céré, qui étoit une des plus grandes villes, des plus peuplées, & des plus riches de l'Etrurie. Il en sortit des troupes pour défendre les terres, mais elles furent battues & obligées de se retirer sous leurs murailles. Les Romains

s'étant rendu maîtres de ces campagnes qui four-
nissent abondamment à toutes les nécessitez
de la vie, y vécurent plusieurs jours aux dépens
de l'ennemi; & quand il fut tems de se retirer,
ils en emporterent tout ce qu'ils purent. De si
heureux succès animèrent Tarquin à poursuivre
ses conquêtes. Il marcha vers Fidenes dans le des-
sein d'en chasser la garnison & de punir severe-
ment ceux qui avoient livré la ville aux Etruriens.
La garnison fit une sortie pour l'empêcher d'en
faire le siege. Mais les Romains la défirent dans
un combat, & prirent la ville d'assaut. Quelques-
uns des Citoyens qui s'étoient distinguez dans
la revolte, furent décolez, & d'autres moins
coupables furent ou bannis à perpetuité ou con-
damnez à de grosses amendes. Le Roi donna
tous les biens des coupables à ceux de l'ancienne
colonie Romaine qui lui avoient toujours été fi-
dèles, ou il les distribua à la nouvelle garnison
qu'il y laissoit.

Nous n'avons pas beaucoup de particularitez
d'une guerre si glorieuse & à Tarquin & à la ville
de Rome. Nous sçavons seulement en général
qu'elle fut très fatale aux Etruriens, & qu'après
avoir duré neuf ans, elle se termina par la ba-
taille d'Erete dans le pays des Sabins. Les Etru-
riens avoient pris leur marche par cette ville, sur
la parole qu'on leur avoit donnée que les Sabins
leur fourniroient quelques secours, parce que la
treve de six ans qu'ils avoient obtenue de Tar-

quin , étoit expirée , & qu'ils n'avoient rien tant à cœur que de reparer leurs pertes. Ils comptoient d'autant plus sur ces secours que les villes Sabines pouvoient leur donner une florissante jeunesse , qui avoit eu le tems de croître & de se fortifier pendant la trêve. Mais leurs espérances s'évanouirent. Car il ne leur vint point de secours ; excepté quelques volontaires à qui ils donnoient une grosse paye. D'ailleurs l'armée Romaine ayant fait prompte diligence , parut beaucoup plutôt qu'ils ne s'y attendoient , & il fallut en venir aux mains. Les Romains remportèrent en cette journée une victoire complete , qui leur couta peu de monde. Les Etruriens au contraire y firent des pertes irreparables. La plupart se défendirent jusqu'à l'extrémité , & restèrent sur le champ de bataille ; les autres cherchant à s'échapper par des routes inconnues , tombèrent dans des défilez impraticables , où il ne leur restoit point d'autre ressource que de se laisser tailler en pièces ou de se rendre à la discrétion du vainqueur. Cette affreuse déroute leur fit perdre toute espérance , sur-tout lorsqu'ils virent que d'une si nombreuse armée , il ne revenoit presque personne. Les Chefs de la nation informez que Tarquin se préparoit à continuer la guerre , prirent un parti que la prudence seule pouvoit leur suggerer. Ils convoquerent les Etats généraux , & il fut résolu qu'on demanderoit la paix. Aussi-tôt on envoya à Rome une ambassade com-

TARQUIN L'ANCIEN. 391

posée des personnes les plus distinguées de chaque ville & par leur âge & par leur rang , avec plein pouvoir de conclure un traité aux conditions qu'il plairoit au Roi.

La nouvelle de la victoire que Tarquin venoit de remporter , étant arrivée à Rome , le Senat & le peuple d'un commun consentement lui décernerent les honneurs du triomphe. Il étoit de retour , & avoit déjà fait son entrée triomphante, lorsque les députez des villes d'Etrurie arrivèrent. Il les reçut avec beaucoup d'humanité; il écouta même avec patience un long discours dans lequel ils s'étendirent sur la moderation & la clemence dont ils tâchoient de lui inspirer les sentimens , & sur les anciennes alliances qui les unissoient avec les Romains. Quand ils eurent fini , il leur dit qu'il n'avoit qu'une question à leur faire, sçavoir , s'ils venoient disputer avec lui de l'égalité , & si les villes qui les avoient envoyez , se regardoient encore comme souveraines & indépendantes , ou si elles se reconnoissoient vaincues & vouloient se soumettre au vainqueur? Les Ambassadeurs déclarerent hautement qu'ils venoient pour lui remettre leurs villes , & qu'ils se trouveroient trop heureux de recevoir la paix aux conditions qu'il voudroit. Tarquin ravi de les voir soumis : « Ecoutez , » maintenant , leur dit-il , à quelles conditions je » vous accorde la paix , & de quelle maniere je » veux récompenser votre soumission. Mon des-

392 TARQUIN L'ANCIEN.

« sein n'est point de faire mourir, ni d'exiler,
 « ni de dépouiller de ses biens aucun des Etru-
 « riens. Je laisse à toutes vos villes la liberté de
 « vivre selon leurs loix & de garder leur ancien-
 « ne forme de gouvernement, sans les obliger
 « ni à recevoir garnison ni à payer aucun tribut.
 « Pour récompense de toutes ces graces, je ne de-
 « mande qu'une seule chose que je croi que vous
 « ne devez pas me refuser, c'est que vous me re-
 « connoissiez pour votre souverain; je puis bien
 « l'être malgré vous, tant que je serai le plus fort;
 « mais j'aime mieux que vous m'accordiez ce ti-
 « tre de bonne grace, que de le prendre sans vo-
 « tre consentement. Allez porter cette nouvelle
 « à vos villes, je vous promets une suspension de
 « tout acte d'hostilité jusqu'à ce que vous soyez
 « de retour.

Sur ces promesses, les Ambassadeurs partirent pour porter en Etrurie les propositions du Roi. Quelques jours après, non seulement ils lui rapportèrent pour réponse que leurs villes le reconnoissoient pour leur souverain, mais ils lui présentèrent toutes les marques de souveraineté dont leurs Rois étoient revêtus; elles consistoient en une couronne d'or, un thrône d'ivoire, un sceptre au bout duquel il y avoit une aigle, & en de riches habits royaux tels qu'en portoient les Rois de Perse & de Lydie. On croit aussi généralement qu'ils lui présentèrent en même tems douze faisceaux, avec autant de haches, dont chacune appartenoit

appartenoit au Roi ou souverain magistrat de chaque ville, & qu'on donnoit toutes à un seul & même général d'armée dans toutes les expéditions que les villes d'Etrurie entreprenoient en commun. Mais ce fait n'est pas si certain que les autres; car quelques Auteurs disent que long-tems avant le regne de Tarquin on portoit douze haches devant les Rois, & que dès le tems de la fondation de Rome Romulus avoit pris cette coutume des Etruriens. Si nous en croyons les Historiens Romains, Tarquin ne se servit pas des ces marques d'honneur aussi-tôt qu'il les eut reçues, quoiqu'elles convinssent fort à son caractère. Il demanda auparavant au Senat & au peuple s'il pouvoit en faire usage, & sur leur consentement il commença dès lors & continua le reste de sa vie à porter une couronne d'or, un habit de pourpre bigarré de diverses couleurs, un sceptre d'ivoire, à s'asseoir sur un thrône aussi d'ivoire, & à faire marcher devant lui douze Licteurs avec des haches & des faisceaux lorsqu'il paroissoit en public ou qu'il rendoit la justice. Les Rois qui lui succederent, se servirent des mêmes ornemens. Les consuls qu'on créoit tous les ans après qu'on eut chassé les rois, les conserverent tous, excepté la couronne & la robe de diverses couleurs, qu'on leur retrancha comme des ornemens odieux & contraires à la liberté. Cependant on ne leur ôta pas pour toujours ces deux dernieres marques de la puissance souve-

raîne , puisque quand le Senat leur avoit décerné les honneurs du triomphe pour quelque grande victoire remportée sur les ennemis, ils paroissoient en public avec tout cet appareil de la royauté.

La guerre des Etruriens étant heureusement terminée , il ne restoit plus que les Sabins qui disputassent aux Romains la supériorité. C'étoit une nation belliqueuse , riche , puissante , & fameuse par sa haine héréditaire contre Rome. Tarquin avoit envie de les réduire , comme il avoit réduit les autres peuples voisins. Il ne lui fut pas difficile de trouver un prétexte pour leur déclarer la guerre. Il les somma de lui livrer ceux qui avoient engagé les Etruriens à entrer sur les terres de Rome en leur promettant de faire soulever les villes Sabines en leur faveur. Les Sabins ne purent se résoudre à livrer leurs meilleurs Citoyens , car c'étoient les plus éminens de chaque ville qui avoient ainsi attiré les Etruriens sur les terres des Romains ; & pour ne pas donner à Tarquin le tems de les prévenir , ils se mirent au plus vite en campagne. D'abord ils passèrent le Teverone sans trouver de résistance , & ravagèrent les campagnes en toute sûreté. Le Roi mit sur pied la fleur de la jeunesse Romaine , & marcha à grandes journées pour attaquer les fourageurs. Il les trouva dispersés au pillage , en tua un grand nombre , & leur ayant enlevé leur butin , il alla se camper à la vue de leurs

lignes. Il laissa passer quelques jours, jusqu'à ce que le reste de son armée & les troupes auxiliaires qu'il attendoit, vinssent le joindre ; après quoi il sortit dans la plaine pour engager le combat. Les Sabins sans s'étonner de l'ardeur que les Romains faisoient paroître, sortirent aussi de leurs retranchemens. Ils ne cédoient à leurs ennemis ni en nombre ni en valeur. Ils se battirent avec un courage extraordinaire, tant qu'ils n'eurent à soutenir que ceux qui étoient rangez en bataille devant eux. Mais quand ils virent qu'un corps de troupes toutes fraîches venoit en bon ordre les charger en queue, ils abandonnerent leurs rangs & prirent la fuite. Ces nouvelles troupes étoient composées de la fleur de la cavalerie & de l'infanterie Romaine ; Tarquin la nuit précédente les avoit placées en embuscade dans un poste avantageux, avec ordre d'attaquer l'ennemi par derrière quand le combat seroit engagé. Les Sabins les voyant venir à eux, furent tellement saisis d'épouvante, qu'ils perdirent courage & n'eurent plus la force de se défendre. Ils firent néanmoins quelques efforts pour s'enfuir. Mais la cavalerie Romaine leur ferma le passage & les investit de toutes parts. Il ne s'en salva qu'un très-petit nombre qui se retirèrent dans quelques villes voisines ; les autres furent taillez en pièces, ou faits prisonniers. Ceux qui étoient restez dans le camp pour le garder, furent si consternez de cette affreuse déroute, que sans

oser même se mettre en défense, ils se livrerent aux ennemis & leur abandonnerent leurs retranchemens.

Cette perte néanmoins les irrita beaucoup plus qu'elle ne les abbatit. Persuadez que la victoire qu'on avoit remportée sur eux, étoit plutôt l'effet de l'artifice que de la force & du courage, ils se flattoient de mieux réussir dans la fuite & d'étonner les Romains par leur valeur. Dans cette espérance, ils leverent une armée plus nombreuse que la première, & élurent un Général d'une grande réputation & d'une expérience consommée. Tarquin résolut de les prévenir à son tour; il rassembla ses troupes en diligence, & passa le Teverone avant que les ennemis pussent se joindre en un corps. Sur la nouvelle de sa marche, le Général des Sabins prend une partie de ses troupes, & va au-devant de lui. Comme il se sentoît trop foible pour hasarder une bataille, il se campe à la vûe des Romains sur une colline haute & escarpée, où il étoit presque certain qu'on ne pourroit pas le forcer à combattre; de là il envoyoit continuellement des partis pour harceler les fourageurs & pour empêcher les Romains de faire des courses dans la campagne. Il y eut de fréquentes escarmouches de la cavalerie & de l'infanterie légère, mais le Général des Sabins évita toujours une action générale, & quelques tentatives qu'on fît, il ne fut pas possible de l'y attirer. Tarquin ennuyé de

ces retardemens , resolut de forcer le camp des ennemis. Il leur livra plusieurs assauts; mais le poste étant trop difficile à emporter, il prit le parti de leur couper les vivres afin de les réduire par la famine. Il mit des troupes dans toutes les avenues, pour les empêcher de sortir dans la campagne, & d'aller chercher du bois, du fourrage, & autres provisions nécessaires; & par ce moyen il les réduisit à la dernière extrémité. Les Sabins ainsi réduits, prirent l'occasion d'une nuit obscure & orageuse pour décamper honteusement. Ils sortirent de leur poste sans beaucoup de perte; mais ils furent obligés d'abandonner leurs malades, leurs bleffez, leurs chevaux, leurs tentes, & toutes leurs munitions de guerre. Le lendemain les Romains pillèrent le camp, enlevèrent les tentes, les bêtes de charge, l'argent & autres effets, & revinrent à Rome, suivis d'un grand nombre de prisonniers.

La guerre des Sabins dura cinq ans sans discontinuer. Pendant ce tems-là, on ne cessa de faire des courses de part & d'autre pour ruiner le pais ennemi. Il se donna plusieurs combats entre les deux nations; & la fortune se déclara tantôt pour les uns, tantôt pour les autres: mais si les Sabins remporterent quelquefois l'avantage dans les petits combats, les Romains gagnèrent les plus grandes batailles & les victoires signalées. La dernière année les Sabins ayant résolu de faire un dernier effort, armerent tout ce qu'ils

avoient d'hommes en état de porter les armes. Les Romains de leur côté mirent en campagne toutes leurs troupes , celles des Etruriens , & généralement toutes les forces de leurs sujets & de leurs alliez. Le Général des Sabins divisa son armée en deux corps qu'il posta dans deux différens camps. Tarquin partagea la sienne en trois : le Roi en personne commandoit les Romains ; Aruns son neveu conduisoit les Etruriens ; & Servius Tullius son gendre , homme courageux & d'une prudence consommée , étoit à la tête des Latins & des autres alliez. Tous les préparatifs étant faits de part & d'autre , on en vint aux mains. L'action commença du matin , & dura un jour entier. Mais à la fin les Romains remporterent la victoire , & ayant fait un grand carnage , ils prirent plusieurs prisonniers , & se saisirent des deux camps. Maîtres de la campagne ils ruinèrent tout le pais par le fer & par le feu , & sur la fin de l'été ils revinrent à Rome avec de grandes richesses.

Tarquin reçut alors pour la troisième fois les honneurs du triomphe. Au printems suivant il leva une nouvelle armée , & se mit en campagne. Son dessein étoit d'assiéger quelques villes des Sabins , mais ils le prévirent par une prompte soumission. Leur courage étoit tellement abbatu par leurs pertes précédentes , qu'ils ne pouvoient attendre d'une plus longue guerre que leur ruine entiere & une honteuse servitude. Dans une

si facheuse situation il ne leur restoit point d'autre parti que d'avoir recours à la clemence du vainqueur qui leur étoit connue; ils le firent, & ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Ils envoyèrent les principaux de chaque ville à Tarquin pour se rendre à lui & pour le prier de leur accorder la paix à des conditions raisonnables. Le Roi ravi de pouvoir réduire cette nation sans aucun danger, reçut favorablement l'ambassade; il leur accorda la paix aux mêmes conditions qu'il l'avoit accordée auparavant aux Etruriens; & pour cimenter la nouvelle alliance, il leur renvoya tous leurs prisonniers sans rançon.

Toutes les guerres étant terminées, Tarquin reprit les travaux qu'il avoit interrompus. Il y exerça les Romains avec autant de peines & de fatigues qu'il les avoit exercez dans les travaux militaires, & le peuple ne fut pas plus en repos dans la paix qu'il l'avoit été dans la guerre. D'abord il fit achever les murs & les fortifications de Rome. Ensuite il commença les immenses travaux de ces égouts par où les eaux & les immondices de la ville s'écoulent dans le fleuve; ouvrage qui dans le tems même de la plus grande splendeur de Rome, a toujours été regardé comme une des plus éclatantes preuves de la magnificence. Ne croiroit-on pas, comme remarque judicieusement l'Historien Romain, que ce Prince prévoyoit dès lors que Rome devoit être un jour la maîtresse du monde, & que ce fut

dans cette vûe qu'il l'orna d'ouvrages si superbes? On creusa de vastes montagnes d'un bout à l'autre, & on détourna des rivières de leurs lits pour faire ces magnifiques égouts, qui étoient si larges qu'on pouvoit y aller presque par tout en bateau comme sur un grand fleuve. Une quantité prodigieuse de décombres & d'immondices, les maisons qui étoient tombées, les incendies, les tremblemens de terre, ruinerent considérablement ces égouts dans l'espace de sept cens ans; ils étoient bouchés en plusieurs endroits, & les eaux ne pouvoient plus s'écouler. Agrippa étant Edile, on les fit nettoyer & réparer; on y fit même entrer sept nouvelles rivières dont on détourna le cours; & la dépense de cet ouvrage seul monta à mille talens. De-là on peut juger qu'il en coûta prodigieusement pour les faire d'abord, & que ce fut un travail immense. Nous voyons dans plusieurs Auteurs que ceux qu'on y employoit, étoient tellement saisis d'horreur en considérant la difficulté de l'entreprise & les dangers qui en étoient inséparables, qu'il y en eut un grand nombre qui se tuerent eux-mêmes, & qu'on ne trouva point d'autre moyen pour arrêter une si pernicieuse manie que de crucifier les corps de ceux qui s'étoient défaits, afin qu'ils servissent d'exemple aux autres. On suppose que cela arriva sous le regne de Tarquin le jeune, qui continua les travaux que son ayeul avoit laissé imparfaits, & qui est noté d'infamie dans l'Histoire

toire

TARQUIN L'ANCIEN. 465

toire comme un Tyran qui se faisoit un plaisir de fatiguer & de consumer le peuple par les travaux les plus serviles.

Vers le même tems, Tarquin entreprit un ouvrage d'une autre nature. Ce fut de bâtir un Temple à Jupiter, à Junon & à Minerve, comme il s'y étoit obligé par un vœu dans la dernière bataille contre les Sabins. L'entreprise étoit digne d'un Prince si religieux. Comme il n'avoit point encore désigné de place pour l'édifice, il assembla les Augures & leur demanda leur avis. Ceux-ci consulterent les regles de leur art, & lui dirent qu'ils ne voyoient point d'endroit qui pût être & plus agréable aux Dieux & plus propre pour un Temple que le mont Tarpeïen qui commandoit sur la place publique. Mais il y avoit deux difficultez qui paroissoient invincibles. La colline étoit roide, escarpée, & presqu'inaccessible. D'ailleurs il y avoit déjà plusieurs autels & plusieurs petites chapelles consacrées aux Dieux; il auroit fallu les ôter pour faire place au nouvel édifice, & s'exposer à commettre un sacrilege. Cette dernière difficulté n'étoit pas la plus grande; les Augures la leverent facilement. Ils résolurent de consulter les Dieux l'un après l'autre, & de ne point transporter leurs autels qu'ils ne donnassent des marques visibles de leur consentement. Tous les autres Dieux ou Genies leur permirent d'ôter leurs autels & de les mettre ailleurs. Il n'y eut que le Dieu Terme & la Jeunesse

qui furent sourds à leurs prières , & qui ne voulurent jamais céder leurs places , quelques instances qu'on leur fit. On fut donc obligé d'enfermer leurs autels dans l'enceinte du Temple ; l'un dans le vestibule de Minerve , l'autre dans le Temple même , proche le Sanctuaire. Les Augures conjecturèrent de là que jamais les bornes de Rome ne changeroient , & que cette ville seroit toujours florissante ; prédictions qui se sont vérifiées pendant une longue suite de siècles. L'autre difficulté étoit beaucoup plus importante. Le Roi cependant en vint à bout. On pratiqua par des travaux immenses un chemin plus facile pour monter au haut de la colline ; & en remplissant les creux & applanissant les éminences , on fit sur le mont Tarpeïen dont le sommet étoit inégal & escarpé , une grande place assez unie pour y bâtir un vaste & magnifique Temple. Mais il n'eut pas le bonheur de jeter les fondemens de l'édifice ; car il ne vécut que quatre ans après avoir terminé la guerre des Sabins , & tout ce tems-là fut employé à faire la place & les autres préparatifs.

De tous les Augures que Tarquin consulta sur cette pieuse entreprise , le principal & le plus célèbre étoit Attius Nevius ; ce fut lui qui désigna la place où l'on devoit bâtir le Temple , & qui prédit à cette occasion la durée de l'Empire Romain. Nevius étoit né en Etrurie , d'un homme de la campagne , qui gagnoit sa vie à la

bourer un petit champ. Son pere l'envoya à la ville pour apprendre les lettres ; & quand il fut suffisamment instruit dans les sciences communes, il le mit sous la discipline d'un docteur Etrurien, sous lequel il fit de si grands progrès dans l'art de deviner qu'il surpassa bien-tôt tous ses collègues. Nevius s'établit à Rome, & quoiqu'il ne fût pas membre du college des Augures Romains, il s'y acquit tant de réputation, qu'il étoit continuellement consulté, non seulement par le peuple, mais encore par les Augures. De si heureux succès lui inspirèrent la hardiesse de s'opposer au Roi même dans une entreprise très-innocente. Tarquin étant obligé dans la guerre des Sabins d'augmenter sa cavalerie, avoit dessein d'ajouter trois nouvelles Centuries à celles que Romulus avoit établies d'abord, & vouloit leur faire porter son nom & ceux de deux de ses amis. Attius s'y opposa fortement, & appuya son opposition de raisons plausibles : « Romulus, lui dit-il, a donné des noms à ses Centuries, il en a fixé le nombre, & cet établissement a été confirmé par des Augures ; il ne vous est donc pas permis d'y rien ajouter ni d'y rien changer sans consulter les oiseaux.

Tarquin qui ne souffroit pas volontiers qu'on traversât ses desseins, ne pouvoit le pardonner à Nevius ; il ne cherchoit que l'occasion de le décrediter & de faire voir qu'il n'y avoit rien de certain dans sa science. Un jour qu'il étoit sur

son tribunal , il fit venir Nevius en présence d'une nombreuse assemblée , qu'il eut soin de prévenir sur le piège qu'il alloit lui tendre pour faire voir la vanité de son art. Le Devin vient ; Tarquin le reçoit d'un air doux & honnête : « Voici , lui dit-il , l'occasion de donner des preuves de votre habileté dans l'art de deviner. Je roule un grand dessein dans mon esprit , & je voudrois savoir si je puis l'exécuter. Allez donc consulter les oiseaux , & revenez au plus vite. » Le Devin part ; il revient peu après ; il dit au Roi que les auspices sont favorables , & que ce qu'il médite peut s'exécuter. Sur cette réponse Tarquin se prend à rire ; & tirant de dessous sa robe un rasoir & une pierre à aiguïser : « Vous voilà , lui dit-il , vaincu d'imposture ; il est clair que votre prétendue science n'est que fourberie , dès que vous osez assurer que je puis faire une chose qui est évidemment impossible. Je voulois savoir si d'un coup de rasoir je pourrois couper cette pierre en deux ; les oiseaux que vous avez consultez , vous ont-ils montré que cela soit possible ? » Toute l'assemblée applaudit par un éclat de rire , & se mocqua du Devin. Nevius sans s'étonner du bruit : « Frappez , dit-il au Roi , frappez sur la pierre : vous la couperez en deux ; ou je suis prêt à tout souffrir. » Tarquin surpris de la confiance de l'Augure , donne un coup sur la pierre , & le rasoir la coupe en deux avec un morceau de la main qui la tenoit. Cette mer-

veille étonne les spectateurs , il s'éleve un cri général , & on applaudit au Devin.

Confus d'avoir éprouvé à ses dépens la science de l'Augure , Tarquin abandonna son dessein , & distribua sa nouvelle cavalerie dans les anciens corps. Après cela il rendit à Nevius les plus grands respects , & tâcha de le gagner par toutes sortes de marques d'estime & d'amitié. Il lui érigea lui-même une statuë de bronze dans la place publique , vers l'endroit où s'étoit operé le miracle , ou du moins il permit au peuple de la lui ériger. Cette statuë étoit devant la chambre où se tenoient les assemblées du Senat , où elle subsista pendant plusieurs siècles ; elle étoit au-dessous de la moyenne taille , & représentoit Nevius la tête couverte du pan de sa robe. On dit aussi que la pierre & le rasoir furent enterrez sous un autel , pas loin de la statuë ; mais ce fait n'est appuyé que sur une Tradition assez incertaine. Quoi qu'il en soit , le bruit du prodige qui étoit arrivé , se répandit par toute la ville. Nevius devint en même tems le plus célèbre & le plus illustre de tous les Augures. Mais dans le plus haut degré de sa gloire il disparut tout d'un coup ; & quelques recherches qu'on fit , on ne put jamais ni sçavoir ce qu'il étoit devenu ; ni même retrouver son corps. Au reste , je ne voi rien en cela de si extraordinaire. Dans des siècles moins fameux pour les miracles , combien d'illustres personages qui avoient eu le malheur de déplaire aux Princes ,

ont eu le même sort ? Dans le siècle même de Nevius où les miracles étoient si communs , il y eut des incrédules qui chercherent des causes naturelles de sa mort. On soupçonna avec raison ses Collegues de s'être défaits de lui par jalousie. Le Roi lui-même fut accusé par ses ennemis d'avoir eu part à sa mort , & il paroît que rien ne contribua plus à sa perte que cette accusation ; bel exemple qui fait voir combien il est dangereux d'être soupçonné d'avoir touché aux choses sacrées !

Tarquin étoit déjà dans un âge fort avancé , & par un malheur commun à cet âge , il avoit perdu son fils unique , jeune prince d'un rare mérite , qui avoit donné des preuves extraordinaires d'une valeur prématurée , & qui à treize ans ayant combattu seul à seul & tué un des ennemis , avoit mérité que le Roi son pere lui donnât la robe prétexte & la bulle , qui depuis ce tems-là furent les ornemens des enfans des Romains. Il est vrai que ce fils de Tarquin avoit laissé deux fils , mais ils étoient encore enfans. Le Roi qui ne pouvoit pas raisonnablement se flatter de vivre jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge viril , jeta les yeux sur Servius Tullius son gendre pour en faire son successeur , & commença à se servir de lui pour l'administration des affaires qu'il étoit hors d'état de gouverner lui seul. Les fils d'Ancus Marcius vivoient encore , & se flattoient toujours de succéder à Tarquin. L'occasion de la

TARQUIN L'ANCIEN. 407

mort de l'Augure qui avoit disparu tout d'un coup , étoit trop favorable pour la laisser échapper. Ils sçurent en profiter contre Tarquin & Servius , & ils commencerent à accuser le Roi de l'avoir fait tuer. » Il est évident , disoient-ils , » que dans le dessein qu'il avoit d'introduire des » nouveautez dans la République , il a voulu se » défaire d'un homme qui s'opposoit constamment à ses procedez arbitraires. Il n'a pris aucune part à la perte que faisoit le public , il n'a pas fait la moindre information , & n'a point interposé son autorité pour découvrir les Auteurs d'un crime si énorme ; c'est une preuve que nul autre que lui n'en est l'auteur. Il vit cependant , il regne , & les mains souillées du sang du Prophete il offre aux Dieux des sacrifices publics. N'est-il pas assez honteux pour nous qu'une ville fondée par un Heros qui a été mis au rang des Dieux , soit maintenant gouvernée par un tel Roi ? Faut-il encore qu'à près un étranger les Romains ayent pour monarque un homme inconnu , un vil esclave ! N'en doutez point , Romains , Tarquin veut laisser la couronne à Servius , il lui a déjà donné toute l'autorité , il ne lui manque plus que le titre de Roi.

Ces discours semez artificieusement par les partisans des Marcius , gens habiles & capables d'en imposer , firent quelque impression. D'abord ils les debitoient tout bas ; ensuite dévenus

plus hardis & se croïant déjà assez forts pour parler ouvertement , ils les débitèrent dans la place publique , & un jour ils voulurent chasser le Roi de son tribunal. Mais la vérité fut plus forte que leurs calomnies , & jamais ils ne purent persuader au plus grand nombre de le déthrôner. Ils ne parloient pas moins contre Tullius que contre le Roi. Mais le crédit de ce ministre étoit si bien établi , que tout ce qu'ils pouvoient dire , ne faisoit point d'impression. Quant à Tarquin , il fit lui-même son apologie devant le peuple , & se justifia pleinement. Tullius son gendre ne lui fut pas inutile en cette occasion. Il prouva l'injustice & la fausseté des accusations qu'on faisoit contre lui ; & comme il avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit des Romains , il excita la compassion & l'indignation du plus grand nombre , couvrit de confusion ceux qui calomnioient le Roi , & les fit chasser de la place publique avec ignominie.

Les Marcius ayant échoué dans leur entreprise ; employerent leurs amis pour se réconcilier. Tarquin sacrifia volontiers ses ressentimens au souvenir des obligations qu'il avoit à leur pere ; & les croïant assez punis de leur témérité par la confusion qu'ils s'étoient attirée , il leur rendit son amitié. Cette feinte réconciliation dura trois ans , pendant lesquels ils continuèrent comme auparavant à faire leur cour. Mais dès qu'ils trouverent l'occasion de satisfaire leur haine dont ils conservoient

conservoient toujours le venin dans le cœur, ils ne la laisserent pas échapper. Ils déliberèrent auparavant s'il falloit tuer le Roi ou Servius. Ils voyoient bien que s'ils laissoient vivre le Roi, ils ne pourroient échapper au supplice, & que son nom seul assureroit leur punition ; ou qu'au moins il choisiroit entre les principaux Citoyens de Rome un autre gendre qui leur ôteroit toute esperance de parvenir à la couronne : au lieu que s'ils se défaisoient de Tarquin, Servius qui n'étoit qu'un homme privé, n'auroit jamais assez d'autorité pour les faire punir. Sur ces raisons ils se déterminent à faire tuer le Roi. Mais il n'étoit pas sûr pour eux de l'attaquer ouvertement : ils avoient déjà tenté cette voie, & elle leur avoit mal réussi. Il fallut donc agir sous main & tenter des voies secretes. Cette résolution prise, ils assemblent les conjurez, ils en choisissent deux des plus déterminez, les habillent en païsans, & les envoient au palais en plein midi, armez de coignées, & bien instruits de ce qu'ils doivent faire. Ceux-ci arrivent devant le palais en se querellant pour des torts prétendus, les termes les plus grossiers ne sont point épargnez ; des injures ils passent bien-tôt aux coups, ils crient à pleine tête, & réclament la Justice du Roi : les autres conjurez déguisez aussi en païsans, entrent dans leur querelle, & s'offrent à rendre témoignage. Quelques Officiers du Roi sortent au bruit, & les mènent devant lui. Il leur ordonne de parler, &

leur demande quel est le sujet de leur querelle. Il s'agit, lui dirent-ils, de nos chevres; & en même tems ils continuent à se quereller, criant à pleine tête, parlant tous deux ensemble, sans rien dire qui revienne au sujet de leur contestation. Les spectateurs en rient, & personne n'a le moindre soupçon de leur dessein. Les gardes du Roi les obligent enfin à s'expliquer: Un des deux commence un ennuyeux discours; & tandis que le Roi l'écoute patiemment, l'autre lui décharge un coup de coignée sur la tête; celui qui parloit lui donne en même tems un autre coup; & profitant tous deux de la surprise où l'on étoit, ils trouvent moyen de s'échapper de la sale où ils avoient fait le coup.

Tanaquil quoique troublée par ce coup imprévu, conserva néanmoins assez de présence d'esprit pour envoyer les Licteurs après les assassins, & pour faire fermer les portes du palais. On se saisit de ces malheureux, on leur donna la question, & par la force des tourmens on les obligea à déclarer les auteurs de la conjuration; ensuite on les punit de mort. Cependant elle fit porter le Roi dans sa chambre: mais un moment après il expira, dans la trente-huitième année de son regne, qui étoit la quatre-vingtième de son âge; Prince né pour la grandeur, qui avoit un esprit de Roi, un esprit de gouvernement dans un plus haut degré qu'aucun de ses prédécesseurs. Il étoit d'un temperament vigoureux, il avoit

TARQUIN L'ANCIEN. 418

encore un esprit actif & propre pour les affaires dans un âge très-avancé; brave de sa personne, mais plus célèbre encore par ses stratagemes que par les victoires qu'il remportoit en bataille rangée. Maître parfait dans l'art de la guerre, il sçavoit si bien profiter de ses conquêtes, qu'elles tournoient toujours à l'avantage du public. Il employoit tantôt la clemence, tantôt la rigueur; & jamais il ne se trompoit dans l'usage qu'il faisoit de l'une ou de l'autre. Jaloux de sa puissance, il aimoit la pompe, l'éclat, la domination, la magnificence, peut-être même jusqu'à l'excès; mais il n'entreprit jamais sur la liberté de son peuple. S'il désiroit des honneurs, il tâchoit d'y parvenir par des voies douces & honnêtes, il les demandoit à ses sujets, & ne vouloit les tenir que d'eux, presque toujours sûr de les obtenir, mais toujours disposé à offrir patiemment un refus. L'esprit de politesse, de grandeur, & de magnificence, qu'il introduisit le premier à Rome, & qui lui acquit tant de réputation dans les siècles suivans, étoit le seul défaut qu'on trouvoit en lui dans le siècle où il vivoit. Il est vrai que les ouvrages où il faisoit travailler le peuple, n'étoient pas pour lui, mais pour l'ornement de Rome & pour l'avantage du public; rare exemple & trop peu suivi par les princes: mais ils étoient trop grands, trop vastes, trop superbes pour la ville de Rome & pour ses habitans. Ces travaux d'ailleurs étoient trop difficiles, il y avoit trop de

danger pour ceux qu'il y employoit, & il y employoit trop de monde; c'est ce qui excitoit de si grands murmures. Son successeur, Prince après Numa, le plus populaire qui jamais ait été sur le trône de Rome, interrompit prudemment ces superbes travaux & les laissa imparfaits: mais son petit-fils les fit continuer; & ce ne fut pas un des moindres crimes de son règne si détesté, d'avoir forcé le peuple à reprendre un ouvrage si bas & si servile.

Tarquin ne laissa point d'enfans mâles. Il avoit eu un fils, qui étoit mort, & dont il lui restoit deux petits-fils. Le plus jeune fut dans la suite assassiné par son frere & par sa femme. L'aîné succéda à Servius: mais il ne parvint à la couronne que par le meurtre & par usurpation; crimes jusqu'alors inconnus à Rome. Cependant tous les crimes & toute la Tyranie de ce Prince n'empêcherent pas que dans les siècles suivans les Romains ne respectassent la mémoire de Tarquin l'ancien, sur tout lorsqu'ils reconnurent qu'ils lui devoient aussi leur libérateur. Car il avoit deux filles, celle qu'il maria à Servius Tullius, & une autre qu'il donna à Junius pere du grand Brutus. Les obligations que Rome avoit à ce généreux libérateur de la Patrie, étoient plus que suffisantes pour assurer à Tarquin une vénération & une reconnoissance éternelles, quand même il n'auroit point eu d'autre mérite que d'être son grand pere.

TARQUIN L'ANCIEN. 413

Tanaquil & Servius cacherent quelque tems la mort de Tarquin. On s'étoit saisi des assassins, on les avoit mis à la torture, & ils avoient avoué dans les tourmens que les Marcus les avoient engagez à assassiner le Roi. Après qu'on eut fait une punition exemplaire de ces malheureux, Servius agissant au nom du roi, escorté de gardes & précédé des Licteurs, parut dans la place publique au milieu d'une nombreuse assemblée, & cita les Marcus par un heraut pour leur faire rendre compte de leur conduite. Ceux-ci ayant refusé de comparoître, il ne lui fut pas difficile de les faire condamner par contumace, eux & tous leurs adherans, à un exil perpetuel, & de faire confisquer tous leurs biens au profit du public. En vengeance ainsi la mort de son beau-pere, il mérita de lui succéder. Il le fit enterrer honorablement, lui marquant après sa mort, comme pendant sa vie, une vive reconnoissance, & donnant dans toutes les occasions les preuves les plus éclatantes de la plus profonde vénération pour sa mémoire. Tullius avoit deux filles, c'étoit tout ce qu'il avoit d'enfans; il les donna en mariage aux jeunes Tarquins. Prince malheureux dans ces dernieres marques de pieté! Une alliance si funeste lui couta la vie, & à Rome la liberté.



L. JUNIUS BRUTUS.

DANS les vies des Hommes Illustres qui se sont distinguez en afranchissant leur Patrie du joug de la servitude, il ne faut pas s'attendre à trouver de ces faits rares & frappans qui sont le plus grand agrément de l'Histoire. Ces Heros ont été généralement persécutés par la fortune ; leur vie n'a été qu'un tissu de malheurs ; souvent même une mort violente & précipitée a mis obstacle à l'exécution de leurs desseins : & c'est ce qui fait que les Historiens ne nous ont conservé la mémoire que d'un petit

nombre de leurs actions. Il ne faut donc pas s'étonner si les vies des fameux conquérans qui mettoient toute leur gloire à réduire les hommes sous une dure servitude, sont ordinairement des sujets plus attirans. Elles sont pleines de faits qui charment & le Lecteur & l'Historien, & qui assurent à l'Auteur & à ses écrits l'admiration d'une posterité peu capable de faire de sérieuses réflexions. Ce préjugé quoiqu'assez général, n'en est pas moins injuste. Un Thrasybule exilé & errant de tous côtez, un Brutus qui sous une folie apparente cache le plus grand rôle & les plus nobles desseins, sont dans leur humiliation même infiniment au-dessus d'un Philippe ou d'un César, lorsque par mille actions mémorables ils cherchent à détruire la liberté que les autres ont acquise à leur Patrie. Un homme qui estime la liberté, lorsqu'il considère les desseins du monarque & du conquérant, doit naturellement être en garde pour ne pas louer des actions qui conduisent à une fin si odieuse. Mais quand il s'agit de parler des généreux Défenseurs de la Patrie, il lui est difficile de ne pas se persuader que l'Histoire n'a point d'expressions assez énergiques pour les louer avec dignité; il est violemment tenté de faire leur panégyrique au lieu d'écrire leurs vies; il exagère leurs vertus; il diminue leurs vices, il ne croit pas même qu'ils en aient jamais eu aucun. Qu'il me soit permis de le dire, c'est une partialité que je ne puis excuser dans

un historien. Mais d'un autre côté je ne doute point que ceux qui aiment la liberté ne souhaitent, du moins autant que moi, qu'un caractère aussi aimable & aussi estimable que celui d'un libérateur de la Patrie, soit autant exempt de raehes qu'il le peut être.

Du côté de la naissance & de la fortune Lucius Junius Brutus (a) avoit tous les avantages qui peuvent se trouver réunis dans un sujet. M. Junius son pere qui descendoit en ligne droite d'un des compagnons d'Enée, faisoit une figure considérable à Rome sous le regne de Tarquin l'Ancien, & étoit un des plus illustres de cette ville, tant par sa vertu, que par ses richesses; Tarquin qui connoissoit parfaitement le vrai mérite, l'avoit uni par les nœuds du mariage avec Tarquinia sa seconde fille, après avoir donné son aînée à servius Tullius qu'il désignoit pour être son successeur. Brutus reçut une bonne éducation, & fut instruit dans toutes les Sciences des Romains. Comme il avoit beaucoup d'esprit & qu'il se portoit au bien, il y fit de grands progrès. Tarquin le Superbe (b) étant monté sur le trône par la mort de Tullius qu'il avoit fait assassiner, crut que pour sa sûreté il devoit commencer son regne par se défaire des plus dis-

(a) *Dion. Hal. l. 4. p. 195.* | 10. in *Brut.* ne font mention
 (b) *Dion. Liv. l. 1. c. 56; Val.* | que de la mort de son frere.
Max. 7. §. 2, & Aurel. Vict. c.

tinguez d'entre les Citoyens qui pouvoient le troubler dans la possession d'une couronne dont il s'étoit emparé par des voies si criminelles. M. Junius étoit allié du feu Roi, il étoit riche, il avoit du crédit, & haïssoit le vice; il n'en falloit pas davantage pour lui faire perdre la vie. Le Tyran néanmoins eut la précaution de le faire assassiner secrètement; c'étoit le mari de sa tante, & il ne vouloit pas passer pour auteur de sa mort. Le fils aîné de Junius subit le même sort: ce jeune Romain étoit plein de sentimens, il paroïssoit trop bien né pour laisser impunie la mort de son pere; il falloit qu'il mourût pour la sûreté de l'usurpateur.

L. Junius, lorsqu'il perdit son pere & son frere, étoit encore trop jeune (a) pour être formidable au Tyran. Cependant il comprit qu'il ne pouvoit mettre sa vie en sûreté, qu'autant qu'il ne seroit point suspect & que Tarquin ne le croiroit point dangereux. Dans un âge où tout autre que lui eût à peine été capable de concevoir un pareil dessein, & encore moins de l'exécuter avec succès, il résolut de contrefaire l'insensé, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable pour vanger sa Patrie & sa famille. Il en affecta l'air & en conserva si parfaitement les manieres, que tout le monde le croyoit véritablement stupide. C'est ce qui lui fit donner d'un consentement

(a) *Dion. Liv. Aur. Vell. Ovidi Fast.* II. 717.

L. JUNIUS BRUTUS. 419

général le surnom de Brutus ; surnom qui en soi-même étoit réellement le plus honteux qu'on pût imaginer , mais qui devint dans la suite le plus honorable & le plus glorieux de toute l'antiquité. Ce fut le seul rempart qu'il put trouver contre les fureurs d'un Tyran qui sacrifioit à son ambition tout ce qu'il y avoit de gens de mérite.

Le vice qui distinguoit Tarquin , étoit l'ambition & l'envie de dominer. Il fit voir pendant toute sa vie qu'il n'y avoit point de crime, quelque barbare qu'il fût, qu'il se fit scrupule de commettre pour acquérir une autorité absolue ou pour se maintenir dans celle qu'il avoit acquise. Quand il ne s'agissoit point de la puissance souveraine, il n'étoit pas excessivement cruel ; il aimoit même assez à paroître débonnaire & à éviter les meurtres qu'il ne croyoit pas nécessaires pour sa sûreté. Persuadé que Brutus étoit véritablement hebeté & imbecille , il se contenta de s'emparer de ses biens (a) , ne lui en laissant qu'une très-petite partie pour son entretien. Il sembloit que c'étoit une action de charité, de prendre soin du patrimoine d'un jeune homme qui étoit son proche parent & qu'on regardoit comme incapable d'administrer ses biens par lui-même. Après cela il lui permit de vivre à la Cour avec ses fils , non pas pour lui faire hon-

(a) *Liv. l. 15. s. 56. & 59 ; Dion. l. 4. p. 195 & 197.*

neur en qualité de parent , comme il vouloit le persuader à ceux qui l'approchoient , mais pour servir de joüet à ces jeunes Princes qui prenoient plaisir à mille extravagances qu'il affectoit devant eux. Enfin il étoit si convaincu de la réalité de sa folie , qu'il le fit Commandant de ses gardes du corps ; preuve certaine qu'il ne l'apprehendoit pas , & qu'il ne le soupçonnoit d'aucun artifice.

Plusieurs années après (a) , Tarquin fut obligé d'envoyer deux de ses fils , Aruns & Titus , pour consulter l'Oracle de Delphes. L'occasion de ce voyage fut une maladie contagieuse qui causoit d'étranges ravages & enlevait un nombre prodigieux de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ; elle attaquoit sur-tout les femmes enceintes , & elles tomboient mortes avec leur fruit , sans que rien pût arrêter la violence du mal. On espéroit que les Dieux découvroient la cause d'un fléau si terrible , & qu'ils feroient connoître les remèdes qu'on pouvoit y apporter. Titus & Aruns obtinrent du Roi que Brutus allât avec eux pour leur servir de jouet & de divertissement parmi les fatigues d'un voyage si ennuyeux. Etant arrivés à Delphes , après avoir fait de magnifiques présens au Dieu & reçu la réponse de l'Oracle sur le sujet qui les amenoit , ils plaisanterent fort

(a) *Liv.* l. 1. c. 56 ; *Dion.* l. 1. c. 11 ; *Ovid. Fast.* 11, 713 ; *Plin.* l. 15. c. 196 ; *Aur. Vict.* c. 10 ; l. 49 ; *Kal. Max.* 7, 3, 2.

fur Brutus qui n'avoit offert qu'un bâton : mais ce bâton étoit creux , & il y avoit enfermé une baguete d'or ; image , dit Tite-Live (a) , du caractère de celui qui faisoit ce présent. Quand ils se furent acquittez de leur commission , il leur prit envie de sçavoir à qui l'Empire des Romains étoit destiné. Le Dieu leur répondit que c'étoit à celui qui baiseroit sa mere le premier. Les fils de Tarquin qui ne comprenoient pas le sens de cette réponse , convinrent entr'eux de baiser leur mere tous deux en même tems , afin de regner aussi tous deux ensemble. Mais Brutus considérant que les Oracles en général étoient obscurs , & que quand ils sembloient présenter un sens clair & facile , ce sens n'étoit presque jamais le véritable , se laissa tomber exprès pour baiser la terre qui est nôtre mere commune. Si cette Histoire est vraie , elle n'en paroît pas moins puerile ; il semble même qu'elle ait été faite à plaisir : mais les meilleurs Historiens que Rome ou le monde entier aient jamais connus , n'ont pas cru qu'entre toutes les actions de Brutus il y en eût aucune qui fût trop peu importante pour trouver place dans leurs annales.

Cependant toute la prudence de Brutus auroit été inutile & n'auroit servi qu'à lui conserver la vie qu'il n'estimoit qu'autant qu'elle pouvoit contribuer au bien de l'état , s'il ne se fût présen-

(a) L. x.

te une occasion favorable de déthrôner le Tyran. Quelque haï que fût Tarquin, il étoit encore plus craint. Il s'étoit défait des plus puissans d'entre les Romains ou par la mort ou par l'exil; & s'il en restoit encore quelques-uns, ils se tenoient cachez & ne se connoissoient pas les uns les autres. Affermi de plus en plus sur le thrône par les alliances qu'il avoit faites avec les Latins & autres nations voisines, il regna en Tyran l'espace de vingt-cinq ans, & probablement il fût mort roi s'il n'eût pas eu Sextus pour fils. Ce Prince étoit né avec un esprit de tyrannie, mais d'une tyrannie qui étoit à peine connue dans ces premiers siècles de Rome, & que jamais les nations les plus accoutumées à la servitude n'auroient pû souffrir long-tems; rusé, fourbe, dissimulé, perfide, traître dès sa jeunesse, mais à un point où ne peuvent atteindre les plus grands scelerats lors même qu'ils ont blanchi dans le crime; d'une ambition démesurée, d'un naturel farouche, capable des plus grandes cruautés, fougueux dans ses passions, sans foi & sans loi.

Le tems marqué pour la délivrance de Rome, étoit proche (a). Tarquin cependant se croyoit paisible possesseur de la couronne, & ne craignoit plus rien. Il faisoit alors la guerre aux Rutules, sous prétexte qu'ils avoient donné retraite aux Romains exilés ou fugitifs, & qu'ils s'em-

(a) *Dion. Liv. l. 1. c. 57.*

ployoient pour leur rétablissement. Mais la véritable raison qui le faisoit agir, c'est que leur république étoit florissante, & qu'ils habitoient un pais riche & abondant en toutes choses; deux puissans motifs pour armer contr'eux un Tyran insatiable & dont l'ambition ne connoissoit point de bornes. On assiégeoit actuellement Ardée, la plus opulente ville de l'Italie. Tarquin s'étoit attendu à forcer cette place en peu de jours, mais il y fut trompé; les assiégés défendirent opiniâtrément leur liberté, & le siège fut long. Leur vigoureuse résistance, la durée de cette guerre qui fatiguoit extrêmement les troupes, & les impôts exorbitans qu'il faisoit payer aux Romains, avoient fort indisposé les esprits; de sorte qu'on étoit prêt à se revolter pour peu que quelqu'un commençât à lever l'étendard de la Rebellion. Un soir (a), tandis que le siège duroit encore, les fils de Tarquin souperent avec Collatinus, jeune Prince qui étoit leur parent, & qui descendoit d'Egerius neveu de Tarquin l'ancien. Pendant le repas, la conversation tomba sur le sexe; chacun vanta sa femme, & épuisa toutes les expressions pour louer sa beauté. Enfin la dispute s'étant échauffée, Collatinus leur dit qu'une dispute de cette nature se décideroit beaucoup mieux par les faits : « Nos femmes, ajouta-t-il, ne

(a) *Liv. l. 1. c. 57; Aur. | 728-760; Dion. in. exc. Val. p. 574.*
Witt. c. 2; Ovid. Fast. lib. 11.

« font pas loin d'ici, montons à cheval, allons leur
 « rendre visite, & voyons comment elles suppor-
 « tent notre absence ». Comme ils étoient tous é-
 chauffez de vin, ils acceptèrent la proposition. Ils
 montent à cheval, & arrivent à Rome au com-
 mencement de la nuit. Les fils de Tarquin trou-
 vent leurs femmes en bonne compagnie, dans les festins, dans les jeux & les diver-
 tiffemens ; c'étoit ainsi qu'elles charmoient
 leurs ennuis, & que chacune se consolait de
 l'absence de son mari. De-là, Collatin les mène
 à Collatie. La nuit étoit déjà fort avancée lors-
 qu'ils y arriverent. Ils trouvent Lucrece occupée
 à filer avec ses femmes ; sans atours & sans paru-
 re ; mais d'une beauté charmante dans son né-
 gligé. Elle fut agréablement surprise de voir son
 mari ; elle le reçut avec beaucoup de tendresse,
 & les Princes avec toute la politesse possible. Ils
 passerent le reste de la nuit à Collatie, & le len-
 demain matin ils s'en retournerent au camp avec
 Collatinus, lui cédant la victoire & admirant son
 bonheur.

Sextus ne s'en tint pas là (a). Admirer les
 beautez de Lucrece, en être épris, & vouloir en
 jouir, ce fut en lui la même chose. Quelques
 jours après il retourna à Collatie, n'ayant qu'un

(a) *Liv.* l. 1. c. 58 ; *Dion.* 253 ; *Dion. ibid.* p. 574. 577 ;
Hal. l. 4. p. 194 ; *Quid. Fast.* 11, *Val. Max.* 6, 1, 1.
 761-812 ; *Diod. in exc. Val.* p.

seul domestique avec lui. Il y fut reçu & traité avec tout le respect qui étoit dû à un Prince & à un parent. Comme il avoit conçu depuis quelque tems le dessein criminel d'attenter à l'honneur de Lucrece, il crut alors avoir la plus belle occasion de satisfaire ses desirs. S'étant retiré après le repas pour se coucher, tout occupé de son amour il passa une partie de la nuit sans fermer l'œil. Lorsqu'il croit tout le monde endormi, il se leve, il entre l'épée à la main dans la chambre de Lucrece, sans que ceux qui dorment à la porte de l'appartement s'en aperçoivent; il va droit à son lit, elle s'éveille, elle demande qui c'est; Sextus se nomme, il lui défend sous peine de la vie de parler & d'appeller à son secours. L'ayant intimidée par ses menaces, il lui donne le choix ou d'une mort ignominieuse ou d'une vie comblée de bonheur. » Si vous voulez, lui dit-il, condescendre à mes desirs, je vous épouserai; tant que mon pere vivra, vous regnerez avec moi dans la ville qu'il m'a donnée, & après sa mort vous serez maîtresse de Rome, du païs Latin, de l'Etrurie, & de toutes les autres nations qui vivent sous ses loix: je suis l'aîné de ses fils; en cette qualité la couronne m'est assurée, & personne ne peut me la disputer. Que si trop jalouse de votre honneur vous osez me résister, je vous tuë dans le moment; & pour couvrir votre mort d'une éternelle ignominie, je percerai de cette même épée un de vos domestiques, je mettrai son

« corps auprès de vous , & je dirai par tout que
 « vous ayant surpris ensemble , j'ai lavé dans vo-
 « tre sang l'affront que vous faisiez à Collati-
 « nus mon cousin. Une mort si honteuse vous
 « rendra éternellement infame ; & privée de la
 « sépulture , vous serez à jamais un objet d'hor-
 « reur. » Ces menaces mêlées de prières & con-
 firmées par serment , ne laisserent à Lucrece au-
 cune espérance de lui échaper ; elle céda enfin à la
 violence ; & le lendemain matin le ravisseur
 triomphant s'en retourna au camp.

Aussi-tôt qu'il fut parti (a) , Lucrece envoya
 un exprès à Rome où son pere étoit gouverneur,
 & un autre au camp devant Ardée où étoit son
 mari , pour leur dire de se rendre en diligence
 à Collatie , qu'il étoit arrivé une aventure des
 plus tragiques qui demandoit absolument leur
 présence , & qu'ils amenassent avec eux chacun
 un de leurs intimes amis. Collatinus prend avec
 lui Brutus , & Sp. Lucretius prend P. Valerius ;
 ils se rendent promptement chez Lucrece ; ils la
 trouvent seule , plongée dans la douleur , bai-
 gnée de larmes , & toute occupée de son deses-
 poir. Elle se jette aux pieds de son pere & de
 son mari , elle embrasse leurs genoux , & les ar-
 rose de ses pleurs sans pouvoir dire une parole.
 Son pere la relève , il la presse , il la conjure de
 s'expliquer. « J'ai recours à vous , leur dit-elle :

(a) *Dion.* l. 4. p. 194 & 195 ; *Liv.* *Ovid. Fast.* 11 , 813-834.

L. JUNIUS BRUTUS. 427

« enfin, faites moi justice du plus cruel affront
 « que vous puissiez vous imaginer, vangez moi
 « d'un outrage plus honteux & plus insupporta-
 « ble que la mort même. » Surpris de ce discours,
 ils lui demandent quel est donc cet outrage
 & qui en est l'auteur. Lucrece leur raconte ce
 qui s'étoit passé, & les conjure de s'armer à sa
 défense. Ils lui promettent de la vanger; ils l'ex-
 hortent à ne pas s'abandonner au desespoir, mais
 à se consoler sur son innocence. « Non, leur
 « dit-elle, jamais femme ne s'autorisera de mon
 « exemple pour survivre à son honneur; je sçai
 « que je suis innocente, mais afin qu'on en soit
 « persuadé & que vous rendiez justice à ma mé-
 « moire, je veux me punir moi-même comme si
 « j'étois coupable. » En disant ces paroles, elle
 tire un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe,
 elle se l'enfonce jusqu'au cœur, & tombe morte
 à leurs pieds.

Tandis que le pere & le mari de Lucrece (a)
 accablez de douleur, la tenoient entre leurs bras,
 Brutus tire de sa blessure le poignard tout fu-
 mant, & d'une voix plus qu'humaine: « Je jure,
 « dit-il, par ce sang le plus noble & le plus chaste
 « qui fût au monde avant que Sextus, ce monstre
 « abominable, digne fils du plus cruel de tous
 « les Tyrans, l'eût deshonoré; je jure une éter-

(a) *Liv. l. i. c. 59; Dion. l. 4. § 10; Ovid. Fast. 11, 835-846.*
p. 196 & 197; Ann. VII. c. 9

• nelle inimitié contre Tarquin le superbe , con-
• tre sa femme impie & toute leur race maudites
• Tant que j'aurai un souffle de vie , je les pour-
• suivrai à feu & à sang ; je ferai usage de toute
• la force que m'inspire une juste vengeance , je
• m'opposerai jusqu'au dernier soupir à la tyran-
• nie , & jamais je ne souffrirai qu'aucun de cette
• maison , ni même que qui que ce soit , regne
• sur les Romains. Grand Jupiter , Mars protec-
• teur de Rome , & tous les Dieux , soyez té-
• moins de mes sermens ! Si jamais je deviens
• parjure , punissez-moi d'une mort aussi violente
• que celle de Lucrece , mais d'une mort aussi
• honteuse que la sienne est glorieuse. • Alors se
• tournant vers les autres que la surprise & la dou-
• leur avoient rendu muets : • Balancez-vous en-
• core , leur dit-il , à suivre mon exemple ? Lais-
• sez aux femmes les cris , les larmes , les gemif-
• semens ; si vous êtes hommes , ne pensez qu'à
• vous venger , & cherchez les moyens les plus
• efficaces & les plus prompts pour y parvenir.
• Ayant parlé de la sorte , il donne le poignard à
• Collatinus , puis au pere de Lucrece , & à Va-
• lerius ; il les exhorte à s'engager par les mêmes
• sermens : ils le font ; & une plus noble passion
• leur faisant oublier leurs douleurs , ils conjurent
• Brutus de leur servir de conseil & de guide dans
• leurs entreprises contre le Tyran , protestant
• qu'ils ne veulent se conduire que par lui , & que
• par tout ils marcheront sur ses traces.

Brutus commence par leur rendre compte de sa conduite (a); il les détrompe sur la stupidité qu'il avoit affectée jusqu'alors; il leur explique les raisons qu'il a eues de contrefaire l'insensé; il laisse, pour ainsi dire, tomber le masque; & se montrant à découvert, il leur fait voir que sous une folie apparente il cachoit un fond infini de sagesse. Il leur dit, que depuis long-tems il s'est principalement occupé à considérer quelle seroit la forme de gouvernement la plus propre à rendre la ville de Rome heureuse, en cas qu'il se présentât quelque occasion de la délivrer de la tyrannie sous laquelle elle gemissoit depuis tant d'années. - Pouvons-nous dit-il, imaginer
 - une forme de gouvernement plus avantageuse;
 - que celle que Romulus, Numa, & leurs successeurs nous ont laissée? C'est à la faveur de
 - leur sage politique & de leurs loix que Rome
 - est devenue si florissante & qu'elle a subjugué
 - tant de nations. Mais il faut remédier aux abus
 - les plus ordinaires de la royauté; abus qui la
 - font souvent dégénérer en tyrannie, & qui
 - la rendent presque toujours odieuse. Premie-
 - rement, si l'on ne considère que le nom des
 - choses, on désire quelquefois ce qui est nuisi-
 - ble, & on rejette ce qui est utile. La Monar-
 - chie est de cette nature; elle est bonne & utile,
 - mais le nom de Roi est odieux. Si vous m'en

(a) *Dion. Hal. l. 4. p. 197, 198, 199.*

• croyez , nous exterminerons ce nom , & ceux
• qui seront revêtus de l'autorité souveraine nous
• ne les appellerons plus ni Monarques ni Rois ,
• mais nous leur donnerons un autre nom plus
• modeste & plus populaire. En second lieu , je
• croi qu'il n'est point expédient que toute la
• puissance reside dans un seul , mais qu'il faut
• la partager entre deux personnes , à l'exemple
• des Lacedémoniens , qui en usent ainsi depuis
• long-tems , & dont l'Etat est devenu par cette
• sage politique le mieux réglé & le plus florissant
• de toute la Grece. L'autorité royale ainsi par-
• tagée également , les deux Magistrats qu'on en
• fera dépositaires , seront moins en état d'en abu-
• ser pour vexer leurs sujets ; ils s'observeront
• mutuellement , ils auront un certain respect
• l'un pour l'autre , & l'égalité de leurs pouvoirs
• leur inspirera une noble émulation pour la ver-
• tu. Mais toute puissance qui n'a point de bor-
• nes , devient enfin insupportable & dégenère
• en tyrannie. Je voudrois donc qu'on ne don-
• nât l'autorité souveraine que pour un an , com-
• me font les Atheniens. Pour retenir un esprit
• hautain dans les bornes du devoir , il n'est point
• de moyen plus sûr que de ne lui point donner
• le tems de s'enivrer de sa grandeur ; un magis-
• trat est moins sujet à abuser de son autorité ;
• quand il sçait que s'il commande aujourd'hui ,
• il obéira demain : avec ce temperament nous
• jouirons des avantages du gouvernement Mo-

« narchique sans en ressentir les inconveniens.
 « Les marques d'honneur que nous avons accor-
 « dées à nos Rois , sont en trop grand nombre ;
 « il y en a même quelques-unes qui choquent le
 « peuple. Je voudrois qu'on en diminuât le faste,
 « & qu'on en abolît une partie , sur tout ces scep-
 « tres , ces couronnes d'or , ces robes de pourpre
 « chargées de broderie , qu'il ne faudroit permet-
 « tre que dans certains jours de fêtes & dans les
 « pompes triomphales ; dès qu'on se serviroit ra-
 « rement de ces ornemens , ils cesseroient d'être
 « un objet odieux. Cependant pour ne pas abolir
 « entièrement le nom de la puissance royale in-
 « troduit dans cette ville par des augures favora-
 « bles & confirmé par des signes de la volonté
 « des Dieux , nous pourrions avoir toujours un
 « Roi parmi nous , mais un Roi seulement de
 « nom , un Roi des choses sacrées , qui seroit re-
 « vêtu de cette dignité pour toute sa vie , mais
 « qui n'auroit point d'autre emploi que l'inten-
 « dance de sacrifices , sans se mêler des affaires
 « de la guerre ou de l'Etat. Si vous approuvez ce
 « projet en général , on pourra dans la suite
 « vous l'expliquer plus en détail , & même y re-
 « former quelque chose. Mais il n'est pas tems
 « maintenant de l'exécuter : il faut attendre que
 « nous ayons secoué le joug des Tyrans ; entre-
 « prise dont nous viendrons facilement à bout ,
 « si vous voulez suivre mes conseils.

Ce discours de Brutus fut approuvé avec ac-

clamanation. On prit le corps de Lucrece (a) tout ensanglanté, & on le porta dans la place publique de Collatie; il étoit suivi de son pere & de son mari. Lucretius & Collatinus, avec toute l'éloquence naturelle que leur inspiroit leur affliction, firent le rapport de ce qui s'étoit passé, & tirèrent les larmes des yeux de tout le peuple. Pendant ce tems-là Brutus, étouffant, pour ainsi dire, tout sentiment de douleur & de tristesse, excitoit l'assemblée à de plus nobles sentimens, & l'exhortoit à prendre les armes pour recouvrer la liberté & se venger des Tyrans. Toute la jeunesse de Collatie promit de le suivre, & la plupart coururent aux armes. On laissa quelques gardes aux portes de la ville pour empêcher qu'il n'en sortît personne qui pût donner avis au Tyran de ce qui se passoit; & le reste conduit par Brutus, accompagna le corps de Lucrece jusqu'à Rome.

Pendant que cette triste pompe passoit par les rues (b), il s'assembla une foule de peuple, & Brutus envoya ses Hérauts par toute la ville pour convoquer le reste à la place publique. Il fait exposer le corps sur un lieu élevé devant la porte du Senat; il monte sur un tribunal, d'où l'on avoit coutume de haranguer, & d'où lui-même, comme capitaine des gardes, avoit sou-

(a) *Liv. l. 1. c. 59.*

(b) *Dien. l. 4. p. 100; Liv. l. 1. c. 59; Ovid. Fast. 11, 347.*

vent auparavant donné les ordres du Tyran. Son air & ses manieres le faisoient (a) assez connoître, & il n'étoit pas nécessaire qu'il avertît le peuple que sa folie n'avoit été que feinte. Cependant il commença par là, & après avoir expliqué en peu de mots sa conduite passée, il s'étendit sur celle de Tarquin. Il remonta jusqu'aux crimes de sa vie privée; il rappella le triste souvenir de ses actions les plus criantes, de ses adulteres avec la femme de son frere, du meurtre de sa propre femme, de celui de son frere: qu'aussitôt après ce double parricide, impatient de jouir du fruit de ses crimes, sans même attendre que les buchers qui avoient consumé ces infortunées victimes de sa cruauté, fussent entièrement éteints, il avoit fait passer cette infame aduldere au lit de sa sœur, exemple jusqu'alors inconnu dans Rome & détesté universellement de toutes les nations. - Quels crimes n'a-t'il pas - commis à l'égard de son beau-pere & de sa belle-mere; le seul souvenir en fait horreur. Il fit - massacrer ce bon Roi à qui il avoit de si grandes obligations, & aima mieux s'emparer du - trône par la plus horrible barbarie, que d'attendre qu'il le pût posséder sans crime par la - mort de ce Prince déjà fort avancé en âge. Il - n'eut pas plus d'indulgence pour Tarquinie - femme de Tullius: sans respecter en elle une

(a) *Dion. l. 4. p. 200, 201, 202, 203.*

434 L. JUNIUS BRUTUS

• belle-mère & une tante qui lui avoit servi de
 • mère, il la fit impitoyablement étrangler lors-
 • qu'elle avoit à peine rendu les derniers devoirs
 • au Roi son mari. Mais sans m'arrêter à des cri-
 • mes particuliers, comment est-il parvenu à la
 • royauté? C'est par les armes, par la violence,
 • par la conspiration d'une troupe de scelerats,
 • comme un usurpateur. Depuis qu'il occupe le
 • trône, par quelque voie qu'il y soit monté,
 • quelle conduite a-t-il tenue? S'est-il compor-
 • té en Roi? Quels maux n'a-t-il pas fait souffrir
 • aux Patriciens? Les uns ont été assassinés, les
 • autres ont été bannis de Rome ou se sont con-
 • dannez eux-mêmes à l'exil pour éviter la cruau-
 • té du Tyran; d'un grand nombre que nous é-
 • tions, il n'en reste aujourd'hui que très-peu,
 • encore sommes-nous dans l'humiliation, dans
 • la pauvreté, dans l'abaissement, de sorte que
 • nos ennemis mêmes en seroient touchés. Et
 • vous, Plebeiens, dans quelle situation êtes-
 • vous? Que sont devenues vos Loix? Vous est-
 • il permis de vous assembler? Le Tyran vous trai-
 • te-t-il avec plus de ménagement que de vils es-
 • claves? Ne vous a-t-il pas condamnés aux plus ru-
 • des travaux, à tailler des pierres, à scier du
 • bois, à porter des fardeaux, à remuer les plus
 • sales immondices aux dépens de votre vie,
 • sans vous donner un moment de relâche? Ne
 • verrons-nous donc jamais la fin de nos maux?
 • Jusqu'à quel tems souffrirons-nous? Nos cala-

L. JUNIUS BRUTUS. 233

• mitez , quelque grandes qu'elles soient , ne se-
 • roient pas tout-à-fait intolérables si nous avions
 • espérance de les voir finir à la mort du Tyran
 • qui n'est pas fort éloignée. Mais quel avantage
 • peut nous apporter la mort , ou plutôt , ne se-
 • rions-nous pas encore pis , puisqu'au lieu d'un
 • Tarquin , nous en aurions trois encore plus mé-
 • chans que leur pere ? Si de particulier il est de-
 • venu Tyran , s'il a exercé sur nous toutes sortes
 • de cruautéz quoiqu'il n'ait commencé que tard
 • à se livrer au crime , que devons-nous attendre
 • de ses enfans qui ont été élevez dans une Cour
 • où ils n'ont jamais eu aucun exemple de vertu
 • & où ils se sont familiarisez avec la cruauté &
 • la violence ? Jugez par ce que vous voiez main-
 • tenant , de quoi seront capables ces dignes fils
 • d'un pere qui est le plus cruel de tous les Tyrans
 • & d'une mere qui a fait passer son char sur le
 • corps de son pere. Les sacrez liens du mariage ,
 • les droits de l'hospitalité respectez par les nations
 • les plus barbares , la qualité de fille de celui à
 • qui le Tyran avoit confié le gouvernement de
 • la ville en son absence , celle de femme d'un
 • proche parent , n'ont pu défendre Lucrece con-
 • tre la passion de Sextus ; elle a été contrainte
 • de se soumettre comme une esclave aux der-
 • nieres indignitez , & ne pouvant survivre à son
 • honneur elle s'est plongé le poignard dans le
 • sein.

En parlant de la mort de Lucrece , transporté

d'une noble fureur : « O la plus généreuse de toutes les femmes , s'écria-t'il , ô femme digne de notre admiration & de nos louanges ! Vous nous avez abandonnez , Lucrece ; vous vous êtes donné la mort ; Ni la foiblesse de votre sexe , ni les douceurs de la vie , ni les agrémens de la jeunesse & de la beauté , ni les prières ni les larmes de vos plus chers amis , n'ont pu vous faire refoudre à survivre à votre honte. Après un si bel exemple , Romains , nous qui sommes des hommes , fera-t'il dit que nous aurons moins de cœur qu'une femme ? Chaste Lucrece , faites-nous part de votre courage. Vous n'avez éprouvé qu'une seule nuit les rigueurs de la tyrannie par la violence que Sextus a faite à votre chasteté jusqu'alors inviolable ; il n'en a pas fallu davantage pour vous faire préférer la mort à tous les charmes de la vie. Et nous qui gémissons depuis vingt-cinq ans sous la tyrannie de Tarquin , nous qui avons perdu notre liberté sans esperance de jamais rompre nos liens , esclaves , insensibles à nos maux , nous ne profiterons pas d'un si bel exemple , nous ne nousveillerons pas de cette profonde létargie , nous n'aurons pas la fermeté de prendre les mêmes sentimens ! Quand nous vous voyons , illustre Heroïne , nous est-il permis de nous appeler Romains ? Nous est-il même permis de nous appeler hommes ? Pouvons-nous nous vanter de descendre de ces Heros qui ont par-

L. JUNIUS BRUTUS. 437

« té la terreur dans toutes les villes voisines , de
« ces Heros accoutumés à vaincre , faits aux dan-
« gers , & qui ne redoutoient rien tant que le des-
« honneur , nous qui avons si long-tems traîné une
« malheureuse vie dans une honteuse servitude ?
« Livrons-nous , Romains , à une généreuse con-
« fusion , & que la honte de notre stupidité nous
« porte à oser tout pour la reparer ! N'êtes- vous
« pas tous convaincus qu'une mort honorable est
« mille fois préférable à notre condition présen-
« te ? Mais ce n'est pas à la mort que je vous invite,
« c'est à la vie, c'est à la liberté, c'est à votre bonheur.
« Qu'avons-nous à craindre ? Le Tyran est absent, la
« ville est à nous , elle est fournie de tout, les plus
« illustres du Senat sont à notre tête. Quel fond
« ne devons-nous pas faire sur nos propres forces,
« sur notre grand nombre , sur notre expérience.
« Nos Alliez d'ailleurs ne nous laisseront pas
« sans secours : s'ils n'osent se soulever tant qu'ils
« ne voient aucun mouvement de notre part ,
« dès que nous leverons l'étendard ils viendront
« se joindre à nous ; la liberté a trop de charmes
« pour ne pas trouver des défenseurs. Quant à l'ar-
« mée de Tarquin , nous ne devons point la crain-
« dre. Elle est pleine de soldats qui ont souvent
« rougi d'employer leurs armes à rendre les autres
« aussi misérables qu'eux-mêmes. Ils ne sont pas
« moins ennemis de la tyrannie que nous , ils
« n'aspirent pas moins à recouvrer leur liberté ;
« pour peu qu'ils voient de jour à se tirer de la ser-

• vitude où la nécessité des tems les a réduits ;
• ils profiteront de l'occasion pour secouer le
• joug , & tourneront avec joie leurs armes con-
• tre le Tyran : si vous les appelez au secours de
• la Patrie par un décret , ni la crainte , ni l'espé-
• rance ne pourront les retenir auprès des Tar-
• quins. Que s'il s'en trouve quelques-uns qui par
• leur mauvais naturel ou par le malheur de leur
• éducation , aient du penchant pour la tyrannie ,
• ils ne sont qu'en petit nombre , & quelque mé-
• chans qu'ils soient , nous trouverons bien les
• moyens de les réduire à la raison. Nous avons
• entre les mains leurs femmes , leurs enfans , leurs
• peres , qui leur sont plus chers que la vie mê-
• me : en leur promettant de leur rendre ces ga-
• ges précieux pourvu qu'ils abandonnent les Ty-
• rans , & en leur accordant par un décret solen-
• nel une amnistie générale , nous les attirerons
• infailliblement dans notre parti. Sur-tout , Ro-
• mains , mettons notre confiance dans les Dieux
• immortels , vengeurs des meurtres , des sacri-
• leges , des parricides ; irritez contre Tarquin
• qui a tant de fois souillé les Sacrifices , profané
• les Temples & les Autels , ils feront pour nous ,
• & nous pouvons compter sur leur secours. Nous
• vous invoquons , Dieux tutélaires de Rome ;
• nous vous invoquons avec une ferme assurance
• que vous exaucerez nos justes prières : aidez-
• nous dans cette occasion favorable que vous
• nous présentez vous mêmes ; faites que nous

» soions les instrumens de votre Justice; donnez
 » les plus visibles marques de votre faveur à une
 » cause qui mérite votre protection, inspirez-nous
 » des sentimens qui puissent nous rendre dignes
 » des bénédictions que vous nous avez préparées.

Le peuple écouta ce discours de Brutus dans des dispositions qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer (a); la douleur, la colere, la rage, la honte, l'indignation, les desirs ardens, l'espérance de se venger & de recouvrer la liberté, mais une espérance chancelante & mêlée de doutes, se succédoient tour à tour. Il n'eut pas plutôt cessé de parler, que réunis tous dans les mêmes sentimens, ils s'écrierent d'une commune voix qu'il leur mît les armes à la main & qu'il les menât contre le Tyran. Brutus au comble de sa joie, » J'approuve, leur dit-il, votre » généreuse résolution. Mais avant que de l'exécuter, il faut que vous confirmiez par vos suffrages le décret du Senat dont je vais vous faire part: ce décret bannit de Rome & de toutes les terres de la République, les Tarquins, leur famille, & toute leur posterité, avec défense sous peine de la vie d'entreprendre & même de parler de les rétablir. Si vous êtes prêts d'y souscrire, retirez vous chacun dans vos Curies pour donner vos suffrages, & que ce droit que nous vous rendons aujourd'hui, soit comme les

(a) *Dion. l. 4. p. 203 & 204; Liv. l. 1. c. 59 & 60.*

• prémices de votre liberté. • Le peuple se retira aussi-tôt, on recueillit les voix, & toutes les Curies opinèrent à chasser les Tyrans. Alors Brutus proposa une nouvelle forme de gouvernement, qui fut généralement approuvée. Sp. Lucretius fut fait Entreroi. Il renvoya le peuple, avec ordre de se rendre incessamment sous les armes dans le champ de Mars où se tenoient ordinairement les Comices. Dans cette assemblée solennelle, il nomma Brutus & Collatinus pour exercer l'autorité souveraine sous le nom de *Consuls*, titre qu'on étoit convenu de donner aux nouveaux Magistrats, comme étant chargez du soin des affaires publiques. Leur élection fut confirmée dans les mêmes Comices par les suffrages de chaque Centurie.

Pendant ce tems-là, Tarquin (a) reçut avis par des couriers qui étoient sortis de la ville avant qu'on eût fermé les portes, que Brutus haranguoit le peuple & sollicitoit les Romains à se mettre en liberté. Il part aussi-tôt du camp, sans en dire rien à personne, excepté ses fils & ses amis les plus affidez. Il court à toute bride, & arrive à Rome, avec un petit nombre d'amis qui le suivoient. Il trouve les portes fermées, & les remparts garnis de troupes, qui lui refusent l'entrée, & qui lui annoncent l'arrêt par lequel le peuple l'a condamné à un bannissement

(a) Liv. l. 1. c. 60; Dion. l. 4. p. 204 & 205.

perpetuel. Plein de rage & de defespoir, il rebrouffe vers le camp plus vite qu'il n'étoit venu: Mais il y trouve toutes choses en auffi mauvais état qu'à la ville. Brutus s'y étoit transporté pendant qu'il étoit absent; on l'y avoit reçu avec joie, & il n'avoit pas eu grand' peine à engager les troupes dans la cause commune de la liberté. Tarquin exclus de toutes parts, se retira à Gabies avec ses fils qu'on avoit chassez du camp par le conseil de Brutus; c'étoit dans cette ville qu'il avoit établi Roi Sextus (a) son fils aîné. L'impie Tullia étoit pour lors à Rome: après cette surprenante révolution, elle sortit de son palais pour s'enfuir; le peuple la suivoit en foule par toutes les rues, la chargeant d'imprécations, & invoquant les furies de ses parens contre cette fille dénaturée qui avoit mérité les plus cruels tourmens.

Brutus s'étant rendu maître (b) du camp, fit une trêve de quinze ans avec les Ardéates, & ramena les troupes à Rome. Peu de jours après, les deux Consuls convoquerent une nouvelle assemblée du peuple. Brutus fit un discours sur la concorde, & par un second décret il confirma l'arrêt qui condannoit les Tarquins à un exil perpetuel. Ce décret étant passé avec la même unanimité que le précédent, les Consuls jurèrent de

(a) *Liv. l. 1. c. 59.*(b) *Dion. l. 4 & 5. p. 205;**Liv. l. 2. c. 1; Plut. in Pop.*

vant les autels , avec les plus grandes solennitez , tant pour eux , que pour leurs enfans & toute leur parenté , que jamais ils ne rappelleroient le Roi , ni ses enfans , ni leur posterité , qu'ils n'établissent point de Rois à Rome , & qu'ils s'opposeroient de toutes leurs forces à tous ceux qui entreprendroient de rétablir l'autorité royale. Le peuple suivit leur exemple , & s'engagea avec joie par les mêmes sermens.

En établissant une nouvelle forme de gouvernement , les Libérateurs de la patrie (a) commencerent par la Religion. Comme les Rois prédecesseurs de Tarquin avoient procuré de grands avantages à l'Etat , on étoit convenu de conserver dans Rome quelque image de la royauté. Il fut donc ordonné aux Pontifes & aux Augures de choisir parmi les anciens celui qu'ils jugeroient le plus digne pour présider seulement aux sacrifices & aux cérémonies du culte divin. On régla qu'il porteroit le nom de Roi des choses sacrées , mais qu'il borneroit ses soins à la Religion , sans se mêler ni des affaires civiles , ni du gouvernement , ni des affaires militaires. Manius Papirius , de famille Patricienne , homme d'un mérite distingué , & respectable par son âge , fut le premier qu'on éleva à cette dignité. Quant aux affaires civiles , les consuls crurent qu'ils ne pouvoient faire un plus grand plaisir au peuple , que

(a) *Dion. l. 5. p. 205 ; Liv. l. 2. c. 1.*

de rétablir les Loix équitables de Servius, dont la plûpart avoient été abolies par Tarquin. Ils firent revivre celles qui regardoient les Contrats que les Plebeiens étoient obligez de passer avec la Noblesse. Ils ordonnerent qu'on renouvelloit, tant à la ville qu'à la campagne, l'usage des sacrifices où tous ceux d'une même Tribu ou d'un même canton avoient coûtume de se trouver; sacrifices instituez pour entretenir l'amitié & l'union entre tous les membres de la République. Enfin ils rendirent aux Plebeiens le droit de tenir des assemblées pour les affaires les plus importantes, la liberté d'y donner leurs suffrages, & toute l'autorité que Servius leur avoit accordée. Tandis qu'ils employoient ainsi la puissance royale à rendre le peuple heureux, afin que cette puissance fût moins odieuse ils firent un autre règlement, par lequel il fut arrêté que l'un des Consuls feroit porter devant lui les douze haches, & que l'autre seroit précédé de douze Licteurs qui porteroient des faisceaux sans haches, en sorte néanmoins que pour éviter toute supériorité ils auroient les haches tour à tour & chacun son mois. Une conduite si modérée étoit d'autant plus agréable aux Romains; qu'après de longues épreuves d'une rigoureuse servitude, ils jouissoient des douceurs de leur ancienne liberté. Il s'en trouva néanmoins, même parmi les plus distinguez, qui par des motifs d'avarice ou d'ambition, se liguerent pour trahir la ville, pour rap-

peller les Tyrans , & pour se défaire des Consuls.

Tarquin (a) chassé de ses Etats , demeura quelque tems à Gabies , où plusieurs Romains , moins sensibles aux douceurs de la liberté qu'aux avantages qu'ils se promettoient de la Tyrannie , allèrent se joindre à lui & grossir sa faction. Du lieu de sa retraite il envoya des Ambassadeurs aux villes des Latins pour les faire entrer dans ses intérêts : mais ces peuples inflexibles à ses vives sollicitations , ne purent se résoudre à entreprendre pour l'amour d'un Tyran une guerre injuste contre les Romains. Desespérant de réussir de ce côté-là , il alla à Tarquinie , ville où avoit autrefois demeuré son grand pere , & il y fut bien reçu. A force de présens qu'il répandit à pleines mains , il gagna les Citoyens , qui le présentèrent à toute la Nation. Il les fit souvenir des bienfaits dont son ayeul avoit comblé toutes les villes d'Etrurie , & de l'ancienne alliance qu'ils avoient faite avec lui : de-là passant à ses malheurs , il leur fit une vive peinture de l'étrange revers de sa fortune ; il les conjura de ne se pas rendre insensibles à l'état d'un souverain qui étoit tombé en un seul jour du faite de la grandeur , sans appui , sans secours , errant avec ses trois fils , obligé d'implorer la protection de ceux qui avoient été autrefois ses sujets. Par ces discours

(a) *Dion. l. 5. p. 206.*

accompagnez de larmes, il engagea les Etruriens à envoyer des Ambassadeurs à Rome. On choisit pour cette Ambassade ceux qu'il nomma lui-même : il les instruisit de tout ce qu'ils avoient à dire & de ce qu'ils devoient faire ; il leur donna même de grandes sommes d'argent pour faciliter la réussite de leur négociation, & quelques lettres que les compagnons de son exil écrivoient à leurs parens & à leurs amis pour les prier de travailler à leur rappel.

Les Ambassadeurs (a) étant arrivez à Rome, le Senat leur donna audience. Ils demanderent un sauf-conduit pour le roi, par lequel il lui fût permis de venir justifier sa conduite devant les Senateurs, & de paroître ensuite sous leur bon plaisir dans une assemblée des Plebeiens, afin que s'il pouvoit les convaincre qu'il n'avoit rien fait qui méritât l'exil, ils le reconnussent pour leur Roi aux conditions qu'ils jugeroient à propos, ou que, s'ils avoient résolu d'abolir pour toujours la puissance royale, il passât du moins le reste de sa vie avec sa famille, dans le lieu de sa naissance, en simple particulier & sans se mêler des affaires. Après s'être acquittés de leur commission, ils ajoutèrent que la ville de Tarquinie demandoit cela aux Romains comme une chose qu'ils lui devoient en considération de leur ancienne alliance avec elle ; que le Droit des

(a) *Dion. l. 5. p. 206, 207 & 208; Plut. Vit. Pop. Liv. l. 2. c. 3.*

Gens ne permettoit pas de condamner personne sans l'entendre ; que Tarquin les reconnoissoit pour Juges , & qu'ils ne hazarderoient rien en lui accordant la permission de venir lui-même défendre sa cause. Brutus les écoutoit avec une extrême impatience. Quand ils eurent fini leurs remontrances , il leur répondit en peu de mots , qu'il étoit inutile de solliciter le rappel des Tarquins , que les Romains les avoient déjà condamnés par plusieurs décrets à un exil perpétuel , qu'ils avoient fait serment de ne jamais les rappeler , & qu'ils ne souffriroient jamais qu'on les rétablît ; qu'envain les Tarquiniens feroient de plus vives instances , & qu'ils n'obtiendroient point de grace pour les Tyrans ; qu'au reste s'ils demandoient quelque autre chose qu'on pût leur accorder sans violer les loix & les engagements qu'on avoit pris , ils trouveroient toujours la ville de Rome disposée à leur faire plaisir.

Les Tarquiniens affecterent de paroître surpris de cette réponse , à laquelle néanmoins ils s'étoient attendus. « Il est étonnant , dirent-ils , « qu'étant venus vous présenter les soumissions « de votre Roi qui veut vous rendre compte de « sa conduite , & que demandant comme une « grace ce qui est du Droit des Gens , nous ne « puissions rien obtenir. Mais puisque vous avez « pris votre parti , nous n'insisterons pas davantage sur son rappel. Cependant nous avons ordre

• de notre ville de vous faite une autre priere
 • que ni vos loix ni vos sermens ne peuvent vous
 • dispenser d'écouter. C'est de rendre à votre
 • Prince les biens que possédoit son ayeul avant
 • que de monter sur le trône. Ces biens ne vous
 • appartiennent point. Tarquin l'ancien ne les
 • avoit point acquis parmi vous , & vous ne pou-
 • vez pas dire qu'ils soient le fruit de la violence
 • & de l'injustice. Rendez les donc à votre Roi ,
 • puisqu'ils lui appartiennent. Tarquin dans son
 • malheur se contentera de son Patrimoine ; &
 • pour ne pas vous être à charge , il ira s'établir dans
 • quelque autre pais , où il pourra goûter les dou-
 • ceurs d'une vie tranquille . Après ce discours
 ils se retirerent , & on délibéra sur leur demande.

Brutus parla avec force contre cette requête.
 Il dit qu'il étoit d'avis qu'on retînt les biens
 des Tarquins pour dédommager en quelque
 façon la République des maux qu'elle avoit
 soufferts sous une si longue Tyrannie ; que les
 Tarquins ne se contenteroient jamais d'une vie
 privée ; qu'ils se serviroient infailliblement des
 richesses qu'on leur restitueroit , pour ruiner la
 Patrie ; & que c'étoit le comble de la folie de
 vouloir fournir des armes à un Tyran. Mais Col-
 latinus l'autre Consul fut d'un sentiment tout
 contraire : c'étoit un homme foible , élevé à la
 cour , & qui ne connoissoit pas assez le prix de
 la liberté ; on l'avoit élu Consul contre le senti-
 ment de Brutus ; il n'avoit pour tout mérite que

la qualité de mari de Lucrece ; & malgré l'affront que Sextus lui avoit fait , il n'étoit pas encore des plus déclarez ennemis des Tarquins. Il représenta que , si les Romains retenoient les biens du Roi , ils feroient deshonneur à leur cause ; qu'on croiroit qu'ils n'auroient banni les Tyrans , que pour s'emparer de leurs richesses ; qu'ils fourniroient aux Tarquins un prétexte légitime de prendre les armes pour rentrer en possession de leurs biens , & que par ce moyen ils leur procuroient peut-être de puissans secours pour remonter sur le trône : qu'au contraire si Tarquin vouloit leur faire la guerre après qu'on lui auroit rendu son Patrimoine , il lui seroit difficile de trouver des alliez dans une si injuste entreprise.

Le Senat délibéra pendant plusieurs jours sur la proposition des Ambassadeurs. On tint différentes séances sur cette affaire , sans sçavoir à quoi se déterminer ; & à la fin on résolut d'en remettre la décision au jugement du peuple. Le peuple assemblé , chaque consul exposa ses raisons & soutint son sentiment avec beaucoup de force. L'avis de Brutus étoit le plus conforme à la raison & le plus utile pour le bien public. Mais plusieurs trouvoient celui de Collatinus plus équitable & en même tems plus honorable ; ils se flattoient même qu'en le suivant ils prévien-
droient une guerre qui les menaçoit. On balança long-tems la décision : enfin les Curies donne-
rent

rent leurs suffrages , & on trouva que celles qui opinoient à rendre les biens aux Tarquins , l'emportoient d'une voix sur celles qui étoient d'avis qu'on les retint.

On annonça cette décision (a) du peuple aux Ambassadeurs. Ils firent de grands éloges des Romains sur ce qu'ils avoient préféré la justice à leurs intérêts , & sur le champ ils écrivirent à Tarquin qu'il envoyât des personnes sûres à qui on pût remettre les richesses qui lui appartenoient. Cependant ils restoient toujours à Rome , sous prétexte qu'ils attendoient des voitures pour les transporter : mais c'étoit en effet pour examiner la situation des affaires , pour rendre les lettres des exilés à leurs amis , & pour menager des intrigues en faveur du Tyran. Ils sonderent artificieusement les esprits , & n'oublièrent rien pour les séduire , les uns par l'espérance d'une meilleure destinée , les autres à force d'argent. Ils trouverent que le Roi avoit à Rome un grand nombre d'amis qui n'attendoient que l'occasion pour se déclarer hautement. Plusieurs jeunes gens , particulièrement des plus nobles familles , ne pouvoient souffrir la severité du nouveau gouvernement. Sous un Prince absolu les graces s'obtenoient plus aisément , les requêtes étoient plutôt répondues. Un Roi connoissoit mieux dans quel cas il falloit user de severité , dans quelle

(a) *Dion. l. 5 p. 208 ; Plut. Vit. Pop. Liv. l. 2 c. 3.*

occasion il falloit pardonner ; il ſçavoit diſtinguer à propos entre un ami & un ennemi ; il pouvoit , quand il lui plaſoit , impoſer ſilence à la juſtice , ou lui donner un tour favorable. Les loix étoient ſourdes & inexorables , plus avantageuſes aux pauvres qu'aux riches. Il n'étoit ni agréable , ni sûr , de vivre ſous un gouvernement , qui ſans avoir égard à la fragilité humaine , ne pardonnoit aucun dérangement , & ſous lequel ceux même de la première condition ne trouvoient de protection que dans leur innocence. Tel étoit le ſujet de leurs entretiens ordinaires depuis que Rome avoit ſecoué le joug de la Tyrannie. Ces favorables conjonctures faciliterent aux Ambaſſadeurs les moyens de former une conſpiration. Les chefs des conjurez étoient les Vitellius dont la ſœur avoit épouſé Brutus , & les Aquilius neveux de Collatinus : ils avoient communiqué leur deſſein à pluſieurs autres jeunes gens des premiers familles , du nombre deſquels étoient Titus & Tiberius fils de Brutus , qui s'étoient auſſi engagez dans la conſpiration.

Les conjurez ſ'aſſembloient (a) ordinairement chez les Aquilius , dont le pere étoit mort ; leur maiſon étoit retirée , & propre par conſéquent à tenir ces aſſemblées ſécrettes. Les Ambaſſadeurs donnerent avis à Tarquin des meſures

(a) Liv. l. 26. 43 Dion. l. 5 p. 208 & 209 ; Plut. Vit. Pop.

qu'ils avoient prises pour menager son rétablissement. Il leur manda qu'il souhaittoit que les chefs de la conspiration lui écrivissent en détail le nombre des conjurez, leurs vues, leurs noms, leurs qualitez, & qu'ils signassent leurs lettres, afin que sçachant à qui il avoit obligation, il pût reconnoître leurs services quand il seroit remonté sur le thrône. Jamais la providence à laquelle les Romains ont été redevables de leurs prodigieux accroissemens, ne veilla plus visiblement à leur conservation que dans cette occasion. Les chefs des conjurez furent assez dépourvus de sens pour consentir à tout ce que Tarquin leur demandoit. Un soir ils s'assemblerent au rendez-vous ordinaire pour lui donner satisfaction. Après le repas ils firent retirer les domestiques de la salle où ils avoient mangé. Là, se croyant sans témoins, ils parlerent ouvertement de leurs projets, & écrivirent de leurs mains une lettre à Tarquin, que les Aquilius furent chargez de remettre aux Ambassadeurs. Un de leurs gens, nommé Vindicius, qui avoit été fait esclave à la prise de Cénine & qui leur servoit d'Echanson, eut quelque soupçon que ces fréquentes assemblées se tenoient pour de mauvais desseins. Lorsqu'ils eurent renvoyé leurs domestiques, il se cacha dans un endroit d'où il pouvoit entendre leurs délibérations; il fut témoin de la résolution qu'ils avoient prise de faire tuer les Consuls & de rétablir le Roi; réso-

lution qu'ils avoient confirmée par serment ; & même , selon quelques Auteurs , par la plus horrible de toutes les cérémonies , qui consistoit à boire du sang d'un homme & à toucher ses entrailles. Dès qu'il leur eut vû signer la lettre au Roi , il sortit de la maison pour en avertir. Il n'ose cependant s'adresser aux Consuls , de peur que pour étouffer la conjuration où plusieurs personnes de leurs parens étoient impliqués , ils ne fissent mourir le dénonciateur. Il va droit chez P. Valerius , qui étoit un des quatre qui avoient le plus contribué à délivrer Rome de la Tyrannie , & lui dit tout ce qu'il a vû & entendu. Valerius s'assure de cet esclave , & le fait garder : il prend avec lui quelques-uns de ses gens & de ses amis , il se transporte dès le grand matin chez les Aquilius , il y entre sans peine , il se saisit de la lettre & fait prendre les conjurez.

Pendant ce tems-là les Consuls informés de ce qui s'étoit passé (a) , montent sur leur tribunal , & ordonnent qu'on leur amène les coupables. On les leur présente pieds & mains liés , on fait la lecture de leur lettre , & on examine l'esclave. Tous les coupables étoient des meilleures familles de Rome. Cependant le peuple n'avoit les yeux que sur les fils du Consul. Leur sort , quelque malheureux qu'il fût , ne méritoit point de

(a) *Liv. l. 2. c. 5 ; Dion. l. 5. p. 10 ; Flor. l. 1. c. 210 ; Plut. Vit. Pop. Agr.*

compassion. L'assemblée n'avoit aucun sentiment de tendresse pour des traîtres, pour des ingrats envers la Patrie, pour des enfans indignes d'un tel pere; il n'y avoit point de supplice assez grand pour eux. Mais si l'on n'étoit touché de compassion pour ces jeunes gens, on gémissoit sur le sort du Consul. Tout le peuple joignit ses larmes à celles des coupables, les uns vouloient qu'on leur pardonnât, les plus severes ne les condamnoient qu'à un bannissement. Brutus ayant fait faire silence, demanda à ses enfans s'ils avoient quelque chose à dire pour leur défense: il leur demanda la même chose jusqu'à trois fois; & voyant qu'ils ne répondoient rien, il prononça lui-même leur sentence. Ensuite se tournant vers ses Officiers: « Licteurs, dit-il, faites votre devoir. » Il fut témoin lui-même de l'exécution, il les vit battre de verges, il vit tomber leurs têtes sous les coups; seul insensible au supplice de ses enfans!

: Après cette sanglante exécution (a), on fit venir les Aquilius, & on leur permit de se justifier. N'ayant rien à dire pour leur défense, soit de leur propre mouvement, soit par le conseil de leurs amis, ils se jetterent aux pieds de leur oncle dans l'esperance d'obtenir la grace. Brutus donne ordre aux Licteurs de les mener au supplice. Collatinus arrête les Licteurs & leur défend de

(a) *Dion. l. 5. p. 210.*

passer outre ; il s'approche de son Collegue , il le prend en particulier , il le prie d'avoir compassion de ses neveux , il lui représente leur faute comme l'effet d'une jeunesse inconsidérée , il le conjure d'épargner leurs vies , & de souffrir qu'en cela seul il lui fasse violence , résolu de souscrire dans la suite à toutes ses décisions. Brutus étonné de son empressement à sauver des traîtres , refuse non seulement de leur pardonner ou de commuer la peine , mais encore de différer l'exécution. Collatinus voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir :
 « Et moi , lui dit-il d'un ton de maître , puisque
 « vous êtes si dur & si inexorable , j'absous les coupables par le pouvoir qui m'est commun avec
 « vous. Il n'en fera pas ainsi , reprit Brutus tout
 « en colere ; ne vous y trompez pas , Collatinus ;
 « jamais de mon vivant vous n'aurez le pouvoir
 « d'accorder l'impunité à des traîtres ; & vous-
 « même , avant qu'il soit peu vous paierez la peine
 « que mérite un pareil attentât.

Ayant ainsi parlé (a) , il donne des gardes aux Aquilius , & convoque une assemblée générale. En un instant la place publique est remplie d'un nombre infini de Citoyens que la nouvelle du supplice des fils du Consul y avoit attirés de tous les quartiers de la ville. Brutus accompagné des principaux Senateurs , se leve au milieu de l'assemblée , & leur parle en ces termes. « Romains ,

(a) *Dion. l. 5. p. 210, 211 & 212.*

» votre trop grande facilité à consentir qu'on ren-
 » dît aux Tyrans les biens qu'ils possédoient au-
 » trefois, a donné occasion à la plus dangereuse
 » conspiration. Mes deux fils, les freres de ma
 » femme, & d'autres jeunes gens des meilleures
 » familles, s'étoient assemblez chez les Aquilius,
 » & avoient fait complot de m'assassiner & de rap-
 » peller Tarquin. Quelque Dieu favorable nous a
 » découvert leur pernicieuse entreprise par cet ef-
 » clave que vous voyez, & on a arrêté les com-
 » plices. Pour moi j'ai fait le devoir de Consul,
 » j'ai ordonné qu'on punît mes deux fils du der-
 » nier supplice, j'ai été moi-même spectateur de
 » l'exécution, & j'ai fait voir que je n'ai rien de
 » plus cher que le salut de la Patrie. Mais mon
 » Collegue arrête le cours de la Justice, il m'en-
 » leve les Aquilius ses neveux, & il ose dire qu'il
 » ne souffrira jamais qu'ils subissent le même châ-
 » timent que mes enfans, quoiqu'ils ne soient
 » pas moins coupables. En voulant sauver les
 » Aquilius, n'accorde-t'il pas, autant qu'il est en
 » lui, l'impunité au reste des conjurez? Sous quel
 » prétexte en effet pourroit-on les condamner au
 » supplice si l'on pardonnoit à ceux-ci qui ont
 » trempé dans le même crime? Que pensez-vous,
 » Romains, de son procédé? Sont ce-là des ac-
 » tions d'un Consul devoüé à la Patrie, ou d'une
 » ame vendue aux Tyrans? Est-ce-là garder les
 » sermens qu'il a faits, ou se rendre coupable de la
 » plus noire perfidie? S'il insista si fort il y a quel-

•ques jours pour faire rendre les biens aux Tar-
 •quins, c'est qu'il aimeroit mieux qu'ils pussent
 •s'en servir pour nous faire la guerre, que de
 •nous les laisser pour les combattre par leurs
 •propres armes. Que prétend-il aujourd'hui en
 •voulant absoudre ceux qui se sont liguez pour
 •rappeller les tyrans, si-non de gagner leurs
 •bonnes graces par cette trahison, afin que re-
 •tablis un jour sur le thrône, ils lui accordent
 •tout ce qui peut flatter son ambition? Allez,
 •Collatinus, allez vous joindre aux Tarquins,
 •vous qui n'êtes ici que de corps, perfide Con-
 •sul, toujours uni d'esprit à nos plus mortels en-
 •nemis. Espérez-vous donc que je vous épargne-
 •rai, moi qui n'ai pas épargné mes propres en-
 •fans? Non je n'aurai jamais aucun ménagement
 •pour vous, & afin de nous mettre à couvert de
 •vos pernicieuses intrigues, je vous dépose dès à
 •présent. C'est à vous, Romains, à voir main-
 •tenant ce que vous voulez faire de cet indigne
 •Magistrat; c'est à vous à voir si vous voulez con-
 •firmer l'arrêt que j'ai prononcé: je vais vous
 •assembler par Centuries afin que vous donniez
 •vos suffrages. Je ne sçai pas quel sera le resultat
 •de vos délibérations: mais je vous avertis d'a-
 •vance que jamais vous n'aurez pour Consuls
 •Brutus & Collatinus ensemble, voyez lequel
 •des deux vous voulez conserver.

Collatinus voulut se justifier des crimes dont
 on l'accusoit; tantôt il reprochoit à son Collegue
 de

de tendre des pièges à son innocence , tantôt il demandoit grace pour ses neveux , tantôt il empêchoit qu'on n'allât aux voix. Mais plus il se donnoit de mouvemens , plus il aigrissoit les esprits , & plus le peuple étoit impatient de donner ses suffrages pour le bannir. Dans la disposition où paroissoit l'assemblée , Sp. Lucretius , homme populaire , craignit qu'on ne chassât honteusement son gendre. Comme il avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du peuple , il demanda la permission de parler , & elle lui fut accordée. Il s'adresse d'abord à Collatinus : il lui conseille de ne point s'entêter à conserver malgré les Citoyens une dignité qu'il ne tenoit que d'eux ; que puisqu'ils la lui redemandoient , c'étoit à lui à s'en remettre de bonne grace ; qu'il falloit céder à la nécessité , & qu'il ne pouvoit mieux faire que de prévenir un décret de bannissement en se retirant dans une autre ville jusqu'à ce que les troubles fussent apaisés. Ensuite se tournant vers Brutus , il le conjura de ne point augmenter le malheur de son Collegue , de lui épargner l'infamie d'une déposition forcée & d'un exil involontaire , de lui donner le tems de transporter ses meubles & ses effets , & de lui faire présent de quelque somme du Trésor public , afin que cette libéralité lui servît de consolation dans la disgrâce.

Les deux Consuls & toute l'assemblée applaudirent à ces sages Conseils. Collatinus se remit

458. L. JUNIUS BRUTUS.

du Consulat , & promit de fortir incessamment de Rome. Brutus ne put lui refuser des marques publiques de son estime. Il lui parla avec douceur , il loua la généreuse résolution qu'il avoit prise de sacrifier ses intérêts à ceux de la République : il l'exhorta à regarder son exil , non comme un bannissement forcé , mais comme une absence volontaire que l'état présent des affaires , demandoit absolument de lui ; que tout éloigné qu'il seroit de Rome , il devoit toujours l'aimer comme sa Patrie , sans jamais entrer dans aucune liaison avec ceux qui cherchoient sa ruine ; & qu'enfin on se flattoit que quoiqu'un de corps avec ceux qui lui accorderoient l'hospitalité , il ne cesseroit d'être d'esprit & de cœur avec ses Citoyens : que dans cette assurance & pour reconnoître les obligations que la République lui avoit , il lui promettoit au nom des Romains un présent de vingt talens , auxquels il en ajoutoit cinq autres de son bien. Le peuple approuva le discours du Consul ; & Collatinus , sans différer plus longtemps , se retira à Lavinium , où il passa tranquillement le reste de ses jours , & mourut dans une extrême vieillesse.

Après cela Brutus (4) qui ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher de n'avoir déposé son Collègue que pour gouverner lui seul , convoqua une nouvelle assemblée du peuple dans le champ de

(4) Dion. l. 5. p. 222 Plut. Vit. Pop.

Mars. Valerius y fut élu Consul. Il étoit Sabin d'origine ; c'étoit un homme recommandable par mille belles qualitez, mais admirable sur-tout par sa frugalité ; il avoit un fond de sagesse dont il donna des preuves dans plusieurs occasions ; Son zèle pour le bien public le rendoit digne de la magistrature. Son élection fit plaisir à Brutus qui avoit toujours désiré de l'avoir pour Colleague. Etant parfaitement d'accord avec le nouveau Consul, Brutus fit punir de mort le reste des conjurez. L'esclave (a) qui avoit découvert la conspiration, fut récompensé de cet important service ; les Consuls lui accorderent la liberté, il fut mis au nombre des Citoyens Romains, & reçut pour gratification une somme considérable du Trésor public ; il s'appelloit *Vindicius* ou *Vindex* ; & c'est, dit-on, de son nom que la cérémonie par laquelle on tiroit un esclave de l'état de servitude, fut dans la suite appelée *Vindicta*. Par respect pour le Droit des Gens on renvoya les Ambassadeurs (b) des Tarquiniens sans leur faire aucun mal, quoique par leur trahison ils eussent perdu leur qualité sacrée, & par conséquent tout droit de franchise.

Le premier acte public que firent les nouveaux Consuls, fut d'augmenter le Senat (c), qui avoit été presque entièrement épuisé par les san-

(a) Liv. l. 2. c. 5 ; Plut. in
Pop. Dion. l. 5. p. 212.

(c) Liv. l. 2. c. 1 ; Dion. l. 5.
p. 213 ; Plut. in Pop.

(b) Liv. l. 2. c. 4.

glantes & tyranniques exécutions de Tarquin ; ils remplirent l'ancien nombre de trois cens Sénateurs , en incorporant les principaux d'entre les Plebeiens dans l'ordre des Patriciens. Les biens du Roi furent partagez entre le petit peuple , ou selon d'autres , on les lui abandonna à piller , & chacun en prit ce qu'il voulut. On détruisit aussi le palais. La récolte d'un champ qui avoit été consacré à Mars , mais dont le Tyran s'étoit emparé par une usurpation sacrilège & qu'il avoit fait semer cette année , fut jetée dans le Tibre ; les Consuls avoient défendu qu'on l'emportât dans les greniers , ou qu'on en réservât la moindre portion ; c'étoit un grain impur , un fruit digne d'horreur , un objet de l'exécration publique. Comme l'eau étoit alors très-basse , le grain , les gerbes & la paille qu'on y avoit jettez , s'amassèrent ensemble , & formerent avec la vase & le limon une petite isle appelée *Insula Sacra* : cette isle s'étant aggrandie dans la suite , on y fit plusieurs beaux édifices , & entr'autres de superbes Temples. Les Consuls après cela publièrent un ordre par lequel ils accordoient une amnistie générale à tous les Citoyens qui avoient suivi le Roi : on leur donnoit vingt jours pour se rendre à Rome , s'ils vouloient obtenir le pardon de leurs crimes , & faire d'y revenir dans le tems marqué ; on les condamnoit à un bannissement perpétuel , & leurs biens étoient déclarez confis- cables au profit de la République.

Pendant ce tems-là on eut avis (a) que les Tarquiniens & les Veiens s'étoient déclarez ouvertement pour le Roi, qu'ils levoient une nombreuse armée pour le rétablir par la force; que la plûpart des villes d'Etrurie le favorisoient secrètement, qu'elles avoient permis à leurs sujets de s'enrôler sous ses étendards; & qu'un grand nombre de volontaires, attirés par les amis des Tarquins ou par l'apas d'une grosse paye, se rangeoient sous ses enseignes. Sur cette nouvelle, les Consuls ayant levé autant de troupes qu'ils en purent trouver, les exerçoient tous les jours hors de la ville; & quand ils apprirent que les ennemis étoient en campagne, ils marcherent à leur rencontre. Les deux armées étoient à peu près égales en nombre; elles avoient l'une & l'autre la même ardeur pour le combat. Dès qu'elles furent en présence, avant même que l'infanterie eût pris son quartier dans le camp, il y eut une légère escarmouche. Peu de tems après on se rangea en bataille dans le même ordre. Vale-
 lérius commandoit l'aîle droite des Romains, & étoit opposé aux Veiens; Brutus à la tête de l'aîle gauche étoit posté contre les Tarquiniens commandez par Aruns fils du Roi Tarquin. Lorsqu'on fut prêt d'en venir aux mains, ce jeune Prince appercevant Brutus, poussa son cheval à travers les escadrons, & s'approcha si près des

(a) Liv. 4. 2. c. 6; Dion. l. 5. p. 213 & 214; Plut. in Pop.

Romains qu'on pouvoit aisément le reconnoître & l'entendre : Là il vomit mille injures contre le Consul ; il le traite de bête féroce , de bourreau souillé du sang de ses propres fils , de lâche , de timide ; & sort enfin des rangs pour l'attaquer. Brutus pousse son cheval à toutes jambes , & va , malgré les remontrances de ses amis , se jeter entre les bras d'une mort certaine. Tous deux transportez de rage , ils n'envisagent que la vengeance , sans penser au péril ; ils se jettent l'un sur l'autre , ils se percent mutuellement de leurs lances ; leurs chevaux s'entrechoquent , se cabrent , & les renversent sur la poussière ; le sang coule de leurs blessures , & leurs âmes trouvant un libre passage abandonnent leurs corps.

Ainsi finit Brutus , le second & le principal fondateur de Rome. Si l'on en excepte sa dernière action dans laquelle il s'exposa trop témérairement , toute sa vie est le plus parfait modèle qu'un bon Citoyen , un Magistrat , un zélé défenseur de la Patrie , puissent se proposer à imiter. Il étoit à l'épreuve de tout , il osoit tout , il entreprenoit tout , il sacrifioit tout pour sa Patrie. Une des preuves les plus convaincantes de sa prudence admirable , c'est que Rome fut longtemps libre , grande , & florissante , sous le gouvernement dont il jeta les fondemens ; & on ne peut pas douter raisonnablement , que si les changemens des siècles suivans se fussent faits avec autant de jugement , la liberté Romaine

n'eût duré beaucoup plus long-tems, ou que du moins elle n'eût pas été si facilement détruite. Dans le caractère de Brutus on remarque au souverain degré cette dureté, cette rudesse qui étoit si naturelle aux anciens Romains. Il étoit rigide & severe, mais il n'exerça sa severité que sur les ennemis de la République & de la liberté. Ses passions étoient naturellement violentes, mais il sçavoit leur lâcher la bride ou les modérer selon que l'intérêt de la Patrie le demandoit. Lorsque changé en un autre homme, & transporté, pour ainsi dire, hors de lui-même, il harangue le peuple, qu'il lui rend compte de cette glorieuse folie sous laquelle il avoit si long-tems caché la plus rare prudence, & qu'il l'exhorte à recouvrer sa liberté; lorsqu'il paroît si véhément, si emporté, si acharné à la ruine d'un indigne collègue pour prévenir celle de la République; il n'est pas moins grand que quand il souffre avec une extrême patience les railleries & les insultes d'un Tyran qui avoit fait assassiner son pere & son frere, jusqu'à ce qu'il trouve une occasion favorable pour se venger lui-même & pour venger Rome en même tems; ou lorsque maître des mouvemens de son cœur, renonçant aux sentimens de la nature & à la tendresse paternelle, il prononce la sentence de mort contre ses deux fils l'unique ressource de sa maison, & qu'il est lui-même témoin & spectateur de l'exécution.

Il est fâcheux qu'il se trouve aujourd'hui des personnes qui condamnent comme feroce la dernière action dont je viens de parler. Pour moi je croi qu'elle n'a pas besoin d'apologie, & qu'elle mérite au contraire les plus grands éloges. Il est certain que l'intérêt de la Patrie & toutes les regles de la bonne politique demandoient de Brutus cette généreuse exécution. Il étoit de la dernière conséquence pour maintenir & pour affermir la nouvelle forme du gouvernement, de convaincre le peuple par un exemple si éclatant & par une si severe punition, que les crimes odieux, dès qu'ils étoient contre la Patrie, ne pouvoient échapper aux plus rigoureux châtimens, & qu'on n'avoit aucun égard à la condition des coupables. Si l'on eût épargné les Junius, les Romains n'auroient-ils pas eu raison de croire qu'ils n'avoient fait que changer de Tyrans? Un pardon accordé mal à propos, une compassion mal placée, une grace hors de saison, auroient attiré de nouvelles conspirations, & Brutus auroit fait dans l'Histoire le même personnage qu'y fait aujourd'hui son collègue.

Ce n'est que depuis que le monde a appris ce que c'est que la servitude, qu'on a disputé sur le mérite de cette action. Tandis que Rome conserva la liberté que Brutus lui avoit acquise, la mémoire de ce Heros fut toujours respectée & toujours inviolable. Dans ces heureux tems ja-
mais

mais poëte (a) n'osa supposer que la vaine gloire, l'ostentation, l'envie de s'attirer des louanges, eussent eu part à la punition exemplaire qu'il fit faire de tous les coupables sans en excepter ses propres fils : jamais Philosophe ne douta (a) que l'action la plus vantée dans l'Histoire, & qui a toujours été regardée comme la preuve la plus éclatante qu'un Magistrat puisse donner de son amour pour la Patrie, ne vint plutôt d'un courage heroique, d'un cœur tout devoüé aux intérêts de l'Etat, & d'une ame toute divine, que d'un cœur brutal, d'un naturel sauvage, & d'une ame feroce. Ceux qui vécurent immédiatement après l'établissement de la nouvelle forme de gouvernement & qui eurent le bonheur d'en goûter les douceurs, crurent qu'ils ne pouvoient jamais trop honorer leur libérateur.

Les deux armées voyant leurs chefs sans vie, jettent un cri effroyable ; le combat s'engage, & on fait de part & d'autre des prodiges de valeur. D'un côté l'aîle droite des Romains commandée par le consul Valerius, enfonce les Veïens, & les repousse jusque dans leur camp avec un hor-

(a) *Virgil. Aneid. 6. v. 822.*
Infelix ! utcumque ferent ea
fata nepotes,
Vincet amor patria, laudumque
immensa cupido.

Pere infortune ! pour maintenir la liberté il mettra à mort ses deux fils, sans se mettre en peine

que la postérité blâme cette conduite, pourvu que l'amour de la Patrie l'emporte dans son cœur, & qu'il se procure par-là une gloire immortelle.

(b) *Plut. dans la vie de Publ. Valerius.*

rible carnage. De l'autre les Etruriens animés par Titus & Sextus fils de Tarquin, ébranlent l'aile gauche de l'armée Romaine, la mettent en desordre, & la menent battant jusque dans ses lignes; ils osent même attaquer le camp, mais le corps de reserve fait une vigoureuse resistance, & les oblige de se réfugier dans leurs retranchemens avec beaucoup de perte. L'armée ennemie s'étant retirée pendant la nuit (a), Valerius retourna à Rome, & y fit son entrée en triomphe. Les plus distinguez d'entre les Chevaliers portoient devant lui le corps de Brutus sur leurs épaules, orné de couronnes qui étoient autant de trophées de sa valeur. Le Senat & le peuple allerent au-devant de l'armée, fondant en larmes, & portant néanmoins toutes sortes de rafraichissemens pour les troupes. Le lendemain on célébra les funérailles de Brutus avec beaucoup d'appareil & de pompe; & le Consul ayant assemblé le peuple, fit du haut de la Tribune l'oraison funebre de son collègue. Les Dames Romaines porterent le deuil du vengeur de leur honneur, un an entier, comme pour un pere. Peu de tems après, on lui érigea (b) une statue dans le Capitole, avec un poignard à la main.

On prétend que Brutus ne laissa (c) point d'enfans, ni garçons, ni filles. Les meilleurs Histo-

(a) Liv. l. 2. c. 7; Plut. Vit.
 Top. Dion. l. 5. p. 215.

(b) Plut. in M. Brut.

(c) Dion. l. 5. p. 216.

L. JUNIUS BRUTUS. 467

riens conviennent en effet qu'il n'en eut jamais d'autres que ceux qu'il fit décoller. Il est vrai qu'il y avoit à Rome une famille qu'on appelloit les Junius, qui se disoient descendus de ce Brutus. Mais ce qui prouve la vanité de leurs prétentions, c'est qu'ils étoient de famille Plebeïenne, & qu'ils n'eurent point d'autres charges que celles d'Edile & de Tribun, les seules que les loix permissent au peuple d'exercer, le Consulat n'étant que pour les Patriciens. Brutus le jeune, qui délivra Rome avec autant de valeur & de courage que le premier, quoi qu'avec un succès bien différent, étoit de cette dernière maison. Digne héritier de l'esprit de l'ancien Brutus dont il portoit le nom, il n'avoit pas besoin de le compter au nombre de ses ancêtres: il se rendit assez illustre d'ailleurs, & fut si grand par lui-même, que l'honneur de descendre du premier Brutus, qui auroit été si avantageux à tout autre, n'auroit fait que la moindre partie de son éloge.

[illegible]

2. THEORY OF THE CASE

1990

0-2-38



G E L O N



Peine trouvons-nous , non seulement parmi les Grecs , mais encore parmi les Barbares , un seul exemple d'une nation qui ait autant de fois perdu sa liberté , & souffert autant de maux , que les Siciliens sous leurs Tyrans. Ils secouerent souvent le joug de la servitude ; & quand ils n'étoient pas en état de le faire par eux-mêmes , ils en furent plus d'une fois délivrez par les nations voisines. Mais leur liberté ne manquoit jamais d'être accompagnée de factions & de divisions. Ainsi il étoit toujours

N n n iij

facile à un homme artificieux & plein d'ambition , de ruiner les uns & les autres , & de les réduire sous l'esclavage , en se mettant à la tête d'un des deux partis : & comme il y avoit toujours parmi eux des esprits remuans & entreprenans à qui il ne manquoit ni le pouvoir ni la volonté de profiter de leur foiblesse , il ne faut pas s'étonner si toute leur Histoire n'est qu'une suite de longues tyrannies , où l'on ne voit que de très-courts intervalles de liberté.

Rien ne peut excuser la stupidité de ces peuples. S'ils ne furent pas toujours aussi malheureux qu'ils le méritoient , s'ils furent gouvernez par quelques Tyrans d'un grand mérite & à qui ils avoient d'assez grandes obligations pour leur faire oublier presque sans crime la perte de leur liberté , il est certain néanmoins que la plupart de ceux à qui ils se soumettoient si lâchement , étoient des hommes du plus noir caractère , & que les avantages que leur procuroient les premiers , n'étoient pas comparables aux maux qu'ils souffroient sous ces grands scelerats , dont les regnes furent si durs & si cruels , que dans tous les siècles la tyrannie Sicilienne a passé en proverbe. C'est une chose reconnue de tout le monde , qu'entre tous ceux qui gouvernerent la Sicile , il n'y en eut aucun qui leur donnât moins de sujet de se repentir de leur soumission , que Gelon tyran de Syracuse. Jamais prince ne repandit du haut du trône plus de graces sur son peu-

ple; jamais prince n'eut plus à cœur de faire oublier à ses sujets les voies irregulieres par lesquelles il étoit parvenu à la couronne; & jamais Tyran, après s'être emparé de la puissance souveraine par des moiens illegitimes, ne sçut mieux reparer sa faute lorsqu'il en fut en possession, puisqu'il mérita qu'un peuple qui étoit né libre, l'affermît sur le thrône & le choisît pour son Roi.

Gelon descendoit d'une famille originaire de de l'isle de Telos. Ses Ancêtres passerent en Sicile lorsque la ville de Gela (a) fut fondée par une Colonie qui étoit venue de Rhodes. Telines un de leurs descendans, étoit Prêtre des Divinités infernales. On dit que c'étoit un homme naturellement mou & peu capable de grands dessein. Cependant quelques Citoyens de Gela, qui dans une sédition avoient été chassés de la ville, l'ayant mis dans leurs interêts; quoiqu'il n'eût point de troupes, il entreprit de les rétablir dans leur Patrie, & il y réussit par la seule autorité que lui donnoit sa qualité de sacrificateur. En reconnoissance d'un service si important, on lui confirma la dignité de ministre des Dieux, & on la rendit hereditaire dans sa maison.

Dinomènes avoit quatre fils, Gelon, Hieron, Thrasybule, & Polyzele. Si l'Histoire qui suit, est véritable, & qu'elle n'ait pas été inventée après les événemens qui y sont prédits, il paroît que

(a) Herod. l. 7. c. 153.

c'étoit un homme qui avoit des sentimens élevez , & qu'il n'eut point de part aux crimes de ses enfans. On dit qu'il consulta l'Oracle (a) sur la fortune de ses fils , & que l'Oracle lui ayant répondu qu'il y en avoit trois qui deviendroient Tyrans , il s'écria dans un noble transport : *Grand Dieu ! S'ils doivent être un jour si criminels , puissent-ils être aussi malheureux qu'ils seront élevez !* Que l'Oracle l'assûra qu'ils auroient assez de traverses & de maux à souffrir pour rendre très-imparfaite la jouissance de leur grandeur ; & que la prédiction fut réellement accomplie par les continuelles maladies de deux d'entr'eux , & par le bannissement du troisiéme après un regne difficile & de courte durée.

Il paroît que Gelon qui étoit le second des fils de Dinomenes , n'avoit pas eu une bonne éducation. Il est certain qu'il ne se picqua jamais de politesse , & que tant qu'il vécut , il eut quelque chose de rude dans ses manieres. Il n'avoit ni science ni érudition , & même il ne les estimoit pas dans les autres. Il étoit plus qu'indifferent pour les arts les plus estimez des personnes polies. Un jour (b) qu'il étoit à un festin , on apporta une lyre , & selon l'usage de ce tems-là , on la présenta de main en main à tous les conviez. On la présenta aussi à Gelon à son tour , mais il la refusa : en même tems il demanda son

(a) *Plut. de Pyth. Orac. p. 403. l* (b) *Plut. Apophtheg. p. 175. cheval*

cheval qu'il avoit fait venir, monta dessus, & le mania avec beaucoup d'adresse & de vigueur, témoignant un grand mépris pour les divertissemens de l'assemblée, & donnant des preuves d'une habileté parfaite dans les exercices les plus dignes d'un homme de cœur.

Gelon (a) trouva bien-tôt une occasion favorable pour faire paroître son mérite. Hippocrate Tyran de Gela étoit un Prince qui avoit plusieurs bonnes qualitez, mais la valeur & l'ambition faisoient sur-tout son caractère. Il augmenta considérablement l'empire que son frere lui avoit laissé, & en peu de tems il se rendit maître des plus grandes villes de la Sicile, excepté Syracuse. Les habitans de cette ville mirent obstacle à ses conquêtes & en arrêterent le cours pour quelque tems, mais à la fin ils en augmentèrent le nombre. D'abord Hippocrate défit leur armée: & les Corinthiens leur ayant envoyé des secours, il fit la paix avec eux: mais il ne la fit qu'en obligeant les Syracusains à lui abandonner la ville de Camarine, qu'ils avoient défendue quelque tems contre lui. Gelon suivit toujours ce Prince dans ses expéditions; il étoit auprès de sa personne dans tous les combats, & eut beaucoup de part à la gloire de ses conquêtes.

Le Tyran (b) ayant entrepris une nouvelle guerre, fut tué dans une bataille devant la ville

(a) *Herod. l. 7. c. 154.*

Tome IX.

| (b) *Herod. ibid. c. 155.*

O o o

d'Hybla. Il laissa deux fils, Euclide & Cleandre, qui voulurent succéder à leur pere & firent tous leurs efforts pour monter sur le thrône. Mais les habitans de Gela, qui se croyoient en état de secouer le joug, & qui trouvoient l'occasion de recouvrer leur liberté, refuserent de les reconnoître. Gelon se mit à la tête de quelques troupes, & réduisit bien-tôt les Citoïens à la soumission. Mais cette réussite lui ayant fait connoître son pouvoir, il résolut de ne pas laisser la conquête à d'autres, & par une ingratitude qu'on ne peut excuser, il déposseda les fils de son bien-faïcteur, & se mit en possession de la Tyrannie.

Ce n'étoit là que le commencement de la bonne fortune (a) de Gelon. Il se présenta bien-tôt d'heureuses circonstances qui lui fournirent une occasion favorable pour augmenter sans crime la puissance dont il n'avoit encore jetté que les premiers fondemens. Quelques Syracusains des premiers de la ville avoient été bannis par la faction du petit peuple & de plusieurs de leurs esclaves. Ils s'adresserent à Gelon, & le prièrent de les rétablir. Le Tyran prit volontiers leur parti, & à la tête de ses troupes il alla se présenter devant Syracuse. Mais il n'eut pas la peine de l'assiéger. Le peuple sortit au-devant de lui, & lui ayant remis les clefs de la ville, il

(a) Herod. *ibid.*

se soumit à sa puissance. Aussi-tôt Gelon entra dans Syracuse; & préférant cette ville à Gela, il y établit le siège de son Empire.

Quand il se vit en possession de Syracuse, il négligea (a) le reste de ses Etats, & s'appliqua uniquement à agrandir, embellir, & fortifier cette importante place. Quant à Gela qui étoit sa Patrie, il la céda à Hieron son frere: mais auparavant il en fit sortir plus de la moitié des habitans pour les transporter dans sa nouvelle conquête. La ville de Càmarine eut un sort bien différent; il la fit entièrement raser, & donna à tous les habitans un meilleur établissement, en les faisant Citoyens de Syracuse.

Gelon dans les guerres qu'il fit, eut toujours les mêmes vues, qui étoient d'agrandir cette ville, & de lui procurer toutes sortes d'avantages. Les Megariens s'étoient imprudemment soulevés contre Gelon, & lui avoient déclaré la guerre. Ces peuples étoient une ancienne & puissante Colonie de Megare ville de l'Attique (b), mais il s'en falloit beaucoup que leurs forces fussent assez grandes pour lui résister. Il les vainquit, il s'empara de leurs terres, assiégea leur ville, & les força bien-tôt à se rendre. Dès qu'il fut maître de Megare (c), il voulut engager les Citoyens à aller demeurer à Syracuse, & fit les

(a) *Herod. ibi l. c. 156.*

(b) *Thuc. l. c. p. 198.*

(c) *Polyp. l. 27.*

plus belles offres à ceux qui voudroient s'y transférer ; mais voyant qu'ils avoient tous beaucoup plus d'inclination à rester dans leur ville , il imposa un tribut excessif à Diognete leur Prince. Il voulut aussi lever un semblable tribut sur les habitans : mais ils n'étoient pas en état de fournir une si grosse somme , ou bien ils ne vouloient pas la payer ; de sorte qu'ils acceptèrent les propositions qu'il leur avoit faites d'abord.

Je croi que c'est là ce qu'il y a de plus vraisemblable à l'égard du traitement que Gelon fit au Megariens. Herodote dit que lorsqu'il eut réduit la ville sous sa puissance , il traita avec une extrême douceur les plus puissans & les plus riches Citoyens , qui ayant eu le plus de part à la guerre , s'attendoient aux plus rigoureux châtimens , & que pour comble de bienfaits il les établit avantageusement à Syracuse : que quant au petit peuple qui n'étoit point coupable , & qui par conséquent ne méritoit point de punition , il fut à la vérité conduit à Syracuse , mais qu'ensuite il fut vendu , réduit sous l'esclavage , & transporté hors de Sicile. Herodote ajoute que Gelon traita de la même manière la Noblesse & le peuple d'Eubée. Il attribue la raison d'une injustice si manifeste à une certaine haine que Gelon avoit naturellement contre le peuple , étant persuadé qu'il n'est pas facile à un Tyran de vivre tranquille au milieu d'une populace toujours inquiète , toujours prête à remuer , tou-

Jours prête à troubler le bon ordre. Cette raison qui s'accorde si peu avec le caractère de Gelon, qui vouloit passer pour populaire & qui l'étoit en effet autant qu'aucun des Tyrans de l'antiquité, suffit pour rendre suspects des faits de cette nature, sur tout quand ils viennent d'un Auteur qui a coutume de parler desavantageusement de ce Prince.

Quoique Gelon par les moyens que nous avons dit, eût prodigieusement accru & agrandi la ville de Syracuse, elle lui eut encore de plus grandes obligations du soin qu'il prit de réformer les mœurs de ses habitans. Les Syracusains étoient naturellement paresseux (a) & aimoient l'oïveté; ils passaient leur tems dans de petits divertissemens, où la démangeaison de parler & de railler produisoient souvent des effets très-fâcheux. Gelon corrigea tous ces vices, du moins pour son tems. Pendant la plus grande partie de son regne il eut assez de guerres pour tenir ses sujets dans un exercice continuel. Quand il avoit la paix, & que ses ennemis lui laissoient quelque repos, il faisoit sortir les Syracusains en grand nombre, & les occupoit à cultiver, labourer, & fumer les terres. Par ce moyen il prévenoit les pernicieuses suites de l'oïveté, & rendoit son peuple aussi remarquable par sa conduite mo-

(a) *Plut. Apophth. p. 175. &c.* | *in pag. 551 & 552.*
De iis qui sero. a nomine puniuntur.

deste, par son industrie, par son application au travail, qu'il l'avoit été auparavant par les vices contraires. En même tems il faisoit cultiver un fonds qui ne demandoit que des soins pour devenir le plus fertile qui fût au monde. De sorte qu'il se vit bientôt (a) en état de faire aux Romains un généreux présent d'une grande quantité de bled, dans un tems où leur ville étoit presque ruinée par la famine & par les séditions qui en sont une suite inévitable.

Une si grande attention à procurer le bien de ses sujets, ne pouvoir manquer de lui concilier l'affection de tous ceux qui avoient assez d'esprit pour connoître leurs véritables intérêts ; & cette attention jointe (b) à quelques autres actions de son regne, le fit regarder comme un Prince populaire, comme un Prince uniquement appliqué à rendre son Royaume florissant & son peuple heureux. Dans quelques-unes des guerres qu'il entreprit, il eut besoin d'une plus grande somme d'argent que les Syracusains ne vouloient lui en fournir. Quand il la leur demanda, ils en murmurèrent ; & au lieu de la lui accorder, ils exciterent du tumulte. Mais bien loin de leur témoigner qu'il étoit mécontent de leur conduite, & de leur faire sentir le poids de son autorité, il les pria seulement d'être plus traitables ;

(a) *Plut. in Coriol. Dion. Hal.* l. 3. | (b) *Plut. Apophth.* p. 175.

que son intention n'étoit que de leur emprunter cet argent, & qu'il le leur rendroit aussi-tôt que la guerre seroit terminée. Il tint parole, & ayant heureusement exécuté son entreprise, il leur rendit tout ce qu'ils lui avoient prêté.

Cependant, tout bien considéré, il crut qu'il n'étoit pas de la bonne politique de se rendre trop dépendant de la volonté d'un peuple qui n'avoit pas grande réputation du côté de la confiance. Il lui parut qu'une alliance stable avec un puissant voisin, ne contribueroit pas peu à le rendre maître absolu de ses sujets & à lui procurer les sûretés dont il avoit besoin. Theron (a) Tyran d'Agrigente étoit un Prince d'une grande valeur & d'un mérite distingué. Il n'étoit gueres moins puissant que le Tyran de Syracuse qui étoit sans contredit le plus puissant de toute la Sicile. Gelon fit avec lui une étroite alliance; & pour la confirmer il épousa Damarete sa fille, & lui fit épouser la fille de Polyzele son frere cadet. Par ce moyen il étoit plus en état de disposer de toutes les forces de la Sicile; & ce n'est pas sans raison que quelques Auteurs l'appellent non seulement le Tyran de Syracuse, mais encore celui de toute l'Isle.

Aux premiers jeux Olympiques (b) qui se célébrerent après qu'il se fut rendu maître de Syracuse, c'est à-dire, la troisième année de son

(a) *Schol. Pind. Olymp. 2. init. l.* (b) *Paus. l. 7. p. 692.*

regne , il remporta le prix à la course du chariot ; honneur que les Tyrans de ce tems-là ne rougissent point de disputer ; honneur dont jouirent aussi Theron son beau-pere & Hieron son frere. Plusieurs siècles après on voyoit encore à Olympie son chariot & sa statue , ouvrages de Glaucias , avec cette inscription , *Le présent de Gelon , fils de Dinomenes , de la ville de Gela*. Il est tout-à-fait surprenant que l'Auteur qui parle de ce présent & de cette inscription , ait mieux aimé supposer qu'il y avoit un autre Gelon du même siècle & du même pays , dont le pere s'appelloit du même nom que le pere du Tyran , que de croire que le présent fût de lui ; & cela sur la seule supposition que le Tyran se seroit appelé Syracusain , du nom de la ville où il avoit établi le siege de sa tyrannie. L'autre inscription étoit en effet & plus juste & plus modeste. L'usage étoit que les conquerans se fissent connoître par le nom de la ville où ils étoient nez : il n'y avoit point de raison qui pût obliger Gelon à passer par-dessus cette regle & à rappeler dans l'esprit des Grecs l'idée de sa tyrannie , idée qui dans ce tems-là n'étoit pas si agréable qu'elle le fut dans la suite.

Peu de tems après ce que je viens de dire , Gelon (a) demanda du secours aux Grecs dans la guerre qu'il eut avec les Carthaginois , qui

(a) *Herod. l. 7. c. 158.*

étoient les anciens ennemis, les ennemis héréditaires de la Sicile, & qui dans ce tems-là étoient très-puissans. Pour en obtenir plus facilement ce qu'il désiroit, il leur promit qu'il vengeroit la mort de Doricus, Prince Lacedémonien, sur les Egestains qui l'avoient assassiné, & qu'il aideroit aux Grecs à rendre libres les ports de mer pour l'avantage & la commodité de leur commerce. Toutes ces offres furent sans effet. Les Grecs qui croyoient Gelon déjà assez grand, & qui ne vouloient point contribuer à augmenter sa puissance, reçurent assez mal ses Ambassadeurs, sans leur donner ni troupes ni aucune esperance. Mais Gelon n'eut pas besoin de leur secours; il se trouva assez fort par lui-même pour résister à ses ennemis, & eut un heureux succès dans tout ce qu'il entreprit.

Les Grecs furent bientôt (a) obligés de demander à Gelon la même grace qu'ils lui avoient refusée; & ce fut pour eux une grande mortification. Xerxès Roi de Perse, avoit mis sur pied une armée innombrable: l'ambition qui lui étoit si naturelle, & l'impatience de venger la honte que son pere & toute la nation avoient reçue à la bataille de Marathon, la lui avoient fait lever. Déjà il étoit en marche à la tête de cette prodigieuse multitude, & venoit fondre sur la Grece pour s'en emparer & pour la réduire sous une

(a) *Herod. ibid. c. 157.*

honteuse servitude. Toutes les forces que les Grecs pouvoient lever, n'avoient pas la moindre proportion avec celles de l'ennemi. C'étoit donc une nécessité pour eux ou de se laisser écraser ou de chercher des secours de toutes parts. Il n'y avoit point de Prince plus en état de les secourir, que Gelon; il étoit même le seul qui pût leur aider à repousser un ennemi si puissant. Les Lacédémoniens, les Athéniens, & les autres Grecs conféderez lui envoyèrent des Ambassadeurs pour l'informer du triste état où ils étoient, pour lui demander un puissant secours, & pour le conjurer par sa gloire & par son propre intérêt, de délivrer un pays qu'il devoit regarder comme sa Patrie, & dont la ruine ne pouvoit manquer d'entraîner celle de son Royaume ou du moins d'y préparer les voies.

Ils devoient bien s'attendre (a) que Gelon leur feroit quelques reproches sur la façon dont ils en avoient auparavant usé à son égard: il n'avoit en effet rien à craindre de leur remettre devant les yeux, qu'eux-mêmes qui pour lors appréhendoient si fort l'invasion des Barbares, avoient refusé de le secourir contre ces mêmes Barbares. « Grecs, leur dit-il, il n'a pas tenu à vous que tout ce que je possède aujourd'hui, n'ait passé il y a long-tems entre les mains des Perses: & maintenant qu'ils portent la guerre

(a) Herod. *ibid.* c. 158.

„jusque dans votre pays & qu'ils s'adressent di-
 „rectement à vous , vous vous souvenez de Ge-
 „lon. Mais je ne veux pas imiter une conduite
 „qui m'a paru en vous si criminelle. Enfin ,
 „ajouta-t'il , je suis prêt de vous envoyer
 „deux cens vaisseaux , vingt mille hommes
 „de pié , deux mille chevaux , & autant de
 „chevaux legers, outre deux mille frondeurs &
 „archers ; je veux même vous les mener en per-
 „sonne. Mais je croi qu'il n'est que trop juste
 „qu'en considération d'un si puissant secours , je
 „sois déclaré Général de la Grece.

L'Ambassadeur de Sparte qui avoit eu bien de
 la peine à l'écouter jusqu'au bout (1) , l'assura
 que les Lacedémoniens, bien loin de demander
 son secours aux conditions qu'il proposoit, ne
 pourroient jamais se résoudre à l'accepter , à
 moins qu'on ne reconnût leur supériorité, dont
 ils avoient toujours été en possession dans les ex-
 péditions que les Grecs avoient entreprises. Ne
 nous parlez donc plus , ajouta-t'il , de vous cé-
 der le commandement. Si vous avez envie de
 secourir la Grece, il faut vous résoudre à ser-
 vir sous nos enseignes : ou si vous ne voulez pas
 avoir les Lacedémoniens pour Commandans ,
 nous ne voulons point de votre secours. Le
 Lacedémonien ayant parlé de la sorte avec cha-
 leur, Gelon qui voyoit bien qu'on étoit fort

(1) Herod. *ibid.*, c. 159 & 160.

éloigné de lui accorder sa demande , prit doucement la parole , & fit une autre proposition.

• Commandez , dit-il , Lacedémoniens , puisque
 • vous voulez absolument commander. Il me
 • semble que j'ai un droit incontestable à la supériorité , puisque j'ai beaucoup plus de troupes & de vaisseaux que vous : mais je veux bien
 • relâcher quelque chose de mes droits pour vous
 • faire plaisir. Je consens donc que vous commandiez sur terre , pourvu que vous me cédiez le commandement de l'armée navale ; ou
 • si vous aimez mieux commander sur mer , je
 • commanderai sur terre. C'est tout ce que je
 • puis faire que de vous laisser le choix. Optez ,
 • ou ne comptez pas de m'avoir pour allié.

• Ne nous y trompez pas , reprit l'Ambassadeur d'Athenes (1) transporté de colère : jamais
 • les Athéniens ne consentiront à l'alternative
 • que vous proposez. Ils ont toujours été les plus
 • puissans de toute la Grece sur mer ; & s'ils ont
 • reconnu les Lacedémoniens pour leurs supérieurs dans quelques guerres où tous les Grecs
 • étoient intéressés , ils ne céderont jamais le droit
 • de commander sur mer si les Lacedémoniens se
 • désistent de leurs prétentions. » A ces paroles
 Gelon sourit ; & dit aux Ambassadeurs qu'il voyoit bien que les Grecs avoient assez de commandans , mais qu'il craignoit qu'ils ne fussent

(1) *Herod. ibid.* 6, 161.

en danger de manquer de soldats.

C'est ainsi qu'Herodote raconte ce qui se passa dans l'Ambassade des Grecs vers le Tyran de Syracuse : & si l'on peut compter sur ce recit , il est certain que le zèle avec lequel les Ambassadeurs soutinrent l'honneur & la prééminence de leur Patrie , zèle très louable par lui-même , les porta à des excès qui tenoient un peu de l'insolence ; Gelon n'auroit pas mérité beaucoup de blâme , s'il eût refusé de s'intéresser à la fortune d'un peuple qui ne l'auroit pas traité avec honnêteté & politesse dans le tems même qu'il lui demandoit du secours. Le même Historien ajoute que quand Xerxès eut passé l'Hellespont , Gelon donna (a) à un certain Cadmus trois vaisseaux avec de grosses sommes d'or & d'argent , & qu'il l'envoya à Delphes , avec ordre de ne parler que de paix , & d'observer cependant quel seroit l'événement du combat , afin que si le Roi de Perse remportoit la victoire , il lui présentât les Trésors dont ses galeres étoient chargées , & qu'il lui rendît hommage au nom de son Prince , & qu'au contraire si les Grecs avoient le dessus , il revînt en Sicile avec ses Trésors , comme il fit lorsque les Grecs eurent gagné la victoire dans un combat naval & que Xerxès se fut retiré. Herodote reconnoît cependant que les Historiens de Sicile contredisent ces dernières particularitez ;

(a) *Herod. ibid. c. 163 & 164.*

que, si on les en croit, Gelon malgré la repugnance qu'il avoit à reconnoître les Lacedémoniens pour chefs dans la guerre contre les Perses, promit de donner des secours aux Grecs, & qu'il leur auroit tenu parole, s'il n'en eût été empêché par une guerre qu'on lui déclara dans ses Etats, guerre aussi dangereuse dans ses commencemens que celle que les Grecs avoient avec le Perse, guerre enfin qui dans l'événement fut aussi glorieuse pour lui que la leur le devint dans la suite. Il y a plusieurs raisons de croire que ce que disent les Siciliens est plus vrai que ce que rapporte Herodote, qui n'a été suivi en cela par aucun Auteur dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous.

Ainsi, selon ces Auteurs, vers le même tems que Gelon reçut l'Ambassade des Grecs & qu'il promit de leur envoyer un puissant secours, les Carthaginois reçurent aussi (a) des Ambassadeurs de Perse & de Phenicie. Ces Ambassadeurs venoient leur apporter des ordres particuliers; premierement, qu'ils partissent incessamment avec la plus puissante flotte qu'ils pourroient mettre en mer eux & leurs alliez, pour attaquer les Grecs en Sicile; secondement, qu'après qu'ils auroient conquis cette île, qu'on supposoit qu'ils ne seroient pas long-tems à réduire, parce qu'ils avoient une armée très-nombreuse, ils fissent

(a) *Ephor. apud Schol. Pind. | Sic. Olymp. 75. l. p. 252. Edit. Pyth. 1. ad γ. imad' ἰζιλλχαι. Diod. | H. Steph.*

voile vers le Peloponnèse pour joindre la flotte des Perses. Les Carthaginois reçurent avec joie des ordres si conformes à leur ambition & à la haine qu'ils avoient contre les Siciliens. Ils envoyèrent de tous côtez pour lever des troupes; ils demanderent même du secours aux Etruriens, & ils en obtinrent. Herodote (a) dit aussi que les Isles de Sardaigne & de Corse, les Pheniciens, les Iberiens, & plusieurs autres nations leur fournirent une partie des forces dont ils avoient besoin.

D'ailleurs ils étoient assurez d'un parti dans la Sicile même. Theron qui étoit Tyran d'Agri-gente, ayant chassé Terille Tyran d'Himere de ses Etats, celui-ci se refugia à Carthage; & pour engager les Carthaginois dans sa cause, il leur promit non seulement qu'il les aideroit de tout le crédit & de toute la puissance qu'il avoit en Sicile, mais encore qu'il leur procureroit un secours considérable de la part d'Anaxilas Tyran de Rhegium qui étoit son gendre. Anaxilas pour convaincre les Carthaginois qu'il approuvoit & ratifioit tout ce que son beau-pere leur avoit promis en son nom, donna ses deux fils à Amilcar pour ôtages. Amilcar étoit un Prince qui avoit dans Carthage la réputation d'un grand Général; c'étoit outre cela le plus propre pour commander dans cette expédition (b), parce que

(a) Herod. *ibid.* c. 165.

(b) Herod. *ibid.* p. 166.

sa mere étoit Silicienne , & qu'il ne pouvoit manquer de trouver un grand nombre d'amis en Sicile.

Amilcar se mit donc à la tête d'une armée de terre de trois cens mille (a) hommes , de deux mille vaisseaux longs , & de plus de 3000 vaisseaux de moindre grandeur qui portoient des munitions & des vivres. Aussi-tôt qu'il fut sorti de la mer de Libye , il s'éleva une violente tempête dans laquelle il perdit la plupart des vaisseaux qui portoient sa cavalerie & ses chariots. Ensuite il aborda à Panorme sans qu'il lui arrivât d'autre perte , & en trois jours de tems il débarqua toute son armée : Le débarquement fait , il harangua ses soldats , & leur dit que la guerre étoit déjà finie ; qu'il avoit extrêmement appréhendé que la mer se déclarant en faveur des Siciliens , ne combattît pour eux , & qu'elle ne les sauvât par cette voie qui étoit la seule qui fût possible. Il y fit un court séjour , jusqu'à ce qu'il eût réparé les pertes que sa flotte avoit souffertes ; après quoi il se mit en marche pour aller à Himere , & sa flotte y fit voile en même tems.

Theron s'étoit jetté dans cette place avec un gros corps de troupes. Aussi-tôt que les Carthaginois s'en furent approchez , il fit une sortie , & les attaqua avec vigueur. Les Siciliens , ne réussirent point dans cette sortie , ils furent ré-

(a) *Diod. Sic. p. 253.*

poussiez avec beaucoup de perte, & Amilcar assiégea la ville dans les regles. Il avoit deux camps, l'un pour son armée de terre, l'autre pour ses grands vaisseaux qu'il avoit fait tirer à terre. Le camp où il avoit fait retirer sa flotte, étoit environné d'un fossé & d'un mur de bois: celui de ses troupes de terre joignoit ce mur; de-là il s'étendoit jusqu'à quelques collines qui étoient proche, & du côté de la ville il étoit fortifié de retranchemens. Le Général Carthaginois fit après cela décharger tous les petits vaisseaux, & en envoya la plus grande partie chercher de nouvelles troupes en Libye & en Sardaigne. Alors il pressa le siège avec une extrême vigueur, défit la garnison dans toutes les sorties qu'elle osoit tenter, & réduisit bien tôt les Himeriens au desespoir. Theron lui-même, lorsqu'il vit ses troupes dans un si pitoyable état, perdit entierement courage, & envoya à Syracuse les lettres les plus pressantes pour demander à son gendre un prompt secours.

Gelon avoit déjà fait de grands préparatifs pour donner à son beau-pere les secours dont il avoit besoin. Les lettres qu'il reçut lui firent faire diligence, & il partit aussi-tôt à la tête de son armée. On est partagé sur le nombre de ses troupes, & les Auteurs en parlent avec une grande variété. Ceux qui les font monter le plus haut, disent qu'il mit en campagne cinquante mille hommes de pié (a) & cinq mille chevaux;

(a) *Diod. Sic.*

desorte que quand on considère & la grande supériorité des ennemis & l'heureux succès qu'eut Gelon, on est porté à croire qu'il n'étoit pas possible qu'il réussît si bien avec si peu de troupes. Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que ceux qui ne lui donnent tout au plus que la troisième ou quatrième partie de ce nombre, se sont trompez grossièrement. Il fit marcher son armée avec toute la diligence possible; & quand il fut arrivé à Himere, sa présence inspira aux assiégés un nouveau courage.

Gelon ne frustra pas leurs espérances. Il se campa auprès de la ville dans un poste avantageux, & ayant fortifié son camp de manière qu'il n'avoit rien à craindre des attaques de l'ennemi, il envoya toute sa cavalerie dans la campagne. Une partie des Carthaginois étoient alors occupés à piller le pays. Il étoit facile à des troupes Siciliennes qui connoissoient parfaitement les lieux, de surprendre des étrangers qui ne les attendoient point, & qui ne s'étoient nullement préparés à faire résistance. Gelon en fit un grand carnage, avec peu de perte de son côté. Mais, outre ceux qui furent tuez, sa cavalerie fit dix mille prisonniers, qu'elle conduisit à Himere.

Ces troupes qu'il défit si facilement, étoient sans doute ce qu'il y avoit de plus foible dans l'armée Carthaginoise; & je ne voi pas qu'on puisse rapporter à une autre occasion qu'à celle-ci ce que l'Histoire nous apprend, qui est que

Gelon ayant fait un grand nombre de prisonniers, en choisit les plus foibles, qui étoient les auxiliaires, la plupart halez & basanez & d'une mine très-méprisable (a), & les exposa tout nuds devant ses soldats, afin de leur inspirer du mépris pour leurs ennemis.

Il est certain que par ces heureux succès les habitans d'Himere (a) revinrent entièrement de leur première frayeur, & qu'ils commencèrent à concevoir un parfait mépris pour des troupes qu'ils avoient défaites si facilement. Gelon profitant de l'idée que les siens s'étoient formée de leurs ennemis, fit ouvrir quelques portes que Theron dans la première épouvante du peuple avoit été obligé de faire condamner : il fit aussi plusieurs nouvelles portes dans les endroits des murailles les plus propres pour faire entrer les choses dont la ville pouvoit avoir besoin. Malgré ces avantages, il s'en falloit encore beaucoup que Gelon fût en état de livrer bataille à un ennemi qui lui étoit si supérieur. Il attendoit avec impatience l'occasion d'entreprendre quelque chose à coup sûr, lorsque sa cavalerie qu'il continuoit toujours d'envoyer dans la campagne, lui amena un courier des Selinuntins, qui étoit chargé de quelques lettres pour Amilcar, par lesquelles ils lui donnoient avis qu'ils ne manqueroient pas de lui envoyer la cavalerie qu'il

(a) *Frontin. l. II.*† (b) *Diod. Sic.*

demandoit , précisément à tel jour qu'il leur avoit marqué. Gelon apprit aussi par la même voie , qu'Amilcar devoit employer ce jour-là , avec sa flotte à faire des sacrifices solennels à Neptune. Il ne fut pas long-tems sans se déterminer en conséquence à user d'un stratagème dont il se promettoit un heureux succès par la connoissance & l'occasion que lui donnoient ces lettres interceptées.

Il envoya de bon matin (a) sa cavalerie pour courir la campagne , afin qu'on pût la recevoir dans le camp comme venant de la part des Selinuntins. Elle avoit ordre , en cas qu'on l'y reçût , d'aller droit au quartier où le Général étoit occupé à faire des sacrifices , pour le tuer & mettre le feu aux vaisseaux. Gelon fit mettre toutes ses troupes sous les armes , & plaça dans certains postes des espions qui devoient lui donner un signal aussi-tôt qu'ils verroient la cavalerie Sicilienne reçue dans le camp des ennemis. Ce projet lui réussit selon son espérance. La cavalerie arriva au camp de la flotte à soleil levant , les sentinelles l'y reçurent comme venant de la part des allies ; elle alla en diligence trouver le Général qui étoit déjà occupé aux sacrifices , elle le tua , & dans la confusion qu'excita par tout le camp un coup si hardi , elle mit le feu aux vaisseaux sans aucune difficulté.

(a) *Diod. Sic. p. 254.*

Pendant ce tems-là Gelon averti par le signal que lui donnerent ses espions , que la cavalerie étoit dans le camp de la flotte , fit sortir le reste de ses troupes , & y courut promptement. Les Pheniciens qui commandoient dans le quartier qu'il alla attaquer d'abord , sortirent de leurs lignes & vinrent à sa rencontre. Comme ils ne sçavoient point encore qu'on avoit tué Amilcar & mis le feu à la flotte , ils combattirent avec tant de courage que le succès de la bataille fut douteux pendant quelque tems. Mais bien-tôt après , la flâme que jettoient les vaisseaux embrasés , paroissant tout à coup , & quelques courriers étant venus avertir les Pheniciens de la mort de leur Général , la face du combat changea subitement , & les Carthaginois prirent la fuite de tous côtez. Gelon ne cherchoit pas tant à répandre le sang qu'à remporter la victoire. Mais considérant que les ennemis étoient en si grand nombre , que s'ils revenoient de leur premiere terreur & qu'ils eussent le tems de se rallier , il pourroit bien lui-même succomber sous les derniers efforts d'une si prodigieuse multitude , il commanda aux siens de ne faire aucun quartier.

Il périt dans ce combat au moins cent cinquante mille hommes. Le reste s'échappa sur une éminence , où ils se défendirent avec tant de valeur que les Siciliens ne purent les forcer. Mais ne trouvant point d'eau sur cette colline ,

Qq q. iij.

bien-tôt ils furent obligez d'en descendre pour se livrer eux-mêmes à la discretion des vainqueurs.

Jamais il n'y eut de déroute plus complète, & jamais (a) jusqu'alors aucun Général Grec n'avoit tué plus de Barbares en un jour ou fait tant de prisonniers. Si l'on compare cette action avec celles de Platée & de Salamine, comme on l'a en effet comparée, on trouvera que la victoire de l'une ou de l'autre de ces deux journées ne fut jamais si complète. Les Siciliens croient qu'on peut à juste titre mettre les stratagemes de leur monarque en parallele avec ceux de Themistocle, & sa valeur avec celle de Pausanias; & qu'à bien examiner les caractères de ces généraux, le mérite de Gelon étoit de beaucoup supérieur à celui de chacun des deux autres, & sa fortune à celle de tous les deux.

Ce qu'il y a de remarquable dans la déroute des Carthaginois, c'est que le même jour que Gelon remporta sur eux une si grande victoire, les Grecs défirent aussi les Perses. Mais il est un peu surprenant qu'on ne puisse pas sçavoir au juste si la bataille d'Himere se donna le même jour que celle de Salamine, ou le même jour que celle des Thermopyles. Les Auteurs Siciliens la rapportent au même jour que la bataille des Thermopyles, & Herodote (a) au même jour que le combat de Salamine. S'il falloit absolument se

(a) *Diod. Sic.*

1 (b) *Herod. l. 7. t. 166.*

déterminer à suivre l'un de ces deux sentimens ; on se déclareroit sans doute pour celui des Siciliens. Herodote est le plus ancien Historien que nous ayons , il a du être mieux informé que tout autre de ce qui s'étoit passé presque de son tems. Mais il est manifeste par les fautes qu'il a faites dans cette histoire , fautes que ses contemporains ont corrigées eux-mêmes : il est manifeste , dis-je , qu'il ne croyoit pas qu'il fût nécessaire de s'informer plus exactement de la vérité , ni que la chose en valût la peine , ou , ce qui est beaucoup plus blâmable , qu'il ne cherchoit pas à sçavoir la vérité & qu'il s'embarasât peu de la suivre. Le récit des Siciliens a du moins cet avantage , que Gelon paroît avoir plus long-tems ignoré le succès des Grecs à Salamine , qu'on ne peut supposer qu'il l'eût ignoré s'il fût arrivé le même jour qu'il avoit vaincu les Carthaginois à Himere.

De tous les grands vaisseaux avec lesquels les Carthaginois avoient fait voile en Sicile (a) , il n'y en eut que vingt qui échappèrent à l'incendie. Ils servirent de retraite à un grand nombre de soldats qui s'étoient échappés du combat : mais étant trop chargés , ils périrent presque tous dans une tempête ; quelques-uns des vaincus , mais en petit nombre , se jetterent dans un long bateau , & arriveront à bon port à Carthage , avec la triste

(a) *Diod. Sic.*

nouvelle de la défaite de leur armée. Un revers de fortune si peu attendu , déconcerta entièrement les Carthaginois : la colere , l'indignation , & la peur se succedoient dans leurs cœurs : hors d'état de résister à Gelon s'il eût entrepris de faire voile en Afrique , ils trembloient pour la ville de Carthage , & toutes les nuits ils faisoient la garde aux portes avec autant de soin que si le vainqueur eût déjà été devant la ville.

Après avoir récompensé la cavalerie qui avoit tué Amilcar , & les autres soldats qui s'étoient distingués dans la bataille , Gelon réserva les plus riches dépouilles pour les placer dans quelques-uns des Temples de Syracuse ; il en fit mettre une partie dans ceux d'Himere , & le reste il le partagea à ses troupes , & à celles de ses Alliez , à proportion de leur nombre. Par cette distribution toute la Sicile profita des esclaves ; on les occupa tous à des travaux publics , & particulièrement à bâtir. Les Agrigentins en eurent le plus ; car outre la part qu'ils devoient avoir au butin commun , ils firent prisonniers plusieurs soldats , qui ayant pris la fuite après la perte de la bataille , s'étoient retirez sur leurs terres. Les Historiens assurent que quelques particuliers eurent pour leur part jusqu'à cinq cens esclaves. Leur ville s'en ressentit , aussi-bien que tout le pays des environs ; car ils y firent ajouter quantité de bâtimens & d'ornemens de toute espèce par les mains de leurs ennemis.

Gelon

Gelon ayant congédié ses Alliez , s'en retourna à Syracuse (a) avec ses troupes & les prisonniers qui lui étoient échus en partage. Il y fut suivi par des Ambassadeurs de plusieurs villes & de plusieurs Princes de Sicile , qui ayant embrassé le parti des ennemis, envoyoient alors demander pardon de leur crime & promettre pour l'avenir une parfaite obéissance à Gelon en tout ce qu'il leur commanderoit. Il les reçut comme un Prince qui méritoit toute sa bonne fortune par la modération & par la douceur avec lesquelles il usoit de ses victoires. Bien-tôt après il trouva une occasion de faire paroître ces vertus dans tout leur lustre , lorsqu'il lui vint de Carthage une Ambassade solennelle,

Les Ambassadeurs Carthaginois s'adresserent à lui avec la plus parfaite soumission, versant des torrens de larmes , lui demandant la paix , & le conjurant de ne pas abuser de son pouvoir pour achever la ruine d'une ville infortunée qui n'étoit plus en état de se défendre. Il ne tenoit qu'à lui de poursuivre sa vengeance , il ne manquoit pas de raisons pour la justifier. Cependant il n'en usa point : au contraire il ne fit paroître que de la compassion pour les Carthaginois. La seule réparation qu'il leur demanda , fut qu'ils lui rendissent les frais de la guerre qui montoient à deux mille talens , & qu'ils bâtissent deux chapelles pour y mettre le traité. A ces articles

(a) *Diod. Sic. p. 256.*

il en ajouta un autre (a) qu'il regardoit comme aussi important qu'aucun des deux premiers : cet article étoit que les Carthaginois aboliroient ces barbares sacrifices de jeunes Gens, qu'ils avoient accoutumé d'offrir à Saturne au moins une fois par an; bel exemple du plus noble amour & de la plus tendre affection pour le genre humain, & qui seul mérite toutes les louanges que la posterité a si justement rendues à sa mémoire.

Les Carthaginois qui s'étoient attendus à un plus rigoureux traitement, furent surpris de la douceur des conditions qu'il leur imposoit, & firent toute la diligence possible pour exécuter le traité. On crut que la Reine n'avoit pas peu contribué à inspirer à Gelon la pensée de faire un usage si modéré de sa victoire. Les Ambassadeurs qui en étoient persuadés, lui apportèrent pour présent une couronne d'or de cent talens. Elle en fit faire une nouvelle monnoie, qui de son nom fut appelée *Damaretion*.

Après avoir réglé si heureusement toutes choses dans ses Etats, Gelon se disposa à mettre une flotte en mer pour secourir la Grece. Tout étoit prêt pour cette expédition, lorsqu'il arriva des vaisseaux de Corinthe, qui lui donnerent avis que les Perses avoient été défaits à Salamine, & que leur Roi étoit sorti de l'Europe avec la plupart des troupes qui lui restoient. Ces nou-

(a), *Plut. Apophth.* 173, & de his qui serò à num. puniuntur p. 552.

velles arrêterent l'exécution de son dessein. Mais avant que de congédier ses troupes, il les convoqua toutes à une assemblée, avec ordre de s'y trouver sous les armes.

Quand elles furent ainsi assemblées (a), Gelon parut au milieu, non seulement sans armes, mais encore sans habit de guerre, n'ayant qu'une robe flottante & sans ceinture. Le peuple étant surpris de le voir en cet état, il leur fit un long discours, dans lequel il leur rendit compte de toute sa vie, & particulièrement de la conduite qu'il avoit tenue envers les Syracusains. Il entra dans le détail des actions qu'il avoit faites en qualité de Général, il répondit à toutes les objections qu'on pouvoit lui faire, & à tout ce qu'il avoit entendu dire contre quelques-unes de ses actions; qu'il étoit venu sans armes & sans défense dans cette assemblée pour subir le plus rigoureux examen; qu'il se livroit entre les mains de ses sujets; qu'il ne demandoit point qu'on lui continuât la puissance dont il avoit joui jusqu'alors; qu'il ne souhaitoit pas même de jouir plus long-tems de la vie, s'ils croyoient que sa déposition pût leur procurer quelque avantage.

Pour moi je croi que c'est là ce qu'il y a de plus vrai dans l'Histoire de Gelon, que les Auteurs rapportent avec quelque variété. Ce noble & généreux artifice eut tout le succès que le

(a) *Diod. Sic. p. 256. voyez Polyan. Strat. l. 27; Alian. 13. p. 11.*

Tyran en pouvoit attendre. Le peuple revenu de son étonnement, fit une acclamation générale : il l'appella son Bienfaïcteur, son Sauveur, son Libérateur, son Roi ; & le conjura de punir tous ses ennemis comme il jugeroit à propos ; liberté dont il usa en effet. Pour conserver la mémoire de cette action, les Syracusains lui érigerent une statuë dans le Temple de Junon, où il étoit représenté avec cette robe flottante qu'il portoit lorsqu'il parut au milieu de ses troupes assemblées.

Après cela Gelon (a) bâtit deux superbes Temples des dépouilles des Carthaginois, l'un à Cérès, & l'autre à Proserpine. Il fit faire aussi de ces mêmes dépouilles un Trépié d'or de seize talens, & l'envoya au Temple de Delphes comme une marque de sa reconnaissance envers le Dieu qui y étoit adoré.

Si l'inscription suivante est véritable, il y eut plus d'un Trépié envoyé à Delphes au nom de Gelon & de ses freres, qui tous avoient eu grande part à l'heureux succès pour lequel ils rendoient graces au Dieu.

« Gelon, Hieron, Polyzele, & Thrasymbule ;
 « race illustre de Dinomene (b), unis maintenant dans leur dévotion comme autrefois dans
 « leurs grands exploits, offrent ces Trépiés à Apollon & aux puissances protectrices de la Grèce, après avoir vaincu des nations Barbares ;

(a) *Diod. Sic. p. 256.*

(b) *Schol. Pind. ad Pyth. l. 5.*
 ἡ δὲ ἱστορία.

" & assuré la liberté des Grecs par les puissans secours qu'ils leur ont fournis.

Gelon commença à bâtir un Temple de Cérès au Mont Etna (a), mais la mort qui l'enleva deux ans après sa victoire, dans le tems où sa gloire étoit au plus haut degré, & lorsqu'il étoit le plus aimé de ses sujets, l'empêcha d'achever cet édifice. Une des dernières actions de sa vie fut de faire des Loix pour réprimer la magnificence & les dépenses excessives des funérailles parmi les Syracusains. Il donna lui-même l'exemple de ce qu'il avoit prescrit à ses sujets, en ordonnant qu'on fît ses funérailles conformément aux nouveaux reglemens. Il fut long-tems malade d'une hydropisie; & quand il vit qu'il approchoit de sa dernière heure, il fit Hieron son frère aîné son successeur.

Son corps fut enterré dans un champ de sa femme, qu'on appella dans la suite *les neuf Tours*, parce qu'on y bâtit neuf Tours d'une grandeur considérable. Ce champ étoit à deux cens stades de Syracuse. Toute la ville y suivit le corps de Gelon, & chacun voulut rendre ses derniers devoirs à la mémoire d'un Prince si généralement aimé. On lui érigea un superbe tombeau, & il fut honoré comme un Heros. Dans la suite les Carthaginois, par une basse vengeance, détruisirent le tombeau de leur vainqueur; & Agathocle lui enviant des ver-

(a) *Diod. Sic. Olymp. 75 an. 3, p. 262.*

tus qu'il n'étoit pas disposé à imiter , fit raser les Tours qu'on lui avoit érigées. Mais les Siciliens n'avoient pas besoin de ces monumens pour conserver des sentimens de reconnoissance des obligations infinies qu'ils avoient à Gelon. Ils en donnerent des marques éclatantes dans le tems que Timoleon les délivra (a) de la tyrannie de Denys le jeune. Quoique les maux que leurs Princes leur avoient fait souffrir , fussent encore tout recens , & qu'ils n'eussent jamais mieux connu le prix de la liberté , ils abbatirent les statues de tous leurs autres Tyrans , & ne conserverent que celle de Gelon.

Timée nous apprend (a) que Gelon laissa sa femme Damarete à Polyzele son frere. Je ne sçai si le silence de Diodore de Sicile n'est pas une plus forte preuve contre ce fait , que l'autorité de Timée n'est capable de l'établir. Quoi qu'il en soit , il est certain que Polyzele étoit un homme du premier mérite , que de tous les freres de Gelon il n'y en avoit aucun qui lui ressemblât plus que lui , & qu'il étoit tellement aimé à Syracuse , qu'Hieron ne pouvoit se croire en sûreté tandis qu'il vivoit. C'est pourquoi celui-ci lui donna une commission , après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour qu'elle lui fût fatale. Mais Polyzele découvrit son dessein , &

(a) *Plut. in Timol.*

(b) *Apud. Schol. in Pind. O.* | *ly. p. 2. v. τὰς ἀγαθὰς. Diod.*
Sic. Olymp. 76. an. 1, p. 267.

se refugia auprès de Theron qu'il le protegea généreusement & entreprit même à cette occasion une guerre contre le Tyran. Cette guerre ne fut pas de longue durée, car les deux freres se reconcilierent bien tôt.

Hieron étoit un Prince d'une grande réputation. Il fit la guerre en Sicile & en Italie avec beaucoup de succès. Il remporta plusieurs fois la victoire aux jeux Olympiques & aux jeux Isthmiens. Mais ce qui le distingua plus particulièrement des autres Tyrans, fut son amour pour les sciences & la protection dont il honora les sçavans. Sa cour fut toujours la retraite de tout ce qu'il y avoit de grands esprits; & tant qu'on connoitra les noms de Pindare & de Simonide, Hieron sera connu comme le plus généreux protecteur des Muses. Pindare ne se lasse jamais de le louer; & si les éloges qu'il fait de ce Tyran étoient moins suspects, il faudroit avouer qu'Hieron fut un plus grand & un meilleur Prince, non seulement que son frere, mais encore que la plupart des Rois de l'antiquité. L'Histoire moins partielle à l'égard du mérite, rend justice à ses freres, & nous apprend qu'Hieron étoit autant inferieur à Gelon en toute autre chose, qu'il lui étoit superieur en poliresse (a). Liberal envers les Auteurs, parce qu'il se flattoit que leurs plumes lui acquereroient de la répu-

(a) *Diod. Sic. p. 276, Olymp. 78. an. 3.*

tation & qu'il seroit immortalisé par leurs écrits, dans toute autre chose il se livroit à l'avarice qui lui étoit naturelle. Ce vice lui fit commettre plusieurs actions où l'injustice & la violence n'étoient que trop visibles; les Syracusains pensèrent souvent à s'en venger, & ce ne fut que le respect qu'ils avoient pour la mémoire de Gelon, qui conserva son frere sur le trône.

Cependant, quelque vénération qu'eût le peuple pour la mémoire de Gelon (a), elle ne put tenir contre la tyrannie de Thrasybule frere & successeur d'Hieron, qui n'avoit point d'autre qualité supportable qu'une valeur brutale & feroce. Thrasybule commença son regne par faire mourir & exiler quelques-uns des principaux Citoyens de Syracuse, dont il confisqua les biens à son profit, & prit à sa solde un corps considérable d'étrangers pour lui servir de gardes. D'abord on le chassa de la ville, & après quelques foibles efforts il se vit obligé de sortir de l'Isle même, avant que d'avoir achevé la première année de son regne,

La liberté des Siciliens ne fut pas de longue durée. Ils souffrirent sous Agathocle & sous Denys tout ce qu'ils avoient appréhendé de la part de Thrasybule. Ce ne fut que deux siècles après cela qu'ils se trouverent heureux, lorsqu'ils eurent un Prince descendu de la famille de Gelon

(a) *Diod. Sic.* p. 277.

& héritier de ses vertus. Ils retrouvèrent dans Hieron ce qu'ils avoient perdu dans son prédécesseur ; & , si les malheurs de son tems , & la puissance de ses voisins qui s'étoit trop accrue , l'empêcherent de devenir plus grand , du moins il disputa à Gelon la gloire d'être le meilleur Roi de Sicile.



C Y R U S.

CEUX qui sont portez à croire qu'il y a très-peu de faits certains dans l'Histoire, ne peuvent jamais trouver un exemple plus propre à les confirmer dans leur sentiment que la vie de Cyrus. Les actions de cet illustre conquerant sont une matiere si abondante, elles fournissent aux Ecrivains un si beau champ pour exercer leur art, & ses successeurs eurent tant de part aux affaires de la Grece dans le tems même qu'elle abondoit en excellens Historiens, qu'à peine on peut croire qu'il nous manque

S ff ij

une Histoire de ce Heros aussi complete que certaine. Il est vrai que les Anciens ne nous ont pas laissez dans une entiere ignorance de ses conquêtes : mais l'ordre, le tems, les motifs de ses actions, sa naissance, sa famille, sa parenté & sa mort, sont presqu'aussi incertaines que celles des Heros les pus fabuleux. Herodote, Xenophon, & Ctesias qui vivoient tout au plus cent ans après la mort de Cyrus, nous ont donné chacun une ample Histoire de sa vie & de ses actions : mais il est étonnant combien ils sont differens l'un de l'autre. Ceux qui sont venus après, ont suivi l'un ou l'autre de ces Auteurs : mais il paroît qu'ils se sont conduits en cela plutôt par leur inclination que par la raison, & que dans une si grande obscurité ils ont cru que leur fantaisie étoit pour eux un guide suffisant.

Herodote qui écrivoit un peu avant les deux autres, semble n'avoir eu en vûe que l'Histoire de Perse. S'il parle des autres nations, ce n'est que par digression & pour mettre dans un plus grand jour ce qu'il dit des Perses. Court sur tout autre sujet, lorsqu'il s'agit des Princes qui ont gouverné le vaste Empire de la Perse, il descend dans le détail le plus particulier & le plus exact. Malheureusement pour nous, toute son Histoire est écrite d'une façon qui ne nous fournit que trop de raisons de douter de sa sincerité. Herodote n'est pas seulement le pere des Historiens, il est aussi le pere des Romans & des fables, &

dans tous les siècles on l'a accusé avec justice d'avoir employé les ornemens du plus beau stile & de la plus agréable maniere d'écrire, à embellir & à orner la fausseté. Il abandonne continuellement le vrai pour s'attacher au merveilleux ; & , si les accusations de Plutarque (a) sont bien fondées , dans ses derniers livres même , qui roulent sur des choses qu'il ne pouvoit ignorer , il s'est donné une liberté qui ne peut jamais être excusée. L'Histoire de la naissance & de l'éducation de Cyrus en particulier , est entièrement Romanesque dans quelques-unes de ses parties, & celle de sa mort n'est pas plus vraisemblable. La singularité des fables qui auroit dû les rendre suspectes , a été justement la cause pourquoi les Historiens des siècles suivans les ont si généralement rapportées. Ces sortes d'Histoires fabuleuses ont je ne sçai quoi de merveilleux qui flatte également la foiblesse du Lecteur & celle de l'Auteur ; l'un prend plaisir à lire des choses qui le surprennent , l'autre est charmé de pouvoir exciter l'admiration dans l'esprit du Lecteur.

Xenophon étoit beaucoup plus à portée qu'Herodote de sçavoir les affaires des Perses. La part qu'il eut dans l'expédition du jeune Cyrus , & la glorieuse retraite des dix mille Grecs qu'il conduisit avec tant de réputation à travers le Royaume des Perses , ne pouvoient manquer de l'in-

(a) Dans son traité de la malignité d'Herodote.

struire de plusieurs particularitez , ou entièrement inconnues aux autres Historiens , ou que ceux-ci ne connoissoient qu'imparfaitement. D'ailleurs l'Histoire fut un peu reformée dans le long espace de tems qui s'écoula entre le siècle où Herodote écrivoit & celui où vivoit Xenophon. Thucydide fit voir qu'une relation pouvoit être agréable sans être fausse , & sur la lecture de ses écrits on fut pleinement convaincu que la vérité étoit une qualité nécessaire dans un Historien. Xenophon lui-même dans la continuation qu'il fit des ouvrages de cet excellent Auteur, s'attacha inviolablement à la vérité, & jamais aucune Histoire n'a été écrite avec plus de fidélité apparente que les faits qu'il rapporte dans son Histoire de Grece & dans sa retraite des dix mille. S'il eût écrit la vie de Cyrus avec une fidélité aussi visible , la posterité auroit eu une parfaite connoissance des actions de ce fameux conquérant , & il ne lui resteroit rien à désirer. Mais outre qu'il fait continuellement l'éloge de son Heros, il descend dans un trop grand détail , & , si j'ose le dire , il est un peu ennuyeux dans les longues conversations & dans les longs entretiens qu'il lui fait faire. C'est pour cette raison qu'on a cru presque généralement que son intention n'étoit pas tant d'écrire une Histoire véritable (*b*) , que de donner dans le portrait de Cyrus qui est fait d'imagination & auquel il ne

(*a*) Voyez *Cic. ad Q. Frat. l. 1. Ep. 1. §. 3.*

manque rien , un parfait modele pour tous les Princes des siècles suivans.

Quoi qu'il en soit , il est certain que ni Xenophon ni Herodote n'avoient pas la moitié des avantages qu'avoit Cresias. C'étoit un medecin qui avoit suivi Cyrus le jeune dans son expédition, aussi bien que Xenophon. Ayant été fait prisonnier dans la bataille où son maître perdit la vie & la couronne , il employa son art & sa science à guérir une playe d'Artaxerxès Roi de Perse. Il y réussit , & ce succès lui valut un établissement honorable à la cour de Perse , où il demeura dix-sept ans auprès de la personne du Prince. Ce fut pendant ce tems-là qu'il écrivit l'Histoire de Perse. Soit que son long séjour dans l'Orient lui eût gâté le goût & qu'il fût devenu admirateur des fables qui y étoient si fort à la mode , soit qu'il aimât naturellement le faux , il est certain que les fables elles-mêmes ne furent jamais la moitié si fabuleuses que ses Histoires. Il semble qu'il n'ait suivi dans ses écrits d'autre guide que le merveilleux ; s'il trouve quelque chose d'extraordinaire ou de contraire à ce qu'ont dit les autres Historiens , il ne manque jamais de le rapporter. C'est ce qui fait qu'on le suit si peu dans son Histoire de Perse. Mais il paroît un peu étrange que dans ce qui regarde les Medes & les Assyriens , dont l'Histoire est plus ancienne , & où il pouvoit donner plus de liberté à son génie , il ait été si généralement suivi , & qu'on

ait regardé comme un crime en fait d'Histoire de ne pas ajoûter foi à ce qu'il dit, & comme une infidélité inexcusable de douter des faits que rapporte un si fidèle Historien.

C'est donc principalement d'Herodote & de Xenophon que nous devons recueillir ce que nous avons à dire de Cyrus. Ce sont les seuls Auteurs sur lesquels on puisse s'appuyer, lorsqu'il s'agit de l'Histoire de ce Heros. Quand ils s'accordent ensemble sur un fait, comme il leur arrive souvent, il n'y a aucune raison de douter de ce qu'ils rapportent. Quand ils ne s'accordent pas, si c'est dans des choses purement indifférentes & qui ne tendent en aucune manière à faire l'éloge de Cyrus, la raison veut qu'on suive plutôt Xenophon qu'Herodote, puisqu'on est sûr qu'il a été plus à portée de s'instruire de l'Histoire de Perse, & que ce qu'il en dit, approche moins du fabuleux. C'est de ce même Auteur qu'il faut prendre l'ordre des guerres de Cyrus qui paroît évidemment négligé dans Herodote; c'est dans ses écrits qu'il faut chercher certaines additions nécessaires à la vie de ce Conquerant, dont les autres Auteurs n'ont pas prétendu donner une Histoire complète. Quoiqu'il ne soit gueres possible de distinguer avec certitude dans les écrits de Xenophon tout ce qu'il a ajoûté pour embellir le portrait de son Heros d'avec ce qu'il avoit trouvé dans l'Histoire, il n'est pas difficile néanmoins de le distinguer

guer avec quelque probabilité; & si une vie écrite de cette façon n'est pas absolument vraie dans tous ses points, elle est du moins la plus vraisemblable qu'on puisse attendre lorsqu'il s'agit d'un Heros qui vivoit dans un siècle si éloigné.

Tous les Auteurs qui méritent quelque créance, conviennent (a) qu'Astyage Roi des Medes étoit l'ayeul de Cyrus le Grand. Ce Prince maria sa fille Mandane à Cambyse Roi de Perse. Il paroît que Cambyse, quoique Roi, étoit soumis au Roi des Medes, & qu'il rendoit quelque hommage à ce Prince qui étoit beaucoup plus puissant que lui. Mais sa noblesse étoit assez considérable pour faire désirer son alliance. Il étoit descendu d'Achemene, comme nous l'apprennent les Historiens (b) de Perse; les Grecs au contraire, pour se faire honneur à eux-mêmes, disent qu'il descendoit de Persée. Cyrus étoit (c) né de ce mariage, & fut élevé d'une manière convenable à sa naissance. L'éducation qu'on donoit en Perse aux jeunes gens étoit tout-à-fait propre à former des Heros. Les Perses du tems de Cyrus étoient aussi célèbres par leur sobriété, qu'ils furent fameux par les vices contraires, lorsqu'après avoir ajouté à leur domination le Royaume des Medes & ces vastes Monarchies que con-

(a) *Xenoph. Cyrop. l. 1. c. 2.*
Ctesias Exc. Ph. dit cependant
 le contraire.

(b) *Herod.*
 (c) *Xenoph. ibid. Diod. Sic. in*
Exc. Peir. p. 237. & 238.

quirent Cyrus & ses successeurs, ils s'abandonnerent à un luxe effrené. Les Spartiates n'étoient pas plus severes ni plus reguliers qu'eux. Il y avoit même beaucoup de ressemblance dans les constitutions de ces deux nations. Mais dans la suite les Perses changerent entierement, & jamais on n'a vû une plus énorme difference entre deux peuples quant aux mœurs & à la maniere de vivre, qu'il y en eut entr'eux & les Lacedémoniens.

Les Perses étoient partagez en quatre classes, sçavoir, la classe des enfans, celles des jeunes gens, des hommes faits, & des vieillards. Ils avoient une place publique (a) divisée aussi en quatre parties pour les quatre differentes classes; & ils étoient obligez de s'y assembler dans certains jours & à certaines heures marquées. Chaque classe avoit douze Gouverneurs. Ceux qui présidoient entre les enfans, étoient choisis d'entre les vieillards, & les Gouverneurs de la classe des jeunes gens étoient pris ordinairement de celle des hommes faits. Ces derniers, de même que les vieillards, avoient des Présidens de leur propre classe. On enseignoit aux enfans, non pas les regles de la Grammaire, quoiqu'on ne les négligeât pas entierement, mais les regles les plus exactes de la justice. Leurs Gouverneurs employoient la plupart de leur tems à décider leurs

(a) *Xenoph. l. 1. c. 2.*

petites querelles. Ils examinoient & jugeoient ceux qui étoient accusez de vol, de violence, de fraude, de calomnie, & leur imposoient des peines proportionnées à la nature de leurs crimes. Les punitions qu'ils imposoient aux faux accusateurs n'étoient pas les plus legeres. Ils abhorroient sur-tout le vice de l'ingratitude, c'étoit le crime le plus odieux chez les Perses: on accoutumoit les enfans dès leurs premières années à regarder les ingrats comme des hommes qui ne se soucioient ni des Dieux, ni de leur Patrie, ni de leurs amis, ni de leurs parens. Par ce moyen les jeunes Perses se rendoient familiers les principes de la morale la plus exacte, que les hommes chez les autres nations apprennent avec tant de difficulté dans un âge avancé, & qu'ils ont tant de peine à pratiquer lorsqu'ils ont contracté des habitudes entierement contraires; ces principes leur devenoient pour ainsi dire naturels, & ils ne s'en écartoient presque jamais. En même tems qu'on leur donnoit de si bons préceptes de morale, on s'appliquoit à les rendre modestes & temperans, à leur apprendre la soumission aux Magistrats, & la sobriété dans le boire & le manger: l'exemple de leurs Gouverneurs n'y contribuoit pas moins que les préceptes: du pain, quelques herbes, & un peu d'eau faisoient toutes les délices de leurs repas. Leurs principaux exercices consistoient à tirer de l'arc & à lancer des dards. Telle étoit leur vie jusqu'à

seize ou dix-sept ans ; après quoi ils passaient dans la classe des jeunes hommes , où ils restaient dix ans , à compter du jour qu'ils sortaient de l'enfance. Les jeunes hommes étaient occupés le jour à suivre & à servir les Magistrats ou le Roi , à exécuter leurs ordres , à chercher les criminels , à arrêter les voleurs , & à d'autres semblables emplois qui demandoient de la force & de l'expédition. La nuit ils couchoient autour du Palais & dans les places publiques , & faisaient la garde dans la ville. Quand le Roi allait à la chasse , ce qui arrivait ordinairement une fois le mois , il y était suivi de la moitié des jeunes hommes. Pendant tout ce temps-là ils vivaient durement , & s'accoutumaient de bonne heure à soutenir les fatigues de la guerre , la chasse étant un exercice très-propre pour y former les jeunes gens. Dans la ville ils continuaient leurs exercices ordinaires , qui consistaient à tirer de l'arc & à lancer des dards ; ils avaient même de temps en temps des jeux publics , où l'on proposait des prix pour les vainqueurs. Tels étaient leurs exercices pendant dix ans. Au bout des dix ans on les mettait dans la classe des hommes faits. Ils continuaient dans cette classe à servir les Magistrats & à exécuter leurs ordres. Mais s'ils avaient les qualités nécessaires , ils devenaient bientôt Magistrats ou Gouverneurs des autres. S'il fallait aller à la guerre , ils quittaient les arcs & les javalots , & prenaient des armes propres à combattre de près. Ils de-

meuroient vingt-cinq ans dans cette classe, toujours occupez à des exercices honorables, mais laborieux. Leurs vingt-cinq ans faits & lorsqu'ils avoient plus de cinquante ans, ils passaient au rang des vieillards. Après cela ils n'alloient plus à la guerre & ne sortoient plus de leur pays, mais ils demeuroient chez eux & passaient le reste de leur vie dans un repos honorable. Ils ne laissoient pas néanmoins de s'occuper à des exercices convenables à leur âge. Ils étoient Juges dans les causes, tant civiles que criminelles, & instruisoient les jeunes gens. Si quelqu'un, non-seulement de la classe des jeunes gens, mais encore des hommes faits, étoit accusé devant eux par les chefs des Tribus; ils examinoient mûrement l'affaire, & s'ils le condamnoient, il étoit pour toute sa vie exclus des charges & dignitez. C'étoit aussi à eux qu'il appartenait d'élire les Magistrats. Ils étoient principalement attentifs à s'attirer & à se conserver les respects qui sont si justement dus à la vieillesse, mais qu'on lui rend si rarement. Le nombre des Perses du tems de Cyrus ne passait pas six-vingt mille. Nul n'étoit exclus des honneurs & des charges publiques, même des plus élevées, excepté ceux qui ne s'étoient pas fait instruire par les Maîtres & par les Gouverneurs publics, ou qui ne s'étoient pas bien acquittés de leur devoir dans les différentes classes par où ils avoient passé.

Cyrus fut élevé (a) selon ces excellentes regles jusqu'à l'âge de douze ans. Il surpassoit tous les autres enfans, soit par la facilité avec laquelle il comprenoit & retenoit tout ce que les gouverneurs lui montroient, soit par son adresse à faire les exercices. Quand il eut atteint sa douzième année, Astyage son grand pere voulut voir sa fille, & lui manda de le venir trouver avec son fils. Elle le fit (b), & après avoir demeuré quelque tems à la cour d'Astyage, elle s'en retourna auprès de Cambyse, laissant Cyrus en Medie. L'Histoire nous a conservé peu de chose des premières années de la vie de Cyrus. Elle nous apprend seulement qu'il témoignoit une grande indifférence & un grand mépris pour le luxe & la magnificence de la cour de Medie (c), & que de tous les divertissemens qui y étoient en usage, il n'y avoit que la chasse qui lui fit plaisir. Il s'y occupoit souvent : & ce fut dans un si noble exercice qu'il donna les premières preuves de cette valeur Heroïque qu'il employa dans la suite à conquérir tout l'Orient.

A l'âge de quinze ou seize ans Cyrus commença à faire voir de quoi il étoit capable. Le fils du Roi d'Assyrie (d) étant sur le point de se marier, eut besoin d'un certain nombre de

(a) *Xenoph. l. 1. c. 3. §. 1.*

(b) *Xenoph. l. 1. c. 4. §. 1.*

(c) *Id. ibid. §. 6. & c.*

(d) *Id. ibid. §. 16 & 17.*

viâtes pour les sacrifices qu'il étoit obligé de faire à la solennité de ses nôces. Ce jeune Prince apprit qu'il y avoit quantité de bêtes sur les frontieres d'Assyrie & de Medie parce qu'on avoit long-tems négligé de leur donner la chasse à cause des guerres trop fréquentes entre les deux nations; il résolut d'y aller & d'y rester quelque tems pour son plaisir. Dans ce dessein il rassembla ses amis, & les engagea à être de la partie. Mais afin de s'assurer contre toutes sortes de dangers, il prit aussi avec lui une nombreuse suite de Gens de cheval & de Gens de pié, tous bien équippez; de sorte qu'il se vit à la tête d'une petite armée. Quand il fut arrivé sur les frontieres où étoient ses forteresses & ses garnisons, il y soupa, & prit un peu de repos afin de commencer sa chasse le lendemain. On lui envoya de la ville la plus proche quelques détachemens de cavalerie & d'infanterie pour relever ses sentinelles. Renforcé de ces nouvelles troupes, il fit réflexion qu'il se feroit beaucoup plus d'honneur, si au lieu de s'amuser à la chasse des bêtes, il profitoit de l'occasion favorable pour ravager les frontieres des Medes & en enlever quelque butin. Il laissa ses Gens de pié rangez en bataille sur les frontieres, & s'avança avec sa cavalerie vers les Forts & les Garnisons des Medes. Il garda auprès de lui la meilleure & la plus grande partie de ses troupes pour tenir les ennemis en échec & pour les em-

pêcher de troubler les divertissemens par leurs sorties, & envoya des détachemens de sa cavalerie dans le pais ennemi, avec ordre de piller & de lui amener tout ce qu'on trouveroit.

Aussi-tôt qu'Astyage (a) fut informé que les Assyriens étoient entrez sur ses terres, il se mit à la tête de tout ce qu'il avoit de troupes autour de lui, & courut sur ses frontieres pour repousser les pillars. Il prit avec lui Cyrus qui n'avoit pas encore dix-sept ans & qui fit en cette occasion son premier essai. Quand les Medes furent en présence des ennemis, ils les trouverent rangez en si bon ordre qu'ils ne parurent pas fort empressez pour les attaquer. Cyrus voiant leur ardeur rallentie, demanda au roi son ayeul la permission de prendre un détachement de la cavalerie pour fondre sur les pillars, tandis qu'Astyage avec le reste feroit face aux troupes ennemies qui étoient rangées en bataille & qu'il les empêcheroit de sortir de leur poste pour secourir celles qui étoient dispersées au pillage. Le Roi y consentit, & Cyrus courut aussi-tôt attaquer les pillars, qui ne se sentant pas en état de résister, prirent la fuite & abandonnerent leur butin. Cyrus les poursuivit jusqu'au corps de cavalerie que le Prince Assyrien commandoit en personne. Ces troupes qui étoient rangées en bon ordre, commencerent à s'ébranler pour se-

(a) *Id. ibid.* §. 18-24.

courir les leur & pour arrêter ceux qui les poursuivoient. Mais Cyrus animé par son premier succès, continua toujours à les mener battant ; & quoique son détachement se fût débandé dans la poursuite précipitée, les fugitifs s'étant jettes au milieu de leur cavalerie qui s'étoit ébranlée pour les secourir, il résolut de charger aussi les troupes qui marchaient en rang & serrées. Il les enfonça avec une facilité incroyable. Astyage s'ébranla en même-tems, & ne perdit point les ennemis de vue, étant toujours prêt à secourir son petit-fils par tout où il auroit besoin de lui. Les Assyriens pressés de toutes parts, prirent la fuite & ne songerent plus à se défendre. Cyrus les poursuivit jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint leur infanterie qu'ils avoient laissée sur les frontieres, & en fit un grand carnage. Il n'étoit pas en état d'attaquer un corps de troupes si considérable, & n'osa passer outre, de peur de tomber dans quelque embuscade. Il en avoit assez fait pour humilier les ennemis & pour déconcerter leurs projets.

Cambyse (a) apprit avec une joie extrême, la nouvelle de la valeur prématurée de son fils & ne put souffrir plus long-tems son absence. Il écrivit à Astyage pour le prier de le lui renvoyer, afin qu'il se perfectionnât dans la connoissance des Loix des Perses. Astyage ne pou-

(a) *Id. ibid.* §. 25.

voit le lui refuser , quelqu'envie qu'il eût de le retenir encore quelque tems auprès de lui. Cyrus étant retourné en Perse , passa encore un an dans la classe de ses compagnons , c'est-à-dire , dans la classe des enfans ; il se soumit à toute leur discipline , & reprit ses anciens exercices dont il n'avoit jamais perdu le goût. Après cela il fut admis dans la (a) classe des jeunes Gens : il y resta dix ans selon la coutume , & se distingua dans toutes les occasions. Il étoit entré (b) dans celle des hommes faits , lorsqu'il fut envoyé par son oncle à la guerre contre les Assyriens qui se termina par la conquête de toute l'Asie.

Astyage étant mort (c) , Cyaxare son fils unique , frere de Mandane mere de Cyrus , lui succeda sur le trône des Medes. Dès le commencement de son regne il fut menacé d'une longue guerre par les Assyriens. Le Roi d'Assyrie étoit un Prince également puissant & ambitieux. Il avoit déjà conquis toute la Syrie ; les Rois des Arabes & des Hyrcaniens étoient ses tributaires ; il faisoit la guerre aux Bactriens , & il s'en promettoit un succès fatal à la liberté de tous ses voisins si les Medes ne mettoient point d'obstacle à l'exécution de ses desseins. Pour rendre (d) tous leurs efforts inutiles , il envoya des Ambassadeurs à Crésus Roi de Lydie ,

(a) *Xenoph. l. 1. c. 5. §. 1.*

(b) *Id. ibid. §. 4.*

(c) *Ibid. §. 2.*

(d) *Ibid. §. 3.*

dans la Carië , dans la Paphlagonie , dans la Cilicië , dans la Phrygie , & dans l'Inde même , afin d'engager les puissances de tous ces païs dans une guerre contre les Medes & les Perſes. Les Ambaſſadeurs avoient ordre de leur repréſenter que ces deux nations très-puiſſantes par elles mêmes , étoient unies par les mariages & par les plus étroites alliances ; que cette union ne pouvoit manquer d'être pernicieuſe à tous leurs voiſins ſi on ne penſoit de bonne heure à les affoiblir ; qu'elles étoient déjà trop fortes pour qu'un des Princes voiſins pût ſeul ſ'oppoſer à leurs entrepriſes ; qu'enfin il étoit néceſſaire que pluſieurs puiſſances fiſſent enſemble une alliance étroite pour leur reſiſter , & que c'étoit l'unique moyen de diminuer leurs forces & de détourner le péril dont on étoit menacé.

L'événement fit voir que les ordres dont on avoit chargé ces Ambaſſadeurs , étoient fondez ſur la vérité & ſur la juſtice. Pour rendre leurs raiſons plus efficaces , ils portoient avec eux des préſens qui gagnèrent les Princes les plus opiniâtres & les convainquirent de la néceſſité d'entrer dans l'alliance. Les Indiens furent les ſeuls qui ne voulurent point y accéder & qui parurent n'y prendre aucun intérêt. Tous les autres Princes & toutes les autres nations chez qui on envoya , entrèrent dans la ligue , & firent de ſi belles promeſſes qu'il n'y avoit pas eu lieu de douter du ſuccès ſi ces promeſſes euſſent été ac-

complies. Cyaxare (a) ayant appris qu'on formoit contre lui une puissante ligue, en fut épouvanté. Il envoya à Cambyse son beau-frere pour le prier de le secourir de toutes ses forces dans une guerre où il étoit lui-même si fort intéressé. Il écrivit en même-tems une lettre à Cyrus, par laquelle il le conjuroit de s'employer pour être à la tête de toutes ses forces dans une guerre où il étoit lui-même si fort intéressé. Il écrivit en même tems une lettre à Cyrus, par laquelle il le conjuroit de s'employer pour être à la tête de toutes les forces que le Conseil des Perses jugeroit à propos de lui envoyer. Cyrus le fit, & le Conseil le nomma Général des troupes qui devoient marcher au secours de la Médie (b). Pour lever cette armée, on lui permit de choisir deux cens hommes d'entre les Homotimes, c'est-à-dire, d'entre les gentils-hommes qui étoient tous égaux. Chacun de ces gentils-hommes en choisit quatre autres du même ordre, & on leur ordonna à tous de choisir parmi le peuple dix hommes armez de boucliers, dix frondeurs, & autant d'archers, ce qui fit un corps de trente mille hommes, sans compter les mille gentils-hommes. Cette armée n'étoit pas fort nombreuse, mais c'étoient tous hommes d'élite, qui valoient beaucoup mieux qu'un plus grand nombre de soldats communs.

(a) *Id. Ibid. §. 4.*

(b) *Ibid. §. 5.*

Cyrus trouva son oncle (c) déjà en campagne à la tête de son armée, qui, quoique très-nombreuse, étoit de beaucoup inférieure à celle qu'on disoit que ses ennemis amenoient contre lui. Sur le bruit qui se répandit que les Assyriens avoient mis sur pié une armée formidable (a), le Roi d'Arménie qui étoit obligé de payer tribut & d'envoyer des troupes aux Medes, ne fit ni l'un ni l'autre. Cyrus crut qu'il étoit important de ne pas laisser impunie une trahison si manifeste. Les ennemis n'étoient point encore assemblez, & il falloit un tems considérable pour réunir les forces de différentes nations éloignées. Il résolut de profiter de ce tems-là, & de commencer la guerre par un acte de justice exemplaire. Les Arméniens (b) n'avoient point de places fortes, mais ils avoient des montagnes presque inaccessibleles. Ils pouvoient aisément s'y retirer à la première nouvelle d'une invasion, & il étoit impossible de les y forcer en aussi peu de tems qu'il en falloit pour que les troupes des Alliez s'assemblassent. Cyrus (c) fit publier qu'il vouloit faire une grande chasse sur les frontières d'Arménie, tandis que Cyaxare s'avançoit lentement derrière lui avec son armée, comme s'il n'eût eu d'autre intention que de visiter ses garnisons vers les frontières d'Assyrie. Il prit avec lui un petit corps de cavalerie, chassa pendant

(c) *Xenoph. l. 2 c. 1 §. 2.*(a) *Ibid. c. 4 §. 3.*(b) *Ibid. §. 9.*(c) *Ibid. §. 13.*

deux jours, & s'approcha de plus en plus des montagnes. Alors ayant appris que l'armée de Cyaxare n'étoit pas loin de lui, il découvrit son dessein aux officiers, & ordonna à un corps de troupes de marcher à petit bruit pour s'emparer des passages des montagnes. Ensuite (a) il envoya un Héraut au Roi d'Arménie pour le sommer de payer le tribut & de fournir les troupes qu'il étoit obligé de donner; & pendant ce tems-là il fit avancer son armée. Le Roi (b) ayant appris que Cyrus en personne s'avançoit contre lui, envoya ses enfans & les trésors dans les montagnes, tandis qu'il levoit des troupes pour les suivre & pour les défendre. Mais ils tombèrent tous entre les mains des ennemis, & pas un n'échappa. Le Roi surpris de cette nouvelle & ne sçachant que faire, gagna vite une montagne, où il fut aussi-tôt investi. Les troupes que Cyrus avoit envoyées dans les avenues des montagnes, étoient revenues se joindre à lui après avoir exécuté les ordres qu'il leur avoit donnez.

Après avoir rassemblé toutes les forces dans la plaine (c), il envoya un Héraut pour sommer le Roi ou de combattre ou de se rendre. L'Arménien comprit qu'il n'étoit pas en état de résister. Il descendit de la montagne, mit bas les armes, & se rendit à la discrétion du vainqueur. Cyrus n'abusa point de la confiance (d) de ce

(a) *Ibid.* §. 18 & 19.

(b) *Xenoph. l. 3. c. 1. §. 1 & 2.*

(c) *Ibid.* §. 3.

(d) *Ibid.* §. 19.

Prince ; il se contenta de le condamner à payer le double du tribut qu'il payoit auparavant , & lui emprunta cent talens. Les Armeniens avoient alors une guerre dangereuse avec les Caldéens leurs ennemis héréditaires. Cyrus ayant appris cette nouvelle , ne leur demanda que la moitié de leur armée , persuadé que le reste leur suffiroit pour défendre leur país. En même tems il renvoya sans rançon la famille royale & tous ses autres prisonniers. Le Roi d'Arménie fut surpris d'un traitement si généreux ; il leva avec toute la diligence possible les forces que le vainqueur lui avoit demandées , & lui envoya le double de l'argent qu'il souhaitoit , avec de riches présens , tant pour Cyrus , que pour son armée.

Les Caldéens (a) habitoient les país montagneux de l'Arménie. C'étoient des peuples naturellement courageux , mais grossiers & mal disciplinez. Leur maniere de faire la guerre étoit de descendre de leurs montagnes dans les tems où les Armeniens se croyoient le plus en sûreté , pour piller & ravager le plat país ; & quand ils étoient fatiguez de courir & de faire le dégât , ou en danger d'être forcez à combattre , ils se retiroient avec leur butin dans leurs forteresses naturelles que les Armeniens avoient toujours trouvées imprenables. Cyrus s'étant in-

(a) *Ibid.* c. 2. §. 1.

formé de toutes ces choses (a), considéra que s'il pouvoit se saisir de quelque important passage des montagnes où se retiroient les Caldéens, & y bâtir une forteresse, il tiendrait en échec les Caldéens & les Armeniens en y laissant une bonne garnison. Dans ce dessein, dès que les troupes Armeniennes furent arrivées, il marcha droit aux Caldéens (b), & attaqua une de leurs plus fortes montagnes. Les ennemis n'y avoient laissé que peu de troupes. Ils avoient cru qu'il suffisoit de donner ordre à la garnison d'envoyer avertir dans les autres places si on l'attaquoit, & de se défendre courageusement jusqu'à ce qu'il lui vint du secours. La garnison suivit les ordres qu'elle avoit reçus. Elle envoya dans les autres places pour avertir qu'on venoit l'attaquer, & fit une sortie sur les Armeniens, qu'elle méprisoit comme trop foibles pour lui résister, & dont elle regardoit les dépouilles comme une proie assurée. Les Caldéens, selon leur coutume, mirent les Armeniens en fuite, & les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint les Perses. Ceux-ci ayant Cyrus à leur tête, reçurent les ennemis en bon ordre, soutinrent leur choc, & les ébranlèrent à leur tour; ils en tuèrent un grand nombre, & firent prisonniers la plupart de ceux qui avoient échappé au carnage. Il leur fut facile après cela de se saisir des monta-

(a) *Ibid.* §. 2.| (b) *Ibid.* §. 3, 4 & 5.

gnes.

ignes. Aussi-tôt que Cyrus y eut trouvé une place propre à bâtir, il commença (a) à la fortifier. Il traita les prisonniers avec beaucoup de douceur, & les envoya offrir la paix à leurs compatriotes. Les Caldéens apprenant que les ennemis s'étoient emparez des plus fortes avenues de leurs montagnes & qu'ils les fortifioient contr'eux, consentirent à faire un traité. Les conditions en furent très-raisonnables. Cyrus leur proposa de payer le même tribut que les Armeniens; il mit ces deux nations de niveau en toutes choses, & les unit par la plus étroite alliance. La paix étant conclue, ils lui aiderent les uns & les autres à achever sa forteresse, & il en prit un grand nombre à sa solde. Il laissa un Mede (b) pour gouverneur de la garnison, & s'en retourna vers Cyaxares (c) avec ses nouvelles forces & ses trésors. Après avoir donné un peu de repos à ses troupes, il fit irruption sur les terres d'Assyrie.

Cyrus marcha doucement & à petites journées avec le corps de son armée (d), ayant envoyé sa cavalerie de tous côtez pour ravager le pays. Peu de tems après, il eut avis que les Assyriens & leurs Alliez venoient à lui. Quand il fut arrivé proche l'armée ennemie, il la trouva retirée dans un camp fortifié de retranchemens. Il fit

(a) *Ibid.* §. 6-11.(b) *Xenoph.* l. 3. c. 3. §. 1.(c) *Id. ibid.* §. 9-11.

(d) §. 12.

marcher ses troupes en ordre de bataille pour en venir aux mains. Les Assyriens (a) n'attendirent pas qu'on les attaquât. Ils sortirent de leurs lignes, & commencèrent le combat avec furie. Les Perses les laissèrent tirer leurs fleches sans s'ébranler, mais les Assyriens tiroient de trop loin, & leur firent peu de mal. Les ennemis ayant jetté leur premier feu, Cyrus commanda à ses troupes d'avancer pour combattre de plus près. Les Perses obéirent, & commencèrent l'action avec tant de chaleur qu'ils eurent bientôt enfoncé les ennemis. Ils les poursuivirent jusques dans leurs retranchemens, ils y firent même une brèche, & plusieurs y entrèrent avec des fuyars. Le trouble & la confusion se répandirent bientôt par tout le camp. Mais les Princes qui commandoient l'armée, ayant peu à peu rallié leurs troupes & s'étant mis à leur tête, Cyrus vit qu'il n'étoit pas à propos de tenter un second combat, & content de l'avantage qu'il avoit remporté, il fit sonner la retraite.

Cyrus (b) tint quelque-tems ses troupes en ordre de bataille pour voir si les ennemis oseroient se hasarder à sortir de leurs lignes. Mais ils avoient fait une perte trop considérable pour penser à livrer un autre combat; ils avoient perdu dans la bataille plusieurs Officiers généraux, & toutes les nuits il déferloit un grand nombre

(a) *Ibid.* 5. 26-30.

(b) *Xenoph.* 1. 4. c. 1. 5. 8-9.

de soldats. Dans de si fâcheuses conjonctures ils tinrent un Conseil de guerre de tous les Princes allies , & ils resolurent de ne pas demeurer plus long-tems exposez à une seconde attaque , persuadez que dans l'abbattement général où étoient leurs troupes , elle ne pouvoit manquer de leur être fatale. Leur résolution prise , cette même nuit ils abandonnerent le camp. Cyrus informé de leur marche , y entra le lendemain matin. Il y trouva (a) une grande quantité de provisions & une infinité de richesses. Il prit une partie de la cavalerie & quelques déserteurs Hyrcaniens , & poursuivit (b) les fuiars. Sur le bruit de sa marche ils précipiterent leur retraite , & fuirent en desordre. Cyrus les pressa de près , & augmenta le desordre & la confusion par l'horrible carnage qu'il en fit.

Après une si heureuse réussite , tout le pays ennemi lui fut (c) ouvert , & il y trouva un libre passage. Il resta long-tems en Assyrie sans qu'il le présentât personne pour le repousser. Un grand nombre d'Assyriens des premieres familles, ravis de trouver l'occasion de se venger de leur Prince qui les avoit beaucoup fait souffrir par sa dureté & par son humeur hautaine & cruelle , vinrent le trouver & se joignirent à lui. Il prit plusieurs châteaux dans le pays ennemi , & marcha enfin vers Babylone même. Il défia (d) le Roi

(a) *Ibid.* §. 4.(b) *Ibid.* c. 2.(c) *Xenoph.* l. 4 & 5.(d) *Xenoph.* l. 5. c. 3. §. 4.

d'Assyrie à un combat singulier (a) ; mais ce Prince loin d'accepter le défi , laissa son pays à la merci (b) des ennemis , & prenant avec lui de grandes sommes d'argent & ce qu'il y avoit de plus précieux parmi ses Trésors , il se retira à la Cour de Crésus Roi de Lydie. Cyrus prévint les suites que pouvoit avoir cette démarche , il en sentit les conséquences , & étant certain que l'Assyrien n'avoit envie que de lui susciter des ennemis plus formidables , au lieu de fatiguer ses troupes au siège de la Capitale il retourna vers les frontières de Médie , d'où il étoit parti d'abord pour attaquer l'Assyrie. Là il disciplina son armée , augmenta sa cavalerie , & attendit que ses espions l'instruisissent des mouvemens des ennemis.

L'Assyrien (b) ne pouvoit trouver un Allié plus puissant que Crésus. A un vaste Empire que ses Ancêtres lui avoient laissé , le Lydien avoit ajouté de grandes conquêtes qu'il avoit faites par la force de ses armes. Il s'étoit rendu maître de toutes les villes que les Grecs avoient fondées en Asie ; il avoit conquis la Cilicie & la Phrygie , & se voyoit souverain de presque toute l'Asie Mineure. Il étoit prodigieusement riche , & également ambitieux. C'étoit aussi un Prince très-religieux. Il consulta tous les Oracles des pays voisins qui avoient quelque réputation ; & comme celui

(a) *Ibid.* l. 6. c. 1. §. 15.

(b) *Herod.* l. 1. c. 26.

de Delphes étoit le plus renommé, il y envoya des présens d'une valeur inestimable. L'Oracle ne fut pas méconnoissant; il fit des réponses favorables aux demandes de Crésus, mais des réponses générales, qui étoient susceptibles d'une double interprétation, & qui pouvoient mettre à couvert le crédit & l'autorité du Dieu s'il arrivoit que le Prince fût malheureux dans ses entreprises. Crésus n'avoit souffert de perte considérable dans la dernière ligue, que par rapport à sa réputation: Il vouloit s'en venger, & cette disposition facilita au Roi d'Assyrie les moyens de l'engager à faire une nouvelle alliance, plus forte que la première, contre celui qui l'avoit vaincu..

Crésus, avant que de s'engager dans l'alliance du Roi d'Assyrie, consulta son Oracle favori. Le Dieu lui répondit que quand il auroit passé le fleuve du Halys qui séparoit ses terres de la Cappadoce, il détruiroit un vaste Empire. Sur ces assurances, il se promettoit un succès infailible, dont l'étendue de sa puissance sembloit lui répondre autant que les prédictions du Dieu de Delphes. Il fit entrer dans sa ligue tous les Grecs (a) de son obéissance, il envoya même à Sparte pour demander du secours. Les Egyptiens lui fournirent aussi environ six-vingt mille hommes. Il se mit donc à la tête d'une nombreuse (d) armée. Après avoir passé le fleuve du Halys, il alla

(a) *Xenoph.* l. 6. c. 2. §. 5. | (b) *Herod.* l. 1. c. 75.

se camper à Pterie; & de là il ravagea toutes les Provinces voisines.

Au bruit de la marche des ennemis, les troupes de Cyrus furent (c) d'abord un peu découragées; mais il les ranima par une harangue, où il leur fit voir qu'elles marchaient contre un ennemi qui étoit à moitié défait puisqu'il leur avoit tourné le dos dans la première bataille. Les richesses de Lydie étoient un puissant motif pour exciter leur valeur; & quand elles considéroient d'un côté qu'elles ne hazardoient rien & qu'elles n'avoient pour ainsi dire rien à perdre, & que de l'autre elles envisageoient ce qu'elles pouvoient gagner si elles remportoient la victoire, leur courage renaissoit, & elles témoignaient une extrême impatience de marcher aux ennemis. Cyrus laissa la troisième partie des Medes à Cyaxare, & se mit en marche avec le reste de ses troupes. Il envoya des exprès aux Ioniens pour les solliciter à se revolter contre leur vainqueur (b); mais ils furent mal reçus: les forces de Crésus étoient si grandes, que les Ioniens n'osoient faire aucune tentative pour recouvrer leur liberté, dans un tems où tous leurs efforts n'auroient fait que tourner à leur honte & qu'appesantir le joug de leur servitude.

Dans la disposition où étoient les deux armées, elles ne pouvoient différer long-tems à

(a) *Xenoph. ibid. §. 6.*

1 (b) *Hecataeus.*

en venir aux mains. La cavalerie Lydienne étoit (a) très-nombreuse, mais Cyrus fut assez heureux pour faire servir ce grand nombre à son avantage. Il avoit plusieurs chameaux dans son armée: il ordonna qu'on les rangeât contre la cavalerie ennemie. Aussi-tôt que les chevaux des Lydiens virent ces chameaux à une certaine distance, ils rompirent leurs rangs, entrèrent en fureur, renversèrent les cavaliers & les foulèrent aux pieds, & repandirent par toute l'armée une affreuse confusion, que Cyrus augmentoit encore en portant la terreur de ses armes par tout où le désordre étoit le plus grand. L'armée des Lydiens fut entièrement défaite en peu de tems. Il n'y eut que les Egyptiens (b) qui se défendirent avec un noble courage. Abandonnez par leurs amis, ils se réunirent en un corps, & soutinrent toute la fureur des vainqueurs. Cyrus fut touché de voir de si braves troupes devoüées à la mort; il leur envoya offrir des conditions honorables, s'ils vouloient mettre les armes bas & se rendre. Ils demanderent seulement qu'on ne les obligât jamais à combattre contre Crésus, & promirent de servir les Perses contre tout autre ennemi. Cyrus consentit à ces conditions, & les prit tous à son service. Dans la suite ils s'établi-

(a) *Xenophon. l. 7. c. 1. Hero-* | taille très-semblable à celle que
dote dit que le succès du premier | *Xenophon* fait de celle-ci, l. 1. c.
 combat fut douloureux, & donne | 20; *Polyen. l. 7. c. 6. §. 7.*
 une description de la seconde ba- | (b) *Xenoph. l. 7. c. 1. §. 15-21.*

rent en Perse, où le Roi leur donna plusieurs villes, dont leur posterité demeura en possession après eux.

Crésus rassembla les débris de son armée (a), & se retira à Sardis. La plupart des troupes des autres nations s'en retournerent dans leurs pays, le Roi leur en ayant donné la permission après leur avoir fait promettre qu'elles reviendroient à son secours dans cinq mois. Le Prince Lydien fut extrêmement surpris lorsque Cyrus, au lieu de faire reposer ses troupes après la bataille, se mit en marche pour l'assiéger dans sa Capitale. Il arma en diligence tout ce qu'il put lever de troupes dans les terres de son obéissance, & alla au-devant des Perses. Mais il fut défait sans beaucoup de résistance, & immédiatement après, le vainqueur mit le siege devant la ville. Crésus envoya des Ambassadeurs à ses Alliez pour leur demander un prompt secours (b). Mais la ville de Sardis fut prise le quatorzième jour du siege, avant que ses Alliez pussent la secourir. Cyrus voyant que cette place (c) étoit très-forte, l'attaqua par un endroit qu'on regardoit comme inaccessible & où l'on n'avoit presque point mis de troupes pour le défendre. Un soldat Perse vit un des soldats de la garnison qui ayant laissé tomber son casque, descendit, quoiqu'avec quel-

(a) *Xenoph. l. 7. c. 2. §. 15* ;
Herodot. l. 1. c. 77.

(b) *Herodot. l. 1. c. 81.*

(c) *Herodot. l. 1. c. 85.*

que

que difficulté, par cet endroit pour le ramasser, & remonta par le même chemin. Le lendemain il profita de cette découverte, il monta par le même endroit, & fut suivi d'abord par quelques Perses, ensuite par un plus grand nombre. Ainsi fut prise la ville de Sardis. Cyrus avoit défendu de la piller. Mais nonobstant ses ordres, les soldats avides du butin coururent d'abord au pillage.

L'infortuné Prince (a) fut pris dans sa Capitale. Il étoit si fort abbaru de tristesse, qu'il se soucioit peu de la vie, & ne pensoit nullement à se mettre en sûreté. Un soldat alloit le tuer sans le connoître, lorsqu'un de ses fils qui jusqu'alors avoit été muet, fit un si grand effort, que, sa langue se déliant dans le moment, il cria au Perse de ne pas tuer le Roi. Ces paroles sauvèrent la vie à Crésus; on se saisit de lui, & on le mena à Cyrus. Xenophon dit que Cyrus le reçut d'abord avec beaucoup d'humanité. Mais le plus grand nombre des Historiens rapportent sur l'autorité d'Herodote, qu'il ordonna qu'il fût brûlé vif avec quatorze jeunes Lydiens, soit pour les offrir, comme les prémices de sa victoire, à quelque Dieu à qui il eût fait vœu de les sacrifier par une religion barbare qui étoit peu en usage parmi les Anciens, ou peut-être, comme ajoute Herodote, pour voir s'il se présenteroit quelque

(a) *Herod. l. 1. c. 86; Ant. Gell. l. 5; Valer. Max. l. 5. c. 4; Ex. 6.*

Dieu pour délivrer un Prince qui étoit si célèbre par sa pitié. Quand Crésus (a) fut sur le bucher, quoiqu'il dût être tout occupé de son malheur, il se souvint du sage Athénien qui lui avoit dit qu'il n'y avoit point d'homme qu'on pût appeler heureux pendant qu'il vivoit, & par trois fois il appella Solon à haute voix. Cyrus qui l'avoit entendu, ordonna à ses interprètes de lui demander qui étoit celui qu'il appelloit. Ils s'approchèrent du bucher pour lui parler, mais Crésus garda d'abord un profond silence. Enfin les interprètes le pressant de répondre : » J'appelle, dit-il, » un homme pour qui j'ai une grande vénération, » un sage que je voudrois que tous les Rois pussent avoir toujours auprès d'eux pour s'instruire » par sa conversation, & dont je préférerois la » compagnie à tous les Trésors du monde. Solon » Philosophe d'Athènes vint autrefois à ma Cour. » Il vit ma gloire, mes richesses, & ma puissance, dans le tems que j'étois au comble de la » prospérité. Il en fit peu de cas, & avec une généreuse liberté il me fit voir la vanité & l'incertitude de tous les biens qu'on peut posséder » ici bas. Je comprends maintenant ce que me disoit ce grand Philosophe, & je l'éprouve par moi-même. » Tandis qu'il parloit de la sorte, le feu étoit déjà allumé. Cyrus ayant appris de ses interprètes ce que Crésus leur avoit dit, se sou-

(b) *Herodot. Plut. in Solone; Cic. de Fin. l. 3. c. 22.*

vint qu'il étoit homme. La crainte d'être un jour puni de la rigueur avec laquelle il traittoit cet infortuné Prince, lui inspira des sentimens plus modérez. Il commanda qu'on éteignît le feu, & qu'on descendît du bûcher Crésus & les jeunes Lydiens. Le feu étoit déjà trop allumé, & on fit de vains efforts pour en arrêter la violence. Mais le Ciel qui étoit serain, se couvrit tout d'un coup d'un nuage épais, & il tomba une grosse pluie qui fit ce que les Perses n'avoient pu faire. Cyrus demanda au Roi des Lydiens les raisons qui l'avoient engagé à déclarer la guerre aux Perses qui ne lui avoient jamais fait aucune injure. Crésus en rejetta tout le blâme sur sa malheureuse destinée & sur le Dieu des Grecs qui l'avoit précipité dans sa ruine lorsqu'il ne s'attendoit à rien moins. Cyrus prit cette réponse en bonne part; il ordonna qu'on lui ôtât ses fers, il le fit asseoir auprès de lui, & depuis ce tems-là il eut toujours une grande vénération pour son prisonnier, lui demandant avis, & suivant ses conseils dans les affaires les plus importantes & les plus difficiles.

Crésus peu de tems après la prise de Sardis, lui donna un avis (a) dont il se trouva bien. Voyant les troupes de Cyrus pressées à piller la ville, il lui demanda la permission de parler, & Cyrus lui ordonna de dire librement ce qu'il pensoit. Seigneur, lui dit Crésus, que veut

(a) Herodot. l. I. c. 88 & 89.

* donc cette multitude de Gens de guerre , &
* pourquoi marquent-ils tant d'empressement ?
* Ils ruinent votre ville , lui répondit Cyrus , &
* pillent vos trésors. Non , Seigneur , reprit
* Crésus , ce n'est pas ma ville qu'ils ruinent ,
* puisque je n'y ai plus rien ; dites plutôt qu'ils
* pillent , emportent , & dissipent ce qui est à
* vous. Les Perses sont naturellement fiers , mais
* ils sont pauvres. Si vous leur abandonnez cette
* ville & que vous leur laissiez piller les trésors
* qu'elle renferme , vous devez vous attendre
* que plus ils auront amassé de richesses , plus
* ils seront disposés à se revolter. Mettez donc
* des gardes à toutes les portes pour empêcher vos
* troupes d'emporter un si riche butin. Ces thré-
* fors , si vous voulez les conserver , font un
* fond sûr qui vous fera d'un grand secours le
* reste de votre regne. Si au contraire vous souf-
* frez qu'on ruine entièrement la ville de Sar-
* dis , vous y perdrez vous seul , & vous senti-
* rez un jour la grandeur de cette perte . Cy-
rus écouta ce discours avec joie , il approuva
l'avis que Crésus lui donnoit , il lui en témoigna
même sa reconnoissance , & fit cesser le pillage.
Pour recouvrer une partie du butin que ses trou-
pes avoient déjà enlevé , il plaça , suivant l'avis
de Crésus , quelques gardes aux portes , qui em-
pêcherent les soldats d'emporter hors de la ville
ce qu'ils avoient pris , afin d'en consacrer la
dixième partie à quelque Dieu.

Aussi-tôt que les Ioniens & les Eoliens (a) eurent appris que Cyrus avoit conquis la Lydie, ils lui envoyèrent des Ambassadeurs pour le prier de les recevoir au nombre de ses sujets aux mêmes conditions que Crésus leur avoit accordées. Mais comme ils avoient auparavant refusé ses offres, il ne se crut pas obligé d'accepter les leurs. Il fit seulement une exception en faveur des Milesiens. Les autres Ioniens s'assemblerent pour lever des troupes afin d'être en état de se défendre si on les attaquoit. Ils députerent même à Sparte pour demander du secours. Mais les Lacedémoniens (b) ne purent se résoudre à entreprendre une guerre contre un Prince si puissant. Ils lui envoyèrent, seulement pour la forme, un Ambassadeur pour lui dire de leur part de ne pas faire de mal à aucune ville Grecque, que Sparte ne le souffriroit point, & qu'elle regarderoit l'injure qu'il feroit à toute autre ville Grecque comme faite à elle-même. Cyrus fut surpris du discours que lui tint l'Ambassadeur, il méprisa sa fierté insolente, & lui dit que si les Dieux lui conservoient la vie & qu'il eût le tems, il donneroit aux Lacedémoniens matière à parler, non des maux de leurs Alliez, mais de leurs propres malheurs. Regardant la conquête des Ioniens comme une entreprise trop peu considérable pour l'occuper lui-même, il en laissa le

(a) *Herodot. l. 1. c. 141.*l (b) *Herodot. l. 1. c. 152. & 153.*

soin au Gouverneur qu'il avoit établi à Sardis, & se mit en marche avec son armée pour retourner en Orient.

Il n'étoit pas encore loin de Sardis (a) lorsque les Lydiens se revolterent. Pactyas qui étoit d'une des premières familles de Lydie, étoit à leur tête. Cyrus lui avoit confié la garde des trésors qu'il avoit trouvez dans cette ville opulente. Ces trésors contenoient des richesses immenses. Pactyas en employa une partie à soudoyer des troupes auxiliaires, outre les Lydiens à qui il avoit fait prendre les armes, & avec ces secours il assiégea le Gouverneur dans la capitale. Cyrus fut extrêmement irrité lorsqu'il apprit que les Lydiens avoient abusé de sa clemence. Sa colere eût sans doute été fatale à toute la nation, si Crésus ne se fût trouvé auprès de lui pour l'appaiser. » Seigneur, lui dit cet illustre prisonnier, tournez toute votre vengeance contre ceux qui ont été les premiers auteurs de la revolte. Pactyas à qui vous avez confié la garde des trésors, est la cause des troubles qui vous irritent si justement; il a commis le crime; qu'il en reçoive la punition. Quant aux Lydiens, contentez-vous de les mettre hors d'état de se soulever à l'avenir. Envoyez quelqu'un pour leur défendre d'avoir des armes, & pour leur ordonner de porter des habits ma-

(a) *Herodot. ibid. c. 154. 156.*

«gnifiques & sans ceinture, de chauffer des bro-
 «dequins, de faire apprendre à leurs enfans à
 «jouer des instrumens, à chanter, & à se livrer
 «à toutes sortes de débauches. Vous verrez bien-
 «tôt des hommes changez en femmes, & vous
 «n'aurez plus à craindre, ni vous, ni vos Suc-
 «cesseurs, qu'ils ne se revoltent dans la suite.
 Cyrus naturellement porté à la clemence, sui-
 vit volontiers le conseil de Crésus. Il fit venir
 Mazares, & l'envoya en Lydie avec de nouvel-
 les troupes pour exécuter ses ordres. Quand
 Pactyas vit que ces troupes approchoient de Sar-
 dis, il prit l'épouvante, & son armée se dispersa
 bien-tôt. Mazares fit sçavoir aux Lydiens les
 ordres de Cyrus. Ils furent obligez de se sou-
 mettre à tout (a), & en peu de tems ils se
 plongerent tellement dans la mollesse que ja-
 mais ils ne s'en releverent; de sorte qu'on peut
 dire qu'ils se rendirent plus remarquables par leur
 vie effeminée qu'ils n'avoient jamais été par leur
 grandeur.

Mazares fit la guerre aux peuples des côtes
 maritimes qui avoient aidé Pactyas dans sa re-
 volte; il fit des courses dans toute la vaste plai-
 ne qu'arrose le Meandrè, & subjuga les Prie-
 niens (b) & les Magnésiens. Mais il tomba ma-
 lade au commencement de cette guerre; & mou-

(a) *Herodot. l. 1. c. 157; Po-* | (b) *Herodot. l. 1. c. 60.*
lyan. l. 7. c. 6. §. 4; Justin. l. 1. c. 7.

rut sans la pouvoir terminer. Il eut pour successeur le fameux Harpage (a), qui continua son entreprise & qui acheva en peu de tems la conquête de l'Ionie. Les Cariens furent aussi subjugués sans beaucoup de résistance. Les forces que Cyrus envoya contr'eux, les trouverent divisées en plusieurs factions & acharnez les uns contre les autres. Au lieu de s'unir tous ensemble contre l'ennemi commun, chaque faction en particulier envoya solliciter l'armée des Perses de lui donner du secours pour réduire ses adversaires. Le Général leur donna à tous de bonnes espérances. Quand ils l'eurent reçu dans leur ville, il ne fit usage de sa puissance que pour leur avantage commun, en mettant fin à leur division. Il se fit même tellement aimer de tous, que lorsque Cyrus lui envoya demander s'il avoit besoin d'un plus grand nombre de Gens de guerre pour achever ou pour assurer sa conquête, il fit réponse qu'il n'avoit pas même besoin des troupes qu'il avoit actuellement; & lorsqu'il fut rappelé de Carie, les habitans du país envoyèrent demander en grace à Cyrus de le continuer dans son gouvernement.

Pendant ce tems-là Cyrus, après avoir subjugué le royaume de Phrygie par ses Lieutenans (b), continua en personne la conquête de la

(a) Voyez dans *Herodote* les particularitez de cette guerre ; | *Xenoph. l. 7. c. 4. §. 1-4.*

(b) *Xenoph. l. 7. c. 4. §. 5.*

haute Asie. Il prit avec lui des troupes des différentes nations qu'il avoit réduites sous son obéissance, non pas de toutes, mais seulement de celles dont il avoit sujet de croire qu'elles ne lui étoient soumises que par contrainte, & qu'elles profiteroient volontiers de l'occasion de se revolter si elle se présentoit, & il eut soin de ne leur donner pour armes que des frondes. Avec ces troupes (a) il conquit la Phrygie supérieure, la Cappadoce, & l'Arabie. Nous n'avons point de relation particulière de ce qui se passa dans cette guerre. Le grand nombre des victoires de Cyrus a fait négliger aux Historiens de rapporter les plus aisées; Herodote (b) dit expressément que c'est pour cette raison qu'il les a passées sous silence. Il n'y a que celles qui lui coûtèrent plus de peines & qui furent accompagnées de circonstances plus considérables, qui ont été rapportées un peu plus au long. Cyrus arma quarante mille cavaliers Perses avec les armes des nations qu'il avoit subjuguées, & de la cavalerie qu'il prit sur elles il augmenta considérablement ses anciennes troupes. Après cela il marcha contre Babylone avec une armée presque innombrable.

Herodote (c) parle d'une action de Cyrus, qui ne lui fait pas d'honneur si elle est vraie.

(a) *Ibid.* §. 2. c. 177. } (c) *Id. ibid.* c. 189.

(b) *Herod.* l. 1. c. 177.

En marchant vers Babylone, lorsqu'il fut arrivé à la rivière de Gyndes, il fit de vains efforts pour la passer, elle n'étoit point gueable. Tandis qu'il attendoit quelques batteaux, un de ces chevaux blancs qu'on appelle sacrez, sauta brusquement à l'eau pour gagner l'autre côté; mais la rapidité du fleuve l'emporta & il fut englouti dans les eaux. Cyrus fut si irrité de cette perte, qu'il dit publiquement qu'il le rendroit si petit que dans la suite on le pourroit passer sans se mouiller les genoux. Pour effectuer cette importante menace, il occupa toute son armée pendant tout l'été à faire trois cens soixante canaux pour partager le fleuve en autant de lits, & le printems suivant il continua sa marche vers Babylone. Les plus grands hommes sont (a) capables des actions les plus petites; & quoique celle-ci s'accorde peu avec le reste de la vie de Cyrus, nous n'aurions aucun prétexte pour la revoker en doute, si elle étoit rapportée par un Auteur plus digne de foi qu'Herodote, d'après qui tous les autres l'ont copiée.

Les Babyloniens avoient mis une armée en campagne (b) pour aller au-devant de Cyrus. Mais après un combat qui ne dura pas long-tems, ils se retirerent dans leur ville. Comme ils sçavoient depuis long-tems que le Roi dea

(a) Voyez Strab. de Ind. 3. |
 411.

(b) Herodot. l. 1. c. 190.

Perfes ne pouvoit demeurer en repos & qu'il attaquoit également toutes les nations l'une après l'autre, ils avoient fait des provisions de vivres pour plusieurs années. Ainsi ils se croyoient en sûreté dans leurs murailles, & un siège ne les épouvantoit pas. La description que les Anciens nous donnent de cette ville, ressemble si fort à un Roman, qu'il n'y a que leur accord dans la plûpart des circonstances de cette description qui puisse nous porter à la croire. Il est certain que la grandeur & la force de Babylone, aussi bien que la hauteur & l'épaisseur de ses murailles, sont extrêmement surprenantes, & que le fleuve de l'Euphrate sur lequel elle étoit bâtie, étoit si profond & si large, qu'il faisoit sa principale sûreté. En effet ce fleuve avoit deux stades de (a) largeur. D'ailleurs, comme nous avons déjà dit, les Babyloniens avoient eu le tems de faire toutes sortes de provisions; l'Histoire nous apprend qu'ils en avoient pour vingt ans (b). Par ce moien ils s'étoient mis hors de danger d'être obligez par la famine de se rendre. C'étoit néanmoins, à ce qu'ils croyoient, le seul moien de prendre Babylone.

Quand Cyrus eut visité les murailles & les fortifications (c) de Babylone, il fut convaincu qu'il n'étoit pas possible de reduire cette ville par la

(a) *Xenoph. t. 7. c. 5. §. 5.*

(b) *Id. ibid. §. 7.*

(c) *Ibid. §. 2.*

force des armes ; il comprit en même tems qu'il n'y avoit pas plus d'esperance de la réduire par la famine. On dit qu'il se trouva alors dans une grande perplexité, & qu'il ne sçavoit quel parti prendre. Mais la honte d'abandonner son entreprise & l'envie d'augmenter le nombre de ses victoires le firent résoudre à continuer le siege. Son esprit dont la pénétration répondoit à l'étendue de ses projets, lui fournit enfin un stratagème qui fut fatal aux assiegez. Il investit la ville, & fit faire autour des murs une large & profonde tranchée. Il en fit jeter la terre sur le bord, du côté de Babylone (a); il y bâtit des tours, & y mit des sentinelles. Tandis que les Perses s'occupoient à ces travaux, les assiegez paroissoient sur leurs remparts, & se mocquoient de leurs efforts. Cyrus souffroit patiemment leurs railleries & leurs insultes, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de s'en venger. Enfin il apprit que les Babylonniens se dispoient à célébrer une fête (b) solennelle, & qu'ils devoient passer toute la nuit dans les plaisirs & dans les divertissemens. L'occasion étoit trop belle pour n'en pas profiter. Dès que le soir fut venu, il ordonna à une partie de ses troupes d'ouvrir des fosses depuis la tranchée jusqu'au fleuve. L'eau entra dans ces fosses, & le fleuve qui couloit au travers de la ville & qui auparavant étoit plus profond que la hauteur

(a) *Ibid.* §. 6.1. *Dan.* 1.

de deux hommes , devint en peu de tems gueable.

Cyrus (a) envoya un détachement de cavalerie. & d'infanterie pour en examiner la profondeur, & voyant que les eaux étoient assez basses, il entra dans la ville à la tête de ses troupes. Il n'y trouva pas la moindre résistance. On étoit accoutumé à entendre du bruit cette nuit-là parce qu'on ne pensoit qu'à se réjouir. Ainsi on ne distinguoit point le bruit que faisoient les Perses en entrant, d'avec celui des assiégés qui se divertissoient. D'ailleurs Cyrus avoit ordonné à ses troupes d'imiter autant qu'ils pourroient les cris des Babylonniens & le bruit qu'ils faisoient au milieu de leurs jouissances. Il fit marcher les Perses droit au palais du Roi. Les portes en étoient déjà fermées. Il y avoit encore quelques gardes, mais ils ne pensoient qu'à se réjouir, & n'étoient pas en état de faire résistance. Le Roi qui étoit dans son palais, ayant entendu quelque tumulte, ordonna qu'on ouvrît les portes pour voir ce que c'étoit. Sans sçavoir ce qu'il faisoit, il sortit lui-même le cimeterre à la main, & se mit à la tête de ses gardes; mais il ne résista pas long-tems: il fut tué tout d'abord avec la plupart de ceux qui combattoient auprès de lui, & le reste fut bientôt dispersé. Cyrus étant maître du palais, envoya des troupes par la ville,

(a) *Xenoph. ibid.* §. 8 & 11; *Polyan. l. 7. c. 6. §. 6.*

avec ordre de passer au fil de l'épée tous ceux qu'elles trouveroient dans les rues , & fit publier que tous les Babyloniens eussent à rester dans leurs maisons sur peine de la vie. La ville étoit si grande (a) , que ceux qui en habitoient les extrémités , étoient déjà pris , pendant que ceux qui demeuroient au milieu ignoroient que les ennemis s'en fussent rendus maîtres. Quand le jour fut venu , & que ceux qui gardoient les remparts , eurent appris que le Roi avoit été tué (b) & que les Perses s'étoient emparez & du palais & de la ville , ils mirent tous les armes bas & se rendirent à la discretion du vainqueur.

La Conquête de Babylone fut également glorieuse & avantageuse à Cyrus ; elle lui assura l'Empire de l'Orient sans aucune opposition. Il désarma tous les Citoyens , & fit mettre leurs armes dans les Forteresses ; de sorte qu'on sçavoit où les trouver au besoin. La plus grande partie des dépouilles de cette ville opulente furent employées à bâtir des Temples & à établir des revenus pour le service des Dieux. Cyrus ordonna aux Babyloniens de s'occuper (c) à labourer la terre , & de payer des tributs. Ces tributs étoient si considérables , à cause de la fertilité du pays où étoit située (d) Babylone , que dans la division de l'Empire des Perses en Provinces

(a) *Herodot. l. 1. c. 191.*

(b) *Xenoph. l. 7. c. 5. §. 12.*

(c) *Ibid. . 13.*

(d) *Herodot. l. 1. c. 192.*

qui devoient fournir au Roi & à ses armées tout ce qui leur étoit nécessaire, Babylone & le pays d'alentour le leur fournissoient quatre mois de l'année, & le reste de l'Asie pour les huit autres mois.

Xenophon (a) nous apprend qu'après la Conquête de Babylone Cyrus commença à prendre un air de majesté, à avoir une Cour, & des gardes, appareil nécessaire dans une si grande ville, qui n'avoit pas encore goûté le Gouvernement de ce nouveau maître & dont la fidélité n'étoit pas encore sûre. Ses premiers gardes étoient des Eunuques (b), mais outre cela il avoit dix mille Perses qui veilloient continuellement dans son palais. Pour empêcher que le reste des Perses, qui étoient la partie la plus considérable de son armée, quoique la moins nombreuse, ne s'abandonnassent à l'oisiveté & à la paresse qui n'est que trop ordinaire à ceux qui ont fait de grandes Conquêtes, il voulut que les Perses des premières familles fussent auprès de lui & le suivissent tous les jours. - Par ce moyen, leur dit-il, vous ferez témoins de la conduite de votre Prince - (c). Vous verrez si je m'applique avec soin à régler les affaires, ou si je me rends coupable de quelque négligence ; & tandis que vous remarquerez que je ferai mon devoir, vous ne manquerez point au vôtre. Le bien que vous

(a) *Xenoph. l. 7. §. 20.*

(b) *Ibid. §. 24.*

| (c) §. 26.

« ferez ne sera point sans récompense. J'honorerai ceux qui rempliront bien leurs devoirs, je leur donnerai des marques de mon affection, & les récompenserai selon leur mérite ; quant à ceux qui sont d'un rang inférieur , je les encouragerai aussi à bien employer leur tems & à s'appliquer aux devoirs de leur état , & ils n'auront pas sujet de se repentir d'avoir bien fait. Appliquons-nous aussi à bien élever les enfans qui nous naîtront dans ce pays , mais sur tout à leur donner bon exemple. Notre posterité édifiée par notre conduite , deviendra infailliblement vertueuse , elle renoncera au vice , reprimera les mauvaises inclinations, & ne cherchera qu'à se distinguer dans les plus nobles exercices qui sont l'unique moyen de s'avancer. C'est ainsi que Xenophon fait parler fort à propos ce sage Conquerant.

Suivant ces reglemens , tandis que Cyrus vécut , la noblesse Persane se rendoit tous les jours auprès de lui à cheval & armée de lances ; elle le suivoit par tout , & attendoit qu'il l'employât à quelque chose ou qu'il la renvoyât. Rien ne pouvoit avoir de plus heureuses suites pour la posterité , si les successeurs de Cyrus eussent été comme lui. Mais quoique les Rois suivans eussent soin d'observer une coutume qui leur faisoit tant d'honneur , & qu'ils obligeassent toujours les Nobles à venir prendre l'ordre chaque jour & à
les

les accompagner par tout , cependant lorsque le Prince ne donna plus lui-même de bons exemples & qu'il n'eut plus soin de récompenser ceux qui le méritoient , les Nobles devinrent bientôt negligens à remplir leurs devoirs ; cette negligence se communiqua à ceux qui étoient au-dessous d'eux , & elle causa peu à peu la ruine de l'Empire des Perses.

Une si longue suite de prospérité ne fit point oublier à Cyrus ce qu'il devoit aux Dieux : au contraire , sa piété augmentoit à proportion de son (a) bonheur. Les Mages étoient un ordre de Prêtres fort considérable dans l'Orient. Si ce ne fut pas Cyrus (b) qui les établit dans l'Empire de Perse où nous voyons en effet qu'ils étoient établis avant son regne , il est certain au moins qu'il les mit sur un meilleur pié. Il fit des constitutions & des reglemens pour eux : il leur ordonna de chanter les hymnes tous les matins , & d'offrir tous les jours des sacrifices aux Dieux qu'ils jugeroient à propos d'adorer. Les sujets imitant la piété de leur Prince , l'autorité des Mages devint très-grande ; mais par une noire ingratitude ils abusèrent de leur pouvoir pour se soulever contre le fils de leur bienfaiteur , & pour mettre un imposteur de leur ordre sur le trône. Cette entreprise leur fut fatale , leur fourberie fut décou-

(a) *Xenoph. l. 3. c. 1. §. 8.*

(b) Voyez *Herodot. l. 1. c. 140* ; *Cic. de Divin. l. 1. c. 23.*

te , & ils tomberent dans un mépris général , d'où la sainteté de leur caractère ne put jamais les relever.

Cyrus ne réussit pas de même dans l'établissement d'une autre coutume (a) qu'il introduisit à sa Cour. Il prit lui-même l'habit Mede , & ordonna à la Noblesse Persane qui frequentoit la Cour , de le porter comme lui. L'habit des Medes avoit beaucoup plus de grace que celui des Perses ; il cachoit parfaitement les défauts du corps , & la hauteur de leur chaussure donnoit une certaine majesté qu'on regardoit dans tout l'Orient comme essentielle à la grandeur. C'étoit en imposer à la multitude , qui a ordinairement une grande vénération pour une certaine pompe extérieure , & qui se laisse prendre à un beau dehors ; c'étoit un moyen court & certain pour mettre les supérieurs à couvert du mépris du peuple. Ce fut dans cette même vue qu'il permit à ceux qui n'avoient pas d'assez beaux traits ni un air assez majestueux pour s'attirer les respects du peuple , de chercher des ornemens extérieurs & de se peindre pour paroître plus vénérables. Quoiqu'il lui fut facile de prévenir pendant sa vie les mauvaises suites que pouvoient avoir ces dangereuses coutumes , on ne peut nier qu'elles ne tendissent à rendre les Princes & les Nobles , si non trop hauts & trop fiers à l'égard de leurs in-

(a) *Xenoph. l. 8. c. 1. §. 24.*

ferieurs, du moins trop effeminez & luxurieux. On sçait assez qu'elles produisirent ces tristes effets dans un degré éminent. Le luxe & la mollesse sont un poison qui se communique avec autant de subtilité que de promptitude, & on ne peut en éviter trop soigneusement les premières approches.

Cyrus fit un fort long séjour à Babylone (a). Quand il vit qu'il s'étoit suffisamment assuré cette importante conquête, il résolut de faire un voyage en Perse. Ses troupes s'étant rendues vers les frontieres, il partit pour aller trouver Cyaxares son oncle (b), & lui fit plusieurs présens. Cyaxares le reçut avec beaucoup d'amitié, & lui offrit en mariage sa fille unique, héritiere de l'Empire de Medie. Cyrus accepta ces offres avec reconnaissance. Mais comme son père & sa mere étoient encore vivans, il pria son oncle de lui permettre d'attendre leur consentement, qu'il étoit sûr d'obtenir (c) dès qu'il le demanderoit. Qui pourroit exprimer quelle fut la joie de son pere lorsqu'il le revit après une si longue absence ? Cambyse fit aussitôt convoquer une assemblée de la Nation (d). Il exhorta son fils qui étoit alors à la tête d'un vaste Empire, à faire une alliance solennelle avec les Perses, par laquelle il s'engageroit à les défendre contre quiconque viendrait

(a) *Xenoph. l. 8. c. 5. §. 1.*(b) *Ibid. §. 9.*

(c) §. 11.

(d) §. 12 & 13.

les attaquer ou feroit quelque entreprise sur leurs libertez , les Perſes s'engageant de leur côté à ſecourir Cyrus contre tous ſes ennemis , ſoit étrangers , ſoit domeſtiques ; à condition que Cyrus , lorsqu'il auroit ſuccédé à la couronne de Perſe par la mort de ſon pere , feroit toujours des ſacrifices pour ſon peuple tandis qu'il demeureroit en Perſe , & que quand il ſeroit abſent dans quelque autre partie de ſon Empire , quelqu'un de la famille royale feroit ces ſacrifices à ſa place & en ſon nom. Les Gouverneurs , Magiſtrats , & principaux Officiers de Perſe consentirent à ces conditions , ils confirmerent le traité par des ſermens ſolennels , & Xenophon dit que ce traité ſ'obſervoit encore inviolablement de ſon tems.

Cyrus ne fit pas un long ſéjour en Perſe. Dès qu'il eut obtenu le conſentement (a) de ſes parens pour ſon mariage, il ſ'en retourna en Medie pour le célébrer. On dit que la fille de Cyaxares qu'il épouſa , étoit une Princeſſe d'une admirable beauté. Il ne demeura pas plus de tems dans cette Province qu'il n'en falloit pour la ſolennité de ſes nôces , & auſſi-tôt après la célébration de ſon mariage il mena ſa nouvelle épouſe avec lui à Babylone. Il avoit deſſein de faire de cette ville le ſiege de ſon Empire tandis que ſon pere & ſon oncle vivroient ; ils étoient l'un & l'autre ,

(a) *Ibid.* §. 13.

fort avancez en âge lorsqu'il se maria.

Pour affermir ses sujets dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée (a), il crut qu'il étoit nécessaire d'envoyer des Gouverneurs avec des troupes dans les Provinces qu'il avoit conquises. Il avoit déjà mis des Gouverneurs dans plusieurs villes fortifiées ; il les y continua , & leur laissa toujours la même autorité ; de sorte qu'ils dépendoient de lui immédiatement , & n'étoient comptables de leur conduite qu'à lui seul. Ces Officiers étoient un puissant moyen pour prévenir les revoltes des Gouverneurs de Province , dont le pouvoir , d'ailleurs très-grand , étoit limité par celui des Gouverneurs des villes , qui pouvoient mettre obstacle à leurs pernicieux desseins ; & s'ils osoient se soulever & prendre les armes , ceux-ci avoient des troupes toutes prêtes pour leur opposer. Les successeurs de Cyrus (b) eurent soin d'observer la même chose , & eurent toujours des Gouverneurs de villes indépendans de ceux des Provinces. Ils avoient soin aussi d'envoyer tous les ans dans les Provinces quelques-uns de leurs parens ou des premiers de leur Cour , pour éclairer la conduite des Gouverneurs (c) & pour punir par la déposition ceux qui se trouvoient en faute. La Cilicie , Chypre , & la Paphlagonie , étant des Provinces qui de leur propre mouvement

(a) *Xenoph. l. 8. c. 6. §. 1 & 5.*] (c) *Ibid. §. 4.*
 (b) *Ibid. §. 8.*

s'étoient jointes à Cyrus contre les Babyloniens ; furent exemptes d'avoir des Gouverneurs Perses ; le Roi leur imposoit seulement un tribut modéré.

Une autre invention de Cyrus (a) qui ne contribua pas peu à affermir sa puissance , fut l'établissement des postes dans toute l'étendue de son empire. Les Princes moins puissans & les Républiques moins étendues n'avoient besoin que de couriers ordinaires ; & s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire dans leurs Etats , il suffisoit que leurs couriers fissent un peu plus prompte diligence que de coutume. Mais l'étendue des Etats de Cyrus étoit si grande , qu'il lui étoit important de prendre des mesures pour être promptement informé de ce qui se passoit dans les Provinces les plus éloignées. C'est pourquoi considérant combien de chemin un bon cheval pouvoit faire en un jour sans se trop fatiguer , il fit bâtir des écuries à égale distance , c'est-à-dire à la distance du chemin que pouvoit faire un cheval en un jour , & dans chaque il entretenoit des chevaux & un maître de poste qui recevoit les lettres & les faisoit tenir à la poste suivante. Chaque maître de poste fournissoit des chevaux frais aux couriers ; & s'il s'agissoit de quelqu'affaire qui demandât une prompte expédition ; les couriers marchaient jour & nuit. Cette excellente

(a) *Ibid.* §. 9.

invention, inconnue jusqu'alors, fut admirée de tout le monde, & fit autant d'honneur à Cyrus qu'elle lui fut avantageuse.

Quand Cyrus envoya (a) les principaux d'entre les Nobles & ses amis dans les Gouvernemens des différentes Provinces de son Empire, ce fut à condition qu'ils reviendroient l'année suivante à Babylone avec les troupes qu'ils avoient. Ils s'y rendirent au bout de l'an selon ses ordres, & il mit sur pied une armée de six-vingt mille chevaux, de deux mille chariots armez de faux, & de six cens mille hommes d'infanterie. Avec cette armée il subjuga toutes les nations depuis la Syrie jusqu'à la mer Rouge. L'Histoire ne nous apprend point les particularitez de cette guerre, & il n'est gueres vraisemblable qu'ils y soit fait aucune action mémorable. La terreur du nom de Cyrus & de si prodigieuses forces étoient plus que suffisantes ou pour empêcher les Nations qu'il attaquoit de lui résister, ou pour rendre tous leurs efforts inutiles. A la vaste étendue de pays qu'il conquit dans cette expédition, il ajouta bientôt après l'Empire de la Perse & celui de la Medie, par la mort de son pere & par celle de son oncle, qu'on croit être morts tous deux vers ce tems-là, dans un âge fort avancé.

Une des premières choses que fit Cyrus au commencement de son regne (b) fut une action

(a) *Ibid.* §. 10.

(b) 2 *Paralipp.* 36; *Esd.* 1.

fort généreuse. Les Juifs , qui étoient un peuple très-ancien & le plus puissant de la Palestine de Syrie , avoient été subjugués par le dernier Roi des Assyriens qui les avoit traités avec barbarie. Leur Capitale étoit ruinée ; leur Temple qui étoit un édifice également riche & superbe , avoit été d'abord pillé , ensuite brûlé ; & on avoit transféré tout le peuple à Babylone & dans les pays voisins. Les Juifs avoient dans les livres de leur Religion certaines prophéties , écrites long-temps avant la naissance de Cyrus ; ce Monarque y étoit nommé par son nom , l'Ecriture en faisoit un portrait magnifique , & le leur représentoit comme le futur Libérateur de leur Nation opprimée. Il n'est peut-être pas certain qu'on eût fait voir ces prophéties à Cyrus la première année de son Empire. Mais on sçait que dès cette première année il publia un édit solennel par lequel il permit aux Juifs de retourner à Jerusalem & de rebâtir leur Temple. Les peuples de chaque pays par où ils devoient passer , avoient ordre de leur rendre toutes sortes de bons offices , & de contribuer autant qu'ils pourroient à fournir ce qui leur étoit nécessaire pour leur retour & pour l'édifice qu'ils vouloient rétablir. Pour surcroît de bonté , Cyrus fit rendre aux Juifs tous les vases du Temple que les Rois d'Assyrie avoient placés dans quelques-uns des Temples de Babylone. Selon les Auteurs de cette Nation , c'étoient des vases d'un prix immense & presque incroiable :
le

le présent étoit si considérable qu'entre tous les Princes il ne pouvoit y avoir que Cyrus qui eût une ame assez grande pour le faire.

On dit qu'après cela Cyrus marcha contre l'Egypte (a), & qu'il ajouta ce vaste royaume à son empire. Nous ne sçavons point les particularitez de cette expédition. Mais comme nous voyons qu'Amasis étoit Roi de cette nation avant ce tems-là & qu'il resta sur le thrône jusqu'après la mort de Cyrus, il est très-vraisemblable que ce Prince se soumit d'abord au vainqueur, & que par ce moyen il obtint de sa clemence d'être continué sur le thrône, en se reconnoissant dépendant, & en payant un tribut. Quoi qu'il en soit, ce fait n'est appuyé que sur des conjectures: mais il est certain que ce Prince par une fausse politique donna occasion au Successeur de Cyrus de subjuguier toute l'Egypte, & qu'il fut cause de la ruine totale de sa propre famille.

Amasis avoit une fille d'une rare beauté (b). Cyrus en entendit parler, & envoya la demander. Le Roi d'Egypte ne pouvoit se résoudre à envoyer en Perse cette Princesse qu'il aimoit tendrement, sur tout étant bien informé que Cyrus ne la demandoit que pour augmenter le

(a) *Xenoph. l. 8. c. 6. §. 10.*

(b) *Polyan. l. 8. c. 29; Herodot. l. 3. c. 1.* raconte ce fait de Cam-
byse, mais il reconnoit que les Egyptiens le rapportoient à Cyrus.

nombre de ses concubines. Mais d'un autre côté il craignoit d'encourir par un refus l'indignation d'un si puissant monarque. Il avoit à sa cour une fille d'Après son Prédecesseur contre lequel il s'étoit revolté & à qui il avoit enlevé la couronne. Cette Princesse s'appelloit Nitetis, sa beauté n'étoit point au-dessous de celle de la fille du Roi. Amasis la présenta aux Ambassadeurs de Perse comme étant celle qu'ils demandoient, & l'envoya en cette qualité à Cyrus. Le Roi de Perse l'aima beaucoup, & elle fut mere de Cambyse. Elle se servit du crédit qu'elle avoit à la Cour pour se venger d'Amasis; elle découvrit la fourberie dont il avoit usé, quoiqu'elle eût tourné entierement à son avantage, & inspira à son fils tant de haine contre l'Egyptien, qu'aussi-tôt qu'il se vit sur le trône de Perse, il entreprit une expédition contre l'Egypte, & vengea l'injure de sa mere par la destruction de toute la posterité d'Amasis.

L'Empire de Cyrus (a), qui après cela ne fut plus augmenté, avoit pour bornes, du côté de l'Orient la mer Rouge, au Septentrion le Pont Euxin, à l'occident l'Isle de Chypre & l'Egypte, & au midi l'Ethiopie. Les extrémités de ce vaste empire étoient presque inhabitables pour différentes raisons, les unes par la chaleur excessive, les autres par le trop grand froid, d'autres

(a) *Xenoph. l. 8. c. 6. 5. 11.*

enfin par la secheresse ou par la trop grande quantité d'eaux. Cyrus vécut presque toujours dans les provinces qui étoient au milieu de son royaume. Il passoit ordinairement l'hyver & l'Autonne à Babylone qui étoit dans un païs chaud ; il y demouroit sept mois de l'année. Les trois mois du printems il les passoit à Suse , & les deux mois les plus chauds de l'année à Ecbatane. Par ce moyen toute l'année étoit pour lui un printems perpetuel , il jouïssoit toujours de l'agréable température de la chaleur & du froid modéré qui regnent dans cette belle saison , & ne ressentoit jamais les incommoditez ni d'un froid excessif ni des chaleurs brûlantes. Mais quoiqu'il ne visitât que très-rarement les provinces de son Empire les plus éloignées , il jouïssoit néanmoins de tout ce qu'elles produisoient de plus beau & de plus délicieux : Charmez du bonheur qu'ils goûtoient sous le gouvernement d'un si bon Prince , les peuples de toutes les provinces de son empire se faisoient un plaisir de lui marquer leur vive reconnoissance en lui envoyant tout ce que leur païs produisoit de plus beau & de plus exquis , & se trouvoient trop heureux lorsque ce Prince vouloit bien accepter leurs présents.

La plupart des Auteurs qui ont parlé des exploits de Cyrus , mettent au nombre de ces exploits une guerre contre les peuples de la Scythie. Mais ils conviennent généralement que cet

te guerre lui réussit très-mal, ou du moins ils conviennent qu'elle ne se termina pas aussi heureusement que les autres par l'entière conquête de la nation contre laquelle il l'avoit entreprise. C'est peut-être pour cette raison que Xenophon n'a point parlé de cette expédition également dangereuse & temeraire ; expédition d'ailleurs dont l'Histoire ne nous apprend aucune circonstance particuliere sur laquelle nous puissions absolument compter, sinon que Cyrus en entreprit une de cette nature. Les Historiens parlent de la situation du pais & des noms de ses habitans, avec une difference tout-à-fait surprenante ; ils ne s'accordent point sur le nom du Prince contre lequel il fit cette guerre, on ne sçait pas même bien sûrement si c'étoit un Roi ou une Reine ; le tems, les événemens, & la fin de cette expédition sont rapportez par les Auteurs avec la même diversité.

Dans toute l'Histoire de cette guerre je ne sçai qu'un seul fait sur lequel on puisse compter, parce qu'il est rapporté par des Auteurs qui ne s'accordent point dans les autres circonstances, & qu'il est si conforme au caractère de Cyrus qu'il paroît vraisemblable par lui-même. Le Général des Barbares s'étant avancé avec une nombreuse armée, Cyrus se retira avec une précipitation qui sembloit marquer qu'il avoit peur ; il sortit de son camp qui étoit fourni de toutes

fortes de provisions, & l'abandonna (a) à la merci des ennemis. Les Scythes s'en emparerent aussi-tôt, & ce fut là la cause de leur perte ; car se voyant maîtres d'un camp si riche, ils ne penserent qu'à le piller, & à profiter de l'occasion pour se livrer au plaisir & à la bonne chère ; de sorte que Cyrus revenant sur ses pas, les surprit ensevelis dans la débauche, les défit entièrement, & les fit passer presque tous au fil de l'épée.

Quelqu'incertains que nous soyons de ce qui arriva de fâcheux à Cyrus dans une guerre qu'il avoit si heureusement commencée, je ne voi pas qu'on puisse beaucoup compter sur le témoignage d'Herodote (a) qui dit qu'elle se termina par sa mort. L'Histoire, vraie ou fausse, est assez connue. Une bataille des plus sanglantes dont on ait jamais ouï parler ; Cyrus tué dans cette bataille, & toute son armée taillée en pièces ; la Reine (car pour mettre le comble à la honte de Cyrus, Herodote veut qu'il ait été vaincu par une femme) la Reine, dis-je, qui le fait chercher parmi les morts, qui lui fait couper la tête, qui la plonge dans une grande outre remplie de sang humain, & qui insulte barbarement à ce monarque après sa mort, en disant qu'elle veut le saouler de sang dont il a été in-

(a) *Juslin. l. 1. c. 8 ; Strab. l. 1.* (b) *Herodot. l. 1. c. 214.*
n. p. 253.

fatiable : ce sont des faits si communs , qu'il ne peut y avoir de raison de les rapporter dans un plus grand détail , à moins qu'on ne soit un peu plus certain de leur vérité. Mais quand on considère le génie d'Herodote , quand on fait réflexion sur la fable qu'il rapporte touchant la naissance de Cyrus , fable qui sembloit demander que sa mort eût aussi quelque chose de surprenant , on est assez bien fondé pour rejeter un conte qui manque de vraisemblance , quand même le consentement unanime des Historiens de Perse & celui de plusieurs Auteurs Grecs ne fourniroient pas des preuves invincibles de sa fausseté (a). On sçait en effet combien ceux qui ont suivi Herodote , ont fait de changemens dans son Histoire , & en général on est porté à croire que ces mêmes Auteurs l'ont regardée comme un Roman qu'ils pouvoient changer & embellir comme il leur plaisoit.

Selon Xenophon & plusieurs autres Grecs qui se sont appuyez sur l'autorité des Annales des Perses, Cyrus (b) mourut en paix dans sa Patrie , c'est-à-dire , dans la Perse , qu'il visitoit alors pour la septième fois depuis qu'il en étoit Roi. Il mourut dans une heureuse vieillesse. Ceux qui lui donnent le moins d'années , disent qu'il avoit alors soixante & dix ans , d'autres le

(a) Voyez *Val. Max.* l. 9 c. 10 ; *Just.* l. 1. c. 8. | (b) *Xenoph.* l. 3. c. 7. §. 1. | Voyez *Lucian. de Macrob.*

font beaucoup plus âgé. On dit que sa mort lui avoit été prédite d'abord dans (a) un songe trente ans auparavant, & qu'une vision (b) qu'il eut peu de jours avant sa maladie qui ne fut pas longue, le prépara à sa dernière fin. Quelque foi qu'on ajoûte à ces sortes de prédictions, il y a quelqu'apparence que la conduite de Cambyse son fils aîné, qui donnoit déjà des marques de son caractère (c) farouche, qui osoit, même du vivant de son pere, mettre à mort quelques-uns de ses meilleurs amis, & qui faisoit le Tyran avant que d'être sur le thrône, ne contribua pas peu à avancer sa mort.

Il est certain en effet que de toutes les vertus & bonnes qualitez de Cyrus, ce Prince n'héritage que de sa valeur, mais d'une valeur mêlée d'une certaine brutalité qui lui faisoit perdre tout son mérite. Au commencement de son regne il subjuga l'Egypte, & vengea la querelle de sa mere contre la famille d'Amasis qu'il détruisit entierement. Il avoit un jeune frere nommé Smerdis, Prince d'un grand mérite, & plus digne de son pere. Cambyse devint jaloux de la réputation de Smerdis, & le fit tuer secretement. Les Mages, dont le pouvoir étoit déjà très-considérable en Perse, avoient parmi eux un certain Smerdis qui ressembloit parfaitement

(a) *Cic. de Divin. l. 1. c. 24.*

(b) *Xenoph. l. 8.*

(c) *Lucian.*

au Prince que Cambyse avoit fait tuer. Ils leverent l'étendard de la revolte au nom de cet imposteur, & mirent le Mage Smerdis sur le trône. Cambyse étoit à Ecbatane (a) lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il se mit en marche pour réduire les rebelles. Mais en montant à cheval, son cimeterre sortant du fourreau le blessa mortellement à la cuisse, & il mourut en chemin. Cependant les plus distinguez d'entre les Perses ayant découvert la fourberie du Mage, conspirerent pour délivrer leur Patrie, le faux Smerdis fut tué, & un nombre infini de prêtres furent sacrifiez à la vengeance du peuple.

. Outre ces deux Princes, Cyrus avoit une fille, nommée Atosse. Darius fils d'Hystaspes qui succeda au faux Smerdis, l'épousa aussi-tôt après son élection, & le fils qu'il eut de cette princesse, fut préféré à son frere aîné qui étoit fils d'une premiere femme de Darius; de sorte que le sang de Cyrus remonta sur le trône, & la posterité fut toujours en possession de la couronne jusqu'à la ruine de la Monarchie. Ce ne fut que peu d'années avant l'invasion d'Alexandre le Grand, que la famille de Cyrus étant éteinte, on élut un Roi d'une autre maison. Il semble que ce Prince ne monta sur le trône que pour perdre la couronne & afin que ce malheur ne tombât point sur les descendans de celui qui a-

(a) *Herodot. l. 3. c. 62.*

voit conquis un si vaste Empire.

Cyrus fut enterré à Pasargade (a) ville de Perse. On orna son tombeau de richesses immenses. Son fils en confia la garde à des Mages, qui furent continuez par ses Successeurs : tous les mois ils sacrifioient un cheval à sa mémoire. Il y avoit sur son tombeau une inscription, qui étoit conçûe en ces termes : *Je suis Cyrus, fils de Cambyse, le fondateur de l'Empire de Perse, le maître de l'Asie ; ne m'envie point ce monument où réposent mes os.* Dans la conquête de Perse par Alexandre ce superbe tombeau fut pillé & détruit ; on en ôta tous les ornemens ; on enleva aussi le cercueil qui étoit d'or massif ; & on jeta le corps de Cyrus à la voirie. Le cercueil étoit trop lourd pour qu'on pût l'emporter. Les voleurs firent tous leurs efforts pour le mettre en pièces, ils en détachèrent quelques morceaux, mais ne pouvant le rompre, ils furent obligés de le laisser. Alexandre eut la curiosité d'aller voir le tombeau de Cyrus. Il le trouva en très-mauvais état, & en fut extrêmement irrité. Il fit prendre les Mages qui étoient préposés pour garder ce monument, & les fit mettre à la torture pour découvrir les Auteurs d'un si horrible sacrilège. Au

(a) *Arrian. l. 6. p. 144 & 145. Ed. H. Steph. ex Aristobulo, Strab. l. 5 p. 502, après le même Auteur, mais avec quelque différence. Quint. Curt. rapporte aussi la même chose, mais un peu différemment.*

milieu des tourmens ils protestèrent toujours qu'ils n'avoient point eu de part à ce crime & qu'ils n'en connoissoient point les Auteurs ; de sorte qu'on fut enfin obligé de les relâcher sans avoir pû rien découvrir. L'Historien Aristobule qui étoit auprès d'Alexandre dans cette expédition, eut ordre de reparer le tombeau, d'y remettre le corps, de faire murer la porte, & d'y apposer le sceau du Roi. C'est de lui que nous tenons toutes ces circonstances, qui sont plus croyables que les circonstances différentes que rapportent quelques autres Historiens qui ne pouvoient pas être si bien informez.

Il n'est pas possible de rien concevoir de plus noble ou de plus accompli que le caractère de Cyrus. Il avoit de la valeur dans un degré éminent : cette valeur ne consistoit pas dans une espèce de fougue & de temerité, ou dans un feu passager ; elle étoit toujours accompagnée d'une certaine prudence qui le mettoit en garde contre toutes les fautes qu'il auroit pû commettre par trop d'ardeur, & qui ne laissoit à la fortune que la moindre part dans la gloire de ses heureux succès. Il conserva ses conquêtes avec autant de facilité qu'il les avoit faites. De toutes les provinces de son Empire il n'y en eut qu'une seule qui se revolta contre lui, mais bien-tôt après il la fit rentrer dans l'obéissance. L'ambition qui le portoit à faire des conquêtes étoit autant excusable que le peut être une passion de

cette nature ; & si le désir d'acquiescer une puissance sans bornes n'étoit pas essentiellement un vice, on pourroit presque le regarder comme une vertu dans un Prince qui sembloit être né pour un Empire aussi vaste que ses desirs. Ce seroit faire une grande injure à Cyrus que de le comparer aux autres conquérans de l'Antiquité. Ces Princes , pour la plupart , étoient des pestes publiques : Cyrus au contraire sembloit être né pour le bonheur de tout le genre humain ; il n'avoit en vûe que le bien de tous les peuples de son Empire ; tant qu'il vécut il le leur procura , & prit toutes les mesures que sa prudence lui suggera pour assurer leur félicité , même après sa mort. Les nations qu'il réduisit sous son obéissance , étoient esclaves auparavant , il ne fit que changer leur servitude en une dépendance infiniment plus douce. Il trouva ses sujets libres , & il les laissa libres. Il avoit pour son peuple cette tendre affection & cet amour paternel qui font la partie la plus brillante du caractère d'un monarque. Il vouloit connoître le mérite , il l'aimoit , & ne manquoit jamais de le récompenser avec cette libéralité royale qui lui étoit naturelle & à laquelle il se livroit tellement qu'il sembloit donner dans la profusion. A ces belles qualités de l'ame (a) il joignoit une constitution robuste & vigoureuse , un air noble , un abord gra-

(a) *Vid.* M. l. 8 c. 7. dit qu'il sçavoit les noms de tous ses soldats.

cieux ; une conversation agréable , un cœur bienfaisant , des manieres obligeantes. Un Prince si accompli ne pouvoit manquer de s'attirer l'affection de ses sujets. Tandis qu'il vécut (a) ils l'appelloient leur pere. Après sa mort ils continuerent à le louer , & sa mémoire fut toujours en bénédiction parmi eux. Quoique plusieurs de ses Successeurs fussent très-puissans & qu'ils aimassent à être flattez , jamais cependant ils n'osèrent se comparer à ce monarque ; & le compliment le plus outré qu'un Perse ait jamais fait à un Perse , étoit de lui dire qu'il étoit le plus grand de son país après Cyrus.

Dans le tems que Cyrus étoit au comble (b) de sa gloire , les Perses ses sujets le prièrent de leur permettre de sortir de leur país pour aller s'établir dans une terre plus fertile , lui représentant qu'il n'étoit pas juste qu'une nation qui avoit conquis l'Asie , habitât une province presque sterile & peu étendue , qu'il y avoit plusieurs belles provinces qui n'étoient pas loin de la Perse , & que leur Roi en possédoit une infinité d'autres qui étoient plus éloignées ; qu'il pouvoit les y transférer , qu'ils y trouveroient toutes les commoditez de la vie , & que par ce moyen il les rendroit plus redoutables aux autres nations. Cyrus les écouta tranquillement , &

(a) *Xenoph. l. 8 c. 8. §. 1 ; Pausan. l. 8 c. 43 ; Herodot. l. 3 c. 89 & 160.* | (b) *Herodot. l. 9. c. 121.*

leur répondit qu'il ne vouloit ni s'opposer à leurs desseins ni leur rien refuser , mais qu'il les exhortoit à faire de sérieuses réflexions sur ce qu'ils demandoient. » Croyez-moi , Perses , leur » dit-il ; vous changerez de condition en changeant de país. Il faut donc vous préparer à » obéir au lieu de commander : un climat plus » doux & une vie plus délicieuse amolliront infailliblement vos cœurs , cette valeur austere » disparoitra bien-tôt , & de maîtres que vous êtes , vous deviendrez les plus vils esclaves. » Sçachez , ajouta-t-il , que les Dieux ne sont pas » prodigues de leurs dons , & que les país les plus » fertiles en fruits n'ont jamais produit de grands » hommes. » Ce discours fit impression sur les Perses , ils suivirent le conseil de Cyrus , & condamnant eux-mêmes leur première résolution , ils aimèrent mieux rester dans leur país où ils commandoient aux autres , que d'aller s'établir dans des provinces fertiles & abondantes pour y être assujettis à une domination étrangere. Les Rois ses Successeurs ne suivirent pas les regles qu'il avoit si sagement établies. Ils affoiblirent le courage de leurs sujets en les portant par leur exemple à la mollesse & à la débauche , & par ce moyen ils préparèrent les voies aux Macedoniens pour conquérir la Perse. Mais la servitude des Perses ne fut pas de longue durée. Tandis que les autres provinces qui avoient été soumises à Cyrus & à ses Successeurs , restoient sous

la domination des Grecs jusqu'à ce qu'elles changeassent de maîtres & qu'elles fussent assujetties aux Romains, les anciens habitans de Perse se revolterent contre les Macedoniens leurs Tyrans, & érigerent l'Empire des Parthes. Cet Empire devint bien-tôt formidable aux nations voisines : lorsque le reste de l'Orient fut subjugué, ses forces furent assez considérables pour tenir contre Rome, & même pour remporter des victoires importantes sur quelques-uns de ses plus grands Généraux, dans un tems où la puissance de cette ville étoit la plus redoutable de l'univers. Il est vrai que les Parthes éprouverent à leur tour quelques caprices de la fortune ; mais ordinairement le sort des armes se déclaroit pour eux, & les Romains n'eurent que trop de sujet de se repentir de les avoir attaqués. Du tems d'Auguste on recouvra les enseignes qu'ils avoient enlevées dans la défaite de Crassus, & ce bonheur fut vanté entre les plus glorieux évenemens du regne de ce Prince. Quoique les Romains n'ignorassent pas qu'ils devoient cette restitution à la tyrannie du Prince des Parthes, qui rechercha des secours étrangers contre ses propres sujets, cette réparation de leur honneur, qui leur coutoit si peu, leur fit un grand plaisir, & ils la regarderent comme un bonheur égal à celui de leurs plus grandes conquêtes,



J A S O N.



DANS les premiers siècles de l'Histoire Grecque , il est parlé des Thessaliens comme d'une nation qui faisoit dès-lors une figure considérable. Ils avoient peuplé ou conquis la plupart des provinces de la Grece : ils avoient même donné un nom aux Grecs (a), qui étoit originairement le nom d'un peuple de Thessalie , mais qui dans la suite devint commun à tous les peuples de la Grece ; preuve con-

(a.) *Hellenes.*

vaincante de la réputation de ceux qui l'avoient eu d'abord. D'ailleurs tout le monde sçait que le Grand Achille & le Chef des Argonautes étoient nez en Theffalie.

Tandis qu'Athènes & Sparte s'éleverent & qu'elles devinrent de puissantes Républiques, la Theffalie tomba en décadence. Lorsque ces deux célèbres villes à la tête de toute la Grece résistèrent courageusement aux Perses, qu'elles combattirent en désespérées pour la conservation de leur liberté, & qu'elles méritèrent les plus grands éloges par les victoires qu'elles remportoient en défendant une cause si glorieuse, les Theffaliens sacrifièrent lâchement leur liberté à un injuste usurpateur dès qu'il les eut fait sommer de se rendre; & pendant une si longue suite d'années que ces deux Nations se disputoient l'Empire de toute la Grece dans une sanglante guerre qui se termina par la prise d'Athènes, les Theffaliens jouoient un si petit rôle qu'ils n'étoient regardez ni comme des ennemis dont on dût craindre la puissance, ni comme des Alliez dont l'amitié fût de quelque secours.

Il n'y avoit qu'un seul homme qui pût tirer les Theffaliens d'un état si misérable, & les rétablir dans leur ancienne grandeur. La Theffalie, en donnant la naissance à Jason le Pheréen, recouvra par degrés cette puissance dont elle étoit déchue depuis si long-tems; elle devint même formidable aux peuples voisins, & les autres provinces

Provinces de la Grece commencèrent à craindre qu'elle n'entreprît sur leur liberté. Si une mort précipitée ne l'eût pas enlevé, il auroit prévenu Philippe, la Grece se seroit soumise à un des plus grands hommes qu'elle eût produits jusqu'alors & à un peuple qui dans les siècles précédens avoit été son appui & son ornement, & elle auroit évité le malheur d'être réduite en servitude par des Barbares qui n'auroient fait qu'une très-petite partie des Conquêtes de Jason.

Jason étoit né à Pheres, qui étoit dans ce tems-là une des principales villes de la Thessalie. Il étoit d'une des meilleures Maisons de cette ville, puissamment riche & également ambitieux. Son ambition lui inspira bientôt le dessein de faire usage de ses grands biens pour sortir d'une condition privée qui ne remplissoit pas ses desirs. Il regardoit la soumission comme un joug insupportable, & disoit publiquement qu'il aspiroit à la puissance souveraine (a). Outre les avantages de la naissance qui ne sont qu'un effet du hazard, il avoit toutes les qualitez personnelles qui sont nécessaires pour parvenir aux premières dignitez (b), une constitution robuste & à l'épreuve des fatigues, une adresse, un courage, une résolution capables de tout entreprendre, & un mépris naturel pour les plaisirs ; il possédoit à fond l'art de la guerre ; sa prudence égaloit sa

(a) *Aristot. Politic. l. 3. c. 3.* (b) *Xenoph. Hellenic. l. 6, c. 1.*

hardiessé; il prenoit toujourns les mesures les plus justes pour l'exécution de ses desseins. Falloit-il de la force pour venir à bout de ses entreprises, il sçavoit l'employer à son avantage? Quand il n'étoit pas encore tems (a) d'agir, il entendoit parfaitement à cacher ses projets, à dissimuler, à tromper les ennemis, à leur inspirer une certaine securité, & à profiter de leur négligence pour les ruiner entièrement. Mais s'il étoit capable d'exécuter les plus grands desseins & les plus nobles entreprises, il n'étoit pas moins propre à descendre dans les plus petites choses; il employoit même les artifices les plus bas lorsqu'ils lui paroissoient nécessaires pour l'exécution de ses desseins; il étoit extrêmement insinuant, & possédoit l'éloquence populaire au souverain degré. Il avoit une étroite liaison avec (b) Isocrate, mais l'Histoire nous apprend qu'il mettoit Gorgias de Leonte (c) au-dessus de tous les Orateurs de son tems. L'éloquence de Gorgias, si Platon n'a point cherché à le rabbaïser dans le portrait qu'il en fait, n'étoit pas toujourns juste, mais elle étoit fort admirée, & ne manquoit presque jamais de produire son effet. Ainsi dans les vûës qu'avoit Jason, il ne pouvoit se former sur un meilleur modele.

Jason employa tout son crédit & tous ses biens.

(a) *Cicer. Offic. l. 1.*

(b) *Isocrat. Ep. ad Jasonis filios.*

(c) *Pausan. l. 6. c. 12.*

à lever un corps de troupes mercenaires. Mais ses Trésors , quelque grands qu'ils fussent , ne suffisoient pas pour les payer. Il avoit des parens très-riches , mais ils ne se picquoient pas de libéralité. Il fut donc obligé d'user de plusieurs artifices pour obtenir d'eux les secours dont il avoit besoin. Un jour (*a*) , ses soldats étant prêts à se revolter pour leur paye qu'il n'étoit pas en état de leur donner , il dit à deux ou trois de ces mutins de le poursuivre jusques dans la chambre de sa mere ; elle en fut si épouvantée , que pour sauver la vie à son fils , elle leur donna sur le champ tout l'argent qu'ils demanderent. Une autre fois , après avoir remporté une victoire signalée , il dit à sa mere que Castor & Pollux en personnes l'avoient secouru dans le combat , & qu'il avoit fait vœu de les traiter s'il gagnoit la bataille. Il invita donc tous ses Officiers à un festin avec les Dieux , & la pria de lui aider à leur donner un magnifique repas. Sa mere crut ce qu'il disoit , elle fut même fort contente de la pitié de son fils , & lui envoya tout ce qu'elle avoit de plus précieux , vases , tables , vaisselle d'or & d'argent , & ses meubles les plus riches : Jason convertit aussi-tôt toutes ces richesses en monnoie pour payer ses troupes. Dans une autre occasion , étant entré chez sa mere , il lui dit qu'il venoit la consulter sur des choses qui

(*a*) *Polyan. Stratag.* 6. §. 2 , 3 , 4 & 5.

regardoient l'Etat : elle avoit avec elle un grand nombre de femmes qui travailloient sous ses yeux; il la pria de les faire retirer, afin qu'il pût lui parler en secret; pendant ce tems-là une troupe de Satellites qu'il avoit apostez, les enleverent, & il ne les rendit à sa mere qu'après lui avoir fait payer une grosse somme pour leur rançon.

Il en usoit à peu près de même à l'égard de ses freres (a). Il lui étoit né un fils, il s'agissoit de lui donner un nom. Il invita chez lui les principaux de la Thessalie pour être présens à la cérémonie. Meriones son frere, qui étoit très-riche, mais avare, se trouva à cette assemblée. Jason le pria de faire les honneurs de la maison, sous prétexte qu'il étoit obligé d'aller à la chasse pour faire une partie des provisions dont il avoit besoin. Tandis que son frere étoit occupé à recevoir les conviez, Jason accompagné d'une troupe de gens de cheval, alla droit à Pagase, entra dans sa maison, y prit vingt talens, revint avec un visage gai & content à la fête qui se célébroit chez lui, & pria son frere de faire les sacrifices accoutumez, & de donner un nom à son fils. Meriones pendant ce tems-là fut informé de ce que Jason avoit fait, & pour s'en venger il nomma son fils *Porthaon*, mot Grec qui veut dire *Le Pillard*.

Un jour Jason étant avec Polydore son frere

(a) *Polyan. ibid.* §. 6.

dans le tems (a) qu'il prenoit le bain, il le pria familièrement de le frotter. Polydore le fit. Il avoit un anneau à son doigt. Jason lui dit que cet anneau l'incommodoit, & qu'il le prioit de l'ôter. Polydore par complaisance le tira de son doigt, & le donna à garder à quelqu'un qui étoit avec eux. C'étoit un des gens de Jason qui étoit venu exprès pour jouer le tour. Cet homme reçut l'anneau, & pour exécuter les ordres que Jason lui avoit donnez, il courut en diligence à la maison de Polydore. Il y trouva sa femme, lui montra l'anneau, & lui dit qu'il venoit lui demander dix talens d'or de la part de son mari. Cette femme voyant l'anneau, ne douta point que l'Envoyé ne vînt de la part de Polydore, & lui donna la somme qu'il demandoit. Quand Jason vit que son homme étoit de retour & qu'il avoit réüssi, il dit à son frere qu'il devoit être las de cet exercice qu'il continuoit depuis si long-tems, & qu'il pouvoit finir.

Dans les commencemens de son élévation, il fut obligé d'avoir recours à de si bas artifices pour se soutenir. Il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui traittoit ainsi ses amis, pût garder quelques mesures avec des étrangers. Quand on lui reprochoit ces petits tours d'adresse, il ne se faisoit point de scrupule de dire (b) ouverte-

(a) *Idem. ibid.* §. 7.

(b) *Plutarch. Polit.* p. 817 & | 818; & *de Sen. tuendâ* p. 135.

ment qu'il croyoit qu'il étoit quelquefois très-permis de commettre de petites injustices , lorsqu'elles pouvoient servir de moien pour parvenir à de grandes fins & pour exécuter des desseins importants.

En peu de tems Jason se vit (a) à la tête d'une puissante armée ; elle n'étoit pas nombreuse , mais c'étoient tous hommes forts , courageux , & dont chacun en valoit plusieurs autres. Il avoit coutume d'exercer tous les jours ses troupes : il congédioit ceux qui ne lui paroissent pas propres à soutenir les fatigues de la guerre : ceux au contraire qu'il voyoit se comporter en gens de cœur dans quelque occasion que ce fût , il les récompensoit aussi-tôt par une double paye ; & si quelqu'un de ses soldats se distinguoit au-dessus des autres par un mérite extraordinaire & par quelque grand exploit , il lui donnoit la paye de trois , & même de quatre. Sa maxime constante étoit qu'un Général doit distribuer à ses troupes ces sortes d'honneurs & de récompenses militaires , qui coûtent peu , & dont cependant les soldats font un grand cas. Il s'appliquoit outre cela à connoître le caractère de ceux qui servoient sous lui , & leur donnoit les récompenses qu'il croyoit les plus conformes à leurs inclinations. Les malades & les blesez faisoient l'objet le plus particulier de ses soins. Il donnoit la sépulture à ceux qui

(a) *Xenoph. l. 6. c. 1. §. 4.*

mouroient à son service , avec des marques de distinction qui inspiroient aux vivans une nouvelle ardeur.

Comme le succès de ses entreprises dépendoit beaucoup de l'expédition , il accoutumoit ses soldats à marcher en diligence , & à être prêts à toute heure , tant de nuit que de jour. Ses troupes avoient honte de se plaindre des fatigues , quand elles voyoient que leur Général en prenoit sa part , & qu'il ne s'exposoit pas moins que le simple soldat aux plus grands périls , renonçant même aux plaisirs & se refusant le repos nécessaire lorsqu'il avoit quelque grand dessein en vûe , ne s'arrêtant point pour prendre ses repas , mais mangeant & marchant en même tems.

On dit qu'il excella sur-tout dans l'art de la surprise. En voici (a) un exemple remarquable. Ayant dessein de se saisir d'une ville de Thessalie , il ordonna à ses troupes de s'assembler bien armées & bien équipées , afin qu'il en fit la revûe & qu'il leur donnât en même tems les arrearages de leur paye. Tandis qu'elles étoient au milieu de leurs exercices , on lui vint annoncer que quelques ennemis ravageoient le pays , & qu'ils étoient à la même distance que la ville qu'il avoit dessein de prendre. Les soldats animez par cette nouvelle , prièrent leur Général de les mener contr'eux dans le moment , pour punir

(a) *Polyan. l. 6. c. 1. §. 1.*

leur insolence. Jason les prit au mot , & les fit marcher droit à la ville qui ne s'attendoit à rien moins ; elle fut forcée de se rendre dès la première attaque , tandis que les vainqueurs sçavoient à peine ce qu'ils faisoient , & qu'ils n'étoient pas moins surpris que les vaincus.

Jason employoit tour à tour les artifices & la valeur , souvent même il se servoit de ces deux moiens tout à la fois : il étoit presque toujours sûr du succès , & rarement il sçut ce que c'étoit que d'échoüer dans ses entreprises. Après avoir vaincu la plûpart des villes de Thessalie sans beaucoup de difficulté , il fit la guerre aux Dolopes & aux Maraques. Ces deux peuples habitoient des Provinces voisines de la Thessalie , au midi du Pinde. Ils étoient Grecs d'origine (a) , & dans les siècles précédens ils avoient été soumis aux Thessaliens , mais depuis quelque-tems ils avoient secoué le joug : Jason (b) les fit bien-tôt rentrer dans l'obéissance. L'Epire étoit alors gouvernée par Alcetas. C'étoit un homme puissant , il faisoit une figure considérable dans la Grece , & étoit allié de la ville d'Athènes : mais toute sa grandeur ne servit qu'à relever l'éclat des victoires que Jason remporta sur lui.

Dans une des batailles que livra Jason (c) , il

(a) *Strabo* l. 8. p. 292 , où il cite *Homer. Iliad.* 8.
(b) *Xenoph.* l. 6.

(c) *Cicer. de Nat. Deor.* l. 3. c. 28 ; *Plin.* l. 7. c. 51.

lui arriva une aventure qui a toujours été regardée comme une des merveilles les plus remarquables de l'Antiquité. Il avoit été long-tems tourmenté d'un mal, qui après avoir résisté à tous les remèdes imaginables, étoit enfin regardé comme incurable, lorsqu'un coup qu'il reçut dans le combat, lui fit une large blessure, perça l'abcès, & lui procura dans le moment beaucoup de soulagement & ensuite une prompte guérison. D'autres Auteurs disent que ce fut d'un assassin (a) particulier, & non dans une bataille, qu'il reçut cet heureux coup qui le guérit entièrement. •

Jason n'estimoit tous ces avantages qu'autant qu'ils pouvoient lui servir de moyens pour parvenir à d'autres infiniment plus grands. Comme il avoit besoin d'alliances étrangères pour l'exécution de ses desseins, il fit une ligue avec Amyntas (b) Roi de Macedoine, le plus puissant de tous les Barbares qui étoient voisins de la Thessalie. Entre toutes les villes de la Grece il n'y en avoit aucune dont les Thessaliens eussent pris plus vivement le parti que celle de Sparte. Nous voyons même que le pere de Jason en particulier avoit entièrement épousé les intérêts de cette ville. Mais les Lacedémoniens étoient alors le plus puissant peuple de toute la Grece, & il étoit

(a) *Val. Max.*

(b) *Diodor. Sic. Ol. 102. an. 3. p. 488.*

beaucoup plus de l'interêt de Jason d'affoiblir autant qu'il pouvoit cette trop grande puissance , que de la soutenir. C'est pourquoi il rompit avec eux , & fit une étroite alliance avec les Thébains qui étoient alors en guerre avec Sparte , s'obligeant à les secourir par tout où ils auroient besoin de ses forces.

Il étoit aussi allié des Athéniens. Mais si l'on peut compter sur ce que disent quelques (a) Auteurs , le traité d'alliance ne se fit pas de bonne foi , & il paroît qu'il étoit extrêmement désavantageux à Jason. On dit qu'Iphicrates , Général des troupes Athéniennes en Thessalie , & Jason , se firent des propositions de paix , & qu'ils se trouverent desarmez au rendez-vous où devoit se faire le traité ; que les conditions étant arrêtées , on fit un sacrifice afin que les deux Généraux jurassent sur les entrailles de la victime qu'ils observeroient inviolablement tous les articles dont on étoit convenu ; que tandis que Jason étoit occupé à égorger la victime , Iphicrates lui arracha le couteau , qu'il le lui présenta à la gorge , & que par ce moien il le força à accepter de nouveaux articles qu'il fit inserer dans le traité ; que Jason pour éviter la mort dont il le menaçoit , fut obligé d'y consentir , & qu'il fit tout ce qu'Iphicrates voulut. Mais je croi que cette Histoire n'est qu'un conte fait à plaisir :

(a) *Polyan. l. 3. c. 9. §. 40.*

elle n'est rapportée que par un Auteur qui fait mille fautes ; il la raconte d'une manière fort embrouillée ; & d'ailleurs elle paroît suffisamment réfutée par le silence de plusieurs autres Historiens, qui ont plus d'autorité, & qui en nous donnant l'Histoire de ce tems-là, ne disent point qu'il y eût guerre entre Athènes & la Thessalie. Quoiqu'il en soit, l'alliance de Jason avec les Athéniens est très-certaine.

Jason étoit alors maître de toutes les villes considérables (a) de la Thessalie, excepté Pharfale. Polydamas étoit Gouverneur de la Citadelle de cette ville & de tout le pays qui en dépendoit. C'étoit un homme d'une grande réputation, aimé des petits & des grands, à cause de sa magnificence, de sa douceur, de son caractère bienfaisant, & de la bonté avec laquelle il recevoit chez lui ses amis & même les étrangers. Son intégrité & son zèle pour la Patrie étoient ses deux vertus les plus éminentes. C'étoit lui qui recevoit tout l'argent du Trésor public, & qui en dispo-
soit ; tous les ans il rendoit ses comptes avec la dernière exactitude : loin de profiter de l'argent qui passoit par ses mains, & d'en détourner la moindre partie à son profit, souvent il dépensoit une partie de son bien qui étoit très-considérable, lorsque les besoins de l'Etat le demandoient ; & jamais il ne prenoit sur les revenus de la ville

(a) *Xenoph. l. 6, 1, 2, 3 & 4.*

ce qui lui étoit dû , que lorsqu'il le pouvoit faire sans porter le moindre préjudice au public.

Polydamas s'étoit toujours opposé à la puissance de Jason ; avec les forces de la ville dont il étoit gouverneur & celles de quelques places moins importantes qui en dépendoient , il avoit souvent retardé ses conquêtes , quoiqu'il ne pût pas les arrêter entièrement. Jason ne souhaitoit rien tant que de gagner un homme de ce caractère : il fit d'abord une trêve avec Polydamas ; ensuite il alla lui-même à Pharfale pour tâcher de le mettre dans ses intérêts. Il lui dit qu'il venoit pour conclure une alliance avec lui ; & le priant de faire attention à ses conquêtes & à sa puissance ? « Vous voyez , ajouta-t-il , que j'ai obligé les plus puissantes villes de la Thes-
 « salie à s'allier avec moi. Vos armes se sont op-
 « posées à mes desseins : mais vous devez être
 « convaincu par le succès qu'ont eu tous vos ef-
 « forts joints ensemble , que vos forces seules
 « ne sont pas capables de m'épouvanter. J'ai six
 « mille mercenaires qui servent sous mes éten-
 « dars. Il ne vous seroit peut-être pas impossible
 « d'en lever autant dans les villes qui dépen-
 « dent de votre gouvernement. Mais croiez-
 « vous que vos troupes sans expérience , sans
 « discipline , toutes composées de vieux soldats
 « qui ont oublié le métier de la guerre , puis-
 « sent tenir contre les miennes , qui sont les plus
 « braves , les plus hardies , & les mieux disci-

» plinées de toute la Grece ? Si j'avois affaire à
» un ennemi , je ne demanderois pas une plus
» grande supériorité de forces. Mais , Polyda-
» mas , je veux être votre ami , & je veux que
» vous soïez le mien. Je préfere une alliance faite
» librement , à tous les avantages que peuvent
» me donner mes conquêtes. Je sçai que votre
» Patrie vous estime , je sçai les justes égards
» qu'elle a pour vous. Si vous voulez employer
» votre crédit en ma faveur , vous ferez après
» moi le plus grand homme de la Grece ; ce
» n'est qu'à ces conditions que je recherche vo-
» tre amitié. Au reste il n'y a rien d'impossible
» dans la promesse que je vous fais. Si vous me
» rendez maître de votre ville & des places qui
» en dépendent , il ne me sera pas difficile de me
» faire Général de toute la Thessalie , & ce ca-
» ractère me mettra à la tête d'une puissante ar-
» mée. Vos compatriotes sont forts & vigoureux ;
» ils ont naturellement de la valeur , il ne leur
» manque que d'être disciplinez. Reposez-vous
» sur moi du soin de les former ; je les accoutu-
» merai à la fatigue & à une exacte discipline ;
» après cela ils ne craindront plus aucun ennemi.
» N'apprehendez rien de la part des peuples voi-
» sins , ils ne feront pas en état de nous résister :
» Les villes de Grece qui font la guerre aux
» Lacedémoniens , sont mes alliées ; elles ne de-
» manderont pas mieux que de servir sous moi ,
» je serai en état de les venger & de leur assurer la

• victoire. Quand la puissance de Sparte sera rui-
• née ou affoiblie , il n'y aura plus de troupes en
• campagne qui puissent s'opposer à mes armes.
• Les Atheniens même , qui prétendent à l'em-
• pire de la mer , nous trouveront bien-tôt leurs
• Supérieurs : lorsque nous serons maîtres de la
• Macedoine , comme il nous est facile de le de-
• venir quand il nous plaira , le bois qu'elle four-
• nit aux Atheniens , sera en notre disposition ;
• nous pourrons faire bâtir un plus grand nom-
• bre de vaisseaux qu'ils n'en peuvent mettre en
• mer ; nos esclaves rempliront ces vaisseaux ,
• quelque grands que nous les puissions faire ;
• vous sçavez que nous en avons plus qu'il ne
• nous en faut. Quant aux provisions , pouvons-
• nous en manquer , nous qui faisons porter une
• si grande quantité de bled dans les pais voisins ?
• Quel avantage n'aurons-nous pas sur ceux qui
• sont obligés d'en acheter ? Les tributs que nous
• levons sur les peuples de la terre ferme , vien-
• nent plus aisément dans nos coffres que ceux
• que levent les Atheniens sur un grand nombre
• de petites Isles dispersées. Nous avons donc
• une infinité d'avantages sur les Grecs. D'un
• autre côté , si nous voulons tourner nos armes
• contre la Perse , la conquête en sera beaucoup
• plus facile que celle de la Grece. Les Perses
• sont des peuples esclaves ; leur cœur répond à
• la bassesse de leur condition ; ils ignorent ce
• que c'est que le courage & la valeur. Com-

ment pourront-ils résister à des forces comme les nôtres? Jugez-en par les Grecs qui accompagnèrent autrefois Cyrus & Agesilaus; ils en sont une preuve suffisante.

Polydamas n'avoit rien à répondre à ce discours, il ne pouvoit alleguer que l'alliance que sa Patrie avoit faite avec Sparte, & l'injustice qu'il y auroit eu à se joindre aux ennemis de cette ville qui ne lui avoit donné aucun sujet de plainte. Jason ayant entendu ces raisons, lui dit qu'il approuvoit la générosité de ses sentimens, & qu'il en avoit d'autant plus d'envie de devenir son ami. Il le pria d'aller à Sparte pour voir quels secours il en pouvoit attendre. « Si vous trouvez, ajouta-t-il, que les Lacedémoniens puissent vous accorder des secours assez grands pour me résister, au nom de tous les Dieux, Polydamas, acceptez-les; pour moi je sçaurai ce que j'aurai à faire, & je suis préparé à tous les événemens de la guerre. Mais avant que d'accepter le secours qu'ils vous offriront, examinez bien si avec ce renfort vous ferez en état de soutenir contre moi. Car si vous exposez sans aucune nécessité votre ville aux malheurs d'une guerre inégale, notre Patrie ne peut manquer d'en souffrir, & vous ferez à votre réputation une tache ineffaçable.

Jason ne hazardoit pas beaucoup en faisant cette proposition à Polydamas. Il connoissoit

assez l'état des affaires de Sparte (a) pour être persuadé que cette ville n'enverroit aucun secours qui méritât d'être accepté par Polydamas ou qui pût l'inquiéter lui-même. Cependant Polydamas suivit l'avis de Jason, il alla droit à Sparte, & rendit au conseil de cette ville un fidèle compte des propositions qui lui avoient été faites. Il dit aux Lacedémoniens que s'ils pouvoient lui fournir un corps de troupes assez considérable pour résister avec vigueur aux entreprises de Jason, il étoit persuadé que plusieurs villes de Thessalie profiteroient de l'occasion pour se revolter contre lui, mais que s'ils n'avoient que des soldats sans expérience ou des esclaves à demi armez à lui donner, ils s'exposeroient eux-mêmes à la honte d'être vaincus & ne feroient qu'avancer les projets & les triomphes de Jason. Les Lacedémoniens ayant mûrement examiné l'état de leurs affaires, répondirent enfin à Polydamas qu'ils ne pouvoient lui donner les secours qu'il demandoit, & qu'il eût à prendre les mesures qu'il jugeroit convenables tant pour le bien de la Patrie que pour son intérêt particulier.

Polydamas (b) étant de retour en Thessalie, conjura Jason de ne le pas forcer à lui livrer la Citadelle de Pharsale, mais de lui permettre de la conserver à ceux qui lui en avoient donné le

(a) *Xenoph. l. 6. c. 1. §. 2 & 5. 1* (b) *Xenoph. ibid.*

gouvernement. Il lui promit en même tems d'employer tout son crédit & toute son autorité pour engager les Pharfaliens à faire alliance avec lui, & à donner leur consentement pour qu'il fut élu Général de toute la Thessalie; il lui donna même ses fils en ôtage, afin de l'assurer de sa fidélité. Jason lui accorda sa demande; il fit un traité de paix avec les Pharfaliens; & bientôt après, par une Loi que toutes les villes confirmèrent, il fut déclaré Général de la Thessalie.

Ce titre de Général, quelque modeste qu'il parût, renfermoit en effet toute la puissance qui est attachée à la royauté (a), & Jason est ordinairement appelé Tyran ou Monarque de Thessalie. Pour premier acte de sa puissance, il ordonna à toutes les villes de Thessalie de lui fournir chacune autant de soldats qu'elles pourroient en lever. Par ce moien il se vit bientôt à la tête d'une armée de huit mille chevaux; & de vingt mille hommes de pied pesamment armez, outre un nombreux corps de frondeurs. Il imposa aussi aux nations voisines les mêmes tributs qu'elles avoient payez dans le tems que la Thessalie étoit dans sa plus grande puissance. Les troupes qu'il commandoit, firent promptement exécuter ses ordres.

Une des premieres choses que fit Jason après

(a) *Xenoph. ibid.*

qu'il fut établi dans son Gouvernement (a) fut une action très-généreuse. Timothée, fils de Conon, qui étoit dans ce tems-là Amiral d'Athènes, étoit son intime ami. On l'avoit envoyé au secours des Corcyréens, alors assiégés par les Lacedémoniens, & réduits aux dernières extrémités. Le décret par lequel il fut fait Amiral, lui ordonnoit d'équiper soixante vaisseaux, mais il n'y en avoit pas un si grand nombre au port d'Athènes; de sorte que Timothée n'osant se mesurer avec un ennemi dont la flotte étoit beaucoup plus nombreuse que la sienne, fit voile vers les Isles pour fournir le nombre de vaisseaux qu'il avoit ordre d'équiper. Ses ennemis en prirent occasion de l'accuser de négligence: les Athéniens qui voyoient qu'il laissoit écouler le tems propre à la navigation, commencèrent à craindre que ce délai n'eût de mauvaises suites; & sans examiner d'avantage les raisons qui l'obligeoient à temporiser, ils le rappellerent, & mirent Iphicrates à sa place. Timothée étant retourné à Athènes, fut poursuivi en justice avec beaucoup d'animosité; la condamnation & l'exécution d'un Officier qui étoit son ami & qui n'avoit rien fait que par les ordres, étoit un triste présage du jugement auquel il devoit s'attendre. Tous ses amis comparurent pour lui, & prirent sa défense, afin de le tirer d'un si pressant danger. Jason

(a) *Demof. in Timoth.* p. 1074 & 1075; *Corn. Nep. in Tim.* c. 4; *Xenoph. l. 6. c. 2. §. 7 & 8.*

fut un des principaux : il vint à Athènes sans gardes & sans escorte ; & dans un tems où il étoit le Tyran le plus puissant de toute la Grece , il interceda pour son ami comme simple particulier & en qualité de suppliant. Il falloit à Timothée une aussi puissante intercession pour le tirer d'affaire ; il fut enfin déclaré innocent , & il ne vécut que pour rendre de grands services à sa Patrie. Quelques Auteurs (a) disent que dans la suite il fit la guerre à Jason , & mettent cette prétendue guerre au nombre des services qu'il rendit à la République. Mais ils se trompent lourdement. Timothée étoit un assez zélé Défenseur de la Patrie pour ne pas lui refuser ses services contre tous & par tout où elle avoit besoin de lui ; & si Jason eût fait quelque entreprise injurieuse à la ville d'Athènes , il l'auroit sans doute défendue , quoiqu'avec regret , même contre celui à qui il devoit la vie : mais il n'eut jamais le malheur d'être réduit à une si dure nécessité.

Jason alla aussi à Thebes (b) , mais pour une affaire bien différente ; c'étoit pour offrir deux mille pièces d'or à Epaminondas , afin de le mettre dans ses intérêts. Il suffit de connoître un peu le caractère d'Epaminondas , pour prévoir la réponse qu'il lui fit. Quoiqu'il fût réduit à une extrême pauvreté , il refusa l'or que Jason lui offroit , & lui dit qu'il regardoit ses offres comme

(a) *Corn. Nep.*(b) *Plut. in Apophth. p. 153 ;*
& de Gen. Sacr. p. 583.

une injure atroce. Un procédé si généreux, loin de diminuer l'estime que Jason avoit pour lui, ne fit que l'augmenter. Jason eut toujours une haute idée de lui, mais il avoit une liaison plus étroite avec Pelopidas l'autre Général des Thébains, qui étoit un homme d'une vertu plus sociable.

Quand les Thébains eurent remporté à Leuctre une victoire complète (a) sur les Lacedémoniens, ils envoyèrent aussi-tôt vers Jason, pour le prier de leur aider, comme il y étoit obligé par le traité qu'il avoit fait avec eux, à profiter de leur avantage. Jason étoit alors occupé à repousser les Phocéens qui étoient entrez sur ses terres sans lui avoir déclaré la guerre. Mais il les méprisoit trop pour différer à cause d'eux de marcher au secours de ses Alliez. Il ordonna qu'on équipât quelques galeres, comme s'il eût eu dessein d'aller par mer au secours des Thébains, & presque dans le même tems il se mit en marche par terre à la tête du petit nombre de troupes qu'il avoit alors, qui ne montoient pas, dit-on, à plus de quinze cens hommes de pied, & cinq cens chevaux. Il fit une si prompte diligence, qu'il arriva à quelques villes avant même qu'on sçût qu'il en eût pris la route; de sorte que les peuples qui avoient intérêt de s'opposer à son passage, n'avoient pas encore rassemblé

(a) *Xenoph. l. 6. c. 4. §. 21; Diodor. Sic. Ol. 102. an. 2. p. 486.*

leurs troupes pour l'arrêter , dans le tems qu'il étoit déjà bien loin au-delà de leur territoire.

Par ce moien il arriva au Camp des Thébains (a) sans difficulté & sans la moindre perte. Il n'y avoit pas long-tems qu'il y étoit , lorsque les Thébains croyant qu'il se présentoit une occasion favorable pour attaquer l'ennemi , lui donnerent les ordres nécessaires pour livrer bataille. Mais Jafon qui étoit dans la résolution de ne point agir , leur conseilla de ne pas livrer bataille. « Les avantages que vous avez déjà remportez , leur dit-il , sont assez considérables ; il ne faut pas vous exposer au danger de les perdre pour vouloir poursuivre avec trop d'ardeur vos nouvelles Conquêtes. Ne voyez-vous pas que vos victoires n'ont commencé que dans le tems que vous avez été réduits aux dernières extrémités ? Songez qu'il peut arriver la même chose aux Lacedémoniens. Si vous les poussez à bout , vous avez tout à craindre de leur valeur ; forcez à défendre leurs vies , ils rassembleront toutes leurs troupes , ils feront leurs derniers efforts , & combattront en désesperez. Il semble que les Dieux prennent plaisir à rabbaïsser ceux qui s'élèvent avec insolence , & à relever ceux qui sont accablez sous leurs ruines.

Cette maniere de raisonner n'étoit pas la plus juste du monde , & Jafon étoit fort éloigné de

(a) *Xenoph. l. 6. c. 4. §. 22 & 23.*

-croire la belle Morale qu'il prêchoit à ses Alliez. Mais il étoit persuadé qu'un nouveau combat acheveroit la ruine des Lacedémoniens, & il ne vouloit pas les perdre entierement. Il voyoit bien que tandis que Thebes & Lacedémone seroient rivales, elles s'occuperoient à se disputer la superiorité, & que pendant ce tems-là il pourroit suivre à loisir l'exécution de ses projets, au lieu que si l'une de ces deux villes devenoit maîtresse de l'autre, elle seroit en état d'arrêter ses conquêtes. Peut-être les Thebains sentoient-ils bien les véritables raisons qui le portoit à leur donner de semblables conseils; peut-être se repentoient-ils de s'être tant pressés de l'appeller à leur secours dans le tems qu'ils auroient pû soutenir la guerre par eux-mêmes. Quoiqu'il en soit, dans les conjonctures où ils étoient ils crurent qu'il valoit mieux suivre les conseils d'un allié qui étoit en état de se faire obéir.

Après avoir détourné les Thebains de livrer bataille à leurs (1) ennemis, Jâson s'adressa aux Lacedémoniens. Il leur dit que son pere avoit eu de grandes obligations à la ville de Sparte, que lui-même il ne leur en avoit pas moins, & qu'il leur étoit toujours attaché d'une façon particulière; que c'étoit dans cet esprit qu'il prenoit leurs intérêts & qu'il veilloit à leur conservation: Qu'il leur conseilloit de faire réflexion que leurs

(1) *Xenoph. ibid.* §. 24, 25 & 26.

troupes découragées par leur défaite, n'étoient pas en état de combattre contre une armée enflée de la victoire : qu'il pouvoit les assurer que quelques-uns de leurs Alliez pensoient à les abandonner, qu'ils communiquoient déjà avec leurs ennemis, & qu'incessamment ils se rangeroient de leur côté : qu'il n'y avoit plus d'espérance de salut pour eux que dans une treve ; qu'il ne leur seroit pas difficile de l'obtenir, & qu'il s'emploieroit lui-même à la leur faire accorder, parce qu'il s'intéressoit à leur conservation ; qu'avec le tems ils pourroient oublier leur défaite, recouvrer leur ancienne puissance, & qu'enfin ils cesseroient de regarder les Thebains comme invincibles.

Telles furent les raisons dont se servit Jason pour engager les Lacedémoniens à demander une treve. Ils ne jugerent pas à propos d'examiner les motifs qui pouvoient le porter à leur donner ce conseil. Convaincus que c'étoit le meilleur parti qu'ils pussent prendre, ils le remercièrent de l'avis qu'il leur donnoit, & le prièrent de s'employer auprès de ses Alliez pour leur obtenir la treve qu'il leur avoit proposée. Les Thebains, déjà préparés par Jason, consentirent si facilement à ce qu'on leur demandoit, que les Lacedémoniens étonnés de ce que leurs affaires alloient si bien, commencèrent à craindre que l'ennemi ne cachât quelque mauvais dessein en leur accordant une si grande faveur avec

si peu de précaution. Dans cette crainte ils résolurent de prendre quelques mesures pour se mettre en sûreté, & ne se fierent nullement à la treve : ils firent sortir toutes leurs forces en une nuit, & après une prompte marche ils se posterent à une grande distance des Thebains, afin que si ceux-ci avoient dessein de tomber sur eux pendant la treve, ou qu'ils se repentissent d'y avoir consenti si facilement, ils ne pussent pas les attaquer subitement.

Jason en retournant en Thessalie par la Phocide, prit (a) les Fauxbourgs d'Hyampolis, ravagea les terres de cette ville, & tua un grand nombre de ses Citoyens. Il paroît que les habitans d'Hyampolis avoient eu plus de part que d'autres dans l'irruption des peuples de la Phocide en Thessalie; car après en avoir fait un exemple, il traversa le reste de la Phocide sans aucun acte d'hostilité.

L'année suivante (b) Jason fit irruption dans la Locride, & assiégea Heraclée en Thrachinie. C'étoit une ville très-forte; & par sa situation auprès des Thermopyles c'étoit une des clefs de la Grece du côté de Thessalie. Jason connoissoit trop la grandeur de sa puissance pour craindre que ceux qui étoient ou seroient en possession de cette ville, ne pensassent à l'attaquer de ce

(a) *Xenoph. ibid. §. 27.*

(b) *Xenoph. ibid. Diod. Sic*
Ol. 102 & 103. p. 487.

côté-là; mais il apprehendoit qu'Heraclée ne tombât en d'autres mains, & qu'il ne trouvât plus un passage si facile pour entrer dans la Grece. Dans cette crainte, lorsqu'on lui eut livré la ville, il jugea à propos d'en raser les fortifications, & donna toutes les terres d'alentour aux Oetéens & aux Meliens. Il alla de là en Perrhébie, & se rendit maître des villes de cette province, partie par la force de ses armes, partie par l'art de la persuasion.

Jason devint alors le plus grand Prince (a) de toute la Grece. Quand il fut de retour en Thessalie, sa réputation se répandit par tout, tant parce qu'il fut reconnu par les états pour Seigneur du païs, que parce qu'il avoit toujours sur pied plusieurs compagnies d'infanterie & de cavalerie composées de gens endurcis au travail, hardis, disciplinez, & capables de tout entreprendre. On recherchoit son alliance de toutes parts, & ceux qui étoient assez heureux pour l'obtenir, faisoient voir par le respect & par les honneurs qu'ils lui rendoient combien ils estimoient la faveur qu'il leur avoit accordée. Il eut, comme remarque Xenophon, un bonheur qui ne lui fut commun avec aucun Prince de son tems; ce bonheur consistoit en ce que jamais personne ne le méprisa & ne chercha à le blâmer. Sa

(a) *Xenoph. l. 6; Diod. Sic. Isocr. ad Phil. p. 252; Val. Max. l. 9. c. 10. §. 3.*

modération , son caractère populaire , la justice & l'équité dont il observoit généralement les règles dans toutes ses actions , le faisoient aimer de ceux à qui il commandoit. Pendant qu'il flattoit l'ambition de ses compatriotes , en leur faisant espérer par les mêmes raisons dont il s'étoit servi pour gagner Polydamas , qu'un jour ils pourroient devenir maîtres de la Grece , il donnoit à entendre au reste des villes Grecques qu'il avoit dessein de faire une expédition contre les Perses. Toute la Grece applaudissoit à ce projet , elle élevoit jusqu'aux ciel la générosité de l'entreprise , & louoit les desseins de Jason d'une maniere très-propre à lui faire perdre la pensée de réduire sa Patrie en servitude dans le tems qu'il pouvoit la venger avec tant de gloire.

Jason étoit dans la quatrième année de son regne (a), lorsque la fête des jeux Pythiens étant proche il ordonna aux villes de son obéissance d'engraisser des bœufs , des agneaux , des moutons , & des porcs , & de se préparer pour la solennité des Sacrifices. Xenophon (b) dit qu'il seroit difficile de faire l'enumeration de toutes les villes qui lui obéissoient : il paroît qu'il y en avoit un très-grand nombre , puisqu'on voit par le même Auteur que , quoique la taxe qu'il avoit imposée à chaque ville fût fort médiocre , on ne lui fournit pas moins de

(a) *Xenoph. l. 6. c. 4. §. 29 & 30.* | (b) *Xenoph. l. 6. c. 1. §. 7.*

mille bœufs & plus de dix mille pièces d'autre bétail : Il avoit fait publier par un Heraut qu'il donneroit une couronne d'or pour récompense à la ville qui auroit fait engraisser le plus beau bœuf pour le Sacrifice. Il ordonna aussi à tous les Theffaliens de se tenir prêts dans le même-tems pour l'accompagner dans son voyage, aiant intention, comme le bruit s'en répandit alors, de présider en personne à l'assemblée & aux jeux Pythiens.

Les Delphiens & les habitans des environs de Delphes (a) n'approuvoient pas trop la dévotion de Jason ; ils le soupçonnoient même de vouloir enlever les thrésors de leur Dieu. On publia comme un fait certain , qu'ayant demandé à l'oracle quelles mesures ils devoient prendre si Jason touchoit aux sacrez thrésors , le Dieu leur avoit répondu qu'il y pourvoiroit lui-même. Il y a toute apparence qu'on fit cet oracle après la mort de Jason.

Ce grand homme fut assassiné (b) au milieu de ses vastes entreprises , d'où dépendoit le sort de la Grece ou de l'Asie. Tandis qu'il étoit occupé à faire la revuë de la cavalerie Pheréenne, s'étant assis dans un endroit commode pour donner audience, sept jeunes hommes s'approchèrent de lui sous prétexte de se soumettre à sa décision au sujet d'un differend qu'ils feignoient d'avoir ensemble ; & quand ils furent autour de

(a) *Xenoph. ibid.* §. 30.

l (b) *Xenoph. ibid.* §. 31.

lui, ils l'attaquerent tous à la fois, le percerent de plusieurs coups, & le mirent presqu'en pièces.

On ne sçait pas bien ce qui porta ces assassins à un si noir (a) attentât. Quelques Auteurs disent qu'un maître d'école s'étant plaint à Jason d'avoir été maltraité & battu par quelques jeunes gens, il lui permit ou de leur faire payer une amende de trente dragmes ou de leur donner à chacun dix coups de bâton; que le maître d'école choisit cette dernière punition, & que les jeunes gens irrités d'un traitement si indigne, s'en vengerent par la mort de Jason qui avoit permis à un pédant de les traiter de la sorte. D'autres prétendent (b) que les assassins ne commirent cette action que dans la vûe de s'immortaliser en délivrant la Grece d'un homme qu'elle redoutoit & dont la puissance étoit plus grande que son mérite.

Il est certain que les Grecs en usèrent envers les assassins comme s'ils leur eussent eu les plus grandes obligations. Les gardes de Jason étant accourus (c) à son secours, percerent d'un coup de lance un des sept jeunes gens pendant qu'il étoit encore à poignarder leur maître. Un autre qui s'étoit déjà fait jour à travers les rangs, fut arrêté & criblé de coups comme il montoit à cheval. Les cinq autres qui avoient leurs chevaux tous prêts, s'échapperent par différentes

(a) Val. Max. l. 9 c. 10 §. 2.

(b) Diod. Sic.

(c) Xenoph. *ibid.* §. 32.

routes, & chercherent un Asyle chez les Grecs. Non seulement ils y furent bien reçus, mais on leur rendit de grands honneurs, dont ils ne furent redevables qu'aux excessives frayeurs que la vûe de la tyrannie de Jason avoit jettées parmi un peuple qui avoit une si juste idée de la liberté, & qui en connoissoit si bien le prix, qu'il ne pouvoit envisager les chaines comme un objet agréable, ni se résoudre à obéir à un Tyran, quelque doux que fût le joug de sa domination.

Polydore (a) & Polyphron, freres de Jason, lui succederent au gouvernement de Thessalie par le choix des Thessaliens. Ils ne regnerent pas long-tems ensemble. Dans un voyage qu'ils faisoient à Larisse, Polydore fut trouvé mort le matin, après avoir bien passé la nuit précédente. Polyphron son frere fut soupçonné de l'avoir étranglé dans son lit. Quelques crimes qu'il commit pendant qu'il régna seul, confirmèrent ce soupçon. Il fit assassiner Polydamas dont Jason avoit recherché l'amitié avec tant d'empressement; huit des principaux Citoyens de Pharsale furent aussi égorgés par son ordre. Il bannit plusieurs Citoyens de Larisse, & se préparoit à exercer sa tyrannie d'une façon plus cruelle, lorsqu'après avoir regné un an, il fut assassiné lui-même par Alexandre de Pheres, que les Thessaliens eleverent sur le thrône par reconnoissan-

(a) *Xenoph. ibid.* §. 33. & 34; *Diod. Sic. Ol.* 102. *an.* 4. p. 489.

ce du service qu'il leur avoit rendu en les délivrant d'un Tyran si cruel.

Alexandre de Pheres (a) étoit gendre de Jason, ayant épousé Thebé sa fille. C'étoit un Prince très-courageux : il fit la guerre contre les Thebains & les Atheniens, & tua Pelopidas Général des Thebains. Sous son regne la puissance de la Thessalie fut toujours formidable par mer & par terre. Il fut aussi héritier de la plûpart des ruses de Jason son Prédecesseur, mais il n'eut aucune autre de ses qualitez. Son avarice & sa cruauté furent également excessives, de sorte qu'il n'y eut pas une des onze années de son regne qui ne fût souillée des crimes les plus noirs. Les Thessa-liens porterent le joug de sa tyrannie sans jamais pouvoir le secouer par eux-mêmes. Ils en furent enfin délivrez par une femme ; ce fut par la femme même du Tyran. Il n'étoit pas naturel qu'ils attendissent leur délivrance d'une personne qui lui étoit si proche.

L'énormité (b) des crimes d'Alexandre lui rendoit suspects tous ceux qui l'approchoient. Quoiqu'il aimât passionnément sa femme, elle ne lui étoit pas moins suspecte que toute autre personne. Il faisoit marcher devant elle un esclave avec une épée nuë lorsqu'elle entroit dans sa chambre, & commandoit à

(a) *Xenoph. ibid.* §. 37; *Plut.* 37; *Cic. Offic. l. 2. c. 7*; *Plut. in Pelop.* *Pel. Con. Narrat.* 50; *Diod. Sic. Gr.*

(b) *Xenoph. ibid.* §. 35, 36 & 105. an. 4. p. 517.

quelques-uns de ses gardes de visiter par tout , de peur qu'elle ne portât des armes cachées sous ses habits. Se voyant traitée de la sorte , & ayant appris qu'il avoit dessein de prendre une autre femme , elle resolut enfin de justifier ses soupçons. Elle avoit deux freres , qui étoient nez de la même mere , mais d'un autre pere. Un jour qu'Alexandre se livroit aux plaisirs & à la débauche , & qu'il étoit moins sur ses gardes qu'à l'ordinaire , elle les cacha (a) dans son palais. Le Tyran plein de vin , étant entré dans sa chambre , s'endormit profondément. Elle ôta secrètement son épée de dessus son chevet , & fit entrer ses freres pour l'égorger. Ils hésiterent d'abord , & voulurent même se retirer. Mais elle les en empêcha , en les menaçant que s'ils tarديوient encore un moment à faire leur coup , elle alloit éveiller le Tyran. Enfin intimidés par ses menaces , ils l'égorgerent dans son lit , tandis que sa femme gardoit la porte de sa chambre.

Tisiphone & Lycophron (c'est ainsi que s'appelloient les deux freres) furent faits Gouverneurs de Thessalie (b). D'abord , se souvenant des maux qu'ils avoient soufferts sous la tyrannie d'Alexandre , ils s'appliquerent à procurer le bien de leurs sujets , & ne firent rien qui fût indigne du glorieux caractère de Libérateurs de la Patrie. Mais la souveraineté a des charmes trop puissans ,

(a) *Conon ; Isocrat.* dans une lettre qu'il leur écrit, les appelle *filz de Jason.*

(b) *Diod. Sic. Ol. 105. an. 4. p. 517.*

qui enchantent peu à peu ceux qui la possèdent. Ils commencèrent à soudoier des troupes mercenaires , & à s'affermir sur le thrône par la mort de ceux qui pouvoient s'opposer à leurs ambitieux projets ; & bientôt après , leur tyrannie ne parut pas moins insupportable que celle de leur prédécesseur. Les Thessaliens n'étant pas assez forts par eux-mêmes pour se délivrer d'un joug si odieux , appellerent Philippe de Macedoine à leur secours. Il y courut aussi-tôt ; il défit les Tyrans sans beaucoup de peine , il les chassa de leurs Etats , & rétablit la Thessalie dans une liberté précaire.

Les Thessaliens tomberent dès-lors , & toute leur grandeur s'évanouit. Leur nouveau Protecteur , partie par la force de ses armes , partie en gagnant dans toutes les villes ceux qui avoient le plus d'autorité sur l'esprit du peuple , les réduisit sous sa domination , & ils devinrent les sujets de Philippe. Les services importans qu'il tiroit de leurs troupes , principalement de leur cavalerie qui étoit la meilleure qu'il y eût en Grece , l'engagerent à s'assurer de leur obéissance par la douceur & par de bons traitemens. Les Thessaliens servirent Philippe & Alexandre son fils avec une extrême fidélité , trop heureux de pouvoir mettre leur Patrie à couvert d'une entiere désolation , en aidant eux-mêmes à des Barbares à renverser sa constitution & ses libertez.

CHRONOLOGIE

CHRONOLOGIE

POUR les vies d'ENÉE, de TULLUS HOSTILIUS, d'ARISTOMENE, de TARQUIN l'ANCIEN, de L. JUNIUS BRUTUS, de GELON, de CYRUS, & de JASON, omises par Plutarque.

| <i>Ans de la Période Ju- lienne.</i> | <i>Ans de la prise de Troye.</i> | E N E E. | <i>Ans avant la Fondation de Rome.</i> | <i>Ans avant J. C.</i> |
|--|--|---|--|----------------------------|
| 3530. | | L A prise de Troye, l'an 33. du règne de Latinus, le 23. du mois Thargelion, selon Denys d'Hal. l. 1 ; il restoit encore 30. jours de cette année, pendant lesquels les Grecs reglerent les affaires, reçurent les Ambassades des Troyens qui s'étoient sauvez sous la conduite d'ENÉE, & firent des traittez avec eux. De-là à la premiere Olympiade il y a 407. ans entiers. | 432. | 1184. |
| 3531. | 1. | LES TROYENS se mettent en mer vers l'Equinoxe d'Autonne. Ils abordent en Thrace & y passent l'Hyver. De là, au commencement du Printems, ils vont en Sicile, où ils passent le reste de cette année, & l'Hyver suivant qui étoit celui de la seconde année après le sac de Troye, selon Den. d'Halicarn. | 431. | 1183. |
| 3532. | 2. | CETTE année, l'Hyver étant passé, les Troyens partent de Sicile, & abordent en Italie, vers le milieu de l'Esté; ils y bâtissent | 430. | 1182. |

| Ans de la Période Ju- lienne. | Ans de la prise de Troye. | | Ans avant la Fondation de Rome. | Ans avant J. C. |
|-------------------------------------|---------------------------------|---|---------------------------------------|--------------------|
| | | la ville de Lavinium, & la secon- de année depuis la prise de Troye se trouve écoulée, selon Denys d'Halic. l. 1. | | |
| 3533. | 3. | La troisième année après la prise de Troye, ENE'E étoit Roi des seuls Troyens, selon Denys d'Halic, <i>ibid.</i> C'est la troisième Eté depuis son départ. <i>Tertia dum Latio regnantem vide- rit astas</i> , Virgil. <i>Æneid.</i> 1. v. 165. | 429. | 1181. |
| 3534. | 4. | LATINUS étant mort la trente- sixième année de son regne, ENE'E lui succede à la couronne, tant du chef de Lavinie sa femme, que parce qu'on l'avoit choisi pour commander dans la guerre contre les Rutules, selon Den. d'Halic. <i>ibid.</i> Première année du regne d'ENE'E sur les Latins. | 428. | 1180. |
| 3535. | 5. | SECONDE année du regne d'ENE'E. | 427. | 1179. |
| 3536. | 6. | TROISIÈME année du regne d'ENE'E, Voilà les trois Hyvers ou les trois ans qu'ENE'E, devoit regner en Italie après avoir subju- gué les Rutules, selon Virgil. <i>Æ- neid.</i> 1. v. 265 & 266, <i>Tertia dum Latio regnantem vide- rit astas</i> , <i>Ternaque transieris Rutulus hy- berna subactis.</i> | 426. | 1178. |
| 3537. | 7. | QUATRIÈME année du regne d'ENE'E tant sur les Troyens que sur les Latins. Il fut tué sur la fin de cette année ou au commence- ment de l'année suivante dans une nouvelle guerre contre les Rutu- les, selon Den. d'Hal. l. 1. | 425. | 1177. |
| 3538. | 8. | CETTE année est la première du regne d'Ascanie qui succéda à ENE'E son pere. | 424. | 1176. |

Chronologie.

611

| <i>Année de la Période Ju- lienne.</i> | <i>Année O- lympiade.</i> | | <i>Année de la Fondation de Rome se- lon Caton.</i> | <i>Année avant J.-C.</i> |
|--|-------------------------------|--|---|------------------------------|
| | • | TULLUS HOSTILIUS. | | |
| 4044. | 27 $\frac{2}{3}$ | P REMIERE année du regne de TULLUS HOSTILIUS, troisié- me Roi des Romains. Elle com- mence la seconde année de la septième Olympiade, & finit en la troisième année de la même O- lympiade; car Rome fut fondée aux fères Palilia, au Printems, & comme les Olympiades ne com- mençoient qu'en Eté, il s'ensuit de là que les années de la Fonda- tion de Rome se rapportoient à deux années Olympiques. Voilà pourquoi je mets la première an- née du regne de TULLUS HOSTI- LIUS en la 27 Olympiade $\frac{2}{3}$, puis- qu'elle comprenoit la fin de la se- conde année & le commence- ment de la troisième année de la dite Olympiade; & ainsi des au- tres. | 82. | 670. |
| 4047. | 28 $\frac{1}{3}$ | Q UATRIÈME année du regne d'HOSTILIUS; combat des Hora- ces, & des Curiaces. Première an- née de la Dictature qu'exerçoit Fu- fetiùs par concession, selon Den. d'Halic. l. 3. | 85. | 667. |
| 4048. | 28 $\frac{2}{3}$ | C INQUIÈME année d'HOSTI- LIUS, de la Fondation d'Albe 486. seconde de la Dictature de Fufe- tius par concession, selon Den. d'Halic. l. 3. | 86. | 666. |
| 4049. | 29 $\frac{1}{4}$ | S IXIÈME année d'HOSTILIUS, troisième de la Dictature de Fufe- tius par concession, Albe est dé- truite après avoir subsisté cinq cent ans moins treize, selon Den. d'Hal. l. 3, ainsi Albe fut détruite en la | 87. | 665. |

H h h h ij

| Ans de la Période Ju- lienne. | Ans des O- lympiades. | | Ans de la Fondation de Rome se- lon Catth. | Ans avant J. C. |
|-------------------------------------|-----------------------------|--|---|--------------------|
| | | quatre cens quatre-vingt-septième année. | | |
| 4050. | $\frac{28}{19} \frac{4}{2}$ | CAMPAGNE d'Hostilius contre les Fidenates en la septième an- née de son regne, au commen- cement du Printems, après avoir passé tranquillement l'Hyver qui suivit la destruction d'Albe, selon Den. d'Hal. l. 3; d'où il est aisé de conclure qu'Albe fut détruite pendant l'Eté de l'année précé- dente. | 88. | 664. |
| 4062. | $\frac{31}{12} \frac{4}{1}$ | DIX-NEUVIÈME année d'Hof- tilius, première de la guerre con- tre les Sabins, puisque la troisié- me année de cette guerre tombe en la vingt&unième d'Hostilius&c en la quinzième de la destruction d'Albe, selon Den. d'Halic. l. 3. | 100. | 652. |
| 4063. | $32 \frac{1}{2}$ | VINGTIÈME année d'Hostilius, seconde de la guerre des Sabins, <i>ibid.</i> | 101. | 651. |
| 4064. | $32 \frac{2}{3}$ | VINGT ET UNIÈME année d'Hof- tilius, troisième de la guerre con- tre les Sabins, ranimée par les La- tins, en la quinzième année de la destruction d'Albe, selon le mê- me, <i>ibid.</i> | 102. | 650. |
| 4065. | $32 \frac{3}{4}$ | VINGT-DEUXIÈME année d'Hof- tilius, première de la guerre con- tre les Latins, laquelle dura cinq ans, selon le même, <i>ibid.</i> | 103. | 649. |
| 4066. | $\frac{33}{11} \frac{4}{1}$ | VINGT-TROISIÈME année d'Hof- tilius, seconde de la guerre contre les Latins, selon le même, <i>ibid.</i> | 104. | 648. |
| 4067. | $33 \frac{1}{2}$ | VINGT-QUATRIÈME année | 105. | 647. |

Chronologie.

613

| <i>Ans de la Période Ju- lienne.</i> | <i>Ans des O- lympiades.</i> | | <i>Ans de la Fondation de Rome se- lon Caton.</i> | <i>Ans avant J. C.</i> |
|--|----------------------------------|--|---|----------------------------|
| | | d'Hostilius, troisième de la guer- re contre les Latins, le même, <i>ibid.</i> | | |
| 4068. | 33 $\frac{2}{3}$ | VINGT-CINQUIÈME année d'Ho- stilius, quatrième de la guerre con- tre les Latins. | 106. | 646. |
| 4069. | 33 $\frac{1}{4}$ | VINGT-SIXÈME année d'Ho- stilius, cinquième de la guerre des Latins qui dura cinq ans, selon Den. d'Hal. l. 3. Après cette guer- re Hostilius ne fit rien de mémo- rable pendant six ans, depuis la vingt-sixième année de son regne jusqu'à la trente-deuxième qui fut l'année de sa mort, selon le même, <i>ibid.</i> | 107. | 645. |
| 4075. | 35 $\frac{1}{2}$ | TRENTE-DEUXIÈME & dernière année de TULLUS HOSTILIUS, se- lon Den. d'Hal. l. 3. & l. 1. | 113. | 639. |
| 4076. | 35 $\frac{2}{3}$ | PREMIÈRE année d'ANQUS MARCUS, seconde année de la trente-cinquième Olympiade, se- lon le même l. 3. | 114. | 638. |
| ARISTOMENE. | | | | |
| <p>LA guerre s'allume entre les Lacedémoniens & les Messe- niens. Les Lacedémoniens prennent la ville d'Amphée : <i>Ce fut, dit Pau- sanias Messénien c. 5. par la prise d'Amphée, que les Lacedémoniens donnerent le signal de la guerre, la seconde année de la neuvième Olym- piade, en laquelle Xenodocus Mes- senien remporta le prix de la course.</i> Quatre ans après il se donna un combat où les Messéniens furent vaincus, Pausan. <i>ibid.</i> c. 6.</p> | | | | |

Hhhh ij

Ans de la
Période Ju-
lienne.

Ans des O-
lympiades.

Ans de la
Fondation
de Rome se-
lon Caton.

Ans avant
J. C.

Ils se réunirent sur le Mont Ithome où il y avoit un Château qu'ils fortifièrent, &c.

La première année de la quatrième Olympiade en laquelle Damon Corinthien remporta le prix de la course, après avoir fait la guerre durant 20. ans, selon la Chronique d'Éusebe, Diodore de Sicile l. 15. p. 378. de l'Édition Grecque Latine, & Pausanias *ibid.* c. 13, les Messéniens abandonnèrent Ithome, & les Lacédémoniens détruisirent cette place. Ainsi finit la première guerre Messéniaque.

4030.

 $\frac{23}{24} \frac{4}{1}$

TRENTE-NEUF ans après la destruction d'Ithome, selon Pausan. Messénia c. 13, la quatrième année de la vingtième Olympiade en laquelle Icarod'Hyparcie remporta le prix de la Course du stade, la Messénie se souleva contre les Lacédémoniens.

68.

684.

4031.

 $24 \frac{1}{2}$

UN an après leur révolte les Messéniens livrent bataille aux Lacédémoniens à Deres village de la Messénie. ARISTOMENE fit à cette journée des prodiges de valeur. Les Messéniens après le combat l'élevèrent pour Roi; il refuse cet honneur; on le déclare Général avec une autorité absolue. Pausan. Messén. c. 15.

69.

683.

4032.

 $24 \frac{2}{3}$

LA TROISIÈME année de la guerre, il y eut un combat entre les Messéniens & les Lacédémoniens auprès du Grand Fossé, Pausan. c. 17. Les Messéniens abandonnèrent Andanie, & se retirent

70.

682.

4033.

 $24 \frac{3}{4}$

71.

681.

Chronologie

619

Année de la
Période Ju-
lienne.

Année de l'O-
lympiade.

Année de la
Fondation
de Rome se-
lon Caton.

Année de
J. C.

Sur le mont Ida, & y tiennent les
ras ouz anciens, Pausan. *ibid.*
Pendant ce temps-là Aristomene
fait plusieurs belles actions; il est
pris deux fois & s'en échappe.

Prise d'Ira après onze ans de
siège, Pausan. c. 20. Les Mella-
niens ayant Aristomene à leur tête,
s'ouvrent un passage au travers des
ennemis, c. 21. Ils s'assemblent
à Cyllene pour aller chercher for-
tune ailleurs. Ainsi finit la se-
conde guerre des Melliens.
Aristomene étant Arthome
à Athènes, la première année de
la vingt-huitième Olympiade ou
laquelle Chionis Lacédémonien
remporta le prix aux jeux Olym-
piques, Pausan. c. 23.

La seconde guerre Melli-
enne dura donc environ 16 ans,
depuis la quatrième année de la
vingt-septième Olympiade jus-
qu'à la première de la vingt-hui-
tième, ou seulement 14 ans en-
tières, selon la supputation du P.
Petau Ration. tempor. l. 2. c. 28,
en ne comptant point cette guerre
de la première année du souève-
ment des Melliens, mais seule-
ment de l'année qui commença à
la bataille de Dema, & n'y com-
prenant point la dernière année
de la vingt-septième Olympiade
qui peut-être n'estoit que com-
mencée quand on peütra.

Les Melliens passent l'Hyver
à Cyllene, s'embarquent au Prin-
tems, vont en Sicile, & habient
la ville de Zancle, qu'ils nomment
Messene, aujourd'hui Messine, en
la trentième Olympiade, la même

4046.

27 4
28 1

84.

668.

Ans de la
Période Ju-
lienne.

Ans des O-
lympiades.

Ans de la
Fondation
de Rome se-
lon Caton.

Ans avant
J. C.

année que Chionis Lacédémonien remporta pour la troisième fois le prix aux jeux Olympiques, Miltiade étant Archonte à Athènes, comme il paroît par Pausanias (Messen. c. 23.) corrigé par lui-même Arcadic. c. 39, où il dit que Miltiade fut Archonte la seconde année de la trentième Olympiade en laquelle Chionis remporta le prix pour la troisième fois.

Les Messéniens qui étoient restés en Messénie, & que les Lacédémoniens avoient mis au nombre de ces Serfs publics qu'ils appelloient *Hilotes*, secoururent le joug vers la soixante & dix-neuvième Olympiade, en laquelle Xénophon de Corinthe fut couronné aux jeux Olympiques, Archimède, ou plutôt Archidémidas, étant Archonte à Athènes, comme on le voit par Pausan. (c. 24.) comparé avec lui-même Eliac. 2, & avec Diodore de Sicile, Eusebe, & le Scholiaste de Pindare.

Les Messéniens qui s'étoient embarqués pour aller chercher une meilleure fortune, revinrent dans le Peloponnèse, & rentrèrent dans leur Patrie la troisième année de la cent deuxième Olympiade, en laquelle Damon de Thurium remporta le prix pour la seconde fois aux jeux Olympiques (Paus. Messen. c. 27.) c'est-à-dire, 297. ans après la prise d'Ira.

TARQUIN

Chronologie.

| <i>Ans de la Période Ju- lienne.</i> | <i>Ans des O- lympiades.</i> | TARQUIN L'ANCIEN. | <i>Ans de la Fondation de Rome se- lon Caton.</i> | <i>Ans avant J. C.</i> |
|--|----------------------------------|---|---|----------------------------|
| 4055. | 30 $\frac{1}{4}$ | C E fut vers ce tems que Cy- psele usurpa la tyrannie à Corinthe. Il persécute la famille des Bacchiades : Demarate sort de Corinthe & va s'établir à Tar- quinie ville de Tyrrenie. | 93. | 659. |
| 4056. | 30 $\frac{3}{4}$ | | 94. | 658. |
| 4057. | 30 $\frac{2}{4}$ | N AISSANCE de TARQUIN L'ANCIEN vers la quatorze ou quinzième année du regne de Tullus Hostilius. | 95. | 657. |
| 4058. | 31 $\frac{1}{4}$ | | 96. | 656. |
| 4083. | 37 $\frac{1}{2}$ | T ARQUIN vient de Tarquinie à Rome la vingt-sixième année de de son âge, vers le commen- cement de la huitième année du regne d'Ancus Marcius, ayant 25. ans faits, selon Den. d'Hal. l. 3. Il vécut 17 ans avec Marcius qui en regna 24, selon le même Auteur l. 4. | 121. | 631. |
| 4084. | 37 $\frac{3}{4}$ | T ARQUIN en la neuvième an- née du regne d'Ancus Marcius, la vingt-septième de son âge, commande un corps de troupes Romaines contre les Latins, se- lon Den. d'Hal. l. 3 & 4. | 122. | 630. |
| 4091. | 39 $\frac{1}{2}$ | E N la seizième année du regne d'Ancus Marcius, TARQUIN qui étoit dans la trente-quatrième an- née de son âge, commandoit la cavalerie contre les Veïens, & donna des preuves de sa valeur, qui le firent élever au rang des Patriciens & des Sénateurs. Den. d'Hal. l. 3. | 129. | 623. |
| 4092. | 39 $\frac{3}{4}$ | D IX-SEPTIÈME année du regne de Marcius, trente-cinquième de l'âge de TARQUIN. | 130. | 622. |

| <i>Ans de la Période Ju- lienne.</i> | <i>Ans des O- lympiades.</i> | | <i>Ans de la Fondation de Rome se- lon Caton.</i> | <i>Ans selon J. C.</i> |
|--|----------------------------------|---|---|----------------------------|
| 4093. | 39 $\frac{1}{4}$ | DIX-HUITIÈME année du regne de Marcius, trente-sixième de l'âge de Tarquin. | 131. | 621. |
| 4094. | 39 $\frac{1}{2}$ | DIX-NEUVIÈME année de Marcius, trente-septième de l'âge de Tarquin. | 132. | 620. |
| 4095. | 40 $\frac{1}{4}$ | VINGTIÈME année de Marcius, trente-huitième de l'âge de Tarquin. | 133. | 619. |
| 4096. | 40 $\frac{1}{2}$ | VINGT ET UNIÈME année de Marcius, trente-neuvième de l'âge de Tarquin. | 134. | 618. |
| 4097. | 40 $\frac{3}{4}$ | VINGT-DEUXIÈME année de Marcius, quarantième de l'âge de Tarquin. | 135. | 617. |
| 4098. | 41 $\frac{1}{4}$ | VINGT-TROISIÈME année de Marcius, quarante & unième de l'âge de Tarquin. | 136. | 616. |
| 4099. | 41 $\frac{1}{2}$ | VINGT-QUATRIÈME & dernière année du regne d'Ancus Marcius, quarante-deuxième de l'âge de TARQUIN L'ANCIEN, selon Denys d'Halic. l. 3 & 4. La première année d'Ancus Marcius successeur de Tullus Hostilius se rapporte à l'an de la Période Julienne 4076, Olymp. 35 $\frac{2}{3}$, de la Fondation de Rome 114, avant J. C. 638, comme on l'a vu ci-dessus: il mourut la vingt-quatrième année de son regne, âgé d'environ 61 ans, selon Plutarque; Tarquin l'Ancien étoit alors dans la quarante-deuxième année de son âge, selon Den. d'Hal. l. 3. Tarquin vint à Rome la huitième année du regne d'Ancus. | 137. | 615. |

Chronologie.

(61)

| Ans de La Période Ju- lienne. | Ans des O- lympiades. | | Ans de la Fondation de Rome se- lon Caton. | Ans avant J. C. ... |
|-------------------------------------|--------------------------|---|---|------------------------|
| | | cas Marcius ; il avoit alors envi- ron 25 ans faits & étoit dans la vingt-sixième année, selon le mê- me Auteur, l. 3 & 4. | | |
| 4100. | 41 $\frac{1}{2}$ | PREMIERE année de Tarquin, quarante-troisième de son âge, seconde de la quarante & unième Olympiade, selon Den. d'Halic. l. 3 ; il nâquit donc sur la fin de la quatrième année de la trentième Olympiade. Il prit la ville d'Apio- le dès qu'il fut monté sur le Thrô- ne, selon le même Auteur, <i>ibid.</i> & par conséquent la première an- née de son regne. | 138. | 614. |
| 4101. | 42 $\frac{1}{4}$ | SECONDE année du regne de Tarquin, quarante quatrième de son âge ; il prend Crustumerie, Nomente, Collatie &c. selon le même, l. 3. | 139. | 613. |
| 4107. | 43 $\frac{1}{2}$ | HUITIEME année de Tarquin, cinquantième de son âge. Il est probable qu'il prit Cornicule vers le commencement de cette année, & que Servius nâquit sur la fin de la même année, puisqu'il avoit 30 ans faits quand il prit les Rênes du Gouvernement après la mort de Tarquin qui en régna 38 & en- vêcut 80, selon Den. d'Hal. l. 4. | 145. | 607. |
| 4108. | 43 $\frac{2}{3}$ | NEUVIEME année du regne de Tarquin, cinquante & unième de son âge, première de l'âge de Servius Tullius, ligue des Latins, selon Den. d'Hal. l. 3 & 4. | 146. | 606. |
| 4109. | 43 $\frac{3}{4}$ | DIXIEME année du regne de Tarquin, cinquante-deuxième de son âge, seconde de l'âge de Ser- | 147. | 605. |

| <i>Ans de la Période Ju- lienne.</i> | <i>Ans des Olympiades.</i> | | <i>Ans de la Fondation de Rome se- lon Caton.</i> | <i>Ans avant J. C.</i> |
|--|--------------------------------|---|---|----------------------------|
| | | vius Tullius, selon Den. d'Halic. L. 4. | | |
| 4110. | $\frac{43}{44} \frac{4}{1}$ | ONZIÈME année de Tarquin, cinquante-troisième de son âge, troisième de l'âge de Servius Tul- lius. | 148. | 604. |
| 4111. | $44 \frac{1}{2}$ | DOUZIÈME année de Tarquin, cinquante-quatrième de son âge, quatrième de l'âge de Servius Tul- lius. | 149. | 603. |
| 4112. | $44 \frac{2}{3}$ | TRIZIÈME année de Tarquin, cinquante-cinquième de son âge, cinquième de Servius Tullius. | 150. | 602. |
| 4113. | $44 \frac{3}{4}$ | QUATORZIÈME année de Tar- quin, cinquante-sixième de son âge, sixième de Servius Tullius. | 151. | 601. |
| 4114. | $\frac{45}{46} \frac{1}{2}$ | QUINZIÈME année du regne de Tarquin, cinquante-septième de son âge, septième de Servius Tullius. | 152. | 600. |
| 4115. | $45 \frac{1}{2}$ | SEIZIÈME année de Tarquin, cinquante-huitième de son âge, huitième de Servius Tullius. | 153. | 599. |
| 4116. | $45 \frac{3}{4}$ | DIX-SEPTIÈME année de Tar- quin, cinquante-neuvième de son âge, neuvième de Servius Tullius. | 154. | 598. |
| 4117. | $45 \frac{4}{4}$ | DIX-HUITIÈME année de Tar- quin, soixantième de son âge, dixième de l'âge de Servius Tullius. | 155. | 597. |
| 4118. | $\frac{46}{47} \frac{1}{2}$ | DIX-NEUVIÈME année du regne de Tarquin, soixante & unième de son âge, onzième de l'âge de Servius Tullius. | 156. | 596. |

Chronologie.

627

| Ans de la Période Ju- lienne. | Ans des O- lympiades. | | Ans de la Fondation de Rome se- lon Caton. | Ans avant J. C. |
|-------------------------------------|-------------------------------|---|---|--------------------|
| 4119. | 46 $\frac{1}{2}$ | VINGT-NEUF ^{ME} année de Tarquin, soixante & deuxième de son âge, douzième de l'âge de Servius Tullius; première année de la guerre contre les Sabins, selon Denys d'Halic. l. 3. | 157. | 595- |
| 4120. | 46 $\frac{2}{3}$ | VINGT ET UNE ^{ME} année du règne de Tarquin l'Ancien, soixante & troisième de son âge, treizième de l'âge de Servius Tullius, seconde de la guerre contre les Sabins; ils sont défaits, & concluent avec les Romains une trêve de 6. ans, selon Den. d'Hal. l. 3. Cette année les Tyrrhéniens ou Etruriens prennent Fidènes, & toutes leurs villes se liguent contre les Romains, selon le même, <i>ibid.</i> Première année de la guerre des Tyrrhéniens, selon Den. d'Halic. l. 4. | 158. | 594- |
| 4121. | 46 $\frac{3}{4}$ | VINGT-DEUX ^{ME} année de Tarquin, soixante & quatrième de son âge, quatorzième de l'âge de Servius Tullius. Tarquin se met en campagne au commencement du Printemps contre les Tyrrhéniens, selon Denys d'Halic. l. 3: Seconde année de la guerre des Etruriens, première année de la trêve des Sabins. Servius Tullius qui n'avoit alors que 14 ans, ser voit dans la cavalerie, & se distingua dans les combats, selon le même Den. d'Halic. l. 4. | 159. | 593- |
| 4122. | $\frac{46}{47}$ $\frac{4}{5}$ | VINGT-TROIS ^{ME} année de Tarquin, soixante & cinquième de son âge, quinzième de Servius Tullius, troisième de la guerre des Etruriens, seconde de la trêve de 6. ans conclue avec les Sabins. | 160. | 592- |

| <i>Ans de la Période Ju- lienne.</i> | <i>Ans des O- lympiades.</i> | | <i>Ans de la Fondation de Rome se- lon Caton.</i> | <i>Ans avant J. C.</i> |
|--|----------------------------------|---|---|----------------------------|
| | | Tarquin ravage les terres des Veïens. Den. d'Hal. l. 3. | | |
| 4123. | 47 $\frac{1}{2}$ | VINGT-QUATRIÈME année de Tarquin, soixante & sixième de son âge, seizième de Servius, quatri- ème de la guerre des Etruriens, troisième de la trêve de six ans, conclue avec les Sabins, seconde excursion de Tarquin sur les terres des Veïens. Den. d'Hal. <i>ibid.</i> | 161. | 592. |
| 4124. | 47 $\frac{2}{3}$ | VINGT-CINQUIÈME année de Tarquin, soixante & septième de son âge, dix-septième de l'âge de Servius, cinquième de la guerre des Etruriens, quatrième de la trêve de six ans; troisième excu- sion sur les terres des Veïens. | 162. | 590. |
| 4125. | 47 $\frac{3}{4}$ | VINGT-SIXIÈME année du règne de Tarquin, soixante & huitième de son âge, dix-huitième de l'âge de Servius, sixième de la guerre des Etruriens, cinquième de la trêve de six ans conclue avec les Sabins. | 163. | 589. |
| 4126. | 47 $\frac{4}{5}$ | VINGT-SEPTIÈME année du rè- gne de Tarquin l'Ancien, soixan- te & neuvième de son âge, dix-neu- vième de l'âge de Servius, septième de la guerre des Etruriens, sixième & dernière de la trêve de six ans conclue avec les Sabins; Tarquin reprend Fidènes dont les Etruriens s'étoient emparés. Den. d'Hal. l. 3. | 164. | 588. |
| 4127. | 48 $\frac{1}{5}$ | VINGT-HUITIÈME année de Tarquin, soixante & dixième de son âge, vingtième de l'âge de Servius Tullius, huitième de la guerre des Etruriens. Combat con- | 165. | 587. |

Chronologie.

623

| <i>Ans de la Période Ju- lienne.</i> | <i>Ans des O- lympiades.</i> | | <i>Ans de la Fondation de Rome se- lon Caton.</i> | <i>Ans avant J. C.</i> |
|--|----------------------------------|---|---|----------------------------|
| | | trois Romains, ils sont défaits; Servius Tullius commandoit dans cette campagne les troupes auxi- liaires des Latins, il n'avoit que 20 ans. Den. d'Hal. l. 3 & 4. | | |
| 4128. | 48 $\frac{2}{3}$ | VINGT-NEUVIÈME année du regne de Tarquin, soixante-douzième de son âge, vingt & unième de l'âge de Servius Tullius, neuvième & dernière de la guerre des Etru- riens. Den. d'Hal. l. 3. | 166. | 586. |
| 4129. | 48 $\frac{3}{4}$ | TRENTIÈME année de Tarquin, soixante & douzième de son âge, vingt-deuxième de l'âge de Ser- vius Tullius; guerre contre les Sa- bins. Den. d'Hal. l. 3. | 167. | 585. |
| 4130. | 49 $\frac{1}{4}$ | TRENTIÈME ET UNIÈME année de Tarquin, soixante & treizième de son âge, vingt-troisième de l'âge de Servius Tullius, seconde de la guerre des Sabins, selon le même Den. d'Hal. l. 3. | 168. | 584. |
| 4131. | 49 $\frac{2}{4}$ | TRENTIÈME-DEUXIÈME année du regne de Tarquin l'Ancien, soixan- te & quatorzième de son âge, vingt- quatrième de l'âge de Servius Tullius, troisième de la guerre des Sabins. Den. d'Hal. l. 3. | 169. | 583. |
| 4132. | 49 $\frac{3}{4}$ | TRENTIÈME-TROISIÈME année de Tarquin, soixante & quinzième de son âge, vingt-cinquième de l'âge de Servius Tullius, quatrième de la guerre des Sabins. Les Sabins sont défaits. Servius Tullius com- mandoit les troupes des Latins & autres Alliés. Den. d'Hal. l. 3. | 170. | 582. |
| 4133. | 49 $\frac{4}{4}$ | TRENTIÈME-QUATRIÈME année de Tarquin, soixante & sixième de | 171. | 581. |

| <i>Ans de la Période Ju- lienne.</i> | <i>Ans des O- lympiades.</i> | | <i>Ans de la Fondation de Rome se- lon Caton.</i> | <i>Ans rom. J. C.</i> |
|--|----------------------------------|---|---|---------------------------|
| | | son âge, vingt-sixième de l'âge de Servius Tullius, cinquième & der- nière de la guerre contre les Sabins qui dura 5 ans entiers. Den. d'Hal. l. 3. | | |
| 4134. | $42 \frac{4}{5}$ | TRENTE-CINQUIÈME année de Tarquin, soixante & dix-septième de son âge, vingt-septième de l'â- ge de Servius Tullius. | 172. | 510. |
| 4137. | $50 \frac{1}{2}$ | TRENTE-HUITIÈME & dernière année du règne de Tarquin l'An- cien, quatre-vingtième de son âge, trentième de l'âge de Servius Tul- lius. Den. d'Hal. l. 3. | 175. | 517. |
| | | L. JUNIUS BRUTUS. | | |
| 4106. | $67 \frac{4}{5}$ | VINGT-CINQUIÈME & dernie- re année du règne de Tar- quin le Superbe, soixante & quin- zième de son âge. Il est détrôné & chassé de Rome. Le Gouverne- ment des Rois avoit duré 244 ans. Den. d'Halic. l. 4. | 244. | 508. |
| 4107. | $68 \frac{1}{2}$ | CONSULAT de BRUTUS, pre- mière année après l'expulsion des Rois, selon Tite-Live l. 2. c. 8, vers le commencement de la soi- xante & huitième Olymp. selon Den. d'Hal. l. 4. Combat singulier de BRUTUS & d'Aruns fils de Tar- quin; ils y périrent tous deux. Den. d'Halic. l. 5. BRUTUS avoit contrefait de stu- pide pendant environ 25 ans, c'est-à-dire, depuis la première an- née du règne de Tarquin le Super- be, jusqu'à la vingt-cinquième où il fut détrôné, selon Den. d'Hal. l. 4. Son père & son frère furent | 245. | 507. |

donc

Chronologie.

625

Ans de la
Période Ju-
lienne.

Ans des O-
lympiades.

Ans de la
Fondation
de Rome se-
lon Caton.

Ans avant
J. C.

donc mis à mort la première an-
née du règne du Tyran, & dès
lors il commença à contrefaire le
stupide pour éviter le même sort.
Il avoit été instruit dans toutes les
Sciences des Romains, & y avoit
fait de grands progrès, selon le
même Auteur, *ibid.* C'étoit sans
doute avant que de contrefaire
le stupide. Il avoit donc entre 16
& 23 ans quand Tarquin monta
sur le trône, & entre 40 & 50
ans quand il fut tué. Voilà tout
ce qu'on peut sçavoir de la Chro-
nologie de la vie de Lucius JUNIUS
BRUTUS.

GELON.

435.

50 $\frac{1}{2}$

CENT huit ans après la Fon-
dation de Gela, les habitants
de Gela établissent une colonie à
Agrigente, Thucyd. l. 6. n. 4.
Gela fut donc fondée vers l'an de
la Per. Jul. 4028, OL. 237, de la
Fondation de Rome selon Caton
66, avant J. C. 686, du règne de
Numa 28.

173.

579.

427.

70 $\frac{1}{2}$

COMMENCEMENT du règne
d'Hippocrate à Gela, où il regna
sept ans, selon Herodote l. 7. n.
134 & 135.

255.

497.

424.

72 $\frac{2}{3}$

GELON successeur d'Hippo-
crate sur le trône de Gela. Cette
même année il fait cultiver & en-
graisser les terres, & fournit des
vivres aux Romains, sous le Con-
sulat de Titus Geganius & de Pu-
blius Minucius, Hybellide étant
Archonte à Athènes, après 17 ans
écoulés depuis l'expulsion des
Rois de Rome, 85. ans (ou plu-
tôt la quatre-vingt-cinquième
année) avant que Denys l'Ancien

262.

490.

| <i>Ans de la Période Ju- lienne.</i> | <i>Ans des Olym- piades.</i> | | <i>Ans de la Fondation de Rome se- lon Caton.</i> | <i>Ans avant J. C.</i> |
|--|----------------------------------|---|---|----------------------------|
| | | Cambyse apprend cette nouvelle avec beaucoup de joie ; il écrit à Astyage de lui renvoyer son fils. | | |
| 4231. | 49 $\frac{1}{2}$ | CYRUS retourne en Perse , | 169. | 583. |
| 4232. | 49 $\frac{2}{3}$ | il reprend ses anciens exercices , & passe encore un an dans la même classe : ensuite il entre dans la classe des jeunes gens , où il reste dix ans selon la coutume , & se distingue dans toutes les occasions , ci-dessus <i>Vie de Cyrus</i> page 522. | 170. | 582. |
| | | Astyage étant mort , Cyaxare son fils unique , frère de Mandane mere de Cyrus , lui succede sur le trône des Medes, <i>Vie de Cyrus</i> page 522. | | |
| | | Puissante ligue du Roi des Assyriens , de Crésus Roi de Lydie , & de plusieurs autres Princes contre Cyaxare , page 523 & 524. Cyrus étoit entré dans la classe des hommes faits , p. 522. | | |
| | | Les Perses envoient des troupes à Cyaxare sous le commandement de Cyrus ; il fait rentrer le Roi d'Arménie dans l'obéissance , page 524 & 526 ; il réduit aussi les Caldéens , page 529. | | |
| | | CYRUS défait les Assyriens ; le Roi d'Assyrie se retire à la Cour de Crésus , page 530 , 531 , & 532. | | |
| 4170. | $\frac{11}{19}$ 4 | Il défait Crésus dans un combat , p. 534 & 535. Il l'assiège dans Sardis la Capitale , & se rend maître de cette ville. | 208. | 544. |

Chronologie.

629

Ans de la
Période Ju-
lienne.

Ans des O-
lympiades.

Ans de la
Fondation
de Rome se-
lon Caton.

Ans avant
J. C.

4176.

60 $\frac{2}{3}$

CYRUS prend Babylone, & s'assure l'Empire d'Orient, page 550. Il fait divers Reglemens, & se fait accompagner par des gardes & par la Noblesse Persane pour se mettre à couvert des embûches que pouvoient lui dresser ses nouveaux sujets dont la fidélité lui étoit suspecte, page 551.

La premiere année de son regne à Babylone, il publie un édit solennel par lequel il permet aux Juifs de retourner à Jerusalem & de rebâtir leur Temple; il leur fait rendre tous les vases du Temple, vases d'un prix immense & presque incroyable, p. 560.

Il marche après cela contre l'Egypte, & ajoute ce vaste Royaume à son Empire, p. 561.

4185.

62 $\frac{1}{4}$

Il est tué dans la guerre contre les Scythes, selon Herodote & Justin (ci-dessus p. 565 & 566.) âgé de soixante & dix ans, selon quelques Auteurs; d'autres lui donnent une plus longue vie. Xenophon & plusieurs autres disent qu'il mourut en paix dans sa Patrie qu'il visitoit alors pour la septième fois depuis qu'il en étoit Roi, ci-dessus p. 566.

Trente ans auparavant (Période Jul. 4155, Olymp. 55 $\frac{1}{2}$, de la Fondation de Rome selon Caton 193, avant J. C. 559.) sa mort lui avoit été prédite, & une vision qu'il eut quelques jours

214.

538.

223.

529.

K k k k iij

*Ans de la
Période Ju-
lienne.*

*Ans des O-
lympiades.*

*Ans de la
Fondation
de Rome se-
lon Caton.*

*Ans avant
J. C.*

avant sa maladie, se prépara à sa dernière fin, page 367.

J A S O N.

4339.

101 $\frac{1}{2}$

VERS le tems que Cleom-
brote se met en campagne
contre les Thébains, Polydamas
Gouverneur de Pharsale va à Spar-
te; il rend compte aux Lacedé-
moniens des propositions que
JASON lui a faites, les Lacedémo-
niens ne peuvent lui donner les
secours qu'il demande; Xenoph.
B'AL. 6. Polydamas revient en
Thessalie, il fait un traité d'al-
liance avec Jason; & quelque tems
après, Jason est déclaré Général
de la Thessalie.

377.

375.

4343.

102 $\frac{1}{2}$

BATAILLE de Leuctres. Les
Thébains envoient prier Jason de
leur aider, comme il y étoit obli-
gé par le traité qu'il avoit fait
avec eux, à profiter de leur avan-
tage. Jason monage une trêve
entr'eux & les Lacedémoniens. En
retournant en Thessalie par la
Phocide, il prend les fauxbourgs
d'Hyampolis &c.

381.

371.

4344.

102 $\frac{2}{3}$

L'ANNÉE d'après la bataille de
Leuctres, Jason fait irruption
dans la Locride, & assiege Hera-
clée en Trachinie, Dyscinete é-
tant Archonte à Athènes; il la
prend par intelligence, & en don-
ne les terres aux Océens & aux
Meliens. Au lieu de Consuls, Ro-
me avoit alors quatre Tribuns
militaires, qui étoient Quintus
Servilius, Lucius Furius, Caius

382.

370.

Chronologie.

631

Ans de la
Période Ju-
lienne.

Ans des O-
lympiades.

Ans de la
Fondation
de Rome se-
lon Caton.

Ans avant
J. C.

Licinnius , & Publius Cœlius,
Diodor. Sic. l. 15. p. 371.

JASON est tué cette même année
par sept assassins , vers le tems de
la célébration des jeux Pythiens,
après avoir regné quatre ans , en-
viron un an après qu'il eut été
fait Général de toute la Thessa-
lie , Xenoph. *ÉLÉNIX*. l. 6. Dio-
dor. Sic. l. 15. pag. 373. Edit.
Grec. Lat.

4345.

102 $\frac{3}{4}$

POLYDORE & Polyphron ses
freres lui succedent. Mort de Po-
lydore. Polyphron fait tuer Poly-
damas : il est tué lui-même par
Alexandre de Pheres après avoir
regné un an. Xenoph. *ibid*.

383.

369.

Alexandre de Pheres est élu
Général des Thessaliens. Il regne
onze ans. Sa femme le fait assas-
siner dans son lit.

Tisiphone & Lycophron lui
succedent, Olymp. 105 , 4 , selon
Diodore de Sicile.

Ils gouvernent en Tyrans , les
Thessaliens appellent à leur se-
cours Philippe de Macedoine , qui
chasse les Tyrans , & remet les
Thessaliens en liberté.

Fin de la Chronologie.

ARISTIPPE.



ARISTIPPE.



ARISTIPPE étoit de Cyrene, ville de Libye : mais au rapport d'Antisthene, la réputation de Socrate, & tant de belles choses qu'il avoit ouï dire de lui, l'attirerent à Athenes.

Phanias le Peripateticien dit, que s'étant mis à professer la Philosophie, ce fut le premier des Disciples de Socrate, qui prit de l'argent de ceux qu'il instruisoit ; & que même il lui envoya un jour, une somme de quatre cens livres, ou environ, qui étoit venue de ce gain. Mais com-

Tome IX.

L III

Il y a des sentimens si bizarres & si étranges dans la vie de ce Philosophe, & dans celle de Theodore, d'Hegesias & d'Anniceris qui l'ont suivi, ou qui ont fait semblant de le suivre, qu'il seroit presque à souhaiter qu'il n'en eût jamais été parlé : Mais il y en a d'autres aussi qui me paroissent si nobles, si généreux & si élevés, que je voudrois de tout mon cœur, que cha-

*sun en eût toujours
l'ame remplie.*

*Je pourrois bien
marquer ici ces sen-
timens qui me cho-
quent , & qui me
font presque peur.*

Je pourrois bien
marquer encore ces
autres sentimens,
qui me paroissent si
beaux, & si dignes
d'un esprit bien fait.
Mais j'ai trop bon-
ne opinion de mes
Lecteurs, pour me
sentir obligé d'en
user ainsi. Il ne
me reste donc qu'u-
ne chose à faire, ce
me semble: c'est de
prier des honnêtes
gens de lire mon
Francois, comme
ils liroient le Grec
de Liogene; & de
ne pas imputer à
l'Interprète, des
fautes qu'il n'apas
commises, & des
opinions qu'il n'ap-
prouve point.

me Socrate ne pouvoit souffrir qu'on enseignât la Verité pour de l'argent, il la lui renvoya bientôt ; & lui manda en même tems, que (a) son bon Genie ne lui permettoit pas de recevoir des présens de cette nature.

Xenophon ne goûtoit pas fort Aristippe ; & , apparemment , il y avoit quelque mes-intelligence entr'eux. C'est pour cela , disent les Auteurs qui en parlent , qu'au Traité des Choses Memorables , il a introduit Socrate refutant Aristippe , sur le sujet de la Volupté.

Théodore, au Livre des Sectes, le maltraite un peu aussi : & Platon lui a donné quelque atteinte, au Dialogue de l'Âme ; suivant la remarque que nous avons déjà faite ailleurs.

Aristippe (b) étoit particulièrement admirable en une chose , c'est qu'il s'accommodoit à tout ; & que la diversité des lieux , des tems , des personnes , & de toutes les autres circonstances qui varient presque à l'infini , ne le déconcertoit

(a) Son bon Genie ne lui permettois pas de recevoir des présens de cette nature.) C'est justement ce que Jesus-Christ disoit à ses chers amis, *Διὰ τὴν ἀγάπην, διὰ τὴν ἡμετέραν,* Ce que vous avez reçu gratuitement donnez-le de même; Aussi n'y a-t'il jamais eu d'homme parmi les Payens dont la Morale & les Maximes ayent plus approché de celles de l'Evangile; & l'on sait assez quel respect les plus

anciens Auteurs Ecclesiastiques
ont eu pour la mémoire de ce
grand & incomparable person-
nage.

(b) *Aristippe étoit particulière-
ment admirable &c.*) Mon
François, en cet endroit, est un
peu plus étendu que le Grec de
l'Auteur; mais j'espère qu'on me
pardonnera cette liberté; car
l'Auteur est quelquefois extrê-
mement sec.

jamais. Il étoit toujours lui-même, quoi que tout changeât autour de lui. Enfin on n'a jamais vu de meilleur Acteur pour le Théâtre, qu'Aristippe pour la Vie Civile. Aussi dit-on que ce fut principalement pour cela, que Denys Prince de Sicile, l'estima plus que pas un de ceux qu'il avoit attirés à sa Cour; voyant qu'il mettoit tout à profit, & usoit admirablement bien des choses, quelles qu'elles pussent être. En effet, il se servoit bien des occasions agréables, & les ménageoit en homme Sage: Mais comme il est vrai qu'il ne les laissoit jamais échapper, lors qu'elles se présentoient à lui; il est vrai aussi qu'il ne se mettoit pas autrement en peine de courir après les plaisirs absens. C'est pour cela sans doute, que quelqu'un ayant demandé à Diogene, ce qu'il lui sembloit d'Aristippe: je trouve, dit-il, que c'est (a) un fort bon Chien, pour un Roi.

(b) Timon lui a donné un coup de dent aussi

(a) *Un fort bon chien pour un Roi.* J'avois d'abord traduit, *Je croi, dit-il, qu'un chien fait comme Aristippe, réussiroit admirablement bien auprès d'un Roi.* Le Grec dit seulement *καλὸν κύναι, un chien Royal.* Au reste on fait assez que Diogene fut surnommé *le chien* par les Grecs; & c'est à quoi il fait allusion. Mais Diogene étoit un chien sauvage & fâcheux, si jamais il en fut; au lieu qu'Aristippe étoit le plus joli

& le plus aimable chien dont on ait parlé depuis la nourrice du grand Cyrus; jusques à la chienne de M. Scaron.

(b) *Timon.* Ce Timon n'est pas ce fameux & célèbre Misanthrope, *Amaro tofco del seme hu-man*, qui vivoit à Athènes du tems d'Anaxagore & de Périclès; c'est un Poète, c'est un Philosophe, pour qui Antigonus & Prolemée Philadelphie eurent beaucoup d'estime.

bien que les autres, quand il a dit en quelque endroit ;

(a) *Ce galant Docteur de Cyrene
Est fort friant de Volupté ;
Et, souvent, ajuste sans peine
L'erreur avec la Vérité.*

Un jour il eut envie de manger d'une Perdrix à son souper, & en donna jusqu'à (b) une Pistole & demie. Quelqu'un de ses amis scût cela, & ne se pût empêcher de lui en dire un mot. Aristippe l'écouta fort patiemment ; mais ensuite il lui fit cette demande : Si les Perdrix ne coûtoient qu'un Carolus la pièce, vous en acheteriez à ce prix-là ; n'est-ce pas ? Assurément, dit l'autre. Hé bien, reprit Aristippe, je n'estime pas plus une Pistole & demie, que vous (c) un Carolus ; Etes-vous content ?

Denys lui ayant un jour donné le choix de trois femmes qui étoient les plus belles de son

(a) *Ce galant Docteur de Cyrene.*

*Est fort friand de Volupté
&c.)*

Je croi que ces quatre lignes expriment assez bien ce vers de Timon.

*Οὐκ ἔστιν ἀνθρώπων οὐδὲν ἄλλο
ἀποφύγετον τῆς φιλοφροσύνης.*

Elles valent bien encore, si je ne me flatte, la version d'Aldobrandin, *Qualeque Aristippi deli-*
catum ingenium contrectans falsa.

(b) *Une pistole & demie.*) Le

Grec dit, *cinquante drachmes*. Or il me semble, (car je fais ces Notes sans livres) que la drachme valoit trois sols & demi du tems de M. Budé ; & cela étant, elle doit valoir aujourd'hui un peu plus de six sols ; c'est pourquoi j'ai traduit *une pistole & demie*.

(c) *Un Carolus.*) Le Grec dit,

Obole, qui vaut environ un sol ou quinze deniers de notre monnoie.

Serrail; il les prit toutes trois, & dit qu'Alexandre Pâris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une Déesse, contre deux autres Déeses. Mais les ayant fait conduire jusqu'à la porte du Palais, il les renvoya, & leur dit, qu'elles seroient assurément mieux chez le Prince que chez lui: Faisant voir par là que s'il sçavoit bien recevoir, il sçavoit bien dédaigner aussi. Et c'est pour cela sans doute, que Straton dit un jour; là il n'y a qu'un Aristippe au monde, qui sçache porter tantôt une casaque de pourpre, & tantôt des haillons.

Denys lui ayant un jour craché au visage, il l'endura en galant homme, & n'en témoigna aucun ressentiment. Un de ses amis l'ayant rencontré le lendemain; Quoi Aristippe, lui dit-il, Souffrir de telles indignitez? Vous n'y songez pas, repartit Aristippe: Mille pauvres Pêcheurs se mouillent souvent jusqu'à la peau pour n'attrapper peut-être qu'un goujeon, ou quelque méchante sardine; & vous ne voudriez pas que je souffrisse un peu de flegme qui tombe sur mon visage, pour pêcher (a) un turbot ou un faumon? c'est l'entendre mal; ne vous en déplaîse.

Un autre fois, comme il passoit par la rue, Diogene qui lavoit des choux & des porreaux,

(a) *Un Turbot ou Saumon.*) les Grecs mettent au nombre des
J'ai accommodé cela à notre ma- | gros poissons.
nière. Le texte dit, *Αίτιος* que

s'adressa à lui, & lui dit ; Si tu avois appris à manger de ce que j'apprête, tu ne ferois point la cour aux Rois comme tu fais. Mais vous, Seigneur Diogene, lui répondit Aristippe, si vous aviez appris à vivre avec les vivans, vous ne laveriez ni choux ni porreaux, comme vous faites.

Comme on lui demandoit quel avantage il avoit tiré de la Philosophie : Quel avantage ? dit-il ; c'est que je puis converser avec tout le monde, & ne rien craindre.

Quelqu'un le reprenant de ce qu'il faisoit trop grande dépense ; Croyez-moi, dit-il, la chose ne sçaitroit être si mauvaise que vous pensez ; puisque (a) les Dieux même prennent plaisir à la splendeur & à la magnificence des sacrifices qu'on leur fait.

(a) Les Dieux même prennent plaisir à la splendeur & à la magnificence.) Menandre dans certains vers que rapporte Clement Alexandrin, Horace dans une de ses Odes, & l'Ecriture Sainte même, condamnent ces vanitez specieuses que le peuple admire si sottement ; & je tiens pour tout assuré qu'Aristippe étoit trop éclairé pour donner là dedans ; mais c'est une adresse du personnage, qui se vouloit défaire d'un Censeur chagrin & imporieux, & il en usera encore de même ci-dessous. Car quand on le

reprendra de l'excès de la dépense, il ne manquera pas de demander ; Le Prince n'est-il pas vertueux ? (Dieu sçait si on sera assez hardi pour dire que non ;) Hé bien, le Prince fait pourtant ce que je fais, & dont vous me blâmez si fort. Comme qui diroit ; Vous couchez avec la femme de votre voisin. Ah le grand mal ! répondroit l'autre. Est-ce que Jupiter n'en fit pas autant avec Alcimene autrefois ?

*Ad quem Deus ; Qui templa
cui summa senium concutit.
Terence.*

Mais vous, Messieurs les Philosophes, qu'avez-vous tant par dessus les autres hommes? Au moins une chose; c'est que (a) quand il n'y auroit point de Loix au monde, nous ne laisserions pas de vivre tout comme nous faisons.

Pourquoi les Philosophes recherchent-ils les Riches; & que les Riches ne recherchent point les Philosophes? C'est que les Philosophes connoissent qu'ils ont besoin des Riches, & que les Riches ne connoissent pas qu'ils ont besoin des Philosophes. Cette demande lui fut faite par Denys.

Platon lui disoit un jour: Vous devriez moderer l'excès de votre dépense, Aristippe. Voïons, lui dit-il; Denys n'est-il pas honnête homme? Sans doute. Or cet honnête homme vit encore plus somptueusement que moi: On peut donc vivre somptueusement & honnêtement tout ensemble.

Quelle difference y a-t'il entre un homme bien

(a) *Quand il n'y auroit point de Loix au monde, nous ne laisserions pas de vivre comme nous faisons.* C'est que l'homme de bien est soi-même sa propre Loi, & qu'il n'agit point vertueusement par la crainte des peines; parce qu'il est fortement persuadé qu'on ne sçauoit être heureux & injuste tout ensemble. Il sçait bien d'ailleurs que la Loi n'a point été faite pour le juste, mais pour le

méchant. Je dis plus, quand on pourroit faire voir démonstrativement, qu'il n'y a point de Providence, un homme d'honneur vivra toujours comme il a commencé, témoin Epicure, qui étoit sans difficulté le plus homme de bien qui fut à Athènes de son tems, & qui pourtant ne croyoit pas ce que nous croyons aujourd'hui.

élevé, & celui qui ne l'est pas? La même qu'on voit entre un cheval dompté & un autre qui ne l'est pas.

Un jour, allant faire visite chez une Courtisane, il remarqua qu'un jeune homme, qui étoit avec lui, en rougissoit : & en même tems, Mon fils, lui dit-il, le mal n'est pas d'y entrer; mais de n'en pouvoir sortir quand on y est.

Quelqu'un lui propoisoit une Enigme, & le pressoit fort de lui en donner la solution. Il faut avouer que vous êtes un grand badin, lui dit-il: Hé pourquoi (a) délier une bête si fâcheuse, puisque, toute attachée qu'elle est, elle fait néanmoins tant de peine aux gens?

Il disoit, qu'il n'y a pas tant de mal à être mendiant, qu'à être ignorant : parce qu'un mendiant n'a besoin que d'être aidé d'un peu d'argent, au lieu qu'un ignorant (b) a besoin d'être humanisé.

On lui disoit des injures; & il se retiroit tout doucement, sans y répondre. Mais pourquoi t'enfuis-tu, Aristippe? C'est que comme vous avez le pouvoir de me dire des injures, j'ai celui de ne les pas entendre aussi.

On voit toujours ces Philosophes chez ceux qui sont riches. Et on voit toujours aussi les Me-

(a) *Délier une bête si fâcheuse.*
C'est que le mot Grec qui signifie
expliquer ou donner la solution
d'une difficulté signifie aussi délier.

(b) *A besoin d'être humanisé.*
Le terme Grec, ἀνθρωπίνως dit la
même chose que le François.

decins chez les malades ; mais on ne met pas en question s'il vaut mieux être le malade que le Medecin.

Allant un jour par mer à Corinthe , le vaisseau sur lequel il étoit , fut battu de la tempête ; ce qui fit paroître quelque désordre sur son visage. Mais , dit quelqu'un , d'où vient que nous autres qui ne sommes nullement savans , n'avons point de peur , pendant que les Philosophes tremblent ? Parce que le risque n'est pas pareil ; & que l'ame d'une bête ne vaut pas celle d'un homme.

Quelqu'un se vantant de savoir une infinité de choses : Hé quoi ? dit Aristippe , ceux qui mangent davantage , & qui sont perpétuellement au parc des exercices ; sont-ils pour cela plus sains que les autres qui mangent avec mesure , & qui s'exercent sans excès ? Non , sans doute. On peut donc dire avec raison , que pour être véritablement savant , il suffit de lire des choses utiles , sans s'attacher à celles qui sont vaines & superflues.

Un Avocat ayant plaidé une cause pour lui , & l'ayant gagnée , lui demanda ; Hé bien , dans cette affaire , à quoi vous a servi votre Socrate ? A ceci , dit-il , c'est que tout ce que vous avez dit pour ma défense , est véritable depuis un bout jusqu'à l'autre.

(a) Il disoit que le plus important précepte ,

(a) Il disoit que le plus important précepte.) Je croi qu'il y a une

qu'il donnât à Arete sa fille, étoit de ne faire aucun cas de tout ce qui alloit au-delà du nécessaire.

Quand j'aurai fait étudier mon fils, en vaudra-t'il beaucoup mieux pour cela? Au moins quand il sera (a) au théâtre, où se tient l'assemblée du peuple, on ne dira pas que c'est (b) pierre sur pierre.

Quelqu'un lui ayant amené son fils, & le priant d'en avoir soin, il lui demanda (c) quinze pistoles. Mais, dit l'autre, j'aurois un esclave pour ce prix-là. Vous avez raison, répondit Aristippe: Achetez-en un, mon ami, & vous en aurez deux.

Il disoit, qu'il prenoit de l'argent de ses disciples, pour leur apprendre à quoi ils s'en devoient servir.

On lui reprochoit un jour; qu'ayant un procès il avoit donné un écu à un Avocat, pour plaider; Cela est vrai, dit-il; & (d) quand je

faite dans le Grec; Je lis, τὰ δεῖνα ἔφακεν ὁ μαθηταί.

(a) Au théâtre, où se tiennent les assemblées du peuple.) J'ai ajoutée ces dernières paroles. C'est qu'en ce pays-là les assemblées de ville se tenoient au théâtre.

(b) Pierre sur pierre.) λίθος, qui est employé dans le Grec, signifie une pierre & un sot, Et lapis en Latin tout de même, Terence. *Quid stas, lapis?* „ l'ourdant, gros sot.

(c) *Quinze pistoles.*) Six cens drachmes. V. la Note b. p. 636.

(d) *Quand je donne à manger &c.*) Anciennement quand on vouloit traiter ses amis, & ne pas aller au cabaret, on prenoit des Cuisiniers à qui on donnoit tant par jour pour apprêter les viandes. Les Fragmens des Comiques Grecs que cite Athenée, font foi de cela, comme aussi plusieurs Comedies de Plaute. Il y a même des Savans qui croient que le pas-

donné à manger à quelques-uns de mes amis chez moi, j'en use de même avec le Cuisinier qui vient apprêter nos viandes.

Denys voulut un jour qu'Aristippe l'entretînt de quelque point de Philosophie, quoi que ce ne fût ni le tems, ni le lieu d'en parler; car on étoit en débauche. Je vous admire, lui dit-il; c'est moi qui vous apprens comment il faut que vous parliez, & aujourd'hui vous voulez m'apprendre quand il faut que je parle. Le Prince se sentant piqué de cette réponse; C'est donc ainsi que vous en usez, lui dit-il? Hé bien; vous n'avez qu'à descendre tout à cette heure au bas bout, Aristippe.

De tout mon cœur: car vous voulez sans doute, que (a) cette place devienne plus honorable qu'elle n'est.

Quelqu'un se vantoit de bien nager. Si est-ce, pourtant, qu'un (b) Marsouin nagera toujours aussi bien que vous pour le moins.

Quelle différence y a-t'il entre un homme bien fait, & celui qui ne l'est pas?

Il est fort aisé de prononcer là-dessus: envoyez-les l'un & l'autre en un lieu où ils n'ayent

sage de Terence, où il est dit, *manipulus furum*, s'entend de ces sortes de gens; mais d'autres l'entendent comme celui où Virgile dit,

Furia pare belli.

(a) Cette place devienne plus honorable. On donne encore ce mot à un certain Lacedémonien.

(b) Marsouin. Le Grec dit Dauphin; mais il me plaît davantage ainsi.

M m m m i j

aucune connoissance , & vous le sçaurez bien-
tôt.

Je bois autant que je veux , Aristippe , & je ne
m'enyvre pourtant jamais.

Un Mulet boit tout de même , répondit-il ;
& un Mulet ne s'enyvre pourtant jamais , non
plus que vous.

Ilaimoit une certaine Dame, qui en avoit bien
vu d'autres que lui ; & quelqu'un de ses amis lui
ayant dit : Je m'étonne , Aristippe , du choix
que vous avez fait de cette personne-là ; n'y en
a-t'il point d'autre en ville ? Ah ! pauvre hom-
me , lui répondit-il ; Feriez-vous difficulté de lo-
ger en une maison , où quelque autre auroit lo-
gé avant vous ? Nullement. Et si un vaisseau avoit
servi au passage de mille ou dix mille hommes ,
& qu'un autre vaisseau n'eût jamais été en mer ;
vous serviriez vous plutôt de l'un que de l'autre ?
Point du tout. Il n'y a donc point de différence
considérable entre une femme qui a vu plusieurs
hommes , & celle qui n'en a vu aucun.

Quoi ? Vous êtes disciple de Socrate ; & vous
prenez de l'argent pour enseigner la Philosophie ?
Il n'y a pas là de quoi s'étonner si fort , répondit-
il : Socrate en avoit de reste ; & moi , je n'ai tout
juste que ce qu'il me faut : Quand ses amis lui
envoyoient sa provision de bled & de vin , il en
renvoyoit une partie ; mais il retenoit l'autre .
Aussi les plus grands Seigneurs d'Athènes lui fer-
voient-ils de Pourvoyeurs & de Maîtres-d'hôtel ;

Et moi, par malheur, je n'ai point de Pourvoyeurs de cette importance ; je n'en ai qu'un , qui est un esclave , que j'ai acheté à la place.

Il voyoit souvent Laïs , cette belle Corinthienne ; & quelques-uns en parloient. Cela n'est rien , dit-il ; Je possède Laïs ; mais elle ne me possède pas : Et la Vertu ne nous défend pas l'usage de la volupté ; pourvu qu'on y tienne une mesure honnête , & qu'on ne se laisse pas emporter aux plaisirs , cela n'est que bien.

Une autre fois , que quelqu'un lui reprochoit la délicatesse de sa table ; Pour vous , lui dit-il , vous ne donneriez pas deux sols de tout cela ? Non , sans doute. Il ne faut donc pas dire que j'aime la volupté ; mais que vous aimez furieusement l'argent , & redoutez terriblement la dépense.

(a) Simus Maître-d'Hôtel chez Denys , faisoit voir à Aristippe sa maison toute pavée à compartimens de marbre , & meublée magnifiquement ; quoi qu'au reste Simus ne fût qu'un misérable esclave (b) de Phrygie , & de plus grand faquin. Aristippe lui cracha au visage , & cet honnête-homme en demeura un peu interdit. Mais pardon , Seigneur Simus , lui dit-il. Tout est si beau

(a) *Simus Maître-d'Hôtel.*) pour en user de la sorte.
Ce que dit ici notre Auteur me semble mieux convenir à Diogène qu'à Aristippe , & je doute fort de cette histoire. Notre Philosophe étoit trop galant homme

(b) *De Phrygie.*) Ce pays , aussi bien que la Mysie , qui en étoit proche , fournissoit la Grèce d'esclaves.

ceans, tout y est si bien paré, si bien ajusté, que, pour ne rien gâter, j'ai crû qu'il valoit mieux cracher sur vous, que de salir la place.

Carondas (quelques Auteurs disent Phedon) ayant dessein de le jouïer, dit un jour en sa présence : Mais qui est un certain Docteur, qu'on rencontre toujours si bien peigné, si bien parfumé ? Helas, répondit-il, c'est moi, malheureux que je suis : Si faut-il néanmoins se consoler ; car, tout de bon, je trouve que le Roi de Perse est encore plus heureux que le Docteur qui aime tant les parfums, & qui est si propre. Mais cependant, pourquoi estimera-t'on moins un homme, pour sentir bon, puis qu'on estime davantage les autres animaux, quand ils ne sentent pas mauvais ? Que le Ciel donc confonde ces effeminez, qui sont cause que des choses, & si bonnes & si agréables, sont décriées ; & qu'on en fait des reproches aux honnêtes gens.

De quelle façon mourut Socrate ? Comme je voudrois mourir moi-même.

Polyxene le Sophiste l'étant allé visiter un jour, & ayant vu dans la salle quantité de belles Esclaves, & des viandes exquisés & rares, qu'on servoit sur table ; il en demeura tout surpris, & lui témoigna qu'il y avoit là-dedans quelque chose, qui, selon son sens, ne convenoit pas autrement à la profession d'un Philosophe. Aristippe le laissa dire ; & après avoir écouté sa censure sans émotion ; Seigneur Polyxene, faites-

nous une grace; soyez des nôtres ce soir, je vous en supplie. Vous m'obligez trop, dit Polyxene: il n'y a pas moyen de vous refuser. Je vois donc bien, Polyxene: ce n'étoit pas la qualité des viandes qui vous choquoit tantôt: c'étoit la dépense, peut-être, que tout le monde ne voudroit pas faire pour un souper tel que celui-là.

Bion dit de lui en quelque endroit de ses (a) Entretiens, qu'un jour, comme il faisoit voyage, l'Esclave qui portoit son argent, lui dit qu'il n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit impossible d'en porter tant. Jette ce qui t'incommode, lui dit-il, & porte le reste, si tu peux.

Il s'étoit embarqué pour aller en son pays; mais il ne s'étoit pas apperçu que le vaisseau sur lequel il s'étoit mis, étoit un vaisseau de Corsaires. Il le reconnut à la fin, & commanda en même tems à son valet de chambre, de lui apporter la cassette où étoit son argent. Il se mit à le compter, & l'ayant remis dedans, il la laissa tomber en la mer, comme par mégarde, & ne manqua pas de faire l'affligé comme il faut. Cette adresse le sauva; & l'on rapporte que depuis, étant en lieu de sûreté, il dit à ceux qui lui en parloient: J'ai perdu mon argent, il est vrai; mais mon argent m'eût perdu, si je ne l'eusse perdu; & Aristippe vaut un peu mieux que son argent.

Lors qu'il arriva à la Cour de Syracuse, Denys

(a) *Entretiens*, ou *Dissertations*.

lui demanda ce qu'il y étoit venu faire ? Pour donner de ce que j'ai , dit-il , & recevoir ce que je n'ai pas.

Quelques-uns disent qu'il répondit autrement : Lors que j'avois besoin de sagesse , je me retirai auprès de Socrate ; & maintenant que j'ai besoin d'argent , je me retire auprès de vous.

La plupart des hommes sont bien étranges , disoit-il : Car s'ils veulent acheter quelques meubles , ils apportent toutes les précautions imaginables , pour n'y être pas trompez : Mais s'il s'agit de sçavoir quel genre de vie ils doivent choisir , ils n'y songent nullement ; tout leur est bon. Il y en a qui attribuent ce mot à Diogene , & non pas à Aristippe.

Un jour dans une débauche qui se faisoit à la Cour , Denys voulut que tous ceux qui étoient à table dansassent avec des robes de pourpre : Pour moi , dit Platon , je ne sçaurois faire cela ; & en même tems il prononça ce vers d'Euripide :

Je ne sçaurois porter une robe de femme.

Mais comme on eut présenté la même robe à Aristippe , il la prit sans façon ; & recita un passage du même Poëte , qui dit ailleurs ,

*Celle dont les penses sont pleins d'honnêteté ,
En tous lieux sçaura bien garder sa pureté.*

Il demandoit un jour je ne sçai quoi à Denys , pour un de ses meilleurs amis ; & voyant qu'il ne pouvoit

pouvoit rien obtenir , il se jetta à ses pieds , le visage contre terre. Quelqu'un l'en railla , car c'étoit une espece d'adoration , & les Grecs ne pouvoient souffrir une soumission si honteuse. Cela est fâcheux , dit-il , je l'avouë : mais vous ne savez pas que le bon Prince a souvent les oreilles aux pieds ; & je n'en suis pas cause.

Pendant le séjour qu'il fit en Asie , Artapherne Lieutenant du Roi de Perse , le fit arrêter , & commanda qu'on le lui amenât. Aristippe y allant sans paroître aucunement étonné , quelqu'un lui dit , Quoi , vous êtes si assuré que cela ?

Et (a) que dois-je craindre , répondit-il , puis qu'on me mène à un Satrape du grand Roi ?

Il disoit , que ceux qui laissoient l'étude de la sagesse , pour s'attacher aux autres Sciences , faisoient comme les galans de Penelope , qui au lieu de s'attacher à la maîtresse , s'amusoient après les Suivantes.

(a) *Que dois je craindre , répondit-il ; puis qu'on me mène à un Satrape du grand Roi ?* Satrape est un ancien mot Persan , qui signifie Gouverneur de Province ; & par le *Grand Roi* , les Grecs entendent toujours le Roi de Perse. Or on sçait qu'il y avoit en ce pays-là des Ecoles où l'on apprenoit aux enfans ce que c'est que Justice & Injustice. Xenophon le dit assez. Quand donc Aristippe répond , *Que dois je craindre &c.* c'est comme s'il

disoit ; Rien ne doit allarmer mon innocence , puisque je me vai présenter devant Artapherne , le plus juste de tous les Lieutenans du Grand Roi. Il ne faut pas oublier que les vieux Rois de Perse étoient fort rigoureux à l'endroit des Juges , lorsqu'ils manquoient à leur devoir , & qu'ils oublioient leur caractère ; Il n'y avoit point d'asyle pour eux ; Et la règle de ce pays-là , c'étoit ,

Aut peccare nefas , aut pretium est mori.

Il y a un mot d'Ariston qui ressemble fort à celui-là ; car il disoit, Que telles gens faisoient comme Ulysse, qui avoit vu presque tous les morts qui étoient aux enfers, mais qui n'avoit point parlé à la Reine.

On lui demandoit ce qu'il falloit apprendre à un enfant ? (a) Apprenez-lui, dit-il, de bonne heure, ce qui lui doit servir quand il sera grand.

On lui disoit, comme par reproche ; Vous vous attachiez autrefois à Socrate ; & à présent vous vous attachez auprès de Denys. Cela est vrai, répondit-il : mais en ce tems là, j'avois besoin de m'instruire, & maintenant je cherche à me divertir.

S'étant enrichi par les discours qu'il faisoit à ceux qui le venoient voir, Socrate lui demanda ; (b) D'où est venu tant de bien que vous avez, Aristippe ? De la même source, lui dit-il,

(a) *Apprenez-lui de bonne heure ; ce qui lui pourra servir quand il sera grand.*) Hé plût à Dieu donc que quelque nouvel Aristippe parût aujourd'hui au monde pour repurger notre siècle, & reformer par la force & les graces de son Eloquence, les abus où tombent presque tous les peres, quand il s'agit de l'instruction de leurs enfans. Il ne feroit pas d'avis que cette jeunesse passât ses plus belles années à disputer sur la Theogonie d'Hésiode, sur la Metaphysique de Parménide, sur les Idées de Platon,

ou sur les syllogismes de Chrysippe ; Rien de tout cela. Il leur diroit plutôt, si je ne me trompe, Que vos enfans étudient ce que j'ai appris autrefois, & qui me fait tant d'honneur aujourd'hui : Qu'ils s'attachent bien à la Morale & à la Politique ; Qu'ils lisent avec soin les bons Historiens & les bons Poëtes ; qu'ils apprennent à bien parler & à bien écrire.

(b) *D'où vous est venu tant de bien &c.*) *D'où vous est venu le peu que vous avez, Socrate.* Il y a là dedans une souplesse d'Aristippe ;

ARISTIPPE.

69

d'où vous est venu le peu que vous avez, Socrate.

Une Courtisane l'ayant rencontré un jour, lui dit; Sçavez-vous bien, Aristippe, que je suis grosse de vous? Bagatelle, lui dit-il; Est-ce que vous pourriez courir par un champ couvert de chardons, & me dire précisément quel chardon vous auroit piquée?

Il avoit une fille admirablement bien faite, & capable des plus hautes contemplations; mais il avoit un fils fort brutal, & qui n'avoit aucun goût pour les belles choses. Si bien qu'Aristippe n'en pouvant rien faire, fut contraint de l'éloigner d'auprès de lui. Un de ses amis fut cela; & l'étant venu voir, il lui dit entr'autres choses; Mais après tout, Aristippe, ce garçon-là est venu de vous: C'est votre fils, c'est tout dire. Ah! vous raisonnez donc ainsi, dit Aristippe: La vermine vient de nous aussi; le flegme & plusieurs autres saletez viennent de nous encore; nous ne les voudrions pas tenir près de nous pourtant.

Il avoit reçu en argent quelque libéralité du Prince; & Platon en avoit reçu une aussi, mais en livres. On dit à Aristippe, qu'on s'étonnoit de cela. Bon Dieu, répondit-il, que les gens sont

| | |
|--|---|
| car Socrate lui demandoit d'où étoient venuës tant de richesses, & Aristippe lui répond; D'où vous est venue la moderation que vous avez! J'ai gagné beau- | coup de bien par la Philosophie; & cette même Philosophie vous a inspiré l'amour d'une pauvreté honnête, que vous préférez aux richesses. |
|--|---|

N n n n ij

donc aisez à étonner! (a) Platon a besoin de livres, & il en prend; & moi, j'ai besoin d'argent, & j'en prens : trouve-t'on cela si étrange?

On lui demandoit ; De quoi Denys vous reprend-il quelquefois? (b) De la même chose, dit-il, dont les autres me reprennent quelquefois aussi.

Il dit un jour à Denys ; Si vous vouliez me faire donner cent pistoles, je vous serois infiniment obligé. DE. Ha, ha, vous m'aviez dit tant de fois que le Sage ne manquoit de rien ! AR. Il est vrai, Seigneur : Mais donnez toujours ; & puis nous mettrons l'affaire en question. Il lui fit donc délivrer ce qu'il demandoit ; & Aristippe l'en remerciant lui dit ; Hé bien, Seigneur, vous le voyez : (c) Le Sage ne manque de rien.

Denys lui ayant un jour allegué ces deux vers de Sophocle, pour lui faire peur,

*Quiconque vient à la Cour d'un grand Roi,
S'il y vient libre, il y demeure esclave.*

Disons mieux, Seigneur,

*Quiconque vient à la Cour d'un grand Roi,
S'il y vient libre, il n'est jamais esclave.*

(a) *Platon a besoin de livres &c.* Il y a quelque apparence qu'Aristippe raille Platon, & qu'il le traite d'homme d'Ecole.

(b) *De la même chose, dit-il, dont les autres me reprennent aussi.*

Je crois que c'étoit quelque importun qui lui vouloit parler de la somptuosité de sa table, & du luxe de ses habits.

(c) *Le Sage ne manque de rien.* C'est une équivoque sur le mot

ARISTIPPE.

653

Quelques-uns donnent ce mot à Platon : mais Dioclès , au Livre de la Vie des Philosophes , le donne à Aristippe.

Il y avoit eu quelque froideur entre lui & Eschine. Aristippe donc l'ayant rencontré un jour , lui dit ; Quoi donc , n'y a-t'il point moyen de nous remettre jamais bien ensemble ? Ne cessons-nous point de badiner comme des enfans ? & faut-il attendre que quelque discoureur qui fera l'homme d'importance , nous vienne réconcilier entre les verres ?

Eschine lui dit , qu'il seroit ravi de vivre bien avec lui. Souvenez-vous donc Eschine , que quoi que plus âgé que vous , je vous suis pourtant venu trouver le premier. Par Junon , vous dites bien , Aristippe : Aussi êtes-vous beaucoup meilleur que moi ; car j'ai commencé la brouillerie , & vous recommencez l'amitié.

VOILA à peu près , tous les bons mots qu'on lui attribue , & que j'ai recueillis de plusieurs Auteurs. Or je trouve quatre Aristippes , remarquables entre les autres : Celui dont nous parlons : Celui qui a fait une Histoire d'Arcadie ; Un autre surnommé * Metrodidacte ; & le quatrième fut un Philosophe de la nouvelle Academie.

Outre les ouvrages que le premier Aristippe

* C'est-à-dire , Instruct par sa Mere ; & cette mere étoit fille de notre Aristippe.

ἀμείων , qui signifie *manquer de bien* , & *manquer de moyens & d'adresse pour faire réussir quelque*

chose. C'est sur cette seconde signification qu'est fondée la réponse d'Aristippe.

avoit faits, quelques-uns disent qu'il avoit composé encore six livres de Dissertations; & quelques autres, du nombre desquels est Sosicrate de Rhode, disent qu'il n'a rien écrit absolument: Mais Sotion & Panætiæus assurent qu'il fit une partie des livres qui portent son nom, & en mettent quelques-uns en la place de quelques autres.

Il tenoit que (a) la fin étoit un mouvement doux, qui se distribue & s'étend (b) à la sensation.

(c) Or puisque nous avons décrit la vie d'Aristippe, il est tems de dire un mot des CYRENAIQUES qui sont venus de lui.

Ces Philosophes se partagent en trois branches: Les uns sont surnommez HEGESIAQUES; les autres ANNICERIENS; les autres THEODORIENS, auxquels on ajoute encore certains (d) ERETRIQUES, qui sont descendus de Phedon.

(a) *La Fin.*) *La Fin des biens & la fin des maux*, ce sont des termes de Philosophie, pour dire, *Le souverain bien*; *Le souverain mal*.

(b) *A la sensation.*) Terme de Philosophie encore, qui ne se peut changer.

(c) *Or puis que nous avons décrit la vie d'Aristippe.*) Il n'a parlé ni de sa maison, ni de son éducation, ni de ses premières études, ni de sa femme, ni de sa mort &c. Et cependant il appelle cela décrire la vie d'Aristippe.

C'est donc à dire que les deux ou trois remarques que j'ai faites sur la Préface de Diogene & sur la vie de Thalès sont très-véritables. En effet ce livre n'est autre chose que l'extrait d'un ouvrage très-ample qu'on a perdu il y a déjà long-tems. Et si cela n'étoit pas ainsi, on n'y trouveroit pas tant de bévuës qu'on y en trouve, & qu'on impute à Diogene très-injustement.

(d) *Eretriques*,) ou Eretriques. Diogene en parle ailleurs.

A R I S T I P P E.

233

Voici leur suite , ou leur succession , telle qu'on la trouve dans les anciens Auteurs.

Aristippe , dont nous venons de parler , fut suivi d'Arete sa fille ; (a) d'Ethiope , de la ville de Ptolemaïde , & d'Antipater de Cyrene .

A Arete succeda Aristippe son fils , surnommé le * Disciple de sa mere.

* Metrodidacte.

Cet Aristippe fut suivi de Theodore qui fut au commencement surnommé l'Athee , & ensuite Dieu.

A Antipater succederent ceux-ci : Epitimedes de Cyrene , Parabates , Hegesias , surnommé (b) l'Orateur de la Mort ; (c) & Anniceris.

O P I N I O N S D E S C Y R E N A I Q U E S.

Ceux qui suivoient la discipline d'Aristippe , & qu'on appelle simplement Cyrenaiques , bâtissoient sur ce fondement , Qu'il n'y a que deux

(a) D'Ethiope de la ville de Ptolemaïde.) M. Vossius en son livre posthume des Philosophes , a traduit Ptolemee l'Ethiopien ; mais je n'ai pas son livre ici. On y prendra garde si on veut.

(b) L'Orateur de la Mort.) C'est ainsi que j'ai traduit *νητάριος* qui est dans le Grec. Ce mot signifie un homme qui persuade de mourir. Au reste on lui donna ce nom à cause d'un certain livre homicide qu'il avoit fait ; car ceux qui l'avoient lu avec un peu d'application , se tenoient au

boire & au manger , quoi qu'on leur pût dire ; après quoi ils ~~de-~~ *venant morts sans ressource*. Ciceron en parle en ses declamations philosophiques , autrement , en ses Tusculanes.

(c) Et Anniceris.) M. Casaubon se fait successeur d'Hegesias , & il a raison. M. Menage a raison aussi de croire que ces mots , *ὁ Πλάτωνος σωτήρ* , qui délivra autrefois Platon de l'esclavage ont été joints par quelque ignorant. Car la chronologie n'est accordée pas avec cela.

* *ἀντικαταστήτης*.

passions, la Douleur & la Volupté : Que la Volupté est un mouvement doux & agréable ; & la Douleur un mouvement âpre & fâcheux.

(a) Qu'une Volupté ne diffère point d'une autre Volupté, & qu'il n'y a point plus de douceur en celle-ci, qu'en celle-là.

Que tous les animaux reçoivent la Volupté avec joie, & rejettent la Douleur avec aversion.

Que la Volupté du corps est la Fin : mais que par cette Volupté, ils n'entendent pas celle que se propose Epicure, & qui n'est Volupté, qu'en tant que l'animal ne sent ni peine ni douleur.

Que la Fin & la Félicité ne sont pas même chose : car chaque Volupté particulière est Fin ; & la Félicité est l'assemblage de toutes les Voluptez particulières ; parmi lesquelles on range celles qui sont passées, & celles qui sont à venir.

Que chaque Plaisir particulier est souhaitable de soi-même ; & que la Félicité n'est souhaitable qu'à cause des Plaisirs particuliers qui la composent.

Pour prouver que la Volupté est la Fin, ils disent que dès notre plus tendre enfance, nous nous y attachons même sans aucun raisonnement ; & que quand nous l'avons obtenue, nous ne cherchons plus rien : mais qu'au contraire,

(a) *Qu'une Volupté ne diffère point d'une autre Volupté,* ou *qu'une Volupté n'est pas plus Vo-*

lupté qu'une autre. Au reste j'ai suivi la correction de M. Casaubon, qui est absolument nécessaire.

nous fuÿons de toute notre force, la douleur qui est son ennemie; & faisons toutes choses pour nous en délivrer.

Que la Volupté est un bien, quoi qu'elle vienne quelquefois d'une chose vilaine : Que l'action voluptueuse peut être ou deshonnête, ou indécente; mais que cela n'empêche pas que cette action ne soit un bien, & que d'elle-même elle ne soit désirable.

Pour l'éloignement de la douleur, dont parle tant Epicure; & qu'il propose comme fin; ils tiennent que ce n'est ni Volupté, ni douleur: parce que, comme ils disent, la Volupté & la douleur consistent en mouvement; & que de la manière dont Epicure propose son opinion, il n'y peut avoir de mouvement: si bien que la Volupté n'est après tout, que ce qui se voit en un homme qui dort.

(a) Il se peut faire, disent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la Volupté: & que la raison de cela est, que telles gens ont l'esprit mal tourné, & le jugement perverti.

(a) Il se peut faire, disent-ils encore; qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la Volupté.) Je croi qu'ils disoient cela pour aller au-devant d'une objection qu'on leur faisoit, & la voici. Si la Volupté est la seule fin, que l'homme se doit proposer, d'où vient donc

qu'il y a des gens qui n'en ont aucun sentiment? Ils répondoient, Les hommes dont vous nous parlez, n'ont que la forme extérieure de l'homme, ou pour mieux dire, les hommes de cette sorte sont de vraies bêtes.

Qu'au reste, tous les plaisirs, & toutes les douleurs de l'ame, ne viennent pas des plaisirs ou des douleurs du corps; puisque le simple bonheur d'un ami, ou l'heureux succès de nos affaires font naître la Volupté dans nos cœurs.

Que ni le simple souvenir, ni la simple espérance des biens qu'on se représente, ne fait point la Volupté comme estime Epicure; parce que le moment de l'ame cesse, & se détruit avec le tems.

Que l'ouïe simplement, & la vûe simplement, n'engendrent point la Volupté: par exemple, disent-ils, nous prenons plaisir à ouïr ceux (a) qui contrefont les pleureux & les pleureuses; mais nous oyons avec douleur & avec peine ceux qui pleurent & se lamentent effectivement & tout-de-bon.

Pour l'indolence & l'éloignement du plaisir, ils appelloient cela un Etat moyen, ou une Constitution moyenne.

(b) Ils disoient que les Voluptez du corps valent mieux que celles de l'esprit; & que la pei-

(a) *Qui contrefont les pleureux & les pleureuses.* Le Grec dit, *qui imitent les lamentations*, mais j'ai crû qu'ils entendoient parler de ces gens qui alloient autrefois pleurer aux funérailles pour de l'argent.

(b) *Ils disoient que les Voluptez du corps valent mieux que celles de*

l'esprit. C'est une grande question. Pour moi il me semble que toutes voluptez du corps ne sont point capables de faire oublier un déplaisir vif & sensible, dont un cœur est outré; comme vous diriez la perte d'un ami généreux, la perte de son honneur &c. Il n'y a point de seltins, point de

ne d'un corps qui souffre, est pire que celle d'un esprit outré de douleur, C'est pour cela, ajoutent-ils, que les Loix emploient les peines corporelles contre les scelerats, plutôt que celles qui s'adressent à l'ame.

(a) Car ils croyoient que la douleur étoit plus fâcheuse, & que la volupté étoit plus naturelle à l'homme. C'est pourquoi, aussi, ils apportent beaucoup plus de soin à ménager l'une que l'autre, & que c'est pourquoi la volupté étant désirable d'elle-même, il y avoit des choses fâcheuses qui produisoient certains plaisirs, & qui se contrariaient souvent. De sorte que cet assemblage de voluptez qui constitué la félicité, leur paroissoit très-difficile.

Ils estimoient que tous les Sages ne vivent pas avec volupté; & que tous les fous ne vivent pas avec douleur: mais que l'un arrivera toujours plutôt que l'autre. Car il suffit d'avoir l'usage de quelque plaisir particulier, (b) qui peut tout seul

Musique, point de partie de chasse qui puissent guerir de telles blessures. De plus comme les plaisirs de l'ame, quand ils sont extrêmes, nous ôtent le sentiment de tout ce qui touchoit nos sens auparavant, l'on peut dire aussi, ce me semble, que les peines de l'ame quand elles sont extrêmes, l'emportent de beaucoup sur celles du corps. Mais, dira-t-on, les Loix en ont pourtant jugé autrement; Il est vrai; Mais le jugement que je fais sur cette maniere, est conforme à

celui de Jule César, qui avoit bien autant d'esprit que ceux qui avoient fait des Loix & des Ordonnances avant lui.

(a) Car ils croyoient &c.) Je suis entièrement persuadé que les lignes suivantes que j'ai fait imprimer en Italique, n'ont point été tirées de Diogene; & cela ne se peut. Elles sont du crû de quelque ignorant, qui avoit mis cela à la marge de son exemplaire. Cet avertissement suffira, si je ne me trompe pour justifier ce que je dis.

(b) Qui peut, tout seul, ré-

remettre une âme abbatuë & qui languit.

Que la Prudence est un bien ; & que pourtant, elle ne doit pas être recherchée pour elle-même, mais pour les commoditez qui en viennent.

Qu'on doit cherir un ami pour l'utilité, comme nous cherissons les parties de notre corps, tant que nous en tirons quelque service.

(a) Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoi qu'il soit d'ailleurs très-vicieux.

(b) Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu.

Que le sage ne fera jamais atteint ni d'envie,

mettre une âme abbatuë & qui languit.) Comme par exemple, le plaisir des festins, l'entretien d'une belle personne, la satisfaction qui se trouve à entendre une excellente voix, ou un lut bien touché, témoin Saül, Achille, Sappho, Pindare & Horace, qui appelle sa lyre, *curarum dulce lenimen*, pour dire, que c'est elle qui charme ses inquiétudes, & calme tous ses déplaisirs. Car il est certain qu'un tel plaisir, quoi que seul, peut servir à faire diversion, & à suspendre les peines que sent l'âme, pourvu qu'on s'y attache bien. Il me semble même que la mémoire des occasions agréables où nous nous sommes trouvez autrefois, est capable d'adoucir une partie de nos amertumes. Mais ce remède n'est pas bon pour toutes sortes d'âmes ; il faut pour

cela être sage comme Epicure, qui en recommandoit si fort l'usage, & qui s'en trouvoit si bien. Pour les foux & les emportez, un tel remède produiroit en eux un effet tout contraire.

(a) *Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoi qu'il soit d'ailleurs très-vicieux.*) C'est que beaucoup de Philosophes ont tenu qu'on ne pouvoit avoir une vertu qu'on ne les eut toutes.

(b) *Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu.*) Socrate en jugeoit ainsi, & on ne peut douter qu'une âme ne fasse ses fonctions bien plus noblement, & plus aisément en un corps bien disposé, que dans un qui ne l'est pas ; & il n'y a que l'exercice pris à propos qui mette nos corps en cet état.

ni de superstition ; parce que l'une & l'autre ne viennent que d'une opinion vaine & folle ; mais qu'à la vérité , il pourra quelquefois sentir de la tristesse & de la crainte ; parce que l'une & l'autre arrivent naturellement.

Que les richesses produisent des plaisirs ; mais qu'elles ne doivent pas être recherchées pour elles-mêmes.

Qu'on peut comprendre les passions ; mais non pas leur origine.

Pour la Physique , ils ne s'y attachoient point ; d'autant , disoient-ils , (a) qu'on n'en sçauroit avoir de pleine & entière connoissance.

Ils faisoient cas de la Logique à ce que quelques-uns tiennent , à cause de l'utilité de cet art : mais Meleagre & Clitomaque assurent , qu'ils n'estimoient ni la Physique , ni la Logique ; croiant , comme ils faisoient , qu'un homme qui a une fois connu parfaitement ce que c'est que bien , & ce

(a) *On n'en sçauroit avoir de pleine & entière connoissance.* La raison de cela , (mais il n'y a que très-peu de gens qui songent à ces importantes vérités) c'est que nous ne connoissons les choses que par certaines convenances , qu'elles ont avec notre goût , avec notre odorat. &c. Nous sentons la vérité , les effets , & cela suffit pour notre misérable mortalité ; mais un même effet peut venir de plusieurs causes. D'ailleurs

qui nous assurera que nous avons tout ce qui nous est nécessaire pour la compréhension des choses ? Au moins est-il bien constant , que certains animaux qui ont les mêmes sens que nous , voient mieux , flairent mieux & entendent mieux que nous ne faisons. Et peut-être que si nous avions ce que ces animaux ont par-dessus nous , nous verrions bien des choses qui nous sont cachées.

que c'est que mal, parlera toujours comme il faut, aura le cœur net de superstition, & ne craindra point la mort.

(a) Que ce qu'on appelle Juste, Honnête, & Deshonnête, n'est point tel naturellement; mais parce que la coutume & la Loi le veulent ainsi.

Qu'un homme de bien, pourtant, ne fera rien qui choque l'usage établi; parce qu'il ne veut pas tomber dans les peines portées par la Loi, ni donner mauvaise opinion de sa conduite: & ils ajoutent, qu'en faisant ainsi, il est sage.

Ils sont aussi de l'opinion de ceux qui tiennent; (b) Qu'on peut faire progrès dans les Sciences & dans les Arts, Qu'un homme peut s'attrister plus qu'un autre; Que les Sens ne nous rapportent pas toujours la vérité.

LES HEGESIAQUES.

Ceux qu'on appelle Hegesiques, avoient les mêmes principes, la volupté, & la douleur.

Ils tenoient que la (c) Courtoisie, l'Amitié,

(a) *Que ce qu'on appelle juste, honnête & deshonnête n'est point tel naturellement.* Il y a encore aujourd'hui des gens qui soutiennent cette opinion. Il y a sujet de s'en étonner.

(b) *Qu'on peut faire progrès dans les Sciences.* C'est encore

une question fort agitée parmi les Philosophes Grecs, & M. Casaubon en a touché quelque chose dans ses Notes.

(c) *Courtoisie.* Il y a dans le texte, *χαιε* qui signifie grâce, courtoisie & reconnaissance; on peut choisir.

& la Beneficence , ne font rien ; parce qu'on ne les recherche point pour elles-mêmes , mais pour les avantages qui en reviennent ; & que ces avantages étant une fois ôtez , ces choses-là ne font plus qu'un pur néant.

Que la parfaite Felicité étoit entièrement impossible ; & ils le prouvoient ainsi : Notre corps est rempli d'une infinité de désordres & de passions ; or notre ame participe à tous les désordres de ce corps ; & d'ailleurs la Fortune traverse souvent les esperances que nous concevons ; Quelle est donc cette souveraine felicité , & où la trouverons-nous ?

Que la vie est souhaitable ; mais que la mort l'est aussi.

Que rien n'est agréable , ni desagréable de sa propre nature.

Que les choses nous plaisent , (a) à cause de la rareté & de la nouveauté ; & qu'elles cessent de nous plaire par la satieté.

Que les Richesses & la Pauvreté , à l'égard du plaisir , ne font rien ; puisque la volupté du Riche , n'est point différente de celle du Pauvre.

Que la Liberté , la Haute naissance , & la Gloire , ne font pas plus pour la mesure de la volupté ,

(a) *A cause de la rareté.* Le mot *ἐνιαιμία* que j'ai traduit par *mot Grec rareté*, qui est employé celui de nouveauté, peut aussi dans le texte, peut signifier aussi, *signifier une occasion rare*, petite quantité, & disette ; & la

que la Servitude, l'Obscurité, & la Bassesse d'extraction.

Qu'il est utile à celui qui n'est pas prudent, de vivre ; mais qu'à celui qui est sage & bien-avisé, c'est une chose indifferente.

(a) Que le Sage fera tout pour soi-même ; croyant que les autres ne le valent pas : & que s'il semble tirer d'eux des avantages, très-considérables, ces avantages, pourtant, ne seront rien au prix de ce qu'ils reçoivent de lui.

(b) Ils n'admettoient point le témoignage des

(a) *Que le Sage fera tout pour soi-même, croyant que les autres ne le valent pas &c.* Je connois un galant homme qui croit que toutes ces grandes ames, que les Chroniques & les Histoires ont tant chantées, doivent avoir ce sentiment ; Il ajoute même que le magnanime des Philosophes, ne sçauroit être tel, s'il ne pense de soi-même ce que les Hegesiaques disoient de leur Sage ; Et il en pourroit bien être quelque chose.

(b) *Ils n'admettoient point le témoignage des Sens comme un témoignage certain.* Le Grec dit, ἀνίημι. Et moi j'ai ajouté ὡς (comme) avant cette particule ὅτι. Et il faut lire ainsi. Mais il y a plus encore, & ce passage est bien plus corrompu qu'il ne paroît. Voici comme il se trouve dans le Grec. ἀνίημι μετὰ τοὺς αἰσθητικοὺς ὡς ἀπὸ τοῦ αἰσθητικοῦ τὴν ἐπιγνώσιν, τῶν τε εὐλόγων καὶ τοῦ ἀνομιάντων πάντων περὶ τῶν πραγμάτων. Or il n'y a point d'homme qui puisse en-

tendre cela, ni trouver même la moindre couleur pour excuser ce langage. Car si l'on traduit le Grec mot pour mot, voici ce qu'il dira, *Ils ôtoient les Sens qu'ils ne rendent point la connoissance exacte, & qu'ils font tout des choses qui paroissent raisonnablement.* Voilà un fort bon galimatias, comme vous voyez. Je dis donc premièrement, qu'il faut ôter ces deux mots πάντων πραγμάτων, qui ont été tirez du passage qui précède celui-ci, & où il est dit que le Sage fera tout &c. πάντων πραγμάτων : En second lieu il faut ôter la virgule qui est après ἐπιγνώσιν. comme aussi la particule τε qui est devant εὐλόγων : après quoi le sens sera net & incontestable. C'est celui que vous trouverez dans ma version. Au reste la note est un peu longue, mais si j'en demandois pardon, elle le seroit encore d'avantage.

Ses,

Sens, comme un témoignage certain; parce que les Sens ne peuvent avoir de connoissance distincte & exacte, & qu'ils suivent simplement les apparences, sans être aidés de la raison.

Ils tenoient que celui qui a commis une faute est digne de pardon; parce que quiconque fait mal, ne le fait point volontairement; mais qu'il y est forcé par la violence de la passion.

(a) Qu'on ne doit point haïr un tel homme, mais plutôt l'instruire, & le corriger.

Que le Sage n'a jamais tant d'avantage dans le choix des biens, que dans la fuite des maux, ne se proposant autre chose, que de vivre sans douleur & sans chagrin: ce qui arrivera toujours à ceux qui sont indifférens pour tout ce qui produit la Volupté.

LES ANNICERIENS.

LEs Annicériens avoient presque les mêmes maximes que les Hegésiaques; mais ils ne ruinoient pas l'amitié, la courtoisie, & l'honneur qu'on porte à Pere & à Mere; non plus que l'affection tendre qu'on doit avoir pour sa Patrie.

(a) *Qu'on ne doit point haïr un tel homme.* L'Empereur Antonin dit la même chose dans ses Mémoires, & d'autres l'avoient dit avant lui. Je croi vous devoir avertir en passant, (quoi que cela ne fasse rien pour ma version) qu'au lieu de *où se trouve ἀμαρτία*, il faut lire, *où se trouve ἀμαρτία*. Si on considère ce qui précède dans l'original, on n'aura pas de peine à recevoir cette correction.

Ils tenoient même que si ces choses faisoient quelquefois de la peine au sage , il ne laissoit pas pour cela d'être heureux; dût-il avoir très-peu de plaisirs.

Que la Félicité d'un ami n'est pas souhaitable d'elle-même ; parce que nous ne sentons point la Félicité d'un autre.

Que la raison ne suffit pas pour nous affermir , & nous mettre au-dessus des sentimens du vulgaire ; mais qu'on a besoin encore pour cela , de faire une habitude (a) contraire à celle qui s'est formée & nourrie en nous , depuis le moment de notre naissance.

Que ce n'est pas à cause de l'interêt seulement , que nous devons cherir nos amis ; parce que cet interêt venant à cesser , nous ne nous soucierions plus d'eux : mais qu'il les faut aimer à cause de la bien-veillance qu'on a l'un pour l'autre. Que cette bien-veillance , au reste , est si considérable dans la vie , qu'un homme d'honneur , pour ne pas manquer à un si juste & si raisonnable devoir , ne fera point difficulté de souffrir de la peine ; encore qu'il se propose la Volupté pour fin. Ils ajoutent à cela , Quoi que la privation de la Volupté soit douloureuse à cet honnête homme , il la souffrira néanmoins volontiers , & s'y exposera en homme de bien , parce que la tendresse qu'il a pour son ami le veut ainsi.

(a) *Contraire à elle qui s'est* | *dit, Disposition qui s'est nourrie*
formée & nourrie en nous.) Le Grec. *avec nous.*

LES THEODORIENS.

LEs Theodoriens ont tiré leur nom de ce Theodore, dont nous avons dit quelque chose ci-dessus; & ils s'attachent à ses maximes.

Ce Philosophe renversoit entièrement toutes les opinions qu'on a des Dieux; comme il paroît par un Livre qu'il a écrit sur ce sujet, & qui n'est pas un ouvrage à mépriser; car la plupart tiennent qu'Epicure en a tiré beaucoup de choses.

Antisthene au livre qu'il a fait de la suite, ou de la succession des Philosophes, dit qu'il fut auditeur d'Anniceris, & de Denys le Dialecticien.

Il tenoit que la joye & la tristesse sont la fin des biens & des maux.

Que la Joye vient de la Prudence, & la Tristesse de l'Imprudence.

Que les seuls & uniques biens de la vie sont la Justice & la Prudence, & que les deux maux souverains & extrêmes, sont l'Imprudence & l'Injustice: mais que la Douleur & la Volupté ne sont d'elles-mêmes ni maux ni biens.

Il disoit que l'Amitié n'est rien, parce qu'elle ne se rencontre ni parmi les fous, ni parmi les sages. Car les fous, disoit-il, ne reconnoissent point d'Amitié, sitôt que l'utilité en est ôtée; & les sages se contentent d'eux-mêmes, sans se soucier d'être aimez de qui que ce soit.

Qu'il n'étoit nullement raisonnable qu'un honnête homme s'exposât à la mort pour sa Patrie;

Car à quoi bon perdre la Prudence, & une heureuse constitution d'ame, pour des ignorans & des fous? Que d'ailleurs, la Patrie du Sage, est tout le monde universellement; & non pas quelque ville, quelque bourg, ou quelque village.

(a) Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, baiser la femme de son voisin, & n'épargner pas même les Temples, s'il le falloit: parce qu'il n'y a aucune de ces choses qui soit vilaine naturellement, si l'on en ôte l'opinion, qui n'a été établie que pour arrêter la brutalité des fous.

Que le Sage satisferoit ouvertement, & sans scrupule, ses desirs amoureux: & là-dessus, il n'y aura point de danger de faire voir ici un échantillon de certaines demandes qu'il faisoit quelquefois; car c'étoit-là son fort, à ce que l'on dit.

Une femme sçavante, ne seroit elle pas utile à quelque chose, entant que sçavante? Oui. Et une femme qui seroit belle, seroit aussi utile à quelque chose, entant que belle? Oui. Et cette utilité qu'on en peut tirer va à coucher avec elle?

(a) *Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, baiser la femme de son voisin, & n'épargner pas même les Temples s'il le falloit.* Je ne doute point qu'une si étrange proposition, ne donne d'abord de l'horreur à ceux qui l'entendront. Pour moi, je tiens que Theodote ne peut avoir sou-

tenu cela, à moins que d'avoir renoncé à la These dont il faisoit le fondement de sa Morale, QUE LES SEULS ET UNIQUES BIENS DE LA VIE, SONT LA JUSTICE ET LA PRUDENCE, ET QUE LES DEUX MAUX SOUVERAINS ET EXTREMES, SONT L'IMPRUDENCE ET L'INJUSTICE.

Oui encore. Donc si quelqu'un se servoit d'une personne, pour la fin à laquelle cette personne peut être utile, ce quelqu'un ne feroit point de mal ? Non. Il n'en fera donc point non plus, s'il se sert de la beauté de cette personne, pour la fin qui est proposée à la beauté.

Nous avons dit ci-dessus que Theodore fut surnommé Théos ou Dieu ; & on croit que cela arriva à cause d'une demande que lui fit Stilpon, pour le surprendre. (a) Ce que tu dis que tu es, Theodore, ne l'es tu pas aussi ? Oui, Stilpon. Et tu dis que tu es Dieu ? Je le dis. Tu l'es donc ? Sans doute, dit Theodore. Et alors Stilpon s'étant pris à rire de toute sa force ; Méchant & détestable, lui dit-il, ne vois-tu pas que par la même raison, tu pourrois être geai, merle, perroquet ; & cent autres choses.

S'entretenant un jour avec Euryclide, (b) Hierophante (c) de la sainte Religion d'Eleusine, il lui fit cette demande ; Qui sont ceux qui commettent impiété contre les divins mystères ? Ce

(a) *Ce que tu dis que tu es, Theodore &c.* Le nom de Theodore est composé de *theos*, qui signifie Dieu, & de *dore*, qui signifie don. Mais il me semble que cette demande qui n'est qu'un jeu de paroles, doit être conçue autrement : & je ne vois rien là dedans qui mérite qu'on s'y arrête davantage.

(b) *Hierophante.* Celui qui

montrait les mystères à ceux qui se faisoient initier.

(c) *De la sainte Religion d'Eleusine.* Il n'y avoit rien de plus auguste en toute la Grece, que cette Religion où l'on montrait les mystères de Cérès, de Proserpine, & de Bacchus. Meursius a fait un très-joli livre sur ce sujet, & c'est un des meilleurs & des plus utiles qu'il ait faits.

sont ceux, lui dit Euryclide, qui les revelent aux personnes qui ne sont pas encore initiées. Vous êtes donc impie vous-même, Euriclyde ; car vous les expliquez à ceux qui ne sont pas encore initiés.

Mais ce trait d'esprit pensa lui coûter bien cher ; car peu s'en fallut qu'on ne le traînât (a) devant les Areopagites : Et cela ne lui eût pas manqué, si Demetrius le Phalerien, qui en ce tems-là étoit le tout-puissant dans Athènes, ne l'eût tiré d'affaire ; quoiqu'Amphicrate au livre des Hommes Illustres, ait dit qu'il fut condamné à la mort & qu'il but la Ciguë.

S'étant retiré en Egypte, auprès de Ptolémée fils de Lagus, ce Prince l'envoya en ambassade vers Lyfimaque ; & comme Theodore lui parloit un peu librement ; Dites-moi, lui dit Lyfimaque, n'êtes-vous pas ce Theodore qui a été chassé d'Athènes ? Oui, Seigneur : Et la ville d'Athènes m'a fait ce que Semele fit autrefois à Bacchus ; Elle m'a poussé dehors par une fausse couche, ne me pouvant pas porter davantage.

Une autre fois, Lyfimaque lui ayant dit, Donnez-vous garde de revenir jamais ici ; Je

(a) *Devant les Areopagites.*) eux. Budé en a parlé assez ample-
C'étoit le Conseil d'Etat d'Athé-) ment en ses annotations sur les
nes, & ceux qui étoient accusés) Pandectes.
d'impiété, étoient cités devant

n'y reviendrai pas, Seigneur; lui répondit-il, à moins que Ptolemée m'y renvoye. Là-dessus, Mythras Intendant de Lyfimaque, lui ayant dit; Il me semble, à vous entendre parler si librement, que vous ne croyez pas qu'il y ait aucuns Rois sur la terre, comme vous ne croyez pas qu'il y ait des Dieux au Ciel. Comment cela, Seigneur Mythras, repartit Theodore? Il faut bien que je croye qu'il y ait des Dieux au Ciel, puis que je suis persuadé qu'ils détestent & ont en abomination ceux qui vous ressemblent.

On dit qu'un jour étant à Corinthe, & se promenant avec une foule de Disciples qui l'accompagnoient, Metroclès le Cynique, qui par hazard lavoit des herbes sauvages pour son dîner, lui tint le même discours que Diogene avoit autrefois tenu à Aristippe; & que Theodore lui fit une réponse pareille à celle dont Aristippe avoit payé Diogene. Car Metroclès lui ayant dit, Si tu pouvois te contenter d'un dîner tel que le mien, tu n'aurois que faire de tant de Disciples: L'autre lui repliqua; Et vous, Metroclès, si vous n'étiez pas sauvage & farouche, comme vous êtes, vous mangeriez de ce que mangent les honnêtes gens.

Sur la fin de ses jours, s'étant retiré à Cyrène, (a) le Prince qui y regnoit alors lui don-

(a) *Le Prince qui y regnoit.* Le mot de Prince n'est point dans le

na plusieurs marques de son amitié , & de son estime. Et voilà tout ce qu'on trouve de Theodore chez les Anciens. Mais avant que de finir ; il ne faut pas oublier un mot , qu'il dit étant encore jeune , & lors que les Cyreniens le bannirent. Il se présenta à l'Assemblée des bourgeois , & leur dit ; Bien loin de me plaindre , Messieurs , je me louë de votre procédé : Vous me bannissez (a) de la Libye , & me relegez en Grece.

Grec ; je l'ai ajouté. Le texte nomme *Maïus* ; celui chez qui se retira Theodore ; or comme je sçai bien que *Marion* étoit un nom Cyrenien , & qu'on le peut prouver par l'Histoire ; je croi qu'au lieu de *Maïus* , il faut lire *Maïon*. Il se peut faire même que *Maïus* est bon , car *Maïon* en vient. On pourroit encore , au lieu de *Maïus* lire *Maïus*. Car ce nom d'homme étoit usité chez les

Grecs , avant que les Romains fussent fort connus en Grece : & on le prouveroit bien , s'il en étoit besoin. Monsieur de Grentemesnil croit qu'il faut lire *Maïus*.

(a) *De la Libye en Grece.* C'est que la Grece étoit un pays très-agréable , & le séjour de la politesse & de la galanterie ; mais la Libye n'étoit pas de même.

F I N.

CATALOGUE

CATALOGUE DES LIVRES

Qu'on attribue à Aristippe.

T Rois Livres de l'Histoire de Libye, dédiés à Denys.

Un autre Livre contenant * vingt-cinq Dialogues, les uns en Attique, les autres en Dorien, savoir, Artabaze,

A ceux qui avoient fait naufrage.

Aux bannis.

Aux pauvres.

A Laïs.

A Porus.

A Laïs, touchant le miroir.

Hermias.

Le songe.

A l'Echanfon.

Philomelus.

A ses domestiques, ou à ses familiers.

A ceux qui le reprenoient de ce qu'il avoit des vins rares, & tenoit des femmes chez lui.

A ceux qui lui reprochoient la dépense excessive de sa table.

Une Lettre à Arete sa fille.

A un qui se préparoit pour les jeux Olympiques.

Deux demandes.

Une Chreïe, ou petit Discours à Denys.

Une autre touchant l'image.

Une autre sur la fille de Denys.

A un qui croyoit qu'on lui faisoit tort.

Mais selon Sotion & Panetius, il n'avoit écrit que ce qui suit : De la vertu. De la discipline. Une exhortation. Artabaze. Pour les bannis. A ceux qui avoient fait naufrage. Six livres d'Entretiens. Trois livres de Chreïes. A Laïs. A Porus. A Socrate. De la Fortune.

Il se trouve plusieurs Théodores, dont l'Histoire ancienne fait mention. Voici ceux qui ont été remarquez par Diogene.

Tome IX.

Qq99

C A T A L O G U E.

1. Théodore de Samos , fils de Rhoccus : ce fut lui qui conseilla de mettre grande quantité de charbon bien cuit sous les fondemens du fameux Temple d'Ephese, disant que par-là on consumeroit l'humidité du terrain , & qu'ainsi il deviendrait ferme & solide.
2. Théodore le Cyrénien , maître de Platon en Géometrie.
3. Théodore , dont la Vie a été décrite ci-dessus.
4. Théodore Auteur du beau livre intitulé *Θωρακισμὸς* (C'est-à-dire, *la manière de conduire & d'exercer la voix.*)
5. Théodore Auteur du livre *Touchant ceux qui ont inventé les divers Modes de la Musique* (*νομομαχία* , qui ne signifie pas *Legislateurs* , comme disent les Interprètes) *commençant à Terpandre.*
6. Théodore le Stoïcien.
7. Théodore Auteur d'une Histoire Romaine.
8. Théodore de Syracuse , qui a écrit des Tactiques , ou , *de l'art de ranger des troupes en bataille.*
9. Théodore de Byzance , qui a écrit des discours politiques.
10. Théodore. Celui dont parle Aristote , en l'abregé des Rheteurs.
11. Théodore de Thebes , Statuaire.
12. Théodore Peintre , dont Polemon fait mention.
13. Théodore Peintre encore , mais Athenien , dont parle Menodote.
14. Théodore d'Ephese , dont parle Théophanés , au livre de la Peinture.
15. Théodore qui a fait des Epigrammes.
16. Théodore qui a fait un livre des Poètes.
17. Théodore le Médecin , disciple d'Athenée.
18. Théodore Philosophe Stoïcien , de Chios.
19. Théodore de Milet , Philosophe Stoïcien encore.
20. Théodore Poète Tragique.

F I N.

Fautes à Corriger dans le Tome Neuvième.

- Pag. 280. lig. 26. de la suite, lisez de la suite.*
Pag. 310. lig. 17. journée, lisez journée.
Pag. 315. lig. 7. leurs païs, lisez leur païs.
Pag. 317. lig. 26. d'Alentour, lisez d'alentour.
Pag. 336. lig. 2. favorisa, lisez favorisèrent.
Pag. 356. lig. 7. famille, lisez famille.
Pag. 374. lig. 4. la, lisez le.
Pag. 426. lig. 7. menances, lisez menaces.
Pag. 501. lig. 27. vengeance, lisez vengeance.
Pag. 523. lig. 29. qu'il n'y avoit pas eu, lisez qu'il n'y auroit pas eu.
Pag. 524. Effacez depuis la cinquieme ligne jusqu'à la neuvieme, la phrase étant répétée.
Pag. 532. lig. 25. prodigieusement, lisez prodigieusement.
Pag. 625. de la Chronolog. Col. 1. 4315. lisez 4135.

5

1777





